



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HISTOIRE
DU
XVI^E ARRONDISSEMENT
DE PARIS



11



HISTOIRE

DU

XVI^E ARRONDISSEMENT

DE PARIS

PAR

A. DONIOL

ANCIEN CONSEILLER D'ÉTAT
INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PONTS ET CHAUSSEES EN RETRAITE
MEMBRE DU CONSEIL DE L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR
ET DE LA COMMISSION MUNICIPALE DU VIEUX PARIS
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUDEUIL ET DE PASSY

Cet ouvrage est édité au profit de l'Union d'Assistance
du XVI^e Arrondissement.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

Droits de traduction et de reproduction réservés.



HISTOIRE

DU

XVI^E ARRONDISSEMENT

DE PARIS

PAR

A. DONIOL

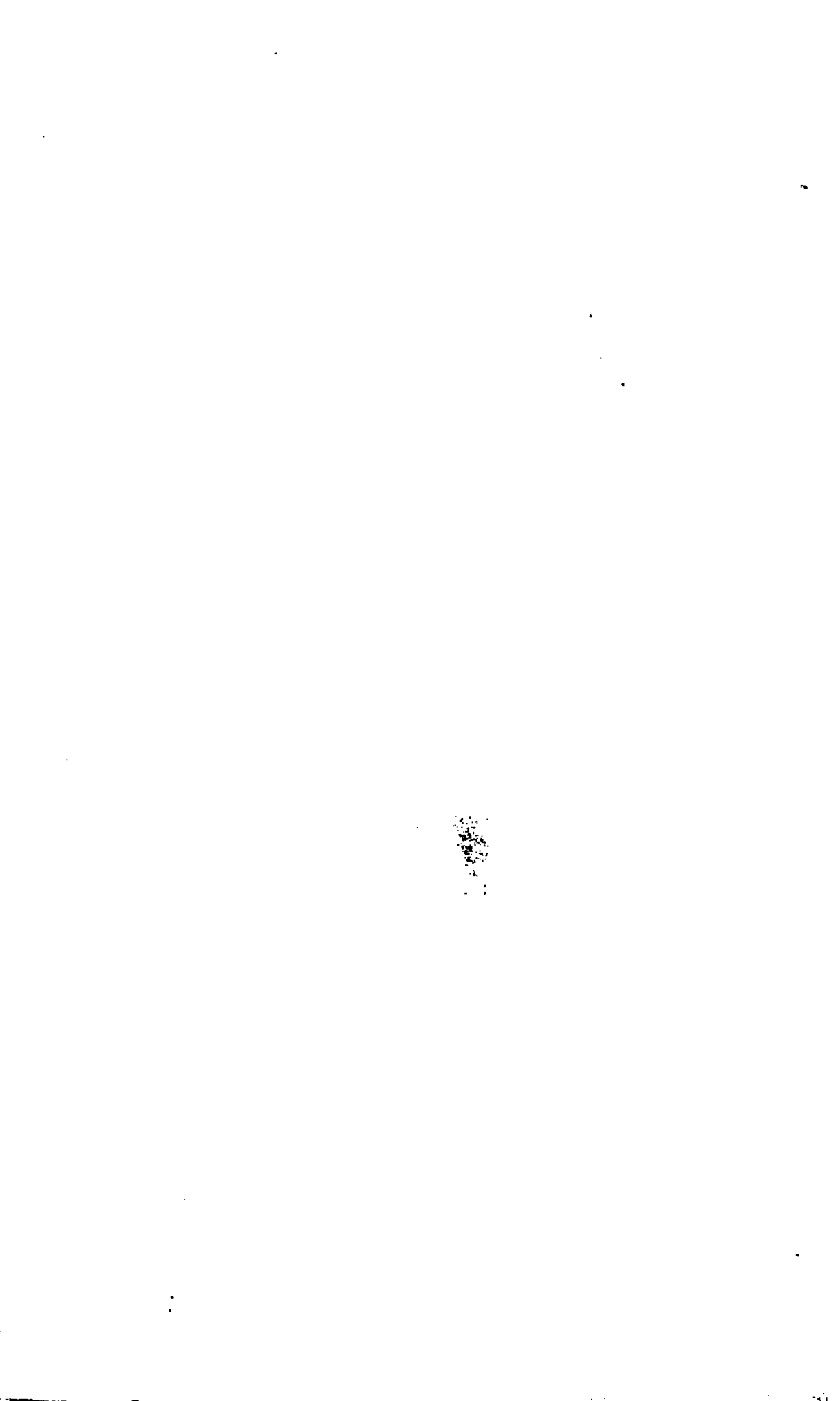
ANCIEN CONSEILLER D'ÉTAT
INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PONTS ET CHAUSSEES EN RETRAITE
MEMBRE DU CONSEIL DE L'ORDRE DE LA LÉGIION D'HONNEUR
ET DE LA COMMISSION MUNICIPALE DU VIEUX PARIS
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY

Cet ouvrage est édité au profit de l'Union d'Assistance
du XVI^e Arrondissement.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

Droits de traduction et de reproduction réservés.



HISTOIRE DU XVI^E ARRONDISSEMENT DE PARIS

Par A. DONIOL

ERRATA

Page 16, ligne 3. — Lire *Le Veillard*, au lieu de « Laveillard ».

Page 49, ligne première de la note (2). — Lire (p. 295), au lieu de « p. IV, 295 ».

Page 26, à la dernière ligne. — Lire *annexé*, au lieu de « annexes ».

Page 27, ligne 18. — La *station du Point du Jour* appartient au chemin de fer de petite ceinture, et non à la Compagnie de l'Ouest, dont le réseau s'arrête à Auteuil.

Page 29, à l'avant-dernière ligne. — Lire *VIII^e*, au lieu de « VIII ».

Page 37, ligne 3. — Lire n° 9, au lieu de « n° 90 ».

Page 40, ligne 3. — Louis XIV exigea, en outre, de la duchesse de Montpensier (la grande Mademoiselle), pour lever la disgrâce de *Lauzun*, le don au duc du Maine de la principauté des *Dombes* et du comté d'Eu.

Page 42, ligne 24. — L'immeuble occupé par le pensionnat des Frères provient, en grande partie, d'une vente consentie par M. Anseaume, auteur dramatique.

Page 47, lignes 26 et 27. — Les abbés *Locatelli* et *Guiral*, curés de Passy, sont inhumés au cimetière de Passy (voir page 249) et non dans l'église.

Page 51, note (6). — Lire *bataille d'Auerstaedt*, au lieu de « bataille d'Iéna ». — Sur la nomenclature officielle des voies publiques et privées de Paris, à l'article du quai Debilly, ce nom est écrit en un seul mot. Mais la particule a été reprise, après la mort du général, par son fils, M. de Billy, inspecteur général des Mines, par son petit-fils, conseiller à la Cour des Comptes et par son arrière-petit-fils, actuellement secrétaire d'ambassade.

Page 52, lignes 8 et 9. — Napoléon était vainqueur à Iéna, avec Augereau, Lannes, Murat, Ney et Soult, tandis que le même jour, à quelques lieues de distance, le maréchal Davout remportait la victoire d'Auerstaedt, avec Friant, Gudin et Morand.

Page 72, ligne 41. — Lire *XIX^e*, au lieu de « XVII^e ».

Page 85, lignes 25 et 27. — L'emplacement sur lequel se trouve actuellement la

rue Keppler était occupé, au XVIII^e siècle, par une voie existant avant la Révolution et figurant, sur le plan de Verniquet, sous le nom de ruelle Sainte-Geneviève. Elle porta, à partir de 1792, le nom d'Hébert, rédacteur du journal *le Père Duchesne* ; le nom de la rue Sainte-Geneviève lui fut ensuite restitué.

Page 102. — Ajouter à la fin de cette page la phrase suivante : *Une halte sera prochainement établie au point d'intersection de ce chemin de fer et du quai de Passy.*

Page 110, ligne 37. — Lire à la fin de l'année 1899, au lieu de « **le 10 avril 1901** ».

Page 120, dernière ligne de la note (1). — Lire *1.400 livres*, au lieu de « **2.400** ».

Page 126. — Ajouter à la ligne 22 la phrase suivante : *le boulevard est maintenant complètement ouvert jusqu'à l'avenue du Bois-de-Boulogne.*

Page 132, ligne 30. — On a proposé de donner à cette rue le nom des frères Périer ; les noms des nouvelles rues ne sont pas encore définitivement arrêtés.

Page 149, ligne 21. — *Rossini* posa lui-même la première pierre de sa villa, le 10 mars 1859 ; il ne put donc guère l'habiter avant 1860.

Page 159, ligne 30. — Le musée *Galliéra* a été inauguré le 19 décembre 1895.

Page 166, ligne 32. — Une Commission du Conseil municipal de Paris a proposé de donner le nom d'Eugène Manuel à une rue neuve, près la rue de Passy. Les noms des nouvelles rues ne sont pas encore définitivement fixés.

Page 166, ligne 39. — La ~~rue~~ nouvelle, située au-dessus du souterrain du chemin de fer de Courcelles au Champ de Mars, entre la rue Gustave-Nadaud et la chaussée de la Muette, est dès à présent ouverte.

Page 186, note (1). — Lire *par Isabey*, au lieu de « par Ingres ».

Page 203, ligne 16. — Lire *beau-père Zimmermann*, au lieu de *beau-frère Zimmermann*.

Page 205, ligne 13. — L'Académie Goncourt est régulièrement autorisée et se compose de MM. Huysmans, Octave Mirbeau, des frères Rosny et de MM. Léon Hennique, Paul Margueritte, Gustave Geffroy, **Bourges**, Léon Daudet et Lucien Descaves.

Page 217. — Ajouter à l'alinéa concernant l'avenue de la villa de la Réunion la phrase suivante : *L'orphelinat d'Auteuil, où douze jeunes filles sont élevées gratuitement, a été fondé par Monsieur et Madame Parent de Rosan, qui y ont affecté une rente perpétuelle de trente mille francs. Ayant perdu leur fille unique, ils avaient résolu de consacrer leur fortune à des œuvres charitables. M. Parent (1798-1890) avait épousé en 1833 mademoiselle Amélie de Rosan, petite-fille du Régent et femme de la plus haute distinction. La première distribution de prix aux élèves de la fondation Parent de Rosan a été présidée, en 1898, par M. Vaquez, maire adjoint du XVI^e arrondissement. M. Parent de Rosan a légué sa bibliothèque à la mairie.*

Page 222, ligne 20. — Lire *paternel*, au lieu de « maternel ».

Page 224. — Les noms des rues nouvelles ne sont pas encore définitivement arrêtés.

Page 242, à la dernière ligne de la note (1) de la 2^e colonne. — Lire *litteratior*, au lieu de « *litterarior* ».

Page 245, ligne 12 de la 1^{re} colonne. — Lire *270.000 livres*, au lieu de

« 27.000 livres ». M. Tabariès de Grandsaignes a constaté l'existence, aux Archives municipales, de : 1^o l'affiche de la vente, qui devait avoir lieu le 9 juin 1791, de sept lots de biens nationaux (district de Saint-Denis, canton de Passy, municipalité d'Auteuil), dont le premier était la maison seigneuriale des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, avec beau jardin et superbe terrasse, estimé 79.812 livres ; 2^o un bordereau de la vente qui a été effectuée le 9 juin 1791 et pendant laquelle ce premier lot des biens des Génovéfains a été adjugé à M. Mary pour 193.000 livres. Dans son *Histoire d'Auteuil*, page 39, M. de Feuardent, qui a été longtemps instituteur dans cette commune, dit que les domaines des Génovéfains furent achetés par M. Mary, ex-garde du corps, qui les paya 1.200.000 francs en papier-monnaie.

Page 253, dernière ligne de la 1^{re} colonne. — Lire *16 août 1509*, au lieu de « 16 août 1500 ».

Page 261, ligne 13 de la 1^{re} colonne. — Lire *ne fut terminé qu'en 1706*, au lieu de « ne fut terminé qu'en 1760 ».

Page 263. — La vue du couvent des Bonshommes aurait dû être intercalée à la page 418 et non à la page 263.

Page 280, lignes 48 et 49 de la 2^e colonne. — Lire *dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré*, au lieu de « dans le chœur de l'église de Passy ».

Page 294, ligne 47 de la 1^{re} colonne. — Lire *générale Moreau*, au lieu de « maréchale Moreau ».

Page 303, ligne 33 de la 2^e colonne. — Lire *au n^o 6*, au lieu de « au n^o 16 ».

Page 324, ligne 32 de la 1^{re} colonne. — Lire *mais il n'en était*, au lieu de « mais il n'était ».

Page 325. — La gravure de cette page aurait dû être précédée de celles qui figurent aux pages 326 et 328.

Page 327, ligne 13 de la 1^{re} colonne. — Lire *munis de bureaux*, au lieu de « munis le bureaux ».

Page 335, ligne 12 de la 1^{re} colonne. — Lire *enlevait*, au lieu de « enlevat ».

Page 336, ligne 19 de la 2^e colonne. — Lire *de Louis offrent*, au lieu de « de Louis eurent ».

Page 345, ligne 2 de la 2^e colonne. — Lire *de deux écoles*, au lieu de « des deux écoles ».

Page 345, ligne 51 de la 2^e colonne. — Lire *franchise*, au lieu de « franchise ».

Page 355, ligne 24 de la 2^e colonne. — Lire *Saulcy*, au lieu de « Sauley ».

Page 357, ligne 16 de la 1^{re} colonne. — Lire *et se composait*, au lieu de « et se composant ».

Page 362, ligne 46 de la 2^e colonne. — Lire *leurs impôts*, au lieu de « leur impôts ».

Page 368. — Postérieurement à la rédaction de la note de M. Doniol sur les ponts de la Seine, la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a établi, entre la passerelle de Passy et le pont de Grenelle, un viaduc pour le passage de la ligne de Courcelles à Passy et au Champ de Mars, au-dessus des deux bras du fleuve. La travée en acier établie au-dessus du bras navigable a 85^m,71 de portée. La construction de cet ouvrage se présentait dans des conditions particulièrement diffi-

cilés : d'une part, en effet, le service de la navigation s'opposant à l'établissement de piles en rivière, on était obligé de franchir le bras droit de la Seine par un viaduc d'une seule travée ; d'autre part, le chemin de fer devant, à une très faible distance, se souder à la ligne des Invalides aux Moulineaux, qui se trouve fort peu au-dessus du niveau normal du fleuve, on ne disposait pas de la hauteur nécessaire pour faire un pont avec arc placé au-dessous du tablier. De plus, la courbe en quart de cercle formée par le tracé du nouveau chemin de fer, d'une rive à l'autre de la Seine, obligeait à donner à l'ouvrage un biais de 67°, qui aurait rendu presque impossible l'établissement d'un pont suspendu rigide, analogue à ceux qui existent aux États-Unis d'Amérique. Ces diverses considérations ont déterminé la Compagnie à adopter un type inconnu jusqu'ici en France, analogue à celui qui a été réalisé, il y a quelques années, sur le canal de Kiel, à Grönenthal, et dans lequel le tablier, portant les deux voies, se trouve à un niveau intermédiaire entre la corde et la clef de l'arc. Le viaduc franchissant le bras navigable est muni, à l'amont et à l'aval, de fanaux pour la sécurité de la navigation, savoir : deux feux rouges à la rencontre des arcs et du tablier, de manière à délimiter la largeur de la rivière que peut utiliser la batellerie, un feu blanc dans l'axe de la passe. Les ouvrages de cette traversée de la Seine ont été exécutés, de 1897 à 1900, sous la direction de MM. les ingénieurs en chef Moïse et Ed. Widmer, de M. l'ingénieur Bonnet et de M. le chef de section principal Guillard, par MM. Dedeyn et Chagnaud, entrepreneurs, pour les maçonneries, par la Société de Levallois-Perret pour les parties métalliques.

Page 403, ligne 50. — La nouvelle *usine d'Auteuil* est actuellement construite.

Page 418, ligne 14 de la 1^{re} colonne. — Lire *la voiture de Paris à Saint-Cloud*, au lieu de « la voiture de Passy à Saint-Cloud ».

Page 432, note (1) de la 1^{re} colonne. — Lire *juillet 1833*, au lieu de « juillet 1883 ».

Janvier 1903.

INTRODUCTION

Il s'est formé à Paris, dans ces dernières années, plusieurs sociétés d'histoire locale, dont chacune étudie le passé de son quartier ; on s'y réunit pour s'occuper ensemble de la conservation des monuments et des souvenirs de son arrondissement, pour étudier les moyens d'en embellir l'aspect et pour recueillir des détails sur la biographie de ceux qui l'ont illustré. La première en date de ces sociétés est celle du *Vieux-Montmartre* (XVIII^e arrondissement), qui a été constituée en novembre 1886. La seconde est la *Société historique d'Auteuil et de Passy* (XVI^e arrondissement), qui a été (1) fondée en 1892. La Société de la *Montagne-Sainte-Genève* et de ses abords (V^e et XIII^e arrondissements) a été autorisée le 30 novembre 1896, et la *Société historique du VI^e arrondissement*, le 25 mai 1898. Des sociétés analogues ont été également instituées pour le VIII^e et ensuite pour le IV^e arrondissement (*La Cité*) : les travaux de ces sociétés fourniront, sans doute, une contribution utile à l'histoire de notre cher et grand Paris.

Les quartiers du centre remontent à une haute antiquité. Le XVI^e arrondissement est beaucoup plus moderne : il se prête donc fort peu aux recherches archéologiques ; mais les membres de la Société historique d'Auteuil et de Passy y ont recueilli des souvenirs fort intéressants, parce que cet arrondissement, qui était autrefois un lieu de villégiature pour les Parisiens, a été habité par beaucoup de poètes, d'écrivains et d'artistes.

(1) La Société historique d'Auteuil et de Passy a son siège social à la Mairie du XVI^e arrondissement ; le Secrétaire général de cette Société dirige la publication du *Bulletin* trimestriel, qui est adressé à chacun des membres.

Je dois témoigner ma gratitude aux membres de cette Société dont j'ai utilisé les communications. Les auteurs de plusieurs articles qui ont successivement paru dans le *Bulletin* (1) de la *Société historique d'Auteuil et de Passy* ont bien voulu m'autoriser à les réimprimer comme annexes de mon travail. Pour d'autres articles de ce *Bulletin*, où l'on trouvera des détails sur les sujets pour lesquels je n'ai donné qu'un simple résumé sommaire, j'ai soin d'indiquer, en note, le nom de l'auteur, ainsi que le volume et la page du *Bulletin*, afin qu'on puisse s'y référer.

Le moment m'a paru favorable pour écrire une histoire des voies du XVI^e arrondissement (dont la longueur dépasse 95 kilomètres), parce que le percement des grandes rues et avenues qui en ont transformé l'aspect est assez récent pour qu'on puisse être bien renseigné sur les détails de leur exécution. Des ingénieurs (2), qui ont projeté et dirigé ces travaux, ont eu l'obligeance de me communiquer à ce sujet des indications qui m'ont été fort utiles.

Enfin, j'ai trouvé beaucoup de documents aux archives de la Seine (3), où M. l'archiviste Lucien Lazard, membre correspondant de la Société historique d'Auteuil et de Passy, reçoit avec une grande affabilité les travailleurs et sait parfaitement les guider dans leurs recherches.

J'ai divisé mon *Histoire du XVI^e arrondissement* en six parties :

- 1^o Le passé d'Auteuil, de Chaillot et de Passy ;
- 2^o L'histoire des quartiers de Chaillot, de la Muette et de la Porte-Dauphine (anciens territoires de Chaillot et de Passy) ;
- 3^o L'histoire du quartier d'Auteuil ;
- 4^o Observations sur la situation et l'avenir du XVI^e arrondissement ;
- 5^o Annexes reproduisant divers articles insérés dans le *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, ainsi que la copie d'actes concernant le XVI^e arrondissement ;
- 6^o Index alphabétique des voies publiques et privées et des principaux monuments et établissements du XVI^e arrondissement, avec indication des anciens noms et des principales dimensions de ces voies ; index alphabétique des personnes dont les noms sont cités dans ce volume ; table des illustrations et table des matières.

(1) Le Bulletin cité dans les notes de cet ouvrage est toujours le *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*.

(2) Je dois particulièrement remercier M. l'inspecteur général des Ponts et Chaussées Boreux, directeur des services techniques de la voie publique et de l'éclairage ; M. l'ingénieur en chef Bechmann, directeur du service technique des eaux et de l'assainissement ; M. l'ingénieur en chef Babinet, qui a été longtemps chargé des services de voirie des XV^e et XVI^e arrondissements, et son successeur, M. l'ingénieur Bret, pour les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner. Je dois également remercier les membres de la Société historique d'Auteuil et de Passy, dont les intéressantes recherches m'ont documenté sur le passé et l'histoire de ces deux anciennes communes suburbaines.

3) On trouve, aux archives de la Seine, les délibérations des Conseils municipaux d'Auteuil et de Passy.

Il arrive fréquemment qu'une rue ou un personnage soient mentionnés plusieurs fois, tant dans mon texte que dans les annexes; en consultant les index alphabétiques, on verra les numéros de toutes les pages où sont données des indications sur ces rues ou ces personnages (1).

Enfin, on trouvera dans ce volume : 1° un extrait du plan de Paris dressé par Roussel en 1731 ; 2° un plan d'Auteuil, Passy et Chaillot en 1859, c'est-à-dire immédiatement avant l'annexion; 3° un plan à l'échelle de 1/5000°, indiquant toutes les voies existant en 1901 dans le XVI^e arrondissement, et le tracé des lignes concédées pour le métropolitain de Paris.

Comme j'ai eu à citer beaucoup de dates et de faits, il peut s'être glissé quelques erreurs ou omissions dans mes indications, et si des lecteurs croient devoir proposer des modifications ou additions, je leur serai reconnaissant de vouloir bien me les signaler.

Paris, le 4 octobre 1902.

A. DONIOL.

(Villa de la Tour, XVI^e arr.).

(1) Les index alphabétiques ont été établis de manière que le lecteur désirant se renseigner sur une voie publique, ou une voie privée, ou un personnage cité, puisse trouver les articles qui s'y rapportent aussi facilement que dans un dictionnaire.

les autres s'établirent plus près de Paris et créèrent ainsi le village de Chail, qui est devenu Chaillot et fut réuni au domaine du roi (1).

Le premier document qui parle de l'église de Chaillot est une bulle du pape Urbain II, de l'an 1097, où elle est dénommée « *ecclesia Collofo* » (2). Il résulte de cette bulle que l'église de Chaillot était sous la dépendance du prieur de Saint-Martin-des-Champs, à qui la nomination du curé de Chaillot appartint jusqu'à la Révolution. Des documents postérieurs désignent Chaillot sous le nom de « *Chailloel* » (3).

Les chanoines de Sainte-Geneviève devinrent propriétaires, en 1110, de tous les biens possédés alors à Auteuil, soit comme fiefs, soit de quelque autre manière, par les religieux de l'abbaye du Bec, près de Rouen, qui reçurent, en échange, plusieurs domaines à Vernon (4). L'acte d'échange, qui comporte la cession des serfs et des serves, cens, vignes et terres arables, avec les droits de justice et toutes les prestations, a été conclu sous le règne et avec la confirmation de Louis VI, roi des Français, et de Henri I^{er}, roi des Anglais et duc de Normandie. C'est à la suite de cet acte que les abbés de Sainte-Geneviève sont devenus les seigneurs d'Auteuil et y ont exercé, pendant plus de six siècles, les droits de haute, moyenne et basse justice. Ils avaient les prérogatives d'un évêque et ne dépendaient que du Saint-Siège : toutefois, l'abbé était tenu, lors de sa nomination, de prêter serment au roi pour le temporel.

C'est en 1192 qu'Auteuil fut érigé en paroisse par Maurice de Sully, évêque de Paris (5) et fondateur de la cathédrale de Notre-Dame; Boulogne et Passy dépendaient alors d'Auteuil; le territoire du XVI^e arrondissement ne comprenait donc, au xii^e siècle, que deux paroisses : celle de Chaillot, qui était la plus ancienne, et celle d'Auteuil.

L'abbesse de Montmartre, Jeanne de Repentie, ayant donné cinq arpents de terre pour la construction d'une église aux Menuls ou Muns (village qui avait alors cinquante feux et est devenu Boulogne-sur-Seine), la première pierre de cet édifice fut posée en 1319 par le roi Philippe le-Long. La séparation juridique de la paroisse de Boulogne de celle d'Auteuil fut prononcée en juillet 1330 par Hugues de Besançon, évêque de Paris (6), qui détacha d'Auteuil tout le territoire situé au sud-ouest du bois de Boulogne actuel.

(1) Plusieurs auteurs ont prétendu que le mot de Chaillot signifiait « abattis de bois ou défrichement de bois ». Il paraît probable qu'il est simplement un diminutif du mot Chail, ou Chal, qui veut dire, en langue celtique, forêt ou bois, le village ayant été fondé par ceux qui défrichèrent progressivement cette partie de la forêt de Rouvray. — Voir aux annexes (p. 233) une coutume de l'ancien village de Chaillot, mentionnée dans le dictionnaire administratif et historique des rues de Paris, par F. Lazard. Beaucoup d'indications ont été empruntées à M. F. Lazard.

(2) La bulle dit que cette église est sise à « *Colloellum* ».

(3) Ou « *Chailloel* ». — En 1343, le duc d'Orléans expédiait des lettres à Challuyau-lès-Paris.

(4) Voir aux annexes l'article de M. Antoine Guillois, intitulé : « La vieille église d'Auteuil » et renfermant des détails sur l'installation des Génovéfains à Auteuil (p. 237) : — la liste de curés et de seigneurs, ainsi que (p. 244) l'article intitulé : « Les abbés de Sainte-Geneviève, seigneurs d'Auteuil », par M. Léopold Mar : — (p. 252) l'article de M. Tabariès de Grandsaignes sur la charte primordiale d'Auteuil.

(5) Voir à la Bibliothèque de la Ville de Paris, rue Sévigné, l'histoire de la ville et du diocèse de Paris, par l'abbé Lebouf (édition Cocheris, t. IV, p. 69). — L'église d'Auteuil est la plus ancienne de celles qui ont été fondées par la collégiale de Saint-Germain-l'Auxerrois et qu'elle appelait ses filles.

(6) Voir l'ouvrage de l'abbé Lebouf, rectifications et additions de Fernand Bournon

HISTOIRE DU XVI^E ARRONDISSEMENT

Le passé d'Auteuil, de Chaillot et de Passy.

Tout le XVI^e arrondissement de Paris était occupé, pendant les premiers siècles de notre ère, par la vaste forêt de Rouvray ou du Rouveret (1), qui couvrait la boucle de la Seine et la partie occidentale de Paris-rive-droite ; elle s'étendait anciennement jusqu'à peu de distance de la butte Montmartre et, le long de la Seine, jusqu'auprès du Pont-Neuf. Cette forêt, dont le bois de Boulogne, le parc des Princes et celui de Saint-Ouen constituent des restes considérablement modifiés, est dénommée dans un édit du roi Louis XI du 10 juillet 1469 : « Bois du village de Boulogne ».

Ce n'est que vers le VI^e ou le VII^e siècle que les habitants de Paris et ceux de Saint-Cloud commencèrent à défricher la rive droite de la boucle de la Seine, abattant des arbres de la forêt de Rouvray au fur et à mesure de l'augmentation de la population et mettant le sol en culture ; ils transformèrent ainsi peu à peu le coteau boisé qui bordait le fleuve en champs cultivés et en vignes : ce fut l'origine du village de Nigeon (en latin : *Nimio*) ; il appartenait au commencement du VII^e siècle à Bertram, évêque du Mans, qui le possédait tant par une donation du roi Clotaire II que par suite de diverses acquisitions. Ce prélat, qui mourut en 623, légua par testament le village de Nigeon à l'évêque de Paris, qui était alors un des suffragants de l'archevêque de Sens.

Le centre de cet antique village se trouvait aux alentours du Trocadéro. Les habitants de Nigeon (2) se répandirent peu à peu des deux côtés de la colline de Passy : les uns se dirigèrent vers l'occident et y bâtirent Auteuil (3) ;

(1) Voir l'article sur la forêt de Rouvray, par M. Gaston Duchesne, p. 170 du II^e volume, et p. 8 du III^e volume du *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*.

(2) Voir les indications données sur le village de Nigeon dans l'article de M. le Dr Paul Raymond, intitulé : « De l'importance des fouilles sur le sol de Passy », p. 91 du I^{er} volume du *Bulletin*.

(3) Auteuil fut nommé d'abord : « Authuefl », et en latin : « Altarium ». — Pour l'étymologie du nom d'Auteuil, voir la communication sur « les divers Auteuil », p. 6 du I^{er} volume du *Bulletin* ; — et aux annexes (p. 233), l'article de M. Tabariès de Grandsaignes, intitulé : « Deux cents ans de querelles sur un nom. »

Le maréchal de Bassompierre (1579-1646) fut le dernier seigneur laïque de Chaillot ; après lui, ce furent les dames du monastère de la Visitation qui détinrent la seigneurie et ses droits jusqu'à la Révolution.

Sous Louis XIV, un arrêt du conseil du roi, de juillet 1659, érigea Chaillot en faubourg de Paris, sous le nom de « faubourg de la Conférence » (1). Cette faveur fut accordée à Chaillot dans le but d'y augmenter le produit des impôts, par suite du changement des tailles en droits d'entrée : toutefois, les règlements de la ville de Paris n'étaient pas tous applicables à Chaillot.

En 1784, les fermiers généraux obtinrent de Calonne, ministre de Louis XVI, l'autorisation de construire un mur d'enceinte (2) autour de Paris, afin d'empêcher la contrebande et de mieux assurer la perception des droits d'octroi. La plus grande partie de Chaillot fut comprise dans cette enceinte et dépendit, en conséquence, du 1^{er} arrondissement (aujourd'hui le VIII^e) ; le surplus de Chaillot (c'est-à-dire la partie située au delà du mur d'enceinte et bordée par des boulevards extérieurs) fut réuni à la commune de Passy (3).

Le château seigneurial de Chaillot était un édifice commencé en 1576 par la reine Catherine de Médicis. Henri IV et Marie de Médicis ayant renoncé à la succession de Catherine, la liquidation fut très longue. Le président Janin et Bassompierre agrandirent le château, qui était construit à mi-côte, avec pavillon central.

Bassompierre étant mort en 1646 sans héritiers directs, le domaine passa dans les mains du comte Tillière, fut vendu ensuite par autorité royale et acheté en 1651 par Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, et veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, décapité en 1649 ; cette princesse y établit, en 1652, le couvent des dames de la Visitation-Sainte-Marie. L'architecte Mansard accola au château un portique formant cloître et construisit une chapelle, dans laquelle Bossuet prononça, le 16 novembre 1669, l'oraison funèbre d'Henriette de France, qui avait été si malheureuse, bien qu'elle fût fille, femme et mère de rois.

Le monastère royal de la Visitation est surtout célèbre (4) par les deux retraits qu'y fit Mlle de la Vallière, la première en 1671, et la seconde trois ans après, cédant la place à Mme de Montespan ; elle quitta la Visitation, en avril 1674, pour entrer aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

On peut citer, parmi les pensionnaires du très aristocratique couvent de la Visitation, la fille du duc de Mortemart, gouverneur de Paris, sœur aînée de Mme de Montespan ; la fille du duc de Lorges ; Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, qui avait eu l'ambition d'épouser Louis XIV ; la fille de M. de Harlay, premier président du Parlement de Paris. M^{me} de Motteville, auteur de mémoires sur Anne d'Autriche et la Fronde, morte en 1689, eut dans ses dernières années un pied-à-terre au couvent de la Visitation. Marie

(1) Ce nom provenait des conférences tenues à l'île des Faisans pour faire la paix avec l'Espagne et le projet de mariage de Louis XIV.

(2) On disait à cette occasion : le mur murant Paris rend Paris murmurant.

(3) Voir aux annexes (p. 256) l'article de M. Antoine Guillois, intitulé : « Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours ».

(4) Voir aux annexes (p. 260) l'article de M. Léopold Mar sur le monastère royal de la Visitation de Chaillot ; et l'article (p. 257) de M. Edmond Wahl intitulé : « Souvenirs anglais sur Chaillot et le bois de Boulogne ».

rent employés à divers usages pour le service de la nation et ils ne furent entièrement démolis que sous Napoléon I^{er}, pour donner place à la construction, alors projetée, du palais du roi de Rome.

L'emplacement comprenait le monastère royal de la Visitation et le Cours-la-Reine était occupé par l'immense prairie de la Savonnerie, qui fut, sous Louis XIV, transformée en une pépinière dont les sujets allaient peupler les parcs royaux, ainsi que les promenades publiques; c'est sur cette prairie domaniale qu'Henri IV avait fait établir, vers 1605, la manufacture royale de la Savonnerie (1), pour y fabriquer des tapis dans le genre de ceux du Levant. Elle avait son entrée au n° 25 du quai de Chaillot et se trouvait sur l'emplacement qu'occupe actuellement la Manutention militaire. On y conduisait fréquemment Louis XIII, dans son enfance (2).

La reine Marie de Médicis avait établi à la Savonnerie un hôpital d'orphelins qui y était « alimentez, entretenus et instruits » et employés au tissage de la toile.

Dans le *Journal de voyages de deux jeunes Hollandais à Paris en 1656-1658* (H. Champion, 1900), il est dit que ces deux jeunes gens, nommés MM. de Villiers, visitèrent un atelier de tapisserie dont le « maistre » Dupont leur montra des portraits qu'ils prirent « de prime abord pour des tableaux de véritable peinture », mais qu'en s'approchant, ils reconnurent faits « de laine ». Ils ajoutent :

« Le père de cet excellent ouvrier en apporta le secret de Perse, où il avait passé quelques années, et ce fut lui qui en établit la facture de la Savonnerie, où quantité de petits enfants sont entretenus avec un insigne avantage du public, parce qu'outre qu'on les empêche de gueuser, on fait fleurir un art qui n'est guère connu en Europe qu'en cet endroit. »

La Savonnerie, qui a été manufacture royale avant celle des Gobelins, fut réorganisée par Colbert en 1663 et reconstituée par le duc d'Antin en 1713; elle acquit une réputation européenne par la perfection de ses ouvrages et on y a encore exécuté, sous le premier Empire, de très belles tapisseries. Elle a quitté Chaillot en 1823, époque à laquelle elle a été réunie à la manufacture des Gobelins.

Le monastère royal de la Visitation et ses dépendances s'étendaient entre le quai de la Seine et la barrière Sainte-Marie (place du Trocadéro). Il était borné d'un côté par le couvent des Minimes, ou Bonshommes, de l'autre côté par la ruelle d'Hérivault, correspondant à la partie basse de la rue de Magdebourg, qui le faisait communiquer avec le quai, et par la ruelle Sainte-Marie, aboutissant à la rue des Batailles (aujourd'hui avenue d'Iéna). Le mur d'enceinte de Paris séparait les dépendances du couvent de la Visitation de celles du couvent des Bonshommes; ces dernières s'étendaient sur environ le tiers des jardins du Trocadéro; le reste de l'emplacement occupé actuellement par ce jardin était compris dans l'enceinte du monastère de la Visitation.

(1) Voir aux annexes (p. 273, l'article de M. le comte Fernand de l'Eglise, sur la manufacture des tapis de la Savonnerie, ainsi que l'article de M. Antoine Guillois intitulé : « Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours ». Voir également, dans le 3^{me} volume du Bulletin, l'article de M. Henri Maître, intitulé : « Chaillot et le bois de Boulogne en 1660 », pp. 277 et 278; ainsi que l'article, du même auteur, intitulé : « Les manufactures de Chaillot en l'an IX » (pp. 279 et 280).

(2) Voir aux annexes (p. 277) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Louis XIII au XVI^e arrondissement. »

tion, dont les dépendances renfermaient tout l'espace compris entre le quai de la Seine, la rue de la Montagne (aujourd'hui rue Beethoven) et la rue Vineuse. Sur le territoire d'Auteuil, les terrains compris entre la route de Versailles (longeant la Seine) et les hauteurs étaient occupés par quelques

✠

Paris et environs, par N. de Fer, géographe de Sa Majesté catholique.
Avec privilège du Roy — 1717.
(Collection de M. Ém. Potin.)

vignes et par les dépendances de la maison seigneuriale des abbés de Sainte-Geneviève.

On voit qu'aux xvii^e et xviii^e siècles, les rives de la Seine entre le Cours-la-Reine et le Point-du-Jour, où se trouvent actuellement des quartiers élégants, appartenaient, dans presque toute leur étendue, à quatre établissements : la Savonnerie, le monastère de la Visitation, le couvent des Bonshommes et l'abbaye de Sainte-Geneviève.

Le village de Passy (1), qui est mentionné, pour la première fois, dans une charte de mai 1250, et fut érigé en seigneurie au ^{xv}^e siècle, n'a été, pendant plus de cinq cents ans, qu'un hameau dépendant de la paroisse d'Auteuil et habité par quelques vigneron et cultivateurs. Au ^{xvii}^e siècle, comme on ne pouvait se rendre de Passy à l'église d'Auteuil qu'en faisant un long trajet par de mauvais chemins, Claude Chahu, seigneur de Passy, fit ériger, en 1666, une chapelle (2), sous le vocable de Notre-Dame-de-Grâce, qui est devenue l'église de Passy; cette succursale était desservie par la congrégation de Saint-Paul, dite des Barnabites. Grâce aux dons et à la persistance de Mme Christine de Heurles, veuve de Claude Chahu, le village de Passy fut érigé en paroisse par lettres-patentes de Louis XIV, en date du 16 mai 1672.

L'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy fut desservie par trois religieux barnabites de 1672 à 1736; par quatre, de 1736 jusqu'à la Terreur, et, depuis, par des prêtres du clergé séculier. La liste chronologique des curés de Passy, par M. Léopold Mar, se trouve ci-après aux annexes (p. 248).

Dès le milieu du ^{xvii}^e siècle, les médecins conseillèrent aux Parisiens de séjourner pendant l'été à Passy, pour y prendre les eaux minérales (3), qui faisaient alors concurrence à celles de Forges; elles ont dû, avec la salubrité de l'air (4) et le voisinage du bois de Boulogne, déterminer beaucoup de citadins à venir, pendant la belle saison, à Passy, où l'établissement thermal était situé entre la rue Raynourd et le quai de la Seine, sur des terrains qui avaient été primitivement cultivés en vignes et où se trouvaient plusieurs sources, ce qui avait fait donner à ce lieu, en latin, le nom de *Fontanitum*. C'est vers 1657 que la Faculté de médecine commença à s'occuper de la vertu curative de ces eaux; elles tombèrent en discrédit dans les dernières années du ^{xvii}^e siècle; mais, vers 1720, l'abbé Le Ragois les remit à la mode; on y établit des jardins et des salons qui étaient fréquentés par des personnes de toute condition et firent de ces eaux un lieu de plaisir. Elles furent l'objet de rapports favorables à l'Académie des sciences en 1670 et 1671; les médecins déclaraient qu'elles étaient ferrugineuses, sulfureuses et balsamiques et

(1) Pour l'étymologie attribuée au nom de Passy, voir aux annexes (p. 279) un extrait des documents déposés en 1892 par M. Antoine Guillois sur le bureau de la Société historique d'Auteuil et de Passy. Il résulte d'un article de M. Tabariès de Grandsaignes, p. 164 du IV^e tome du *Bulletin*, que Passy est désigné en latin, sur d'anciens actes, par le mot *Passiacum* et que cette désinence en *acum* était généralement ajoutée, à l'époque gallo-romaine et dans les premiers siècles du moyen âge, au nom du propriétaire pour désigner un domaine rural; telle est l'origine des noms de lieu terminés en *ac* dans le midi de la France (langue d'oc) et en *y* dans les pays de langue d'oïl.

(2) Voir aux annexes (p. 280) l'article de M. Léopold Mar sur la fondation de la paroisse de Passy. Voir également, pp. 112 à 116 du premier volume du *Bulletin*, l'article de M. le Dr Paul Raymond, intitulé : « Documents sur Claude Chahu, Christine de Heurles et la seigneurie de Passy. » Voir aux annexes (p. 496) l'article de M. de Forges de Montagnac sur le démembrement de la paroisse d'Auteuil.

(3) Voir pp. 236 à 238 du I^{er} volume : « Les amusements des eaux de Passy », par M. Léopold Mar, et pp. 10 à 12 du IV^e volume du *Bulletin*, l'article du même auteur, intitulé : « Curieux litige entre l'abbé Le Ragois et le sieur Guichon ». Voir également « Les origines des eaux de Passy et d'Auteuil », par M. le Dr Paul Raymond, pp. 52 à 55 du I^{er} volume; et un extrait des observations faites, en l'Académie des sciences, sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France, par M. Berrus, pp. 247 et 248 du II^e volume du *Bulletin*.

(4) Le *Moniteur* du 9 mai 1832 constate que la première épidémie de choléra, qui avait occasionné une très grande mortalité à Paris, n'avait fait qu'un très petit nombre de victimes à Passy et à Auteuil. La même constatation ressort d'une carte statistique de l'époque, que possèdent les archives de la Société historique.

Gresoles, prévôt de la ville, prévôté et vicomté de Paris (1724-1793), mourut en prison, pendant la Terreur. Après sa mort, M. Cabal, ancien notaire de Paris, devint propriétaire du château de Passy et de ses principales dépendances ; en 1826, il vendit ce domaine à des spéculateurs qui établirent, dans le parc et le potager, un nouveau quartier occupant aujourd'hui une partie de la rue de Boulainvilliers et de ses abords.

Le *château de la Muette* n'était, dans l'origine, qu'une maison bâtie dans le bois de Boulogne, soit pour y garder les mues des cerfs, soit pour y mettre des oiseaux de fauconnerie quand ils sont en mues ; on peut supposer que le château doit son nom à cette circonstance ; toutefois, d'autres étymologies (1) ont été indiquées. Cette maison devint un rendez-vous de chasse sous le règne de Charles IX ; elle fut donnée, le 27 mars 1615, au dauphin (Louis XIII), à l'occasion de la déclaration de sa majorité, par la reine Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Fleuriau d'Armenonville (2), directeur des finances, donna une fête très brillante au duc et à la duchesse de Bourgogne, le 6 septembre 1707, à ce château dont le roi lui donna la jouissance, en érigeant pour lui une nouvelle capitainerie du bois de Boulogne. En 1716, Fleuriau d'Armenonville céda la Muette au Régent sur sa demande ; il fut installé au château de Madrid et reçut, en outre, un brevet de quatre cent mille livres. Le Régent embellit le château, qui devint la résidence favorite de sa fille, la duchesse de Berry : elle occupait à Paris le Luxembourg. En mai 1717, le tsar Pierre le Grand fut l'hôte de la duchesse de Berry à la Muette. Après la mort de sa fille, le Régent céda le château à son pupille Louis XV (3), alors âgé de neuf ans, qui y vint souvent pendant sa minorité et y fit plusieurs séjours au commencement de son règne, avec la cour. C'est à la Muette que le lieutenant général, devenu plus tard le maréchal de Richelieu, organisa une entrevue de la comtesse de Mailly avec Louis XV, alors âgé de vingt-deux ans. Plus tard, la marquise de Pompadour quitta sa résidence de Bellevue pour venir séjourner à la Muette, où elle fit peindre par Oudry les dessus des portes de la salle à manger ; le vestibule était orné de tableaux de Van der Meulen. Après la mort de la marquise (4), survenue à Versailles le

(1) Voir aux annexes (p. 313) des observations de M. Emile Potin au sujet de l'étymologie du mot « Muette ».

(2) Voir aux annexes les articles suivants : (p. 295) celui de M. le comte Fernand de l'Eglise sur le Château de la Muette ; (p. 300) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Les quatre gouverneurs du château royal de la Muette » ; (p. 299) de M. le comte F. de l'Eglise « La mort de la duchesse de Berry à la Muette » ; (p. 310) « Un extrait des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau » ; et (p. 303) une note de M. Léopold Mar, indiquant les personnages qui ont résidé à la Muette. Voir également l'article de M. Louis de Méric, intitulé : « Personnel des châteaux royaux sous Louis XV, pp. 151 à 155 du second volume du Bulletin.

(3) Voir aux annexes (p. 304) les deux notes de M. Léopold Mar, intitulées : « La Biche du Roi », et « Projet de reconstruction du château de la Muette ».

(4) Le maréchal duc de Soubise, qui fut gouverneur du château de la Muette pendant dix-sept ans, était très protégé par la marquise de Pompadour, même après avoir perdu la bataille de Rosbach contre le roi de Prusse, ce qui inspira les vers suivants :

En vain vous vous flattez, obligeante marquise,
De mettre en beaux draps blancs le général Soubise ;
Vous ne pouvez laver, à force de crédit,
La tache qu'à son front imprima sa disgrâce ;
Et quoi que votre faveur fasse,
En tout temps on dira ce qu'à présent l'on dit :
« Que si Pompadour le blanchit,
Le roi de Prusse le repasse. »

le coton, obtinrent, pour l'encouragement de cet établissement, une subvention de 60.000 francs, un traitement annuel de 6.000 francs, un local gratuit dans le château de la Muette, alors assez délaissé (et où ils eurent à payer un loyer à dater de 1791) et enfin, une prime de 1.200 francs par chaque assortiment de machines qu'ils justifieraient avoir fourni en France à des fabricants. Miln et ses fils furent arrêtés le 15 octobre 1793.

En 1788, Louis XVI, désirant alléger les dépenses, fit de grandes réformes dans sa maison et ordonna la vente de plusieurs châteaux ; la Muette fut comprise dans cette dernière disposition ; cependant elle ne fut pas vendue à cette époque, mais, dès lors, elle cessa d'être une résidence royale.

En 1790, c'est dans le jardin de la Muette que fut servi le grand banquet donné par la Ville de Paris aux députés des corps de l'armée et des communes de France ; plusieurs milliers de fédérés prirent part à ce banquet.

Le château de la Muette fut mis en vente par décret du 26 mai 1791 (1) ; le conseil général de la commune de Passy, comprenant l'avantage qu'il y avait à conserver cette belle propriété sur son territoire, arrêta, le 29 mai, qu'il présenterait une soumission pour l'acquérir ; mais le manque de fonds ne permit pas de réaliser cette opération. La propriété fut morcelée ; une partie fut aliénée et l'autre resta propriété de l'État, puis de la Couronne jusqu'au commencement du règne de Louis XVIII, époque à laquelle elle fut définitivement distraite de la liste civile. Talleyrand avait loué à l'État le château de la Petite-Muette et l'a habité sous le Directoire.

Le château et le parc de la Muette furent achetés en 1820, pour 275.000 fr., par Sébastien Érard, qui, né le 5 avril 1752, fonda sa fabrique de pianos en 1780, fut nommé le 27 octobre 1810 facteur de pianos et de harpes de Leurs Majestés impériales et royales et reçut, le 29 décembre 1815, le brevet de facteur de pianos et de harpes de la cour. Sébastien Érard offrit au roi de reprendre, pour le prix d'achat qu'il avait payé, cette ancienne maison royale de plaisance ; mais Louis XVIII ne crut pas devoir profiter de cette offre.

C'est au château de la Muette que Sébastien Érard mourut, le 3 avril 1831 ; il y avait réuni une magnifique collection de tableaux, qui fut vendue en août 1832. Les docteurs Pravaz et Guérin furent autorisés, en 1835, à établir à la Muette un institut orthopédique.

Depuis la mort de Sébastien Érard, le château de la Muette n'a pas cessé d'appartenir à sa famille, qui a tenu à conserver cette habitation, où l'accueil bienveillant de la dernière reine de France avait contribué à décider de sa fortune. Le légataire universel de Sébastien Érard était son neveu, Pierre Érard, qui fut nommé officier de la Légion d'honneur en 1851, à la suite de l'Exposition universelle de Londres, où il avait obtenu l'unique « Council medal », décernée à l'industrie des instruments de musique. Il mourut à Paris, le 5 août 1855, et, après sa mort, sa veuve se fixa tout à fait à la Muette ; n'ayant pas eu d'enfant, elle fit donation de cette propriété à sa nièce, dont le mari, M. le comte de Franqueville, membre de l'Institut, habite encore aujourd'hui le château.

Le parc, qui n'occupe qu'une partie de l'ancien domaine royal de la

1. Voir aux annexes (p. 309) la note de M. Léopold Mar, concernant la vente de biens nationaux dans la région de Passy.

Muette, est très vaste, quoiqu'il ait été diminué par suite de l'exécution de divers travaux de voirie, notamment des chemins de fer de l'Ouest.

Lord Ranelagh, pair d'Irlande, était un grand amateur de musique ; il fit construire dans son parc de Chelsea, près de Londres, une rotonde où chaque jour un orchestre venait jouer ; la haute société anglaise fréquentait ces concerts. Après la mort de lord Ranelagh, vers le milieu du XVIII^e siècle, une compagnie acheta son parc et y continua la musique, en faisant payer aux auditeurs un droit d'entrée de 3 shellings ; on installa des fêtes publiques et des bals dans ce jardin, qui conserva longtemps le nom de son ancien propriétaire et a été remplacé par Cremorn-Gardens. En 1772, Morisan et Tardé, artificiers du roi, qui avaient été donner des fêtes en Angleterre et y avaient vu le *Ranelagh* anglais, conçurent l'idée de fonder un établissement semblable auprès de Paris. Ils obtinrent du maréchal prince de Soubise, gouverneur du château de la Muette (1) et grand écuyer du bois de Boulogne (dont Morisan était le subordonné, puisqu'il était garde de la porte de Passy), la concession d'une grande pelouse, située dans le bois de Boulogne, où l'on dansait quelquefois en plein air, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui notre Ranelagh. La première salle fut ouverte le lundi 25 juillet 1774, sous le nom de petit Ranelagh ; en 1779, on ajouta une seconde salle, plus aérée et plus vaste, et, depuis lors, ce local servit de réunion quelquefois à la cour et souvent au Paris qui s'amuse. En 1783, cent gentilshommes, payant chacun une cotisation de 72 francs par an, louèrent à Morisan son jardin pour y donner, chaque semaine, un bal champêtre où leurs invités étaient seuls admis. La reine Marie-Antoinette et le comte d'Artois (qui régna plus tard sous le nom de Charles X) ne dédaignèrent pas de venir danser au Ranelagh.

En 1784, Audinot installa (2), auprès de l'établissement du Ranelagh, son théâtre des « Petits Comédiens de Bois » (3).

La Révolution interrompit ces fêtes ; le peuple envahit les salons et les bosquets et vint y danser la carmagnole ; Morisan, qui n'encaissait plus que de très maigres recettes, dut faire démolir, en 1793, ses légères constructions, afin d'en vendre les matériaux. Mais il refit de bonnes affaires sous le Directoire ; le célèbre danseur Trémitz amena au Ranelagh, reconstruit en 1796, ses cohortes de muscadins et de merveilleuses. Sous l'Empire, Morisan donna avec succès des fêtes militaires et mourut au bon moment ; car, peu de jours après sa mort, les Cosaques vinrent bivouaquer sur ses pelouses, et ses bâtiments furent convertis en hôpital militaire. L'ennemi parti, une société de jeunes élégants réorganisa au Ranelagh des fêtes aristocratiques, qui étaient données le jeudi et le samedi ; la duchesse de Berry y vint fréquemment. Le bal du Ranelagh était dirigé, sous la Restauration, par Mabille, qui créa ensuite le bal du jardin Mabille, à l'allée des Veuves (aujourd'hui avenue Montaigne).

Le 21 août 1830, on donna au Ranelagh un grand bal dont le produit était destiné à soulager les veuves, les blessés et les orphelins des 27, 28 et 29 juillet 1830 : la souscription était fixée à trois francs pour un cavalier et à deux francs pour une dame. Après la révolution de 1830, le Ranelagh rede-

(1) Voir aux annexes (p. 310) une communication de M. Ant. Guillois à la Société historique d'Auteuil et de Passy ; on y trouve un historique du bal du Ranelagh.

(2) Voir aux annexes (p. 314) une note concernant le théâtre d'Audinot.

(3) Voir, pour le bal du Ranelagh, un article de M. Ch. de Boigne, extrait du *Constitutionnel*, tome IV, pp. 94 et 95 du VI^e volume du *Bulletin*.

décret du 22 mai 1813 ; la même mesure a été appliquée en 1860 à la zone annexée, comprenant le XVI^e arrondissement, où le nombre des rues ayant leur sol sous-miné est de quarante et une ; la longueur des galeries souterraines d'inspection s'y élève à 6.419 mètres.

L'ancien mur d'enceinte de Paris, construit sur la demande des fermiers généraux en vue de soumettre tous les consommateurs au paiement des droits d'entrée, fut exécuté, de 1784 à 1786, sous la direction de l'architecte Ledoux. Cinq barrières (1) faisaient alors communiquer Passy avec Paris. Après l'achèvement de ce mur d'enceinte, la partie de Chaillot qui se trouvait en dedans de ce mur était définitivement réunie à Paris, et la paroisse de Passy était limitée par la Seine, par le mur d'enceinte (chemin de ronde de Sainte-Marie, boulevards extérieurs de Longchamp et de Passy, place de l'Étoile), par la paroisse d'Auteuil, par la partie de la grande route de Paris à Cherbourg qui forme actuellement l'avenue de la Grande-Armée, et enfin par une ligne prolongeant la rue de Longchamp et par une autre ligne traversant le bois de Boulogne sur l'emplacement qui est occupé aujourd'hui par les lacs. La paroisse d'Auteuil avait toujours été, depuis 1672, séparée de celle de Passy par le chemin des Tombereaux (aujourd'hui rue de l'Assomption) ; vers Billancourt, elle était limitée par la grande route de Paris à Versailles et par un sentier, qui est devenu actuellement l'avenue Victor-Hugo de Boulogne.

Les droits seigneuriaux ont été exercés jusqu'à la fin du règne de Louis XVI par les abbés de Sainte-Geneviève à Auteuil, par les seigneurs à Passy et par le prévôt des dantes du monastère royal de la Visitation sur leurs domaines. A partir de 1787, Auteuil et Passy dépendirent pendant quelque temps (2) de l'arrondissement de Bourg-la-Reine, département de Corbeil. La loi du 22 décembre 1789 fit de Boulogne, Auteuil et Passy des communes du département de Paris, arrondissement de Saint-Denis ; ces trois communes formaient alors un canton dont Passy a été le chef-lieu depuis 1790 jusqu'en l'an VIII. A l'époque où l'on créa les sous-préfectures, en remaniant les cantons, les communes d'Auteuil et de Passy furent placées par la loi du 13 décembre 1799 dans le canton de Neuilly (arrondissement de Saint-Denis).

Enfin, la loi du 16 juin 1859 a annexé à la Ville de Paris (3) la partie des territoires d'Auteuil et de Passy située à l'intérieur de l'enceinte fortifiée et a réuni le surplus à la commune de Boulogne-sur-Seine. Le décret du 4^{er} novembre de la même année a constitué le XVI^e arrondissement, et l'annexion a été effectivement réalisée le 1^{er} janvier 1860. L'ancien faubourg de Chaillot (partie comprise à l'intérieur du mur d'enceinte et limitée par la voie nommée actuellement avenue Marceau) a fait partie du I^{er} arrondissement de Paris jusqu'au 31 décembre 1859, date où l'ancien I^{er} est devenu le VIII^e, en même temps qu'il perdait, à l'ouest, Chaillot rattaché au XVI^e et, à l'est, le quartier des Tuileries et du Louvre, annexé au I^{er} arrondissement actuel.

(1) Voir aux annexes (p. 324) l'article de M. Léopold Mar. intitulé : « Nos anciennes barrières ».

(2) Voir l'ouvrage de M. Fernand Bournon sur l'Assemblée provinciale de l'Île-de-France (départements de Saint-Germain et de Corbeil, de 1787 à 1790).

3. Voir aux annexes (p. 332), un extrait de la loi du 16 juin 1859 et l'indication des limites des quatre quartiers du XVI^e arrondissement.

Le XVI^e arrondissement de Paris, dont la superficie est de 709 hectares (1), est divisé en quatre quartiers : Auteuil-Point-du-Jour, la Muette, la Porte-Dauphine et Chaillot. Ce dernier, qui avait été d'abord nommé quartier des Bassins, a reçu sa dénomination actuelle (2) par décret du 20 avril 1896, pour rappeler le souvenir d'une localité importante ; en réalité, l'ancien village de Chaillot, dont dépendait la plus grande partie du quartier actuel de Chaillot, comprenait, en outre, une partie du quartier des Champs-Élysées.

Les limites du XVI^e arrondissement sont : l'axe de l'avenue de la Grande-Armée, qui le sépare du XVII^e ; celui de l'avenue Marceau, qui le sépare du VIII^e, la Seine, qui le sépare du VII^e et du XV^e, enfin le bois de Boulogne, dont il est séparé par les fortifications. Ses principaux monuments sont : l'Arc de l'Etoile, le palais du Trocadéro, la Mairie, les quatre églises paroissiales et quelques belles chapelles, les ponts sur la Seine, le lycée Janson-de-Sailly, le musée Guimet, le musée Galliéra. Il ouvre neuf portes sur les fortifications : Billancourt, Point-du-Jour, Saint-Cloud, Molitor, Auteuil, Passy, Muette, Dauphine et Maillot. Il est desservi par sept gares des chemins de fer de l'Ouest (porte Maillot, avenue du Bois-de-Boulogne, avenue Henri-Martin, Passy, Auteuil, Point-du-Jour[†] et Boulainvilliers), et par huit stations du chemin de fer métropolitain (porte Maillot, rue d'Obligado, Etoile, place du Trocadéro, rue Boissière, avenue Kléber, place Victor-Hugo et porte Dauphine).

[†] Voir page I.

La population de Passy était, en 1793, de 2.500 âmes en hiver (3.500 pendant sept mois de la belle saison) ; en 1800, elle avait diminué et n'était plus que de 1 800 ; elle était de 2.300 en 1807, de 3.034 en 1820, de 3.528 en 1829, de 4.200 en 1831, de 5.702 en 1836, de 6.704 en 1841, de 8.657 en 1846, de 10.375 en 1848, et enfin de 17.494 âmes en 1856, date du dernier recensement avant l'annexion.

Dans ces dernières années, la population de l'ancien Paris est restée à peu près stationnaire, tandis que celle de la zone annexée s'est accrue de plus de six cent mille âmes ; cette progression paraît devoir continuer, car la zone annexée renferme encore beaucoup de terrains non bâtis.

Le tableau ci-après donne, pour chacun des quatre quartiers du XVI^e arrondissement, les résultats des deux derniers recensements, pour la population de fait :

QUARTIERS	RECENSEMENT DE	
	1896	1901
Auteuil.	22 071	29 134
La Muette.	26 961	30 043
Porte-Dauphine.	21 043	24 319
Chaillot.	31 502	33 591
TOTAUX.	101 577	117 087

(1) La largeur extrême du XVI^e arrondissement est de 1.450 mètres, du Trocadéro à la Porte Maillot ; sa plus grande longueur, de 4.850 mètres, de la Porte du Point-du-Jour à la Porte Maillot, et sa largeur la plus minime, de 350 mètres, de la Porte de Saint-Cloud à la Porte de Billancourt.

(2) Voir aux annexes (p. 333) le décret du 20 avril 1896 et le rapport qui le précède.

La population du XVI^e arrondissement s'était accrue d'environ 17.000 âmes de 1891 à 1896; on voit que de 1896 à 1901, elle s'est augmentée d'environ 15.500 âmes, ce qui correspond à un accroissement continu de trois et demi pour cent par an. De 1896 à 1901, la population des dix premiers arrondissements, c'est-à-dire du centre de Paris, n'a augmenté que de 1.686 habitants, tandis que, dans le même laps de temps, la population de la périphérie s'est accrue de 124.315 habitants.

Le loyer moyen, qui n'est que de 571 francs pour l'ensemble de la ville de Paris, en 1901, dépasse 2.000 francs pour le quartier de Chaillot, 1.900 francs pour celui de la Porte-Dauphine, 1.100 francs pour celui de la Muette, et 600 francs pour celui d'Auteuil.



—

II. — Histoire des quartiers de Chaillot, de la Muette et de la Porte-Dauphine (Anciens territoires de Chaillot et de Passy).

Pour donner quelques indications historiques sur les rues qui ont été successivement établies sur le territoire de l'ancienne commune de Passy, je les classerai, autant que possible, suivant l'ordre chronologique de leur ouverture, totale ou partielle. Je commencerai donc par énumérer celles qui ont été percées avant le xix^e siècle (1); elles sont marquées sur le plan dessiné en 1731 par Roussel, dont un extrait se trouve ci-contre, ou sur le plan publié en 1800 par Picquet.

RUES QUI EXISTAIENT AU XVIII^e SIÈCLE

Ces anciennes voies pourraient être divisées en deux catégories, dont la première comprendrait les rues bâties avant le xix^e siècle (telles que la rue de Chaillot, la rue de Passy, etc.) et la seconde les routes et chemins qui étaient dès cette époque livrés à la circulation publique, mais n'étaient bordés en 1800 que de quelques maisons isolées, et ont été peu à peu transformés en rues (par exemple la rue de la Tour, la rue de Longchamp, etc.). Toutefois, je ne considère pas, dans cet ouvrage, comme rues existant au xviii^e siècle, celles qui ont remplacé d'anciens chemins plus ou moins étroits et sinueux, mais pour lesquelles le premier classement ou le premier titre établissant leur reconnaissance comme rues est postérieur à l'année 1800; elles seront énumérées ci-après, suivant l'ordre chronologique de leur classement et comme ne datant que du xix^e siècle.

La *rue de Chaillot* existe depuis plus de douze cents ans; elle dépend du VIII^e et du XVI^e arrondissement; je n'ai à m'occuper ici que de la partie située sur le XVI^e, qui est assez courte, mais comprend l'*église Saint-Pierre de*

(1) J'ai divisé ce travail en trois parties : 1^o les rues qui existaient à la fin du xviii^e siècle; 2^o celles qui ont été ouvertes pendant la première moitié du xix^e siècle; 3^o celles qui ont été ouvertes de 1850 à 1901.

Chaillot (1), mentionnée, comme il a été rappelé ci-dessus, dans une bulle pontificale de l'an 1097.

L'église actuelle a été rebâtie d'abord vers la fin du *xvii^e* siècle, puis en 1740 ; elle se compose d'une nef terminée par un chœur, avec bas-côtés, mais sans transept ; la façade de l'édifice, sur la rue de Chaillot, n'offre de remarquable que sa vieille tour, d'ailleurs peu élevée. La grosse cloche, posée en 1777 dans le clocher, eut pour parrain et marraine Louis XVI et Marie-Antoinette ; elle fut nommée Louise-Antoinette et fut bénie par le futur cardinal Dominique de La Rochefoucauld, alors archevêque de Rouen. Une nouvelle reconstruction de l'édifice eut lieu en 1785 et 1786.

Sous la Révolution, l'église de Saint-Pierre de Chaillot, conservée d'abord comme paroisse (2), en vertu de la loi du 4 avril 1791, fut fermée en 1793, mise en vente, adjugée le 24 août 1796. Rendue au culte le 29 avril 1803, elle devint alors troisième succursale de la paroisse de la Madeleine. Le curé racheta l'immeuble et le légua par testament à une dame, qui le vendit, à la date du 24 septembre 1821, à la Ville de Paris, moyennant la somme principale de 38.000 francs et une rente perpétuelle sur l'État de 530 francs au nom et au profit de la fabrique de l'église de Chaillot, pour l'acquittement de divers services dont l'édifice se trouvait grevé.

L'église suffisait à l'ancien village de Chaillot, mais elle n'était pas appropriée aux besoins d'un vaste et riche quartier de Paris. Reconnaisant cette insuffisance, l'administration municipale, sous le second empire, avait réservé, sur l'emplacement des anciens réservoirs de la pompe à feu de Chaillot, avec façade sur l'avenue d'Iéna, un terrain de 5.040 mètres carrés, où l'on aurait pu ériger une construction devant remplacer l'église actuelle. La réalisation de ce projet fut ajournée, parce qu'on prétendit que cet emplacement, actuellement occupé par la place des États-Unis, était trop éloigné du centre de la paroisse. Les événements de 1870-1871 firent abandonner ce projet. On s'occupa ensuite de projeter une nouvelle église sur un terrain voisin de celui où on a construit le musée Galliéra ; mais les négociations entamées pour l'acquisition du terrain nécessaire ne purent aboutir. Il fallut donc se borner à améliorer sur place l'église de Saint-Pierre de Chaillot, dont la cure avait, dès 1866, pris rang de première classe. L'hôtel de M. de Tubiny, contigu à l'église, fut acheté ; sur son emplacement, on établit le presbytère, et M. l'architecte Paul Marbeau érigea une chapelle qui est dédiée à Notre-Dame des Victoires et qui communique avec l'église. Les extensions et améliorations exécutées dans ces dernières années à Saint-Pierre de Chaillot ont donné des résultats très satisfaisants.

La rue de Chaillot (3) avait conservé dans toute son étendue, jusque vers 1865, son ancienne physionomie de grande rue d'un village formant faubourg de Paris ; elle avait alors une longueur de près de 900 mètres, entre les Champs-Élysées et la rue de la Croix-Boissière ; mais, par suite des nombreux percements (avenue et place d'Iéna, rue Pierre-Charron, etc.) exécutés dans ce

(1) La superficie sous-minée au-dessous de la chapelle annexe de Saint-Pierre de Chaillot (sise avenue Marceau) est de 140 mètres carrés. La distance du sol au ciel de la carrière est de 12 m. 50 ; la hauteur de la galerie d'exploitation est de 5 mètres. La consolidation a été opérée par colonnes de béton, piliers maçonnés et remblais bourrés.

(2) Voir aux annexes p. 334 l'article intitulé : « Une émeute à Saint-Pierre-de-Chaillot ».

(3) On trouvait, en 1849, à la rue de Chaillot des institutions Bousquet au n° 15 et Bigot au n° 21) dont les élèves suivaient les cours du lycée Bonaparte.

vaste pour qu'on pût y élever des constructions ; en 1868, il a été converti en un plateau planté, moyennant une dépense de 5.000 francs.

Vers la fin du XVIII^e siècle, il y avait rue de Chaillot un certain nombre de ces immeubles galants qu'on a appelés *petites maisons* (1).

Barras, ancien membre du Directoire, eut, sous la Restauration, son hôtel au n° 76 ancien de la rue de Chaillot et y mourut en 1829.

Les renseignements sur l'ancienne *rue des Batailles* se trouvent aux alinéas concernant l'avenue d'Iéna.

La *rue de Passy* est aussi ancienne que ce centre de population et en a toujours été la voie principale. Elle se terminait autrefois par une grille, à la hauteur de son intersection avec la rue de la Pompe : elle portait le nom de Grande-Rue ou de « rue qui conduit au bois de Boulogne ». Elle prit, en 1793, la dénomination de « rue Marat » ; mais peu de temps après, le nom de Grande-Rue lui fut restitué. Elle ne pouvait pas le conserver après l'annexion, parce que la dénomination de Grande-Rue s'appliquait à la rue la plus importante de la plupart des communes annexées : l'arrêté préfectoral du 26 février 1867 lui a donné son nom actuel de rue de Passy.

Cette rue est très commerçante : sa largeur minima a été fixée à 10 mètres par l'ordonnance royale du 22 décembre 1838, et cette même ordonnance l'a classée comme route départementale n° 2 de Paris à Saint-Cloud (2). Elle était, avec les rues de l'Annonciation, Bois-le-Vent et Raynouard, la seule rue de Passy qui fût pavée il y a un siècle. Le pavage en pierre de la rue de Passy a été converti en pavage en bois entre le boulevard Delessert et la rue Jean-Bologne, de juillet à octobre 1897, entre les rues Jean-Bologne et de la Pompe, de juillet à septembre 1898. Les becs à incandescence y ont été installés en avril 1900.

L'*impasse des Carrières*, dont la moindre largeur n'est que de 2 mètres, est fort ancienne : elle a son entrée sur la rue de Passy, entre les n° 24 et 26. Jusqu'à l'année 1816, le numérotage des maisons de Passy commençait à la première maison de droite, en venant de Paris, et se continuait sans interruption, 1, 2, 3, 4, etc. : arrivé à la dernière maison de droite, on continuait le numérotage en revenant sur ses pas, par le côté gauche. Ce ne fut qu'en 1806 à Paris et en 1816 à Passy qu'on commença à appliquer le système de numérotage actuellement en vigueur : numéros impairs à gauche et numéros pairs à droite. En indiquant, d'après les intéressantes communications faites par M. Leopold Mar à la Société historique d'Auteuil et de Passy, les demeures historiques du XVI^e arrondissement, je donne autant que possible les numéros actuels des maisons.

Au n° 38 de la rue de Passy, on remarque une porte d'entrée, cintrée à deux battants, avec applique et heurtoir de l'époque de Louis XV ; l'ornementation du haut est en fer forgé, encadré de petites boiseries sculptées.

En entrant dans la cour du n° 84, on voit la grande façade Louis XV de l'ancien cabinet de physique du roi.

1. V. le volume de M. Gaston Capon, pp. 119 à 124. La grande rue de Passy et la rue Raynouard eurent aussi quelques *petites maisons*, pp. 125, 281. — Paris, Daragon, éd., 1902.

2. En 1851, la commune de Passy a contribué aux dépenses de rectification de cette route départementale pour 100.000 francs, dont 60.000 provenant de souscriptions de particuliers et le surplus d'impositions extraordinaires.

3. Je n'ai cru devoir mentionner ici que les maisons ayant été habitées par des personnages actuellement décédés.

mort le 28 avril 1893. Mme Maria Favart occupait un pavillon rue de Passy, n° 76 78, en 1881, époque à laquelle elle donna sa démission de sociétaire de la Comédie-Française. Au n° 80 se trouve l'hôtel qui a été habité jusqu'en 1787 par la présidente de Bandeville (1) ; il a été occupé, sous le règne de Louis-Philippe, par le chimiste Orfila, qui a lutté contre Raspail dans le procès de Mme Lafarge. Le compositeur Piccinni habita et mourut dans une maison de la rue de Passy ; Jenny Vertpré (Mme Carmouche), actrice du Gymnase, habita vers 1850 la maison n° 84, à l'angle de la rue de la Pompe, où était installé, au xviii^e siècle, le cabinet de physique du château de la Muette ; Louis XV y venait pour assister (2) aux expériences de l'abbé Nollet. Le cabinet de physique du roi fut réuni, en 1790, à l'Observatoire de Paris.

Sur le côté pair de la rue de Passy, on voyait autrefois deux grands hôtels qui ont disparu. L'emplacement compris entre l'angle de la rue Gavarni et le n° 18 était occupé par l'hôtel de la Folie, où résidait, vers 1761, Mlle de Romans (3), maîtresse de Louis XV ; cet hôtel, dont le prince Paul Demidoff était propriétaire vers 1868-1869, a été habité par Arsène Houssaye et par Jules Janin ; il a été démoli en 1890. A la hauteur du n° 70 se trouvait l'hôtel de l'amiral d'Estaing, guillotiné en 1794 ; il a été démoli pour le percement de la rue Guichard, vers 1854 ; quelques détails seront donnés à ce sujet dans l'histoire du quartier de Passy qui a été construit, sous le second empire, sur l'emplacement de l'ancien parc Guichard.

Une école communale de garçons et de filles et une école maternelle sont établies au n° 29 de la rue de Passy ; c'est M. François Delessert qui a donné à la commune l'immeuble dans lequel ces écoles sont établies ; cette donation a été acceptée par délibération du conseil municipal du 10 octobre 1849. Cette école a 303 élèves.

La rue de Passy est comprise, comme beaucoup d'autres rues du XVI^e arrondissement, dans la zone des anciennes carrières calcaires (4), dont plusieurs sont encore utilisées aujourd'hui comme caves.

La *place de Passy*, qui a 30 mètres sur 31 et où se croisent actuellement les rues de Passy, de l'Annonciation, Bois-le-Vent, Duban et Vital, ne date que de 1836. Antérieurement, il n'existait en cet endroit qu'un passage faisant communiquer la Grande-Rue (rue de Passy) avec la rue de l'Église (rue de l'Annonciation). La maison située à l'angle de la place et de la rue de Passy, et qui pendant longtemps a servi de mairie (rue de Passy, 67), était alors presque isolée, ayant devant elle, à un horizon de feuillage et de verdure ; cette maison eut pour hôtes J.-Jacques Rousseau et plus récemment Quillet, l'auteur des *Chroniques de Passy*.

(1) Voir aux annexes, p. 834, l'article de M. Léopold Mar sur l'hôtel de la Présidente de Bandeville.

(2) Voir aux annexes, p. 835, l'article de M. Léopold Mar sur le cabinet de physique du roi. Une lettre écrite au sujet de ce cabinet en 1784.

(3) Voir aux annexes, p. 838, l'article de M. Léopold Mar sur l'hôtel de la Folie. Ce nom provient du hennin de la Folie, qui se trouvait vers l'emplacement des rues Gavarni et Claude Lorrain.

(4) La partie comprise de la rue de Passy a été consolidée par le service de l'insurrection contre les carrières, sur une longueur de 45 mètres, entre l'origine et la rue de la Folie, comprises sous la place de Passy, et les 7 mètres entre les n° 31 et 68.

(5) Cette maison fut transférée, avant Henri Martin, cette maison fut exhaussée et consolidée par M. Robert, son propriétaire. Voir la note de M. A. Dauvergne, tome III, volume du Bulletin.

Par délibération du 21 décembre 1834, le conseil municipal de Passy, considérant que le local loué par la Mairie était insuffisant et qu'il y avait lieu d'acquérir une maison commune (1), autorisa l'acquisition à M. et à Mme Créciat de leur propriété, grande rue de Passy, 67, pour y installer la mairie, avec toutes ses dépendances, et y créer une place publique.

M. et Mme Créciat se mirent d'accord avec le maire de Passy pour fixer à 55.000 francs le prix d'achat des terrains (bâtiments et jardins), qui ont servi à établir la mairie et la place, mais sous la condition que la mutation de propriété serait faite à très bref délai. Comme ils ne voulaient pas attendre, pour le paiement, l'accomplissement des formalités permettant à la commune de faire face à la dépense, M. Possoz, maire de Passy, leur versa de ses deniers 40.000 francs ; M. Anceaume, adjoint, et M. Coade, conseiller municipal, payèrent également de leurs deniers, mais sous la garantie personnelle de M. Possoz, le surplus, soit 15.000 francs, le 1^{er} mars 1835. En vertu d'une ordonnance royale du 25 du même mois, l'acquisition faite par M. Possoz et consorts fut réalisée, les 4 et 10 mai suivants, au nom de la commune de Passy, par contrat notarié. Les frais d'actes d'acquisition se sont élevés à 3.852 francs, et les frais d'appropriation de l'immeuble à 8.197 francs ; la dépense totale a été couverte de la manière suivante :

Part à la charge de la commune de Passy et acquittée par cette commune	
au moyen d'une contribution extraordinaire.	20.000 fr.
Subvention accordée par l'administration du département de la Seine	
sur les fonds d'octroi de banlieue.	20.000 »
Produit de la revente à M. Morison d'une partie de l'immeuble.	15.000 »
Souscription de divers particuliers, notamment : 2.500 fr. fournis par la	
famille Delessert, 2.000 fr. par M. Possoz, 1.000 fr. par M. Fulchiron,	
100 fr. chacun par M. le comte Portalis, M. le comte de Las Cases et	
M. Guichard de Mareil, etc.	12.049 »
Total.	67.049 fr.

L'examen du registre des délibérations municipales montre que le projet de pavage et de cailloutage de la nouvelle place publique a été approuvé le 8 août 1835, que les fonds nécessaires pour l'installation des services de mairie ont été votés le 8 novembre de la même année et que la mairie a été installée le 1^{er} janvier 1836.

La nouvelle place ayant 34 mètres de largeur, prit d'abord le nom de « place d'Armes », et ensuite celui de « place de la Mairie », parce qu'elle bordait un des côtés de la mairie de Passy. En 1848, on l'appela « place Béranger », en souvenir du long séjour que l'illustre chansonnier avait fait à Passy ; mais peu de temps après, on lui rendit le nom de « place de la Mairie », qu'elle ne pouvait pas conserver quand il fut décidé que la mairie du XVI^e arrondissement serait établie à l'avenue Henri-Martin. Sa dénomination actuelle lui a été donnée par l'arrêté préfectoral du 26 février 1867.

La maison n^o 2 de la place de Passy, où se trouve actuellement une succursale du Crédit lyonnais, formait, en 1827, le café-restaurant du Midi, avec

(1) La mairie de Passy avait été installée jusqu'alors dans des locaux loués par la commune, rue Franklin, n^o 3 ; cette maison appartenait au maire et ancien notaire, M. Augé de Fleury.

jardins et bosquets; le premier étage de cette maison était occupé, dès 1863, par le cercle de Passy, qui n'existe plus depuis longtemps.

Le 8 août 1826, le conseil municipal de Passy accepta la proposition du sieur Bénit, demeurant rue de l'Église (Annonciation), n° 13, consistant à établir un marché sur un terrain dont il était propriétaire, rue Neuve-de-l'Église (Jean-Bologne). Un marché forain se tint ensuite périodiquement sur la place de Passy. Le premier acte concernant le marché couvert actuel consiste en une délibération municipale du 5 juillet 1853, demandant l'établissement d'un marché devant contenir 133 places et être établi auprès de la place de la Mairie. Les travaux de première construction du *marché de Passy*, qui appartient à la ville et est régi par elle, furent achevés le 25 novembre 1855; mais ce marché fut ouvert dès le 4 avril 1854. En vue de l'agrandir, la commune de Passy acheta à Mme Delahoussaye, le 10 août 1857, un terrain en partie couvert de bâtiments, pour 36.657 francs, y compris 4.657 francs de frais. Malgré cette extension, le marché était encore encaissé par des propriétés privées et avait besoin d'être aéré. En 1873, époque à laquelle les travaux de la nouvelle mairie de l'avenue Henri-Martin étaient poussés avec activité, il fut décidé que les terrains sur lesquels s'élevaient les constructions affectées aux divers services municipaux de l'arrondissement seraient aliénés, mais sous la réserve que l'emplacement occupé par la justice de paix et par le bureau de bienfaisance ne serait pas compris dans cette aliénation, et qu'il serait utilisé, pour agrandir encore le marché; il a ainsi obtenu une façade sur la petite place qui le sépare de la rue Bois-le-Vent.

La rue *Beethoven* se nommait autrefois rue de la Montagne, nom parfaitement justifié par son excessive déclivité. Elle avait son origine à la route de Versailles (quai de Passy), dans le voisinage de la Seine et auprès de la barrière des Bonshommes, qui était une des entrées de Paris; cette entrée s'est appelée aussi barrière de la Conférence (1), puis barrière de Passy. Après avoir formé un coude très prononcé et longé le mur de clôture de l'ancien couvent des Bonshommes, la rue de la Montagne aboutissait au carrefour de Passy où convergent les rues Raynouard, de Passy, de la Tour, Vineuse, Franklin et deux voies modernes (boulevard Delessert et rue Alboni). Ce carrefour s'est appelé autrefois la Croix Vineuse et le carrefour de la Montagne; il constituait l'entrée de Passy et on y voyait avant la Révolution la potence seigneuriale. Quillet dit, dans ses *Chroniques de Passy*, qu'il y avait un second pilori, placé au bas de la rue de la Montagne, à l'encoignure du quai.

La rue Beethoven a fait partie de la route départementale n° 2, de Paris à Saint-Cloud; elle n'avait que trois ou quatre maisons au milieu du XVIII^e siècle et elle ne forme plus aujourd'hui qu'une impasse, aboutissant d'un côté à la route de Versailles (quai Debilly et quai de Passy), et de l'autre à des escaliers, parce qu'une section, comprenant tous les numéros pairs du n° 12 au n° 36, a été supprimée pour l'alignement du boulevard Delessert, dont l'exécution a permis de faire communiquer la rue de Passy avec le centre de Paris par des pentes admissibles. La partie la plus élevée de la rue Beethoven a été démolie en 1893, pour la construction du large escalier constituant la rue Alboni.

La raffinerie de sucre de MM. Delessert avait une entrée au n° 2 de la rue

(1) La barrière de Passy était un reculement de la barrière de la Conférence, située précédemment auprès de la pompe à feu de Chaillot.

Beethoven; elle a été achetée par la Ville de Paris, au prix de 1.400.000 francs (contrat du 8 septembre 1862).

La maison portant le n° 94, qui date de la Renaissance, conserve encore quelques restes de la censive, habitation du censier (1), où les habitants venaient payer les impôts dus au seigneur de Passy.

En 1827, la montée rapide de la rue Beethoven causa probablement la mort du fils du compositeur Piccinni, rival de Gluck : musicien comme son père, il venait donner des leçons de son art, deux fois par semaine, à Passy; un jour, au moment d'atteindre péniblement le sommet de la montagne, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. Comme son père, il fut enterré à Passy, non pas auprès de lui, à la rue Lekain, où on n'inhumait plus, mais dans le nouveau cimetière de la rue des Réservoirs.

La rue Beethoven a reçu sa dénomination actuelle, par décret du 24 août 1864, en l'honneur du célèbre compositeur allemand Louis von Beethoven (1770-1827), qui étonnait, dès l'âge de douze ans, ses auditeurs, par la merveilleuse perfection avec laquelle il exécutait les préludes et les fugues de Sébastien Bach. A Vienne, il se présenta, en 1790, à Mozart, qui, prenant la plume, écrivit un sujet de fugue, hérissé de difficultés. Beethoven développa ce thème avec tant d'originalité et d'invention que Mozart, émerveillé, s'écria : « Ce jeune homme sera bientôt le plus grand génie musical de l'Europe. » Son opéra de *Fidelio*, son oratorio du *Christ au jardin des Oliviers* et surtout ses sonates et ses symphonies, notamment la *Symphonie pastorale* et la *Symphonie héroïque*, ont réalisé la prophétie de Mozart. Beethoven fut de bonne heure affligé d'une surdité qui le rendit morose. Des monuments lui ont été élevés à Bonn, sa ville natale, et à Vienne, sa patrie adoptive.

La rue Raynouard est fort ancienne : elle figure comme entièrement bâtie sur le plan de Roussel en 1731 ; elle a porté successivement divers noms. Comme elle était autrefois la rue la plus importante de Passy, elle s'est appelée originairement rue Haute, et Grande-Rue ; quand elle fut détrônée, comme importance, par la rue de Passy, dénommée Grand-Rue (parce qu'elle était dès lors le centre du commerce dans ce quartier), la rue Raynouard fut nommée « ancienne Grande-Rue », ou « vieille rue de Passy », ou « rue Vieille » ; elle est désignée sous le nom de « rue Haute » dans des actes de 1691 et de 1711. Le terrier de 1726 l'appelle « rue qui conduit du monastère des Pères Minimes à la maison de la seigneurie de Passy » ; on l'appelait aussi « rue qui conduit à la seigneuriale », parce qu'en effet, en la suivant jusqu'auprès de son intersection avec la rue des Vignes, on se trouvait devant une des grilles du parc du château seigneurial de Passy, dont le bâtiment principal était à mi-côte de la rue actuelle de Boulainvilliers. On lui donna ensuite le nom de « rue des Franks-Bourgeois », dû peut-être à ce que la grande vogue des eaux minérales, dont l'établissement se trouvait entre cette rue et la Seine, avait décidé beaucoup de personnes aisées à venir s'y fixer. Vers 1770, elle prit le nom de rue « Basse », qu'elle conserva très longtemps et qui était en contradiction avec celui de « rue Haute », qu'elle portait autrefois. En vue d'expliquer cette contradiction, je ferai observer que la rue Raynouard est à une grande hauteur au-dessus de la Seine (2), mais qu'elle est basse si

(1) Voir aux annexes, p. 341, l'article de M. Léopold Mar, intitulé « Un coin du vieux Passy ».

(2) Pour certaines maisons, l'entrée sur la rue Raynouard est à la hauteur du troisième étage, de l'autre côté.

internement de dix ans dans la forteresse de Pignerol, où il se rencontra avec Fouquet, l'ancien surintendant des finances, était rentré en grâce auprès de Louis XIV, parce qu'il avait réussi, non sans péril, à ramener d'Angleterre, en 1688, la reine et le jeune prince de Galles, que Jacques II lui avait confiés. Deux ans après la mort de la grande Mademoiselle, c'est-à-dire en 1693, époque à laquelle il avait soixante-trois ans, il épousa la fille cadette du maréchal de Lorges, sœur de la duchesse de Saint-Simon, qui avait alors un peu moins de quinze ans. Peu de temps après, il acheta ou se fit construire, dans les jardins des propriétés portant les n^{os} 11 et 13, un hôtel dont il ne reste aujourd'hui que les soubassements dans la propriété Delessert; il conserva cet hôtel jusqu'à sa mort, survenue en 1723, et fut inhumé dans le convent des Petits-Augustins, aujourd'hui l'École des Beaux-Arts. Cet hôtel de Passy fit l'objet d'un acte de donation réciproque de M. et de M^{me} de Lauzun, qui porte la date du 6 novembre 1711. C'est dans cet hôtel que s'établirent, en juillet 1719, le duc de Saint-Simon 1, et la duchesse, qui était dame d'honneur de la duchesse de Berry, pour se rapprocher du château de la Muette, où résidait alors le Régent, qui se tenait auprès de sa fille mourante.

Le baron Benjamin Delessert, banquier philanthrope fondateur de la caisse d'épargne, et ses deux frères, François Delessert, banquier également, et Gabriel Delessert, maire de Passy, de 1830 à 1834, puis préfet de police du 10 septembre 1830 au 24 février 1848, eurent, depuis 1800, des hôtels de plaisance, dont les vastes jardins dominent la Seine et qui occupent les premiers numéros impairs de la rue Bayennaise 1. Ces hôtels, depuis le n^o 11, ont été successivement vendus par les héritiers ou descendants de cette famille, qui a rendu de grands services à Paris, en répondant beaucoup de bienfaits et y a, pendant de longues années, pourvu, sous le nom de Delessert, les écoles publiques. Une loi du 20 mai 1838, en vertu de laquelle, le 3 novembre 1836, constate que la commune de Paris a racheté, pour ses dépenses scolaires, les écoles des deux sexes appartenant à la famille Delessert.

Le baron de La Tour d'Auvergne 3, comte de La Tour d'Auvergne, a été, avec ses frères, les généraux Desaix, et le comte de La Tour d'Auvergne, ministre de la Guerre. Le comte de La Tour d'Auvergne a été, de 1804 à 1806, le titre de « premier comte de la Légion d'honneur ». En 1800, tous les comtes de la Légion d'honneur ont été nommés chefs de la 1^{re} demi-brigade légère. Le comte de La Tour d'Auvergne a été nommé inspecteur d'Anteuil et de La Tour d'Auvergne, par le gouvernement, sur la maison que La Tour d'Auvergne a achetée.

Le comte de La Tour d'Auvergne a été, en 1800, dans la mansarde de la maison que La Tour d'Auvergne a achetée, le comte de La Tour d'Auvergne a été, en 1800, dans la mansarde de la maison que La Tour d'Auvergne a achetée, le comte de La Tour d'Auvergne a été, en 1800, dans la mansarde de la maison que La Tour d'Auvergne a achetée.

Le comte de La Tour d'Auvergne a été, en 1800, dans la mansarde de la maison que La Tour d'Auvergne a achetée, le comte de La Tour d'Auvergne a été, en 1800, dans la mansarde de la maison que La Tour d'Auvergne a achetée, le comte de La Tour d'Auvergne a été, en 1800, dans la mansarde de la maison que La Tour d'Auvergne a achetée.

Mlle Louise Contat, célèbre actrice de la Comédie-Française, demeura, vers 1791-1793, au n° 27 ancien, 47 actuel, presque vis-à-vis de la rue de l'Annonciation. C'est dans un pavillon situé au fond du jardin de cet immeuble que Balzac (1) a séjourné, de 1844 à 1847, après avoir vendu les Jardies et avant de s'installer à la Folie-Beaujon ; il y a composé *Modeste Mignon*, *Honorine*, *Esther*, *Ève* et *David*, *le cousin Pons*, *Vautrin*.

Quatremère de Quincy, littérateur et archéologue, a habité, de 1802 à 1815, le n° 31 ancien, 51 ou 53 actuel. Le vaudevilliste Dumersan a occupé, de 1820 à 1835, le 44 ancien, 62 actuel ; le vaudevilliste Brazier demeura avec lui jusqu'à 1825.

Benjamin Franklin, ministre plénipotentiaire des États-Unis, habita souvent, de 1777 à 1785, un pavillon de l'ancien hôtel de Valentinois (2), dont l'emplacement est actuellement occupé par la chapelle de l'institution des Frères des écoles chrétiennes, n° 66 actuel de la rue Raynouard, à l'angle de la rue Singer ; c'est au n° 62 de la rue Raynouard que Franklin fit la première expérience de paratonnerre. Une plaque commémorative (3) a été placée, le dimanche 8 mars 1896, par la Société historique d'Auteuil et de Passy, sur le mur de la chapelle des Frères, pour rappeler à la fois le séjour de Franklin à Passy et la pose du premier paratonnerre.

C'est au n° 68 de la rue Raynouard que se trouve la grande entrée du pensionnat des Frères des écoles chrétiennes à Passy. Leur pensionnat principal à Paris avait été ouvert d'abord en 1837, au n° 163 de la rue du Faubourg-Saint-Martin, dans des locaux où le petit noviciat avait été établi en 1835. La communauté acheta en juin 1838, à M. Briant, les deux pavillons et une partie des jardins d'un ancien hôtel de Passy, qui avait successivement appartenu au duc d'Aumont, au marquis de Ségur, au comte de Valentinois, dont il avait conservé le nom, au prince de Condé et enfin à M. Briant. Les travaux d'appropriation furent aussitôt entrepris, et c'est le 8 avril 1839 que le pensionnat fut définitivement transféré de Paris à Passy ; il prospéra rapidement dans ce local vaste et salubre, où les constructions furent successivement augmentées : le nombre des élèves, qui n'était que de 28 en 1839, s'élevait à 600 en 1855, 700 en 1864 et 850 en 1899. Il comprend non seulement l'enseignement primaire supérieur, mais encore l'enseignement secondaire spécial et moderne, ainsi que des classes commerciales. Beaucoup d'élèves de cet établissement ont été reçus au baccalauréat de l'enseignement secondaire spécial, au baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne et à l'École centrale des arts et manufactures.

1 Voir au tome III du *Bulletin*, pages 154 à 158, l'article de M. Henri de Forges de Montagnac, intitulé : « Honore de Balzac : notes biographiques : son séjour à Passy » ; aux annexes, p. 360 ; la note intitulée : « Une visite à la maison de Balzac, rue Raynouard, 47, à Passy » ; et la note de M. L. Mar sur « les demeures de Balzac », p. 360.

2 Voir au second volume du *Bulletin*, pages 95 à 103, le compte rendu, par M. Émile Potin, de la cérémonie de la pose et de l'inauguration de la plaque commémorative de Franklin.

3 D'après une note de M. de Riancey, Franklin aurait habité non le grand hôtel de Valentinois, où residait son propriétaire, M. Le Ray de Chaumont, et qui est actuellement occupé par la maison des Frères, mais le petit hôtel de Valentinois, qui est habité par les sœurs de la charité, chargées des œuvres de la paroisse, et qui dépend de la cure de Passy. M. de Riancey a eu pendant deux ans (1846-1847) un appartement dans cette maison, qui faisaient autrefois partie de l'ancien enclos de Valentinois. Comme on le verra plus loin l'hôtel de Valentinois avait son entrée au n° 6 de la rue de l'Annonciation.

que sur celui de Roussel (1731), et reliant le carrefour de la Montagne (carrefour de Passy) à la barrière Sainte-Marie, nommée plus tard barrière Franklin (place du Trocadéro).

Benjamin Franklin (1706-1790) était imprimeur à Philadelphie en 1729 et publia le *Bonhomme Richard* en 1732; député de la Pensylvanie au Congrès, il s'y déclara en faveur de l'indépendance des États-Unis; chargé de solliciter l'appui de la France, il obtint de Louis XVI un traité d'alliance en 1778 et fut en 1783 un des signataires du traité de paix de Paris, consacrant l'indépendance de sa patrie. Il mourut président de l'État de Pensylvanie; on prit le deuil pendant un mois aux États-Unis d'Amérique et pendant trois jours en France (1).

En 1790, la largeur de la rue Franklin a été fixée à 11^m,70; la commune y a établi des trottoirs en 1844. Cette rue fut classée comme annexe de la route départementale n° 2, de Paris à Saint-Cloud; à son origine, le sol a été abaissé en 1849, lorsqu'on a opéré le raccordement du débouché de la nouvelle direction de cette route avec les diverses voies aboutissant au carrefour de la Montagne (carrefour de Passy); elle a été remise en état de viabilité, aux frais du département de la Seine, en 1853. La Ville de Paris y a installé des becs à incandescence en 1900 (2).

Le général Faron habitait le n° 25 de la rue Franklin et y est mort le 21 novembre 1881, à l'âge de soixante et un ans. La mairie de Passy a été pendant plus de trente ans au n° 3 de la rue Franklin; une délibération du conseil municipal du 25 avril 1828 autorise, moyennant un loyer annuel de 800 francs, la location de trois pièces de plus dans cette maison, dont M. Augé de Fleury, maire de Passy, était propriétaire et où étaient installés les services de la mairie. Le peintre Debucourt a demeuré rue Franklin.

Joseph-François Michaud, auteur de l'*Histoire des Croisades*, membre de l'Académie française en 1813 et de celle des inscriptions et belles-lettres en 1837, né en 1767, fut un des fondateurs de la *Biographie universelle* et du journal la *Quotidienne*. Sa santé étant devenue précaire, il vint se fixer, en 1832, avec son jeune ami et collaborateur Poujoulat, à Passy; il y habitait une modeste maison avec jardin au n° 18 actuel de la rue Franklin; il y mourut en 1839. De nombreux amis, parmi lesquels Châteaubriand, assistèrent à ses obsèques; la *Quotidienne* ouvrit une souscription pour lui élever le monument qui se trouve au cimetière de Passy.

H. de Riancey, député et publiciste, a habité, vers 1857-1858, le n° 20 de cette rue.

Sous le second Empire, on avait projeté de remplacer la rue Franklin par une large avenue, débouchant sur la place du Trocadéro; mais ce projet n'a pas été réalisé.

La rue Vineuse, qui forme un coude à la hauteur du n° 25, a été percée, avec une largeur de 9^m,00, vers la fin du xvi^e siècle; elle tire son nom d'anciennes vignes qui appartenaient au couvent des Minimes ou

1 Voir l'article de M. Edmond Wahl intitulé: « Beaumarchais chez Franklin à Passy », 3 décembre 1777, p. 87 du IV^e volume du *Bulletin*.

2 L'acquisition par expropriation de l'immeuble sis rue Franklin, n° 2, à l'angle de cette rue avec le boulevard Delessert, sera nécessaire pour l'exécution de la partie du métropolitain comprise entre la place du Trocadéro et la gare de Lyon.

Bonshommes. Autrefois, Chaillot, Passy et Auteuil avaient beaucoup de vignes (1).

Béranger vint en 1841 demeurer chez son amie, M^{me} Béga, au n° 19 de la rue Vineuse; il y resta sept ou huit ans. Le regretté président de la Société historique d'Auteuil et de Passy, M. Eugène Manuel, a fait le récit d'une visite de Michelet au célèbre chansonnier, rue Vineuse (2).

Le maréchal de Mac-Mahon, le général F. Douay et leurs états-majors descendirent, le 22 mai 1871, dans la maison n° 49 de cette rue.

La rue de l'Annonciation (3) va de la rue de Passy à la rue Raynouard et passe devant l'entrée principale de l'église de Passy. Elle s'appela rue du Moulin, rue des Tierrées, puis rue de la Paroisse jusqu'à la Révolution, qui lui imposa, en 1793, le nom de « rue de la Raison ». Quand les églises furent rendues au culte, elle devint la « rue de l'Église », nom qu'elle conserva jusqu'au décret du 26 février 1867, qui lui a donné sa dénomination actuelle.

Le chansonnier vaudevilliste Brazier acheta en 1825 la maison n° 4 et y mourut en 1835; cette maison a été habitée par l'éditeur Curmer vers 1856-1858.

Le duc d'Aumont, lieutenant général et célèbre amateur, eut sous Louis XV, à l'emplacement du n° 9, une propriété s'étendant jusqu'au delà de la rue Singer actuelle; il la céda au comte de Valentinois, prince de Monaco. En 1814, le prince de Condé et son fils, le duc de Bourbon, vinrent habiter cet hôtel pendant quelque temps.

L'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy a d'abord été une simple chapelle, bâtie par Claude Chahu, conseiller du roi en ses conseils, trésorier général des finances et seigneur de Passy; la construction de cette chapelle était fort avancée quand fut rendu le décret de Mgr Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, en date du 28 décembre 1666, dont voici un court extrait :

« Nous étant apparu par le rapport de notre vicaire général que les habitants de Passy ne peuvent aller sans beaucoup d'incommodité à leur paroisse d'Authueil, pour y recevoir les sacrements et assister à l'office divin, à cause de la distance et de la difficulté des lieux, avons érigé et érigeons par ces présentes une église succursale audit Passy, dépendante et aide de la paroisse d'Authueil et, à cet effet, avons permis et permettons d'achever la chapelle encommencée de bâtir et sera la dite église succursale sous l'invocation de Notre-Dame de Grâce, de laquelle la principale fête se fera, chaque année, le jour de l'Annonciation de la Vierge. »

Six années après, le 16 mai 1672, grâce aux démarches persistantes de la

(1) Voir page 138 du II^e volume du *Bulletin*, l'article de M. Léopold Mar, intitulé: « Comme quoi il en cuisait de voler le verjus à Passy, au XIV^e siècle ».

(2) Voir aux annexes (p. 497) l'article intitulé : « Michelet chez Béranger à Passy ». Béranger quittant Paris pour venir s'établir à Passy, qui était alors un lieu de villégiature, disait :

Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix.

(3) Sous le sol de la rue de l'Annonciation, les vides des anciennes carrières ont été consolidés sur une longueur de 22 mètres devant le n° 8, de 12 mètres devant le n° 30 et de 41 mètres devant les n° 4 et 25 et entre les n° 23 et 24. La distance du sol au ciel de la carrière est de 7 mètres. La profondeur de la carrière est de 1^m,50.

veuve (1) de Claude Chahu, cette succursale était érigée en église paroissiale; cette concession contribua à l'augmentation de la population de Passy. En 1673, la veuve de Claude Chahu fit l'acquisition d'une maison (2) pour l'établissement du presbytère.

On reconnut, avant la fin du gouvernement de la Restauration, la nécessité d'agrandir l'église de Passy. Le devis, dressé le 5 mars 1828 et montant à 47.000 francs, décrivait les travaux à faire de la manière suivante : « L'objet des travaux est l'agrandissement de l'église, la restauration des bâtiments actuels et la construction d'une sacristie. L'église actuelle sera prolongée en forme de croix, de manière que la partie ancienne sera destinée entièrement à former la nef principale et les deux nefs latérales; la partie à construire contiendra le transept, le chœur, le sanctuaire et les deux chapelles à droite et à gauche du maître-autel, à l'extrémité des nefs latérales; une de ces chapelles sera consacrée à la Vierge, l'autre à la communion. »

Des subventions furent accordées par le ministère de la Justice et des Cultes et des souscriptions particulières furent recueillies; il n'en était pas moins très difficile d'arriver à réunir les fonds nécessaires. Le conseil municipal de Passy demandait, par délibération du 15 octobre 1830, que les 20.000 francs alloués par le conseil général pour l'agrandissement de l'église fussent consacrés à la construction d'une mairie. Il consentait, le 9 mai 1831, à payer les 68 francs de frais occasionnés par l'adjudication des travaux d'agrandissement de l'église; mais, à la date du 8 novembre 1835, il refusait de faire concourir la commune aux dépenses d'agrandissement de l'église et se bornait à recommander au ministre des Cultes la demande de M. l'abbé Gary (curé depuis la fin de 1830 jusqu'à novembre 1835), qui offrait de subvenir à une partie de la dépense. Le conseil municipal de Passy montra ensuite des dispositions beaucoup plus favorables : il approuva le 9 mai 1845 un projet de M. l'architecte Debressenne (agrandissement et consolidation de l'église, etc.) montant à 70.000 francs, accepta la coopération de 10.000 francs offerte par la fabrique, vota 25.000 francs comme part contributive de la commune et demanda au préfet d'accorder 35.000 francs sur les fonds d'octroi de banlieue. Les travaux, exécutés de 1846 à 1849, sous la direction de M. Debressenne, doublèrent la longueur de l'église. La pose de la principale pierre du clocher eut lieu le 3 novembre 1846; le procès-verbal transcrit sur parchemin, avec le sceau de la mairie, et renfermant quelques pièces de monnaie à l'effigie du roi Louis Philippe, fut déposé dans une boîte de plomb.

Le conseil municipal de Passy déclara, le 11 mars 1848, que les travaux supplémentaires de l'église devaient être reconnus dette communale. Par lettre en date du 4 octobre de la même année, le maire de Passy fit connaître au préfet de la Seine que les travaux d'agrandissement de l'église étaient terminés et lui proposa d'approuver le montant des dépenses, fixé à 82.530 francs; cette approbation fut accordée, sur l'avis du conseil des bâtiments civils.

De 1856 à 1889, M. l'architecte Debressenne fut chargé de diriger de nou-

(1) Voir aux annexes, p. 106, l'article de M. Lenoir-Maratulle : « Fondation de la paroisse de Passy ».

(2) Voir aux annexes, p. 106, l'article de M. Lenoir-Maratulle : « Pourquoi le presbytère de Notre-Dame-de-la-Garde fut donné à son curé ».

veaux travaux pour l'église de Passy; son devis montait à la somme de 77.000 francs : agrandissement des chapelles de la sainte Vierge et de saint Augustin, réparation du chœur à poser sur bitume, stucage, peintures, calorifère, etc. Une partie des dépenses d'amélioration de l'église de Passy fut couverte par une souscription volontaire à laquelle prit part le célèbre chansonnier Béranger, qui habita Passy et qui avait spécifié que c'était pour la salle de catéchisme des enfants qu'il souscrivait. Le conseil municipal accorda un secours de 7.000 francs pour les vitraux et l'ornementation des chapelles agrandies.

Vers 1872, on a réparé le portail de l'église; on a travaillé à la sacristie, à la chapelle au-dessus et à celle de saint Joseph ou des mariages. De 1890 à 1892, on a installé une conduite d'eau, un poste d'incendie, transformé des lustres au gaz, établi des tribunes devant le grand orgue et au-dessus des deux chapelles des bas-côtés (ce qui a augmenté de 238 le nombre des places de l'église), agrandi la chapelle de la sainte Vierge et le caveau mortuaire, établi un chœur dans une construction édifiée sur le jardin et réalisé divers aménagements : sacristie et cabinets pour le curé et pour les vicaires, le tout d'après les plans et devis de M. Train, architecte de la ville.

En 1902, on a établi de nouvelles orgues et transféré le maître-autel à la place de l'orgue d'accompagnement (1).

On peut citer comme ayant été enterrés dans l'église de Passy : l'abbé d'Estrades (2), fils du maréchal de ce nom, ambassadeur à Venise en 1675 et à Turin en 1679, mort en 1715 à Passy, où il habitait depuis cinq ans; l'abbé Le Ragois, précepteur du duc du Maine et confesseur de Mme de Maintenon, mort en 1730; les abbés Boucheron, mort le 22 juin 1674; Fleuret, mort le 9 février 1730; Locatelli, qui fut curé de Passy de 1832 à 1879 et mourut le 14 mai 1879; Guiral, qui fut curé de Passy de 1879 à 1886 et mourut en août 1886. M. l'abbé Chauvet, qui fut le premier curé séculier de Passy et qui administra la paroisse de 1791 à 1827, fut enterré dans le cimetière de Passy, et non dans l'église.

Voir fig. I.

La rue Jean-Bologne a été ouverte sur l'emplacement du premier presbytère de la cure de Passy, établi par la dame Chahu, et d'une partie du jardin de ce presbytère, qui avait été déclaré propriété nationale et acquis par la commune de Passy. On lui donna d'abord le nom de « rue Neuve-de-l'Église, parce qu'elle longe un des côtés de cet édifice.

M. Renaut, propriétaire rue Neuve-de-l'Église, fut autorisé, le 31 mars 1826, à y exercer le commerce de marchand de bois, sous la condition de paver à ses frais cette rue, depuis sa propriété jusqu'à la Grande-Rue de Passy, la commune prenant à sa charge le surplus du pavage de la rue Neuve-de-l'Église.

Une délibération municipale du 28 septembre 1827 constate que le presbytère est dans un tel état de dégradation qu'il est devenu inhabitable, et autorise le maire à louer à Mme Schalcher, principale locataire, une maison rue de l'Église (aujourd'hui rue de l'Annonciation), attenante à l'église, pour y

(1) M. l'abbé Douvain, vicaire général honoraire de Bordeaux, chanoine honoraire de Vannes, de Dijon et de Bayeux, qui est, depuis 1886, curé de Notre-Dame-de-Grâce de Passy, a bien voulu me documenter sur l'histoire de son église.

(2) Cette liste a été communiquée par M. Léopold Mar à la Société historique d'Auteuil et de Passy.

loger M. l'abbé Delaplanche, qui fut curé de Passy de 1827 à octobre 1830. Une ordonnance royale du 18 septembre 1843 autorisa la commune de Passy à acquérir une maison et dépendances, destinée à être réunie au presbytère, pour servir de logement aux ecclésiastiques attachés à la paroisse. Cette maison, qui fut achetée à la dame Meslier, était attenante au presbytère et en avait fait partie autrefois : son achat donnait au terrain du presbytère sur la rue une largeur égale à celle du jardin. Un crédit de 8.505 francs avait d'ailleurs été voté, le 1^{er} février 1843, pour réparer le presbytère.

La largeur de la rue Neuve-de-l'Église a été fixée à 8 mètres par arrêté du 16 février 1836. La construction des trottoirs y a été autorisée par délibérations municipales des 4 août et 4 novembre 1847. La dénomination actuelle lui a été donnée par décret du 24 août 1864, en l'honneur du sculpteur et architecte Jean Bologne, né à Douai en 1524 et mort à Florence en 1608. Elève de Michel Ange, il a fait les figures et les ornements en bronze de la place Majeure, à Florence; *le Mercure volant*, à Rome; *l'Amour et Psyché*, à Versailles. Il a composé le cheval de bronze supportant la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf.

La rue Bois le Vent, qui va de la place de Passy à la rue Mozart, faisait autrefois partie de la rue de l'Église (aujourd'hui rue de l'Annonciation); cette dernière rue se prolongeait alors (1) jusqu'à « la Chaise » (aujourd'hui boulevard Beauséjour) et se trouvait divisée en deux tronçons quand on créa, en 1835, la place de la Mairie; c'est à cette époque qu'on donna le nom de « Bois le Vent » au tronçon de l'ancienne rue de l'Église, se dirigeant vers le bois de Boulogne. Ce nom est attribué à ce que la rue bordait un chantier de bois sous le vent, ou, suivant une autre version, à ce que le vent venait par elle du bois de Boulogne. La délibération municipale du 1^{er} février 1844 porte que des maisons d'habitation viennent d'être construites sur le côté sud de la rue Bois le Vent, où il n'y avait précédemment que des murs de jardins, et que les propriétaires de ces nouvelles maisons s'étant conformés à l'alignement, il y a lieu d'exécuter de ce côté des caniveaux pavés, pour l'établissement desquels le conseil vote un crédit de 1.339 francs. D'ailleurs, la rue Bois-le-vent ne comprenait alors que la partie enclavée entre la place de Passy et la rue de Boulainvilliers; la section qui s'étend de la rue de Boulainvilliers à la rue Mozart s'est appelée d'abord rue des Vignes et n'a été réunie à la rue Bois le Vent qu'en 1877.

Le surélèvement de la rue de Boulaivilliers, opéré lors de l'établissement du chemin de grande communication de Montrouge à Neuilly, par le pont de Gravelle, imposa à la commune de Passy les frais d'un nouveau nivellement, en 1860, pour la rue Bois le Vent et la rue des Vignes : le déblai atteignait 2 mètres, la largeur de cette rue et le nouveau chemin (route de Nanterre).

Le pont de bois a remplacé le chemin des Vignes, qui reliait la rue
Napoléon à la Minette, vers l'époque où on cultivait
la vigne. Sur le pont de Passy, l'architecte, le 10 février 1875 avait donné
un plan de la rue. Au Havre, il n'y avait à Paris une rue

vice-président du conseil général des ponts et chaussées, a habité le n° 65 de la rue des Vignes. Mlle Emilia Bigottini, qui s'était fait applaudir à l'Opéra de 1802 à 1822, vécut longtemps en son hôtel de la rue des Vignes et fit beaucoup de bien aux pauvres de Passy.

Le *passage des Eaux* (1) est étroit et coudé, à pente très rapide ; un escalier de 114 marches irrégulières y permet la circulation entre la rue Raynouard et le quai de Passy. Il figure comme rue sur le plan de 1731 et tire son nom du voisinage des eaux minérales ferrugineuses de Passy. C'est une voie privée qui s'est nommée d'abord « la ruelle des Eaux » et ensuite le « passage des Anciennes-Eaux ».

Un décret du 2 octobre 1865 a réuni sous la seule dénomination de *rue Berton* deux rues qui figurent sur le plan de 1731, savoir : la rue de Seine (prenant naissance au quai, devant son nom au voisinage du fleuve, et dont la direction est perpendiculaire à celle de la rue Raynouard) et la rue du Roc, en équerre et débouchant sur la rue Raynouard ; cet ancien nom de rue du Roc est attribué à ce qu'un gros bloc de pierre se trouvait dans cette section, ou à ce qu'elle aboutissait au point culminant de la montagne, ou roc. La dénomination actuelle a été donnée en mémoire du compositeur Henri-Montan Berton (1766-1844) qui entra, comme violon, à l'Opéra, à quinze ans, fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire, lors de sa création en 1795, dirigea l'Opéra italien de 1807 à 1809 et fut nommé membre de l'Institut en 1815. Le père de Berton, qui avait été également compositeur, fut surintendant de la musique du roi.

Le côté gauche de cette ancienne rue de Seine était occupé par une propriété de Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe, amie de Marie-Antoinette et une des plus déplorables victimes des massacres de septembre 1792. Cette belle propriété avait d'abord appartenu à Geneviève-Marie de Durfort de Lorges, fille du maréchal de Lorges, belle-sœur du duc de Saint-Simon et veuve, depuis 1723, du célèbre duc de Lauzun. Après elle, le domaine fut acquis, le 9 septembre 1734, par la marquise de Saissac, fille de Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes. Vint ensuite la nièce par alliance de la précédente propriétaire, la comtesse d'Egmont-Pignatelli, belle-sœur du maréchal de Richelieu ; de son premier mariage elle avait eu, en 1748, Louis-Joseph-Charles-Amable d'Albert qui, devenu duc de Luynes et de Chevreuse, et pair de France, entra en possession de la propriété le 18 mai 1775 et la vendit, le 1^{er} février 1783, à la princesse de Lamballe, veuve du fils du duc de Penthièvre, avec lequel elle pouvait communiquer aisément, puisqu'il habitait le château seigneurial de Passy, dont le parc avait une issue sur la rue Raynouard, à peu de distance de la rue Berton.

Le lendemain de la mort de la princesse de Lamballe, c'est-à-dire le 4 septembre 1792, on apposa sur sa maison de Passy les scellés, qui ne furent levés que le 3 avril 1793. La propriété, d'abord saisie et vendue comme bien d'émigrés, fut, après l'accord survenu en mai 1796 entre la République française et le roi de Sardaigne, remise le 12 janvier 1797 à Charles-Emanuel de Savoie-Carignan, neveu et héritier de la princesse de Lamballe. Ne pouvant pas habiter ce domaine, il s'en défit le 8 août suivant en faveur du citoyen Joseph Baguenault et de sa femme, dans la famille desquels il resta

(1) Voir aux annexes (p. 364) l'article de M. Léopold Mar intitulé : « Le passage des Eaux ».

jusque vers 1845. La propriété avait autrefois, du côté des numéros pairs de la rue Berton, quelques dépendances qui furent acquises par la famille Delessert pour la régularisation de ses terrains.

Depuis cette époque, la propriété de la princesse de Lamballe (1) a été constamment occupée par une maison de santé pour aliénés. Le docteur Esprit Blanche y transféra en 1846 la maison de santé qu'il avait sur les hauteurs de Montmartre et en partagea la direction médicale avec son fils aîné, le célèbre docteur Emile Blanche. Il mourut dans cette maison le 5 novembre 1852. Son fils, le docteur Émile Blanche, conserva la direction de la maison jusqu'en 1872, époque à laquelle il la céda au docteur Meuriot, récemment décédé. Après avoir quitté la direction de la maison de santé de la rue Berton, le docteur Émile Blanche se retira en son hôtel de la rue des Fontis, n° 19 (actuellement dénommée rue du docteur Blanche); il y resta pendant les vingt dernières années de sa vie (2) et y mourut le 17 août 1893.

La rue Guillou, dont le côté droit est bordé par les jardins de la maison de santé du docteur Blanche, est fort ancienne et porte un nom de propriétaire. Sa largeur a été fixée à 8^m,30 par arrêté du 16 février 1856.

Le côté gauche de la rue Guillou est très voisin de la voie ferrée, ouverte à l'exploitation en même temps que l'Exposition universelle de 1900 (chemin de fer de Courcelles aux Invalides). L'établissement du pont sur lequel ce chemin de fer traverse la Seine a nécessité un abaissement du quai de Passy, au droit des rues Guillou et du Ranelagh, qui a été réalisé d'octobre 1899 à novembre 1900; on a exécuté également (3) en 1900 la mise en état de viabilité de la rue Guillou (suppression du caniveau central, établissement de chaussée empierrée et de trottoirs).

La grande route n° 10 de Paris à Bayonne par Versailles, Tours et Bordeaux est dénommée quai Debilly entre le pont de l'Alma et la rue Beethoven, et quai de Passy entre la rue Beethoven et le pont de Grenelle. C'est en 1572 qu'on a commencé la construction du *quai Debilly* et il prit alors le nom de quai des Bonshommes, parce qu'il longeait, dans une partie de son étendue, les dépendances de leur couvent; on le désigna ensuite sous les noms de chemin de Paris à Versailles, quai de la Savonnerie (4), quai de Chaillot. L'article 2 du décret du 13 janvier 1807, daté de Varsovie, est ainsi conçu : « Le quai sur lequel le pont d'Éna doit s'appuyer du côté de Chaillot et qui doit être élargi et refait dans une nouvelle direction s'appellera, dans la partie comprise entre la pompe à feu (5) et la barrière, quai Debilly, du nom du général (6). »

Le pont d'Éna (7) réunit le quai Debilly au quai d'Orsay, dans l'axe du

(1) Les indications données sur la propriété de la princesse de Lamballe ont été communiquées à la Société historique par M. Léopold Mar.

(2) Voir ci-après les renseignements donnés dans la notice concernant la rue du Docteur-Blanche, qui appartient au quartier d'Auteuil.

(3) Les travaux ont été exécutés sous la direction de M. l'inspecteur général Boreux, de M. l'ingénieur Bret et de M. le conducteur Germain.

(4) Voir ci-dessus les indications données sur l'ancienne manufacture royale de tapis de la Savonnerie (genre perse et turc).

(5) La pompe à feu sera mentionnée dans la notice concernant l'avenue du Trocadéro.

(6) Le nom du général Debilly, tué à la bataille d'Éna, s'écrivait en un seul mot; cependant, on a écrit souvent le nom du quai en deux mots : « de Billy ». Voir l'I

(7) Mon article sur « la Seine entre le pont d'Éna et le viaduc d'Auteuil » est reproduit à la fin de ce livre, aux annexes (p. 365).

d'Amsterdam

Champ de Mars et du palais du Trocadéro ; il appartient aux VII^e et XVI^e arrondissements. Sa construction vis-à-vis de l'Ecole militaire a été autorisée par le décret du 27 mars 1806 ; il devait d'abord s'appeler « pont du Champ-de-Mars » et être construit en fer et fonte : la majorité du conseil général des ponts et chaussées donna heureusement la préférence à l'établissement d'un pont en pierre de cinq arches de 28 mètres. Par un décret daté de Varsovie, le 13 janvier 1807, Napoléon I^{er} lui donna le nom de pont d'Iéna, en mémoire de la bataille gagnée le 14 octobre 1806 par l'armée française (maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt) sur les Prussiens ; le projet d'exécution, dressé par l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Lamandé, dont le nom a été donné à une des rues de Paris, a été approuvé par décret du 27 juillet 1808 ; la dépense du pont et des quais voisins, montant à environ 6 millions, a été entièrement supportée par l'État ; les travaux, commencés en 1808, ont été terminés en 1813. Le mur du quai Debilly avait été reporté dans le lit de la Seine, et ce quai élargi aux dépens de la rive opposée.

On lit dans l'ouvrage publié par M. Brugère, en 1823 ;

« Le pont de l'École militaire semblait devoir être à l'abri de tout événement, d'après la capitulation de Paris ; mais le nom d'Iéna qu'il portait alors, en mémoire d'une victoire remportée par les Français, suggéra à l'armée prussienne le projet de détruire ce beau pont. En conséquence, des ouvriers mineurs, commandés par un officier, s'occupèrent à miner la partie inférieure des piles. Les procédés employés exigèrent heureusement un temps assez long, dont on profita pour faire des représentations qui furent écoutées et le pont fut sauvé. Des incrustements exécutés avec un grand soin ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces de cette tentative. »

On a attribué la conservation de ce monument à l'énergie du roi Louis XVIII et à l'intervention de l'empereur de Russie Alexandre I^{er} (1) ; une ordonnance royale de 1814 lui attribua le nom de « pont des Invalides », et Louis XVIII fit effacer les aigles sculptées sur les tympanes du pont, au-dessus des piles : elles furent remplacées par des L adossées et surmontées de couronnes. Après la révolution de 1830, le pont reprit son nom d'Iéna ; en 1852, Napoléon III fit disparaître les L, auxquelles furent substituées des aigles sculptées par Barye, et, l'année suivante, on plaça sur les quatre piédestaux des extrémités du pont les quatre statues de cavaliers tenant des chevaux en main : le projet de ces groupes équestres, montant à 110.000 francs, avait été approuvé en 1849.

Chaque culée a 15 mètres d'épaisseur ; la largeur entre les parapets est de 13^m.70, chiffre qui me paraît insuffisant : cette exigüité a causé quelques accidents les jours de grandes fêtes. L'élargissement du pont d'Iéna, effectué pour les besoins de l'Exposition universelle de 1900, n'avait qu'un caractère essentiellement provisoire ; des considérations esthétiques s'opposaient au maintien de cet élargissement 2.

La passerelle Debilly, construite pour les besoins de l'Exposition universelle a son axe à 481 mètres de distance de celui du pont d'Iéna. Elle

1 Voir aux annexes p. 370 l'article de M. Léopold Mar intitulé : « Par qui le pont d'Iéna fut sauvé en 1814 ».

2 Le pont d'Iéna figure parmi les monuments artistiques sur lesquels l'affichage est interdit, même en temps d'élections. Les passerelles en bois élargissant les trottoirs pour piétons de chaque côté du pont ont été maintenues jusqu'à présent.

a 120 mètres de longueur et est supportée par deux fermes en arcs équilibrés ; sa largeur est de 8 mètres. Les frais de construction se sont élevés à 280.000 francs. La Ville de Paris a obtenu de l'Exposition la cession de cette passerelle, qu'elle se propose de conserver pour l'affecter au service du public.

La moindre largeur du quai Debilly a été fixée à 17^m,70 par une décision ministérielle du 13 fructidor an VIII (signée Lucien Bonaparte) et à 27 mètres par une ordonnance royale du 27 septembre 1826. C'est au quai Debilly, près de la pompe à feu de Chaillot, que l'Américain Robert Fulton avait amarré le bateau à vapeur qu'il avait inventé. *Le Moniteur* du 26 thermidor an XI (14 août 1803) en donne la description suivante :

« C'est un bateau d'une apparence bizarre, puisqu'il est armé de deux grandes roues posées sur un essieu, comme pour un chariot, et que, derrière ces roues, est une espèce de grand poêle, avec un tuyau que l'on dit être une petite pompe à feu destinée à mouvoir les roues, armées de volants ou rames plates, et le bateau. »

Fulton fit avec succès, le 9 août 1803, des expériences de vitesse, sur la Seine, entre la pompe à feu de Chaillot et la barrière des Bonshommes. Le recueil polytechnique des Ponts et Chaussées (page 32 du VI^e cahier de l'an XI) rend compte de ces essais dans les termes suivants : «..... Aidé seulement de trois personnes, Fulton mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière..... En remontant le long du quai, sa vitesse contre le courant de la Seine nous parut égale à celle d'un piéton pressé, c'est-à-dire de 2.400 toises par heure ; en descendant, elle fut bien plus considérable. Il monta et descendit quatre fois, depuis les Bonshommes jusque vers la pompe de Chaillot. Il manœuvra à droite et à gauche avec facilité. L'un des batelets vint prendre au quai plusieurs savants et commissaires de l'Institut, parmi lesquels les citoyens Bossut, Carnot, Volney, Prony, etc. Sans doute ils feront un rapport qui donnera à cette découverte tout l'éclat qu'elle mérite. »

Il est bien regrettable qu'on n'ait donné en France, à cette époque, aucune suite à ces expériences. Fulton retourna aux États-Unis et y transporta la nouvelle industrie des bateaux à vapeur qu'il venait d'expérimenter à Chaillot (1).

On peut voir, dans le jardin d'un hôtel du quai Debilly, près de la Manutention, un cèdre ; c'est tout ce qui reste d'une propriété qui était connue sous le nom de *maison du cèdre* ; elle a été occupée par Mme de Pompadour, lors de la construction de l'École militaire, puis quelques années plus tard par Sophie Arnould (1740-1802), cantatrice de l'Opéra, célèbre par son esprit frondeur et libertin. Le pavillon de cette propriété, qui était la retraite favorite de Sophie Arnould, au temps des fêtes galantes du XVIII^e siècle, a été démoli en 1865, par suite des travaux exécutés pour le percement des avenues de l'Alma et du Trocadéro. Sophie Arnould eut du comte de Lauraguais trois enfants, dont l'un, Dioville comte de Brancas, colonel du 11^e régiment de cuirassiers, fut tué au combat de l'île de Lobau. Ayant quitté le théâtre en 1778, elle se retira à Clichy, puis à Luzarches (2), où elle

(1) Les premiers essais de fonctionnement d'un bateau à vapeur, avec roues à aubes avaient été faits, à la fin du XVIII^e siècle, par le marquis Claude de Jouffroy d'Abbans.

(2) Voir aux annexes (p. 371) l'article de M. Chandebois sur Sophie Arnould.

devint suspecte comme ayant été autrefois l'amie d'aristocrates. Des agents du comité révolutionnaire étant venus faire une visite domiciliaire dans sa modeste demeure : « Mes amis, leur dit-elle, j'ai toujours été une citoyenne très active et je connais par cœur les droits de l'homme. » En continuant leurs perquisitions, ils s'arrêtèrent devant un buste du compositeur Gluck : « C'est Marat, le père du peuple », leur déclara Sophie, et ils furent très satisfaits de ces réponses. Dans ses dernières années, elle obtint de François de Neufchâteau un logement à l'hôtel d'Angiviller, près du Louvre. Comme le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois lui promettait le pardon : « Je suis comme Madeleine, dit-elle, beaucoup de péchés me seront remis, parce que j'ai beaucoup aimé. »

Georges Cadoudal a habité le n° 10 ancien du quai Debilly, de la fin de 1803 au commencement de février 1804, à l'époque où il cherchait à renverser le gouvernement consulaire ; il y reçut le général Moreau et y cacha le comte Armand de Polignac ; le général Pichegru, qui conspirait contre Bonaparte avec Georges Cadoudal, resta avec lui dans cette maison du 22 ou 23 janvier au 2 ou 3 février 1804.

La *rue Gaston-de-Saint-Paul* est une voie privée, qui va du quai Debilly à l'avenue du Trocadéro ; elle doit son nom au propriétaire qui l'a fait ouvrir.

La Manutention (subsistances militaires), comprise entre le quai Debilly, la rue de la Manutention, l'avenue du Trocadéro et la rue Gaston-de-Saint-Paul, occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne manufacture royale de tapis de la Savonnerie. C'est en 1836 qu'on a construit la première partie des bâtiments de la Manutention ; le maréchal Maison, alors ministre de la Guerre, venait souvent visiter les travaux : cet établissement était alors organisé de manière à produire 140.000 quintaux de farine par an et à contenir les approvisionnements nécessaires pour nourrir 40.000 hommes pendant trois mois. D'autres bâtiments ont été construits en 1840(1).

Le *quai de Passy* est planté d'arbres, comme le quai Debilly. L'ordonnance royale du 3 juillet 1842 en a fixé la moindre largeur à 20 mètres. Par délibération du 10 août 1844, le conseil municipal de Passy a accordé une subvention de 33.000 francs aux travaux d'amélioration de ce quai.

L'abbé Le Ragois, dont le nom est lié à l'histoire des eaux minérales de Passy, a habité de 1717 à 1730 une maison correspondant probablement au n° 32 du quai de Passy ; il fut le confesseur de Mme de Maintenon et le précepteur du duc du Maine ; il découvrit dans son jardin deux nouvelles sources ferrugineuses, en 1719.

C'est sur le quai de Passy, au bas de la rue Beethoven, que se trouvait la *barrière de Passy* (précédemment des Bonshommes), et c'est à cette barrière (2) que Bailly, maire de Paris, et Lafayette, commandant de la milice parisienne, vinrent recevoir, le 17 juillet 1789, Louis XVI venant de Versailles. Cette barrière a été démolie en 1867.

La ruelle Saint Pol, ou du Fief-Saint-Pol, perdit son nom sous la Révolution, quand on supprima toutes les appellations qui rappelaient la féoda-

(1) Voir l'article de M. le commandant Dubois, intitulé : « Incendie de la Manutention militaire du quai de Billy », p. 69 à 72 du II^e volume du *Bulletin*.

(2) Voir aux annexes p. 34 l'article de M. Léopold Mar. intitulé : « Nos Anciennes Barrières ».

lité. Le fief Saint-Pol appartenait aux seigneurs de Passy, qui le mentionnent dans l'énumération de leurs titres. Cette ruelle, qui partait du château seigneurial, aboutissait aux « terres fortes d'Auteuil » (terres argileuses). Le 1^{er} décembre 1792, elle prit le nom de « rue des Fortes-Terres », puis celui de rue de la Glacière, en raison d'une grande glacière qui avait été installée à son extrémité. En 1836, on voyait encore, à l'endroit où la rue des Fortes-Terres débouchait sur le chemin des Tombereaux (aujourd'hui rue de l'Assomption) : à gauche, le saut-de-loup qui séparait des champs le jardin du château de la Tuilerie, et, à droite, la glacière, abritée contre le soleil par des marronniers. Un décret du 24 août 1864 a donné à cette rue le nom du sculpteur Augustin Pajou (1730-1809), grand prix en 1748, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1760 et membre de l'Institut lors de sa formation. Cette voie, dont l'aspect a été considérablement modifiée par les nouvelles constructions, va de la rue Mozart à la rue de l'Assomption, en croisant la rue du Ranelagh, et a pris le nom de *rue Davioud*, en mémoire de l'architecte Gabriel-Jean-Antoine Davioud (1823-1881). En 1897, la rue Davioud a été mise en état de viabilité entre les n^{os} 17 et 21. On a commencé en avril 1901 les travaux d'élargissement de la rue Davioud entre la rue Mozart et le n^o 13, ainsi que le nivellement de ladite rue Davioud ; ce nivellement était motivé par l'ouverture d'une voie nouvelle, qui sera mentionnée dans l'alinéa suivant et qui fait communiquer la rue Davioud avec la nouvelle voie percée entre la rue du Ranelagh et la rue des Bauches. La largeur de la rue Davioud, qui avait été fixée à 8 mètres par l'arrêté du 16 février 1856, a été portée à 12 mètres par le décret du 29 mai 1867, en raison du percement de la rue Mozart.

La *rue Pajou*, dénommée d'abord impasse Pajou par arrêté préfectoral du 40 novembre 1873, n'allait autrefois que de la rue des Vignes à la rue des Bauches et se trouve prolongée par la voie nouvelle ouverte en 1901 entre la rue des Bauches et la rue du Ranelagh. L'impasse Pajou était le restant de l'ancien sentier du Calvaire, classé comme chemin public rural le 5 octobre 1837. Ce chemin partait de la rue de la Glacière et arrivait au lieu dit « la Chaise » (boulevard Beauséjour) ; une grande partie de son étendue a été supprimée : 1^o par le prolongement de la rue du Ranelagh, au delà de la rue Davioud ; 2^o par le percement de la rue Mozart.

La rue de l'Assomption (autrefois chemin des Tombereaux) sépare le territoire de Passy de celui d'Auteuil ; la notice sur cette rue est donnée dans la partie de cet ouvrage qui est consacrée à l'histoire des rues d'Auteuil.

La *rue de la Pompe* (1) doit son nom à la pompe qui alimentait le château de la Muette. Elle a d'abord consisté en une ruelle qu'on avait pratiquée le long des murs de ce château ; elle aboutissait à une porte du bois de Boulogne, située alors auprès du point actuel d'intersection de la rue de Passy et de la chaussée de la Muette. Cette ruelle, que l'on appela d'abord « le nou-

(1) La hauteur des galeries d'exploitation des anciennes carrières situées sous le sol de la rue de la Pompe est de 2^m,43 devant le n^o 24, de 2^m,30 à l'angle de la rue de la Tour et de 5 mètres à l'angle de la villa Herran. La distance du sol au ciel de la carrière est de 5^m,26 au puits de service, devant le n^o 24, de 3^m,95 à l'angle de la rue de la Tour et de 8^m,55 près de la villa Herran.

avenue de la Grande-Armée). Vers 1825, la société qui avait entrepris la transformation de la plaine de Passy en un nouveau quartier, élargit et redressa ce chemin, qui prit, lui aussi, la dénomination de rue de la Pompe.

La route de Montrouge à Neuilly, comprenant, dans le XVI^e arrondissement, le pont de Grenelle, la rue Boulainvilliers et la rue de la Pompe, a été classée comme chemin vicinal de grande communication le 4 septembre 1839, et comme route départementale n° 10 le 25 juillet 1851.

La rue de la Pompe s'arrête actuellement à l'avenue du Bois-de-Boulogne, le décret du 10 août 1868 ayant donné à la partie de cette rue qui s'étendait entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue de la Grande-Armée le nom de *rue Duret*, en mémoire du statuaire Francisque-Joseph Duret (1804-1865), élève de Bosio, qui a concouru à l'achèvement du palais du Louvre et fut nommé, en 1843, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Au n° 20 de la rue Duret se trouve la *cité Félix*, voie privée, qui n'a que 3^m,75 de largeur et a été ainsi nommée, parce que Félix est le prénom de M. Guépin, qui a fait construire cette cité.

L'arrêté préfectoral du 8 novembre 1840, qui incorporait la rue de la Pompe au chemin de Montrouge à Neuilly, avait fixé pour cette rue une moindre largeur de 12 mètres, maintenue par le décret du 12 mai 1882, sauf en ce qui concerne la section comprise entre l'avenue du Trocadéro (Henri-Martin) et la rue de Longchamp, section pour laquelle le décret fixe la largeur à 15 mètres; ce décret porte, en outre, que les parties de l'immeuble n° 2 comprises dans le tracé de la voie publique ne pourront être occupées par la Ville qu'après acquisition amiable ou expropriation, et non par application de la servitude de reculement.

On remarque d'élégantes loggias à la façade de la maison de rapport qui porte le n° 7 sur la rue de la Pompe et qui a été construite récemment par M. l'architecte G. Debrie (1).

L'auteur dramatique F. Ponsard (1814-1867), qui fut élu académicien en 1855 et à qui on doit : *Lucrèce* (1843), *Agnès de Méranie* (1846), *Horace et Lydie*, *Charlotte Corday* (1850), *l'Honneur et l'Argent* (1853), *le Lion amoureux* (1866), a passé les dernières années de sa vie à Passy (2); il y mourut, à l'hôtel portant le n° 9 de la rue de la Pompe, assisté des bons soins du critique Jules Janin (3), qui avait un pied-à-terre à Passy dès 1843 et demeura dans son chalet, portant le n° 11, depuis 1856 jusqu'à sa mort, survenue en 1874.

« Cher petit bas-bleu à talons rouges, écrivait un jour Jules Janin à la

(1) Cet architecte a été primé, au concours de façades, pour sa maison de la rue du Roi-de-Sicile.

(2) Ponsard fut toujours malheureux au jeu : il perdait aux dominos avec Jules Janin, au lansquenet chez Augier. Etant allé retrouver à Spa, en 1853, M. et Mme J. Janin, il voulut voir si sa mauvaise chance l'avait abandonné et y perdit tous les droits d'auteur qu'il avait gagnés à l'Odéon. Pour le séjour de Ponsard à Passy, voir dans le *Bulletin* l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Ponsard à Passy », p. 61 à 63 du IV^e volume.

(3) Voir aux annexes (p. 373) la *Conférence* faite par M. Antoine Guillois sur Jules Janin à une soirée littéraire donnée, à la mairie du XVI^e arrondissement, par la Société historique d'Auteuil et de Passy. — Voir également la communication de M. Ch. Chandebois : « Vers écrits par Jules Janin au bas d'une photographie du chalet », p. 150 et 151, et l'article de M. Louis Aigoïn, intitulé : « Jules Janin et Félix Arvers », p. 151 et 152 du III^e volume du *Bulletin*.

comtesse de Mouzay, je fixe désormais ma tente à Passy; car, de cette colline charmante, il me semble qu'on peut mieux ouvrir ses ailes vers l'infini. »

Jules Janin avait fait inscrire au nord de la façade de sa demeure ces deux vers de Clément Marot, l'un de ses poètes favoris :

« Que le ciel nous préserve en ce bas monde, icy,
De faim, d'un importun, de froid et de soucy. »

Cette propriété, qui avait 1.100 mètres de superficie, était placée au milieu des arbres de la Petite-Muette ; Jules Janin l'affectionnait beaucoup et y avait réuni un grand nombre de livres rares, que sa veuve donna à l'Institut, à la condition que la salle qui contiendrait cette bibliothèque porterait le nom de son mari.

Le chemin de fer de Courcelles au Champ de Mars a été construit en souterrain près de cette propriété ; le chalet de Jules Janin, habité après lui par le colonel Mannheim, a été démoli en 1898 ; on vient d'exécuter une nouvelle rue, établie au-dessus du souterrain du chemin de fer ; elle va de la rue Gustave-Nadaud à la chaussée de la Muette, coupe la propriété habitée autrefois par Jules Janin et sera probablement dénommée *rue Ponsard*.

Le compositeur Rossini a habité, vers 1837, l'ancien n° 24 de la rue de la Pompe. Don Carlos, prétendant à la couronne d'Espagne, et sa première femme, la duchesse de Madrid, occupèrent, de 1877 à 1881, un hôtel sur l'emplacement duquel la rue de Siam a été percée. Cet hôtel avait été habité, à partir de 1823, par le comte de Las Cases, auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, qui y mourut en 1842, à l'âge de soixante-quatorze ans, après avoir eu la satisfaction de voir rendre à la France les cendres de Napoléon I^{er}, à qui il avait donné tant de preuves de dévouement. Son fils, le marquis de Las Cases, né en 1800, qui avait eu, pendant quelque temps, l'honneur de servir de jeune secrétaire à l'empereur à Sainte-Hélène et qui y avait ensuite accompagné le prince de Joinville, quand il vint y prendre les cendres de Napoléon, fut conseiller d'État, député et sénateur du second Empire ; il habitait également rue de la Pompe, vers le n° 47, une maison attenante au jardin de l'hôtel de son père ; il y mourut en 1854.

Le graveur Bertinot, membre de l'Institut, habitait au n° 35, en 1856-1859. Une chapelle ayant son entrée sur la rue de la Pompe a été reconstruite, en 1898-1899, par les Carmes, dans l'îlot compris entre la rue de Siam et la rue de la Tour. Ces religieux, n'ayant pas cru devoir demander au gouvernement d'autoriser leur congrégation, ont quitté la France en 1901, et leur chapelle est actuellement fermée. Adolphe Crémieux, avocat et homme politique, vint habiter en 1873 au n° 75, à l'angle de l'avenue Henri-Martin, et y mourut en 1880. La mairie du XVI^e arrondissement, qui s'élève à l'autre angle de l'avenue Henri-Martin, fut inaugurée officiellement le 21 avril 1877 ; mais les bureaux y étaient déjà installés depuis quelques années.

C'est sur la rue de la Pompe que le lycée Janson-de-Sailly (1) a son entrée principale. Sa création a été décidée par décret du 30 décembre 1876 ; la première pierre a été posée, le 15 octobre 1881, par le ministre Jules Ferry ; Victor Hugo assistait à cette cérémonie. La construction a été dirigée par

1. Voir aux annexes p. 380 l'article de M. Antoine Guillois, intitulé : « Quelques Mots sur le lycée Janson-de-Sailly ».

n° 86. Cette tour, qui a servi autrefois de prison, a été restaurée en 1897 (1); il n'est nullement certain qu'elle soit un vestige du château que Philippe le Bel (2) a occupé à Passy. Ce moulin ayant été démoli, on donna à la voie qui nous occupe le nom de « rue de la Tour », qui était plus simple et présentait l'avantage d'éviter une demi-similitude avec la rue voisine (aujourd'hui rue Scheffer), qui s'appelait alors rue des Moulins.

Les délibérations du conseil municipal de Passy montrent que la viabilité de la rue de la Tour laissait beaucoup à désirer pendant les quarante premières années du xix^e siècle. C'est en 1819 que ce conseil vota un premier crédit pour l'exécution d'un empierrement à la rue de la Tour. Le puisard qui avait été établi au point bas, c'est-à-dire à la jonction de la rue de la Tour et de la rue de la Pompe, ne pouvait pas absorber toutes les eaux, lors des grandes pluies ; elles inondaient les caves et les rez-de-chaussée du quartier et interceptaient la circulation. Il est dit, dans la délibération municipale du 31 mars 1826, que le conseil, considérant que la rue du Moulin-de-la-Tour a acquis de l'importance par les constructions qu'on y a faites récemment, qu'elle n'est praticable pour aucune espèce de voitures, surtout à la fin de l'automne et pendant l'hiver, que l'écoulement des eaux ménagères des maisons y est une cause perpétuelle de dégradations, mais que la commune n'est pas en état de supporter les frais d'un pavage, alloue un crédit de mille francs par an pour réparation et entretien. Cependant les dégradations occasionnées par les transports que nécessitait l'exploitation des carrières souterraines obligèrent le conseil à voter des crédits spéciaux : il approuva, le 2 mai 1828, un projet de cailloutage de la rue de la Tour (3) et, le 10 août 1844, il autorisa la construction de trottoirs et de caniveaux pavés sur une partie de cette rue, savoir : du côté des numéros pairs, depuis la rue des Tournelles (rue Louis-David) jusqu'à la rue de la Pompe, et, du côté des numéros impairs, depuis l'extrémité de la propriété Guichard (dans le voisinage de l'angle de la rue Desbordes-Valmore) jusqu'à la rue de la Pompe.

Vers 1840, la rue de la Tour, qui, jusqu'alors, n'allait pas au delà de la rue de la Pompe, fut prolongée jusqu'à l'avenue de Saint-Cloud (extrémité de l'avenue Victor-Hugo, aujourd'hui englobée dans l'avenue Henri-Martin). Le cadastre de 1840 n'indique que trois maisons construites sur ce prolongement. Enfin, vers 1858, la ville de Paris continua la rue de la Tour sur des terrains retranchés du bois de Boulogne, jusqu'à la rue Militaire (boulevard Lannes). Sur cette partie, qui n'a été classée que par le décret du 14 mai 1883, une zone de servitude *non ædificandi*, ne permettant de construire qu'à 10 mètres de l'alignement des clôtures, a été établie du côté des numéros impairs, sur 45 mètres de longueur au delà de l'avenue Henri-Martin.

(1) Voir aux annexes (p. 38) l'article intitulé : « La Tour de la rue de la Tour, n° 86 », par M. Léopold Mar. Un édit signé par Philippe-le-Bel en 1312 est daté de Passy.

(2) Cette tour avait déjà subi, sous le premier Empire, une restauration complète, qui lui a fait perdre son cachet primitif : du haut de la plate-forme, on a une très belle vue. Un dessin de cette tour a été donné dans *l'Illustration* (numéro du 2 septembre 1899).

(3) On doit supposer que les dénominations inscrites dans les délibérations municipales sont exactes : on pourrait donc conclure de celles qui viennent d'être citées que l'appellation de « rue de la Tour » a été adoptée entre 1826 et 1828.

boulevard Lannes ; la partie de cette rue comprise entre l'avenue Henri-Martin et le boulevard Lannes a reçu, en 1896, le nom de *rue Adolphe-Yvon*, en mémoire du peintre Adolphe Yvon (1817-1893), qui y a eu son atelier pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il était élève de Paul Delaroche, a fait des tableaux d'histoire, quelques belles toiles religieuses et des portraits. Il fut le seul artiste attaché officiellement à l'expédition de Crimée ; il exposa, au salon de 1857, *la Prise de Malakoff*, tableau qui avait été commandé pour les galeries de Versailles et qui valut à son auteur la médaille d'honneur. La maison d'Adolphe Yvon, qui porte le n° 16, est décorée au sommet, au-dessus du second étage, d'un médaillon qui représente Michel-Ange et au-dessus duquel est un bas-relief composé d'une palette, avec appui-main, entourée de palmes et de lauriers. Deux grandes frises émaillées, surmontées d'un cartouche sculpté, accompagnent le médaillon, à droite et à gauche, et deux bustes à l'antique, placés aux angles du bâtiment, en complètent la décoration.

Le théâtre Rossini avait été établi au coin de la rue de la Tour et de la rue des Sablons (aujourd'hui rue Cortambert) ; il fut inauguré le 26 mars 1867 ; on y jouait des drames, des comédies et des vaudevilles ; il a cessé d'exister en 1876.

Le comte Portalis, homme d'État et ancien ministre, mourut, en 1858, dans sa propriété du n° 62 ancien de la rue de la Tour (78 actuel), qu'il habitait depuis longtemps. La rue des Sablons (rue Cortambert) a été ouverte sur le milieu du parc de cette propriété. Le docteur Ed. Bamberger, député de Metz, puis de la Seine après 1870, habite encore la maison n° 78.

Mme Montigny, dite Rose Chéri (1), célèbre actrice et femme du directeur du théâtre du Gymnase, mourut, en 1861, au n° 73, dans l'hôtel qu'elle habitait depuis plusieurs années avec son mari, qui y mourut également en 1880. Le général Jomini demeurait rue de la Tour en 1864 (2).

Villemain, homme de lettres et ancien ministre de l'Instruction publique, mort en 1870, avait habité, pendant bien des étés, l'hôtel du n° 86, où se trouve la tour ; cet immeuble est occupé par une institution de jeunes filles.

Le célèbre chanteur Duprez (1806-1896) s'est éteint dans la maison n° 119 de la rue de la Tour, qu'il habitait depuis cinq ans.

Mme Claude Vignon (Mme Rouvier), romancier et sculpteur, fit construire en 1866 un hôtel, au n° 152 de la rue de la Tour, qu'elle habita jusqu'à sa mort, en 1888. Cet hôtel se trouve dans la partie qui est actuellement nommée « rue Adolphe-Yvon » et porte le n° 6 de cette dernière rue ; il avait été endommagé pendant le siège de Paris (3). On voit sur la façade de cet hôtel un grand et

l'angle de la rue de Passy, 11^m,65 à l'angle de la rue Cortambert, 8^m,45 au puits de service près de la rue Desbordes-Valmore, 8^m,15 à l'angle de la rue Eugène-Delacroix. La hauteur des galeries d'exploitation est de 1^m,65 près de la rue de Passy, 4 mètres près de la rue Cortambert, 2^m,95 près de la rue Desbordes-Valmore, 4 mètres près de la rue Eugène-Delacroix.

(1) Voir aux annexes (p. 383) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Rose Chéri, M. Montigny ».

(2) La Société historique d'Auteuil et de Passy a demandé que le nom du poète Eugène Manuel, son ancien président, soit donné à la partie de la rue de la Tour comprise entre la rue de la Pompe et l'avenue Henri-Martin.

(3) Voir aux annexes (p. 385) l'article intitulé : « Les Ruines de 1870-1871 au Point-du-Jour, à Auteuil, à Passy et au Trocadéro ».

beau bas-relief, qui a été exécuté entre les deux fenêtres du premier étage, par Mme Claude Vignon ; c'est une imitation du bas-relief qui orne l'attique de la fontaine Saint-Michel.

Le comte Xavier de Montépin, né en 1824, fut d'abord journaliste ; il fonda en 1848 le *Canard*, qui fut supprimé, puis le *Lampion*, où Villemessant, le futur directeur du *Figaro*, écrivait des nouvelles à la main. *Les Filles de plâtre* commencèrent sa célébrité en 1855 ; il a tiré de son roman *la Porteuse de pain*, un mélodrame qui eut un succès colossal. Jamais homme n'a écrit autant de volumes : il en a publié plus de cinq cents ; ses romans-feuilletons eurent un grand succès. Un incendie détruisit en 1881 son hôtel et ses précieuses collections ; il avait fait reconstruire, rue Adolphe-Yvon n° 12, son hôtel et y mourut en 1902.

La villa Guibert, récemment établie, a son entrée au n° 83 de la rue de la Tour. (Pour M. Guibert, voir p. 124.)

La rue Eugène-Delacroix et la partie de la rue Decamps comprise entre l'avenue Henri-Martin et le rond-point de Longchamp occupent l'emplacement d'un chemin qui figure sur les plans de 1731, sous le nom de chemin de Versailles. Ce chemin, qui traversait la plaine de Passy, prit le nom de chemin ou rue de la Croix, parce qu'une croix avait été plantée à l'angle de la rue de Longchamp. Le 14 mars 1825, le conseil municipal de Passy, délibérant, en exécution de la loi sur les chemins vicinaux, sur la reconnaissance et la fixation de la largeur des rues destinées à remplacer d'anciens chemins, demanda que la rue de la Croix fût classée comme chemin vicinal. Le tableau joint à cette délibération porte qu'une largeur légale de 10 mètres est proposée pour la rue projetée ; qu'elle ira de la rue de Longchamp à la rue du Moulin-de-la-Tour (rue de la Tour), qu'elle remplacera le chemin de la Croix, ayant 7 mètres de largeur, et que ce chemin tire son nom d'une croix qui existait autrefois à sa jonction avec la rue du Moulin-de-la-Tour et qui a été détruite pendant la Révolution. La rue de la Croix fut, en effet, classée comme chemin vicinal par l'arrêté préfectoral du 6 juillet 1825.

L'élargissement de la rue de la Croix à 10 mètres ne fut réalisé qu'en 1848 ; on exécuta à la même époque une rectification de cette rue, pour la faire aboutir au point d'intersection de la rue de la Pompe et de la rue de la Tour (section comprise actuellement entre cette rue et l'avenue Henri-Martin). C'est en 1853 et 1854 qu'on régularisa l'échange entre la commune de Passy et la Société Malézieux, pour la substitution de la rue de la Croix et de plusieurs autres rues à d'anciens chemins.

Le décret du 24 août 1864 a donné le nom de rue Decamps à cette rue de la Croix, en mémoire du peintre Alexandre-Gabriel Decamps (1803-1868), dont la veuve habita longtemps cette rue et mourut, en 1888, dans la maison n° 2 de la rue Largillière. Decamps a emprunté les sujets de plusieurs de ses tableaux aux mœurs orientales (*Paysages d'Anatolie*, *Anes d'Orient*, *Café turc*, *Grand Bazar*, *Halte de cavaliers arabes*) ; il a peint aussi des tableaux d'histoire (*Moïse sauvé des eaux*, *Défaite des Cimbres*) et des scènes où figurent des animaux de toutes sortes : *Singes experts* (satire du jury de l'Académie de peinture), *le Singe au miroir*, *Singes boulangers*, etc. Il a obtenu une première médaille en 1834. Il est mort à Fontainebleau d'une chute de cheval.

Bressant, excellent acteur du Théâtre-Français, habitait la rue Decamps, au n° 11 ancien, vers 1857-1860.

rue des Bornes (rue Cortambert) jusque vers la rue de la Pompe. Ce prolongement a été remis à la commune de Passy le 6 mars 1853; d'ailleurs, l'extrémité de ce prolongement s'est trouvée supprimée par suite du percement de l'avenue Henri-Martin et a été incorporée dans le sol de cette avenue ou dans le périmètre de plusieurs propriétés riveraines.

La largeur de la rue des Moulins a été fixée à 8 mètres par arrêté du 16 février 1856. Le décret du 24 août 1864 a donné à cette rue le nom de rue Scheffer, en l'honneur du peintre Ary Scheffer (1795-1853), qui a commencé à exposer au salon de 1812 et a composé en 1819 *le Dévouement des six bourgeois de Calais* (salle des Conférences de la Chambre des députés). On lui doit beaucoup de belles toiles empruntées aux sujets religieux ou aux créations des grands poètes; il a fait les portraits de La Fayette, Talleyrand, Lamartine, Béranger et de la reine Amélie; il a été professeur des enfants de Louis-Philippe, particulièrement de la princesse Marie, qui lui a légué ses œuvres d'art.

Le chansonnier Béranger habita pendant quelque temps le n° 4 de la rue Scheffer, à l'angle de la rue Vineuse; il quitta cette maison en 1830. La maison n° 61, à l'angle de l'avenue Henri-Martin, a été occupée par le général Borgnis-Desbordes, qui a commandé en chef au Tonkin.

M. Prévost de Longpérier, conservateur des médailles au musée du Louvre, membre de l'Institut, est mort à l'âge de 65 ans, le 15 janvier 1882, en son hôtel de la rue Scheffer, n° 47.

Au n° 51 de la rue Scheffer se trouve la *villa Scheffer*, qui a été fondée par MM. Dorimieux et Collongettes et ouverte le 14 mai 1888. Elle ne peut être habitée que bourgeoisement, à l'exclusion de tout commerce, atelier, magasin, fabrique, industrie, dépôt de marchandises ou hôtel meublé. Les ateliers d'artistes ne sont pas compris dans l'exclusion qui précède, non plus que les écuries et remises pour l'usage personnel des propriétaires et locataires d'immeubles faisant partie de la villa. Aucune enseigne ou annonce commerciale ou industrielle ne peut être mise sur aucune des constructions.

Il est question de prolonger la rue Scheffer jusqu'à la rue Franklin.

La rue Louis-David va de la rue Scheffer à la rue de la Tour; elle a été percée autrefois sur les « champniers des hautes et des basses Tournelles », ainsi nomme parce qu'il avait été établi au lieu dit canton des Tournelles, mentionne dans le bail d'une maison de Passy 1) passé le 12 avril 1570 (minutes d'Ancelet Fanin). Elle se nommait jusqu'après l'annexion « rue des Tournelles ». Le 14 mars 1825, le conseil municipal de Passy demanda que la largeur légale de cette rue 2) fût portée de 5 à 10 mètres. Elle a d'abord été nommée « rue David », en l'honneur du peintre Louis David (1748-1825), surnomme le Corneille de la peinture. Son parrain était Sedaine, secrétaire de l'Académie d'architecture. David alla à Rome comme grand prix et eut logement au Louvre de 1781 à 1805. Député de Paris à la Convention, il avait voté la mort du roi Louis XVI, fut exilé en 1815 et mourut à Bruxelles. Il fit connaître le goût des beautés antiques et des sujets classiques et eut pour élèves Gérard, Grosdellet et Gros. Il a peint *les Horaces* (1786), *le Serment du*

1) Archives de la Ville de Paris, Archives de la Seine-et-Oise. Notes relatives à l'histoire d'Auteuil.
2) Passy, Archives de la Ville de Paris, Archives de la Seine-et-Oise. Bulletin du volume du *Bulletin*.

3) Archives de la Ville de Paris, Archives de la Seine-et-Oise. Notes relatives à l'histoire d'Auteuil.
4) Archives de la Ville de Paris, Archives de la Seine-et-Oise. Notes relatives à l'histoire d'Auteuil. La distance du sol au ciel est de 2^m.85.

Jeu de Paume (1792), la Mort de Socrate (1787), Brutus, l'Enlèvement des Sabines, le Couronnement de l'empereur Napoléon I^{er}, la Distribution des aigles, Léonidas aux Thermopyles, un portrait de Mme Récamier, etc.

Un arrêté du 3 mars 1881 a remplacé le nom de « rue David » par celui de « rue Louis-David », en vue d'éviter des confusions avec la rue Félicien-David, qui se trouve à Auteuil.

Henry de Riancey, avocat, membre de l'Assemblée législative de 1849 et publiciste, qui resta toujours fidèle à sa foi religieuse et à sa foi monarchique (1), eut son hôtel au n° 6 de la rue Louis-David et y mourut le 9 mars 1870. Il avait demeuré précédemment rue de Passy (à la hauteur de la rue Guichard), rue des Artistes (aujourd'hui rue Gavarni) et rue Franklin.

La rue *Pétrarque*, où était autrefois le moulin Leclère, forme un double retour d'équerre et se compose de deux parties : la première, qui est ancienne, constituait l'impasse des Moulins, aboutissant à la rue des Moulins (rue Scheffer) ; l'autre partie, communiquant avec la rue des Réservoirs, n'a été classée qu'en 1863. La dénomination actuelle a été donnée par décret du 24 août 1864, en l'honneur du poète italien Pétrarque (1304-1374), qui passa une partie de sa vie à la cour des papes d'Avignon ; ses odes et sonnets, inspirés en grande partie par sa passion pour Laure de Noves, sont remarquables par leur délicatesse de sentiments ; il donna de la pureté, de l'élégance et de la fixité à la langue italienne.

La rue des *Réservoirs* tire son nom des petits réservoirs de Passy auxquels elle donne accès et qui alimentent (2) en eau de Seine, pour le service public, une partie du XVI^e arrondissement. Elle se continuait autrefois, sous la même dénomination de rue des Réservoirs, jusqu'à la rue des Moulins (aujourd'hui rue Scheffer) ; cette section porte actuellement le nom de rue Pétrarque. C'est au n° 2 de la rue des Réservoirs que se trouve l'entrée du *cimetière de Passy*, séparé de la place du Trocadéro et de l'avenue Henri-Martin par des murs de soutènement.

En 1826, en travaillant aux fondations de la maison de Passy qui est située à l'angle des rues Raynouard et Berton, on mit à jour quelques cercueils en pierre et plâtre contenant des ossements desséchés, ce qui semble établir qu'il y a eu là autrefois un lieu d'inhumation pour Passy. L'usage des cercueils en pierre et plâtre n'ayant guère dépassé le xiv^e siècle, il est permis de supposer que cette partie du territoire était déjà habitée avant cette époque.

Vers le xvi^e siècle, le cimetière de Passy fut établi sur un emplacement situé à l'angle de la rue de l'Annonciation et de la rue Lekain, côté des numéros impairs ; ce qui reste de cet ancien cimetière paroissial, où fut enterré le compositeur Nicolo Piccinni, ainsi que plusieurs membres de la famille Delessert, se trouve aux n°s 3 et 5 de la rue Lekain, entre cette rue et la rue de l'Annonciation. Quand ce cimetière fut désaffecté, au commencement du xix^e siècle, les terrains qu'il occupait furent vendus et ensuite recouverts de constructions ou traversés par des rues ; toutefois un terrain de 50 mètres carrés, où se trouvait la tombe d'Étienne Delessert, banquier et phi-

(1) Voir aux annexes (p. 390) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « *Ex libris* et fers à dorer des bibliophiles de notre région ».

(2) Mon article intitulé : « Le Service des eaux dans le XVI^e arrondissement » est reproduit aux annexes (p. 395). La désaffectation des petits réservoirs de Passy a été prononcée par arrêté préfectoral du 16 mai 1900.

1897, qui a tenu à avoir une tombe très simple, Sophie Croizette (me Stern), l'astronome Hervé Faye, le conseiller d'État Demagny.

Un des plus beaux monuments du cimetière de Passy est le tombeau, de le russe, élevé pour une illustre jeune fille, Marie Bashkirtseff (1), qui est porte à vingt-trois ans et s'était déjà fait apprécier comme écrivain et comme entre; elle n'avait vécu que pour l'art et les lettres et elle avait formulé ses montés dernières en ces termes : « Je veux dormir mon dernier sommeil us le cimetière de Passy. »

Le corps de Mlle Jane Henriot, pensionnaire de la Comédie-Française, porte dans l'incendie de ce théâtre, a été transféré, le 27 juin 1900, au cimetière de Passy.

La rue Boissière, qui va actuellement de la place d'Iéna à la place Victor-Hugo, doit être divisée, au point de vue de son histoire, en deux parties tout fait distinctes : 1^{re} celle comprise entre la place d'Iéna et l'avenue Kléber, et qui faisait partie de l'ancien Paris (quartier de Chaillot) ; 2^o celle comprise entre l'avenue Kléber et l'avenue Victor-Hugo, laquelle, à la fin du XVIII^e siècle et pendant les 59 premières années du XIX^e, se trouvait sur le territoire de la commune de Passy.

Première partie (ancienne rue de la Croix-Boissière).—Un arrêté préfectoral du 2 avril 1868 a réuni la rue Boissière et la rue de la Croix-Boissière sous le nom de rue Boissière. On appelait *boissières* les croix auxquelles il était d'usage d'attacher du buis, le jour des Rameaux ; on voit encore figurer la croix-boissière sur des plans de Paris datant du XVIII^e siècle. La rue de la Croix-Boissière, inscrite comme simple chemin sur le plan de Roussel (1731), fut tracée vers 1780 ; elle commençait alors au chemin de Longchamp et aboutissait à la campagne. Sa moindre largeur fut fixée à 7 mètres, le 17 août 1818, pour la partie comprise entre les rues de Longchamp et de Lubeck ; elle fut portée à 12 mètres, pour toute l'étendue de la rue de la Croix-Boissière, le 17 août 1840. Le décret du 17 septembre 1864 déclara d'utilité publique l'élargissement à 16 mètres de la rue de la Croix-Boissière et le redressement de cette voie entre la rue de Lubeck et le carrefour formé par la rencontre de l'avenue de l'Empereur (aujourd'hui du Trocadéro) avec l'avenue d'Iéna ; ce décret, qui a été immédiatement exécuté, comportait la suppression de la partie de la rue de la Croix-Boissière comprise entre les rues de Lubeck et de Longchamp.

Deuxième partie (rue Boissière *extra muros*).—Par délibération du 14 mars 1823, le conseil municipal de Passy demanda que le chemin de la Boissière, ayant une largeur de 6 mètres et bordé de quelques constructions, entre le boulevard extérieur de Longchamp (2) (avenue Kléber) et la rue du Bel-Air (rue Lauriston), fût prolongé jusqu'au grand rond-point de la plaine (place Victor-Hugo), avec moindre largeur de 10 mètres. Ce projet fut réalisé promp-

(1) Voir la biographie de Marie Bashkirtseff, par Mme la comtesse de Mouzay, pp. 223 à 225 du III^e volume du *Bulletin*.

(2) Avant l'annexion, le mur d'enceinte de Paris était, du côté de Passy, bordé extérieurement par le boulevard de Longchamp entre le rond-point (place du Trocadéro) et la rue de Longchamp, ensuite par le boulevard de Passy, qui s'étendait de la rue de Longchamp à la place de l'Etoile. Le boulevard de Longchamp est remplacé par l'avenue Kléber ; le boulevard de Passy a été supprimé pour la formation d'une partie de cette avenue et des rues La Pérouse et Dumont-d'Urville.

tement, et la nouvelle rue prit le nom de rue Boissière, diminutif de celui de la voie (rue de la Croix-Boissière), qui était située à l'intérieur du mur d'enceinte de Paris et dont elle formait le prolongement sur le territoire de Passy.

Lors de l'ouverture de l'avenue du Roi-de-Rome (aujourd'hui Kléber), le raccordement de la rue Boissière avec cette avenue a été opéré au moyen d'une pente de 6 centimètres par mètre, sans donner lieu à aucune indemnité en faveur des riverains, parce qu'alors aucune construction n'existait encore sur la partie de la rue Boissière abaissée en vue de ce raccordement.

En 1897, le pavage en pierre de la rue Boissière a été converti en pavage en bois. Cette rue est desservie par une station du chemin de fer métropolitain (1) établie, en 1899, sous l'avenue Kléber.

L'avenue de Boulainvilliers, qui existait au XVIII^e siècle, est mentionnée ci-après dans l'histoire de la rue de Boulainvilliers.

Le territoire du XVI^e arrondissement est limité par deux lignes droites qui se croisent au centre de l'arc de triomphe de l'Étoile, savoir : l'axe de l'avenue Marceau et celui de la grande route n° 13 de Paris à Cherbourg (avenue de la Grande-Armée) ; il comprend ainsi plus du tiers de la superficie de la place de l'Étoile.

Cette magnifique place, dont le sol est plus élevé que tous les terrains environnants, a été d'abord un simple rond-point, où divers chemins venaient aboutir à la grande route de la haute Normandie. Au commencement du second Empire, elle se trouvait encore en dehors de l'enceinte de Paris, sur les territoires de Passy et de Neuilly.

L'avenue des Champs-Élysées, plantée en 1670, s'arrêtait alors à la grande rue de Chaillot (2). En 1729, la place de l'Étoile, nommée autrefois « l'Étoile de Chaillot », formait un octogone inscrit dans un cercle de 50 toises de rayon. Le public parisien et les étrangers avaient déjà adopté la promenade des Champs-Élysées. En 1762, le marquis de Marigny (3) et de Ménars, frère de la marquise de Pompadour, surintendant des beaux-arts et des bâtiments du roi, prolongea l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la porte Maillot à travers la butte de l'Étoile, qui fut aplanie. En 1774, Louis XVI fit abaisser de 16 pieds la butte de l'Étoile, et élargir l'avenue droite allant du jardin des Tuileries au pont que l'ingénieur des ponts et chaussées Perronnet venait de construire à Neuilly ; les terres provenant de l'abaissement de la butte de l'Étoile servirent à surélever la partie des Champs-Élysées où se trouvait la grille de Chaillot et à régulariser la pente ; ces travaux furent dirigés par Perronnet ; en outre, il continua l'avenue jusqu'à Courbevoie, ce qui compléta l'entrée triomphale de Paris ; la place de l'Étoile, vers laquelle convergeaient alors quatre avenues, fut agrandie ; on en changea la forme octogonale : elle devint circulaire avec un diamètre de 120 toises (arrêt du Conseil du Roi du 21 août 1777, et on l'entoura d'amphithéâtres gazonnés, formant le promenoir de Chaillot, qui a été concédé à la ville de Paris par les lois du 19 juillet 1852 et du 22 juin 1854.

(1) Voir ci-après les indications données au sujet du chemin de fer métropolitain de Paris.

(2) La barrière de l'Étoile était un reculement de la barrière des Champs-Élysées, qui limitait autrefois Paris à la hauteur des rues de Chaillot et de Berri.

(3) Louis XV avait érigé la terre de Marigny en marquisat pour le frère de Mme de Pompadour et lui avait donné la direction générale des jardins du roi.

L'*arc de triomphe de l'Étoile* a été projeté par les architectes Chalgrin et Raymond, membres de l'Institut; Raymond ayant donné sa démission, Chalgrin resta seul chargé de l'exécution de ce monument, élevé à la gloire des armées françaises; les travaux en furent commencés en mai 1806, et la première pierre fut posée solennellement le 13 août de la même année.

Quand Napoléon I^{er} et Marie-Louise se rendirent de Saint-Cloud aux Tuileries (1), pour la célébration de leur mariage, l'arc de triomphe ne s'élevait encore qu'à la hauteur de la corniche du piédestal; mais Chalgrin avait fait exécuter, au moyen d'une charpente recouverte de toiles, le simulacre de l'ensemble de l'édifice sous lequel le cortège impérial passa, le 1^{er} avril 1810.

Un journal du 26 mars disait: « Dès ce jour, il n'y a pas une fenêtre, depuis la porte Maillot jusqu'à la place de la Concorde, qui ne soit retenue ou louée cinq ou six louis au moins, pour assister à l'entrée dans Paris de l'empereur et de l'impératrice Marie-Louise. La plus petite chambre chez les restaurateurs ayant vue sur la route que doit suivre le cortège ne s'obtient pas à moins de 3 ou 600 francs. » — Les choses n'ont pas changé.

Chalgrin étant mort en 1823, les travaux furent continués par son élève Goust et par Huyot; ils furent achevés, de 1832 à 1836, par l'architecte Blouet, membre de l'Institut, qui était né à Passy en 1793 et mourut en 1853. — (V. aux *Annexes*, p. 404.)

Le 29 juillet 1836, on inaugura solennellement l'arc de triomphe et on a compté que le 1^{er} août de la même année, 58.000 personnes étaient venues contempler ce monument, dont la construction a coûté 9.631.115 francs. Sa hauteur est de 49^m,48, sa largeur de 44^m,82 et son épaisseur de 22^m,21; le grand arc a 14^m,62 de largeur. Ce monument appartient à trois arrondissements: le VIII^e, le XVI^e et le XVII^e.

Le diamètre de la place de l'Étoile est de 240^m,86; cette place a été le théâtre de toutes les grandes solennités nationales. J'ai assisté, le 15 décembre 1840, au retour des cendres de l'empereur; l'affluence était énorme, bien que le froid fût très rigoureux.

Le 31 mai 1885, le cercueil de Victor Hugo, qui était mort le 22 mai, fut exposé sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Un gigantesque cénotaphe, qui se dressait sous la voûte de cet arc et avait 22 mètres, était du plus grandiose effet; un immense voile de crêpe partait du sommet du monument. Pendant toute la journée, une foule immense défila devant le cénotaphe. La nuit, une double haie de cuirassiers portait des torches dont la lueur se mêlait à celle de 36 lampadaires à flammes vertes. La cérémonie des obsèques, qui eut lieu le 1^{er} juin (2), attira un tel concours d'admirateurs du grand poète que Floquet s'écria: « Ce ne sont pas des funérailles, c'est une apothéose. »

A la cérémonie du centenaire de Victor Hugo, qui a été célébré au Panthéon, dans la matinée du 26 février 1902, avec une grande pompe officielle, M. Gabriel Hanotaux, directeur de l'Académie Française, a terminé son discours par les paroles suivantes:

« Il mourut. Un frisson, une rumeur immense coururent de proche en

(1) Voir aux annexes (p. 324) l'article de M. Léopold Mar, intitulé: « Nos Anciennes Barrières ».

(2) Victor Hugo avait voulu le corbillard des pauvres; mais le Parlement vota en son honneur des funérailles nationales.

remplie d'un tumulte où le deuil de la mort se confondait avec la joie de l'immortalité, alors lui, tumultueux encore et déjà légendaire, il traversa Paris à la tête du cortège prodigieux qui rejoignait la colline de Napoléon à la colline de Clovis et il fit rouvrir devant lui les portes du Panthéon, pour y ramener la gloire. »

La place de l'Étoile n'était encore bordée, en 1854, que de chétives constructions, principalement occupées, comme sur les autres boulevards extérieurs, en dehors des barrières, par des débits de vins. La transformation de cette place est due au décret du 13 août 1854, qui en a fixé la belle ordonnance et les alignements, avec constructions symétriques, grilles en fer et fonte, suivant un type obligatoire, séparées des constructions par des jardins d'agrément. Ces grilles reposent sur un socle bas en pierres de taille et les bâtiments ne peuvent être élevés qu'à 16 mètres en arrière. Les splendides hôtels qui bordent ainsi la place ont été construits en 1868 et 1869 ; ils ne peuvent avoir d'entrée que sur les avenues rayonnant vers la place et sur la rue circulaire, nommée rue de Tilsit d'un côté de la place, et rue de Presbourg de l'autre (1).

En avril 1900, la place de l'Étoile a été munie de candélabres électriques.

Le chemin de fer métropolitain de Paris dessert souterrainement la place de l'Étoile : cinq branches, dont quatre en exploitation et une actuellement ouverte jusqu'à la place d'Anvers (IX^e arrondissement), ont cette station pour point de départ.

L'insuffisance des moyens de transport dans Paris commandait l'exécution de ce métropolitain ; les omnibus et tramways circulant à fleur de sol et forcément limités par cela même dans leur capacité de transport et dans leur vitesse, parce qu'ils ont à croiser dans les rues beaucoup d'autres véhicules, ne permettent ni d'effectuer des trajets un peu longs avec la rapidité désirable, ni de transporter à la fois de très grandes masses de voyageurs.

Il est donc logique de recourir pour les longs trajets et pour les directions importantes à un moyen de locomotion plus puissant, c'est-à-dire à un chemin de fer métropolitain, établi sur des lignes entièrement isolées de la voie publique et se prêtant à la réalisation, entre deux stations consécutives, d'une grande vitesse. Les progrès récents de l'industrie électrique appliquée aux transports fournissent la solution la plus satisfaisante de ce problème. La transmission de l'énergie électrique à distance autorise, en effet, la substitution aux pesantes locomotives d'un matériel beaucoup moins lourd, capable de circuler sur des courbes de très petits rayons, tels que ceux qu'on est obligé d'admettre sur le métropolitain d'une capitale. En outre, ce système se prête bien à l'organisation de trains extrêmement fréquents.

Les lignes du métropolitain de Paris exploitées entièrement en 1901 sont celles de la porte de Vincennes à la porte Maillot, de l'Étoile au Trocadéro et à la porte Dauphine. Cette section du métropolitain, qui n'est que la huitième partie du réseau actuellement concédé, représente une longueur d'environ 14 kilomètres. Elle est totalement souterraine, mais éclairée à la lumière électrique ; elle ne présente donc pas, pour les voyageurs, les mêmes

(1). Voir aux annexes (p. 406) des extraits des mémoires du baron Haussmann, communiqués par M. Emile Potin ; voir, également, aux annexes (p. 413), la loi du 22 juin 1854 et le décret du 13 août de la même année, concernant la place de l'Étoile et l'avenue du Bois de Boulogne.

inconvenients que les tunnels de chemins de fer, qui sont fréquemment obstrués par la vapeur et surtout par la fumée des locomotives, ce qui empêche de les éclairer d'une manière efficace. Les voitures sont munies de portes à coulisses. Les murs des stations, où la durée de chaque arrêt ne doit pas dépasser trente secondes, sont revêtus de carreaux en grès cérames blancs. Le souterrain est relativement chaud en hiver et frais en été ; les trottoirs des stations sont à peu près de plain-pied avec le plancher des wagons.

C'est pendant l'Exposition universelle, le 19 juillet 1900, qu'on a ouvert à la circulation publique la première section du métropolitain, c'est-à-dire celle qui va de la porte de Vincennes à la porte Maillot, ainsi que les stations intermédiaires de l'Alma, Marbeuf, Champs-Élysées, Concorde, Tuileries, Palais-Royal, Louvre, Châtelet, Hôtel-de-ville, Saint-Paul, Bastille, gare de Lyon, Reuilly et place de la Nation. Peu de temps après, on a ouvert les stations d'Obligado et de l'Étoile. L'embranchement de la place de l'Étoile au Trocadéro (avec les deux stations de l'avenue Kléber et de la rue Boissière) a été inauguré le 2 octobre 1900, et celui de la place de l'Étoile à la porte Dauphine (avec une station à la place Victor-Hugo) a commencé le service public le 13 décembre de la même année. La construction a coûté environ trois millions par kilomètre. Les entrées des gares du métropolitain ont été construites et décorées par M. l'architecte Guimard.

La traction électrique assure un mouvement doux, et les trains, composés chacun d'une voiture motrice et de voitures d'attelage, se suivent de très près. La voiture motrice prend, au moyen de flotteurs flexibles, le courant sur un rail latéral à la voie et le transmet aux machines dynamos placées sous les essieux ; toutes les voitures renferment des lampes électriques.

Le régime du métropolitain consiste en une association entre la Ville de Paris, qui construit le réseau à ses frais, et la compagnie concessionnaire, qui arme ce réseau et l'exploite. Le tarif des voyageurs pour un trajet quelconque sur les diverses lignes du métropolitain est fixé à 25 centimes en première classe et à 15 en seconde. La part de la ville consiste dans le prélèvement de 5 centimes par billet de 2^e classe et de 10 centimes par billet de 1^{re} classe.

Avant l'ouverture de ce chemin de fer, on prétendait que la clientèle parisienne ne se résignerait pas à descendre dans des souterrains pour faire une course en ville. Mais le public a accueilli, au contraire, avec une grande faveur, ce nouveau mode de transport, grâce à la vitesse et à la multiplicité des trains et au prix peu élevé qu'on lui demande ; le métropolitain, dont la création fait honneur à MM. E. Empain, A. Berthelot et Bienvenüe, permet d'aller en quelques minutes d'une extrémité de Paris au Louvre ou au Palais-Royal. Le nombre des voyageurs transportés a dépassé 4.400.000 en avril 1901. Les intéressés demandent que de nouvelles lignes soient concédées, pour desservir leurs quartiers. Le conseil municipal a approuvé, le 13 juillet 1900, le projet de construction du métropolitain entre l'Étoile et la place de la Nation, par les boulevards extérieurs de la ligne droite. L'exécution de cette ligne sera en souterrain et, pour partie, en viaduc ; la dépense de construction est évaluée à environ 2.700.000 francs par kilomètre. Parmi les autres lignes concédées, il y en a deux qui emprunteront le sol du XVI^e arrondissement, savoir :

1^o La ligne des boulevards extérieurs de la rive gauche, qui part de la place du Trocadéro, passe sous la rue Franklin, entraînera l'expropriation de la

1793) et, en 1796-1797, de Tallien (président de la Convention, puis du conseil des Cinq-Cents), et de Mme Tallien, née Cabarrus.

La *rue de Magdebourg* (1) peut être divisée, au point de vue de son histoire, en trois parties comprises : la première, entre le quai Debilly et l'avenue d'Iéna, la seconde, entre l'avenue d'Iéna et celle du Trocadéro, et la troisième entre l'avenue du Trocadéro et l'avenue Kléber.

La première partie allait du quai à la rue des Batailles (aujourd'hui avenue d'Iéna); le plan de Verniquet (1789) l'indique sous le nom de « ruelle d'Hérivault » (Étienne Hérivault était procureur fiscal en la prévôté de Passy). Elle a été classée comme rue par une décision ministérielle du 7 fructidor an XII. En 1806, elle a reçu le nom de rue de Magdebourg, en mémoire de la prise de cette ville par les Français, le 8 novembre de la même année. Sa largeur, qui avait été fixée à 7 mètres par la décision ministérielle du 7 fructidor an XII, a été portée à 11^m,50 par le décret du 23 novembre 1849.

La seconde partie a été d'abord un chemin qui figure sur le plan de Verniquet (1791) sans dénomination; on lui donna le nom de « rue Sainte-Marie », parce que le chemin que remplaçait cette rue longeait le mur du jardin du monastère de la Visitation-Sainte-Marie. La largeur de cette section avait été fixée à 10 mètres par la décision ministérielle du 23 frimaire an VIII; le décret du 17 septembre 1864 a déclaré d'utilité publique l'élargissement à 12 mètres et, pour réaliser cette disposition, un autre décret du 24 du même mois a sanctionné le traité passé entre la Ville et la Société Thome et C^{ie}. L'arrêté préfectoral du 2 avril 1868 a réuni la rue Sainte-Marie, qui prolongeait en ligne droite la rue de Magdebourg, à cette dernière rue, sous la même dénomination.

Le décret du 17 septembre 1864 a ordonné le prolongement, avec 12 mètres de largeur, de la rue Sainte-Marie (aujourd'hui rue de Magdebourg) jusqu'à l'avenue du Roi-de-Rome (avenue Kléber); ce prolongement, exécuté au moyen du traité passé par la Ville avec la Société Thome et C^{ie}, et ci-dessus visé, a reçu, par arrêté du 20 juillet 1868, le nom de rue de Magdebourg.

En 1789, la partie de la *rue de Lubeck* comprise entre la rue Boissière et la rue de Longchamp existait à l'état de sentier. En 1864, la rue de Lubeck commençait à la rue de la Croix-Boissière (rue Boissière) et se terminait à l'ancien boulevard de Longchamp (avenue Kléber), près de la place du Trocadéro; elle avait alors 592 mètres de longueur et se composait de deux parties. La première, comprise entre la rue de la Croix-Boissière (rue Boissière) et la rue de Longchamp, avait remplacé un chemin étroit et sinueux, indiqué sans dénomination sur le plan de Verniquet (1791). La seconde partie était comprise entre la rue de Longchamp et l'ancien boulevard de Longchamp, au point où se trouvait la barrière Sainte-Marie (la section comprise entre cette barrière et la rue de Magdebourg s'est trouvée ultérieurement supprimée; en vertu d'une décision ministérielle du 19 juillet 1806, cette seconde partie fut ouverte, vers 1807, sur des terrains qui avaient dépendu autrefois du monastère de la Visitation Sainte-Marie, et sa largeur fixée à

1. Le sol de cette rue a été consolidé, en 1887 et 1888, sur une longueur de 110 mètres entre les avenues d'Iéna et du Trocadéro. La distance du sol au ciel de la carrière est de 57,60 près l'avenue d'Iéna, de 87,08 à l'angle de l'avenue du Trocadéro, et de 157,51 à l'angle de l'avenue Kléber. La hauteur des galeries d'exploitation est de 2 mètres au premier pont, de 3 mètres au second et de 2 mètres au troisième.

Rues ouvertes pendant les cinquante premières années du XIX^e siècle, dans les quartiers de Chaillot, de la Muette et de la Porte-Dauphine.

Au XVIII^e siècle, aucun nom de rue n'était indiqué sur les murs de Passy, et ce n'est qu'en 1816 qu'on se décida à y poser des plaques indicatrices à l'encoignure de chaque rue. Quant à l'éclairage de nuit, il fut complètement inconnu jusqu'à la fin de l'année 1791 ; alors seulement, un premier réverbère à l'huile fut suspendu devant le corps de garde de la milice nationale. L'éclairage général de la commune ne fut installé qu'en 1823, toujours au moyen de réverbères à réflecteurs. Ces réverbères, qui, en 1823, étaient au nombre de vingt, n'étaient pas allumés pendant la période de la pleine lune.

Il y eut peu d'opérations de voirie à Chaillot, Passy et Auteuil pendant les guerres de la Révolution et du premier Empire. On ne relève à ce sujet dans les délibérations du conseil municipal de Passy, en ce qui concerne le quartier de la Muette, que la demande de prolongement de l'ancienne rue des Carrières ; ce prolongement, qui paraît avoir été terminé vers 1808, constitue actuellement la partie de la rue Vital comprise entre la rue de la Tour et la rue Nicolo (1). Du reste, le budget de la commune de Passy était modeste à cette époque : en 1806, les recettes de la commune s'élevèrent à 2.047 fr. 80 et les dépenses à 2.045 fr. 52. Il n'y avait alors qu'un seul réverbère à Passy.

La rue Bizet doit être divisée, au point de vue de son histoire, en deux parties, dont la première forme la section comprise actuellement entre l'avenue Marceau et la rue de Chaillot, la seconde, la section comprise entre la rue de Chaillot et l'avenue d'Iéna (2).

Première partie. — Elle remplace un ancien chemin qui figure au plan de Jouvin de Rochefort (dressé en 1672), allant du quai de Seine à la rue de Chaillot et portant le nom de « ruelle des Tourniquets ». Elle a été classée comme « rue des Blanchisseuses » par une décision ministérielle du 13 fructidor an VIII, fixant sa moindre largeur à 10 mètres ; cependant, elle n'a constitué jusqu'en 1826 qu'une ruelle tortueuse et assez étroite, ayant une largeur

(1) Voir ci-après les indications données au sujet de l'ancienne rue des Carrières.

(2) La longueur de voie sous-minée est de 15 mètres devant le n° 19 de la rue Bizet et de 81 mètres entre le n° 23 et l'avenue d'Iéna. La distance du sol au ciel de la carrière est de 8 m. 30 ; la hauteur de la galerie d'exploitation est de 3 m. 50, devant le n° 6.

et qui définissent les mouvements des corps célestes. Il ne laissa que vingt deux écus, deux habits et une seule chemise.

La *rue du Bouquet-de-Longchamp* doit son nom à un ancien bouquet d'arbres qui existait au village de Longchamp, territoire de Longchamp. Le plan de Verniquet (1789) l'indique sans dénomination. Sa largeur a été fixée à 8 mètres par une décision ministérielle du 18 juin 1817, et à 10 mètres par un décret du 17 août 1848.

Le sol de la *rue Bellini* a été abandonné à la commune de Passy par M. Joyeux, son propriétaire, suivant acte du 14 juin 1823. Elle a été tracée, au canton de la Planchette, sur l'emplacement d'un chantier dit de la Planchette ou de la Marbrière. Elle avait en 1825 une largeur de 5^m,66 et a porté longtemps le nom de « rue de la Planchette ». Sa largeur a été fixée à 7 mètres par arrêté du 16 février 1856. Le décret du 24 août 1864 a donné le nom de Bellini à la rue de la Planchette, en mémoire du compositeur Vincent Bellini, né à Catane le 1^{er} novembre 1802 et mort prématurément, le 23 septembre 1835, à Puteaux, après avoir fait représenter à Paris les opéras de *Norma*, la *Somnambula*, *I. Puritani*.

Par délibération du 14 mars 1825, le conseil municipal de Passy demanda que le chemin de la Pelouse, ayant précédemment de 6 à 10 mètres de largeur fût classé avec moindre largeur de 10 mètres. La rue fut, en effet, percée, avec 10 mètres de largeur, en 1825, sur une partie du promenoir de Chaillot, ou pelouse de l'Étoile, et fut nommée « rue Neuve-de-la-Pelouse ». Cette rue, qui va de la rue Chalgrin à l'avenue de la Grande-Armée, n'a été achevée qu'en 1860; elle est desservie par une station du chemin de fer métropolitain. Le décret du 10 août 1868 l'a dénommée *rue d'Obligado*, en mémoire de la victoire remportée, le 20 novembre 1845, par la flotte anglo-française, sur les Argentins. L'ordonnance royale du 15 février 1846, qui a élevé le capitaine de vaisseau Tréhouart au grade de contre-amiral, sur le rapport de l'amiral commandant la station navale du Brésil et de la Plata, signale les actions d'éclat accomplies par le capitaine de vaisseau Tréhouart dans l'attaque du barrage et des batteries d'Obligado Parana.

Quoique la *rue Chalgrin* ne soit pas très longue, son histoire est fort compliquée; elle se compose actuellement de deux parties formant équerre; celle qui va du coude à la rue Le Sueur s'est appelée « rue des Bouchers », et celle qui va du coude à l'avenue de la Grande-Armée se nommait précédemment « rue de Bellevue ».

La première partie, aboutissant à la rue Le Sueur, est le restant de l'ancien chemin des Bouchers, qui allait autrefois jusqu'à la rue de Villejust et dont une partie assez étendue a été supprimée par suite du percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne; celle que l'on a conservée avait été classée, comme « rue des Bouchers », avec moindre largeur de 8 mètres, par l'arrêté préfectoral du 16 février 1856. Un décret du 9 septembre 1861 a approuvé le redressement de cette rue des Bouchers et a autorisé la Ville à accepter la proposition qui lui avait été faite par le comte de Clermont-Tonnerre et M. Bigé de supporter tous les frais d'expropriation et de leur concéder, en retour, la partie supprimée de la rue des Bouchers, qu'ils ont réunie à leurs propriétés, en avançant leurs clôtures jusqu'à l'alignement du prolongement de la rue Saint-Auge aujourd'hui rue Le Sueur.

La seconde partie de la rue Chalgrin, prenant aujourd'hui naissance à

l'avenue du Bois-de-Boulogne et formant un coude avec la première partie, est ce qui reste d'une rue qui commençait à la rue du Bel-Air (rue Lauriston), traversait l'avenue Victor-Hugo et avait été ouverte en 1825, avec une largeur de 8 mètres, sur les terrains de la plaine de Passy; sa situation lui avait fait donner le nom de « rue de Bellevue »; des travaux d'assainissement et d'amélioration y ont été exécutés conformément aux délibérations du conseil municipal de Passy en date du 1^{er} août 1839 et du 10 novembre 1845. Elle fut coupée par le percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et, à la suite de ces travaux, la partie de la rue du Bel-Air comprise entre la rue Lauriston et l'avenue Victor-Hugo reçut la dénomination de « rue de Traktir ».

La dénomination actuelle de la rue Chalgrin lui a été donnée par le décret du 2 octobre 1865, en l'honneur de Jean-François-Thérèse Chalgrin (1739-1811), qui obtint le grand prix d'architecture en 1758, acheva l'église Saint-Sulpice, fit construire celle de Saint-Philippe-du-Roule, fut nommé membre de l'Institut en 1799 et chargé de l'érection de l'arc de triomphe de l'Étoile.

C'est à la hauteur de la rue Chalgrin que la Ville a fait construire, avenue du Bois-de-Boulogne, le monument de l'inspecteur général des ponts et chaussées Alphand, qui a tant contribué à l'embellissement de Paris et à la transformation du XVI^e arrondissement; sa statue (1) est entourée de celles de quatre collaborateurs: M. Huet, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite; M. Bouvard, directeur des services d'architecture de la ville; M. Roll, peintre, et M. Dalou, sculpteur. Ce monument, élevé en l'honneur de l'organisateur des Expositions universelles de 1867, 1878 et 1889, a été inauguré avant l'ouverture de l'Exposition universelle de 1900, le 14 décembre 1899.

La rue de *Traktir* faisait autrefois partie de la rue de Bellevue, ouverte en 1825, comme il a été dit ci-dessus. Le décret du 2 octobre 1865 a donné le nom de Traktir à la partie de la rue de Bellevue comprise entre la rue de Lauriston et l'avenue du Bois-de-Boulogne; l'autre partie de la rue de Bellevue porte actuellement le nom de rue Chalgrin; enfin, un décret du 15 juin 1875 a déclassé et supprimé la partie de la rue de Traktir comprise entre la rue Lauriston et l'avenue Victor-Hugo; l'emplacement que cette partie occupait a été vendu à un propriétaire riverain.

Traktir est le nom d'un pont sur la Tchernaiâ (rivière qui se jette dans la baie de Sébastopol), auprès duquel l'armée franco-sarde remporta une victoire sur les Russes le 16 août 1855.

La rue de Saïgon a été percée, en 1824 ou 1825, sur une partie du promenoir de Chaillot, ou pelouse de l'Étoile, avec une largeur de 10 mètres, et prit d'abord le nom de « rue de la Pelouse ». Le nivellement général de cette rue fut autorisé par une délibération du conseil municipal de Passy du 10 avril 1851. Sa dénomination actuelle lui a été donnée par le décret du 10 août 1868, en mémoire de la prise de Saïgon, capitale de la Cochinchine, le 17 février 1859. La rue de Saïgon a été munie, en 1899, de trottoirs réglementaires.

Le plan extrait de l'atlas des environs de Paris, dressé par l'ex-bénédictin

(1) Voir aux annexes (p. 416) l'article de M. le comte Fernand de l'Eglise, sur l'inauguration du monument Alphand. — L'affichage est interdit, même en temps d'élections, sur ce monument.

Coutous, revu et publié en 1800 par Ch. Picquet, montre que toute la plaine de Passy, entre la rue de la Tour, la rue Lauriston, la lisière du bois de Boulogne, l'avenue de la Grande-Armée et le mur d'enceinte de Paris, ne formait, à la fin du XVIII^e siècle, qu'une vaste étendue de cultures et de vignes, coupée par des excavations provenant de carrières et de trous à sable. Cette situation ne s'est pas modifiée pendant les premières années du XIX^e siècle, parce que les capitaux étaient peu abondants ou timides ; d'autre part, la spéculation ne s'était pas encore emparée de cette question. Mais l'accroissement de Passy fut considérable, à partir de 1824, par suite des percements de rues et des constructions qui eurent lieu dans cette plaine. La création du nouveau quartier, qui fut nommé d'abord « Élysée-Charles X », est due principalement à la Société des terrains de la plaine de Passy, qui était devenue propriétaire d'une grande partie des terrains compris entre l'avenue de Neuilly (avenue de la Grande-Armée), le boulevard extérieur (avenue Kléber), la rue du Petit-Parc (rue Spontini) et le village de Passy. Cette Société entreprit, à partir de 1825, la transformation d'anciens chemins, généralement étroits et sinueux, en rues suffisamment larges. Elle dressa un plan général d'alignement des rues projetées, et ce plan fut approuvé en principe par le conseil municipal de Passy, en 1825.

Il fut convenu que la commune de Passy abandonnerait des terrains à la Société, en échange du sol des nouvelles rues que cette Société devait remettre à la commune. Ce contrat d'échange de terrains fut approuvé par une ordonnance royale du 1^{er} mai 1832, mais suscita entre la commune et la Société de nombreuses difficultés, notamment au sujet des conditions dans lesquelles les nouvelles chaussées devaient être entretenues. Ces difficultés ne furent définitivement réglées qu'en 1856, après une nouvelle enquête. Le plus important de ces contrats d'échange est celui par lequel la Société des terrains de la plaine de Passy a remis à la commune les voies suivantes, après leur achèvement : avenue Dauphine (avenue Bugeaud), rue des Bassins (rue Copernic), rue Boissière, rue Saint-André (rue Cimara), rue du Bel-Air (rue Lauriston), rue et rond point de Longchamp, rue du Petit-Parc (rue Spontini), rue Perier, rue Pergolèse, rue des Sablons, rue Mesnil et rue de la Pelouse, rue de Saïgon, en tout 3 hectares 83 ares et 3 centiares.

La Société était devenue propriétaire de beaucoup de terrains dans la plaine de Passy, et c'est surtout à elle qu'est due la transformation de cette plaine en un quartier élégant.

La partie de la rue *Le Sueur* qui est comprise entre l'avenue de la Grande-Armée et le croisement avec la rue Chalgrin, a été ouverte en 1825, avec une largeur de 10 mètres. Cette section, qui prenait naissance à la rue des Bouchers (rue Chalgrin), dut son premier nom de « rue Saint-Ange » au banquier Bosccheron Saint-Ange, l'un des principaux actionnaires de la Société des terrains de la plaine de Passy. L'ouverture de la partie de la rue *Le Sueur*, qui, sur une faible longueur, se trouve comprise entre la rue Chalgrin et l'avenue du Bois-de-Boulogne, a été autorisée par le décret du 9 septembre 1861 et promptement réalisée, après l'achat des terrains nécessaires

1 La Société des terrains de la plaine de Passy était composée, en 1831, de MM. Capron, Constantin, Bize, Brack, Dosne (beau-père de M. Thiers), Picot, Minguet (banquier), Commet (syndic des courtiers de commerce), Dudier et Cosnard (ancien notaire à Passy).

à Mme Brossard d'Inval. La rue Saint-Ange a été dénommée rue Le Sueur par le décret du 24 août 1864, en l'honneur du compositeur de musique Jean-François Le Sueur (1760-1837), qui obtint au concours, en 1786, la maîtrise de Notre-Dame de Paris et fit représenter à l'Opéra, en 1804, la tragédie lyrique intitulée *Ossian ou les Bardes* ; Napoléon lui fit remettre, par le général Duroc, la croix de chevalier de la Légion d'honneur et une tabatière d'or avec cette inscription : « L'Empereur des Français à l'auteur des *Bardes* (1). »

La maison n° 6 de la rue Le Sueur a été habitée, en 1871-1873, par le général Chanzy ; c'est de là qu'il partit, en juin 1873, pour aller occuper le poste de gouverneur général de l'Algérie. La maison n° 7 a été occupée par l'architecte Léon Vaudoyer, en 1864-1872.

Le *rond-point de Longchamp* a d'abord été un carrefour irrégulier, formé par le croisement des chemins de Longchamp, des Sablons, des Belles-Feuilles et de la Croix (rue Decamps) ; sa forme actuelle, avec rayon de 23 mètres, lui a été donnée en 1823 par la Société des terrains de la plaine de Passy ; il tire son nom de la rue qui le traverse ; ses alignements ont été maintenus par l'arrêté préfectoral du 16 février 1836. Le pavage en bois y a été établi en 1898.

Le développement des constructions a été favorisé par l'établissement de trois routes, dont la construction a été commencée à la même époque, vers 1823 ou 1826, et qu'on appelle aujourd'hui l'avenue Victor-Hugo, l'avenue Malakoff et l'avenue Bugeaud.

L'arrêté préfectoral du 9 mars 1826 autorisa la Société des terrains de la plaine de Passy à ouvrir une nouvelle communication entre Paris et Saint-Cloud, reliant, par une ligne droite, la place de l'Étoile aux abords de la porte de la Muette. La Société fit ouvrir, avec une largeur de 23^m,30, cette route, qui est devenue l'avenue Victor-Hugo, et qui s'appela d'abord « avenue Charles-X », du nom du roi régnant. Quand Charles X suivit, pour la première fois, cette route, le 22 mai 1826, en se rendant de Paris à Saint-Cloud, il adressa une allocution (2) aux conseillers municipaux et habitants de Passy. Après la Révolution de 1830, on appela cette voie « avenue de Saint-Cloud », parce qu'elle permet d'aller de Paris à Saint-Cloud en traversant le bois de Boulogne. Le raccordement de cette avenue avec la grande route n° 13 de Paris à Cherbourg (avenue de la Grande-Armée) fut terminé en 1829.

Après avoir achevé le cailloutis des trois avenues : celle de Saint-Cloud (Victor-Hugo), celle de Saint-Denis (Malakoff) et l'avenue Dauphine (Bugeaud), la Société des terrains de la plaine de Passy demanda que la commune fût chargée de l'entretien de ces chaussées. Mais le conseil municipal de Passy déclara, par délibération du 27 août 1833, que l'échange relatif aux routes et chemins de la plaine de Passy ne devrait être approuvé qu'après que la Société, propriétaire de ce quartier, se serait engagée à continuer l'entretien de ces routes et chemins, savoir : 1° des avenues de Saint-Cloud et de Saint-Denis, tant qu'elles ne seraient pas reconnues routes départe-

(1) Le nom de Le Sueur avait été précédemment illustré par le peintre Eustache Le Sueur (1616-1655), qui a peint la vie de saint Bruno, en 22 tableaux, pour le couvent des Chartreux, la vie de saint Martin et celle de saint Benoît.

(2) Voir aux annexes (p. 416) une citation des *Chroniques de Passy*, par Quillet, donnant un extrait d'un discours de Charles X.

mentales ; 2^e et des autres routes et chemins, jusqu'à ce que la commune puisse trouver, dans l'accroissement de population de ce quartier, des avantages qui en balancent les charges.

En raison de ces litiges, l'entretien de l'avenue de Saint-Cloud était fort négligé ; à son croisement avec la rue de Longchamp, cette avenue était souvent sillonnée de profondes ornières, provenant de la circulation des voitures de carriers. L'ordonnance royale du 5 septembre 1839 remédia à cette situation en classant l'avenue de Saint-Cloud comme route départementale n° 64 de Paris à Saint-Cloud par la plaine de Passy. Ce classement, qui était sollicité depuis 1826 par la commune, mettait l'entretien de la chaussée à la charge du département de la Seine. Cependant, il laissait encore à désirer, car, dans sa délibération du 1^{er} février 1844, le conseil municipal de Passy demande qu'on répare le cailloutis, dont il signale le mauvais état, qu'on rétablisse la circulation, alors interrompue depuis le chemin de grande communication (rue de la Pompe) jusqu'à la porte du bois de Boulogne, qu'un trottoir soit construit au rond-point et que la circulation des voitures non suspendues soit interdite sur la route départementale.

Le décret du 2 mars 1864 a donné à l'avenue de Saint-Cloud le nom d'« avenue d'Eylau » (1), en mémoire de la victoire remportée le 7 février 1807 sur les armées russes et prussiennes. Lors du percement de l'avenue de l'Empereur, l'extrémité de l'avenue d'Eylau (Victor-Hugo), qui se terminait précédemment à la porte de la Muette, a été incorporée dans l'avenue de l'Empereur (avenue Henri Martin).

La dénomination actuelle de l'avenue Victor-Hugo lui a été donnée par arrêté du 2 mai 1881 pour la partie de l'avenue d'Eylau comprise entre le rond-point et l'avenue Henri-Martin, et par arrêté du 9 décembre 1885 pour la partie comprise entre le rond-point et la place de l'Étoile, en l'honneur de l'illustre poète Victor Hugo (1802-1885), dont l'hôtel, qu'il a habité depuis 1878 jusqu'à sa mort, porte actuellement le n° 124. Son acte de décès, dressé par M. Marmottan, maire du XVI^e arrondissement, sur la déclaration de Léopold-Armand comte Hugo, son neveu, et du député Lockroy, son ami, porte que Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie française, sénateur de la Seine, né à Besançon, fils du général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, veuf de Adèle-Julie Foucher, est mort en son domicile, avenue Victor-Hugo, 50, le 22 mai 1885, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Le *Supplément du Petit Journal* (1^{er} mars 1885) contient un article sur Victor Hugo (2).

Le dimanche 27 février 1881, eut lieu, devant la maison de Victor Hugo, à l'occasion de son entrée dans sa quatre-vingtième année (on sait qu'il était né en 1802) une manifestation de nombreuses délégations, qui ont défilé devant l'hôtel habité par le grand poète, pour lui offrir des fleurs et des couronnes (3).

(1) Ce nom d'Eylau a été maintenu pour la villa d'Eglau, voie privée de 65 mètres de longueur, située avenue Victor-Hugo, 42.

(2) Voir *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. IV, pp. 104 et suiv.

(3) La première délégation introduite dans la maison du poète était une députation de petits garçons et de petites filles, précédée d'une bannière bleue et rose sur laquelle on lisait : « L'art d'être grand-père. »

La famille Lockroy a dans son hôtel, qui porte actuellement le n° 140 de l'avenue Victor-Hugo, reconstitué la salle à manger et le salon, tels qu'ils existaient dans la maison habitée par Victor-Hugo au n° 124 (ancien 50) et avec les mêmes meubles.

point de la Plaine », et ensuite place de l'Hippodrome ». Elle a reçu le nom de « place d'Eylau » par arrêté du 19 août 1864, et celui de « place Victor-Hugo » par arrêté du 9 décembre 1885. Elle a été plantée et remise en bon état, en 1865, moyennant une dépense de 32.000 francs.

Le conseil d'administration de la Société des terrains de Passy décida, en 1837, la construction d'un bassin-fontaine pour décorer la partie centrale de cette place, qui portait alors le nom de « rond point de la Plaine ». Un contrat fut passé, à cet effet, avec la compagnie des eaux d'Auteuil, et l'architecte Heudebert fut chargé de diriger les travaux, qui furent immédiatement entrepris et bientôt terminés. Le bassin était en pierre, avait 20 mètres de diamètre et renfermait un second bassin concentrique, également en pierre, au milieu duquel s'élevait un socle octogone en fonte, supportant deux vasques superposées de même métal (1); l'eau s'échappait du sommet de l'édicule et retombait en cascade dans le bassin (V. p. 93).

La fontaine fut ensuite supprimée, les deux bassins ayant été remplis de terre et garnis d'arbustes et de fleurs.

On a inauguré le 26 février 1902, pour le centenaire de Victor Hugo, le monument (2) élevé au grand poète par le sculpteur Barrias. La cérémonie était présidée par M. Loubet, président de la République, ayant à sa droite M. Dausset, président du conseil municipal, et, à sa gauche, M. de Selves, préfet de la Seine. Les membres de la famille de Victor Hugo avaient été placés dans une tribune spéciale. Des discours ont été prononcés par M. Paul Meurice, président du comité du monument, par M. Dausset et par M. de Selves 3.

Une station du chemin de fer métropolitain (ligne de l'Étoile à la porte Dauphine) est établie sous la place Victor-Hugo, au débouché de l'avenue Malakoff.

Un hôtel bâti à la place Victor-Hugo, entre la rue Boissière et l'avenue Malakoff, a été occupé pendant plusieurs années par l'ambassade de Chine (4).

Le premier hippodrome fut ouvert, le 4 juillet 1845, au rond-point de l'Étoile; les travaux exécutés pendant les premières années du second Empire, pour l'embellissement de cette place et de ses abords, obligèrent M. Arnaud, directeur de cet hippodrome, à le déplacer; il le transporta sur un terrain domanial, avec entrée sur la place aujourd'hui nommée place Victor-Hugo, près l'aboutissement de l'avenue Bugeaud; on dépensa plus de 250.000 francs pour l'installation de ce théâtre (5), qui a peu duré.

Ces indications ont été communiquées à la Société historique d'Auteuil et de Passy par M. de Forges de Montagnac.

Le Victor Hugo y est représenté assis sur un rocher. Quatre figures sont disposées autour de lui : à sa droite, la Poésie dramatique; à sa gauche, la Poésie lyrique, figure qui tient une lyre; derrière, l'Épopée, sonnant de la trompette, plane au-dessus de longues lances et de drapeaux, ayant assise à côté d'elle la Poésie satirique, qui se montre du geste le Poète justicier. Les quatre faces du piédestal sont décorées de bas-reliefs en bronze, rappelant quelques-unes des grandes œuvres de Victor Hugo. (V. *Bull. de la Soc. hist.*, numéro consacré à Victor Hugo).

Le monument de Barrias a coûté 150.000 francs. Le président du comité du monument était M. Arnaud, le vice-président Emile Augier, les membres Bonnat, Anatole de la Roche, Eugène Deloy.

Le terrain a été entouré d'un mur de clôture à créneaux, avec tourelles aux angles (V. p. 93). Le conseil municipal de Passy avait consenti à remplacer pour cet hippodrome, en 1845, le terrain de la rue de la Harpe par une annuité fixe de 6.000 francs; elle fut réduite à 3.000 francs en 1850, et à 1.500 francs en 1853, puis à 1.000 francs en 1855, puis à 500 francs en 1857, puis à 250 francs en 1859, puis à 125 francs en 1861, puis à 62 francs en 1863, puis à 31 francs en 1865, puis à 15 francs en 1867, puis à 7 francs en 1869, puis à 3 francs en 1871, puis à 1 franc en 1873, puis à 50 centimes en 1875, puis à 25 centimes en 1877, puis à 12 centimes en 1879, puis à 6 centimes en 1881, puis à 3 centimes en 1883, puis à 1 centime en 1885, puis à 50 centimes en 1887, puis à 25 centimes en 1889, puis à 12 centimes en 1891, puis à 6 centimes en 1893, puis à 3 centimes en 1895, puis à 1 centime en 1897, puis à 50 centimes en 1899, puis à 25 centimes en 1901, puis à 12 centimes en 1903, puis à 6 centimes en 1905, puis à 3 centimes en 1907, puis à 1 centime en 1909, puis à 50 centimes en 1911, puis à 25 centimes en 1913, puis à 12 centimes en 1915, puis à 6 centimes en 1917, puis à 3 centimes en 1919, puis à 1 centime en 1921, puis à 50 centimes en 1923, puis à 25 centimes en 1925, puis à 12 centimes en 1927, puis à 6 centimes en 1929, puis à 3 centimes en 1931, puis à 1 centime en 1933, puis à 50 centimes en 1935, puis à 25 centimes en 1937, puis à 12 centimes en 1939, puis à 6 centimes en 1941, puis à 3 centimes en 1943, puis à 1 centime en 1945, puis à 50 centimes en 1947, puis à 25 centimes en 1949, puis à 12 centimes en 1951, puis à 6 centimes en 1953, puis à 3 centimes en 1955, puis à 1 centime en 1957, puis à 50 centimes en 1959, puis à 25 centimes en 1961, puis à 12 centimes en 1963, puis à 6 centimes en 1965, puis à 3 centimes en 1967, puis à 1 centime en 1969, puis à 50 centimes en 1971, puis à 25 centimes en 1973, puis à 12 centimes en 1975, puis à 6 centimes en 1977, puis à 3 centimes en 1979, puis à 1 centime en 1981, puis à 50 centimes en 1983, puis à 25 centimes en 1985, puis à 12 centimes en 1987, puis à 6 centimes en 1989, puis à 3 centimes en 1991, puis à 1 centime en 1993, puis à 50 centimes en 1995, puis à 25 centimes en 1997, puis à 12 centimes en 1999, puis à 6 centimes en 2001, puis à 3 centimes en 2003, puis à 1 centime en 2005, puis à 50 centimes en 2007, puis à 25 centimes en 2009, puis à 12 centimes en 2011, puis à 6 centimes en 2013, puis à 3 centimes en 2015, puis à 1 centime en 2017, puis à 50 centimes en 2019, puis à 25 centimes en 2021, puis à 12 centimes en 2023, puis à 6 centimes en 2025, puis à 3 centimes en 2027, puis à 1 centime en 2029, puis à 50 centimes en 2031, puis à 25 centimes en 2033, puis à 12 centimes en 2035, puis à 6 centimes en 2037, puis à 3 centimes en 2039, puis à 1 centime en 2041, puis à 50 centimes en 2043, puis à 25 centimes en 2045, puis à 12 centimes en 2047, puis à 6 centimes en 2049, puis à 3 centimes en 2051, puis à 1 centime en 2053, puis à 50 centimes en 2055, puis à 25 centimes en 2057, puis à 12 centimes en 2059, puis à 6 centimes en 2061, puis à 3 centimes en 2063, puis à 1 centime en 2065, puis à 50 centimes en 2067, puis à 25 centimes en 2069, puis à 12 centimes en 2071, puis à 6 centimes en 2073, puis à 3 centimes en 2075, puis à 1 centime en 2077, puis à 50 centimes en 2079, puis à 25 centimes en 2081, puis à 12 centimes en 2083, puis à 6 centimes en 2085, puis à 3 centimes en 2087, puis à 1 centime en 2089, puis à 50 centimes en 2091, puis à 25 centimes en 2093, puis à 12 centimes en 2095, puis à 6 centimes en 2097, puis à 3 centimes en 2099, puis à 1 centime en 2101, puis à 50 centimes en 2103, puis à 25 centimes en 2105, puis à 12 centimes en 2107, puis à 6 centimes en 2109, puis à 3 centimes en 2111, puis à 1 centime en 2113, puis à 50 centimes en 2115, puis à 25 centimes en 2117, puis à 12 centimes en 2119, puis à 6 centimes en 2121, puis à 3 centimes en 2123, puis à 1 centime en 2125, puis à 50 centimes en 2127, puis à 25 centimes en 2129, puis à 12 centimes en 2131, puis à 6 centimes en 2133, puis à 3 centimes en 2135, puis à 1 centime en 2137, puis à 50 centimes en 2139, puis à 25 centimes en 2141, puis à 12 centimes en 2143, puis à 6 centimes en 2145, puis à 3 centimes en 2147, puis à 1 centime en 2149, puis à 50 centimes en 2151, puis à 25 centimes en 2153, puis à 12 centimes en 2155, puis à 6 centimes en 2157, puis à 3 centimes en 2159, puis à 1 centime en 2161, puis à 50 centimes en 2163, puis à 25 centimes en 2165, puis à 12 centimes en 2167, puis à 6 centimes en 2169, puis à 3 centimes en 2171, puis à 1 centime en 2173, puis à 50 centimes en 2175, puis à 25 centimes en 2177, puis à 12 centimes en 2179, puis à 6 centimes en 2181, puis à 3 centimes en 2183, puis à 1 centime en 2185, puis à 50 centimes en 2187, puis à 25 centimes en 2189, puis à 12 centimes en 2191, puis à 6 centimes en 2193, puis à 3 centimes en 2195, puis à 1 centime en 2197, puis à 50 centimes en 2199, puis à 25 centimes en 2201, puis à 12 centimes en 2203, puis à 6 centimes en 2205, puis à 3 centimes en 2207, puis à 1 centime en 2209, puis à 50 centimes en 2211, puis à 25 centimes en 2213, puis à 12 centimes en 2215, puis à 6 centimes en 2217, puis à 3 centimes en 2219, puis à 1 centime en 2221, puis à 50 centimes en 2223, puis à 25 centimes en 2225, puis à 12 centimes en 2227, puis à 6 centimes en 2229, puis à 3 centimes en 2231, puis à 1 centime en 2233, puis à 50 centimes en 2235, puis à 25 centimes en 2237, puis à 12 centimes en 2239, puis à 6 centimes en 2241, puis à 3 centimes en 2243, puis à 1 centime en 2245, puis à 50 centimes en 2247, puis à 25 centimes en 2249, puis à 12 centimes en 2251, puis à 6 centimes en 2253, puis à 3 centimes en 2255, puis à 1 centime en 2257, puis à 50 centimes en 2259, puis à 25 centimes en 2261, puis à 12 centimes en 2263, puis à 6 centimes en 2265, puis à 3 centimes en 2267, puis à 1 centime en 2269, puis à 50 centimes en 2271, puis à 25 centimes en 2273, puis à 12 centimes en 2275, puis à 6 centimes en 2277, puis à 3 centimes en 2279, puis à 1 centime en 2281, puis à 50 centimes en 2283, puis à 25 centimes en 2285, puis à 12 centimes en 2287, puis à 6 centimes en 2289, puis à 3 centimes en 2291, puis à 1 centime en 2293, puis à 50 centimes en 2295, puis à 25 centimes en 2297, puis à 12 centimes en 2299, puis à 6 centimes en 2301, puis à 3 centimes en 2303, puis à 1 centime en 2305, puis à 50 centimes en 2307, puis à 25 centimes en 2309, puis à 12 centimes en 2311, puis à 6 centimes en 2313, puis à 3 centimes en 2315, puis à 1 centime en 2317, puis à 50 centimes en 2319, puis à 25 centimes en 2321, puis à 12 centimes en 2323, puis à 6 centimes en 2325, puis à 3 centimes en 2327, puis à 1 centime en 2329, puis à 50 centimes en 2331, puis à 25 centimes en 2333, puis à 12 centimes en 2335, puis à 6 centimes en 2337, puis à 3 centimes en 2339, puis à 1 centime en 2341, puis à 50 centimes en 2343, puis à 25 centimes en 2345, puis à 12 centimes en 2347, puis à 6 centimes en 2349, puis à 3 centimes en 2351, puis à 1 centime en 2353, puis à 50 centimes en 2355, puis à 25 centimes en 2357, puis à 12 centimes en 2359, puis à 6 centimes en 2361, puis à 3 centimes en 2363, puis à 1 centime en 2365, puis à 50 centimes en 2367, puis à 25 centimes en 2369, puis à 12 centimes en 2371, puis à 6 centimes en 2373, puis à 3 centimes en 2375, puis à 1 centime en 2377, puis à 50 centimes en 2379, puis à 25 centimes en 2381, puis à 12 centimes en 2383, puis à 6 centimes en 2385, puis à 3 centimes en 2387, puis à 1 centime en 2389, puis à 50 centimes en 2391, puis à 25 centimes en 2393, puis à 12 centimes en 2395, puis à 6 centimes en 2397, puis à 3 centimes en 2399, puis à 1 centime en 2401, puis à 50 centimes en 2403, puis à 25 centimes en 2405, puis à 12 centimes en 2407, puis à 6 centimes en 2409, puis à 3 centimes en 2411, puis à 1 centime en 2413, puis à 50 centimes en 2415, puis à 25 centimes en 2417, puis à 12 centimes en 2419, puis à 6 centimes en 2421, puis à 3 centimes en 2423, puis à 1 centime en 2425, puis à 50 centimes en 2427, puis à 25 centimes en 2429, puis à 12 centimes en 2431, puis à 6 centimes en 2433, puis à 3 centimes en 2435, puis à 1 centime en 2437, puis à 50 centimes en 2439, puis à 25 centimes en 2441, puis à 12 centimes en 2443, puis à 6 centimes en 2445, puis à 3 centimes en 2447, puis à 1 centime en 2449, puis à 50 centimes en 2451, puis à 25 centimes en 2453, puis à 12 centimes en 2455, puis à 6 centimes en 2457, puis à 3 centimes en 2459, puis à 1 centime en 2461, puis à 50 centimes en 2463, puis à 25 centimes en 2465, puis à 12 centimes en 2467, puis à 6 centimes en 2469, puis à 3 centimes en 2471, puis à 1 centime en 2473, puis à 50 centimes en 2475, puis à 25 centimes en 2477, puis à 12 centimes en 2479, puis à 6 centimes en 2481, puis à 3 centimes en 2483, puis à 1 centime en 2485, puis à 50 centimes en 2487, puis à 25 centimes en 2489, puis à 12 centimes en 2491, puis à 6 centimes en 2493, puis à 3 centimes en 2495, puis à 1 centime en 2497, puis à 50 centimes en 2499, puis à 25 centimes en 2501, puis à 12 centimes en 2503, puis à 6 centimes en 2505, puis à 3 centimes en 2507, puis à 1 centime en 2509, puis à 50 centimes en 2511, puis à 25 centimes en 2513, puis à 12 centimes en 2515, puis à 6 centimes en 2517, puis à 3 centimes en 2519, puis à 1 centime en 2521, puis à 50 centimes en 2523, puis à 25 centimes en 2525, puis à 12 centimes en 2527, puis à 6 centimes en 2529, puis à 3 centimes en 2531, puis à 1 centime en 2533, puis à 50 centimes en 2535, puis à 25 centimes en 2537, puis à 12 centimes en 2539, puis à 6 centimes en 2541, puis à 3 centimes en 2543, puis à 1 centime en 2545, puis à 50 centimes en 2547, puis à 25 centimes en 2549, puis à 12 centimes en 2551, puis à 6 centimes en 2553, puis à 3 centimes en 2555, puis à 1 centime en 2557, puis à 50 centimes en 2559, puis à 25 centimes en 2561, puis à 12 centimes en 2563, puis à 6 centimes en 2565, puis à 3 centimes en 2567, puis à 1 centime en 2569, puis à 50 centimes en 2571, puis à 25 centimes en 2573, puis à 12 centimes en 2575, puis à 6 centimes en 2577, puis à 3 centimes en 2579, puis à 1 centime en 2581, puis à 50 centimes en 2583, puis à 25 centimes en 2585, puis à 12 centimes en 2587, puis à 6 centimes en 2589, puis à 3 centimes en 2591, puis à 1 centime en 2593, puis à 50 centimes en 2595, puis à 25 centimes en 2597, puis à 12 centimes en 2599, puis à 6 centimes en 2601, puis à 3 centimes en 2603, puis à 1 centime en 2605, puis à 50 centimes en 2607, puis à 25 centimes en 2609, puis à 12 centimes en 2611, puis à 6 centimes en 2613, puis à 3 centimes en 2615, puis à 1 centime en 2617, puis à 50 centimes en 2619, puis à 25 centimes en 2621, puis à 12 centimes en 2623, puis à 6 centimes en 2625, puis à 3 centimes en 2627, puis à 1 centime en 2629, puis à 50 centimes en 2631, puis à 25 centimes en 2633, puis à 12 centimes en 2635, puis à 6 centimes en 2637, puis à 3 centimes en 2639, puis à 1 centime en 2641, puis à 50 centimes en 2643, puis à 25 centimes en 2645, puis à 12 centimes en 2647, puis à 6 centimes en 2649, puis à 3 centimes en 2651, puis à 1 centime en 2653, puis à 50 centimes en 2655, puis à 25 centimes en 2657, puis à 12 centimes en 2659, puis à 6 centimes en 2661, puis à 3 centimes en 2663, puis à 1 centime en 2665, puis à 50 centimes en 2667, puis à 25 centimes en 2669, puis à 12 centimes en 2671, puis à 6 centimes en 2673, puis à 3 centimes en 2675, puis à 1 centime en 2677, puis à 50 centimes en 2679, puis à 25 centimes en 2681, puis à 12 centimes en 2683, puis à 6 centimes en 2685, puis à 3 centimes en 2687, puis à 1 centime en 2689, puis à 50 centimes en 2691, puis à 25 centimes en 2693, puis à 12 centimes en 2695, puis à 6 centimes en 2697, puis à 3 centimes en 2699, puis à 1 centime en 2701, puis à 50 centimes en 2703, puis à 25 centimes en 2705, puis à 12 centimes en 2707, puis à 6 centimes en 2709, puis à 3 centimes en 2711, puis à 1 centime en 2713, puis à 50 centimes en 2715, puis à 25 centimes en 2717, puis à 12 centimes en 2719, puis à 6 centimes en 2721, puis à 3 centimes en 2723, puis à 1 centime en 2725, puis à 50 centimes en 2727, puis à 25 centimes en 2729, puis à 12 centimes en 2731, puis à 6 centimes en 2733, puis à 3 centimes en 2735, puis à 1 centime en 2737, puis à 50 centimes en 2739, puis à 25 centimes en 2741, puis à 12 centimes en 2743, puis à 6 centimes en 2745, puis à 3 centimes en 2747, puis à 1 centime en 2749, puis à 50 centimes en 2751, puis à 25 centimes en 2753, puis à 12 centimes en 2755, puis à 6 centimes en 2757, puis à 3 centimes en 2759, puis à 1 centime en 2761, puis à 50 centimes en 2763, puis à 25 centimes en 2765, puis à 12 centimes en 2767, puis à 6 centimes en 2769, puis à 3 centimes en 2771, puis à 1 centime en 2773, puis à 50 centimes en 2775, puis à 25 centimes en 2777, puis à 12 centimes en 2779, puis à 6 centimes en 2781, puis à 3 centimes en 2783, puis à 1 centime en 2785, puis à 50 centimes en 2787, puis à 25 centimes en 2789, puis à 12 centimes en 2791, puis à 6 centimes en 2793, puis à 3 centimes en 2795, puis à 1 centime en 2797, puis à 50 centimes en 2799, puis à 25 centimes en 2801, puis à 12 centimes en 2803, puis à 6 centimes en 2805, puis à 3 centimes en 2807, puis à 1 centime en 2809, puis à 50 centimes en 2811, puis à 25 centimes en 2813, puis à 12 centimes en 2815, puis à 6 centimes en 2817, puis à 3 centimes en 2819, puis à 1 centime en 2821, puis à 50 centimes en 2823, puis à 25 centimes en 2825, puis à 12 centimes en 2827, puis à 6 centimes en 2829, puis à 3 centimes en 2831, puis à 1 centime en 2833, puis à 50 centimes en 2835, puis à 25 centimes en 2837, puis à 12 centimes en 2839, puis à 6 centimes en 2841, puis à 3 centimes en 2843, puis à 1 centime en 2845, puis à 50 centimes en 2847, puis à 25 centimes en 2849, puis à 12 centimes en 2851, puis à 6 centimes en 2853, puis à 3 centimes en 2855, puis à 1 centime en 2857, puis à 50 centimes en 2859, puis à 25 centimes en 2861, puis à 12 centimes en 2863, puis à 6 centimes en 2865, puis à 3 centimes en 2867, puis à 1 centime en 2869, puis à 50 centimes en 2871, puis à 25 centimes en 2873, puis à 12 centimes en 2875, puis à 6 centimes en 2877, puis à 3 centimes en 2879, puis à 1 centime en 2881, puis à 50 centimes en 2883, puis à 25 centimes en 2885, puis à 12 centimes en 2887, puis à 6 centimes en 2889, puis à 3 centimes en 2891, puis à 1 centime en 2893, puis à 50 centimes en 2895, puis à 25 centimes en 2897, puis à 12 centimes en 2899, puis à 6 centimes en 2901, puis à 3 centimes en 2903, puis à 1 centime en 2905, puis à 50 centimes en 2907, puis à 25 centimes en 2909, puis à 12 centimes en 2911, puis à 6 centimes en 2913, puis à 3 centimes en 2915, puis à 1 centime en 2917, puis à 50 centimes en 2919, puis à 25 centimes en 2921, puis à 12 centimes en 2923, puis à 6 centimes en 2925, puis à 3 centimes en 2927, puis à 1 centime en 2929, puis à 50 centimes en 2931, puis à 25 centimes en 2933, puis à 12 centimes en 2935, puis à 6 centimes en 2937, puis à 3 centimes en 2939, puis à 1 centime en 2941, puis à 50 centimes en 2943, puis à 25 centimes en 2945, puis à 12 centimes en 2947, puis à 6 centimes en 2949, puis à 3 centimes en 2951, puis à 1 centime en 2953, puis à 50 centimes en 2955, puis à 25 centimes en 2957, puis à 12 centimes en 2959, puis à 6 centimes en 2961, puis à 3 centimes en 2963, puis à 1 centime en 2965, puis à 50 centimes en 2967, puis à 25 centimes en 2969, puis à 12 centimes en 2971, puis à 6 centimes en 2973, puis à 3 centimes en 2975, puis à 1 centime en 2977, puis à 50 centimes en 2979, puis à 25 centimes en 2981, puis à 12 centimes en 2983, puis à 6 centimes en 2985, puis à 3 centimes en 2987, puis à 1 centime en 2989, puis à 50 centimes en 2991, puis à 25 centimes en 2993, puis à 12 centimes en 2995, puis à 6 centimes en 2997, puis à 3 centimes en 2999, puis à 1 centime en 3001, puis à 50 centimes en 3003, puis à 25 centimes en 3005, puis à 12 centimes en 3007, puis à 6 centimes en 3009, puis à 3 centimes en 3011, puis à 1 centime en 3013, puis à 50 centimes en 3015, puis à 25 centimes en 3017, puis à 12 centimes en 3019, puis à 6 centimes en 3021, puis à 3 centimes en 3023, puis à 1 centime en 3025, puis à 50 centimes en 3027, puis à 25 centimes en 3029, puis à 12 centimes en 3031, puis à 6 centimes en 3033, puis à 3 centimes en 3035, puis à 1 centime en 3037, puis à 50 centimes en 3039, puis à 25 centimes en 3041, puis à 12 centimes en 3043, puis à 6 centimes en 3045, puis à 3 centimes en 3047, puis à 1 centime en 3049, puis à 50 centimes en 3051, puis à 25 centimes en 3053, puis à 12 centimes en 3055, puis à 6 centimes en 3057, puis à 3 centimes en 3059, puis à 1 centime en 3061, puis à 50 centimes en 3063, puis à 25 centimes en 3065, puis à 12 centimes en 3067, puis à 6 centimes en 3069, puis à 3 centimes en 3071, puis à 1 centime en 3073, puis à 50 centimes en 3075, puis à 25 centimes en 3077, puis à 12 centimes en 3079, puis à 6 centimes en 3081, puis à 3 centimes en 3083, puis à 1 centime en 3085, puis à 50 centimes en 3087, puis à 25 centimes en 3089, puis à 12 centimes en 3091, puis à 6 centimes en 3093, puis à 3 centimes en 3095, puis à 1 centime en 3097, puis à 50 centimes en 3099, puis à 25 centimes en 3101, puis à 12 centimes en 3103, puis à 6 centimes en 3105, puis à 3 centimes en 3107, puis à 1 centime en 3109, puis à 50 centimes en 3111, puis à 25 centimes en 3113, puis à 12 centimes en 3115, puis à 6 centimes en 3117, puis à 3 centimes en 3119, puis à 1 centime en 3121, puis à 50 centimes en 3123, puis à 25 centimes en 3125, puis à 12 centimes en 3127, puis à 6 centimes en 3129, puis à 3 centimes en 3131, puis à 1 centime en 3133, puis à 50 centimes en 3135, puis à 25 centimes en 3137, puis à 12 centimes en 3139, puis à 6 centimes en 3141, puis à 3 centimes en 3143, puis à 1 centime en 3145, puis à 50 centimes en 3147, puis à 25 centimes en 3149, puis à 12 centimes en 3151, puis à 6 centimes en 3153, puis à 3 centimes en 3155, puis à 1 centime en 3157, puis à 50 centimes en 3159, puis à 25 centimes en 3161, puis à 12 centimes en 3163, puis à 6 centimes en 3165, puis à 3 centimes en 3167, puis à 1 centime en 3169, puis à 50 centimes en 3171, puis à 25 centimes en 3173, puis à 12 centimes en 3175, puis à 6 centimes en 3177, puis à 3 centimes en 3179, puis à 1 centime en 3181, puis à 50 centimes en 3183, puis à 25 centimes en 3185, puis à 12 centimes en 3187, puis à 6 centimes en 3189, puis à 3 centimes en 3191, puis à 1 centime en 3193, puis à 50 centimes en 3195, puis à 25 centimes en 3197, puis à 12 centimes en 3199, puis à 6 centimes en 3201, puis à 3 centimes en 3203, puis à 1 centime en 3205, puis à 50 centimes en 3207, puis à 25 centimes en 3209, puis à 12 centimes en 3211, puis à 6 centimes en 3213, puis à 3 centimes en 3215, puis à 1 centime en 3217, puis à 50 centimes en 3219, puis à 25 centimes en 3221, puis à 12 centimes en 3223, puis à 6 centimes en 3225, puis à 3 centimes en 3227, puis à 1 centime en 3229, puis à 50 centimes en 3231, puis à 25 centimes en 3233, puis à 12 centimes en 3235, puis à 6 centimes en 3237, puis à 3 centimes en 3239, puis à 1 centime en 3241, puis à 50 centimes en 3243, puis à 25 centimes en 3245, puis à 12 centimes en 3247, puis à 6 centimes en 3249, puis à 3 centimes en 3251, puis à 1 centime en 3253, puis à 50 centimes en 3255, puis à 25 centimes en 3257, puis à 12 centimes en 3259, puis à 6 centimes en 3261, puis à 3 centimes en 3263, puis à 1 centime en 3265, puis à 50 centimes en 3267, puis à 25 centimes en 3269, puis à 12 centimes en 3271, puis à 6 centimes en 3273, puis à 3 centimes en 3275, puis à 1 centime en 3277, puis à 50 centimes en 3279, puis à 25 centimes en 3281, puis à 12 centimes en 3283, puis à 6 centimes en 3285, puis à 3 centimes en 3287, puis à 1 centime en 3289, puis à 50 centimes en 3291, puis à 25 centimes en 3293, puis à 12 centimes en 3295, puis à 6 centimes en 3297, puis à 3 centimes en 3299, puis à 1 centime en 3301, puis à 50 centimes en 3303, puis à 25 centimes en 3305, puis à 12 centimes en 3307, puis à 6 centimes en 3309, puis à 3 centimes en 3311, puis à 1 centime en 3313, puis à 50 centimes en 3315, puis à 25 centimes en 3317, puis à 12 centimes en 3319, puis à 6 centimes en 3321, puis à 3 centimes en 3323, puis à 1 centime en 3325, puis à 50 centimes en 3327, puis à 25 centimes en 3329, puis à 12 centimes en 3331, puis à 6 centimes en 3333, puis à 3 centimes en 3335, puis à 1 centime en 3337, puis à 50 centimes en 3339, puis à 25 centimes en 3341, puis à 12 centimes en 3343, puis à 6 centimes en 3345, puis à 3 centimes en 3347, puis à 1 centime en 3349, puis à 50 centimes en 3351, puis à 25 centimes en 3353, puis à 12 centimes en 3355, puis à 6 centimes en 3357, puis à 3 centimes en 3359, puis à 1 centime en 3361, puis à 50 centimes en 3363, puis à 25 centimes en 3365, puis à 12 centimes en 3367, puis à 6 centimes en 3369, puis à 3 centimes en 3371, puis à 1 centime en 3373, puis à 50 centimes en 3375, puis à 25 centimes en 3377, puis à 12 centimes en 3379, puis à 6 centimes en 3381, puis à 3 centimes en 3383, puis à 1 centime en 3385, puis à 50 centimes en 3387, puis à 25 centimes en 3389, puis à 12 centimes en 3391, puis à 6 centimes en 3393, puis à 3 centimes en 3395, puis à 1 centime en 3397, puis à 50 centimes en 3399, puis à 25 centimes en 3401, puis à 12 centimes en 3403, puis à 6 centimes en 3405, puis à 3 centimes en 3407, puis à 1 centime en 3409, puis à 50 centimes en 3411, puis à 25 centimes en 3413, puis à 12 centimes en 3415, puis à 6 centimes en 3417, puis à 3 centimes en 3419, puis à 1 centime en 3421, puis à 50 centimes en 3423, puis à 25 centimes en 3425, puis à 12 centimes en 3427, puis à 6 centimes en 3429, puis à 3 centimes en 3431, puis à 1 centime en 3433, puis à 50 centimes en 3435, puis à 25 centimes en 3437, puis à 12 centimes en 3439, puis à 6 centimes en 3441, puis à 3 centimes en 3443, puis à 1 centime en 3445, puis à 50 centimes en 3447, puis à 25 centimes en 3449, puis à 12 centimes en 3451, puis à 6 centimes en 3453, puis à 3 centimes en 3455, puis à 1 centime en 3457, puis à 50 centimes en 3459, puis à 25 centimes en 346

prix de 17.947 francs, les terrains nécessaires pour permettre l'érection au rond-point, d'une chapelle de secours et d'écoles. Le décret du 31 mai 1854 autorisa la commune de Passy à contracter, pour faire face aux frais de construction de ces bâtiments, un emprunt de 100.000 francs, remboursable en cinq ans, et à s'imposer, pendant cinq ans, 20 centimes additionnels. En outre, l'État fournissait une subvention de 2.000 francs et le département des fonds de concours s'élevant à 7.000 francs. La dépense de première construction, pour la chapelle et les écoles, s'est élevée à 149.304 francs, y compris l'achat des terrains, mais non compris les intérêts de l'emprunt. Les travaux furent exécutés de 1853 à 1856, sous la direction de M. l'architecte Debressenne.

La chapelle fut consacrée, le 25 mars 1857, sous le vocable de chapelle du Sacré-Cœur, par M. l'abbé Locatelli, alors curé de Passy, qui y installa M. l'abbé Dorveau comme vicaire.

Par décret du 15 août 1862 et par ordonnance archiépiscopale du 27 du même mois, la chapelle fut érigée en église sous le vocable de Saint-Honoré et avec la délimitation de paroisse qui existe encore aujourd'hui. Elle fut inaugurée, le 1^{er} septembre 1862, par Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris. L'édifice était devenu la propriété de la Ville de Paris, en vertu de l'article 9 de la loi d'annexion du 16 juin 1859.

Cette église fut pillée le 15 avril 1871, par un détachement du 42^e bataillon des fédérés de la Commune, et le presbytère fut alors transformé, pendant quelques jours, en caserne.

En 1883 et 1884, des travaux d'amélioration, consistant en agrandissement de la nef et adjonction d'annexes, ont été exécutés sous la direction de MM. les architectes Rousseau et Train ; l'église, dont le curé était alors Monsieur Sisson, fut bénie par Mgr Guibert, archevêque de Paris, le 10 février 1884, en présence du duc de Nemours.

Malgré ces agrandissements, l'église Saint-Honoré-d'Eylau (1) était insuffisante pour les besoins d'une population de plus de 30.000 âmes. Aussi M. l'abbé Marbeau, curé de cette paroisse, fit-il construire dans le voisinage de l'église, au n° 66 de l'avenue Malakoff, une vaste chapelle dont les bâtiments ont été exécutés de 1896 à 1897, par M. Paul Marbeau, et qui est connue sous le titre de Notre-Dame de la Cité paroissiale. Elle est, en effet, comme le centre d'une cité comprenant, avec la crypte et les annexes, sur divers points de la paroisse, chapelle des catéchismes, salle pour les œuvres, écoles libres, patronages, ouvroir, crèche, école maternelle, asile de vieillards, fourneau populaire, etc. Cette chapelle, qui a 60 mètres de longueur sur 27 mètres de largeur, est surtout remarquable par les dispositions pratiques et utilitaires de sa construction et de son agencement : à l'intérieur, l'emploi du fer a permis de diminuer l'épaisseur des colonnes, de sorte que les fidèles peuvent de tous les points voir les cérémonies liturgiques ; les cinq nefs peuvent, selon les besoins, constituer des centres séparés ou n'en former qu'un seul.

L'avenue Malakoff se nommait précédemment « avenue de Saint-Denis » ; la plus grande partie de cette avenue a été ouverte en 1826, avec une largeur de 23^m. 30, par la Société des terrains de la plaine de Passy ; le surplus, du côté

(1) Cette église n'a qu'une nef terminée par un chœur et deux chapelles latérales formant transept.

de la porte de Neuilly, fut exécuté peu de temps après. Elle établissait une communication entre Passy et Saint-Denis, par la route de la Révolte ; elle fut classée comme route départementale n° 9 par l'ordonnance royale du 28 août 1840.

Elle a reçu, par décret du 24 août 1864, son nom actuel, qu'elle doit à la prise du bastion Malakoff par l'armée française placée sous les ordres du maréchal Pélissier ; ce fait d'armes décida de la prise de Sébastopol, le 8 septembre 1855. Aimable-Jean-Jacques Pélissier, né en 1794, capitaine dans la garde royale en 1827, chef d'escadrons à la prise d'Alger en 1830, colonel en 1843, commandait l'aile gauche à la bataille d'Isly, fut nommé maréchal de camp en 1846, général de division et gouverneur général de l'Algérie en 1850 et commandant en chef de l'armée d'Orient en 1855. La prise de Sébastopol lui valut le bâton de maréchal de France, le titre de duc de Malakoff et une dotation de 100.000 francs.

Les travaux d'abaissement et d'achèvement (1) de cette avenue ont été exécutés, pour la partie voisine du Trocadéro, en 1877-1878, et pour le surplus en 1888 et 1889.

L'avenue Malakoff a été pourvue, en 1897, de trottoirs réglementaires entre la place Victor-Hugo et l'avenue du Bois-de-Boulogne ; des becs à incandescence y ont été installés en janvier 1900.

Le baron de Pontalba, qui avait été page de Napoléon I^{er} et aide de camp du maréchal Ney, a demeuré au n° 38 de l'avenue de Saint-Denis. La maison construite au n° 81 de l'avenue par M. l'architecte Le Voisvenel a été primée par la Ville de Paris au concours de façades de 1900.

La partie de l'avenue Bugeaud comprise entre la place Victor-Hugo et la rue Spontini a été ouverte en 1826, avec une largeur de 15 mètres ; la seconde partie, qui s'étendait autrefois jusqu'au bois de Boulogne, fut percée peu de temps après, sur les terrains du parc de la Faisanderie. La nouvelle voie reçut le nom d'« avenue Dauphine », en l'honneur de la duchesse d'Angoulême, dauphine de France. La seconde partie de cette avenue a été remaniée lors du percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Le décret du 24 août 1864 a donné à l'avenue Dauphine sa dénomination actuelle, en l'honneur de Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly (1784-1849), qui s'engagea dans les vélites en 1804, au camp de Boulogne, fit les campagnes du premier Empire, se retira dans son pays (Dordogne), à Exideuil, pendant la Restauration, fut nommé maréchal de camp et élu député, réprima à Paris, en 1832 et 1834, les insurrections républicaines, gagna sur les Marocains la bataille d'Isly, ce qui lui valut le titre de duc, et eut un rôle prépondérant dans la conquête et la colonisation de l'Algérie, dont il fut gouverneur général. Il était très aimé des soldats et favorisait l'agriculture ; sa devise : *Ense et aratro*, explique les efforts de toute sa vie.

Le pavage en bois a été établi, en 1899, sur la partie de l'avenue Bugeaud

(1) Les travaux de 1877-1878 ont été exécutés, à l'avenue Malakoff, sous la direction de M. l'ingénieur Bartet et de M. le conducteur Léon ; ceux de 1888-1889, sous la direction de M. l'ingénieur Babinet et de M. le conducteur Lepeltier.

La voie sous-minée a été consolidée sur une longueur de 332 mètres, entre la place du Trocadéro et la rue Saint-Didier. La distance du sol au ciel de la carrière est de 16^m,25 devant le n° 5, de 19^m,54 au puits de service à l'angle de la rue de Longchamp, et de 21^m,50 à l'angle de la rue Saint-Didier. La hauteur des galeries d'exploitation est de 1^m,90 au premier point, de 1^m,55 au second et de 1^m,75 au troisième.

comprise entre les rues Spontini et de la Faisanderie. Le chemin de fer métropolitain passe sous l'avenue Bugeaud, où se trouve une de ses stations terminus, celle de la porte Dauphine.

La rue *Lauriston* (1) a été établie, en 1826, par la Société des terrains de la plaine de Passy, sur l'emplacement du chemin du Bel-Air (ancien chemin de Versailles, allant du chemin de Longchamp à la barrière de l'Étoile), qui avait en 1825 une largeur moyenne de 7 mètres. Cette nouvelle rue, ouverte avec une largeur de 9^m,75, s'appela « rue Neuve-du-Bel-Air », puis « rue du Bel-Air » et « rue des Peupliers ». Le décret du 24 août 1864 a donné à cette rue sa dénomination actuelle, en l'honneur de Jacques Alexandre-Bernard Law, marquis de Lauriston (1768-1828), petit-fils du financier Law (2). Il entra, en 1784, à l'École militaire, où il se lia avec Bonaparte; nommé lieutenant en 1785 et capitaine en 1791, il refusa d'émigrer et fut chef de brigade dans l'artillerie à cheval en 1795; aide de camp du premier consul, il fut nommé général en 1800 et porta à Londres la ratification du traité d'Amiens. Général de division en 1804, commandant de l'artillerie de la garde à la bataille de Wagram, il dirigea l'arrière-garde de l'armée française pendant la retraite de Russie, fut fait prisonnier à la bataille de Leipsick et rentra en France à la paix. Il fut nommé par le roi Louis XVIII pair de France et capitaine des mousquetaires gris en 1815, ministre de la maison du roi en 1820, maréchal de France en 1823. Le maréchal de Lauriston était un des principaux actionnaires de la Société des terrains de la plaine de Passy.

En 1848, on exécuta des travaux de remise en état de viabilité de la rue du Bel-Air (Lauriston), entre la rue de Longchamp et la rue Boissière, pour occuper les ouvriers sans travail.

La rue *du Dôme*, qui a une largeur d'environ 9^m,85, a été ouverte en 1825, comme voie privée, sur les terrains de la Pelouse; elle a été classée comme voie publique par l'arrêté préfectoral du 3 octobre 1855 et elle communique par un escalier avec l'avenue Victor-Hugo. Son nom paraît dû à ce qu'elle se trouve dans une situation culminante d'où on peut voir le dôme des Invalides.

La rue *Cimarosa* a été ouverte à 8 mètres de largeur, en 1825, et fut nommée, à cette époque, « rue Saint-André », prénom d'un des actionnaires de la Société des terrains de la plaine de Passy. La délibération municipale du 24 août 1856 a crédité les travaux nécessaires pour remettre en bon état de viabilité cette rue, dont la largeur a été portée à 12 mètres, par arrêté préfectoral du 18 juin 1866. Sa dénomination actuelle lui a été donnée par le décret du 24 août 1864, en l'honneur de Dominique Cimarosa (1754-1801), qui a composé plus de 120 opéras italiens, sérieux ou bouffons, parmi lesquels on peut citer : le *Directeur dans l'embarras* (*Impresario in angustie*) et le *Mariage secret* (*Il Matrimonio segreto*). Un médaillon, qui reproduit les traits de Cimarosa et qui rappelle les dates de sa naissance et de sa mort, a été placé dans la façade de la maison située à l'angle de la rue de ce nom et de l'avenue Kléber.

La rue *Cyprien*, qui va de l'avenue Kléber à la place Victor-Hugo, a été ouverte, en 1825, avec une largeur de 12 mètres; elle prit le nom de « rue

(1) De 1880 à 1886, le sol a été consolidé sur une longueur de 117 mètres, entre les rues de la Faisanderie et de la Faisanderie, devant le mur de la distance du sol au cas de la carrière est de 11^m,65 et la hauteur de la galerie de 10^m,65.

(2) Voir aux annexes p. 147 l'article intitulé : La fille de Law au rond-point de l'Étoile.

des Bassins », parce que les bassins et réservoirs, qui servent à l'alimentation d'eau de la ville, sont établis le long de cette rue. Celle qui avait reçu également, dans le XVI^e arrondissement, le nom de rue des Bassins et qui porte, depuis le 8 août 1895, le nom de « *rue Auguste Vacquerie* », se trouve dans le voisinage, mais sur un autre emplacement : entre la rue Newton et la rue Dumont-d'Urville.

La dénomination de rue Copernic a été donnée par le décret du 24 août 1864, en l'honneur de Copernic (1473-1543), mathématicien et astronome, auteur de la théorie du système planétaire ; il publia son ouvrage sur ce système à Nuremberg, en 1543.

Le pavillon de l'ingénieur en chef du service technique des eaux et de l'assainissement de la ville de Paris a été établi en 1901 au n° 34 de la rue Copernic, dans les dépendances du nouveau bassin des grands réservoirs de Passy.

La *rue de Villejust* a été ouverte, en 1825, sur des terrains dont la plus grande partie avait été cédée à la Société des terrains de la plaine de Passy, par M. l'avocat Pauquet de Villejust (mort à Paris en 1839). Elle s'étendait d'abord de la rue du Bel-Air (Lauriston) à l'avenue de Saint-Denis (Malakoff) ; le percement de la section de la rue de Villejust située entre l'avenue Kléber et la rue Lauriston a été déclaré d'utilité publique, par décret du 20 juillet 1877.

Cette rue a été coupée en deux parties par le percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et le décret du 10 août 1868 a donné le nom de *rue Piccinni* à la partie comprise entre cette avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue Malakoff, en l'honneur du compositeur italien Nicolas-Marcellin-Antoine-Jacques Piccinni (1728-1800), qui habita Passy, et dont la pierre tombale se trouvait à l'ancien cimetière de Passy, rue Lekain. Il fut appelé en France, en 1776, par Marie-Antoinette, pour lui donner des leçons de musique ; il fit représenter plus de cent opéras dont Marmontel était souvent le parolier ; il fut le rival de Gluck : la querelle des piccinnistes et des glückistes fit beaucoup de bruit au XVIII^e siècle.

A l'époque où la rue Piccinni faisait partie de la rue de Villejust, les alignements y furent réglés par l'arrêté préfectoral du 3 octobre 1855, qui maintint une moindre largeur de 10 mètres.

La *rue Pauquet* se divise, au point de vue de son histoire, en deux parties : la plus ancienne est celle qui est comprise entre la rue Dumont-d'Urville et l'avenue Kléber ; elle fut ouverte en 1825, avec une largeur de 12 mètres, et doit son nom à M. l'avocat Pauquet de Villejust, qui avait coopéré à la création de cette rue Pauquet et de la rue de Villejust. La première rue Pauquet s'étendait originairement jusqu'à la rue de Lauriston ; mais, lorsque le boulevard de Passy fut rectifié et devint l'avenue Kléber, la section comprise entre l'avenue Kléber et la rue Lauriston fut supprimée, et le surplus de la rue Pauquet fut élargi.

La partie de la rue Pauquet comprise entre les rues de Chaillot et Dumont-d'Urville fut ouverte à 12 mètres de largeur, suivant l'ordonnance royale du 18 mars 1836, sur des terrains appartenant à MM. Dumoustier, Laurent et Grassal (1) ; elle prit le nom de « *rue Pauquet-de-Villejust* ».

(1) Voir aux annexes (p. 417) les règlements de voirie limitant à 12 mètres la hauteur des maisons (rues Pauquet, Newton et des Bassins).

entre l'avenue Victor-Hugo et l'avenue Bugeaud a porté, pendant longtemps, le nom de « rue des Biches ». L'arrêté préfectoral du 2 avril 1868 a réuni, sous le nom de rue des Belles-Feuilles, ces deux rues, qui ont été ouvertes vers 1825, avec une largeur de 10 mètres, sur des terrains de la plaine de Passy, à travers les lieux dits « les Belles-Feuilles » et « les Biches ». Le pavage en bois a été établi en 1899, entre l'avenue Victor-Hugo et les n° 17, 19.

La *fondation Thiers*, destinée à faciliter les études, à Paris, de quelques jeunes gens possédant une instruction supérieure, se trouve à l'angle de la rue des Belles-Feuilles et de l'avenue Bugeaud. Dans les derniers jours de sa douloureuse maladie, Mme Thiers appela auprès d'elle sa sœur, Mlle Dosne, et M. Mignet. Elle leur exprima le désir que sa fortune, dont elle laissait la jouissance à sa sœur, fût, après celle-ci, employée à la fondation d'une école qui serait destinée à rappeler le souvenir des grands travaux de M. Thiers et où des jeunes gens, déjà distingués par leur savoir et leur esprit, seraient admis pour compléter leur instruction et se perfectionner dans l'étude des hautes sciences, de la philosophie et de l'histoire. La date fixée par Mme Thiers pour l'accomplissement de son désir a été devancée par Mlle Dosne, qui a tenu à réaliser elle-même la pensée de sa sœur. Par un acte passé le 17 décembre 1892, elle donnait à la « *fondation Thiers* » l'hôtel qu'elle faisait construire depuis 1890, sur les plans de M. Aldroff, au rond-point Bugeaud, et elle y joignait des valeurs dont le revenu était calculé pour subvenir largement aux besoins de la maison. Il fut décidé que quinze jeunes gens (docteurs, licenciés ou lauréats de l'Institut) y seraient entretenus, chacun, pendant trois années consécutives; chacun d'eux peut se consacrer librement à telle étude qui le séduit; les candidats sont présentés par les directeurs des établissements scientifiques. Cette fondation, reconnue comme établissement d'utilité publique le 29 avril 1893, s'est ouverte à ses premiers pensionnaires le 1^{er} mai de la même année. Elle a été dirigée d'abord par M. Hauréau et ensuite par M. Jules Girard (1); en 1899, les membres du conseil d'administration étaient MM. Gréard, Aucoc, Picot, Croiset et le directeur; MM. Barthélemy-Saint-Hilaire, Léon Say et Bardoux, tous les trois anciens ministres, avaient précédemment été membres de ce conseil.

La partie de la *rue Saint-Didier* comprise entre l'avenue Malakoff et l'avenue Victor-Hugo a été construite en 1825, avec une largeur de 10 mètres, par la Société des terrains de la plaine de Passy, dont M. de Saint-Didier était un des principaux actionnaires; cette largeur légale de 10 mètres a été confirmée par l'arrêté d'alignements du 3 octobre 1855.

La section de la rue Saint-Didier, qui se trouve comprise entre les avenues Kléber et Malakoff, a été également construite, vers 1825, par la même Société, mais avec une largeur de 9^m,75 (maintenue par le décret du 12 juin 1883). Cette section porta d'abord le nom de « rue du Télégraphe », parce qu'elle traversait un emplacement sur lequel un télégraphe aérien avait été établi. L'arrêté préfectoral du 2 avril 1868 a réuni la rue du Télégraphe à la rue Saint-Didier, sous cette dernière dénomination, afin d'éviter une confu-

(1) M. Jules Girard, directeur de la fondation Thiers, est mort le 31 mars 1902.

sion avec une autre rue du Télégraphe existant dans le XX^e arrondissement, près de l'ancien télégraphe aérien de Belleville.

Au n° 60 de la rue Saint-Didier, se trouve la salle Humbert de Romans, qui a été construite sur les plans de M. l'architecte Hector Guimard, n'a pas moins de douze cents mètres carrés et possède une très bonne acoustique; elle est garnie en bois d'acajou et contient un orgue monumental : elle est utilisée pour des auditions musicales et pour des réunions (1).

C'est rue Saint-Didier que le Père Didon a fait construire les écoles Saint Dominique et Lacordaire (2).

Le *marché Saint-Didier* est établi à l'angle de la rue Saint-Didier et de la rue Mesnil; il a été construit en exécution d'un traité conclu, le 12 décembre 1865, entre la ville de Paris et MM. Ferrere et C^{ie}, banquiers, pour la concession de seize marchés qui devaient être installés dans un délai de dix-huit mois et parmi lesquels figurait le marché Saint-Didier, prévu pour 105 places, sur une superficie de 1.015 mètres carrés. Le marché a été ouvert le 1^{er} août 1867. Son rendement a été de 23.500 francs en 1901.

Léon Gambetta, membre du gouvernement de la Défense nationale et ancien président du conseil des ministres, a habité, pendant les dernières années de sa vie, la maison n° 57 de la rue Saint-Didier.

En 1825, un simple chemin longeait, d'un côté, le mur de la Faisanderie, appelée aussi « le Petit Parc » (propriété qui dépendait autrefois du château de la Muette et a appartenu ensuite au ministre Casimir-Perier), et, de l'autre côté, les terrains de la plaine de Passy. A cette époque, la Société des terrains de la plaine de Passy transforma ce chemin en une rue de 10 mètres de largeur, qui prit le nom de « rue du Petit-Parc ». Jusqu'après l'annexion, elle s'étendait, sous ce nom, de l'avenue de la Grande-Armée à la rue de la Tour. Le décret du 2 octobre 1865 a substitué, au nom de la rue du Petit-Parc : 1^{er} celui de *rue Pergolèse*, pour la partie comprise entre l'avenue de la Grande-Armée et l'avenue de l'Impératrice (avenue du Bois-de-Boulogne); 2^e celui de *rue Spontini* 3, au surplus de la rue du Petit-Parc.

Gaspard-Luigi-Pacífico, comte Spontini de San Andrea (1774-1851), vint en France en 1803, donna des leçons de chant à l'impératrice Joséphine et fit représenter les opéras de *la Vestale*, en 1807, et de *Fernand Cortez*, en 1809. En 1811, il épousa la nièce de Sébastien Érard et habita souvent, depuis 1820, le château de la Muette, où sa veuve mourut le 1^{er} octobre 1878, dans sa quatre-vingt-troisième année.

La rue *Spontini* a son entrée au n° 37 de la rue *Spontini*, vis-à-vis l'aboutissement de la rue du General Appert.

Le compositeur napolitain Pergolèse (1710-1736) fit faire de grands progrès à l'art musical; il a composé l'opéra bouffe *Serca padrona*, et est connu

⁽¹⁾ Le *Salle Humbert de Romans* a été construite et la fondation est due à l'initiative du P. Lavy, a été inaugurée le 15 mai 1902.

⁽²⁾ La rue Saint-Didier a été construite dans l'axe de la rue de la Tour, sur 345 mètres de longueur, entre la rue de la Muette et la rue de la Tour, au-delà de l'avenue Malakoff. Près de celle-ci, elle a une largeur de 12 mètres au début de la rue de la Muette, est de 25^m 30, et la hauteur de 12 mètres au-delà de la rue de la Muette.

⁽³⁾ La rue Saint-Didier a été construite dans l'axe de la rue de la Tour; la section comprise entre la rue de la Muette et la rue de la Tour, au-delà de l'avenue Malakoff, a été construite par M. Mignard, et celle comprise entre la rue de la Muette et la rue de la Tour, au-delà de l'avenue Malakoff, a été construite par M. Mignard. La rue Saint-Didier a été construite dans l'axe de la rue de la Tour, au-delà de l'avenue Malakoff, et la section comprise entre la rue de la Muette et la rue de la Tour, au-delà de l'avenue Malakoff, a été construite par M. Mignard.

surtout pour son *Stabat*; il mourut à Pouzzol d'une phthisie pulmonaire.

Le ministre Casimir Périer, propriétaire du parc de la Faisanderie, fit rectifier le tracé de la rue du Petit-Parc (aujourd'hui rue Pergolèse) entre l'avenue de la Porte-Maillot (Grande-Armée) et l'avenue Dauphine (Bugeaud). C'est sans doute pour ce motif que cette section porta, pendant un certain nombre d'années, le nom de « rue Périer » ; mais le nom de rue du Petit-Parc finit par prévaloir jusqu'au décret précité de 1863. Après avoir été officier du génie, banquier et président de la Chambre des députés, Casimir Périer (1777-1832) a été un chef de cabinet très énergique; c'est sous son ministère que les Français prirent Anvers et Ancône.

Jacquemart, graveur à l'eau-forte, a demeuré rue Pergolèse, au n° 36, en 1866, et au n° 1, en 1867-1872 (1).

La rue du Petit-Parc était en si mauvais état en 1848 que la circulation y était interceptée; elle fut réparée à cette époque, ainsi qu'en 1856. En 1881, la partie de la rue Spontini située entre l'avenue Henri-Martin et la rue de la Tour a reçu le nom de « rue Mignard ». Le pavage en pierre de la rue Pergolèse a été converti en pavage en bois en 1899 entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et la rue Weber; en 1900, entre l'avenue Malakoff et l'avenue de la Grande-Armée.

La rue *Dosne* est une voie privée qui date de 1827 et doit son nom à la famille Dosne, propriétaire de cette rue, qui forme équerre et a une largeur de 10 mètres. M. Dosne a été agent de change, puis receveur général des finances du Nord; il était le beau-père de M. Thiers et est mort en 1849.

La rue *Picot* prolonge la rue Dosne et va de l'avenue Bugeaud à l'avenue du Bois-de-Boulogne; elle fut ouverte vers 1827, avec une largeur de 10 mètres, sur des terrains appartenant à M. Picot, avoué à Paris (1768-1839), un des actionnaires de la Société des terrains de la plaine de Passy. Cette rue débouchait autrefois dans la « rue *Andréine* », qui a été supprimée pour livrer passage à l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Une ordonnance royale du 27 septembre 1825 a autorisé l'établissement du pont de Grenelle (2), qui est divisé en deux parties par l'île des Cygnes (3), séparant la gare de Grenelle du bras droit de la Seine; cette île appartient au XV^e arrondissement. Autrefois, ce bras droit de la Seine, suivi aujourd'hui par la navigation et servant de port à Passy, était si peu profond qu'il était traversé à gué par les animaux qu'on menait paître dans l'ancienne île. Les travées métalliques qui ont remplacé, en 1873, l'ancien pont en charpente, ont été exécutées dans les ateliers de la maison Cail. Le passage spécial conduisant aux pontons des bateaux à vapeur (station du pont de Grenelle) a été élargi en 1898 (4).

La rue de *Boulainvilliers* tire son nom du marquis de Boulainvilliers, prévôt de Paris sous Louis XV et Louis XVI et dernier seigneur de Passy. Il était petit-fils du célèbre financier Samuel Bernard et mourut en prison, en

(1) Pendant la durée de l'Exposition Universelle de 1889, on a donné rue Pergolèse des représentations à la Plaza de Toros, salle construite par M. l'architecte Pierre Botrel.

(2) Mon article intitulé : « La Seine entre le pont d'Iéna et le viaduc du Point-du-Jour » est reproduit aux annexes (p. 365).

(3) Voir aux annexes (p. 418), l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Comment de Paris on venait jadis à Passy ».

(4) La voie qui mène au pont est aujourd'hui une rue bordée de hautes maisons, et dénommée *chaussée du pont de Grenelle*; un escalier descend au bas quai et aux pontons.

1793, pendant la Terreur. Après sa mort, M. Cabal-Castel, ancien notaire de Paris, devint propriétaire de l'ancien château seigneurial de Passy et le vendit, en 1826, à des spéculateurs, qui établirent, dans le potager et le parc, un nouveau quartier.

La partie de la rue de Boulainvilliers qui se trouve entre le quai de Passy (près du pont de Grenelle) et le carrefour où aboutissent les rues de Boulainvilliers, La Fontaine et Raynouard, existait au XVIII^e siècle et était dénommée, avant l'annexion, « *avenue de Boulainvilliers* » ; cette partie forme limite entre le quartier de la Muette (Passy) et celui d'Auteuil. La plus grande partie du restant de cette rue (c'est-à-dire la section comprise entre le carrefour précité et la partie supérieure, qui est voisine de la rue de Passy) a été percée, vers 1828, sur les dépendances de l'ancien château seigneurial de Passy (château de Boulainvilliers). Le surplus, c'est-à-dire la partie supérieure de la rue de Boulainvilliers, jusqu'à la rue de Passy, a été ouvert par voie d'expropriation, sur des terrains appartenant à M. Singer, pour l'exécution du chemin vicinal de grande communication de Montrouge à Passy, reliant, par le pont de Grenelle, la rive gauche de la Seine (Montrouge, Vaugirard et Grenelle) à la rive droite (Auteuil, Passy et Neuilly) ; ce chemin a ensuite été classé comme route départementale n° 10.

Le *chemin de fer de Paris à Auteuil*, exploité par la Compagnie de l'Ouest, est très utile pour Passy et Auteuil, puisqu'il les met en communication avec la gare Saint-Lazare, c'est-à-dire avec le centre des affaires. L'importance de ce chemin de fer a été considérablement augmentée par l'exécution du doublement des voies entre la station de Courcelles et celle de l'avenue Henri-Martin, permettant d'avoir des trains assez fréquents pour transporter, au besoin, plus de 15.000 voyageurs en une heure, ainsi que par la construction de la ligne reliant la station de l'avenue Henri-Martin à celles du Champ de Mars et des Invalides ; cette nouvelle ligne n'a qu'une station intermédiaire, celle de la rue de Boulainvilliers.

Ces travaux, qui ont été exécutés sans entraver un seul jour la circulation de la ligne d'Auteuil et sans occasionner aucun accident, présentaient de graves difficultés, car on ne disposait que d'un temps très court pour les achever avant l'ouverture de l'Exposition universelle de 1900. Il a fallu percer dans des banes d'argile pour les souterrains de la ligne aboutissant au Champ de Mars, qui traverse le bras navigable de la Seine au moyen d'une travée métallique de 85 mètres de portée ; enfin, les trains sont si fréquents sur la ligne d'Auteuil que les changements de voie ne pouvaient y être posés qu'entre une heure et trois heures du matin. La ligne a été mise en exploitation, le 12 avril 1900, entre le chemin de fer d'Auteuil avenue Henri-Martin et la station du Champ de Mars, et, le 15 du même mois, entre le Champ de Mars et les Invalides. La station de Boulainvilliers a été ouverte le 5 juin 1900.

Ces travaux ont été exécutés sous la direction de MM. les ingénieurs en chef des ponts et chaussées Ed. Widmer, ingénieur en chef de la construction de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, Bonnet, adjoint au directeur de cette Compagnie, et Rabut, ingénieur principal de la première circonscription.

Le chemin de fer reliant directement la gare des Invalides à Versailles, ouvert d'abord entre les Invalides et le Val-Fléury, a été livré, dans toute son étendue, à l'exploitation, après que les difficultés du percement du tunnel sous le bois de Meudon en eût été vaincues, le 17 juin 1901.

C'est à l'angle de la rue de Boulainvilliers et de la rue de La Fontaine que se trouvait la maison d'arrêt de la garde nationale, au n° 15 de la rue de Boulainvilliers. L'Institution Saint-André, pour jeunes demoiselles, s'y est installée en 1874 et n'y est restée que pendant quinze mois. L'emplacement de l'ancienne maison d'arrêt de la garde nationale fait actuellement partie du magasin d'éclairage de la ville de Paris.

On peut citer, parmi les hôtes du château de Boulainvilliers :

M. et Mme Claude Chahu, fondateurs de la paroisse de Passy ;

Bernard de Rieux, second fils du banquier Samuel Bernard et président de la seconde chambre des enquêtes au Parlement de Paris, qui eut le château seigneurial depuis 1739 et mourut le 13 décembre 1745 ;

Bernard de Boulainvilliers, fils du précédent, prévôt de Paris, qui eut le château de son père depuis la fin de 1745 et le céda à vie d'abord à M. de la Pouplinière et plus tard au duc de Penthièvre ;

Le Riche de la Pouplinière, fermier général, qui eut la jouissance du château depuis 1747 jusqu'à sa mort, survenue en 1762 ;

Le compositeur Rameau, qui demeura pendant quelques années chez M. de la Pouplinière, vers 1748-1753 ;

Marmontel, qui demeura chez M. de la Pouplinière, de mai 1749 à février 1753 ;

Le compositeur Gossec, qui demeura depuis 1751 chez M. de la Pouplinière, comme directeur de son orchestre ;

Mme de Genlis et sa mère, qui demeurèrent en 1759, pendant six mois, chez M. de la Pouplinière ;

La comtesse de Lamoignon, aventurière compromise dans l'affaire du Collier, née en 1756, et recueillie enfant, vers 1763, par la marquise de Boulainvilliers, dans son château de Passy, où elle fut élevée ;

Le duc de Penthièvre, à qui M. de Boulainvilliers avait cédé à vie son château ; il fut l'unique descendant du comte de Toulouse, l'un des fils légitimés de Louis XIV et de Mme de Montespan ; son fils épousa la princesse de Lamballe ; la fille du duc de Penthièvre était la mère du roi Louis-Philippe. Tout en cédant à vie le château de Passy, le marquis de Boulainvilliers gardait pour lui les droits seigneuriaux ;

Enfin, Jean-Pierre-Claris de Florian, qui s'est illustré comme fabuliste. Il était entré comme page, en 1758, chez le duc de Penthièvre, fut lieutenant-colonel de dragons dans le régiment de Royal-Penthièvre et membre de l'Académie française ; il suivait partout le duc comme secrétaire de ses commandements, fut arrêté en 1793 et mourut dans une petite maison de Sceaux le 13 septembre 1794. Son tombeau est visité chaque année par la Société littéraire des *Rosali*, qui vient rendre un poétique hommage à sa mémoire. Pendant son séjour à Passy, Florian a habité fréquemment la maison des Gardes, comme cela a été dit ci-dessus, à propos de la rue Raynouard.

Lepeintre, acteur des Variétés, se retira à la rue de Boulainvilliers de 1833 ou 1834 à 1844 ou 1845.

Le hameau ou cité de Boulainvilliers a entrée sur la rue de Boulainvilliers et sur la rue du Ranelagh. Cette cité fut créée par la Société Roëhn et C^{ie}, vers 1838, sur une partie des dépendances de l'ancien château de Boulainvilliers ; elle se compose de maisons d'agrément entourées de jardins ombragés. Le chanteur Chollet l'a habitée vers 1850-1855 ; Bouffé, acteur du Gym-

nase, se retira, en 1851, au n° 9 et y était encore en 1858. Edmond Got (1822-1901), qui y occupait, depuis 1872, le n° 11, se plaisait à y recevoir ses anciens élèves et ses amis. Il y est mort le 20 mars 1901. Il était entré en 1844 à la Comédie Française, où il resta pendant plus de cinquante ans ; il avait été admis au sociétariat dès 1850 et devint, en 1873, après le départ de Régnier, le doyen de la maison de Molière, où il avait acquis une grande autorité. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1881, comme professeur au Conservatoire, et avec cette particularité qu'il était le premier comédien décoré dans l'exercice de son art : jusqu'alors, un sociétaire du Théâtre-Français, bien qu'il fût, en outre, professeur au Conservatoire, n'avait été décoré qu'en prenant sa retraite. C'est Edmond Got qui eut l'initiative de la comédie moderne, telle qu'elle est jouée aujourd'hui, c'est-à-dire en s'attachant à l'interpréter avec naturel et simplicité ; il s'adonnait entièrement au personnage qu'il avait à représenter.

La partie de la *rue du Ranelagh* (1) comprise entre le quai de Passy et la rue de Boulaivilliers a été percée vers 1824, avec une largeur de 11^m, 70. Elle fut ainsi nommée parce qu'elle devait conduire au Ranelagh ; quelques années après 1824, elle fut continuée, avec la même largeur, jusqu'au chemin de la Briquetterie (aujourd'hui supprimé), sur des terrains appartenant à la Société Roëhn et C^{ie}. Par délibération du 24 mai 1831, le conseil municipal de Passy approuva le tracé présenté par cette Société pour la rue du Ranelagh, devant établir une communication directe entre le pont de Grenelle et le bois de Boulogne ; cependant, ce ne fut qu'en 1854 que la rue du Ranelagh, absorbant la sente de la Chenille, fut prolongée jusqu'à la rue de la Glacière (rue Davioud), au delà de laquelle la sente du Calvaire se trouvait maintenue. L'ouverture du surplus de la rue du Ranelagh a été autorisée par les décrets d'utilité publique du 29 mai 1867 pour le prolongement entre la rue Davioud et la rue Mozart (section remplaçant la sente du Calvaire), et du 14 juillet 1877 pour la partie comprise entre la rue Mozart et le boulevard Beauséjour (2).

Marguerite Joséphine Georges Weimer, actrice qui s'est rendue célèbre sous le nom de Mademoiselle Georges, est morte à soixante-dix-huit ans, le 12 janvier 1867, dans la maison qu'elle habitait, rue du Ranelagh, 31.

Henri Martin, auteur de l'*Histoire de France*, a habité, de 1865 à 1878, l'ancien n° 74 de la rue du Ranelagh.

On remarque, au n° 101 de la rue du Ranelagh, à l'entrée de l'avenue des Chalets, un hôtel Renaissance, construit par M. Sauvan ; au n° 109, un autre hôtel, édifié en 1881 par M. A. de Chièvres, surmonté ultérieurement par des ateliers ; au n° 94, un hôtel ogival en pierres et briques, avec tourelle octogonale en saillie et gargouilles originales ; il est précédé d'une porte d'entrée à peintures ornementées, placée au milieu d'un mur à créneaux.

La partie de la *rue Galilée* comprise entre l'avenue des Champs-Élysées et l'avenue Marceau, dépend du VIII^e arrondissement ; le surplus de cette rue c'est-à-dire la plus grande partie de sa longueur, appartient au XVI^e arrondissement. La section comprise entre la rue de Juigné (place des États-Unis) et la rue Vernet (VIII^e arrondissement) remplace un chemin tortueux, qui était marqué

(1) Voir ci-après, p. 105, dans l'histoire de la rue de l'Assomption, des indications sur le lycée Molière, dont les entrées se trouvent au 38 de la rue de l'Assomption et au 74 de la rue du Ranelagh.

(2) L'école communale de garçons de la rue du Ranelagh avait 331 élèves en 1901.

sur le plan de 1731 comme chemin de Versailles, et sur le plan de Verniquet (1791) sans dénomination ; il dépendait de la terre et seigneurie de Chaillot. Cette rue s'est d'abord appelée « rue du Chemin-de-Versailles » ; une ordonnance royale du 6 avril 1832 lui a assigné une moindre largeur de 13 mètres. Elle prit, en 1849, le nom de « rue du Banquet », pour rappeler le souvenir du fameux banquet de la Réforme, qui servit de prélude à la révolution de février 1848. En 1852, on lui rendit son nom de rue du Chemin-de-Versailles.

Le décret du 16 novembre 1853 prescrivit le prolongement de la rue du Chemin-de-Versailles, à travers le promenoir de Chaillot, depuis la rue Vernet jusqu'à l'avenue des Champs-Élysées. Le décret d'utilité publique du 17 septembre 1864 prescrivit le prolongement de la rue Galilée depuis la rue de Juigné (place des États-Unis) jusqu'à l'avenue Kléber, et le décret du 24 du même mois sanctionna le traité passé entre la Ville et la Société Thome et C^{ie} pour l'exécution de ce prolongement.

Le décret du 24 août 1864 a donné à la rue Galilée sa dénomination actuelle, en l'honneur de Galileo Galilei, ou Galilée (1564-1642), que les Médicis nommèrent, quand il n'avait que vingt-quatre ans, professeur de mathématiques à l'Université de Pise. La hardiesse de ses idées en physique l'obligea à quitter cette ville en 1592 ; il alla à Padoue, où il professa pendant vingt ans. Il fut persécuté, à la fin de sa vie, pour avoir publié en Italie un ouvrage où il exposait, d'après Copernic, le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. On lui doit la découverte des lois de la pesanteur et l'invention ou le perfectionnement du télescope, du thermomètre, du pendule et de la balance hydrostatique (1).

L'intrépide aéronaute brésilien Auguste Severo, qui, en 1902, a perdu la vie en faisant une ascension dans son ballon dirigeable *Pax*, habitait la rue Galilée.

La rue Mesnil a été ouverte en 1834, avec une largeur de 10 mètres, sur des terrains de la plaine de Passy, appartenant à M. Mesnil.

La rue des Sablons n'allait primitivement que du rond-point de Longchamp à la rue Saint-Didier ; elle paraît avoir été ainsi dénommée en souvenir d'une carrière à sable, à l'époque où la plaine de Passy commença d'être mise en valeur. Cette rue peut se diviser, au point de vue de son histoire, en quatre parties :

1^{re} Celle comprise entre la rue Saint-Didier et le rond-point de Longchamp, qui conserve encore aujourd'hui le nom de rue des Sablons, a été percée vers 1834, avec une largeur de 10 mètres ;

2^{re} La section allant du rond-point de Longchamp à la rue Scheffer correspond à l'ancienne « rue des Bornes », remplaçant le chemin des Bornes, dont le nom était dû aux bornes qui, sur ce point, indiquaient les limites des dépendances du couvent des Bonshommes. Il résulte de la délibération du conseil municipal de Passy, en date du 14 mars 1825, qu'à cette époque, le chemin des Bornes n'avait que 2 mètres de largeur, qu'il avait son origine à la rue des Moulins (rue Scheffer) et se terminait à l'embranchement des chemins de la Croix (rue Decamps) et de Longchamp. Ce chemin fut classé vicinal par arrêté du 6 juillet 1825 ; vers 1848, il fut élargi à 11 mètres et transformé ainsi en une rue qui prit le nom de rue des Bornes. La remise

1) On a donné, dans cette région, des noms d'astronomes à plusieurs rues (Galilée, Newton, Copernic, Kepler, Euler).

du sol de la rue des Bornes à la commune de Passy par la Société Malézieux, qui avait succédé à la Société des terrains de la plaine de Passy, a été approuvée par les délibérations municipales des 6 mars 1853 et 5 février 1854. L'arrêté du 2 avril 1868 a réuni la rue des Bornes à la rue des Sablons ;

3° La partie comprise entre la rue de la Tour et la place Possoz, qui fut ouverte avec une largeur de 10 mètres, par suite du lotissement du parc Guichard, et fut nommée « rue Saint-Hippolyte », en l'honneur du curé de Passy, l'abbé Hippolyte Locatelli. L'arrêté du 3 septembre 1869 a réuni la rue Saint-Hippolyte à la rue des Sablons ;

4° La section s'étendant de la rue Scheffer à la rue de la Tour, ouverte en vertu du décret du 2 mars 1863, qui porte : « La Ville est autorisée à accepter l'offre faite par les sieurs Harold, Ernest, et Jules Portalis, qui s'engagent à ouvrir, à travers les terrains dont ils sont propriétaires, entre la rue des Moulins (Scheffer) et la rue de la Tour, une rue de 12 mètres, destinée à former le prolongement de la rue Saint-Hippolyte et de la rue des Bornes, à la charge par la Ville de leur payer 40.000 francs. » Ce prolongement fut immédiatement exécuté et prit d'abord le nom de rue Saint-Hippolyte.

Pendant vingt deux ans, à partir de 1869, la rue des Sablons s'est étendue du rond point de Longchamp à la place Possoz ; mais le décret du 24 avril 1891 a donné le nom de *rue Cortambert* à la partie de la rue des Sablons qui était comprise entre l'avenue Henri-Martin et la place Possoz. 1. en l'honneur d'Eugène Cortambert (1805-1884), qui habitait Passy et y mourut ; il s'est rendu célèbre comme géographe et a publié beaucoup d'ouvrages classiques : il a professé au lycée Charlemagne 2. et a, le premier, tracé sur le tableau noir le dessin des diverses contrées du globe, à mesure qu'il les décrivait à ses auditeurs ; il a été président de la Société de géographie de Paris et de la Société de géographie commerciale ; il a su rendre attrayante l'étude de la géographie. Mme Cortambert a écrit sur le langage des fleurs, sous le pseudonyme Charlotte de Latour, un livre qui a eu beaucoup de succès et dont la 6^e édition a paru en 1844. Richard Cortambert, fils d'Eugène, a publié, lui aussi, d'ouvrages intéressants sur la géographie.

Le XVI^e arrondissement constitue une des huit paroisses qui forment la circonscription consistoriale de l'église protestante réformée de Paris, telle qu'elle a été organisée par le décret du 25 mars 1882. La paroisse protestante de Passy (3) est desservie par un pasteur titulaire et deux pasteurs auxiliaires. Le temple est situé rue Cortambert, n° 19, sur un terrain appartenant au conseil presbytéral. Le culte réformé est célébré en cet endroit depuis 1880 mais, pendant une dizaine d'années, le temple n'était qu'une modeste construction en bois et fer. Comme elle était devenue insuffisante par suite du développement de la population, elle a été remplacée, en 1890-1891, par un édifice en pierre, qui contient 500 places environ. Le nouveau bâtiment a été construit sur les plans de feu M. l'architecte Aubert, au moyen de fonds

(1) La rue Saint-Hippolyte a été consolidée sur 90 mètres de longueur, près de l'angle de la rue de la Tour et de la rue Cortambert.

(2) La géographie des géographes, Eugène et Richard Cortambert par leur fils et leur fille, Paris, 1884, et du IV^e volume du *Bulletin*.

(3) La paroisse est administrée par un conseil presbytéral, qui comprend, outre le pasteur titulaire, cinq membres, lesquels : les deux pasteurs auxiliaires y siègent avec le pasteur titulaire.

provenant exclusivement de souscriptions volontaires ; il a été inauguré le dimanche 15 novembre 1891.

Au n° 20 de la rue Cortambert se trouve la chapelle de Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement, achevée en 1900, dans le style gothique, par MM. les architectes Coulomb et Chauvet. Elle est desservie par la congrégation des servantes du Très-Saint-Sacrement (1).

On voit au n° 45 de la rue Cortambert un hôtel du style semi-gothique fleuri, en pierres et briques, édifié par M. Sauvan. Le général du Barail, avant d'être ministre de la Guerre, avait habité la maison qui a été remplacée par cet hôtel.

Ponsard, poète et auteur dramatique, habita de 1866 à 1867 le n° 60 de la rue Cortambert.

L'illustre astronome Faye, doyen de l'Académie des Sciences, ancien ministre, membre du bureau des Longitudes, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, habitait le n° 39 de la rue Cortambert et y est mort en 1902.

La rue *Gavarni*, qui est coudée, va de la rue de Passy à la rue de la Tour ; elle fut percée en 1835, avec une largeur de 9 mètres, sur des terrains appartenant à M. Deyeux, et prit le nom de « rue des Artistes ». Le décret du 10 février 1873 lui a donné sa dénomination actuelle, en l'honneur de Sulpice-Guillaume Chevalier, dit Paul Gavarni (1801-1866), qui passa plusieurs années à Tarbes, au cadastre, fit ses premiers dessins dans les Pyrénées et emprunta son nom de guerre à la cascade de Gavarnie (2). Il fut le collaborateur d'Émile de Girardin au journal *la Mode* et alimenta le *Charivari* pendant plusieurs années. Sainte-Beuve a fait de lui le portrait suivant : « Tout ce qui a passé ou défilé sous nos yeux depuis trente-cinq ans en fait de mœurs, de costumes, de figures élégantes, de plaisirs et de repentirs, tous les masques et les dessous de masques, les carnivals et leurs lendemains, les théâtres et leurs coulisses, les amours et leurs revers, les malices d'enfants petits ou grands, les diableries féminines ou parisiennes, il a tout dit, tout montré et d'une façon si légère, si piquante, si parlante que ceux même qui ne sont d'aucun métier ni d'aucun art, qui n'ont que la curiosité du passant, rien que pour s'être arrêtés à regarder aux vitrines, ou sur le marbre d'une table de café, quelques-unes de ces milliers d'images qu'il laissait s'envoler chaque jour, en ont emporté en eux le trait et retenu à jamais la spirituelle et mordante légende. »

Le gouvernement du roi Louis-Philippe, qui s'attacha à donner une vive impulsion à tous les travaux publics, voulut doter la banlieue de Paris de moyens de communication ne forçant pas à traverser la ville pour aller d'une commune à l'autre. Les routes départementales ainsi créées (indépendamment de la route départementale n° 2, qui empruntait la rue de Passy, et dont le classement date du premier Empire) sont les suivantes :

La route départementale n° 9, qui suivait l'avenue de Saint-Denis (avenue Malakoff) ;

(1) Cette congrégation a pour objet l'adoration perpétuelle du très saint sacrement exposé, et les œuvres eucharistiques ; elle a été fondée en 1856 par le père Eymard ; sa maison mère est au n° 23 de l'avenue Friedland.

(2) Voir aux annexes (p. 419) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Gavarni, garde national ».

La route départementale n° 10, à laquelle étaient incorporés le pont de Grenelle, la rue de Boulainvilliers et la rue de la Pompe;

Et la route départementale n° 64 (avenue Victor-Hugo).

Le classement de ces voies exonérait la commune des frais qu'impose leur entretien, et il dispensait le public d'avoir affaire à l'octroi de Paris (ce qui avait fait donner à ces routes le nom de routes de transit). Ces avantages n'existent plus depuis l'annexion; mais ces mesures n'en ont pas moins procuré des améliorations durables, car l'ouverture, la régularisation ou l'élargissement de ces routes facilitèrent la circulation, permirent une augmentation notable des constructions de maisons particulières en bordure de ces voies et déterminèrent, dans leur voisinage, le percement de plusieurs rues nouvelles.

La *rue Singer* a été ouverte en 1836, avec une largeur de 9^m,75, sur des terrains provenant des dépendances de l'ancien château de Boulainvilliers et de l'ancien hôtel de Valentino; ils appartenaient à M. David Singer (1778-1846), qui avait acquis dans l'industrie du coton une certaine fortune et en légua une grande partie à des établissements charitables. Parmi les nombreuses dispositions testamentaires de ce philanthrope, on peut citer deux legs de 300 francs de rente chacun aux ministres de la Guerre et de la Marine, « pour un prix annuel et perpétuel qui sera attribué au simple soldat et au simple matelot qui l'aura le mieux mérité par sa bonne conduite et l'ancienneté de ses services ».

Les travaux d'assainissement de la rue Singer ont été autorisés, le 22 mars 1848, par le conseil municipal de Passy.

Benjamin Franklin habita souvent, de 1777 à 1785, un pavillon dépendant de l'ancien hôtel de Valentino, dont l'emplacement est actuellement occupé par la chapelle de l'Institution des frères de la doctrine chrétienne (n° 1 de la rue Singer). Le duc d'Aumont a habité Passy à l'emplacement de la rue Singer, n° 2. Le jurisconsulte Faustin-Hélie, dont le nom a été donné à une des rues de Passy, a habité, de 1871 à 1879, le n° 13; il avait occupé précédemment, de 1859 à 1871, le n° 3 *bis* de l'avenue Saint-Philibert, qui va de la rue Singer à la rue des Vignes. Eugène Scribe demeura pendant quelques mois, vers 1849, au n° 40 de la rue Singer.

Des règles spéciales ont été édictées par l'ordonnance royale (1) du 18 mars 1836 pour la *rue Newton*, la rue Pauquet et la rue des Bassins (aujourd'hui *rue Auguste-Vacquerie*). En vertu de cette ordonnance, MM. Dumoustier, Laurent et Grassal obtinrent l'autorisation d'ouvrir sur leurs terrains ces trois rues, chacune de 12 mètres de largeur, à la charge par eux de livrer sans indemnité, à la Ville de Paris, le sol occupé par les nouvelles voies publiques, de supporter les frais de pavage et d'éclairage desdites rues, d'y établir des trottoirs en pierre dure, de la forme et de la largeur déterminées par l'autorité municipale, de pourvoir à l'écoulement souterrain ou à ciel ouvert des eaux pluviales et ménagères, et de ne pouvoir élever les constructions riveraines au delà de la hauteur de 12 mètres. Le décret du 8 août 1895 a donné à la rue des Bassins le nom de rue Auguste-Vacquerie.

Carnot, président de la République, habitait le n° 29 de la rue des Bassins, avant le 2 décembre 1887, jour de son installation au palais de l'Élysée.

1 Voir aux annexes p. 417) une copie de cette ordonnance.

La partie de la *rue Nicolo* qui est comprise entre la rue de Passy et la rue Vital figure sur le plan de Passy, publié en 1860 par M. Th. Lefèvre, sous le nom de « rue des Carrières », qu'elle a conservé jusqu'au décret du 2 octobre 1865. Le surplus de la rue Nicolo, c'est-à-dire la partie comprise entre la rue Vital et la rue de la Pompe, a été ouvert, en 1854, avec une largeur de 10 mètres, et a reçu le nom de « rue Saint-Pierre ». La section mentionnée ci-dessus, de la rue des Carrières, a été réunie par le décret du 2 octobre 1865 à la rue Saint-Pierre, sous l'unique dénomination de rue Nicolo, en l'honneur de Nicolas Isouard, dit Nicolo (1775-1818), qui a composé, pour l'Opéra-Comique, vingt-neuf pièces, entre autres *Joconde*.

Cette première section de la rue des Carrières (comprise entre les rues de Passy et Vital, actuellement incorporée à la rue Nicolo) avait remplacé le chemin du même nom qui conduisait, de la grande rue de Passy aux massifs des carrières. Il est dit, dans une délibération municipale du 25 pluviôse an XIII (14 février 1805), qu'antérieurement à 1776, cette ruelle n'avait qu'une largeur de 5 pieds 10 pouces; que, sur le rapport des voyers de l'ancienne justice de Passy (canton de la Folie), le marquis de Boulainvilliers, dernier seigneur de Passy, fit rendre par son prévôt, en 1777, une ordonnance portant la largeur à 24 pieds (7^m, 76); et que c'est à cette époque que cette voie reçut le nom de « rue Boulainvilliers ». Ce nom fut supprimé par un arrêté du conseil général de la commune de Passy, en date du 3 septembre 1791, qui remplaça le nom de rue Boulainvilliers par celui de rue des Carrières.

Sous le premier Empire, le conseil municipal de Passy insista, à diverses reprises, en faveur de l'achèvement du prolongement de la rue des Carrières et arriva à le réaliser. Ce qu'on appelait le prolongement de la rue des Carrières, c'était une voie formant un angle presque droit avec la première partie de ladite rue, aboutissant à la rue du Moulin-de-la-Tour (rue de la Tour) et constituant actuellement la partie de la rue Vital comprise entre la rue de la Tour et la rue Nicolo. La rue des Carrières formait ainsi un coude très prononcé et occupait, au commencement du XIX^e siècle, des emplacements appartenant aujourd'hui à la rue Nicolo et à la rue Vital, à l'époque où ces deux rues n'existaient pas encore; d'ailleurs, la rue des Carrières a conservé son nom pendant plus de soixante-dix ans, et n'a été réunie aux rues Nicolo et Vital que longtemps après leur percement.

La comtesse de Castiglione, célèbre par sa beauté sous le second Empire, a habité le n^o 51 de la rue Nicolo de 1859 environ à 1870; elle est morte à Paris, le 10 avril 1904 (1). *Annuaire de la Seine*, 1904, p. 137.

L'hôtel portant le n^o 38 sur la rue Nicolo a été reconstruit par Mme de Monchicourt à la suite du succès obtenu en Belgique par *l'Hérodiade*, de Massenet, dont son fils, M. Milliet Monchicourt, avait fait le livret.

La première partie de la *rue Vital*, comprise entre la rue de la Tour et la rue Nicolo, a été longtemps, comme il est dit ci-dessus, une partie de la rue des Carrières, dont la plus grande fraction avait pris, en 1865, le nom de rue Nicolo. Cette partie de la rue des Carrières, ayant une largeur de 8 mètres, a été réunie à la rue Vital par l'arrêté préfectoral du 2 avril 1868.

La seconde partie de la rue Vital, comprise entre la rue Nicolo et la rue

(1) Voir, p. 174 et 177 du III^e volume du *Bulletin*, l'article de M. Léopold Maré sur la comtesse de Castiglione.

de Passy, a été ouverte, en 1839, avec 10 mètres de largeur, sur des terrains appartenant à M. Vital et à ses frais. Cette voie, qui mettait en communication le centre de la rue de Passy avec le quartier des Tournelles (rue Louis-David), la rue de la Tour et les rues nouvelles de la plaine de Passy, reçut, conformément à la demande formulée par le conseil municipal dans sa délibération du 2 mai 1842, le nom de M. Vital, qui fut adjoint au maire de Passy de 1837 à 1848, fut réintégré en 1852 et nommé, lors de l'annexion, vice-président du bureau de bienfaisance ; il mourut le 15 juillet 1881, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans la maison n° 43 de la rue Vital.

La maison n° 38 de la rue Vital porte cette inscription : « L'historien Henri Martin, né à Saint-Quentin le 21 février 1810, est mort dans cette maison le 24 mars 1884. » Il l'habitait depuis 1878. Levasseur, chanteur de l'Opéra, a demeuré au n° 8 ancien (33 actuel), de 1856 à 1857, et Ponchard, chanteur de l'Opéra-Comique, au n° 44, où il mourut en 1866.

Jenny Vertpré, actrice du Gymnase et femme du vaudevilliste Carmouche, vint demeurer, vers 1857, au n° 15 de la rue Nicolo, et y mourut en 1866. Eugène Cortambert demeurait au 26, et son fils, Richard Cortambert, au 25 de cette rue.

La rue *Lekain* fut ouverte, en 1839, avec une largeur de 8 mètres, sur un terrain appartenant à M. Singer. Elle prit d'abord le nom de « rue de la Fontaine », à raison d'une fontaine établie à l'angle de la rue Singer. Le décret du 24 août 1864 lui donna sa dénomination actuelle, en l'honneur du tragédien Henri-Louis Caïn, dit Lekain (1729-1778), à qui on doit plusieurs réformes importantes pour la mise en scène, notamment en ce qui concerne le costume : avant lui, on jouait les personnages antiques avec des habits du jour. Il commença par monter, avec d'autres jeunes gens, une association pour jouer la comédie dans des maisons bourgeoises ; il fut remarqué par Voltaire, qui le fit jouer sur un théâtre qu'il avait établi dans la rue Traversière-Saint-Honoré (rue Molière), pour la représentation de ses pièces. Grâce à sa protection, il débuta à la Comédie-Française en 1750 et joua, devant la Cour, le rôle d'Orosmane ; à la fin de cette représentation, Louis XV dit aux courtisans qui l'entouraient : « Lekain m'a fait pleurer, moi qui ne pleure guère. » Il fut ensuite admis au nombre des comédiens du roi et on composa pour lui cette épitaphe : « Ci-gît Lekain, Melpomène avec lui. »

Le n° 3 de la rue Lekain contient la tombe du compositeur Piccinni ; ce terrain faisait partie de l'ancien cimetière paroissial (1) de Passy.

La rue *Talma* a été ouverte en 1839, avec une largeur de 8 mètres, sur des terrains provenant des dépendances de l'ancien château seigneurial de Boulaivilliers. Elle reçut d'abord le nom de « rue Neuve-Bois-le-Vent », parce qu'elle débouche sur la rue Bois-le-Vent. Le décret du 21 août 1864 lui a donné sa dénomination actuelle, en l'honneur du tragédien François-Joseph Talma (1763-1826) ; élève de Molé, de Dugazon et de Fleury, il débuta en 1787 à la Comédie-Française et atteignit la perfection dans son art ; Napoléon I^{er} l'aimait beaucoup.

La rue de la *Faisanderie* (2) tire son nom de l'ancienne faisanderie du

(1) Voir ci-dessus, p. 72, les indications données au sujet des cimetières de Passy.

(2) La voie sous-minée a été consolidée en 1886, sur 29 mètres de longueur à partir de l'angle de la rue de Longchamp, vers la rue Bénouville ; la distance du sol au ciel de la carrière est de 8 mètres, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 4^m,20.

château royal de la Muette, qui s'étendait entre le bois de Boulogne et la rue Spontini et avait été vendue comme bien national; les trois quarts de cette propriété, dénommée aussi « le Petit-Parc », furent achetés au domaine de l'État, en l'an VI, par M. de Saint-Simon, et, l'autre quart, par M. Béhague. En 1818, ces acquéreurs vendirent la propriété au roi Louis XVIII, qui céda le Petit-Parc et des terrains dans la plaine de Passy à M. Casimir Périer (qui fut ministre sous le gouvernement de Juillet) pour 60.000 francs; ces terrains valent aujourd'hui des millions.

La rue de la Faisanderie a remplacé la principale avenue du Petit-Parc, qui fut transformée en une rue de 12 mètres de largeur, vers 1840, c'est-à-dire environ quinze ans après la création de la rue du Petit-Parc (aujourd'hui rues Spontini et Pergolèse). Elle ne s'étendait primitivement qu'entre l'avenue Bugeaud et la rue de Longchamp; elle s'appelait alors « rue de la Vieille-Faisanderie ». Elle a été ensuite prolongée d'abord jusqu'à la rue du Puits-Artésien (rue Dufrenoy) et vers 1858 jusqu'à l'avenue d'Eylau (avenue Victor-Hugo). M. de Chabrol avait fait réparer, en 1836, la rue de la Faisanderie, dont la mise en état de bonne viabilité fut achevée en 1860. Des becs à incandescence y ont été installés en 1899.

Le général Jung habitait le 23 bis de la rue de la Faisanderie. L'hôtel du ministre de la principauté de Monaco se trouve au n° 27 de cette rue, qui renferme beaucoup de beaux hôtels. Au n° 23, à la maison de santé du docteur Loehard, on voit une grande grille ajourée, en fer forgé, du style Louis XV. Au n° 42 est un petit hôtel gothique, construit en 1881 par M. Brière. Au n° 64 se trouve un hôtel monumental, élevé par M. Dumoulin pour M. Lauerre; il est du style Louis XIV et à trois étages, garnis chacun de trois fenêtres. Celles du milieu sont couronnées par un fronton triangulaire, reposant sur deux pilastres qui encadrent ces fenêtres superposées et accompagnées de balustrades, de cartouches et de deux statues d'enfants. L'hôtel portant le n° 68 bis est du style gothique fleuri; il a, au premier étage, une balustrade sculptée à jour, bordant une terrasse; une autre balustrade, semblable à la première, forme couronnement au dessus des fenêtres du premier étage, qui se trouve en retraite de la terrasse.

L'enceinte fortifiée de Paris a été construite en 1841 et 1842: elle était bordée intérieurement par la rue Militaire, qui a fait l'objet d'une remise conditionnelle à la Ville de Paris par le génie, approuvée par la décision ministérielle du 28 juillet 1859.

La rue Militaire est remplacée par le *boulevard Lannes*, entre la porte Maillot et la porte de la Muette, et par le *boulevard Suchet*, entre la porte de la Muette et la porte d'Auteuil. Le boulevard Lannes a été dévié, en 1899, entre les avenues de la Grande-Armée et du Bois-de-Boulogne, en vue de permettre l'exécution des travaux de doublement des voies sur le *chemin de la Grande-Armée aux Faurilles* Compagnie de l'Ouest.

Une zone de servitude non édifiée, sur une largeur de 5 mètres en arrière de l'alignement des clôtures, a été imposée pour les boulevards Lannes et Suchet, aux propriétaires acquéreurs de terrains provenant du bois de Boulogne. Ils sont, en outre, tenus d'établir des clôtures suivant le

Voies et zones de servitude non édifiée de la zone de servitude des terrains pour les boulevards Lannes et Suchet.

type réglementaire, avec interdiction d'exercer aucun genre de commerce ou d'industrie.

La largeur du boulevard Lannes a été fixée à 12 mètres par le décret du 9 septembre 1861 ; celui du 2 mars 1864 lui a donné sa dénomination, en l'honneur de Jean Lannes, duc de Montebello (1769-1809) ; général de brigade en 1797, il se couvrit de gloire à la bataille d'Arcole, accompagna le général Bonaparte en Égypte, commanda la garde consulaire, gagna la bataille de Montebello en 1800, fut nommé maréchal de France et duc à la proclamation de l'Empire, se distingua aux batailles d'Austerlitz, Iéna, Eylau et Friedland et fut blessé mortellement à la bataille d'Essling.

Le boulevard Suchet a 14 mètres de largeur ; sa dénomination lui a été donnée par le décret du 2 mars 1864, en l'honneur de Louis-Gabriel Suchet, maréchal et duc d'Albuféra (1772-1826) ; volontaire en 1791, capitaine en 1798, général de division en 1805, il commanda l'armée française en Espagne, de 1808 à 1812 ; il fut nommé maréchal en 1810 et duc en 1812, après la conquête du royaume de Valence. Il se fit remarquer par sa modération et son équité ; Napoléon disait de lui : « Si j'avais eu, en Espagne, deux maréchaux comme Suchet, non seulement j'aurais conquis la Péninsule, mais je l'aurais conservée. » Suchet fut créé pair de France par le roi Louis XVIII.

L'amiral Jauréguiberry a habité le n° 45 du boulevard Suchet.

La suppression de l'enceinte fortifiée de Paris entre la Seine et la porte de Pantin est, depuis longtemps, décidée en principe ; mais la question financière n'a pas reçu encore de solution. L'exécution est subordonnée à une entente à établir sur la fixation de l'indemnité à payer à l'État, pour la cession des terrains qui dépendent de cette partie des fortifications et qui seraient occupés par des boulevards, des rues et des constructions particulières. Pour la partie comprise entre la Seine (Point-du-Jour) et Pantin, l'estimation des terrains, faite par l'administration des domaines, montait à 130 millions, chiffre qui sera probablement réduit. La Ville de Paris aurait à dépenser une cinquantaine de millions pour travaux de voirie. La réalisation de ce programme entraînera la création de nouveaux quartiers, ce qui favorisera l'accroissement de la population dans la région de l'ouest ; mais cette opération demandera probablement beaucoup de temps, car le prix des terrains serait avili, si on voulait les vendre tous en même temps.

La *cité des Belles-Feuilles*, dont l'entrée se trouve près de l'intersection de la rue des Belles-Feuilles avec la rue Mérimée, a été fondée en 1840, par M. Tamiset, propriétaire.

La *rue des Marronniers* a été ouverte en 1842 sur l'emplacement d'une allée de marronniers, qui ornait le parc de l'ancien château de Boulainvilliers ; pendant plusieurs années après sa création, ce n'était qu'une impasse aboutissant à la rue du Ranelagh. Pour remédier à cette situation, le conseil municipal de Passy a décidé, par délibération en date du 13 juillet 1847, que la rue des Marronniers serait prolongée jusqu'à la rue de Boulainvilliers, sous la condition que les propriétaires intéressés verseraient les subventions offertes par eux pour ce travail ; la délibération du 10 février 1849 autorisa le maire à acheter à M. Morel et à M. et Mme Heurtaut le terrain nécessaire pour réaliser ce prolongement.

L'*avenue Saint-Philibert* est une voie privée, qui est fermée, pendant la

est par des grilles à ses deux extrémités et qui prolonge la rue Lekain ~~arrivant~~ ^{au bout de} rue de la Fontaine : c'est sans doute pour ce motif qu'elle est désignée ~~avec~~ ^{sur} le nom de rue de la Fontaine sur le plan cadastral de 1859. Cette avenue a été ouverte en 1846 sur des terrains appartenant à MM. Messier et Amoret et provenant des dépendances de l'ancien château de Boulainvilliers. Elle porte le prénom du propriétaire, M. Boullée, ancien magistrat, qui l'a achetée.

L'impasse ou passage Cothenet, qui a 5^m.00 de largeur, est une voie privée, allant de la rue de la Faisanderie au boulevard Flandrin : elle a été créée en 1846 par M. Cothenet, propriétaire.

La rue Benjamin-Delessert, qui a été ouverte en 1847, est incorporée au boulevard Delessert; les indications concernant cette rue seront données ci après, en parlant dudit boulevard voir page 157).

Par délibération du 14 mars 1825, le conseil municipal de Passy avait demandé que le sentier, ayant alors 2 mètres de largeur et allant de la barrière Sainte Marie (place du Trocadéro) au chemin de la Croix (rue Decamps), fût remplacé par une rue de 10 mètres de largeur et que cette rue fût dénommée « rue Blanche », comme traversant l'ancien canton dit « l'Arpent-Blanc ». Ce vœu n'a été réalisé qu'en 1848, époque à laquelle la « rue Blanche » fut ouverte, avec une largeur de 10 mètres, entre les abords du boulevard de Longchamp et la rue Decamps. Par délibération du 18 juillet 1847, le conseil municipal de Passy avait approuvé le projet d'ouverture de la rue Blanche, la faisant déboucher sur le boulevard extérieur de Longchamp, en face de la barrière Sainte Marie, par le passage déjà ouvert alors au public sous le nom d'Impasse Triboulet. La partie de la rue Blanche la plus voisine du boulevard de Longchamp a été supprimée pour la formation de la place du Trocadéro. La remise de la rue Blanche, par la Société Malézieux, à la commune de Passy a été approuvée en 1854. En 1862, M. Herran prolongea la rue Blanche, comme voie privée de 12 mètres de largeur, entre la rue Decamps et la rue Herran.

Le décret du 24 août 1864 a donné le nom de *rue Greuze* (1) à la rue Blanche, en l'honneur du peintre Jean-Baptiste Greuze (1725-1805), qui se forma presque seul, se plaisait à peindre des scènes intimes et sut se former un genre très brillant par la naïve simplicité et la grâce infinie qu'il prêtait à ses personnages. Il a laissé beaucoup de tableaux célèbres : *l'Accordée de village*, *la Cruche cassée*, *le Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*, *la Jeune Fille qui pleure son oiseau mort*. Comme son ami Vernet lui reprochait de ne solliciter ni récompense ni distinction, il lui répondit : « Que veux-tu, j'ai le talent facile, mais le jarret trop raide ; je suis un homme d'autrefois : je ne m'incline que devant Dieu et devant les femmes. »

La rue Leroux a été ouverte en 1848 sur des terrains de la plaine de Passy, appartenant aux héritiers de M. Leroux, ancien agent de change, qui avait été un des principaux actionnaires de la Société des terrains de la plaine de Passy et qui mourut en 1843. Elle a porté précédemment le nom de « rue d'Allemagne » et fut ainsi classée par le décret du 31 octobre 1863. Elle a été

(1) La consolidation du sol sous mine a été exécutée sur 7 mètres de longueur en 1860 et 1861. La distance du sol au creux de la carrière est de 22^m.60, vers la cité Greuze, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 11^m.60.

coupée en deux parties par le percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne. La section comprise entre l'avenue Victor-Hugo et l'avenue du Bois-de-Boulogne a conservé le nom de rue Leroux, et le décret du 11 septembre 1888 a donné le nom de *rue Laurent-Pichat* à la partie comprise entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et la rue Pergolèse, en l'honneur de l'écrivain Laurent Pichat (1823-1886).

La *rue Duban* a été ouverte en 1848 sur des terrains appartenant à Mme de la Houssaye et provenant des dépendances de l'ancien château seigneurial de Passy. Elle reçut d'abord la dénomination de « *rue du Marché* », parce que le marché de Passy borde un de ses côtés. Le décret du 10 février 1875 lui avait donné le nom de « *rue de Bouillé* », en l'honneur de M. de Bouillé (1768-1800), l'ancien gouverneur de la Martinique, qui se signala, dans la guerre de l'indépendance américaine, par la prise de la Dominique et de Saint-Christophe, fut nommé lieutenant-général en 1784 et général en chef de l'armée de la Meuse en 1790. L'arrêté préfectoral du 16 août 1879 a donné à cette rue sa dénomination actuelle en l'honneur de Félix-Louis-Jacques Duban (1797-1870), premier grand prix d'architecture en 1823, membre de l'Institut et président du conseil général des bâtiments civils, auteur de divers ouvrages d'archéologie, ainsi que de la restauration du Palais de l'École des Beaux-Arts (1832-1838), du château de Dampierre, appartenant au duc de Luynes, de l'hôtel Molé, qui est devenu le ministère des Travaux publics, de la Sainte-Chapelle, du château de Blois et d'une partie des travaux du Louvre, c'est-à-dire de ceux qui furent exécutés de 1849 à 1851 : galerie d'Apollon, façades regardant la Seine et le jardin de l'Infante. On lui doit les figures adossées aux pilastres qui supportent la balustrade circulaire du tombeau de Napoléon I^{er} aux Invalides, le tombeau de Paul Delaroche, le monument funéraire de François Arago et le monument érigé à l'École des Beaux-Arts en l'honneur du peintre Ingres. Duban a passé les dernières années de sa vie à Passy, dans l'hôtel qu'il avait fait construire rue Desbordes-Valmore, n° 11 *bis* (1).

Gouzay, directeur du personnel au ministère des Travaux publics, demeurait au n° 2 de la rue Duban et y est mort.

La partie de la *rue Léonard-de-Vinci* comprise entre la rue Leroux et la rue de Villejust fut ouverte, en 1848, comme voie privée et avec une largeur de 10 mètres, sur des terrains appartenant aux héritiers de M. Leroux, ancien agent de change. On l'appela « *rue Christine* », prénom d'une petite-fille de M. Leroux. Elle a été classée comme voie publique par le décret du 27 janvier 1866, qui en a fixé les alignements. Le décret du 10 août 1868 lui a donné le nom de Léonard de Vinci, né au château de Vinci, près Florence, en 1452. Ludovic Sforce le logea dans son palais et le nomma directeur de l'Académie de peinture et d'architecture de Milan. Il habita ensuite Florence et Rome et vint enfin se fixer en France, où François I^{er} le combla de bienfaits. Il mourut près d'Amboise en 1589, et on prétend que ce fut entre les bras du roi. Il a peint à fresque *la Sainte Cène*, dans le réfectoire du couvent des dominicains, à Milan. Le musée du Louvre a de lui neuf tableaux, entre autres les portraits de Charles VIII et de Léda del Giocondo (la *Joconde*).

La *rue Pierre-Charron* n'appartient au XVI^e arrondissement que sur une

(1) Voir la biographie de Duban par M. Ducreuzet et l'article de Mme Chochod-Lavergne, pp. 123 à 126 du III^e volume du *Bulletin*.

faible partie de sa longueur, entre l'avenue Marceau et la place d'Iéna. Elle se nommait, en 1849, « rue de l'Union », et formait le prolongement de la « rue d'Angoulême-Saint-Honoré » (aujourd'hui rue de la Boétie), qui avait été concédée par lettres patentes au comte d'Artois et dont les alignements avaient été fixés, le 24 novembre 1778, par le bureau de la Ville. Le décret du 17 septembre 1864 prescrivit l'élargissement de cette rue à 20 mètres et d'autres travaux d'amélioration du quartier de Chaillot (rue de Lubeck, rue de Magdebourg, etc.). Le traité passé entre la Ville et la Société Thome et C^{ie}, pour l'exécution de ces travaux, fut approuvé le 17 mai 1864. Le décret du 2 octobre 1865 donna à la voie élargie le nom de « rue Morny ». Enfin, le décret du 25 janvier 1879 lui assigna sa dénomination actuelle, en l'honneur de Pierre Charron (1544-1603), fils d'un libraire de Paris qui eut vingt-cinq enfants; il fut d'abord avocat, puis entra dans les ordres; ce moraliste a reproduit, dans son *Traité de la Sagesse*, les idées de Montaigne, dont il était l'ami (1).

En 1898, le pavage en pierre de la partie de la rue Pierre-Charron comprise entre la place d'Iéna et la rue Brignole a été converti en pavage en bois.

L'hôtel du ministre de la république du Chili se trouve aux n^{os} 18 et 20, celui du ministre du royaume de Danemark au n^o 27 de la rue Pierre-Charron.

La *villa Aimée* est une voie privée qui a été fondée, en 1850, par M. Bar, au n^o 29 de la rue de la Tour; sa moindre largeur est de 5 mètres.

Le propriétaire d'une voie privée peut lui donner un nom de fantaisie : l'administration ne prescrit de changer ce nom que dans le cas où il serait de nature à créer des confusions et à faciliter des erreurs.

(1) On a adopté, pour une partie de ce quartier, des noms de moralistes : rue de la Boétie, avenue Montaigne, rue Pierre-Charron.

La longueur de la voie sous-minée, rue Pierre-Charron, entre la place d'Iéna et le n^o 12, est de 169 mètres; il s'est produit de nombreux fontis. A l'angle de la rue de Lubeck la distance du sol au ciel de la carrière est de 4^m,50; la hauteur de la galerie d'exploitation est de 2^m,60.

W.



Rues ouvertes de 1851 à 1901, dans les quartiers de Chaillot, de la Muette et de la Porte-Dauphine.

L'établissement de nombreuses lignes de chemins de fer aboutissant à Paris devait donner aux travaux de percement de rues nouvelles une impulsion très vive, par suite de l'accroissement de la population, de la circulation publique et du mouvement des affaires. Mais, comme les événements de 1848 apportèrent un arrêt brusque au développement des travaux, ce n'est qu'en 1852 que commence l'ère de la transformation radicale de Passy et d'Auteuil, due principalement à la direction du baron Haussmann, préfet de la Seine, et de l'inspecteur général des ponts et chaussées Alphand, qui a tracé d'une manière magistrale les grandes avenues du XVI^e arrondissement (1).

Dès le commencement de cette période, la situation de cet arrondissement s'est trouvée heureusement modifiée par l'ouverture du chemin de fer d'Auteuil et par les embellissements du bois de Boulogne.

Le *boulevard Beauséjour*, qu'on avait proposé de dénommer « boulevard Alphand », parce qu'Alphand l'a habité pendant plus de trente ans, longe le chemin de fer d'Auteuil depuis la chaussée de la Muette (station de Passy) jusqu'à la rue de l'Assomption (limite de Passy et d'Auteuil). Ce boulevard a remplacé un chemin de ronde du bois de Boulogne, que le plan cadastral de 1847 indiquait encore sous le nom de « route de ronde à Auteuil ». Autrefois, quand on entrait dans le bois de Boulogne par la grille de Passy, on voyait à gauche le parc de Beauséjour renfermant, au milieu de beaux arbres séculaires et de vastes pelouses, des chalets, cottages et pavillons isolés, construits sur l'emplacement d'anciennes écuries du roi (2). Le Père Lachaise, célèbre jésuite, avant-dernier confesseur de Louis XIV, y eut un pied-à-terre. On y avait établi ensuite une hôtellerie. Mme Récamier habita, sous le premier Empire,

(1) Voir aux pp. 406 et s. des annexes les extraits des *Mémoires* du baron Haussmann, communiqués par M. Emile Potin. *Le Supplément du Petit Journal* (13 juillet 1884) contient un article sur M. Alphand.

(2) Laurent de Jussieu y planta un arbre de Judée, Chateaubriand y travailla à ses *mémoires*; J.-J. Ampère y résidait en même temps que la princesse de Liéven. Rossini y donna ses premières soirées musicales; l'éditeur Heugel aimait à y réunir les célébrités artistiques.

à Auteuil, en vertu du décret du 18 août 1852. Cette délibération fut approuvée par une décision du ministre des Travaux publics du 18 mars de la même année. En 1856, la Ville a vendu aux riverains du boulevard Beauséjour une zone de terrains situés au-devant de leurs immeubles, avec obligation de se clore au moyen de grilles d'un modèle déterminé et de cultiver cette zone en jardins d'agrément.

Alphand, directeur général des travaux de Paris, habita depuis 1854 le premier chalet à gauche de la *villa Beauséjour*, qui a son entrée au n° 7 du boulevard portant le même nom; il mourut, le 6 décembre 1891, dans cette propriété, qui est occupée encore aujourd'hui par sa famille.

Pendant plusieurs siècles, le *bois de Boulogne* (1) a été aménagé, de même que les autres forêts de la couronne, avec de larges avenues et ronds-points ou étoiles, comme on en rencontre dans tous les bois ayant également dépendu des chasses du roi. La loi du 8 juillet 1852 céda à la Ville de Paris le bois de Boulogne, sous la condition de consacrer au moins deux millions à l'embellir, le Gouvernement désirant y remplacer les allées poudreuses de l'ancienne forêt par des jardins anglais. Les dépenses d'aménagement du bois se sont élevées à 16.206.252 francs; mais la Ville a vendu pour 10.401.484 francs

(1) Voir dans le *Bulletin de la Société historique* les articles suivants, de M. Léopold Mar : « Trois Rencontres au bois de Boulogne », p. 177 du I^{er} volume; — au III^e volume : « Un Souper du Régent à Bagatelle », pp. 68 et 69; — « Les Emaux du château de Madrid », pp. 71 et 72; — et « Une Grande Chasse au bois de Boulogne », p. 168;

« Le Château de Madrid », par M. le comte Fernand de l'Eglise, pp. 129 à 133 du II^e volume;

« Les Souvenirs anglais sur le bois de Boulogne », par M. Edmond Wahl, pp. 64 à 66 du III^e volume;

« Les Fêtes de nuit au bois de Boulogne », par M. Charles Alphand, petit-fils du directeur des travaux de Paris, p. 164 du III^e volume;

« Le Troubadour Catelan », par M. Antoine Guillois, pp. 200 et 201 du I^{er} volume;

Anciennes inscriptions de la pyramide Catelan, p. 20 du III^e volume;

Poésie de Mistral sur le troubadour, p. 21 du III^e volume;

Observations sur la sécurité au bois de Boulogne, pp. 187 et 206 du III^e volume;

« Les trois Chênes du bois de Boulogne », par M. Tabariès de Grandsaignes, p. 112 du II^e volume;

« La Forêt de Rouvray », par M. Gaston Duchesne, pp. 170 du II^e et 8 du III^e volume;

« Le Bois de Boulogne pendant la Révolution », par Mme Chocho-d-Lavergne, pp. 21 à 25; — « La Comédie à Bagatelle », par M. le Dr Chassagne, avec une note de Mme Chocho-d-Lavergne, pp. 227 et 227; — « Tué par les fauves », de M. Gaston Duchesne, p. 199; — et « Anecdote sur Bagatelle », par M. Léna, p. 227 du III^e volume.

Voir également l'article publié par M. Brau de Saint-Pol Lias dans le *Monde moderne* le juillet 1899, et un article du *Petit Journal* du 17 juillet 1895.

La monographie du bois de Boulogne pourra faire l'objet d'un ouvrage spécial; je me bornerai donc ici à ajouter aux indications données ci-dessus la liste suivante de livres publiés au sujet du bois de Boulogne :

Lettre de saint Vincent de Paul au cardinal de Laroche-foucauld, sur l'état de dépréciation de l'abbaye de Longchamp. En latin, avec la traduction française et des notes par l'abbé Jean de Labourderie, Paris, Montardier, 1827;

Vie de Mme Isabelle, sœur de saint Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp, par Daniello, Paris, 1840;

Le bois de Boulogne, précis historique et littéraire, par Mme Emilia Telsatme, Paris, mp. A. Delcambre, 1854;

Notice pittoresque et historique sur le bois de Boulogne et ses environs, par G. D., chef de bureau à la préfecture de la Seine, Paris, A. Fontaine, 1855;

Le bois de Boulogne architectural, avec dessins, par Th. Nequer, Paris, Coudrier, 1860;

Paris-guide, par les principaux écrivains et artistes de la France, Paris, Librairie internationale, 1867 (voir l'article d'Amédée Achard sur les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, Auteuil et Passy), t. II, pp. 1228 à 1250.

de terrains et a reçu de l'État une subvention de 2.410.313 francs, ce qui a réduit la dépense à sa charge au chiffre de 3.694.433 francs.

Les travaux de transformation du bois de Boulogne ont été commencés par l'architecte Hittorf, membre de l'Institut, avec le concours du jardinier Varé. Ils ont été repris et achevés par Alphand, qui est l'auteur du plan de transformation effectivement réalisé et qui a été heureusement secondé par le jardinier paysagiste Barillet-Deschamps (1).

Le projet dressé, à la fin du XIX^e siècle, pour l'éclairage électrique du bois de Boulogne, supposait qu'il serait exécuté successivement en trois lots : 1^o allée des fortifications entre les portes Maillot et Dauphine et parcours de la porte Dauphine à Suresnes ; 2^o allées du tour du lac ; routes de Saint-Cloud, de la Muette à Neuilly, des lacs à Passy ; 3^o avenue de l'Hippodrome et partie de l'avenue de la Reine-Marguerite.

Il est bien regrettable que la situation des crédits n'ait pas encore permis de réaliser ce projet.

La rénovation des principaux quartiers de Paris, notamment du XVI^e arrondissement, par Alphand, est basée sur ce qu'au lieu de procéder à des percements de rues isolément, comme on l'avait fait jusqu'alors, il a arrêté, d'après des vues d'ensemble, le tracé de larges avenues et de nouveaux boulevards.

La première avenue ainsi créée fut celle du *Bois-de-Boulogne*. Le décret du 2 mars 1864 lui avait donné officiellement le nom d'« avenue de l'Impératrice », qu'elle avait déjà reçu en fait, depuis sa création. Un arrêté du maire de Paris, du 12 septembre 1870, la dénomma « avenue Urich » (nom du général qui commandait Strasbourg pendant le siège de cette ville). Elle a reçu, par décret du 10 février 1875, sa dénomination actuelle.

En vue de faciliter les relations entre le centre de Paris et le bois de Boulogne, le gouvernement décida, par décret du 31 mars 1854, la rectification et l'élargissement de la route départementale n^o 4 entre les abords de la place de l'Étoile 2) et la porte Dauphine, ainsi que, par décret du 13 août de la même année, l'ouverture de la nouvelle voie (3) sur une longueur de 90 mètres

1 L'ouvrage qui a été publié sur la généralité de Paris (divisée en ses vingt-deux élections, le 4 septembre 1708, et dont un résumé a été communiqué à la Société historique par son secrétaire général, M. Emile Potin, indiqué pour le bois de Boulogne une superficie, « tant en bois planté que places vuides ou remplies de bâtiments », qui équivaut à 678 hectares. Il est dit dans cet ouvrage que le bois est « renfermé de murailles », que les religieuses de Longchamp y possédaient anciennement 80 hectares, qui ont été réunis au corps du bois par arrêt du conseil du 18 mai 1679 et qu'un arrêt du même conseil du 29 avril 1689 a ordonné que, pour indemniser les religieuses de cette réunion et pour leur racheter leurs droits d'usage et de pâturage, il leur serait fait fonds annuellement de 2400 livres. 14 87

La superficie du bois de Boulogne est actuellement de 848 hectares, dont 376 en forêt, 193 en gazons, jardins et maisons, 129 en routes et sentiers, 121 en concessions diverses et 29 en eaux. La longueur des routes, allées et sentiers est de 160 kilomètres, et celle des ruisseaux de 12 kilomètres. L'alimentation des lacs et des cascades consomme environ 800 mètres cubes d'eau par jour.

Les locations, concessions et recettes diverses procurent un revenu annuel d'environ 600.000 francs, un peu supérieur aux dépenses annuelles d'entretien.

Voir à la page 9 du III^e volume du *Bulletin* une note de M. Tabariès de Grandsaignes sur d'anciens plans du bois de Boulogne.

2 Pour la place de l'Étoile, voir page 76.

3 Les travaux d'ouverture de l'avenue du Bois-de-Boulogne ont été commencés par le service des routes départementales de la Seine ; ils ont été continués et terminés par

partir de la place de l'Étoile, qui se trouvait alors en dehors de l'enceinte de Paris. On a créé ainsi une grande voie dont la largeur est de 40 mètres au débouché de la place de l'Étoile, sur une longueur de 90 mètres ; au-delà et jusqu'à la porte Dauphine, la largeur est de 120 mètres (1). Une zone de servitude *non ædificandi* est réservée sur 10 mètres de largeur, de chaque côté de l'avenue, sur les terrains qui avaient été expropriés par la Ville ; aucun genre de commerce ou d'industrie ne peut y être exercé (2). L'ouverture de l'avenue du Bois-de-Boulogne était comprise dans les travaux à faire suivant le traité conclu le 18 mai 1858 entre l'État et la Ville de Paris, en vue de la réalisation d'une série d'opérations de voirie. Les dépenses d'établissement de cette avenue se sont élevées à 542.991 francs, dont moitié à la charge du département de la Seine, attendu que l'avenue se trouvait alors en dehors du mur d'enceinte de Paris et faisait partie de la route départementale n° 4 ; en outre, la Ville de Paris a dépensé une somme de 105.000 francs pour l'élargissement du pont du chemin de fer d'Auteuil, les semis et plantations de l'avenue et le drainage de l'allée des cavaliers.

Le percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne a supprimé la *rue Andréine*, la *rue des Vernis* et une partie de la rue de la Pelouse. Il a coupé les rues de Bellevue (rues Chalgrin et de Traktir), des Bouchers (Chalgrin), de Villejust, Leroux, l'avenue de Saint-Denis (avenue Malakoff), les rues du Petit-Parc (Spontini et Pergolèse), de la Pompe, Picot, de la Faisanderie et l'avenue Bugeaud.

Le n° 27 de l'avenue du Bois-de-Boulogne a été habité par l'économiste Michel Chevalier, de 1862 à 1879, et le n° 64, près la villa Saïd, par Jean-Hippolyte-Auguste Delaunay de Villemessant (ce dernier nom était celui de sa mère), qui a fondé *le Figaro* et plusieurs autres journaux, est né en 1812 et mourut en 1879, à sa villa de Monte-Carlo ; il avait habité, en 1853, une villa sur la rue Boileau et conserva sa maison de l'avenue du Bois-de-Boulogne depuis 1872 jusqu'à sa mort ; il a été inhumé au cimetière d'Auteuil (3).

C'est à l'avenue du Bois-de-Boulogne que se trouve l'hôtel qui a été légué par le Dr Evans à la ville de Philadelphie et qui a été loué et aménagé par l'État pour y loger des souverains pendant l'Exposition universelle de 1900 ; c'est en sortant en voiture de cet hôtel que le shah de Perse a failli être victime d'un attentat.

Le public sera bientôt admis à visiter, au n° 59 de l'avenue du Bois-de-Boulogne, les magnifiques collections de l'hôtel où le célèbre auteur dramatique Dennery est mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans et où Mme Dennery avait rassemblé un très grand nombre d'objets d'art japonais ; ce musée, dont M. Deshayes est l'érudit et aimable conservateur, permettra d'apprécier non seulement les arts, mais encore l'histoire du Japon.

Le service des promenades et plantations de Paris, sous la direction d'Alphand, de M. Fontaine et Darcel, ingénieurs des ponts et chaussées, et de M. Lalo, conducteur en chef de section.

(1) Cette largeur de 120 mètres comprend une chaussée centrale de 16 mètres, deux allées latérales de 12 mètres chacune, deux larges zones gazonnées et plantées d'arbustes, enfin deux chaussées ayant chacune 9 mètres de largeur et longeant les grilles des propriétés riveraines.

(2) Voir aux annexes (pp. 413 et s.) la loi du 22 juin 1854 et le décret du 13 août de la même année concernant la place de l'Étoile et l'avenue du Bois-de-Boulogne.

(3) Voir les pages 93 et 94 du tome IV du *Bulletin*.

A l'angle de l'avenue du Bois-de-Boulogne, de la rue Duret et de l'avenue Malakoff, n° 124, l'architecte Sanson a élevé un palais pour le comte Boni de Castellane (1). Il se compose d'un grand corps de logis principal à un étage sur rez-de chaussée et de deux ailes semblables, en retour d'équerre, le tout garni de hautes fenêtres cintrées, reliées entre elles par des pilastres de marbre rose. Une balustrade court tout au long de l'entablement du bâtiment.

On voit au n° 30, à l'angle des rues Lesueur et Chaligny, un hôtel d'un bel aspect ; au n° 32, un hôtel Renaissance, édifié en 1884 et riche d'ornementations ; et, au n° 54, un grand hôtel, avec large perron tournant et riche balustrade en pierre ; un fronton cintré couronne le milieu du bâtiment. L'hôtel du ministre de la république de Saint-Marin se trouve au n° 44 de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

La rue de Presbourg constitue une partie de la rue circulaire, créée pour donner des accès aux hôtels de la place de l'Étoile, conformément au décret du 13 août 1854, qui a réglé la belle ordonnance de cette place et de ses abords ; ce décret a assigné à cette rue une largeur de 21 mètres ; elle a été tracée avec des rayons de 160^m,43 et de 172^m,42. Le décret du 2 mars 1864 lui a donné sa dénomination actuelle, en mémoire de Presbourg, ancienne capitale de la Hongrie, où fut signé, le 26 décembre 1805, le traité cédant Venise et une partie du Tyrol à la France et érigeant la Bavière et le Wurtemberg en royaumes.

Georges V, dernier roi de Hanovre, né en 1819, à qui son infortune (conquête de son royaume par la Prusse) noblement supportée et son infirmité (il était devenu aveugle) avaient concilié l'estime et l'affection de l'Europe, est mort le 12 juin 1878 dans l'hôtel n° 7 de la rue de Presbourg. L'ambassade de Turquie se trouve dans cette rue, au n° 10. Coquelin aîné, l'acteur célèbre, demeure au n° 6.

Parmi les grands percements qui ont été exécutés dans le XVI^e arrondissement, sous le second Empire, celui de l'avenue du Bois-de-Boulogne est le seul qui ait été terminé avant l'annexion des communes suburbaines, prononcée par la loi du 16 juin 1859. Les avenues portant actuellement les noms de Marceau, Trocadéro, Henri-Martin, Iéna et Kléber ont été décrétées en 1858. Pour suivre l'ordre chronologique, je ne parlerai de ces avenues qu'après avoir mentionné les rues ouvertes de 1854 à 1858.

La villa Saïd, impasse ayant son entrée n° 56 de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et barrée, à l'autre extrémité, par le chemin de fer d'Auteuil, a été fondée en 1854, avec une largeur de 7^m,50, par M. Hardon, un des entrepreneurs des travaux de construction du canal de Suez. Le nom de cette villa, qui est plantée d'arbres, rappelle celui de Port-Saïd, par lequel le canal de Suez débouche sur la Méditerranée, ou celui de Saïd Pacha (1822-1863), khédive d'Égypte (Saïd est le nom que les Arabes donnent à la Haute-Égypte). Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel*, du *Monde illustré*, etc., mourut en 1887, dans son hôtel de la villa Saïd, n° 1. Anatole France, de l'Académie française, demeure au n° 6.

La villa Dupont, ainsi dénommée par l'arrêté du 1^{er} février 1877, est une voie privée, en impasse, qui aboutit à la rue Pergolèse et a été créée en 1854,

(1) Mme la comtesse Boni de Castellane a donné un million pour l'édification de l'hôtel de la Charité, rue Pierre-Charron (VIII^e arrondissement).

sous le nom de cité Dupont, avec une largeur de 4 mètres, par M. Dupont, propriétaire des terrains.

La *rue Marbeau*, qui est voisine de la villa Dupont et aboutit également à la rue Pergolèse, a été ouverte, en 1834, par M. Dupont, sur des terrains ayant appartenu à M. Marbeau, trésorier général honoraire des Invalides et père du fondateur des crèches.

La *villa du Redan*, qui débouche sur l'avenue Malakoff, près des fortifications, est une voie privée, de 6^m,30 de largeur, fondée en 1834 par M. Cessard, propriétaire des terrains, qui, à l'occasion du mariage de l'impératrice, lui donna le nom de « *villa Eugénie* ». L'arrêté préfectoral du 1^{er} février 1877 lui a donné sa dénomination actuelle, en raison du voisinage du redan de la porte Maillot.

Le *boulevard Émile-Augier* doit son nom au membre de l'Académie française (1820-1889), auteur de tant de pièces de théâtre qui ont eu le plus grand succès. Comme il était très modeste, il disait : « Je suis né en 1820 et, depuis, il ne m'est rien arrivé. » La partie de ce boulevard qui se trouve auprès du château de la Muette a été exécutée en 1854 et est restée fort longtemps à l'état d'amorce, n'ayant que 250 mètres de longueur. L'achèvement de ce boulevard a coïncidé avec celui de la ligne de chemin de fer qu'il suit parallèlement. On avait d'ailleurs réuni, en 1896, au boulevard Émile-Augier, le « boulevard Flandrin prolongé », qui formait impasse sur une longueur de 50 mètres, à partir de l'avenue Henri-Martin, à gauche du chemin de fer. Ces deux tronçons ont été réunis grâce aux travaux (1) exécutés de décembre 1898 à juillet 1900; maintenant, le boulevard Émile-Augier constitue une voie continue, longeant le chemin de fer d'Auteuil depuis la chaussée de la Muette jusqu'à l'avenue Henri-Martin.

La *rue Rude* a été ouverte en 1854, lors du percement de l'avenue du Bois-de-Boulogne, sur des terrains appartenant à la Ville et provenant de l'ancien promenoir ou pelouse de l'Étoile. On l'a d'abord appelée « rue Neuve ». Le décret du 2 mars 1867 lui a donné sa dénomination actuelle en l'honneur du sculpteur François Rude (1784-1855), grand prix de Rome en 1808. Il avait commencé par être poëlier-fumiste; on lui doit le *Jeune Pêcheur napolitain*, la statue en bronze de Godefroi Cavaignac au cimetière Montmartre et le fameux bas-relief de l'arc de l'Étoile, intitulé *le Départ*, ou *la Marseillaise conduisant les soldats français au combat*. Un autographe de Rude porte : « Je crois cette fois avoir réussi, car il y a là dedans quelque chose qui me fait passer à moi-même chaud et froid dans l'âme : nos guerriers courent à la défense de la patrie et non à la gloire. »

Le vice-amiral comte d'Estaing (2), né en 1729, avait rue de Passy un hôtel, qui était surtout remarquable par l'étendue et la beauté de son parc. Il s'illustra par ses campagnes de 1778 et 1780, battit la flotte anglaise près Sainte-Lucie et prit la Grenade; il fut exécuté sous la Terreur, le 28 avril 1794.

Le parc de l'hôtel d'Estaing (3), qui a été nommé ensuite parc *Guichard*,

(1) Ces travaux de voirie ont été dirigés par M. l'inspecteur général Boreux et par MM. les ingénieurs Babinet et Bret.

(2) Voir aux annexes (p. 420) l'article de M. Antoine Guillois, intitulé : « L'Amiral d'Estaing à Passy et à Sainte-Pélagie ».

(3) M. de Riancey a occupé le premier étage de l'hôtel d'Estaing, depuis 1848 jusqu'à sa démolition.

en date du 5 décembre 1838. Il résulte de cette délibération, pour laquelle M. Guibert s'était abstenu de voter, que les rues du parc Guichard avaient été dès 1834 assainies par des égouts, qu'elles étaient nivelées avec les rues adjacentes, garnies de caniveaux pavés, trottoirs et appareils d'éclairage. En conséquence, ces rues, établies par la Société civile formée entre MM. Guichard, Guibert et Lesar, ont été remises à la commune de Passy, pour être entretenues par elle, et classées comme voies publiques.

La « rue Sainte-Claire » avait été ainsi nommée parce que Mme Ohnet, dont le mari était l'architecte de la compagnie du parc Guichard, portait le prénom de Claire. Le décret du 3 décembre 1883 a donné à cette rue le nom du jurisconsulte *Faustin Hélie* (1799-1884), qui a habité la rue Singer de 1859 à 1879, et ensuite l'hôtel n° 18 de la rue Desbordes-Valmore jusqu'à sa mort, survenue en 1884. *Faustin Hélie* a été président de la Cour de cassation ; sa théorie du Code pénal et son traité d'Instruction criminelle font autorité.

La rue *Delaroche* (nommée précédemment « rue Saint-Georges », en raison du prénom d'un des cointéressés de M. Guibert) a reçu son nom, le 24 août 1864, en l'honneur du peintre Hippolyte, dit Paul Delaroche (1797-1856), membre de l'Institut, qui a décoré l'hémicycle du palais des Beaux-Arts.

La rue *Desbordes-Valmore* (1), nommée précédemment rue Notre-Dame, parce que l'église de Passy a été consacrée sous le vocable de Notre-Dame-de-Grâce, a été ouverte, comme les rues précédentes, en 1854, sur les terrains de l'ancien parc Guichard. Elle a reçu son nom actuel, par décret du 24 août 1864, en l'honneur de Marceline Desbordes, dame Valmore (1786-1859), qui a publié des romances, contes en vers, élégies et autres poésies, *A celles qui pleurent, la Veillée*, etc. — Il résulte de conventions acceptées par les propriétaires qu'une servitude *non altius tollendi* limite, sauf pour les maisons d'angle, la hauteur des constructions sur le côté droit de la rue Desbordes-Valmore, entre les rues de la Tour et Nicolo, ce qui conservera aux numéros pairs de cette section leur caractère d'élégants petits hôtels.

La place *Possoz*, qui a 45 mètres sur 35, doit son nom à Jean-Frédéric *Possoz* (1797-1875), qui a été maire de Passy sous la monarchie de Juillet (2), ainsi que pendant les premières années de l'empire jusqu'à l'annexion. Il résulte d'une lettre de M. Guibert, administrateur de la Société des terrains de l'ancien parc Guichard, que cette Société avait résolu de donner à cette place le nom du maire *Possoz*, sans l'en prévenir. M. *Possoz*, dernier maire de Passy, s'y était fixé en 1827 ; il fut maire de 1834 à 1848 et membre du conseil général de la Seine pendant le même temps ; réintégré comme conseiller général en 1849 et comme maire de Passy en 1852, il fut, jusqu'en 1870, le doyen du conseil général de la Seine.

On voit, sur deux côtés de la place *Possoz* (d'une part, entre les rues Cortambert et Delaroche ; d'autre part, entre les rues *Faustin Hélie* et Guichard), des parties non bâties qui constituent des amorces de la voie projetée pour relier directement la place du Trocadéro à la rue Mozart et à la chaussée de la Muette ; cette voie, projetée dès le second Empire, n'a pas été exécutée.

(1) La voie sous-minée a été consolidée en 1856, sur 56 mètres de longueur ; devant le n° 6, la distance du sol au ciel de la carrière est de 8^m.30 et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 3^m.50.

(2) Voir aux annexes (pp. 421 et 423) les biographies de MM. *Possoz* et Dauvergne, maires de Passy.

Le *boulevard Flandrin*, dans l'axe duquel passe le chemin de fer, s'est d'abord nommé « *boulevard latéral au chemin de fer d'Auteuil* » ; il se compose, en effet, depuis la station de l'avenue Henri-Martin jusqu'à la rue Dufrénoy, de deux voies séparées l'une de l'autre par la voie ferrée ; la largeur entre les constructions et la clôture du chemin de fer est de 12 mètres. La partie comprise entre la rue de la Tour et la rue du Puits-Artésien (rue Dufrénoy) a été ouverte par la Ville de Paris, en 1856, sur des terrains désaffectés du bois de Boulogne. Le côté pair a été ensuite continué depuis la rue du Puits-Artésien jusqu'à la rue de Longchamp prolongée, sur un terrain appartenant à M. Théry, au moyen d'un échange fait entre ce propriétaire et la Ville, en 1857. Le prolongement entre la rue de Longchamp et la rue du Général-Appert (1) a été exécuté, par les propriétaires riverains, comme voie privée. Du côté de la porte Dauphine, le boulevard Flandrin avait été ouvert dès la création de la station du chemin de fer, dénommée station du Bois-de-Boulogne ; mais le boulevard est resté fort longtemps en lacune, aux abords de l'impasse Cothenet, ce qui réduisait également ces deux sections du côté pair du boulevard Flandrin à l'état d'impasses. Il sera bientôt achevé, puisque le conseil municipal de Paris a, par délibération du 11 avril 1900, autorisé le préfet de la Seine à acquérir, moyennant 100.000 francs, la partie de l'immeuble sis impasse Cothenet, n° 12 bis, d'une superficie de 486 mètres carrés, nécessaire pour compléter, sur ce point, l'ouverture du boulevard Flandrin.

Le nom actuel de ce boulevard lui a été donné par décret du 2 octobre 1865, en l'honneur d'Hippolyte Flandrin (1809-1864), peintre d'histoire, élève d'Ingres, grand prix de Rome en 1832. On lui doit la vaste frise de Saint-Vincent de Paul, les peintures murales du château du duc de Luynes, à Dampierre, et de l'église Saint-Germain-des-Prés. Un monument lui a été élevé dans cette église : « A Hippolyte Flandrin, ses amis, ses élèves, ses admirateurs ; — enlevé prématurément aux arts qu'il honorait par son caractère et son talent. »

Les glacières du bois de Boulogne sont établies sur le côté impair du boulevard Flandrin, près de l'angle de la rue Dufrénoy. Barthélemy Saint-Hilaire, 1805-1895, philosophe et helléniste (2), traducteur d'Aristote et de l'*Illéade*, secrétaire général de la présidence de M. Thiers, sénateur, que la Société historique d'Auteuil et de Passy s'honorait de compter parmi ses membres, habitait, au boulevard Flandrin, l'hôtel portant le n° 14.

Un décret du 3 novembre 1856 autorisa la Ville de Paris à acquérir de MM. Thery et Duval la propriété d'une partie du chemin ouvert par eux sur leurs terrains pour établir une communication entre l'avenue d'Eylau (avenue Victor-Hugo) et le boulevard latéral au chemin de fer d'Auteuil. Cette acquisition fut faite en 1857, par contrat notarié des 10 et 20 mars ; la nouvelle voie, ayant 12 mètres de largeur, fut nommée « *rue du Puits-Artésien* », à cause du voisinage du puits artésien, fore de 1855 à 1863, au square Lamarque. Vers 1860, cette rue fut prolongée par la Ville jusqu'au boulevard Lannes.

(1) Cette voie, comprise entre l'impasse Cothenet et la rue du Général-Appert a été ouverte par la Ville de Paris, en 1857. La largeur de la voie sous-minée est de 15 mètres. Elle est prolongée jusqu'à la rue de Longchamp, la distance totale du trajet de la carrière est de 110,50 ; elle est terminée par un trottoir de 1,50 mètre de largeur.

(2) *Œuvres complètes*, Paris, 1895, 2 vol. in-8, chez M. L. Larousse, p. 424.

Le décret du 27 février 1867 a donné à la rue du Puits-Artésien sa dénomination actuelle de *rue Dufrénoy*, en l'honneur de Pierre-Armand Dufrénoy (1792-1857), inspecteur général des mines, qui a fait avec Élie de Beaumont, de 1823 à 1841, la carte géologique de la France. Le doublement des voies du chemin de fer a exigé la reconstruction du pont Dufrénoy, achevée de février à août 1900.

La *rue des Bauches* était autrefois un sentier qui traversait le lieu dit « les Bauches » ; il résulte des délibérations du conseil municipal de Passy, en date des 10 novembre 1845 et 11 décembre 1846, que ce sentier avait alors 2^m,75 de largeur, que c'était une voie privée fournie par les propriétaires riverains dans l'intérêt de l'exploitation de leurs terres qui, encore à cette époque, n'étaient pas bâties ; le conseil municipal estimait que ce sentier n'avait aucun caractère d'utilité communale. Il a été successivement élargi, au moyen d'abandons de terrains consentis par les propriétaires riverains. L'arrêté du 16 février 1856 a fixé pour cette rue une largeur légale de 8 mètres.

L'*avenue Montespan*, qui va de l'avenue Victor-Hugo à la rue de la Pompe, a été formée, en 1856, par Arsène Houssaye ; c'est une voie privée de 7^m,50 de largeur, fermée pendant la nuit à ses deux extrémités par des grilles. Le nom de cette avenue rappelle celui de Françoise-Athénaïs de Rochechouart, qui épousa, en 1663, Henri-Louis de Pardaillan, marquis de Montespan. Arsène Houssaye, à qui sa *galerie de portraits du XVIII^e siècle* a valu la décoration, en 1846, a été administrateur de la Comédie-Française de 1849 à 1856. Il a publié beaucoup d'ouvrages, dont plusieurs se ressentent de sa prédilection pour l'époque de Louis XIV et de Louis XV, pour ses arts, ses mœurs et sa littérature, et rappellent, avec beaucoup d'esprit, d'ailleurs, les grâces raffinées de ce temps.

La *rue Bénouville*, qui s'est d'abord appelée « rue Chabrol », a été ouverte en 1856, avec une largeur de 10 mètres, sur des terrains appartenant à M. Chabrol, architecte du Palais-Royal, mort en 1875, et à M. Marbeau, fondateur et président jusqu'à sa mort de la Société des crèches (1). Les alignements de cette rue ont été fixés par arrêté du 16 décembre 1856. Elle a reçu sa dénomination actuelle, par décret du 10 février 1875, en l'honneur du peintre François Léon Bénouville (1823-1859), qui obtint le grand prix à l'École des Beaux-Arts, sur ce sujet : *Jésus dans le Prétoire*, et exposa, en 1853, une grande toile : *Saint François-d'Assise mourant*, qui a été achetée par le musée du Luxembourg. Rue de Bénouville se trouve, depuis 23 ans, un cirque où M. Molier, un maître en dressage et en haute école, donne tous les ans, sur invitations, une représentation d'amateurs du grand monde.

Sur la rive droite, la moitié du pont de l'Alma appartient, du côté d'amont, au VIII^e, et l'autre moitié, du côté d'aval, au XVI^e arrondissement. Le décret du 6 décembre 1854 a décidé, en mémoire de la victoire remportée le 20 septembre de la même année (2) par l'armée d'Orient, en Crimée, la construction

(1) M. Marbeau avait acheté, en 1844, son immeuble, qui tenait d'un côté à la rue de la Faisanderie (163^m,55), de l'autre à la rue du Petit-Parc, actuellement Spontini (152 mètres) à gauche, à l'emplacement de la rue Chabrol, actuellement Bénouville (104^m,60), et, à droite, à l'emplacement de la rue de Longchamp prolongée.

(2) L'Alma est un fleuve de Crimée qui se jette dans la mer Noire, entre Sébastopol et Eupatoria ; la victoire fut remportée, près de ce fleuve, par le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, à la tête des armées française et anglaise, sur une armée russe, commandée par le prince Mentschikoff.

teur exceptionnelle des eaux pendant l'hiver de 1854 à 1855 fit obstacle à l'achèvement du pont de l'Alma dans le délai fixé. La circulation y fut établie provisoirement le 15 août 1855 ; mais des mouvements survenus au décintrement retardèrent l'ouverture définitive du pont jusqu'au 2 avril 1856, jour où il livra passage au cortège impérial, qui se rendait au Champ de Mars pour la remise des drapeaux aux régiments revenus de la campagne de Crimée. Toutefois, le pont de l'Alma ne fut entièrement achevé qu'en 1857.

Il se compose de trois arches elliptiques ; celles de rive ont 38^m,50 et celle du milieu 45 mètres d'ouverture. La longueur est de 153 mètres et la largeur de 20 mètres ; la chaussée est de 12 mètres et les deux trottoirs font 4 mètres chacun. La dépense du pont proprement dit, qui a été partagée par moitié entre l'État et la Ville de Paris, s'est élevée à 1.620.000 francs.

Les quatre statues qui décorent les avant-becs et arrière-becs du pont sont en pierre dure de Chérences et ont coûté 110.000 francs. Chacune d'elles représente un militaire des corps de l'armée de ligne ayant pris part à la campagne de Crimée. Les statues des avant becs (un zouave et un soldat de l'infanterie de ligne) sont dues à Diéboldt ; les deux autres (un artilleur et un chasseur à pied) sont d'Arnaud.

Le décret du 6 mars 1858 a déclaré d'utilité publique l'ouverture des voies suivantes :

1° Un boulevard de 40 mètres de largeur, devant partir du quai Debilly, dans l'axe du pont de l'Alma, pour aboutir à l'avenue des Champs-Élysées (ce boulevard est l'avenue de l'Alma) ;

2° Un boulevard de 40 mètres de largeur, devant commencer audit quai, presque en face ledit pont, et devant aboutir à la place de l'Étoile (c'est l'avenue Marceau) ;

3° Un boulevard de 40 mètres de largeur, partant du même point et se dirigeant sur la barrière Sainte-Marie (c'est l'avenue du Trocadéro) ;

4° Un boulevard de 40 mètres de largeur, partant de la place de l'Étoile, pour aboutir au quinconce placé vis-à-vis du pont d'Iéna (c'est l'avenue d'Iéna) ;

5° Et des amorces des voies secondaires, traversant ces boulevards ou y aboutissant, ces amorces devant être ouvertes sur toute l'étendue des propriétés situées à l'intersection des voies principales et des voies secondaires.

Le même décret a autorisé l'ouverture, dans la commune de Passy, d'un boulevard de 40 mètres de largeur, devant prolonger le boulevard ci-dessus décrit sous le n° 3 jusqu'à la porte de la Muette (c'est l'avenue Henri-Martin), et d'un boulevard formant rectification de celui de Passy et se prolongeant jusqu'à la rencontre du boulevard de Longchamp (c'est l'avenue Kléber).

L'ouverture de l'avenue de l'Alma a coûté 12.489.284 francs, d'où il faut déduire 1.103.504 francs de recettes provenant de revente de terrains et vente de matériaux, ce qui fait ressortir une dépense nette de 11.385.780 francs. Je ne donnerai pas d'autres indications sur l'avenue de l'Alma, parce qu'elle se trouve entièrement sur le VIII^e arrondissement ; mais la *place de l'Alma* appartient en partie au XVI^e. Elle a été déclarée d'utilité publique par le décret précité du 14 mars 1858, comme conséquence des alignements indiqués sur les plans joints à ce décret ; elle a été terminée en 1864, c'est-à-dire avant l'achèvement de l'avenue de l'Alma ; cependant, les plaques indiquant le nom

de cette place n'ont été posées qu'en 1871 ; elle dessert des courants multiples de circulation.

Les *avenues du Trocadéro* et *Henri-Martin*, qui sont séparées par la place du Trocadéro, n'en formaient autrefois qu'une seule, dénommée « avenue de l'Empereur » ; elles ont été exécutées (1) de 1862 à 1868, sous la direction d'Alphand ; les travaux ont été terminés d'abord entre la porte de la Muette et la place du Trocadéro, ensuite entre cette place et le quai Debilly.

Le décret du 6 mars 1858 n'avait pas tardé à être exécuté sur le territoire de Passy (avenue Henri-Martin) ; mais six ans après la promulgation de ce décret, les travaux considérables qu'exigeait l'ouverture du boulevard entre la place du Trocadéro et le quai Debilly étaient encore peu avancés. Le décret du 2 mars 1854 donna au nouveau boulevard le nom d'« avenue de l'Empereur », et deux décrets des 17 février et 24 septembre 1864 approuvèrent les traités passés entre la Ville de Paris et la Société Thome et C^{ie}. La dépense totale pour les opérations de voirie auxquelles s'appliquait ce traité, et parmi lesquelles figurait l'achèvement de l'avenue du Trocadéro, s'est élevée à 19.810.149 francs ; mais la vente des terrains et matériaux avait produit, au 1^{er} janvier 1870, une recette de 2.647.572 francs, et il restait encore à cette époque des terrains à aliéner.

En 1866, les déblais de l'avenue du Trocadéro, à qui ce nom a été donné par un arrêté préfectoral du 1^{er} février 1877, que le décret du 10 novembre suivant a confirmé, étaient poussés avec la plus grande activité ; on ne les interrompait même pas pendant la nuit : c'était le moment qu'on choisissait, par mesure de précaution, pour faire jouer la mine. Aux abords du quai Debilly, il a fallu exécuter un remblai dont la hauteur maxima est de 11 mètres. Dans cette partie du tracé, qui domine la Manutention des vivres militaires, construite sur l'emplacement de l'ancienne manufacture royale de tapis de la Savonnerie (2), il n'existe de maisons que sur le côté nord ; le côté le plus voisin de la Seine n'est pas bâti et forme une terrasse laissant la vue s'étendre au-dessus des immeubles situés au pied et n'ayant pas d'accès sur l'avenue ; il a donc fallu la maintenir par un grand mur de soutènement de 360 mètres de longueur, fondé sur un banc d'argile.

L'avenue Henri-Martin, qui s'est nommée d'abord « avenue de l'Empereur », puis, de 1877 à 1883, « avenue du Trocadéro », a reçu, par décret du 3 décembre 1883, sa dénomination actuelle en l'honneur d'Henri Martin (1810-1883), qui a été maire du XVI^e arrondissement et a publié l'*Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1789*, ouvrage couronné par l'Académie française. Cette avenue a été exécutée en déblai du côté de la place du Trocadéro et en remblai du côté du bois de Boulogne. La hauteur du mur de soutènement du cimetière de Passy montre que les déblais ont été considérables ; leur hauteur a atteint 10 mètres. On les a utilisés pour remblayer

(1). Les travaux d'ouverture des avenues du Trocadéro, Henri-Martin, d'Iéna et Marceau ont été exécutés sous les ordres de M. l'ingénieur Darcel, avec le concours de MM. les conducteurs des ponts et chaussées Lalo, pour l'avenue Henri-Martin, et Selheimier, pour les trois autres avenues.

Le sol sous-miné de l'avenue du Trocadéro a été consolidé, en 1887, sur 270 mètres de longueur, entre les nos 22 et 44 ; à l'angle de la rue de Magdebourg, la distance du sol au ciel de la carrière est de 8^m,08, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 3 mètres.

(2) Voir ci-dessus pp. 53 et 83 ; pour la manufacture de la Savonnerie et pour la Manutention.

la Ville de Paris (1) devant le jury d'expropriation, dont la décision a été rendue le 14 juillet 1860 : aucune construction ne peut être élevée dans une zone de 10 mètres en arrière de l'alignement des clôtures : cette zone devra toujours être cultivée en parterres d'agrément, de niveau avec l'avenue ; toutes les grilles de clôture sont du modèle réglementaire ; la façade principale des maisons est parallèle à l'axe de l'avenue ; elles doivent être habitées bourgeoisement et, en conséquence, aucun genre de commerce ou d'industrie ne peut y être exercé.

La largeur de l'avenue Henri-Martin est de 40 mètres, savoir : deux trottoirs de 6 mètres chacun, deux voies carrossables ayant chacune 9 mètres et, dans la partie centrale, une allée cavalière de 10 mètres ; la distance entre les façades des maisons de cette avenue est de 60 mètres.

La construction de l'avenue de l'Empereur (avenues du Trocadéro et Henri-Martin) a entraîné la suppression d'une partie du passage de la Pompe-à-Feu, des rues Basse-Saint-Pierre, Gasté, de Longchamp, de Lubeck, Greuze, Scheffer, de la totalité de la *rue Virgile*. L'extrémité de l'avenue d'Eylau (avenue Victor-Hugo) a été absorbée par l'avenue Henri-Martin depuis la rue de la Tour, d'un côté, et le boulevard Flandrin, de l'autre, jusqu'aux boulevards Lannes et Suchet.

Il a fallu élargir le pont qui faisait passer le chemin de fer d'Auteuil sous l'avenue d'Eylau (avenue Victor-Hugo) ; cet élargissement a été exécuté en 1860 par la Compagnie du chemin de fer, à qui la Ville a remboursé la dépense de ce travail, montant à 21.000 francs.

Les travaux de viabilité de l'avenue Henri-Martin, aux abords de la station du chemin de fer, nécessités par l'établissement de la ligne de Courcelles aux Invalides, ont été exécutés de juin 1898 à septembre 1900. Les becs à incandescence ont été installés en mai 1900 sur l'avenue du Trocadéro, entre la place du Trocadéro et la place d'Iéna.

La pompe à feu (2, de Chaillot se trouve entre la place d'Iéna, le quai Debilly et l'origine de l'avenue du Trocadéro. Le service devant être transféré à Auteuil, la *rue Villebois-Mareuil* sera établie sur une partie de l'emplacement des bâtiments de la pompe à feu de Chaillot, qui a été désaffectée par arrêté du 16 mai 1900 ; les travaux à faire pour la nouvelle usine élévaire d'Auteuil (avenue de Versailles, 77) ont été adjugés le 26 mai 1900.

En l'an IX, on avait établi dans l'enceinte de la pompe à feu (n^{os} 6 et 7 du quai de Chaillot) des ateliers où étaient employés plus de quatre-vingts ouvriers forgerons, fondeurs, etc., pour y fabriquer de l'artillerie de terre et de mer de tout calibre.

Le *dépôt des phares* et le laboratoire d'essais de l'École des ponts et chaussées occupent actuellement l'espace compris entre l'avenue du Trocadéro, l'avenue d'Iéna et la rue de Magdebourg ; l'entrée principale est sur l'avenue du Trocadéro. Après avoir occupé, de 1834 à 1848, un immeuble situé rue Notre-Dame-des-Champs et loué par l'État, le dépôt des phares fut établi, en 1849, conjointement avec le laboratoire d'essais de l'École des ponts et

(1) Voir aux annexes (p. 426) les règlements spéciaux applicables à l'avenue Henri-Martin.

(2) Voir aux annexes (p. 426 et s.) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « L'Ancienne Pompe à feu de Chaillot ». — Mon article sur le service des eaux dans le XVI^e arrondissement, qui donne aussi des indications sur l'histoire de la pompe à feu, est également reproduit aux annexes (p. 395).

chaussées, sur des terrains appartenant à l'État et situés au coin du quai Debilly et de la rue de Magdebourg (1).

Lorsqu'à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, la Ville de Paris entreprit d'aménager les pentes du Trocadéro, elle entra en pourparlers avec l'État, qui, suivant traité du 6 décembre 1866, consentit à abandonner les terrains du quai Debilly; il fut décidé que le dépôt des phares et le laboratoire de l'École des ponts et chaussées seraient installés dans le terrain triangulaire compris entre la rue de Magdebourg, l'avenue du Trocadéro et l'avenue d'Iéna. La portion de ce terrain joignant la rue de Magdebourg, et mesurant 4.765 mètres carrés, fut affectée au dépôt des phares; celle située près de l'angle de l'avenue d'Iéna et de l'avenue du Trocadéro fut affectée au laboratoire d'essais de l'École des ponts et chaussées. Pendant la construction des bâtiments actuels du dépôt des phares, de 1867 à 1869, ce dépôt fut installé provisoirement dans un immeuble, aujourd'hui disparu, qui était situé rue des Batailles, laquelle n'existe plus et a été remplacée par l'avenue d'Iéna. On voit que c'est depuis 1869 que le dépôt des phares est installé à son emplacement actuel.

La façade sur la rue de Magdebourg est surmontée d'une tour carrée, avec plate-forme permettant l'installation d'un feu qui, les jours de fête publique, projette des rayons lumineux jusqu'à Montmartre et au square des Buttes-Chaumont, d'une part, et de l'autre jusque sur les coteaux de Meudon et de Bellevue.

Un projet de loi a été déposé en 1901 par le ministre des Finances, en vue d'aliéner les terrains occupés par le laboratoire de l'École des ponts et chaussées, ainsi qu'une bande des terrains du dépôt des phares en bordure sur l'avenue d'Iéna; mais les bâtiments de ce dépôt en façade sur l'avenue du Trocadéro et sur la rue de Magdebourg ne seraient pas touchés.

En 1811, Napoléon I^{er} voulut établir au Trocadéro un palais (2) pour son héritier, le roi de Rome. Les plans furent dressés par les architectes Fontaine et Percier et les fouilles commencées; mais la chute de l'Empire fit abandonner l'entreprise, et cette région, qui avait été occupée autrefois par les dépendances du couvent des Bonshommes et du monastère royal de la Visitation, redevint un désert escarpé et servit, sur divers points, de réceptacle aux immondices de Paris. En 1823, le conseil municipal de Passy avait proposé d'améliorer la demi-lune existant en face de la barrière Sainte-Marie (au point où se trouve actuellement la place du Trocadéro) en y créant une place de 30 mètres de rayon.

Le gouvernement de la Restauration avait décidé que l'emplacement du palais du roi de Rome serait affecté à la construction d'une caserne, dont la première pierre fut posée par le dauphin et la dauphine le 31 août 1826,

(1) La superficie sous-minée est de 4.700 mètres carrés sous le dépôt des phares et de 880 mètres carrés sous le dépôt de l'École des ponts et chaussées. A l'angle de l'avenue du Trocadéro et de la rue de Magdebourg, la distance du sol au ciel de la carrière est de 8^m,8, et la hauteur de la galerie d'exploitation de 1^m,70. A l'avenue d'Iéna, devant le dépôt, la distance du sol au ciel de la carrière est de 4^m,24, et la hauteur de la galerie d'exploitation de 1^m,28.

(2) Voir aux annexes (p. 430) l'article de M. Antoine Guillois, intitulé : « Le Palais du roi de Rome ». — Voir également l'extrait du discours de M. Lanier : « A travers le Trocadéro », pp. 217 à 222 du 1^{er} volume du *Bulletin*. Les archives de la Société possèdent des vues du palais projeté, ainsi que les portraits de Fontaine et de Percier.

troisième anniversaire de la prise, par le duc d'Angoulême, d'un fort de Cadix appelé Trocadéro, dont la reddition avait terminé heureusement la guerre d'Espagne. La caserne n'était pas encore bâtie en 1830 ; mais le nom de Trocadéro, qui avait été donné à ce coteau de Chaillot, à la suite du fait d'armes du 31 août 1823, fut maintenu par les gouvernements suivants.

Pendant bien des années on ne vit sur cet emplacement que des ruines (1) (fondations du palais du roi de Rome et bâtiments inachevés d'une caserne). Mais comme ce plateau domine le Champ de Mars et a une très belle vue sur les coteaux de Meudon et de Sèvres, il importait de comprendre la mise en état de viabilité de cette partie de Chaillot et de Passy dans le plan d'amélioration des quartiers de l'ouest de Paris, et cet embellissement a été réalisé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867. Le projet primitif consistait à créer une vaste place, descendant en pente douce vers la Seine, et dont la partie culminante aurait été terminée par un demi-cercle sur lequel auraient débouché neuf avenues ou boulevards desservant Chaillot et Passy. Ce projet fut modifié en cours d'exécution et les pentes disposées de manière à constituer un vaste amphithéâtre où la population pourrait se grouper pour voir les illuminations du Champ de Mars ; des pelouses entourées de parterres furent établies pour dégager la vue ; la dépense s'éleva à 3.228.240 francs, dont environ 2 millions et demi pour les terrassements.

L'aspect a été complètement modifié en 1878 par la construction du *palais du Trocadéro*, à l'occasion de la troisième Exposition universelle de Paris. A cette époque, l'escalier monumental qui donnait accès à la place dut être supprimé et la place elle-même a reçu des modifications importantes. En vue d'assurer le dégagement des abords de l'Exposition, un square fut établi, moyennant une dépense de 714.000 francs, auprès de la rue Franklin.

Le projet du palais du Trocadéro, dressé par MM. les architectes Davioud et Bourdais, fut approuvé le 15 juin 1876. La période effective des travaux de construction, exécutés sous la direction de ces deux architectes, n'a duré que pendant dix-huit mois, ce qui porte à une moyenne de plus de 300.000 francs la dépense mensuelle, soit à près de 20.000 francs la dépense de chaque journée de travail pour l'érection de ce monument : il a donc été exécuté avec une vitesse vraiment remarquable ; il fut inauguré le 1^{er} mai 1878.

Les galeries du palais du Trocadéro sont surtout consacrées à l'art décoratif du passé. La salle des Fêtes, qui peut contenir cinq mille spectateurs, est fréquemment utilisée pour des concerts et des réunions ; on y a célébré, en 1894, le centenaire de l'École polytechnique. Le tableau suivant montre que le palais du Trocadéro est, de tous les monuments de Paris (bâtiments de l'État ou églises paroissiales), celui dont le sommet au-dessus du niveau de la mer est le plus élevé

1) Ce quartier fut même peu sûr durant un certain nombre d'années.

NOMS DES ÉDIFICES	ALTITUDE du sol de la voie publique au pied de l'édifice (au-dessus du niveau de la mer)	HAUTEUR DU SOMMET DE L'ÉDIFICE au-dessus du	
		sol de la voie publique	niveau de la mer
	mètres	mètres	mètres
Colonne Vendôme.....	34 »	44 »	78 »
Opéra.....	36 04	47 »	83 04
Tour Saint-Jacques.....	36 »	54 »	90 »
Saint-Vincent-de-Paul.....	52 30	46 »	98 30
Notre-Dame-de-Paris (tours).....	35 10	66 »	101 10
Saint-Sulpice (tours).....	36 »	70 »	106 »
Arc de l'Etoile.....	58 »	49 48	107 48
Val-de-Grâce.....	52 »	64 »	116 »
Sainte-Clotilde.....	34 19	96 »	130 19
Notre-Dame-de-Paris (flèche).....	35 10	100 »	135 10
Panthéon.....	58 23	78 »	136 23
Dôme des Invalides.....	38 59	100 70	139 29
Trocadéro.....	61 50	82 50	144 »

Après la remise par l'État des terrains qui avaient été occupés par l'Exposition de 1878 au Trocadéro, la Ville de Paris fit exécuter sur cet emplacement une promenade publique en 1879-1880 ; la dépense nécessitée par ces travaux, comprenant la création d'un parc de 20 hectares, a été de 661.000 francs.

La place du Trocadéro (1), occupant un cercle de 125 mètres de rayon, est établie au-dessus d'anciennes carrières (2), dont les vides souterrains ont rendu les fondations du palais très coûteuses. La dénomination actuelle de cette place, où se trouve une station du chemin de fer métropolitain (3), a été donnée, par arrêté du 1^{er} février 1877, en mémoire de la prise du fort du Trocadéro sur les Espagnols le 31 août 1823 ; elle s'était appelée d'abord « place du Roi-de-Rome ».

Pendant la durée de l'Exposition universelle de 1900, le parc du Trocadéro a été occupé par l'exposition coloniale, où l'on a vu beaucoup de constructions originales, mais établies très légèrement et, par conséquent, éphémères. Il est néanmoins question d'y conserver le bouddha de la pagode cambodgienne, renfermant des moulages très curieux de la civilisation Khmer. Le bassin central de la place a été occupé par le pavillon de Madagascar. Ce bassin était précédemment orné d'un jet d'eau, qui jouait rarement, parce que son fonctionnement consommait une quantité d'eau énorme. L'aquarium du Trocadéro est dirigé par M. Juillard.

On a élevé, au long de l'avenue Henri-Martin et auprès du cimetière de Passy, plusieurs maisons de rapport, dont la construction, dirigée par M. l'architecte Vaudremer, a exigé l'établissement de divers grands murs

(1) Voir aux annexes (pp. 433 et 436) les règlements spéciaux applicables à la place du Trocadéro, ainsi que l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Au Trocadéro, 31 août 1826 ».

(2) La superficie sous-minée s'élève à environ 2.400 mètres carrés ; à l'angle de l'avenue Malakoff, la distance du sol au ciel de la carrière est de 15^m,50, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 1^m,80.

Mon article sur « Les Carrières et le Sous-Sol du XVI^e arrondissement », renfermant un plan de la partie centrale des fondations du Trocadéro, est reproduit aux annexes (p. 315).

(3) Pour le métropolitain de Paris, voir pp. 78 et ss. et 226.

Boulogne, près de la porte d'Auteuil, et on a établi, sur l'emplacement du Fleuriste, plusieurs rues qui seront mentionnées ci-après.

Le décret du 27 août 1859 avait autorisé la Ville de Paris à concéder viagèrement, à titre gratuit et honorifique, à M. et à Mme de Lamartine, ainsi qu'à leur nièce, Mlle Valentine, chanoinesse de Cessiat (1), pour leur habitation personnelle, un chalet avec un beau jardin, situé dans les dépendances du bois de Boulogne, et occupant l'espace compris entre les numéros actuels 107 et 113 de l'avenue Henri-Martin. L'entrée était au n° 135 de l'avenue de l'Empereur (vers le n° 143 de l'ancienne avenue du Trocadéro et le n° 111 de l'avenue Henri-Martin), près du parc du château de la Muette. La chanoinesse de Cessiat céda à la Ville, en août 1879, le droit de jouissance qu'elle possédait en vertu de ce décret, moyennant le paiement d'une rente viagère annuelle de 12.000 francs. Il résulte d'un procès-verbal d'adjudication dressé le 21 octobre 1879 par M^e Delapalme, notaire, que la propriété connue sous le nom de villa Lamartine (2) a été vendue par la Ville à M. Beure pour 478.000 francs ; on y a bâti trois somptueux hôtels.

L'acte de décès de Marie-Louis-Alphonse de Lamartine, signé par le vicomte de la Guéronnière et par le baron de Chamboran, porte qu'il est mort à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 28 février 1869, au n° 135 de l'avenue de l'Empereur (aujourd'hui avenue Henri-Martin).

Presque vis-à-vis de l'emplacement du chalet où l'illustre poète a passé les dix dernières années de sa vie, se trouve le *square Lamartine*, où sa statue en bronze a été érigée (3) ; elle fut inaugurée le 7 juillet 1886. Ce square, qui a 40 mètres de largeur sur 105 de longueur, a été établi en 1863. L'arrêté du 8 juillet 1881 lui avait attribué le nom de « place Victor-Hugo » ; celui du 8 juillet 1886 lui a donné sa dénomination actuelle en l'honneur de Lamartine (1790-1869).

Mme Flobert, vice-présidente de la 2^e section de la Société historique d'Auteuil et de Passy, a proposé, le 12 mai 1899, la suppression des ifs qui donnaient au square Lamartine un aspect un peu funèbre et leur remplacement par des parterres de fleurs. Cette demande a été transmise à la municipalité par le secrétaire général de la Société historique d'Auteuil et de Passy et favorablement accueillie ; on a remplacé les massifs d'ifs par des parterres de fleurs, en ne laissant subsister qu'un if à chaque extrémité de ces parterres.

C'est au centre du square Lamartine que se trouve l'orifice du *puits artésien* (4), masqué par des massifs d'arbustes. Ce puits a été creusé de 1833 à

(1) Mlle de Cessiat, qu'on appelait aussi Mlle Valentine de Lamartine, était fille d'une sœur du poète ; elle renonça au mariage pour être l'appui et la consolation de la vieillesse de Lamartine, qui la fit nommer chanoinesse d'un chapitre noble de Bavière. Son corps repose dans le caveau de famille de Saint-Point.

(2) Voir p. 116 à 118 du II^e volume du *Bulletin* l'article intitulé : « Le Chalet de Lamartine à Passy » et un extrait de l'étude consacrée à Mlle Valentine de Lamartine par Mme Emile Ollivier, dans les numéros du *Correspondant* des 25 novembre et 20 décembre 1895.

3: Voir aux annexes (p. 437) les vers prononcés par M. Clovis Hugues à l'inauguration de la statue de Lamartine.

4: Voir aux annexes (p. 438) l'article de M. Léopold Mar, intitulé : « Le Puits artésien de Passy ». On trouvera aussi aux annexes (p. 395) des indications sur ce puits, dans mon article sur « le Service des eaux à Passy », ainsi que dans l'extrait des mémoires du baron Haussmann communiqué par M. Emile Potin (p. 406).

1861 ; ses eaux concourent à l'alimentation des rivières et lacs du bois de Boulogne.

Le côté impair de l'*avenue Marceau*, nommée précédemment « avenue Joséphine », appartient au XVI^e et le côté pair au VIII^e arrondissement. Le territoire de l'ancienne commune de Passy comprenait le côté pair au delà de la rue de Presbourg, jusqu'à la place de l'Étoile. Le percement de cette avenue, autorisé par le décret du 13 août 1834 pour la section comprise entre la place de l'Étoile et la rue de Presbourg, et par le décret du 6 mars 1838, pour la partie comprise entre la rue de Presbourg et la place de l'Alma, fut immédiatement commencé, mais n'était pas encore terminé en 1864 (1).

Le décret du 27 janvier 1864 approuva le traité conclu entre la Ville de Paris et la Société Thome et C^{ie}, par lequel cette Société s'engageait à exécuter : 1^o l'ouverture de l'avenue n^o 1 (Alma) ; 2^o l'achèvement de l'avenue Joséphine (Marceau) entre la rue de Chaillot et le carrefour de l'avenue de l'Empereur (Trocadéro) ; 3^o l'amorce de cette dernière avenue, depuis son point de départ au quai Debilly jusqu'au pan coupé sur le passage de la pompe à feu.

Sur l'emplacement de l'Institution Sainte-Périne-de-Chaillot, qui a été transférée à Auteuil (2), on a percé, en 1865, une partie de l'avenue Joséphine (Marceau) et de la rue Bassano, ainsi que les rues Christophe-Colomb, Euler et Magellan. En outre, l'expropriation des terrains occupés par cette Institution a permis d'élargir la rue de Chaillot.

La construction de l'avenue Marceau a supprimé : 1^o une partie de la rue Bizet ; 2^o l'impasse des Blanchisseuses ; 3^o une partie de la ruelle Sainte-Geneviève (rue Keppler) ; 4^o une partie de la rue Newton (3).

Le nom d'avenue Joséphine avait été donné à cette voie, par décret du 2 mars 1867, en l'honneur de l'impératrice Joséphine. Sa dénomination actuelle lui a été attribuée, par décret du 16 août 1879, en l'honneur de François-Séverin des Gravières Marceau (1769-1796), fils d'un procureur au bailliage de Chartres. Élu, en 1791, commandant du second bataillon des volontaires d'Eure-et-Loir, il était général à vingt-quatre ans, commanda l'aile droite de l'armée française à Fleurus, reçut en 1796 le commandement de la première division de l'armée de Sambre-et-Meuse et fut tué, à Altenkirchen, à vingt-six ans et demi. La ville de Chartres lui a élevé, en 1851, une statue en bronze, qui est de Préault ; le musée de cette ville possède le beau tableau de Bouchot : *Les Funérailles de Marceau*.

La *rue des Batailles*, qui est remplacée par l'avenue d'Iéna, existait depuis fort longtemps à Chaillot ; Henri IV et Gabrielle d'Estrées y demeurèrent en 1593, avant l'entrée du roi à Paris. William Pitt, premier comte de Chatam, et Mme d'Épinay y ont logé. Le comte Treilhard, ministre sous le premier Empire, y a séjourné sous le Directoire ; le comte Regnaud de Saint-Jean-

(1) Le nivellement de l'avenue Marceau a été fixé par arrêté du 12 décembre 1860 pour la partie comprise entre la place de l'Étoile et la rue de Chaillot, par arrêté du 29 juin 1865 pour la partie comprise entre la rue de Chaillot et la place de l'Alma.

(2) Voir page 216 les indications données sur l'institution de Sainte-Périne.

(3) La longueur sous-minée de l'avenue Marceau, entre la rue Pierre-Charron et la rue de Chaillot, est de 65 mètres ; devant le n^o 33, la distance du sol au ciel de la carrière est de 12^m,65 ; la hauteur de la galerie d'exploitation est de 1^m,80. La consolidation a été opérée au moyen de piliers maçonnés et de remblais bourrés.

L'hôtel du ministre de la République de l'Équateur est au n° 44 de l'avenue d'Iéna.

La *place d'Iéna*, qui a 70 mètres de largeur, comprend deux grandes faces rectilignes ; elle a été formée en même temps que l'avenue d'Iéna et en vertu du même décret du 6 mars 1858 ; elle est restée longtemps sans dénomination ; son nom lui a été donné par un décret du 10 décembre 1878. Le 3 juillet 1900 a eu lieu, sur la place d'Iéna, la cérémonie d'inauguration de la statue en bronze de Washington (1), offerte à la France par un comité de dames des États-Unis ; elle est l'œuvre de deux artistes américains : David French et Edward Potter. Des candélabres ont été installés sur cette place en février 1900. Michel Perret (1813-1900) occupait l'hôtel n° 7 de la place d'Iéna (2). L'hôtel du ministre du royaume de Perse se trouve au n° 1 de cette place.

Le *musée Guimet*, qui constitue un établissement unique en Europe au point de vue de l'histoire comparée des religions, particulièrement de celles de l'Asie, occupe un espace compris entre la rue Boissière, l'avenue et la place d'Iéna. A la suite de ses voyages et missions scientifiques, M. Guimet a rassemblé à grands frais, dans ce musée, qui a d'abord été établi à Lyon, beaucoup d'antiquités et de curiosités hindoues, thibétaines, chinoises, japonaises, égyptiennes, alexandrines, grecques, romaines, gauloises, etc., d'objets de céramique japonaise et 13.000 volumes, tant imprimés que manuscrits. Cet établissement était connu, à Lyon, sous le nom de Musée Guimet dès 1879.

C'est en 1882 que M. Guimet prit la résolution de transférer son musée à Paris. Ce projet a été réalisé grâce à sa tenace persévérance, à ses libéralités, à son désintéressement, ainsi qu'au zèle et au dévouement infatigable de M. Xavier Charmes, alors directeur du secrétariat au ministère de l'Instruction publique. La première idée de M. Guimet avait été d'offrir son musée à la Ville de Paris ; mais ses amis et M. Xavier Charmes lui représentèrent que, par son but même, ce musée devait plutôt relever du ministère de l'Instruction publique, d'autant plus que c'était ce ministère qui avait confié à M. Guimet les missions scientifiques au cours desquelles il avait commencé à réunir, en Asie, les images de divinités, les livres et manuscrits religieux, les objets sacrés de l'Inde védique, de l'Inde brahmanique, du bouddhisme chinois et japonais, en ayant soin de s'en faire expliquer le sens par des indigènes.

Le 9 janvier 1883, M. Guimet offrit de céder à l'Etat, sous certaines conditions, toutes ses collections, vitrines, etc. M. René Goblet, ministre de l'Instruction publique déposa, le 1^{er} juillet 1885, sur le bureau de la Chambre des députés, un projet de loi approuvant une convention aux termes de laquelle M. Guimet s'engageait à céder à l'État toutes ses collections et à faire construire à ses frais et risques, sur un terrain à céder par la Ville, un palais dont la dépense était évaluée à 1.590.000 francs, moyennant le paiement en trois annuités d'une subvention de 780.000 francs, sous la condition qu'un crédit

(1) Sur le piédestal de cette statue équestre est gravée l'inscription suivante : « Offert par les femmes des États-Unis en souvenir de l'amitié et de l'aide fraternelle prêtées par la France lors des guerres de l'Indépendance. »

(2) Voir à la p. 207 du III^e volume un article nécrologique sur Michel Perret.

annuel de 45.000 francs serait ouvert par l'État pour l'entretien du musée, que M. Guimet en serait le directeur à vie et, qu'après lui, le directeur serait choisi par le ministre de l'Instruction publique, sur une proposition des corps savants ressortissant à son ministère. Ces dispositions furent approuvées par une loi du 8 août 1885.

M. Guimet avait exprimé le désir que l'emplacement du palais fût choisi de manière à avoir les dégagements nécessaires sur une grande voie et à se trouver à proximité des musées modernes (Trocadéro, musée Galliéra, grandes collections des ponts et chaussées). On pouvait satisfaire à ces conditions en achetant un terrain d'environ 4.000 mètres carrés, à l'angle de l'avenue d'Iéna et de la rue Boissière ; mais les ventes faites auprès de cet emplacement en 1884 et 1885 faisaient ressortir un prix, par mètre carré, de 400 francs, impliquant une dépense de 1.600.000 francs, que la Ville trouvait trop élevée. Cette difficulté fut aplanie à la suite de négociations avec les propriétaires, MM. Grienerger et d'Erlanger, qui offrirent de céder le terrain pour 1 million ; ce prix fut accepté, le 13 décembre 1885, par le conseil municipal de Paris.

Le palais a été construit sous la direction de M. l'architecte Terrier, et les collections y ont été installées en 1888 ; M. Guimet est encore actuellement le directeur du musée, qui a pour conservateur M. de Milloué et pour conservateur adjoint M. Deshayes. *Les Annales et la Revue de l'histoire des religions* donnent un exposé très complet de toutes les religions orientales.

Lors de la construction du mur d'enceinte de Paris, sous Louis XVI, ce mur fut bordé à l'extérieur par de larges boulevards qu'on appelait « boulevards extérieurs ». La commune de Passy payait des participations pour l'entretien des boulevards extérieurs de Passy et de Longchamp, qui était fait par les soins de la Ville de Paris : ces deux boulevards ont été supprimés par suite de la construction de l'avenue Kléber.

L'utilisation de ces boulevards extérieurs était tout indiquée dans le programme des travaux d'embellissement de l'ouest du nouveau Paris. En effet, en prolongeant la ligne qui passait par la barrière Sainte-Marie (place du Trocadéro) et par la barrière du Roule, on obtient l'alignement droit qui forme l'axe des deux avenues actuelles Kléber et Wagram, s'étend sur plus de 2.800 mètres de longueur et croise perpendiculairement, sous l'arc de triomphe de l'Étoile, l'axe des magistrales avenues des Champs-Élysées et de la Grande-Armée.

L'ouverture de la partie de l'avenue Kléber comprise entre la place de l'Étoile et la rue Pauquet a été autorisée par le décret du 13 août 1854, qui a réglé tout ce qui concerne cette place et ses abords. Le surplus de l'avenue occupe l'emplacement de l'ancien *boulevard extérieur de Passy*, entre la rue Pauquet et la rue de Longchamp et celui de l'ancien *boulevard extérieur de Longchamp*, entre la rue de Longchamp et la place du Trocadéro. L'ancien *boulevard extérieur de Passy*, qui s'étendait de la barrière de Neuilly (place de l'Étoile) à la barrière de Longchamp, n'était pas en ligne droite dans toute son étendue : à 400 mètres environ de distance de l'Étoile, il s'infléchissait suivant une courbe qui raccordait les deux alignements du boulevard. Cette courbe ne pouvait pas être maintenue dans le plan d'embellissement des abords de la place de l'Étoile ; on forma donc l'avenue Kléber en rectifiant

L'ancien boulevard de Passy, suivant le tracé approuvé par le décret du 6 mars 1858. Elle fut complètement terminée en 1865; le décret du 2 mars 1864 la dénomma « avenue du Roi-de-Rome », parce qu'elle va de la place de l'Étoile à la place du Trocadéro et que c'est sur cette dernière place que le palais du roi de Rome avait été projeté sous le premier Empire. La dépense totale pour la construction de cette avenue s'est élevée à 10.935.222 francs, et la revente de terrains et de matériaux a produit 1.318.732 francs; la dépense nette a donc été de 9.616.490 francs.

Dans son parcours, cette avenue a supprimé : 1° la *rue Guerlain*; 2° une partie du chemin de ronde de Longchamp, entre la rue de Longchamp et la place du Trocadéro; 3° une partie du chemin de ronde de l'Étoile, entre les rues de Longchamp et du Belloy. Sur la partie supprimée du boulevard extérieur, on a construit la *rue de Lapérouse* et une partie de la *rue Dumont-d'Urville*.

Le décret du 16 août 1879 a donné à cette voie le nom d'avenue Kléber (1), en l'honneur de Jean-Baptiste Kléber (1754-1800) qui, après avoir servi huit ans dans l'armée autrichienne comme officier, fut élu, en 1790, chef d'un bataillon de volontaires de l'Alsace, sa patrie; il se distingua au siège de Mayence, servit ensuite un an en Vendée, acquit la réputation d'un général habile à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans les campagnes de 1794 à 1796, fut mis ensuite en demi-solde et habita Chaillot en 1796 et 1797. Le général Bonaparte lui confia le commandement de l'armée d'Égypte, quand il revint en France. Il fut poignardé par un fanatique, Suleyman-el-Halebi, jeune homme de vingt-quatre ans, et inhumé, avec toute la pompe militaire, dans un des bastions d'Ibrahim-Bey. La ville de Strasbourg a élevé à Kléber une statue de bronze en 1840.

La reine d'Espagne Ysabelle II, grand'mère du roi Alphonse XIII, habite depuis 1868, quand elle est à Paris, l'hôtel monumental qui avait appartenu d'abord au comte Basilewski et qui est actuellement nommé le palais de Castille; il est situé au n° 19 de l'avenue Kléber, à l'angle de la rue Pauquet. La reine Ysabelle a fait apposer, sur les deux principales grilles d'entrée, un Y sur fond d'azur, dans un écusson accolé à celui des armes de France, le tout dans un petit cartouche timbré d'une couronne royale.

L'ambassade des États-Unis d'Amérique se trouve au n° 18, la légation du Guatemala aux n° 55 et 57, celle de la République Argentine au n° 87, et celle de la principauté de Bulgarie au n° 94 de l'avenue Kléber. Le n° 92 de cette avenue est occupé par un hôtel de style Renaissance, avec tourelle à deux étages, en saillie sur la rue Saint-Didier, n° 2, où se trouve l'entrée.

Cette avenue est desservie par quatre stations du métropolitain (Étoile, avenue Kléber, rue Boissière et place du Trocadéro). Les becs à incandescence installés sur la partie de l'avenue Kléber comprise entre la rue Galilée et la place du Trocadéro, ne datent que de 1900. Sur le trottoir, à la hauteur du n° 79, se trouve un kiosque en fer pour la descente dans les carrières de Passy;

(1) Les travaux de l'avenue Kléber ont été exécutés, sous la direction d'Alphand, par M. Darcel, ingénieur des ponts et chaussées, avec le concours de M. le conducteur Selheimer.

La voie sous-minée a été consolidée sur 304 mètres de longueur entre la place du Trocadéro et la rue Saint-Didier. La distance du sol au ciel de la carrière est de 15^m,20, et la hauteur de la galerie d'exploitation de 1^m,75, au puits de service placé au n° 106.

on y accède par un escalier de quatre-vingt-quatre marches, construit en 1786 dans les dépendances de l'ancienne barrière de Longchamp.

Les deux faisceaux d'avenues, rayonnant les unes de la place de l'Étoile et les autres de la place du Trocadéro, ont coupé les quartiers de Chaillot et de Passy de manière à modifier notablement le relief assez tourmenté de ces deux quartiers. Pour les nouvelles avenues qui pouvaient être tracées en ligne droite et sans franchir des crêtes trop élevées (comme les avenues Kléber, Victor-Hugo, Henri-Martin), on a suivi le principe du point visuel, afin d'avoir de longues perspectives; c'est ainsi qu'on est arrivé à faire voir l'arc de l'Étoile de l'avenue Henri-Martin. Mais le percement de l'avenue Kléber et de l'avenue Henri-Martin et l'abaissement de l'avenue Victor-Hugo isolaient, comme par des fossés, tout l'îlot qui se trouve compris entre ces trois avenues et qui est plus élevé que les grandes voies qui l'environnent. Pour remédier à cet inconvénient, M. l'ingénieur Darcel a étudié, dès 1861, pour le raccordement des rues avec les nouvelles avenues, un projet de nivellement général, qu'il importait d'exécuter promptement : car plus on aurait retardé l'exécution de ce travail et plus il serait devenu onéreux, en raison des constructions nouvelles à acquérir et par suite de l'élévation progressive du prix des terrains. On a admis une pente rapide (7 centimètres par mètre) pour la *rue Lauriston*, en vue d'en assurer la communication avec la rue circulaire et la place de l'Étoile. Il a fallu également admettre des pentes fortes pour raccorder la *rue des Sablons* et la *rue Cortambert* avec l'avenue Henri-Martin. L'ouverture de l'avenue du Roi-de-Rome (Kléber) avait exigé un déblai de 1^m,70 au débouché de la rue du Télégraphe (*Saint-Didier*), et cette différence de niveau avait été rachetée provisoirement par un escalier qui supprimait l'accès des voitures; en 1863, le raccordement fut établi au moyen d'une pente de 4 centimètres et demi par mètre, sur environ 65 mètres de longueur, les constructions préexistantes s'opposant à l'établissement d'une pente uniforme, qui n'aurait été que de 2 centimètres par mètre. Comme la profondeur des déblais dépassait 9 mètres à l'intersection de la *rue de Villejust* avec l'avenue Kléber, il a fallu admettre une pente de 7 centimètres et demi par mètre pour le raccordement de cette rue.

La *rue Mignard* (1) formait autrefois l'extrémité de la rue Spontini; cette extrémité, voisine de la rue de la Tour, avait été ouverte en 1858, avec une largeur de 10 mètres, par la Ville de Paris; elle avait d'abord porté le nom de « rue Neuve-du-Puits-Artésien ». L'arrêté du 6 mai 1881 a donné le nom de rue Mignard à la partie comprise entre l'avenue du Trocadéro et la rue de la Tour. La rue de Siam ayant été ouverte en 1884, le décret du 23 février 1886 a complété la rue Mignard, en classant la partie comprise entre la rue de la Tour et la rue de Siam.

Pierre Mignard (1612-1695), auteur des fresques de la coupole du Val-de-Grâce, a peint des tableaux d'histoire et plus de cent trente portraits, entre autres ceux de Mlle de la Vallière, de Mme de Montespan, de Mme de Sévigné, de La Bruyère, de Mme de Maintenon. Ses tableaux étaient si soignés qu'on a depuis nommé *mignardise* le défaut des ouvrages dans lesquels le

(1) La rue Mignard renferme, devant le n° 6, une ancienne carrière; la distance du sol au ciel de cette carrière est de 4 mètres, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 2^m,60; la voie sous-minée a été consolidée sur une longueur de 30 mètres.

soin est poussé à l'excès et qui paraissent peu naturels. Après avoir fait neuf fois le portrait de Louis XIV, il avait l'honneur de le voir encore poser devant lui, pour une dixième toile. Louis XIV lui dit : « Mignard, vous me trouvez vieilli. » — « Sire, répondit l'artiste, je vois quelques lauriers de plus sur le front de Votre Majesté », et, le jour même, il était nommé directeur de l'Académie de peinture.

C'est rue Mignard, n° 11, à l'angle de la rue de la Tour, qu'habitait le poète Eugène Manuel, inspecteur général de l'Université. Pour honorer sa mémoire, la Société historique d'Auteuil et de Passy, dont il avait été le président pendant huit ans, a fait apposer sur sa maison une plaque qui a été inaugurée le dimanche 27 octobre 1901. De nombreux et beaux discours ont été prononcés, par ses amis et ses admirateurs, le 4 juin 1901, jour de ses obsèques, et le 27 octobre 1901, jour où la plaque commémorative a été posée sur sa maison, sous la présidence de M. l'inspecteur général Adrien Dupuy, délégué par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, pour présider cette cérémonie. On pourra lire ces discours aux pages 42 à 52 du IV^e volume du *Bulletin*, avec le compte rendu des obsèques de M. Eugène Manuel, à qui sont dus le développement et la prospérité de la Société historique d'Auteuil et de Passy. Elle a demandé que son nom soit donné à une des rues du XVI^e arrondissement (1).

L'impasse de Malakoff, qui a son entrée au n° 161 de l'avenue Malakoff, a une largeur de 5 mètres. Elle a été créée, en 1838, par la Compagnie du chemin de fer sur des terrains ayant appartenu à M. Cassard. Elle a reçu sa dénomination en 1864.

La *rue Dumont-d'Urville* a été ouverte en 1860 sur l'emplacement de deux anciennes voies, créées à l'époque de l'établissement du mur d'enceinte de Paris sous Louis XVI (chemin de ronde de l'Étoile et une partie du boulevard de Passy). La largeur légale, qui avait été fixée à 11^m,69 par arrêté du 17 août 1848, a été portée à 12 mètres lors de l'ouverture de l'avenue Kléber, l'alignement étant maintenu du côté des numéros pairs. Le décret du 2 mars 1864 a donné à cette rue sa dénomination actuelle, en l'honneur du célèbre navigateur Jules-Sébastien-César Dumont-d'Urville (1790-1842), qui a publié ses voyages autour du monde et ses études sur la Polynésie ; il a découvert plusieurs terres dans l'océan glacial antarctique ; il fut chargé en 1830 de conduire Charles X en Angleterre, fut nommé contre-amiral en 1841 et périt dans la catastrophe du 8 mai 1842 (chemin de fer de Versailles, rive gauche). Le général Boulanger, qui fut ministre de la Guerre, a habité le n° 11 *bis* de la rue Dumont-d'Urville en 1888-1889.

Rue Dumont-d'Urville n° 1 et rue de Belloy n° 2 on voit un hôtel du style Renaissance, qui a été construit en 1883 ; au second étage et faisant face à la place des États-Unis, s'avance une tourelle en encorbellement. A l'encoignure de la rue Dumont-d'Urville et de l'avenue d'Iéna se trouve un hôtel qui a été construit en 1867 et où demeurait le maréchal Bazaine lorsqu'il fut arrêté.

La *rue Lapérouse* a été ouverte en 1860, avec 12 mètres de largeur, par la Ville de Paris, sur l'emplacement d'une partie de l'ancien boulevard de Passy ; elle n'existait antérieurement que du côté des numéros impairs, dont les

(1) Voir aux annexes (p. 499) le discours par M. Dupuy (le 27 octobre 1901). On trouvera également aux annexes (p. 440) celui que j'ai prononcé aux obsèques du regretté M. Manuel.

alignements ont été fixés par une ordonnance du bureau des finances du 16 janvier 1789. Sa dénomination lui a été donnée par le décret du 2 mars 1861, en l'honneur de Jean-François de Galaup de Lapérouse (1741-1788), enseigne en 1764, lieutenant de vaisseau en 1775, capitaine de vaisseau en 1780; il s'illustra en Amérique dans la guerre contre les Anglais, sous les ordres de l'amiral d'Estaing; il partit de Brest en 1785, avec *la Boussole* et *l'Astrolabe*, pour un voyage de circumnavigation, découvrit au Kamtschatka le détroit qui porte son nom et arriva à Botany-Bay en 1788; on n'eut plus ensuite de ses nouvelles. En 1827, le capitaine anglais Dillon découvrit les débris de son navire et, l'année suivante, Dumont-d'Urville trouva des indices certains de son dernier séjour à l'île de Vanikoro (Océanie), où il avait perdu la vie, et y fit élever un monument funéraire. Émile de Girardin, publiciste, a habité le n° 27 de la rue Lapérouse de 1877 à 1881, date de sa mort.

La *rue Herran*, qui longe le lycée Janson-de-Sailly et a 12 mètres de largeur, est une voie privée, ouverte en 1862 par M. Herran, qui a été successivement en Espagne, en Angleterre et en France, ministre des républiques américaines de Honduras, Salvador et Costa-Rica.

La *rue du Général-Appert* est une voie privée; elle fut ouverte en 1864, avec une largeur de 12 mètres, sur des terrains appartenant à M. l'ingénieur Philipps, qui, à l'époque où elle était encore à l'état d'impasse, la nomma « rue Appert », parce que la première maison y fut construite par le général Appert (1817-1891). Ce général servit longtemps en Afrique, fut nommé général de brigade le 14 juillet 1870, commanda la place de Versailles en 1871 et une division d'infanterie, à Orléans, en 1875. Il fut ensuite envoyé à Saint-Petersbourg, où il était très apprécié par le tsar, ce qui lui permit de rendre de grands services à la France. C'est sur la demande des habitants que la dénomination de « rue Appert » a été remplacée, le 10 avril 1893, par celle de « rue du Général-Appert ». Le prolongement de cette rue a été ouvert d'août 1897 à avril 1898, entre les rues de la Faisanderie et Spontini; tous les frais de cette ouverture (viabilité complète et éclairage) ont été payés par M. de Rothschild.

La Ville de Paris décida de ne pas aliéner les *pelouses du Ranelagh* et de les aménager pour en faire une promenade publique. Par délibération du 6 décembre 1857, le conseil municipal de Passy accorda à la Ville de Paris une subvention de 1.000 francs, pour établissement de bancs sur ces pelouses. Elles sont actuellement desservies par les *avenues Ingres, Prudhon, du Ranelagh* et *Raphaël*, dont les riverains sont astreints, dans l'intérêt de l'embellissement du quartier, à certaines servitudes (1), en vertu du cahier des charges régissant la vente aux enchères du 4 décembre 1858. Cette adjudication comprenait 44.756 mètres carrés, qui ont été vendus pour 1.351.000 francs. A l'époque où elle a eu lieu, la situation des pelouses du Ranelagh laissait encore beaucoup à désirer; elles étaient envahies par des haies et des broussailles; des chemins de piétons y étaient tracés dans tous les sens. Les ingénieurs de la Ville dressèrent, en 1859, un projet montant à 155.000 francs pour niveler le sol, le semer à nouveau, y tracer les chemins longeant le parc de la Muette et le chemin de fer d'Auteuil, terminer les nouvelles avenues

(1) Voir aux annexes (page 441) les règlements spéciaux qui régissent les abords du Ranelagh, contrat de vente des terrains bordant les avenues Ingres, Prudhon et Raphaël.

Jules II, qui le chargea de peindre les salles du Vatican (fresques de l'*École d'Athènes*, de la *Dispute des Docteurs*, de la *Bataille d'Ostie*, de l'*Incendie de Borgo-Vecchio*). Les ouvrages de Raphaël sont si connus qu'il paraît inutile de les énumérer ici.

Cuvillier-Fleury, ancien précepteur du duc d'Aumale, mourut en 1887 à l'hôtel n° 4 de l'avenue Raphaël, qu'il habitait depuis plus de vingt ans (1).

L'avenue Raphaël renferme beaucoup de jolis hôtels et de coquettes villas s'épanouissant au milieu de la verdure. On peut citer : au n° 16, un hôtel gothique à pignon central, et, au n° 8, une villa qui est une des premières construites dans l'avenue Raphaël et dont la façade est formée de briques de différents tons, avec application de faïences émaillées de couleurs variées ; en avant et à gauche, accolée à la façade principale, s'avance une véranda pentagonale surmontée d'une terrasse et, sur le côté, toujours à gauche du bâtiment principal, s'élève une tour octogonale également en briques et faïences polychromes (2), couronnée par une autre terrasse en saillie.

L'avenue Prudhon, qui constituait précédemment une partie de la chaussée de la Muette, a reçu sa dénomination actuelle par décret du 2 octobre 1865, en mémoire du peintre Prudhon (1760-1823), à qui on doit : *le Crime poursuivi par la Justice* et *la Vengeance célestes, le Christ mourant sur la croix*.

Le célèbre compositeur Gioacchino-Antonio Rossini, qui avait demeuré pendant quelque temps à la rue de la Pompe, habita, à partir de 1857, une villa qu'il avait fait construire sur un terrain qui lui avait été gracieusement concédé par la Ville de Paris, près de la porte de Passy, entre le chemin de fer d'Auteuil et le boulevard Suchet (n° 5 de l'avenue Ingres) ; il mourut dans cette villa, le 13 novembre 1868, à l'âge de soixante-seize ans.

Au n° 4 de l'avenue Ingres, vis-à-vis de l'ancienne maison de Rossini, se trouve un hôtel qui a été construit par M. Allouard, et dont une reproduction a été donnée par M. César Daly, dans son ouvrage intitulé : *De l'architecture privée au XIX^e siècle*.

On voit, au n° 1 de l'avenue Ingres, un hôtel de style Renaissance, présentant deux riches façades : l'une, sur l'avenue, est masquée par les arbres ; pour bien juger l'autre, qui domine la voie ferrée, il convient de la regarder du boulevard Beauséjour. Des mosaïques sur fond d'or sont incrustées dans les tympans des hauts pignons qui surmontent les fenêtres.

L'avenue Ingres, qui s'est nommée d'abord « boulevard Rossini », a reçu sa dénomination actuelle, par décret du 24 août 1864, en mémoire du peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867), élève de David, grand prix de Rome en 1801. Il peut être considéré comme un maître classique et comme le représentant du dessin correct et de la peinture sobre, toujours empreinte d'un idéalisme élevé. A l'Exposition universelle de 1855, un salon fut exclusivement réservé à ses œuvres. Il fut nommé sénateur en 1862 et ensuite directeur de la villa Médicis. Plusieurs hôtels de l'avenue Ingres avaient été endommagés par les obus en 1871.

(1) Cuvillier-Fleury, avant de devenir le principal rédacteur du *Journal des Débats* et un des grands électeurs de l'Académie française, avait été précepteur du duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe.

(2) Diverses indications sur les hôtels et villas ont été extraites d'une communication faite par M. Léopold Mar à la Société historique d'Auteuil et de Passy, sur les belles façades du XVI^e arrondissement.

La déclaration d'utilité publique pour l'ouverture de la partie de la *rue de Freycinet* comprise entre la rue Pierre-Charron et l'avenue d'Iéna a été prononcée par le décret du 2 mars 1867. La Ville a utilisé des terrains provenant les anciens réservoirs de Chaillot, pour l'ouverture de cette section, qui a galement une largeur de 12 mètres et dont les travaux ont été exécutés par la Société Thome et C^e, suivant un traité passé le 2 juillet 1866 entre la Ville et cette Société. L'*impasse des Réservoirs* s'est trouvée confondue dans le tracé de cette seconde section.

Le décret du 2 mars 1867 a donné à la rue de Freycinet (1), dans tout son parcours, cette dénomination, en l'honneur du navigateur Louis-Claude De Saulces de Freycinet (1779-1842), qui a découvert des terres australes; il fut nommé capitaine de vaisseau en 1820 et entra à l'Académie des sciences en 1823. La légation du royaume de Serbie se trouve au n° 9 de la rue de Freycinet.

La *rue de Bassano* appartient au XVI^e arrondissement entre l'avenue d'Iéna et l'avenue Marceau, au VIII^e, entre l'avenue Marceau et l'avenue des Champs-Élysées. Cette rue peut être considérée comme faisant suite à la rue de Lubeck, dont elle est séparée par la place d'Iéna. Le décret du 17 septembre 1864 avait autorisé le prolongement de la rue de Lubeck depuis la rue Boissière jusqu'à l'avenue des Champs-Élysées; les travaux furent exécutés par la Société Thome et C^e, et le décret du 2 mars 1867 a donné à ce prolongement, entre la place d'Iéna et l'avenue des Champs-Élysées, le nom de rue de Bassano. Ce percement, pour lequel on a adopté la largeur de 13 mètres, a englobé (2) la *ruelle des Jardins*, qui existait en 1730 et allait de la rue Kepler à l'*impasse des Réservoirs*, supprimée, comme il a été dit ci-dessus, par suite de la création de la rue de Freycinet (3). On remarque, au n° 48 de la rue de Bassano, un bel hôtel qu'habite l'illustre peintre Bonnat, membre de l'Institut et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

Hugues-Bernard Maret, duc de Bassano (1763-1834), fut un des fondateurs du Club des *Feuillants*; il a été ministre des relations extérieures en 1814, pair de France en 1831 et ministre de l'Intérieur en 1834.

La *rue Hamelin* (4), qui va de la rue de Lubeck à l'avenue Kléber, se trouve à la hauteur de l'ancienne barrière des Bassins, point où le mur d'enceinte décrivait un arc de cercle ayant pour effet de faire abandonner au *boulevard*

(1) Sous le trottoir de la rue de Freycinet se trouve un escalier circulaire de 14^m,55 de profondeur (63 marches), construit en 1784, dans l'enceinte des réservoirs de la pompe à feu de Chaillot, pour desservir les réseaux de l'inspection générale des arrières. La longueur de la voie sous-minée, rue de Freycinet est de 99 mètres, outre l'avenue d'Iéna et la rue de Chaillot; il s'y est produit quelques fontis, dont 3 venus à jour en 1807 et 1812. La hauteur du sol au ciel de la carrière est de 11^m,07; la hauteur de la galerie d'exploitation est de 3^m,46.

(2) Sur le VIII^e arrondissement, le percement de la rue de Bassano a supprimé, entre la rue Vernet et l'avenue des Champs-Élysées, la *rue du Château-des-Fleurs*, qui avait été créée en vertu d'un arrêté du conseil du roi du 21 août 1777 et qui servait de limite orientale au promenoir de Chaillot.

(3) La longueur des voies sous-minées est de 42 mètres, devant les n° 6, 8, 10 et 12 de la rue de Bassano; une carrière isolée s'y étend sous les propriétés des n° pairs seulement. Entre les rues Pauquet et Bizet, la distance du sol au ciel de la carrière est de 19^m,95; la hauteur de la galerie d'exploitation est de 6^m,50.

(4) La longueur de la voie sous-minée est de 42 mètres sous la rue Hamelin, à l'origine de la rue de Lubeck. La consolidation a été faite par remblais bourrés sur 20 mètres de longueur. La distance du sol au ciel de la carrière est de 13^m,70, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 4^m,20.

de Passy (ancien boulevard extérieur) la direction de l'avenue Kléber et de lui faire suivre celle de la rue Dumont-d'Urville. Elle a été ouverte avec une largeur de 12 mètres, en vertu du décret du 17 septembre 1864 ; un autre décret, du 24 du même mois, a sanctionné le traité passé entre la Ville et la Société Thome et C^{ie}, pour l'exécution du percement de cette rue, qui a reçu son nom, par décret du 2 mars 1867, en l'honneur de l'amiral Ferdinand-Alphonse Hamelin (1796-1864), neveu du contre-amiral Hamelin, mort en 1839. Il fut embarqué à onze ans sur la frégate *la Vénus*, commandée par son oncle ; il prit part, à quatorze ans, en qualité d'aspirant, à la bataille du Grand-Port, que Duperré livra à la flotte anglaise et qui nous rendit l'Ile-de-France ; il fut nommé enseigne en 1812, lieutenant de vaisseau en 1821, capitaine de vaisseau en 1836, contre-amiral en 1842, vice-amiral en 1848. Pendant la guerre de Crimée, il commanda la flotte française dans la mer Noire ; il fut nommé amiral en 1854, ministre de la Marine en 1855 et grand chancelier de la Légion d'honneur en 1860.

En septembre 1897, le pavage en pierre de la rue Hamelin a été converti en pavage en bois (1).

La *rue de Belloy* a été ouverte à 12 mètres de largeur, en 1866, tant sur l'emplacement des anciens réservoirs de Chaillot que de divers immeubles acquis par la Ville (traité passé le 2 juillet 1866 avec la Société Thome et C^{ie}). Le nivellement a été fixé par l'arrêté du 7 novembre 1866 ; mais le classement de cette rue comme voie publique n'a été prononcé que par le décret du 25 juin 1883, modifiant les alignements.

Le décret du 10 août 1868 a donné à cette rue sa dénomination en l'honneur de Jean-Baptiste de Belloy (1709-1808), qui remplaça l'illustre évêque Belzunce, à Marseille, en 1756, fut nommé archevêque de Paris en 1802 et cardinal en 1803.

La *rue de Juigné*, longeant le terrain qui avait d'abord été réservé en vue de la construction d'une nouvelle église à Chaillot et qui forme aujourd'hui la *place des États-Unis*, a été ouverte en 1866 par la Ville, sur l'emplacement tant des anciens réservoirs de Chaillot que de divers immeubles acquis conformément à un traité passé entre la Ville et la Société Thome et C^{ie}. Le décret du 10 août 1868 avait donné à cette rue sa dénomination en l'honneur d'Antoine-Éléonore-Léon Leclerc de Juigné (1728-1811), évêque de Châlons en 1764, archevêque de Paris en 1781, qui fut député aux États généraux, s'expatria et ne revint qu'en 1802 en France, où il passa ses dernières années dans la retraite. La rue de Juigné ne porte plus ce nom actuellement, parce qu'elle fait partie de la *place des États-Unis*, qui a été créée également en 1866 par la Ville, s'était d'abord appelée « place Galilée », avait reçu, par décret du 10 février 1875, le nom de « place de Bitché », en mémoire de l'héroïque défense de cette place pendant la guerre de 1870-1871, a été classée et alignée par le décret du 25 juin 1883, et a reçu sa dénomination actuelle, par décret du 16 août 1881, en l'honneur de la grande république américaine. La place des États-Unis, qui a 60 mètres sur 55, est ornée d'une statue de Washington et La Fayette et renferme un jardin anglais. En 1897, le pavage en pierres de la place des États-Unis a été converti en pavage en bois.

Le décret du 2 mars 1867 a donné le nom de *Mozart* à l'avenue devant être ouverte entre la chaussée de la Muette et la rue de la Fontaine. Le décret du

(1) En 1902, l'école municipale de garçons de la rue Hamelin avait 242 élèves.

29 mai suivant a déclaré d'utilité publique l'ouverture de cette voie, en spécifiant qu'elle aurait 20 mètres de largeur ; qu'elle partirait du carrefour formé à Auteuil par la rencontre des rues Poussin, des Vignes (Pierre-Guérin), de la Fontaine (La Fontaine) et de Magenta (Pierre-Guérin) ; enfin qu'elle aboutirait au point de jonction des rues de la Pompe et de Boulainvilliers, avec formation d'un carrefour de dégagement à l'intersection de ces deux dernières rues avec la rue de Passy.

Le percement de cette rue Mozart a été immédiatement commencé ; mais on n'a exécuté, sous le second Empire, que la partie comprise entre la rue Bois-le-Vent et la rue de l'Assomption (1). On a ouvert, en 1876 et 1877, la section qui s'étend de la rue de l'Assomption à la rue Ribéra, ainsi qu'une amorce près de la rue La Fontaine ; on a fait, en 1881, la partie qui s'étend entre la rue Ribéra et la rue La Fontaine ; enfin on a mis en état de viabilité, de juin 1895 à février 1897, la section comprise entre la chaussée de la Muette et la rue Bois-le-Vent.

On a donc mis près de trente ans à percer la rue Mozart (qui dessert Auteuil et Passy), ce qui tient à ce que les travaux ont été interrompus fréquemment, et l'on peut dire que les prévisions n'ont pas encore été complètement réalisées, car les ingénieurs de la Ville avaient projeté primitivement de prolonger la rue Mozart jusqu'à la place du Trocadéro, afin de relier directement cette place avec Auteuil. On n'a pas exécuté jusqu'ici ce prolongement, qui devait avoir 20 mètres de largeur, comme la rue Mozart ; plus on attendra, et plus la dépense s'accroîtra, en raison des constructions qui s'élèvent sur le tracé. On peut diviser ce prolongement en deux sections : la première aboutirait à la place Possoz, où l'emplacement de la voie projetée est indiqué par deux amorces ; la seconde section couperait la rue Vital près de son intersection avec la rue Nicolo, la rue de la Tour entre la rue Bellini et la rue Louis-David, la rue Scheffer à son intersection avec la rue Bellini ; elle traverserait la rue Pétrarque et, ce qui constitue une grave difficulté, le cimetière de Passy, pour rejoindre la place du Trocadéro, entre l'avenue Henri-Martin et la rue Franklin, au point où le mur du cimetière de Passy a été reconstruit, en 1900, avec une forme à arcades, qui diffère de celle adoptée pour les autres parties de ce mur de soutènement.

La dépense totale faite de 1867 à 1897, pour l'ouverture de la rue Mozart, s'est élevée à 2.472.655 francs ; la vente des terrains et des matériaux de démolition ayant procuré une recette d'environ 750.000 francs, le sacrifice de la Ville de Paris pour la création de cette voie peut être évalué à 1.700.000 francs.

Le compositeur Jean-Chrysostome-Wolfgang-Amédée Mozart (1756-1791) fut présenté à l'empereur d'Allemagne François 1^{er} à l'âge de six ans ; il composait déjà alors des pièces de clavecin et jouait à livre ouvert ; il n'avait pas encore huit ans quand il touchait l'orgue à Versailles ; il fut présenté l'année suivante à la cour d'Angleterre. Il composait de mémoire, sans le secours du piano, et jetait rapidement ses idées sur le papier ; il est l'auteur de *Don Juan*, des *Noces de Figaro*, de la *Flûte enchantée*, d'une célèbre messe de *requiem* et de beaucoup de symphonies.

(1) Les travaux de la rue Mozart ont été dirigés de 1866 à 1868 par M. l'ingénieur Ernest Rousseau et M. le conducteur Mahieu ; en 1876 et 1878, par M. l'ingénieur Bartet et M. le conducteur Lompriez ; en 1881, par M. l'ingénieur Choquet et M. le conducteur Roty ; en 1896, par M. l'ingénieur Babinet et M. le conducteur Chevallier.

Le décret du 21 novembre 1901 a modifié les alignements à l'angle de la rue Mozart et de la chaussée de la Muette.

L'*impasse Mozart*, qui a son entrée au n° 36 de la rue Mozart, à peu de distance de la rue du Ranelagh, n'a qu'une largeur de 1^m,25 sur une longueur de 28 mètres et était précédemment nommée « *impasse de la Chaise* ». C'est le restant d'une ancienne sente, dite de la Chaise, qui avait été classée comme chemin public rural par arrêté du 5 octobre 1837 ; elle commençait à la rue de la Glacière (ensuite rue Davioud) et arrivait au lieu dit La Chaise (Beauséjour). Une grande partie de son étendue s'est trouvée supprimée par suite du percement de la rue Mozart. Le nom d'impasse Mozart a été substitué à celui d'impasse de la Chaise par l'arrêté du 3 septembre 1869.

Le décret du 2 mars 1867 a donné le nom de *rue Largillière* à la voie à ouvrir entre la rue Mozart et le boulevard Beauséjour ; un autre décret du 29 mai de la même année a déclaré d'utilité publique l'ouverture de cette rue, qui a été immédiatement exécutée : 1° sur un emplacement appartenant à la Ville et précédemment occupé par le service municipal des promenades et plantations ; 2° sur des terrains appartenant à la Société Heugel et C^{ie}.

Nicolas Largillière (1636-1746) fut d'abord attaché, en Angleterre, à la personne du roi Charles II ; la protection de Van der Meulen, peintre historiographe de Louis XIV, lui procura des commandes de portraits en France ; Charles Le Brun le prit en amitié. La vérité du coloris, la fraîcheur du ton et la légèreté de touche de Largillière le firent surnommer le Van Dyck français. Il entra, en 1686, à l'Académie de peinture, dont il devint ensuite chancelier. On lui doit un *ex-voto* qui décore l'église Saint-Étienne-du-Mont, *le Repos*, donné à Louis XIV par la Ville de Paris, en 1687, et *le Mariage du duc de Bourgogne* en 1697 ; il a fait 1.500 portraits.

Au n° 4 de la rue Largillière, à l'angle de la chaussée de la Muette, se trouve l'habitation que s'était fait construire M. l'architecte Lheureux, mort récemment ; il a dirigé l'agrandissement de l'École de droit, avec nouvelle façade sur la rue Saint-Jacques. Si on entre dans cette maison, on voit du jardin une construction originale : trois corps de bâtiment reliés à gauche par une tour à deux étages, qui sert d'escalier et à laquelle s'adosse une rotonde. La description de cette habitation se trouve à la page 821 de l'*Encyclopédie d'architecture*, publiée par Mme veuve Morel et C^{ie}.

La *villa Herran*, qui a son entrée rue de la Pompe, au n° 85, a été formée en 1867 par M. Herran (1).

La *villa de Longchamp* a son entrée sur la rue de Longchamp, entre 1^e n° 36 et le n° 38, près de l'avenue Kléber ; c'est une voie privée qui n'a que 2^m,30 de largeur et qui constitue une rectification d'un ancien chemin de Chaillot, qui était dénommé « ruelle du Bouquet-des-Champs », était coudé et avait une largeur variant entre 1 mètre et 3^m,30. Cette rectification avait été dénommée *rue Rigaud* (2) par le décret du 27 février 1867. Les propriétaires lui ont donné, en 1887, le nom de villa de Longchamp.

(1) Voir p. 146 pour la rue Herran. La longueur de la voie sous-minée est de 20 mètres à partir de la rue de la Pompe ; la distance du sol au ciel de la carrière est de 8^m,55, et la hauteur de la galerie d'exploitation est de 5 mètres. Quelques fontis s'étaient manifestés ; la villa Herran a été consolidée par les propriétaires de cette voie privée.

(2) Hyacinthe-François-Honoré Rigaud (1659-1743) a été directeur de l'Académie de peinture en 1735 ; le Louvre a de lui *le Martyre de saint André*, les portraits de Lebrun et de Mignard.

La *rue Nitot* a été ouverte sur une propriété de la famille Nitot. Le terrain de 75.000 mètres carrés, clos de murs, compris entre la rue de Chaillot et l'ancien mur d'enceinte, avait été acheté en 1810 par M. Nitot, un des bijoutiers fournisseurs de Napoléon I^{er} (1) et était connu sous le nom de clos Nitot. Un banquet réformiste y fut donné en 1848. Le décret du 13 mars 1869 a autorisé le colonel Nitot, le comte Treilhard, conseiller d'État, le sénateur Boittelle et le baron d'Erlanger, alors propriétaires du clos Nitot, à ouvrir sur leurs terrains et suivant les alignements fixés par ledit décret, une rue de 12 mètres, destinée à faire communiquer la rue de Lubeck avec la place Galilée (place des États-Unis), à charge par eux d'abandonner gratuitement à la Ville de Paris le sol de la rue projetée et de se soumettre aux autres conditions énoncées dans leurs soumissions de fin 1866 et du 8 novembre 1868. L'arrêté du 20 juillet 1868 avait donné à cette nouvelle voie le nom de rue Nitot.

Le percement de la *rue Le Nôtre*, avec une largeur de 15 mètres, est indiqué sur le plan annexé à la loi du 28 avril 1869, approuvant la convention passée entre l'État et la Ville de Paris pour la place du Roi-de-Rome (place du Trocadéro) et ses abords. Cette rue a une pente très rapide ; le décret du 10 novembre 1877 lui a donné sa dénomination en l'honneur d'André Le Nôtre, architecte et dessinateur de jardins (1613-1700), fils d'un surintendant des Tuileries. Ayant succédé à son père, il fit planter la grande allée des Tuileries, dessina pour Fouquet le parc du château de Vaux, créa l'immense parc de Versailles et les jardins de Trianon, ceux de Chantilly, Saint-Cloud, Meudon et Sceaux, ainsi que la terrasse de Saint-Germain, les canaux du parc de Fontainebleau et la promenade d'Amiens. Louis XIV lui conféra le cordon de Saint-Michel et voulut lui donner des armoiries : « Des armoiries, répondit Le Nôtre, j'ai déjà les miennes : trois limaçons couronnés d'une feuille de chou. »

La *rue Théry* est une voie privée, ouverte en 1869, avec une largeur de 12 mètres, sur des terrains appartenant à M. Théry, fabricant de chocolat.

La *rue Debrousse* a été ouverte, comme voie privée, en 1869, avec une largeur de 12 mètres, par la Société Latessieur de Launay, dont un des principaux actionnaires était M. François-Hubert Debrousse (1817-1878), qui a construit plusieurs chemins de fer (ligne de Picardie et Flandres, Compagnie franco-algérienne). Le décret du 29 novembre 1901 a classé la rue Debrousse au nombre des voies publiques et en a fixé les alignements.

La *rue Foucault* a été ouverte, vers 1874, par la Ville de Paris, avec 12 mètres de largeur ; le nivellement y a été fixé par l'arrêté du 13 octobre 1874 et elle a été classée au nombre des voies publiques par le décret du 7 juillet 1884, qui en a fixé les alignements. Sa dénomination lui a été donnée par le décret du 10 novembre 1877, en mémoire de Jean-Bernard-Léon Foucault (1819-1868), physicien et membre de l'Académie des Sciences. La hauteur des maisons de la rue Foucault est limitée à 14^m,30.

Foucault a fait, de 1850 à 1852, des expériences qui ont été fort remarquées et qui rendaient visible le mouvement de rotation de la terre. Si on fait osciller un pendule, il se déplace dans un même plan vertical ; il se meut donc dans un plan invariable, pendant que la terre tourne. Pour l'observateur

(1) Voir p. 44^a l'article de M. Émile Potin intitulé : « Une Rue de Chaillot ».

placé sur la terre, c'est le plan d'oscillation du pendule qui paraît se déplacer d'orient en occident, c'est-à-dire en sens inverse du mouvement de la terre. Comme le disait Foucault, dans son feuilleton scientifique du *Journal des Débats*, « le mouvement apparent du pendule révèle au spectateur le mouvement réel du globe qu'il habite ». Le pendule de Foucault était constitué par un fil d'acier d'environ 70 mètres de longueur, fixé par un bout au sommet de la voûte intérieure de la coupole du Panthéon et portant, à l'autre extrémité, une boule de plomb d'environ 30 kilogrammes, traversée par une tige de cuivre et munie d'un style d'acier. En raison de sa grande longueur, le pendule mettait 16 secondes à revenir au point d'où il était parti ; la terre continuant pendant ce temps à tourner, le pendule répondait à une autre division du cercle, de 8 mètres de circonférence, au-dessus duquel il oscillait, et chaque oscillation double du pendule correspondait à un déplacement d'environ 2 millimètres et demi. Pour manifester ce déplacement, on avait garni le pourtour du cercle d'une couronne de sable, posée sur le dallage du monument, à l'intérieur d'une balustrade circulaire qui en séparait le public ; une brèche était pratiquée dans cette couronne de sable par une pointe fixée à la boule du pendule. Les expériences du pendule de Foucault seront refaites au Panthéon en 1902, sous la direction de M. Camille Flammarion, secrétaire général de la Société astronomique de France, directeur de l'observatoire de Juvisy, auteur de *la Pluralité des mondes habités*, et de M. Berget, directeur du laboratoire de M. Lippmann à la Sorbonne. L'appareil sera installé sous la coupole par les soins de M. Nénot, architecte de la Sorbonne. Le fil d'acier, qui aura un diamètre de 72 centièmes de millimètre, sera retenu au repos par un fil de chanvre qu'on enflammera pour le rompre et mettre l'appareil en mouvement.

La villa de la Tour a été formée, à partir de 1874, par M. Souchier, propriétaire des terrains qui appartenaient depuis longtemps à sa famille ; il était maire de Chantilly à l'époque de son décès, survenu en 1891. Pendant la nuit, cette villa est fermée par des grilles ; elle appartient actuellement aux propriétaires des neuf maisons qui y ont été construites. Elle forme un coude et n'avait primitivement d'entrée que sur la rue de la Tour, au n° 96 bis ; mais M. Souchier lui a donné ensuite une seconde entrée sur la rue Eugène-Delacroix, en autorisant la construction de deux maisons en façade sur cette rue, sous la condition de laisser un passage libre d'une largeur de 4 mètres ; cette largeur est celle qui existe entre les clôtures des diverses maisons de la villa ; mais les actes de propriété interdisent d'élever des constructions sur les jardinets, de sorte que la distance minima entre les façades des maisons (excepte les deux qui donnent sur la rue Eugène-Delacroix) est de 9^m,67 sur la partie perpendiculaire à cette rue Eugène-Delacroix, et de 10 mètres sur la partie perpendiculaire à la rue de la Tour. Il résulte des actes de propriété que la villa doit être habitée bourgeoisement ou par des personnes y établissant seulement leurs bureaux : — que les murs sont mitoyens jusqu'à la hauteur des constructions pour les parties construites, et jusqu'à la hauteur d'héberge pour les parties non construites ; — que les propriétaires ont à leur charge les gages du concierge de la villa, l'entretien du pavillon qui lui sert de logement, celui des grilles, de l'égout commun, des trottoirs et des pavages. Il était stipulé, en outre, qu'en cas de décès de M. Souchier, comme dans le cas où il ne serait plus propriétaire d'un seul terrain de la villa, l'adminis-

tration de ladite villa passerait entre les mains d'un syndicat des propriétaires. Cette éventualité s'étant réalisée, un acte constitutif de syndicat a été enregistré le 1^{er} octobre 1895 ; les propriétaires syndiqués ont établi entre eux, par un acte que l'auteur a rédigé en 1899, des servitudes réciproques, ayant pour but de limiter les saillies permises sur les façades et, pour mieux assurer l'aérage, d'adopter pour la hauteur des bâtiments des maxima un peu inférieurs à ceux qui résultent des règlements de voirie en vigueur à Paris.

La *rue Fresnel* a été ouverte en 1876 par la Ville de Paris, avec une largeur de 12 mètres ; le décret du 10 novembre 1877 en a fixé les alignements et lui a donné le nom d'Augustin-Jean Fresnel (1788-1827), qui entra, à seize ans et demi, à l'École polytechnique et fut nommé ingénieur des ponts et chaussées. Il commença en 1816 ses études sur la lumière, qu'il n'a plus interrompues jusqu'à sa mort ; il fut élu, à l'unanimité, membre de l'Académie des Sciences en 1823. Il est l'inventeur des phares lenticulaires et a fondé ainsi, avec l'opticien Soleil, une industrie nouvelle, demeurée depuis essentiellement française ; ces appareils lenticulaires ont été successivement adoptés pour l'éclairage des côtes du monde entier.

Le coude et surtout les déclivités excessives de la rue Beethoven rendaient extrêmement difficiles les communications entre Passy et le quai de la Seine. Le conseil municipal de Passy émit, le 7 août 1842, un vœu en faveur de l'adoption du projet qui avait été présenté, le 13 mars de la même année, par M. le baron Benjamin Delessert, en vue de diminuer les pentes et de permettre un meilleur accès de la montagne de Passy. Ce projet fut modifié par les ingénieurs des ponts et chaussées et présenté par eux sous le titre de « rectification de la route départementale n° 2 de Paris à Saint-Cloud » ; on sait que cette route empruntait la rue Beethoven et la rue de Passy. Le projet ainsi modifié fut approuvé par une délibération, en date du 30 juin 1844, du conseil municipal de Passy, qui accorda, le 2 août 1845, une subvention de 40.000 francs, à laquelle M. le baron Benjamin Delessert (1) ajouta un don de 50.000 francs. Cette rectification fut autorisée par l'ordonnance royale du 4 juin 1846 et exécutée, en 1847, sur des terrains qui avaient dépendu originairement du couvent des Bonshommes. Elle forma la *rue Benjamin-Delessert*, qui constituait un prolongement de la rue des Batailles (actuellement avenue d'Iéna).

L'aménagement du parc du Trocadéro entraînait l'ouverture d'une large voie pour relier directement la rue de Passy au centre de Paris ; il suffisait pour cela de prolonger le débouché offert par l'avenue d'Iéna. Un décret du 17 mai 1876 prescrivit donc l'ouverture d'un boulevard de 30 mètres de largeur, pour remplacer la rue Benjamin-Delessert et une partie de la rue Beethoven. Ce boulevard (2), qui supprimait la rue Benjamin-Delessert, en l'élargissant et en la transformant, devait d'abord se nommer « boulevard Benjamin-Delessert » ; mais on décida ensuite qu'il porterait simplement le nom de « *boulevard Delessert* », afin de rappeler les services rendus non seulement par Benjamin Delessert, mais encore par Gabriel Delessert et par

(1) Voir aux annexes (p. 343) la biographie de Delessert, par M. Léopold Mar.

(2) Voir dans la *Revue bleue* du 30 avril 1892, page 555, un article de M. Léo Claretie mentionnant les relations de Jean-Jacques Rousseau avec la famille de Lessert (ancienne orthographe du nom des Delessert).

tous les autres membres de cette famille qui, originaire de Lyon, s'était fixée, dès le xviii^e siècle, à Passy.

Les travaux du boulevard Delessert (1), qui ont été terminés au commencement de 1877, ont donné lieu à une dépense de 1.691.479 francs.

La plantation du boulevard Delessert a présenté des difficultés particulières : du côté des numéros pairs, elle est faite dans un banc de roche calcaire et y a exigé l'ouverture d'une tranchée de 3 mètres de largeur sur 1 mètre de profondeur, destinée à être remplie de terre végétale ; du côté des numéros impairs, les arbres ont été plantés dans le remblai du boulevard, mais également dans une fouille continue de 3 mètres de largeur, parce que les déblais, plus ou moins rocheux ou calcaires, qui formaient ce remblai, étaient peu favorables à la végétation (2). Le boulevard Delessert a été muni, en 1900, de becs à incandescence.

Une avenue devant relier la place du Trocadéro à la porte Dauphine et porter le nom d' « avenue du Prince-Impérial » avait été projetée sous le second Empire (décret du 29 mai 1866). C'est seulement en 1877 qu'une amorce de cette voie a été exécutée sur une longueur de 97 mètres à partir de la place du Trocadéro, et avec une largeur de 36 mètres. La partie comprise entre l'extrémité de cette amorce et le rond-point de Longchamp a été construite en 1887 et 1888 avec une largeur (3) de 16 mètres et moyennant une dépense de 339.193 francs. L'arrêté du 9 décembre 1885 a donné à cette voie le nom d'*avenue d'Eylau* (qui avait été précédemment attribué à l'avenue Victor-Hugo), en mémoire de la victoire remportée le 7 février 1807 par la Grande Armée sur les Russes et les Prussiens, qui perdirent 20.000 hommes, 18 drapeaux et 16 canons.

L'ambassade de Siam a quitté, en mai 1900, le n° 14 de la rue Pierre-Charron et a été transférée avenue d'Eylau, n° 14, dans un hôtel construit exprès pour elle.

L'*impasse des Prêtres* est une voie privée, située avenue d'Eylau, 37.

La rue Chardin a été construite, en 1876, par la Ville de Paris, avec une largeur de 12 mètres. Elle a reçu ce nom, par arrêté du 10 novembre 1877, en l'honneur de Jean Baptiste-Siméon Chardin (1699-1779), membre de l'Académie de peinture à 28 ans, qui passe pour un modèle de grâce simple, d'observation naïve et de fine bonhomie : il est l'auteur du *Benedicite*, que possède le Louvre, et de divers tableaux représentant des scènes d'intérieur, curieuses pour l'histoire du costume de la classe moyenne au xviii^e siècle.

La *passerelle de Passy*, ou « pont de Passy », se trouve dans le prolongement de l'axe du boulevard de Grenelle et franchit les deux bras de la Seine, séparés par l'île des Cygnes. Elle eut, tout d'abord, pour objet de remplacer, dans l'intérêt des piétons, le pont d'Iéna, affecté exclusivement à l'usage des personnes qui visitaient l'Exposition universelle de 1878 et elle a été conservée, après la clôture de cette Exposition, parce que l'expérience avait démontré qu'elle était fort utile pour la circulation du public (4). La faible altitude

(1) Ces travaux ont été dirigés par M. l'ingénieur Bartet et M. le conducteur Lomprez.

(2) Les travaux ont été dirigés par M. Rousseau, alors ingénieur et depuis inspecteur général des ponts et chaussées.

(3) Les travaux ont été dirigés par M. l'ingénieur Babinet et M. le conducteur Lepeltier.

(4) Mon article sur « la Seine entre le pont d'Iéna et le viaduc d'Auteuil », donnant des indications sur la passerelle de Passy, est reproduit aux annexes, p. 365.

des quais, aux abords de cet ouvrage, n'a pas permis de le rendre accessible aux voitures ; il ne constitue donc qu'un simple passage pour piétons, ayant 6^m,50 de largeur entre les garde-corps et une longueur totale de 249 mètres. Cette passerelle, à laquelle on accède par des escaliers de treize marches, a été livrée (1) à la circulation le 14 avril 1878 et a coûté 420.000 francs. Cet ouvrage sera remanié prochainement, en vue de livrer passage aux trains de la ligne circulaire du chemin de fer métropolitain de Paris, sur un pont monumental, pour la travée métallique duquel un concours a été ouvert entre les constructeurs, conformément à une délibération du conseil municipal en date du 26 janvier 1902.

La rue Galliéra et la rue de Brignole, ayant 12 mètres de largeur, ont été ouvertes, en 1878 et 1879, par Mme la duchesse de Galliéra et classées par le décret du 30 août 1879, portant que tous les frais de mise en état de viabilité seront acquittés par la dame Marie Brignole-Salle, duchesse de Galliéra, veuve de Raphaël de Ferrari, duc de Galliéra, conformément aux clauses et conditions d'un acte notarié, reçu par M^e Delapalme, notaire à Paris, le 31 octobre 1878. Suivant cet acte, la duchesse cédait gratuitement à la Ville partie d'un terrain de 17.600 mètres carrés, situé entre l'avenue du Trocadéro, la rue de Morny (actuellement Pierre-Charron) et la rue de Freycinet, pour l'ouverture de deux rues nouvelles (Brignole et Galliéra), l'établissement d'un square et la construction d'un musée public, à édifier aux frais de la duchesse, qui y placerait des statues, des tableaux et autres objets d'art qu'elle avait alors l'intention de léguer à la Ville.

Le musée Galliéra est compris entre les rues Pierre-Charron (où se trouve l'entrée principale), Brignole, Galliéra et l'avenue du Trocadéro, qui donne accès au square dont le frais décor encadre si bien ce monument princier (2) ; la superficie du musée et du square est d'environ 9.800 mètres carrés. Le musée est devenu propriété municipale à la date du 1^{er} juillet 1894 ; l'ouverture a eu lieu en avril 1895.

De son vivant, la duchesse de Galliéra, qui a attaché son nom à tant d'œuvres artistiques ou charitables, avait formé le projet de léguer à la Ville de Paris sa galerie de tableaux. Mais au cours des travaux, la Ville ayant laïcisé ses écoles, cette décision fit revenir la duchesse sur sa détermination et, ne pouvant retirer la donation en tant que monument, elle conserva du moins la propriété de ses tableaux, dont la collection est restée dans son palais de Gênes. La Ville se trouvant, dès lors, dans l'obligation de garnir le musée, dut en changer la destination. Elle y fit placer des tapisseries anciennes qui proviennent de Beauvais, Aubusson, Lille, Bruxelles et Turin, et dont la valeur est estimée à 2 millions et demi. C'est au musée Galliéra que le président de la République Félix Faure inaugura l'exposition de portraits de femmes et de dentelles organisée par la crèche du XVI^e arrondissement. L'exposition des œuvres de Corot, faite à l'occasion de son centenaire, s'y tint également. On y a installé des statues achetées aux différents salons, des émaux, des grès, des porcelaines, etc.

Voir P E

(1) Cet ouvrage a été dirigé par M. l'inspecteur général Huet et M. l'ingénieur Bartet ; la partie métallique a été exécutée par la maison Cail.

(2) Voir à la page 97 du 1^{er} volume du *Bulletin* un extrait du journal *l'Éclair*, du 11 janvier 1893, sur le musée Galliéra. Divers détails rapportés ici sur ce musée sont extraits d'une description qui en a été donnée dans le *Magasin pittoresque*.

Le la Petite-Muette » était une voie privée, formée, lors de l'établissement de ce chemin de fer, pour desservir les propriétés résultant du morcellement de la Petite-Muette, et pour leur donner un débouché sur la rue de la Pompe. Le qui restait des bâtiments de la Petite-Muette fut démoli en 1891. La rue *Justave-Nadaud*, qui va de la rue de la Pompe au boulevard Émile-Augier, a absorbé la plus grande partie de l'ancienne avenue de la Petite-Muette ; le surplus a été annexé au boulevard Émile-Augier par l'arrêté préfectoral du 3 décembre 1894. Le décret du 8 janvier 1895 a donné à la nouvelle rue, conformément à la demande présentée par la Société historique d'Auteuil et de Passy, le nom du célèbre chansonnier Gustave Nadaud (1820-1893), qui habitait, dans le voisinage, le n° 63 de la rue de Passy ; Roubaix, sa ville natale, lui a élevé un monument (1). La rue Gustave-Nadaud est traversée souterrainement par le chemin de fer de Courcelles aux Invalides.

A droite du chemin de fer d'Auteuil et parallèlement au boulevard Émile-Augier, on avait amorcé, auprès de l'avenue Henri-Martin, sur une longueur de 53 mètres, un boulevard, qui a été achevé de décembre 1898 à juillet 1900, au même temps qu'on élargissait la plate-forme du chemin de fer, pour y porter le nombre des voies de deux à quatre. Cette voie a été dénommée, en 1893, boulevard *Jules-Sandeau*, en l'honneur de Jules Sandeau (1811-1883), membre de l'Académie française. Cet auteur a donné au Théâtre-Français, en 1851, *Mademoiselle de la Seiglière*, et, en 1854, avec Émile Augier, *le Gendre de Monsieur Poirier* ; plus tard, *Jean de Thommeray*.

C'est aussi de décembre 1898 à juillet 1900 qu'on a percé et mis en état de viabilité les rues destinées à desservir le nouveau quartier devant être bâti sur l'emplacement de l'ancien *Fleuriste* de la Muette, savoir :

La rue *Guy-de-Maupassant*, prolongeant la rue de Siam jusqu'au boulevard Émile-Augier ; la rue *Edmond-About*, prolongeant la rue Mignard, également jusqu'au boulevard Émile-Augier ; la rue *Octave-Feuillet* (2), longeant le parc de la Muette depuis l'avenue Henri-Martin jusqu'au pont par-dessus le chemin de fer ; elle établit une communication avec le boulevard Émile-Augier ; la rue *Eugène-Labiche* et la rue de *Franqueville*, qui vont de la rue Octave-Feuillet au boulevard Jules-Sandeau (3).

Les noms de ces dernières rues ont été donnés en l'honneur de M. le comte de Franqueville, propriétaire du château de la Muette ; d'Edmond About (1828-1885), qui a été directeur du journal *le XIX^e Siècle* jusqu'à sa mort, survenue peu de temps après son élection et avant sa réception à l'Académie française ; de l'auteur dramatique Eugène Labiche (1815-1888), à qui on doit tant de pièces spirituelles ; du célèbre romancier Octave Feuillet (1821-1890),

(1) Voir aux annexes (p. 444) l'article sur le monument de Gustave Nadaud, ainsi que l'article intitulé : « L'Œuvre de Nadaud », par M. Émile Potin. Voir également la conférence de M. Léo Claretie sur Gustave Nadaud, pp. 227 à 234 du 1^{er} volume du *Bulletin*, et les articles publiés le 29 avril 1893 dans *le Petit Journal* et, le lendemain, dans *l'Estafette*.

(2) L'hôtel construit à la rue Octave-Feuillet par M. l'architecte Arnoud a été primé par la Ville au concours de façades de 1900. Il est dit, dans le rapport du jury, que cet hôtel est très harmonieux dans l'ensemble de ses proportions, la silhouette de sa toiture ; la forme de ses baies ; que sa grande lucarne centrale, très puissante, couronne bien tout le motif du milieu, qui est légèrement en encorbellement ; enfin, que l'ensemble forme une excellente façade d'hôtel particulier, d'un aspect noble et confortable.

(3) Ces travaux de voirie ont été exécutés sous la direction de M. l'inspecteur général Breux et de MM. les ingénieurs Babinet et Bret.

membre de l'Académie française : et, enfin, du romancier Henri-René-Albert-Guy de Maupassant (1850-1893).

On peut encore citer les rues suivantes comme ayant été percées pendant la seconde moitié du XIX^e siècle à Passy :

La *rue Crevaux*, ouverte entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue Bugeaud, et classée par le décret du 16 janvier 1882, portant que la dépense des travaux de viabilité, d'éclairage et de conduite d'eau pour cette voie sera supportée par la Société foncière lyonnaise, conformément à l'engagement souscrit en son nom le 22 janvier 1881. La dénomination de cette rue lui été donnée par arrêté du 28 août 1882, en l'honneur du docteur Crevaux (1858-1881), explorateur massacré, sur un affluent du Paraguay, par les Indiens Tobas; le récit de ses quatre voyages a paru dans *le Tour du Monde*. La municipalité de Buenos-Ayres a voté une allocation de 4.000 francs pour élever à Crevaux un monument dans le cimetière du Nord. La *rue Gustave-Courbet*, de 12 mètres de largeur, a été ainsi dénommée par décret du 3 décembre 1885, en l'honneur du peintre Gustave Courbet (1819-1877), chef de l'École de peinture réaliste. Elle a été classée et alignée par le décret du 25 octobre 1887; elle a été ouverte en 1882 par la Compagnie foncière de France. La *rue de l'Amiral-Courbet*, voie privée de 12 mètres de largeur, allant de l'avenue Victor-Hugo, n° 100, à la rue de la Pompe, n° 150; elle a été ainsi nommée en l'honneur du vice-amiral Amédée-Anatole-Prosper Courbet (1827-1888), qui s'est illustré par ses campagnes en Extrême-Orient. La *rue Bugeaud* est une voie privée, qui va de la rue de l'Amiral Courbet à l'avenue Bugeaud. La *rue Léonce-Reynaud*, ouverte en 1884, a été classée et alignée, avec moindre largeur de 12 mètres, par le décret du 31 octobre 1893. Son nom lui a été attribué, par le décret du 3 décembre 1885, en l'honneur de Léonce Reynaud (1803-1886), inspecteur général des ponts et chaussées et professeur d'architecture, qui a construit un grand nombre de phares sur les côtes de France et dirigé pendant 32 ans le service des phares, dont le dépôt est placé dans le voisinage et a son entrée principale sur l'avenue du Trocadéro. La *rue de Sfax*, qui porte un nom tunisien, s'était appelée, pendant quelque temps, « *rue Vaudoyer* »; elle a reçu sa dénomination actuelle par arrêté préfectoral du 27 février 1886; elle a été classée, alignée et nivelée par arrêté du 10 janvier 1891; elle a reçu le nom d'une ville de Tunisie, prise par les troupes françaises le 16 décembre 1883.

La *villa Spontini*, située rue Spontini, 37, est une voie privée qui a été ouverte en 1884. La *rue du Bois-de-Boulogne*, voie privée, a été ouverte, en 1888, par M. Gateau; lorsque cette rue sera classée, son sol devra être cédé gratuitement à la Ville. Le *square du Bois-de-Boulogne*, voie privée, a été fondé par MM. Bechet, Dethomas et C^{ie}, Courbec et Godard; il a été ouvert, le 6 mars 1863; suivant le décret du 13 août 1854, il ne peut y être exercé aucun commerce ni aucune industrie, si ce n'est en vertu d'une autorisation du préfet de la Seine, qui en détermine les conditions, et ces autorisations sont toujours révocables. La *villa Michon*, voie privée, a été ouverte en 1890 par M. Michon; l'hôtel du ministre du royaume des Pays-Bas se trouve au n° 6 de la villa Michon (entrée par la rue Boissière, 29). La *rue Léo-Delibes* a été construite en 1891 par la Société civile des terrains de l'avenue Kléber, qui a cédé gratuitement le sol de cette rue à la Ville. Elle a été classée comme voie publique par le décret du 10 juin 1893. Elle a été ainsi nommée en l'hon-

neur de Clément-Philibert-Léo Delibes (1831-1891), membre de l'Institut; ce compositeur a donné à l'Opéra divers ouvrages, notamment le ballet de *Sylvia* et celui de *Coppélia*. La *rue de Sontay* s'appelait précédemment « rue Lefuel »; l'arrêté du 20 février 1886 lui a donné le nom d'une ville du Tonkin, prise par les troupes françaises le 16 décembre 1883. La *rue Weber*, précédemment « *rue Nilson* », a reçu par décret du 11 mars 1886 sa dénomination actuelle en l'honneur du célèbre compositeur Charles-Marie-Weber (1786-1826), auteur du *Freyschütz* et d'*Obéron*. La *rue Yvon de Villarceau* porte le nom de l'astronome (1813-1883). La *rue de Siam*, construite en 1884 par une Compagnie d'assurances, a reçu ce nom parce que l'ambassade du royaume de Siam y était autrefois établie; elle a été bâtie sur l'emplacement d'un hôtel qui a appartenu au comte de Las Cases, auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, et qui a été ensuite occupé, après la dernière guerre carliste, par Don Carlos, duc de Madrid, prétendant au trône d'Espagne.

La *rue de Lota*, qui commence rue de Longchamp, 137, et finit en impasse, est une voie privée, ouverte en 1894 par MM. Dehaynin et Gubbay. La maison construite au n° 8 de la rue de Lota, sous la direction de M. l'architecte Bouweuz van den Goyen, a été primée par la Ville de Paris au concours de façades de 1899.

La *rue Alboni* a été exécutée en 1893 et 1894, par la Ville de Paris, sur les terrains de M. Hottinguer; le sol a été cédé gratuitement. Elle offre de larges escaliers qui permettent de se rendre du carrefour de Passy au quai et ont été bordés de plantations d'arbustes en 1898. Les décrets des 8 mai et 10 août 1896 ont donné à cette rue sa dénomination en l'honneur de Marietta Alboni (1824-1894), devenue ensuite comtesse Pépoli, puis Mme Ritzer. Elle fut élève de Rossini; sa voix de contralto a eu le plus grand succès à Paris et à Londres à partir de 1847. Elle a fait des legs importants à l'Assistance publique. Une société a élevé, en 1899-1900, sur les collines qui s'étendent de chaque côté de la rue Alboni, entre Passy et le quai, de grandes constructions entourées de jardins. D'abord affectées à l'établissement de vastes hôtels, à prix fixe par semaine, pendant la durée de l'Exposition universelle de 1900, elles sont actuellement converties en maisons de rapport. La rue Alboni, dont la largeur est de 15 mètres, a été munie, en 1900, de becs à incandescence. On construit actuellement la ligne circulaire du métropolitain, partant de la place du Trocadéro, pour desservir des boulevards de la rive gauche; cette ligne sera en souterrain sous la rue Franklin et sous la partie supérieure de la rue Alboni; elle sera ensuite à ciel ouvert pour franchir la Seine sur le pont de Passy; une station dénommée « Quai de Passy » sera établie vers le milieu des escaliers de la rue Alboni; le préfet de la Seine a approuvé en 1902 le projet de ce pont qui comportera une partie centrale pour le métropolitain et deux parties latérales, dont une pour les piétons et l'autre pour les voitures.

L'*avenue Jules-Janin*, qui a ses accès sur la rue de la Pompe, est une voie privée de 7 mètres de largeur, ouverte vers 1884 (1); un décret du 8 janvier 1897 a classé le débouché de cette avenue sur la rue de la Pompe. L'*avenue des Chalets* est une voie privée de 6 mètres de largeur, établie entre la rue du Ranelagh et la rue de l'Assomption. La *rue Mérimée* est une voie privée,

(1. Voir ci-dessus les indications données sur le critique Jules Janin (1804-1874).

de 8 mètres de largeur, qui doit son nom à Prosper Mérimée (1803-1870), membre de l'Académie française et auteur d'œuvres charmantes. Elle va du n° 61 de la rue des Belles-Feuilles au n° 22 de la *rue de Pomereu*, voie privée qui a été ouverte vers 1884, avec une largeur de 12 mètres, sur les terrains appartenant à M. de Pomereu. La rue de Pomereu, qui part du n° 134 de la rue de Longchamp, s'est arrêtée longtemps à la rue Mérimée; de juin 1899 à janvier 1900, elle a été prolongée sur les terrains de M. Ménier, jusqu'à la rue des Belles-Feuilles. La *rue Lalo*, qui doit son nom au compositeur français Lalo (1830-1892), auteur de nombreuses symphonies et du délicat opéra-comique *le Roi d'Ys*, est une voie privée de 12 mètres de largeur, qui va de la rue Pergolèse au boulevard Lannes. Elle a été ouverte sur l'emplacement de la *gran plaza de Toros*, théâtre construit par M. l'architecte Botrel, où des représentations de combats de taureaux avaient été organisées pendant l'Exposition universelle de 1889. Le pont Lalo, construit en même temps que le chemin de fer de Courcelles aux Invalides, a remplacé une passerelle en bois, qui ne servait qu'au passage des piétons.

Le nom de *Claude Chahu*, trésorier général des finances, seigneur de Passy et fondateur de l'église Notre-Dame-de-Grâce, a été donné par décret du 8 janvier 1895, sur la demande de la Société historique d'Auteuil et de Passy, à la rue qui va de la rue de Passy à la rue Gavarni. Elle avait été ouverte, comme voie privée, en 1891, par MM. Talamon et Guillemard; elle a été classée au nombre des voies publiques par le décret du 20 décembre 1901.

De mars à juin 1900, on a ouvert sur les terrains de M. Meyer, entre la rue de la Tour et la rue Claude-Chahu, une voie nouvelle dont la largeur est de 12 mètres; elle a été classée au nombre des voies publiques par le décret du 20 décembre 1901 et sera probablement dénommée rue « Francisque-Sarcey ».

On a commencé en 1900 et terminé en 1901 les travaux de percement: 1^o au compte de M. Fouquiau, d'une rue nouvelle de 12 mètres de largeur, entre la rue des Bauches et la rue du Ranelagh; 2^o au compte de M. Blanc, d'une voie de 14 mètres de largeur à établir entre cette rue nouvelle et la rue Davioud. C'est celle-ci qui recevra probablement le nom d'Eugène Manuel, le regretté président de la Société historique d'Auteuil et de Passy. *Voies à créer*.

Comme rues percées ou admises en 1901, on peut citer: 1^o la *rue de Villebois-Mareuil*, qui est projetée sur l'emplacement de la pompe à feu de Chaillot, et qui doit son nom au vaillant colonel, mort en combattant pour les Boers; elle ira de l'avenue du Trocadéro au quai de Billy et aura 15 mètres de largeur; 2^o la voie nouvelle, ouverte sur les terrains de M. Georges Ville, entre l'avenue Victor Hugo et la rue de Villejust; 3^o la rue projetée par la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest ¹, entre la rue Gustave-Nadaud et la chaussée de la Muette, au-dessus du souterrain construit, entre les stations de l'avenue Henri-Martin et de Boulaivilliers, pour l'établissement du chemin de fer de Courcelles aux Invalides.

De nouvelles rues, dues à l'initiative privée, seront prochainement ouvertes.

¹ M. Caplan, conseiller municipal, a demandé que le nom de Ponsard soit donné à cette nouvelle rue, parce qu'elle coupe le jardin de la maison où le poète Ponsard est mort.

extrémité, c'est-à-dire la partie la plus voisine de la Seine, forme aujourd'hui la rue Gros), la rue de Seine (actuellement rue Wilhem), la rue des Garennes (actuellement rue Boileau), la rue et la place des Perchamps, la rue Verderet, une partie de l'ancienne rue de la Municipalité (actuellement rue Chardon-Lagache), la rue du Buis, une partie de la rue Ribéra et l'avenue de Versailles. Je n'ai pas compris dans cette énumération la rue de l'Assomption, qui forme, avec la partie basse de la rue de Boulainvilliers, la limite entre Auteuil et Passy. On voit, sur les anciens plans, outre ces rues, plusieurs chemins publics, qui ont été ensuite convertis en rues.

La *rue d'Auteuil* occupe la plus grande partie de l'ancienne Grande Rue, qui était au xvi^e siècle la seule rue d'Auteuil, commençait à la route de Versailles et se terminait à la porte du bois de Boulogne. L'arrêté préfectoral du 20 juillet 1868 a réuni, sous le nom de rue d'Auteuil, la section comprise entre le bois et la rue Boileau à la partie de l'ancienne rue Molière, qui s'étendait de la rue Boileau à la place de l'Église (1). En 1898, on a établi un pavage en bois à la rue d'Auteuil, entre le boulevard Montmorency et la rue Désaugiers, en même temps que les rails étaient posés pour le petit tramway remplaçant l'omnibus jaune d'Auteuil à Saint-Sulpice.

L'extrémité de la Grande-Rue, du côté gauche en allant vers le bois de Boulogne, aux environs des n^{os} 63 à 73 de la rue d'Auteuil, était bordée autrefois par le château du Coq, construit par le cardinal de Richelieu et légué par lui au domaine de la Couronne en même temps que le palais Cardinal. Ce château dont les fenêtres avaient vue sur la plaine du Point-du-Jour, composée alors de champs cultivés et de quelques vignes, a été habité par Louis XV pendant son enfance ; il y est revenu à diverses reprises. Cette propriété a été ensuite occupée par Mme Élisabeth, sœur de Louis XVI, par le chancelier Pasquier, président de la Chambre des Pairs sous Louis-Philippe, et par le ministre Guizot. Le parc, qui avait une grande profondeur, a été coupé lors du percement de la rue d'Erlanger.

Outre le château du Coq, il y avait à Auteuil, au xviii^e siècle, deux grandes propriétés : le parc et le château des Boufflers, qui se trouvaient vis-à-vis du château du Coq, sur le côté droit et à l'extrémité de la Grande Rue (comme il sera dit ci après, au sujet de la villa Montmorency, qui occupe une partie de l'emplacement de l'ancien parc des Boufflers) — et la propriété des abbés de Sainte Geneviève, seigneurs d'Auteuil 2.

Cette propriété des Génovéfains s'étendait, au sud de l'église, jusqu'à la route de Versailles, sur l'emplacement occupé actuellement par la maison de retraite Chardon Lagache, l'institution de Sainte-Périne et leurs abords. Elle fut vendue sous la Révolution, lors de la suppression des maisons religieuses, comme bien national, pour 27.000 livres. La maison élevée sur l'emplacement de l'hôtel seigneurial des abbés de Sainte Geneviève fut achetée sous le premier Empire, par Cretet 3 ministre de l'Intérieur. Le baron François

1. La largeur de la rue d'Auteuil a été fixée à 19 mètres par l'ordonnance royale du 12 mai 1843 pour la section qui s'étend du bois de Boulogne à la rue La Fontaine, et par un arrêté préfectoral du 16 juillet 1849 pour la partie comprise entre la rue Boileau et l'église de l'Église. Les alignements ont été modifiés par un décret du 12 juin 1883.

2. Voir le plan de 1789, par le baron de M. Antoine Chardon, intitulé : *Auteuil au xviii^e siècle*.

3. Emmanuel Cretet, ministre de l'Intérieur, qui fut inhumé solennellement au Panthéon, est mort à Auteuil, le 18 novembre 1834, dans l'une des maisons seigneuriales des abbés de Sainte Geneviève.

phalange des idéologues s'y réunissaient. On peut citer parmi les hôtes de Mme Helvétius (1) : son fils adoptif, le sénateur Cabanis (1757-1808), littérateur et philosophe, Franklin (1706-1790), Diderot (1713-1784), le ministre Turgot (1727-1781), l'abbé Morellet (1727-1819), Chamfort (1741-1794), le baron d'Holbach (1723-1789), le poète Roucher (1745-1794), le marquis de Condorcet (2) (1743-1794), l'idéologue Destutt de Tracy (1754-1836).

Le général Bonaparte vint à Auteuil visiter Mme Helvétius quelque temps avant le 18 brumaire : en se promenant dans son jardin avec lui, elle lui dit : « Général, si l'on savait tout ce qu'il peut tenir de bonheur dans un arpent de terre, on songerait moins à conquérir le monde. »

La maison de Mme Helvétius fut occupée de 1808 à 1814 par Rumford (3), qui avait épousé, en 1805, la veuve de l'illustre Lavoisier et, dans les dernières années du second Empire, par le prince Pierre Bonaparte ; c'est là qu'eut lieu, le 12 janvier 1870, une altercation entre le prince et deux publicistes : M. Ulrich de Fonvielle et Victor Noir ; ce dernier fut tué d'un coup de pistolet tiré par le prince.

En 1871, les fédérés de la commune avaient établi leur état-major dans cette maison, qui fut incendiée (4). Elle a été reconstruite et est occupée actuellement par une école normale israélite, où l'on reçoit les meilleurs élèves d'écoles d'Orient et d'Afrique (5) ; ils y passent quatre ans pour perfectionner leur instruction.

La propriété qui porte les n^{os} 43 à 47 de la rue d'Auteuil est un des derniers vestiges complets de l'architecture du xviii^e siècle dans ce quartier : au milieu du bâtiment principal à deux étages, un large porche d'entrée, en avant-corps, à quatre pilastres, supporte une terrasse à balustrade ; une autre balustrade en pierre, également en avant-corps, règne tout au long du rez-de-chaussée. Deux grands pendentifs sculptés d'instruments de musique accompagnent à droite et à gauche un bas-relief placé au milieu du bâtiment et représentant trois amours. Le dessous des fenêtres du second étage est orné de guirlandes de fleurs. Les pavillons latéraux en équerre sont du même style que le corps de logis principal, mais ont été rajoutés après coup. Cette maison a été habitée par Mlle Antier, actrice qui s'était rendue célèbre par ses bons mots ; elle a été occupée ensuite, de 1740 à 1767, par les demoiselles de Verrières, amies du maréchal de Saxe et du poète Colardeau ; elles y recevaient la Ville et la Cour et y donnaient des fêtes qui avaient beaucoup d'éclat.

Condorcet a habité la rue d'Auteuil. Le docteur Chardon-Lagache et Samson, célèbre acteur de la Comédie française, ont habité le n^o 16 de la rue d'Au-

(1) Voir aux annexes (pp. 451 et s.) l'article de M. Antoine Guillois sur le monument de Mme Helvétius ; son article intitulé : *Madame de Condorcet à Auteuil*, son article sur Volney, et son article intitulé : *Turgot à Auteuil*.

(2) Voir également l'article de M. René Acolas sur le Salon de Mme Helvétius, p. 174 du 1^{er} volume du *Bulletin*.

(3) Voir à la page 83 du IV^e volume du *Bulletin* l'acte de notoriété dressé par le juge de paix, le 21 pluviôse an III, à la requête de la veuve de Condorcet, pour rectifier son acte de décès.

(4) Le physicien et philanthrope américain Rumford est mort à Auteuil, le 22 août 1814 dans l'ancienne maison de Mme Helvétius.

(5) Voir aux annexes (p. 385) l'article de M. Émile Potin sur les ruines de 1870-1871.

(6) Voir aux annexes (pp. 450 et 458) l'article déjà mentionné de M. Antoine Guillois sur *Auteuil au xviii^e siècle*, et l'article du même auteur sur la promenade historique de la Société d'Auteuil et de Passy.

scolaire. Elle est actuellement occupée par plusieurs établissements, notamment par l'école *Jean-Baptiste-Say* (1), nommée d'abord : « École municipale supérieure ».

Cette école a son entrée principale au n° 11 bis de la rue d'Auteuil, dans un renfoncement formant une petite place; elle a, sur la rue Chardon-Lagache, au n° 8, une façade et une seconde entrée, qui ont été inaugurées, le 30 mars 1900, par M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, la Seine et le conseil municipal de Paris. Le principal édifié, de l'ancien château Ternaux, forme aujourd'hui l'école Jean Baptiste-Say, qui était originairement relié au tout constituant un groupe unique, qui fut inauguré par Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique sous une seule direction. En 1875, l'école municipale de l'école normale (2) et rattachée au système des écoles de degré; elle a pris, le 10 juin 1876, le nom d'école depuis 1882, une existence tout à fait indépendante. En 1897, plusieurs agrandissements qui ont porté sa superficie; de nouveaux bâtiments ont été élevés, sous l'architecte Salard (3). On peut citer parmi ces acquisitions son site à l'angle des rues Chardon-Lagache et du feu M. Hauréau, premier directeur de la Fondation d'infirmerie et l'autre partie de logement à l'économe. Elle donne une instruction intermédiaire entre celle de l'école et celle des lycées ou collèges. Les jeunes gens s'y préparent au commerce et de l'industrie, ou aux examens du baccalauréat des écoles d'arts et métiers et d'autres écoles du Gouvernement.

La maison n° 2 de la rue d'Auteuil, située à l'angle de la rue Théophile-Gautier, porte l'inscription suivante : « Maison de campagne habitée par Molière vers 1667. » Malgré le caractère officiel de cette plaque, on n'est pas fixé d'une manière parfaitement certaine sur l'emplacement qu'occupait la maison habitée de 1667 à 1673 par Molière (5) à Auteuil. Certains prétendent qu'il correspond à celui du n° 29 de la rue Rémusat (qui était le n° 1 de l'ancienne rue Molière) et que la maison située presque en face (et habitée ensuite par Mme Récamier, puis par l'abbé de Genoude, publiciste) aurait été occupée, comme maison

(1) Voir l'article de M. Émile Potin sur l'école Jean-Baptiste-Say, qui est reproduit aux annexes p. 469.

(2) L'école normale d'Auteuil, qui s'étend de la rue Boileau à la rue Molitor, sera mentionnée ci-après dans l'histoire de la rue Boileau.

(3) Le nombre des élèves de l'école Jean Baptiste-Say n'était encore que de 240 en janvier 1879. Il est actuellement de quinze cents.

(4) Pendant la période décennale de 1888 à 1898, 333 élèves de l'école J.-B.-Say ont réussi dans le concours d'admission aux écoles et 623 dans les examens; 96 sont entrés dans les administrations publiques, 362 dans les administrations privées et 688 dans le commerce.

(5) Voir pour le séjour à Auteuil des poètes du XVIII^e siècle les articles de M. Antoine Guillemin sur la Champmeslé à Auteuil et sur la maison de Boileau, reproduits (pp. 463 et 468, 471) aux annexes; l'article de M. Mareuse sur la maison de Molière à Auteuil p. 462 du 1^{er} volume; les communications de M. Émile Saint-Lanne (pp. 89 à 91 du 1^{er} volume) aux annexes pp. 467, 468, 471; les notes sur le pavillon de Molière, ainsi que les articles de M. Émile Potin sur Boileau; les documents inédits sur Jean Racine (p. 24 du 1^{er} volume) et le tableau généalogique de la famille Racine, page 469.

boière était à sa maison d'Auteuil, le 26 juillet 1751, pour la maison de la rue de Richelieu, où il est mort deux ans après.

La rue d'Auteuil traversait tout le village, depuis son extrémité au bois de Boulogne. Sous la première République, M. Benoit, propriétaire, qui avait donné le nom de d'Aguesseau à la place de la paroisse, attenante à l'église, proposa de ne laisser le nom d'Auteuil que sur la partie la plus large de cette voie, c'est-à-dire à la partie comprise entre le bois de Boulogne et la rue Boileau; afin d'honorer d'Aguesseau. Il demanda que son nom fût attribué à la partie alors comprise entre la rue de Richelieu et la rue Boileau.

Ces propositions entraînaient un changement de numérotage pour les maisons de la rue d'Auteuil. Le décret du 18 prairial an IX par le sous-préfet de France (à l'époque alors la ville de Saint-Denis) et, le 17 fructidor de la même année, le décret du préfet de la Seine, Frochot, portant que la rue d'Auteuil serait divisée en deux parties; que la première comprise entre la rue de Richelieu et la rue Boileau porterait le nom d'Auteuil, et que la seconde partie continuerait à porter le nom de rue d'Auteuil jusqu'à la porte du bois de Boulogne.

La rue d'Auteuil aujourd'hui remplacée par une partie de la rue d'Auteuil, qui occupait l'emplacement d'un chemin qui paraît avoir été d'origine immémoriale; mais la partie voisine de la route de Versailles, encore bâtie en 1800; toute la région voisine de la Seine comprise entre la saussaie d'Auteuil. Ce chemin avait été amélioré par le grand élargissement ne fut terminé qu'en 1805, à la suite d'un décret de la commune d'Auteuil et le sénateur Antoine-César de Praslins.

Le 27 février 1867 donna le nom de rue Molière à une rue de Paris, qui avait été précédemment dénommée rue Traversière-Saint-Denis. Cette rue de la Fontaine Molière, fontaine érigée non loin de la rue de la Fontaine Molière, dit Molière, est mort à 51 ans. Comme il y avait pour éviter des confusions, que deux rues de Paris ne portent le même nom, un décret du 20 juillet 1868 fit disparaître dans notre nomenclature le nom de Molière, en décidant que la Grande-Rue et notre rue d'Auteuil seraient réunies sous le nom de rue d'Auteuil.

La place devant l'église a conservé le nom de place d'Aguesseau au commencement du XIX^e siècle jusqu'au décret du 26 février 1867, qui a changé le nom en *place d'Auteuil*. Elle a été habitée, de 1727 à 1751, par le comte d'Aguesseau, chez qui Louis Racine faisait de fréquents séjours; par le poète tragique Ducis (1738-1816), qui remplaça Voltaire à la Comédie française, en 1778, et qui a popularisé en France l'œuvre de Voltaire, ensuite par Victor de Tracy, fils de l'idéologue Destutt de Tracy, par le général Coutelle, premier aérostatier de l'armée, qui rendit à Fleurus, à Marignan, de grands services à l'armée française et qui légua une partie de sa fortune aux pauvres d'Auteuil.

En 1713, Louis XV ordonna l'érection, en face de la porte de l'église d'Auteuil, d'une fontaine.

Le livre de M. Bournon, publié en 1900 par la librairie Larousse, 58, rue des Écoles, Paris, est une œuvre de grande valeur.

inhumé, suivant son désir, auprès de sa femme, dans l'église même d'Auteuil. Le monument de 1753 consistait en une pyramide à base de marbre, couronnée par un globe d'or, surmonté d'une croix. La sépulture de d'Aguesseau fut violée en 1793 ; mais les ossements furent recueillis par M. Benoit, maire d'Auteuil, et le tombeau fut restauré le 30 frimaire an IX. Après l'achèvement des travaux de réfection de la pyramide, qui avait été renversée en 1793, une cérémonie publique eut lieu en présence du maire d'Auteuil et du petit-fils du chancelier d'Aguesseau. Dans son discours, le maire déclara que cette place prendrait désormais le nom de place d'Aguesseau. La pyramide, qui avait été entourée d'une grille aux frais de la commune, en mai 1828, est actuellement remplacée par une colonne surmontée d'une croix et dédiée au Christ sauveur. L'affichage est interdit même en temps d'élections, sur le monument d'Aguesseau.

La mairie d'Auteuil fut établie originairement sur cette place ; une délibération du conseil municipal d'Auteuil, en date du 17 thermidor an XII, approuva un projet de reconstruction de la maison commune à la place d'Aguesseau. Cette mairie fut transférée, en 1844, à la rue Boileau.

L'ancienne église d'Auteuil (1), dont le portail et la tour octogonale étaient du xiv^e siècle, fut profanée le 16 novembre 1793, transformée en club, puis en grange et ensuite en fabrique de salpêtre. Elle fut rendue au culte en mai 1795. Comme cette église, dont la première pierre fut posée par le roi Philippe le Long, en 1319, était devenue absolument insuffisante pour les besoins de la population toujours croissante d'Auteuil, et que, d'ailleurs, elle menaçait ruine, M. l'abbé Lamazon (2), curé d'Auteuil, entreprit de la remplacer par un nouvel édifice. La reconstruction put être réalisée grâce à une transaction passée entre le conseil municipal de la commune et le curé de la paroisse. La première pierre de la nouvelle église fut posée le 1^{er} juillet 1877 ; les travaux, entrepris immédiatement, sous la direction de M. l'architecte Vaudremer, furent terminés le 23 octobre 1892, jour où Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris, consacra la nouvelle église.

L'église Notre-Dame d'Auteuil affecte la forme d'une croix latine : au tympan de la porte d'entrée, la Vierge, statue en pierre (Maniglier, 1882) ; au tympan de cette porte, un bas-relief en pierre (Maniglier, 1880), représente le Christ entouré des symboles des quatre évangélistes. Au dessus du portail se dresse le clocher, dont la forme rappelle le dessin de la tiare pontificale. Le nef et le chœur sont entourés d'un bas côté, avec chapelles aux transepts et à l'abside, le transept est à la hauteur du chœur. Cet édifice appartient au style roman byzantin, il unit l'élégance à la simplicité et imite les anciennes basiliques chrétiennes. Quoique les dimensions en soient peu considérables, il présente les caractères d'un monument religieux complet, avec chapelle des catéchismes, crypte, sacristie et dépendances (3).

L'ancienne Grande Rue était étroite et sinueuse auprès de la place d'Au-

(1) Voir aux annexes, plan de l'ancienne église d'Auteuil. M. A. Lecomte a écrit sur la vieille église d'Auteuil : « L'église d'Auteuil fut fondée par le roi Philippe le Long, en 1319, et fut terminée par M. l'abbé Depontailier, en 1349. Elle fut détruite par les révolutionnaires en 1793, et fut reconstruite par M. l'abbé Beurlier sur la place d'Aguesseau. »

(2) M. l'abbé Lamazon fut curé d'Auteuil de 1868 à 1892. Ses travaux les plus importants furent l'achèvement de l'église d'Auteuil, la reconstruction de la chapelle de la Vierge, la reconstruction de la sacristie, la reconstruction du presbytère à l'abside ; la reconstruction de la chapelle des catéchismes, la reconstruction de la crypte, la reconstruction de la sacristie.

vembre 1877, en mémoire de Charles-François-Marie, comte de Rémusat (1797-1875), homme politique et littérateur, fils d'un chambellan de Napoléon I^{er}, qui fut préfet de la Haute-Garonne, et de Jeanne de Vergennes, amie intime de l'impératrice Joséphine. M. de Rémusat, parent de La Fayette et de Casimir Périer, représenta presque constamment, depuis octobre 1830, le département de la Haute-Garonne; il fut ministre de l'Intérieur le 1^{er} mars 1840, ministre des Affaires étrangères le 2 août 1871 et membre de l'Institut. Il a publié de nombreux ouvrages. A la suite d'un traité passé avec M. Barraud, propriétaire riverain, un arrêté du 9 mars 1878 autorisa la rectification et l'élargissement à 20 mètres de la rue Rémusat; cette opération de voirie a coûté 43.500 francs.

L'ancien *sentier des Arches* a porté ensuite le nom de rue *Sainte-Genviève*, parce qu'il conduisait à la maison seigneuriale de l'abbaye de ce nom. Dans sa séance du 29 pluviôse an II, le conseil de la commune d'Auteuil décida que cette voie serait appelée rue *de la Montagne*. Quelques années plus tard, on lui donna le nom de *rue de Seine* (1), à raison de sa proximité du fleuve. Cette voie publique, dont le tracé figure sur le plan de Roussel, publié en 1730, et qui forme aujourd'hui la *rue Wilhem*, partait de la place de l'église d'Auteuil, laissait sur sa gauche cette église et, sur sa droite, la vaste propriété des Génovéfains (dont la plus grande partie est occupée aujourd'hui par l'institution de Sainte-Périne), rencontrait la route de Versailles à environ 270 mètres à l'aval de la Grande-Rue et se prolongeait jusqu'au chemin de halage longeant la rive droite de la Seine. La dénomination actuelle de cette rue lui a été donnée par le décret du 24 août 1864, en mémoire de Guillaume-Louis Bocquillon, dit Wilhem (1781-1842), fondateur des écoles populaires de chant en France, qui fut chargé, en 1819, de créer l'enseignement de la musique et du chant dans les écoles mutuelles de la Ville de Paris et organisa, en 1833, les réunions périodiques des élèves de toutes les écoles, instruits séparément, en un seul chœur, qu'il désigna sous le nom d'orphéon, et où ils chantaient sans aucun accompagnement instrumental. La méthode d'enseignement de Wilhem ne tarda pas à se populariser en France et à l'étranger.

Un décret du 27 janvier 1876 déclara d'utilité publique l'élargissement à 12 mètres de la partie de la rue Wilhem (2) qui se trouve comprise entre les rues Mirabeau et Chardon-Lagache : ce travail a coûté 28.900 francs. Jusqu'à ces dernières années, la rue Wilhem suivait, entre l'avenue de Versailles et la rue Mirabeau, un tracé sinueux qui est occupé actuellement par la rue Narcisse-Diaz; un décret du 22 décembre 1890 a déclassé cet ancien tracé et l'a remplacé par un tronçon en ligne droite, prolongeant la partie de la rue Wilhem comprise entre la Seine et l'avenue de Versailles; la Ville de Paris arriva, en 1892, à terminer les acquisitions de terrains nécessaires pour réaliser cette opération de voirie; les terrassements et la mise en état de viabilité de cette section donnèrent lieu à une dépense de 70.650 francs. Enfin, par suite d'arrangements avec les propriétaires riverains, la partie de la rue Wilhem comprise entre le chemin de halage et l'avenue de Versailles a pu être établie à son niveau définitif et mise en état

(1) En 1838, il fallut dépenser 838 francs pour mettre en état de viabilité la rue de Seine.

(2) La largeur de la rue Wilhem avait été fixée à 6 mètres par l'arrêté du 13 février 1838.

du 16 avril 1857, et à 20 mètres (au moyen de nouveaux alignements du côté des numéros impairs) par le décret du 10 juillet 1882. Cette rue avait été munie de trottoirs exécutés de 1857 à 1859.

La partie de la rue La Fontaine qui formait autrefois la rue de la Tuilerie donne entrée au hameau *La Fontaine*, ainsi qu'au hameau *Béranger*, dont le chalet n° 3, d'abord transformé, puis actuellement entièrement démoli, a été habité (1) par le célèbre comédien Bouffé (1800-1888), qui eut beaucoup de succès au théâtre du Gymnase.

Au n° 40 de la rue La Fontaine se trouve l'*orphelinat de l'abbé Roussel*, fondé le 19 mars 1865 pour recueillir des enfants vagabonds, abandonnés ou maltraités et chercher à en faire d'honnêtes gens. Il comprend deux sections, dont la première est l'œuvre de la première communion, qui est destinée aux enfants de treize ans et au-dessus, n'ayant pas encore reçu l'instruction religieuse : ils restent dans la maison pendant trois mois, pour y recevoir cette instruction. La seconde section est l'œuvre des apprentis et est composée d'orphelins auxquels on apprend différents métiers, tels que ceux de menuisier, de serrurier, de tailleur, de mouleur, de cordonnier, de relieur et surtout de typographe. Les frères de Saint-Vincent-de-Paul prirent possession de cette œuvre le 1^{er} mai 1893. M. l'abbé Fontaine succéda, en 1896, à M. l'abbé Roussel qui est mort le 11 janvier 1897 dans la direction de cette maison : il y a fait construire des bâtiments pour dortoirs et ateliers (2). Une école professionnelle y a été inaugurée le 2 mai 1898. Le nombre des pupilles s'élevait à 800, au commencement du xx^e siècle. M. le sénateur Roussel, membre de l'Institut, est vice-président de l'œuvre.

On a vu ci-dessus que la rue Gros a fait partie, jusqu'en 1863, de la rue La Fontaine section comprise entre la rue de Boulainvilliers et la rue de la Tuilerie. Un élargissement à 20 mètres, au droit d'immeubles appartenant à la Ville, a été prescrit par le décret du 10 juillet 1882 pour cette rue, dont la mise en état de viabilité n'a été terminée qu'en 1899, époque à laquelle la largeur réglementaire de 20 mètres a été réalisée entre le n° 10 et la rue La Fontaine. La dénomination actuelle de cette rue lui a été donnée par le décret précité du 2 octobre 1863, en mémoire du baron Antoine-Jean Gros (1771-1835), peintre d'histoire, qui fut présenté au général Bonaparte, dès son entrée à Milan, par Mme Josephine Bonaparte, s'illustra par le tableau du général au pont d'Arcole et fit la campagne d'Italie avec le grade d'inspecteur aux revues. Il peignit, en 1804, *les Pestiférés de Jaffa*, puis *Bonaparte aux Pyramides*, *le Lévite égaré d'Éphraïm*, *François I^{er} et Charles-Quint visitant la basilique de Saint-Pierre*. Il fut nommé membre de l'Institut en 1815 et professeur à l'École des Beaux Arts en 1816. On lui doit la décoration de la coupole de Sainte-Geneviève Panthéon. Le prix de ce travail avait été fixé à 50.000 francs : quand il fut terminé, Charles X dit à l'artiste : « Les rois doivent donner plus qu'on ne promet en leur nom, surtout quand ils ont à récompenser des hommes de votre mérite. Voici 100.000 francs et le titre de baron. »

(1) Voir ci-dessus, M. l'abbé Roussel, les indices sur la maison de Bouffé, page 231 du volume de la Société des Amateurs de l'histoire de Paris, tome III, page 107.

(2) M. l'abbé Roussel, ancien directeur de l'œuvre, a écrit les lettres et membre de la Société des Amateurs de l'histoire de Paris, tome III, page 107, et les indications sur divers établissements de la rue de la Fontaine.

La rue Boileau (1), ancien chemin puis rue des Garennes, a son origine à la rue d'Auteuil, au point où se trouvait autrefois, devant une maison dénommée de l'*Image Notre-Dame*, la jonction de la Grande-Rue et de la rue Molière (rues actuellement dénommées l'une et l'autre : rue d'Auteuil). Elle aboutit à l'avenue de Versailles. Le tracé de cette rue n'a donc pas été modifié; au XVIII^e siècle, elle n'était bordée de maisons que sur le côté droit et aux abords de la Grande-Rue; sur le côté gauche, c'est-à-dire le plus voisin de la Seine, elle servait de limite à la grande propriété des Génoméfains et, vers le Point-du-Jour, elle traversait des champs cultivés. Le plan fixant les alignements de la rue Boileau et lui assignant 8 mètres comme moindre largeur a été approuvé par arrêté du 27 septembre 1837. Des trottoirs, ayant coûté 8.942 francs, ont été construits en 1843 à la rue Boileau; en outre, des caniveaux y avaient été établis, moyennant une dépense de 2.648 francs, pour faciliter l'écoulement des eaux; cependant, la chaussée était si dégradée en 1853 que le maire d'Auteuil dut prendre un arrêté pour y interdire le passage des voitures non suspendues et attelées de plus d'un cheval; une somme de 10.000 francs fut consacrée, en 1856, à l'amélioration de la rue Boileau, où les constructions se développaient dès cette époque aux abords de l'avenue de Versailles. De nouveaux trottoirs ont été établis en 1858; l'égout de la rue Boileau, qui date de 1859, a coûté 60.882 francs. D'autres trottoirs réglementaires ont été établis rue Boileau, en 1899, entre les rues d'Auteuil et Molitor; en 1900, entre la rue Molitor et les n^{os} 54-59. En avril 1899, la rue Boileau a été munie de candélabres avec becs à incandescence. Vers le milieu du XIX^e siècle, on a créé un ensemble de voies privées désigné sous le nom de *hameau Boileau* (2) et composé d'une vingtaine de petits hôtels entourés de jardins, pour la plupart habités par des bijoutiers de Paris, à l'origine.

La dénomination de rue des Garennes était due à ce qu'elle conduisait au lieu dit « les Garennes », dont le nom se trouve déjà mentionné dans des actes du XV^e siècle (3). Un arrêté de la municipalité d'Auteuil, en date du 26 octobre 1792, porte : « Le nom de Boilot (*sic*) sera donné à la rue des Garennes, en mémoire du citoyen dont l'habitation était dans cette rue. » Cette dénomination, qui a été confirmée par le décret du 24 août 1864, rappelle le souvenir du séjour de plus de vingt ans que fit, pendant la belle saison, dans une maison située sur l'emplacement du n^o 26 de cette rue (4), Boileau-Despréaux (1636-1711), auteur des *Satires*, de l'*Art poétique* et du *Lutrin*. Il avait acheté, en 1685, douze ans après la mort de Molière, cette mai-

1) L'acte de décès de « Nicolas Boileau, escuyer, sieur Despréaux, l'un des quarante de l'Académie française », a été rédigé le 15 mars 1711, par M. de la Janire, curé de Saint-Jean-le-Rond, en présence de son frère Jacques Boileau, chanoine de la Sainte-Chapelle, et de son petit-neveu par alliance, Gilbert de Voisin, président de la deuxième Chambre des enquêtes du Parlement.

(2) Ce hameau comprend l'avenue Despréaux, dont l'entrée est au n^o 38 de la rue Boileau et qui donne accès à l'avenue Molière, ainsi qu'aux *impasses Corneille, Racine et Voltaire*.

(3) Voir les notes historiques de M. l'abbé Beurlier (p. 311 du III^e volume du *Bulletin*).

(4) Voir, pour le séjour de Boileau à Auteuil, l'article de M. Léopold Mar intitulé : *Fragment et correspondance de Boileau se rattachant à la maison d'Auteuil* (pp 87 à 90 du IV^e volume du *Bulletin*, l'article de Mme Chochod-Lavergne intitulé : *Réception de Boileau à l'Académie française* (p. 92 du IV^e volume), les articles de M. Émile Saint-Lanne sur la maison de Boileau (p. 30 du I^{er} volume); et aux annexes : (p. 471) l'article de M. Antoine

visites à Auteuil, et ensuite à ne presque plus venir à la campagne ; c'est sans doute le motif qui le détermina à vendre sa maison d'Auteuil, en 1709, à son ami Leverrier, qui avait fait graver, en 1704, le portrait du poète par Drevet et avait fait mettre, au bas, les vers suivants :

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace et Junéval.

Boileau (1) sentant qu'il y avait de la vanité dans ce quatrain, répondit à Leverrier :

Oui, Le Verrier, c'est là mon fidèle portrait,
Et le graveur en chaque trait
A su très finement tracer sur mon visage
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté ;
Mais dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la Vérité
Qui peut reconnaître l'image ?

Louis XIV montrant des vers de sa composition à Boileau, lui demanda ce qu'il en pensait : « Sire, répondit-il, rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers et... elle a réussi. »

Boileau s'étant présenté au Trésor royal pour toucher sa pension, remit son ordonnance à un commis qui, y lisant ces mots : « La pension que nous avons accordée à Boileau, à cause de la satisfaction que ses ouvrages nous ont donnée, etc... », lui demanda de quelle nature étaient ses ouvrages : « De maçonnerie, répondit le poète, je suis architecte. »

De toutes les épigrammes, celle que Boileau estimait le plus était celle-ci :

Ci-gist ma femme ; ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien.

Introduit dans la salle de l'Opéra, à Versailles, Boileau dit à l'officier qui assignait les places : « Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique ».

Après Leverrier, la maison de Boileau à Auteuil fut habitée par Gendron, médecin du Régent, par la femme du chancelier d'Aguesseau, par Chamfort en 1779, et ultérieurement par Caulaincourt, duc de Vicence.

Il y a quelques années, on pouvait voir encore, dans un jardin de la villa Boileau (rue Molitor, 18), un superbe marronnier, contemporain de Boileau ; il a été détruit par un coup de tonnerre ; il ne reste plus de cette époque qu'un orme gigantesque qui se trouve dans la propriété portant le n° 20 de la rue Molitor.

L'école municipale de la rue Boileau était fréquentée, au commencement

(1) Ces détails sur Boileau sont extraits d'une communication faite par M. Léopold Mar à la Société historique d'Auteuil et de Passy, et intitulée : « Anas concernant quelques célébrités du XVI^e arrondissement. »

la rue Boileau comprise entre le hameau Boileau et la rue Molitor (1); la maison utilisée pour cette destination était voisine de celle qui avait été habitée par Hubert Robert (2). Elle fut achetée par la commune d'Auteuil, en 1843, pour y installer la mairie, moyennant un prix principal de 36.000 francs (3).

Les parents d'Alfred de Musset, M. et Mme de Musset-Pathay, ont habité pendant quelques années, avec leurs trois enfants, une maison située rue Boileau et à peu de distance de la rue de Musset, entre un vaste jardin et une cour close par une grille; le poète s'y trouvait en 1828, à l'âge de dix-huit ans, après avoir obtenu le prix de philosophie au concours général, et c'est dans les bois (4) d'Auteuil qu'il a fait ses premiers vers.

L'*impasse Boileau*, dont la formation remonte au commencement du *xix^e* siècle et dont l'entrée se trouve au n° 98 de la rue Boileau, a été ainsi dénommée par arrêté préfectoral du 1^{er} février 1877; on l'appelait précédemment « impasse des Pauvres »; sa moindre largeur est fixée à 5^m,50.

A l'angle du boulevard Exelmans, n° 25, et de la rue Boileau, se trouvait la maison du célèbre statuaire Carpeaux (5); elle a été démolie en 1898.

Au n° 78 de la rue Boileau se trouvait la villa Bamboul, située entre cette rue et le boulevard Exelmans; elle avait été formée en 1863, sous le nom de villa Saint-Allais; le nom de fantaisie de « Bamboul » lui avait été donné par Mme Planteau, devenue propriétaire, en 1877, de cette voie privée, qui a été ensuite dénommée « villa Exelmans » et est actuellement remplacée par la rue *Blanchon* (rue Boileau, 76, et boulevard Exelmans, 35); ce nom est celui d'un directeur d'établissement médical, situé dans cette rue.

Au n° 34 de la rue Boileau, M. l'architecte H. Guimard a construit, en 1891, un hôtel orné de motifs en terre cuite et de faïences émaillées à riches dessins polychromes.

Les écoles normales du département de la Seine sont établies à Auteuil et à Batignolles; celle d'Auteuil, qui forme les instituteurs primaires, occupe un espace compris entre la rue Boileau, la rue Molitor et la rue Chardon-Lagache; elle est contiguë à l'école Jean Baptiste-Say et elle a son école *annexe* rue Boileau n° 23. Ainsi que cela a été dit ci-dessus, page 172, les deux écoles étaient

(1) Voir l'article de M. Gabillot sur la maison d'Hubert Robert à Auteuil (p. 80 du II^e volume du *Bulletin*).

(2) Voir aux annexes (p. 473) l'article de M. Antoine Guillois, rendant compte de l'ouvrage de M. Gabillot : *Hubert Robert et son temps*.

(3) Les travaux d'appropriation de la nouvelle mairie d'Auteuil furent adjugés le 3 octobre 1843; l'hôtel où elle avait été installée fut payé en plusieurs termes, dont le dernier a été soldé par la commune en juillet 1847.

Les mairies d'Auteuil et de Passy ont été supprimées par suite de l'annexion et remplacées par la mairie du XVI^e arrondissement, qui est en façade sur l'avenue Henri-Martin et sur la rue de la Pompe. Le projet de cette nouvelle mairie, dressé par M. l'architecte Godbeuf et montant à 2.346.762 francs, a été approuvé le 28 décembre 1866. Elle a été construite : 1° sur un terrain de 3.490 mètres carrés, acquis de M. de Las Cases, moyennant 261.783 francs, suivant acte passé par M^e Delapalme, notaire; 2° sur un terrain de 48 mètres carrés, cédé par M. Gail, aux termes d'un acte d'échange passé par M^e Ancy, notaire; 3° sur des terrains provenant des expropriations faites, suivant jugement du 22 mai 1860, pour le percement de l'avenue. Les travaux ont été commencés en 1867, interrompus par la guerre et repris en 1875; ils ont coûté 2.340.000 francs.

(4) Voir (p. 474) l'article de M. Émile Potin intitulé « *Un Ami d'Alfred de Musset* » et (p. 476) la communication faite par M. Antoine Guillois sur le même sujet. Voir également l'article de M. de Bussy intitulé : *La Muse au bois d'Auteuil*, page 172 du III^e volume du *Bulletin*.

(5) Voir (p. 476) l'article de M. Émile Potin intitulé : *Auteuil qui s'en va*. Cet article est reproduit aux annexes.

Histoire des rues établies à Auteuil depuis 1800 jusqu'à l'annexion.

Auteuil resta à peu près stationnaire pendant la Révolution et fit peu de progrès sous le premier Empire ; mais, après les guerres, les rues déjà bordées de propriétés se peuplèrent peu à peu, les champs disparurent sur divers points, et plusieurs voies publiques à l'état de chemins se transformèrent en rues.

En l'an X, le chemin du Point-du-Jour à Billancourt fut élargi, débarrassé des eaux stagnantes et forma la *rue de Billancourt*, classée sous ce nom par arrêté préfectoral du 25 prairial an X. Les alignements de cette rue ont été fixés par les arrêtés du 13 février 1838 et du 16 juillet 1855, portant la largeur légale de 8 à 10 mètres. En 1848, la commune d'Auteuil a fait exécuter des remblais sur la rue de Billancourt, pour donner de l'ouvrage aux ouvriers nécessiteux (1). En raison de l'augmentation de la population aux abords de l'avenue de Versailles, les trottoirs de la rue de Billancourt furent mis en état de viabilité, suivant un arrêté du 17 août 1880, autorisant une dépense de 42.200 francs.

A partir de 1808, le conseil municipal, à raison du développement des constructions, s'occupa très activement des mesures à prendre pour améliorer et assainir les voies publiques, ainsi que pour élargir ou régulariser, par voie d'alignement, celles où habitait la partie la plus dense de la population.

La *rue Jouvenet* occupe l'emplacement d'un chemin très ancien et sinueux ; elle s'appelait précédemment rue de la Réunion et figure sous ce nom au cadastre de 1823 ; mais elle existait dès le commencement du xix^e siècle, car l'arrêté du 1^{er} avril 1808, prescrivant l'ouverture d'une rue nouvelle, qui s'est appelée sous le premier Empire rue d'Iéna, porte qu'elle ira de la rue de la Municipalité à la rue de la Réunion (2). Dans sa séance du 5 août 1859, le conseil municipal proposa de lui donner le nom de M. Jehannot, ancien

(1) Sur la rue de Billancourt, la commune d'Auteuil a dépensé 609 francs en 1833 pour établissement de caniveaux, 7.160 francs en 1839 pour pavage de cette rue et de celle de la Demi-Lune, et 5.803 francs à la même époque pour travaux de nivellement et d'assainissement.

(2) Voir ci-après l'historique de la rue de Musset. Les alignements de la rue de la Réunion ont été fixés par l'arrêté préfectoral du 13 février 1838.

maire ; cette proposition n'a reçu aucune suite, et la dénomination actuelle de la rue Jouvenet lui a été donnée, par décret du 24 août 1864, en mémoire du peintre Jean Jouvenet (1644-1717), qui se fit connaître dès l'âge de dix-neuf ans par un tableau appelé « la Guérison du Paralytique », autrefois à la basilique de Notre-Dame de Paris. Il entra en 1675 à l'Académie de peinture, sur la présentation de Lebrun. On lui doit plusieurs tableaux qui ornent le musée du Louvre, ainsi que des peintures de la chapelle du château de Versailles. Devenu paralytique du côté droit, il s'exerça à peindre de la main gauche, et c'est de cette main gauche qu'il fit, pour le chœur de l'église de la Visitation, le tableau appelé *Magnificat*.

L'école municipale de la rue Jouvenet était fréquentée, au commencement du xx^e siècle, par 274 jeunes filles.

L'*impasse Jouvenet*, qui débouche dans la rue Jouvenet à la hauteur de la rue Lancret et qui est aussi ancienne que ces deux rues, se nommait précédemment impasse de la Réunion et a reçu sa dénomination actuelle par arrêté du 27 mai 1881. Sa largeur a été fixée à 8 mètres par arrêté du 13 février 1838. Elle a à peine 30 mètres de longueur.

La *rue Lancret*, autrefois impasse ou passage des Miracles, est également fort ancienne (1) et a reçu sa dénomination actuelle, par décret du 24 août 1864, en mémoire du peintre Nicolas Lancret (1691-1743), qui fut condisciple et ami de Watteau dont il suivit les conseils et fut reçu en 1719 à l'Académie de peinture, sous le titre de « peintre des fêtes galantes ». On connaît de lui au moins 80 tableaux, reproduits fréquemment par la gravure ; beaucoup d'originaux sont au Louvre, à Dresde et dans les palais du roi de Prusse ; on a pu voir ces derniers à l'Exposition universelle de 1900 (pavillon allemand).

La *rue de Musset* s'est appelée d'abord rue d'Iéna, puis rue Benoit. Un arrêté préfectoral du 1^{er} avril 1808 ordonna l'ouverture de la partie de cette rue comprise entre les voies qui portent actuellement les noms de rue Chardon-Lagache et de rue Jouvenet ; cette section a porté d'abord le nom de rue d'Iéna. Le docteur Lacroisade, qui avait succédé à M. Benoit comme maire d'Auteuil, demanda qu'il fût interdit de bâtir des maisons sur le tracé du prolongement de la rue d'Iéna, projeté vers la rue Boileau ; l'administration déclara, le 25 novembre 1814, qu'elle ne pouvait pas empêcher les propriétaires de bâtir, tant que ce prolongement n'aurait pas été régulièrement et définitivement autorisé. En 1816, après la mort de M. Benoit, qui fut maire d'Auteuil de 1793 à 1813, remplit ses fonctions avec beaucoup de zèle et fit exécuter divers travaux d'intérêt général, le nom de rue d'Iéna fut changé en celui de rue Benoit. La partie de la rue de Musset comprise entre les rues Chardon-Lagache et Jouvenet (ancienne rue d'Iéna) figure seule, sous le nom de rue Benoit, au plan cadastral de 1823. Le prolongement, entre la rue Jouvenet et la rue Boileau, qui avait été projeté avant la fin du premier Empire et fréquemment sollicité par la municipalité d'Auteuil, notamment par une délibération du 5 mai 1825, n'a été autorisé que par l'ordonnance royale du 23 décembre 1839, maintenant pour l'ensemble de la rue Benoit une largeur légale de 8 mètres. Ce n'est qu'en avril 1841 que M. Molin, alors maire d'Auteuil, a acheté les terrains nécessaires pour réaliser ce prolonge-

(1) Les alignements de la rue Lancret ont été fixés par arrêté du 27 septembre 1837, et ceux de la rue Jouvenet par arrêté du 13 février 1838.

ment ; une indemnité de 975 francs a été payée en 1842 pour ces terrains par la commune aux hoirs Reculé. Une somme de 19.100 francs a été dépensée en 1889 pour achever la mise en état de viabilité de la rue de Musset, ancienne rue Benoit, qui a reçu sa dénomination actuelle, par décret du 24 août 1864, en mémoire du poète Louis-Charles-Alfred de Musset (1810-1857), élu académicien en 1852 (1).

L'école municipale de la rue de Musset était fréquentée, au commencement du ^{xx}^e siècle, par 359 garçons.

La rue *Pierre-Guérin* (2) a remplacé la sente des Vignes, qui est devenue ensuite la rue des Vignes. Cette sente réunissait, de même que la rue des Perchamps, la grande rue à la rue de la Fontaine, en longeant à gauche les murs du parc de Boufflers et à droite les nombreuses vignes qui recouvraient alors le coteau montant vers Passy : jusqu'en 1870, on voyait encore des vestiges de ce vignoble, ou tout au moins de nombreuses tonnelles dans de petits jardins, séparés par des treillages, sur les terrains situés entre les emplacements occupés actuellement par la rue Chardon-Lagache et la rue du Docteur-Blanche; de nombreux sentiers bordés de haies serpentaient dans cette région.

La rue Pierre-Guérin se prolonge en impasse, sur une longueur de 90 mètres à partir de la rue de la Source; le surplus de la longueur de cette rue peut être divisé, au point de vue historique, en deux sections distinctes, dont la première va de la place des Perchamps à la rue de la Source, et la seconde (qui constitue une sorte de prolongement de la rue Boileau) va de la rue d'Auteuil à la place des Perchamps.

La première section, qui remplace l'ancienne sente des Vignes, est de beaucoup la plus ancienne ; il résulte d'un alignement, délivré en 1810, que cette sente n'avait alors qu'une largeur de 2 mètres ; un arrêté de 1822 a fixé la largeur légale de ladite sente à 12 pieds. La municipalité d'Auteuil voulait délivrer les alignements de manière à donner à cette voie une largeur de 8 mètres, ce qui motiva des contestations avec les propriétaires riverains. Le préfet de la Seine fit observer que la conversion d'une sente en rue ne pouvait être légalement acquise que par l'approbation d'un plan général d'alignement. Il déclara que, par application de la loi du 28 février 1805, le classement de la sente en chemin vicinal ne permettrait pas de lui donner une largeur supérieure à 6 mètres ; enfin, que la largeur de 8 mètres, demandée par le conseil municipal d'Auteuil, ne pourrait être réalisée que si une ordonnance royale convertissait plus tard le chemin en rue. Conformément à une délibération prise le 23 août 1823 par le conseil municipal d'Auteuil, l'arrêté préfectoral du 8 mars 1825 classa et aligna le chemin vicinal, dit sentier des Vignes, avec une largeur de 6 mètres. L'arrêté du 27 septembre 1837 a donné au sentier des Vignes le nom de rue des Vignes, en lui assignant une largeur minimum de 8 mètres ; enfin, le nom de rue Magenta a été, comme on va le voir, donné à cette section, ainsi qu'à la seconde, pendant quelques années.

(1) Pour le séjour de Musset à Auteuil, voir ce qui a été dit ci-dessus, à la fin de l'histoire de la rue Boileau, page 187.

(2) Les alignements ont été réglés par l'arrêté du 8 mars 1825, pour la partie comprise entre la place des Perchamps et la rue de la Source, à 10 mètres de largeur par l'arrêté du 30 juin 1856 pour la partie comprise entre la place des Perchamps et la rue de la Source; ces alignements ont été modifiés par le décret du 15 juin 1885.

L'ouverture de la seconde section, sous le nom de rue Neuve-Boileau, a été réalisée en 1836, à la suite de l'approbation donnée par délibération municipale en date du 1^{er} février de la même année, à un projet d'échange de terrains entre la commune d'Auteuil et M. Boudon, cédant 1.200 mètres carrés pour ouvrir cette nouvelle rue, avec une largeur de 10 mètres. En vertu d'une délibération prise le 8 juin 1839 par le conseil municipal d'Auteuil, le nom de rue de Magenta a été donné non seulement à la rue Neuve-Boileau, mais encore à une partie de la rue des Vignes (1), en souvenir de la victoire remportée le 4 mai 1859 par les Français sur l'armée autrichienne. Le décret du 11 septembre 1869 a supprimé, à Auteuil, le nom de la rue des Vignes et celui de la rue de Magenta et a donné à cette voie sa dénomination actuelle, en mémoire du baron Pierre-Narcisse Guérin (1774-1833), peintre d'histoire, professeur à l'École des Beaux-Arts, qui fut nommé membre de l'Institut en 1815 et a été directeur de l'Académie de Rome de 1822 à 1829. — Des candélabres et becs à incandescence ont été installés, en décembre 1899, à la rue Pierre-Guérin.

Une ordonnance royale du 27 septembre 1823 a autorisé l'établissement du pont de Grenelle (2), qui est divisé en deux parties par l'île des Cygnes, séparant la gare de Grenelle du bras droit de la Seine, et qui donnait passage à la route départementale n° 10, reliant la rive gauche de la Seine (Montrouge, Vaugirard et Grenelle) à la rive droite (Auteuil, Passy et Neuilly). Les travées métalliques qui ont remplacé, en 1873, l'ancien pont en charpente, ont été exécutées dans les ateliers de la maison Cail. Le passage conduisant aux pontons des bateaux parisiens (station du pont de Grenelle) a été élargi en 1898. La *Chaussée du pont de Grenelle*, voie qui conduit au pont et accède à l'avenue de Versailles, est bordée de maisons de rapport.

La partie gauche de la section de la rue de Boulainvilliers, qui se trouve comprise entre les abords du pont de Grenelle et le carrefour où aboutissent les rues La Fontaine, de l'Assomption et Raynouard, dépend d'Auteuil; le surplus de cette rue appartient à Passy. Elle doit son nom au château seigneurial de Boulainvilliers. La section de la rue de Boulainvilliers qui, dans le voisinage du pont de Grenelle, forme limite entre Passy et Auteuil, s'appelait autrefois avenue de Boulainvilliers et était empruntée par la route départementale n° 10 de Montrouge à Neuilly.

On peut citer, parmi les voies datant du premier tiers du XIX^e siècle, les rues Désaugiers, de la Source, Jasmin, Téniers, Van-Loo et le quai d'Auteuil.

La rue Désaugiers (3) est une voie minuscule qui va de la rue d'Auteuil à la rue du Buis : elle s'est appelée d'abord rue des Bons-Enfants et a reçu sa dénomination actuelle par décret du 24 août 1864, en mémoire du chansonnier Marc-Antoine Madeleine Augier, dit des Augiers (1773-1827), dont la verve souple et féconde s'exhalait en joyeuses et bouffonnes chansons, parmi lesquelles on peut citer *Cadet Buteux*, *Monsieur et Madame Denis*. Il a com-

1. Le 10 novembre 1836, le conseil municipal d'Auteuil a autorisé l'établissement d'une chaussée empierrée avec caniveaux et bordures de trottoirs dans la rue des Vignes.

2. Voir ma note intitulée : « la Seine entre le pont d'Iéna et le viaduc d'Auteuil » : elle est insérée aux annexes, p. 365.

3. Les alignements ont été fixés pour la rue Désaugiers comme pour les rues Verdet et du Buis, dont elle est voisine, par l'arrêté du 27 septembre 1837.

posé beaucoup de pièces de théâtre, entre autres : *les Petites Danaïdes*, *la Chatte merveilleuse*, *M. Vautour*. Il dirigea le Caveau moderne et devint, en 1813, directeur du théâtre du Vaudeville. Nodier a dit de Désaugiers : « Malin sans méchanceté, il a fait rire aux dépens de tout et ne s'est jamais permis de faire rire aux dépens de personne. On ne saurait ni compter ses épigrammes, ni lui en reprocher une seule. Il a exercé la critique sans blesser et le pouvoir sans nuire. » Un buste lui a été élevé à Fréjus, sa ville natale.

La rue de la Source et la rue Jasmin, précédemment nommée rue de la Cure, sont à peu près parallèles et ont succédé à d'anciens chemins publics qui existaient au nord de la rue La Fontaine ; ces chemins étaient fort étroits. Le nom de rue de la Cure est attribué en raison de la vertu curative que possédaient les sources d'eaux minérales, découvertes dans les vignes d'Auteuil. Au-dessus des glaises, chargées de pyrites et de cristaux de gypse, qui constituent une partie du sous sol d'Auteuil et de Passy (1), il existe une nappe d'eau chargée de sulfate de chaux et de sels de fer ; c'est de cette nappe que provenaient les sources, traversant les sables ocreux qui surmontent l'argile. Une d'elles existait dans le parc de la villa Montmorency ; une autre portait le nom de source de la Vigne ou source Joseph et alimentait une fontaine dans la grande rue ; la source Quicherat, découverte en 1842, a été exploitée jusque vers 1894, au n° 4 de la rue de la Cure. Les tranchées exécutées pour la construction d'égouts et de maisons particulières ont à peu près complètement tari ces sources.

La rue de la Source a remplacé une sente dite des Vignes, pour laquelle le conseil municipal avait proposé, le 23 septembre 1822, d'approuver un plan d'alignements, avec 6 mètres de largeur ; cette voie est indiquée sur le cadastre de 1823. Le 10 octobre 1827, M. Evrard, alors maire d'Auteuil, demanda au préfet qu'elle fût convertie en une rue de 8 mètres de largeur, portant le nom de rue de la Source, afin que les constructions projetées par les riverains fussent bien alignées ; il a été donné satisfaction à cette demande par l'arrêté du 28 janvier 1828, classant la rue de la Source avec une moindre largeur de 8 mètres.

La mise en état de viabilité des parties de la rue de la Source comprises entre la rue Pierre-Guérin et la rue Raffet, ainsi qu'entre les rues Mozart et Ribéra, date de 1878 et 1879 et a coûté 33.000 francs (2). On a complété ce travail, en 1889, par la mise en état de viabilité de la partie de la rue de la Source située entre les rues Raffet et Mozart, moyennant une dépense de 23.250 francs.

Le prieuré des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, établi depuis 1893 rue Garancière, puis rue Vaneau, a été transféré, en 1895, au n° 3 de la rue de la Source, dans l'ancienne propriété de feu M. Perrichet. Les Bénédictins, n'ayant pas cru devoir demander au gouvernement d'autoriser leur congrégation, ont quitté, en 1901, la maison qu'ils occupaient à Auteuil.

L'ancienne rue de la Cure, dont l'assiette a été profondément modifiée par suite du percement de la rue Mozart, avait remplacé une partie de la sente de

(1) Voir, pour les eaux d'Auteuil, à la page 52 du 1^{er} volume du *Bulletin*, l'article de M. le docteur Raymond sur les origines des eaux de Passy et d'Auteuil, et une note sur le service des eaux dans le XVI^e arrondissement, insérée aux annexes (p. 345).

(2) Ces travaux ont été exécutés sous la direction de M. de Fontange, ingénieur en chef, de M. Bartet, ingénieur ; et de M. Lomprez, conducteur des ponts et chaussées.

la Glacière, qui allait jusqu'à la rue Pajou. Cette ancienne rue de la Cure commençait à la rue de l'Assomption ; mais, en 1877, la partie comprise entre cette dernière rue et la rue Mozart a été supprimée et son emplacement vendu à un propriétaire. Un décret du 2 mai 1881 a fixé les dimensions, avec moindre largeur de 6 mètres, de la partie qui est située entre la rue Mozart et la rue de l'Yvette et qui, actuellement, porte seule le nom (1) de *rue de la Cure* ; les travaux autorisés par ce décret du 2 mai 1881 furent terminés en 1883 et ont coûté 119.000 francs. Une autre partie de l'ancienne rue de la Cure, comprise entre la rue de la Cure actuelle et la rue Jasmin actuelle, a été supprimée par décret du 8 novembre 1883, fixant une moindre largeur de 12 mètres pour la section de l'ancienne rue de la Cure comprise entre la rue Raffet et la rue de l'Yvette. Enfin, le décret du 3 décembre 1883 a donné à cette dernière section le nom de *rue Jasmin*, en mémoire du poète languedocien Jaquon Jasmin (1798-1864), qui a ressuscité la langue des troubadours et est resté toujours fidèle, malgré ses grands succès poétiques, à son état de perruquier, à Agen.

Par délibération en date du 7 mai 1809, le conseil municipal d'Auteuil demanda que le chemin du Bac, conduisant à la Seine, presque en face de la rue d'Iéna (récemment ouverte et actuellement nommée rue de Musset), fût rendu praticable aux voitures et que le passeur fût obligé de tenir constamment son bateau, à l'usage des passagers, devant ce chemin du Bac. Il figure au plan cadastral de 1823, sous le nom de rue du Bac (2). Le décret du 11 septembre 1869 donna à la rue du Bac, une des plus déclives de Paris, le nom de *rue Van-Loo*, en l'honneur d'une famille de peintres hollandais qui se fixèrent en France et dont le plus célèbre est Charles-André, dit Carle Vanloo (1705-1763) ; il fut chargé par le duc de Savoie de faire le portrait du prince de Carignan, qui devint son protecteur et lui paya son voyage et un long séjour en Italie. Il se fixa ensuite en France, où il obtint un fauteuil à l'Académie en 1731, le titre de premier peintre du roi et la direction de l'École de peinture. Il a fait les portraits de Louis XV, de Marie Leczinska, de Mme de Prie ; on cite parmi ses tableaux : *Diane et Endymion*, *Saint Pierre délivré de prison*, *Henri III recevant les chevaliers du Saint-Esprit*, *Henri III sur son lit de mort* (collection du marquis de Biencourt), *Charles IX* (château de Chambord). Les Van-Loo ont donné trois générations de peintres.

La *rue Téniers*, qui va, comme la rue Van-Loo, de l'avenue de Versailles au quai d'Auteuil, n'a qu'une largeur de 1^m,95 ; c'est une voie non classée, appartenant à la Ville de Paris ; elle s'est nommée d'abord sente, puis rue de l'Égout, parce qu'elle prolonge un égout. Elle ne peut servir qu'aux piétons et on y descend par un escalier de l'avenue de Versailles. Elle a porté ensuite le nom de rue Callot et a reçu sa dénomination actuelle par décret du 11 septembre 1869, en mémoire de peintres célèbres : David Téniers, dit le vieux (1582-1649), qui a peint surtout des scènes villageoises, et son fils, David Téniers, dit le jeune (1610-1685), qui fut élève de Rubens, professeur de Don

(1) Il existe, en outre, rue Raffet, 13-15, une *ruelle de la Cure*, en prolongement de la rue Jasmin, qui était autrefois une partie de la rue de la Cure ; cette ruelle n'a que 1^m,50 de largeur et 30 mètres de longueur.

(2) Le conseil municipal d'Auteuil a voté, le 8 février 1846, un crédit de 1.300 francs pour la construction d'un mur de soutènement. Les alignements de la rue Van-Loo ont été fixés par le décret du 4 février 1884, avec largeur de 8 mètres.

8 mètres la largeur de la voie publique. — Un égout a été construit, en 1859, sous la rue Cuissard ; ce travail a coûté 20.426 francs.

Le chemin vicinal des Pâtures ou de la Prairie, qui avait son origine à la rue de Boulainvilliers, avait 600 mètres de longueur, tandis que la rue Félicien-David, qui commence à la rue Gros, n'en a que 450 : cela tient à ce que la partie comprise entre la rue Gros (alors rue de la Fontaine) et la rue de Boulainvilliers a été supprimée en 1861, époque à laquelle la Ville de Paris a établi sur cet emplacement, qui est riverain de la rue de Boulainvilliers, un dépôt de pavés et des magasins ; en vue de cette installation, elle avait acheté 8 ares et 63 centiares de terrains, pour 316.000 francs, à MM. Moity et Massol, par acte notarié du 3 juillet 1861.

Le décret du 24 août 1864 a remplacé le nom de rue Cuissard par celui de rue Hérold, en mémoire du célèbre compositeur Louis-Joseph-Ferdinand Hérold (1791-1833), élève de Méhul, qui a donné *Zampa*, en 1831, et *le Pré-aux-Clercs*, en 1832. Son nom a été attribué, par décret du 21 février 1881, à la rue d'Argout (précédemment rue des Vieux-Augustins), parce qu'il est né dans la maison portant le n° 10 de cette rue. Comme il est de principe que deux rues de Paris ne doivent pas porter le même nom, ce décret de 1881 a remplacé, à Auteuil, le nom d'Hérold par celui du compositeur Félicien-César David (1810-1876), qui alla avec les saint-simoniens en Orient. On lui offrit, au Caire, la place de professeur des beautés du harem, mais sous la condition qu'il se servirait des eunuques comme intermédiaires, c'est-à-dire que le professeur devait enseigner la musique aux eunuques, qui se chargeraient de transmettre ses sages et utiles conseils aux épouses du vice-roi. Félicien David refusa de donner ainsi des leçons par procuration ; à son retour à Paris, il écrivit *la Symphonie du Désert*, qui eut un grand succès et le mit hors de pair ; on lui doit, entre autres œuvres, les opéras de *Christophe-Colomb* et de *la Perle du Brésil*, ainsi que l'opéra-comique *Lalla-Rouck*.

Des becs à incandescence ont été installés, à la rue Félicien-David, en juillet 1900.

La rue François-Gérard se nommait précédemment rue des Planchettes : elle a remplacé un chemin dont le tracé figure sur le plan de Roussel. Des trottoirs y ont été construits, en 1858 et 1859. L'arrêté du 27 septembre 1837 avait fixé la largeur légale de cette rue à 8 mètres ; mais le décret du 27 janvier 1876 a établi les alignements avec une moindre largeur de 12 mètres pour la partie comprise entre la rue d'Auteuil aujourd'hui rue de Rémusat) et la rue de la Municipalité aujourd'hui rue Chardon-Lagache. Par délibération du 17 décembre 1852, le conseil municipal d'Auteuil a demandé à l'administration que le nom de rue des Planchettes fût remplacé par celui de rue François-Gérard, comme témoignage de gratitude publique pour la mémoire du peintre d'histoire (1) qui avait résidé pendant plus de vingt ans à Auteuil : cette nouvelle dénomination a été prescrite par le décret du 20 juin 1855. Le baron François-Pascal-Simon Gérard (1771-1837) fut élève de David et imbu de principes tels que Girodet et Gros : il a fait les portraits des personnages du commencement du xix^e siècle : le général Hoche, le maréchal Soult, Mme Recamier, Louis XVIII, le général Foy, Canova, Ducis.

(1) On peut se reporter au tome François Gérard à Auteuil, l'article déjà cité de M. L. de la Roche-Guyon, qui est reproduit aux annexes p. 458.

Mme de Staël, Mlle Mars, Talma ; aussi avait-il été surnommé le peintre des rois et le roi des peintres. On lui doit beaucoup de tableaux, notamment *Bélisaire*, *Psyché*, *la Bataille d'Austerlitz*, *l'Entrée d'Henri IV à Paris*. Sa maison de plaisance, à Auteuil, était située sur l'emplacement de l'hôtel seigneurial des Abbés de Sainte-Geneviève.

Samson, sociétaire de la Comédie-Française, a demeuré au n° 2 de la rue François-Gérard ; il eut le prix de comédie en 1812 et compta, parmi ses élèves, Mlle Rachel et les deux Brohan.

La rue de l'Assomption, précédemment chemin et rue des Tombereaux, sépare le territoire d'Auteuil de celui de Passy (1). Le nom du chemin des Tombereaux provient de ce qu'il servait de passage aux charrettes que l'on déchargeait aux fortes terres d'Auteuil. Il figure sur le plan de Roussel, auquel il est bien antérieur, puisqu'il a servi de limite à la paroisse de Passy, dès sa fondation, en 1672. Avant le xix^e siècle, il était renfermé entre deux murs, celui du parc de Boulaivilliers et celui des jardins du château de la Tuilerie, et, comme il était étroit, il se trouvait complètement ombragé par les branches des arbres de ces deux vastes propriétés. Il fut porté en tableau de classement des chemins vicinaux d'Auteuil, approuvé le 2 août 1837 comme chemin vicinal n° 1, de 850 mètres de longueur et 7 mètres de largeur légale, entre la demi-lune de Boulaivilliers et les murs du bois de Boulogne. Par délibération du 13 février 1854, le conseil municipal d'Auteuil a approuvé une offre des propriétaires riverains, consistant à fournir une souscription de 2.780 francs et à céder gratuitement les terrains nécessaires, sous la condition que la largeur serait fixée à 10 mètres ; l'arrêté du 6 juillet 1855 a effectivement porté la largeur légale de 7 à 10 mètres. Des travaux, adjugés en 1855 et terminés en 1857, rendirent la rue immédiatement praticable sur une largeur de 8 mètres, étant entendu qu'elle serait portée à 10 mètres par voie d'alignement, au fur et à mesure de l'érection de constructions par les riverains. Ces travaux ont coûté 9.600 francs ; une subvention départementale de 4.000 francs était venue s'ajouter aux fonds de concours donnés par les propriétaires riverains et le surplus de la dépense a été partagé également entre la commune d'Auteuil et celle de Passy.

Il a été dit ci-dessus, dans l'historique de la rue La Fontaine et du château de la Tuilerie, que ce dernier a été acheté, en 1853, par la communauté religieuse de l'Assomption. Cette belle propriété se trouve sur le côté gauche de la rue et, par conséquent, sur le territoire d'Auteuil ; elle renferme un très grand parc et sa superficie s'élève à 49.079 mètres carrés. C'est vers 1846 que Mlle Eugénie Meilleret de Brou a créé, avec Monseigneur Affre, archevêque de Paris, l'abbé Combalot et le Père d'Alzon, la congrégation des Augustines de l'Assomption, dont le nom a été donné, vers 1856, à la rue qui nous occupe. Cet ordre, dont la maison mère est au couvent d'Auteuil, a de nombreux établissements dans le monde entier ; la reine Mercédès, première femme du roi d'Espagne Alphonse XII, était une ancienne élève du couvent d'Auteuil.

Le monastère des dames de l'Assomption a été construit en 1856 et 1857, sous la direction de M. l'architecte Verdier. Le domaine de ce couvent a été mis en vente, à la requête du fisc, en 1901, pour refus par la congrégation

(1) Voir les indications données ci-dessus, dans l'historique de la rue La Fontaine, au sujet du château de la Tuilerie, page 181.

d'acquitter les droits d'accroissement. A la suite d'une première adjudication, il avait été adjugé pour 1.060.000 francs à M^e Charveau, avoué ; mais une surenchère s'étant produite dans les délais légaux, le domaine a été remis en vente sur une mise à prix de 1.213.314 francs adjugé définitivement à M^e Charveau pour 1.400.000 francs ; la congrégation continue à occuper l'immeuble.

Au 38 de la rue de l'Assomption se trouve l'entrée des élèves du lycée Molière, lycée de jeunes filles, qui n'admet que des externes et des demi-pensionnaires. Ce lycée, qui a son entrée principale rue du Ranelagh, n^o 71, a été créé par décret du 6 août 1888 et inauguré le 8 octobre de la même année. Il est administré par l'État et s'étend sur une superficie de plus de 9.000 mètres carrés. Cet établissement renferme une classe enfantine pour les jeunes filles de six à sept ans, une classe élémentaire, trois classes préparatoires pour les jeunes filles de sept à douze ans et cinq classes d'enseignement secondaire. Le diplôme de fin d'études secondaires délivré par ce lycée permet aux jeunes filles qui en sont munies, soit de se présenter aux concours d'admission aux écoles normales de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses, soit de se mettre en instance pour obtenir un emploi d'institutrice primaire ou de maîtresse répétitrice dans les lycées et collèges de jeunes filles.

La rue *Le Marois* est une partie de l'ancien chemin du vieux pont de Sèvres, converti ensuite en route départementale. Le décret du 24 août 1863 a donné à cette rue son nom en l'honneur de Jean-Léonor-François, comte Le Marois (1776-1836), qui fut élève de l'école de Mars en 1794, se distingua comme aide de camp du général Bonaparte à Lodi et à Roveredo et fut chargé de porter au Directoire les drapeaux conquis sur les Autrichiens à Arcole. Colonel à Marengo, général de brigade en 1802, il fut nommé général de division après la bataille d'Austerlitz ; il fit la campagne de Russie et défendit glorieusement Magdebourg.

La rue Le Marois a été munie, en 1899, de trottoirs réglementaires.

La rue *Claude-Lorrain*, précédemment allée du Cimetière, puis rue et avenue des Clos, figure au cadastre de 1823, pour la partie comprise entre la rue de la Municipalité (aujourd'hui rue Chardon-Lagache) et la rue Boileau partie dont la largeur légale a été fixée à 8 mètres par l'arrêté du 27 septembre 1837. Le conseil municipal d'Auteuil avait autorisé, le 27 octobre 1834, l'achat à M. Bernard de 4 ares et 75 centiares pour élargissement de la rue conduisant au cimetière. Le prolongement de la rue Claude-Lorrain, entre la rue Boileau et la rue Michel-Ange, a été autorisé par arrêté du 4 novembre 1869, et le classement de cette section, avec largeur légale de 12 mètres, a été prononcé par décret du 14 juillet 1877. Cette voie (1) a reçu sa dénomination actuelle par décret du 24 août 1864, en mémoire de Claude Gelée, surnommé le Lorrain (1600-1678), qui excella surtout dans les paysages et fit admirer la beauté de son coloris et la richesse de son style ; il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il dirigea pendant plus de vingt ans une école d'où sont sortis des peintres distingués.

Le cimetière d'Auteuil, qui a été ouvert en 1800, fut agrandi en 1807, grâce à la générosité du sénateur Le Couteux de Canteleu ; de nouveaux gran-

1 La cite ouvrière de la rue Claude-Lorrain a été visitée, en 1893, par M. Carnot, président de la République.

dissements ont été réalisés entre 1843 et 1847. Il s'étend à peu près parallèlement à la rue Michel-Ange et occupe l'angle compris entre cette rue et la rue Claude-Lorrain ; il a été ravagé par le bombardement de 1871. L'ordonnance royale du 10 mai 1845 a autorisé pour ce cimetière un agrandissement qui a été réalisé en 1846, moyennant une dépense de 16.000 francs. Depuis longtemps ce cimetière ne s'ouvre plus que pour les propriétaires de concessions perpétuelles.

Je me bornerai à signaler, parmi les tombes du cimetière d'Auteuil, celles de la comtesse Amélie de Boufflers, de Mme Helvétius, de la famille de Cabanis, de Rumford, de l'archéologue Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, du peintre Hubert Robert, de l'abbé Lacrolle, curé d'Auteuil, victime de son dévouement pendant l'épidémie cholérique de 1832, du manufacturier Ternaux-Rousseau, du géomètre Legendre (1834) (1), du chef d'orchestre Musard, qui a été en 1848 maire d'Auteuil (1859), de Gavarni (1866), de Villemessant, fondateur du *Figaro* (1879), de Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel* (1887), du peintre Adolphe Yvon et du compositeur Gounod (1893) et de son beau-frère Zimmermann. On lit, sur les dalles tumulaires, d'autres noms illustres : Palikao, Goupil, Alphand, Benoit, maire, et Legonidec, curé d'Auteuil, Tarbé des Sablons, etc.

La rue Gudin se nommait autrefois rue de la Demi-Lune, parce qu'elle aboutissait à une demi-lune où débouchait également la rue de Billancourt ; elle faisait partie de la route départementale n° 1. Sa dénomination actuelle lui a été donnée par décret du 27 février 1867, en mémoire de Charles-Etienne-César, comte Gudin (1768-1812), condisciple de Napoléon I^{er} à l'école militaire de Brienne, sous-lieutenant au régiment d'Artois en 1784, chef de bataillon en 1793, chef d'état-major de Gouvion-Saint-Cyr, général de brigade en 1799, tué au début de la campagne de Russie.

C'est en 1899 qu'on a établi les trottoirs réglementaires entre le n° 12 de la rue Gudin et l'avenue de Versailles.

L'ordonnance royale pour l'établissement de l'enceinte fortifiée de Paris fut signée le 10 septembre 1840 ; le 8 novembre de la même année, le Conseil municipal d'Auteuil présenta diverses objections contre ce projet, dont la réalisation devait rendre plus difficiles les communications avec le bois de Boulogne. La loi du 3 avril 1841 ouvrit pour cette opération un crédit de 140 millions, dont 35 à dépenser en 1841 et 20 en 1842. Les fortifications furent établies, vers le Point-du-Jour, sur des vignes ou des champs cultivés et, pour le surplus du territoire d'Auteuil, sur des terrains boisés. La remise conditionnelle de la rue Militaire, longeant intérieurement les fortifications, a été autorisée par la décision ministérielle du 28 juillet 1839 ; cette rue Militaire a été classée comme voie publique, avec moindre largeur de 14 mètres, par le décret du 9 septembre 1861. Celui du 2 mars 1864 a donné le nom de *boulevard Murat* à une partie de la rue Militaire jusqu'à la porte d'Auteuil et le nom de *boulevard Suchet* au surplus de la route Militaire, depuis la porte d'Auteuil jusqu'à la porte de Passy. Joachim Murat (1771-1815), beau-frère de Napoléon I^{er}, dont il fut l'aide de camp en Italie et en Egypte, commanda la cavalerie de 1803 à 1808 et fut proclamé roi de Naples le 1^{er} août 1808. Sa biographie est assez connue pour qu'il paraisse inutile de la résumer ici.

(1) Voir les communications de M. Léo Claretie à la page 8 du I^{er} volume et la note sur la tombe du mathématicien Legendre, page 88 du II^e volume du *Bulletin*.

Le décret du 23 septembre 1880 a autorisé le prolongement du boulevard Murat au delà de l'avenue de Versailles.

C'est par la porte du bord de l'eau et sur une indication donnée par M. Ducatel, piqueur des ponts et chaussées, que l'armée entra dans Paris, le 21 mai 1871.

Le *passage Murat*, qui va de la rue de Billancourt au boulevard Murat, est une voie privée, qui a été ouverte en 1881.

Les constructions furent interrompues à la suite des événements de 1848; mais elles prirent un grand essor à Auteuil, à la suite de la loi du 8 juillet 1852, qui a cédé à la ville de Paris le bois de Boulogne (1), et en a permis la transformation, et du décret du 18 août de la même année, qui a autorisé la création du chemin de fer de Paris à Auteuil, inauguré en septembre 1853.

La Compagnie concessionnaire de cette ligne (Compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, remplacée ensuite par la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest) acheta pour 400.000 francs l'ancienne propriété de Montmorency-Boufflers, par actes notariés (étude Fould) de novembre et décembre 1852. Sur ces terrains, dont la superficie était de 13 hectares 67 ares et 47 centiares, la Compagnie du chemin de fer a établi la gare d'Auteuil et ses abords, la villa Montmorency, le boulevard de Montmorency et les trois rues du Débarcadère, des Arts et Montmorency; ces divers travaux, commencés en 1853, furent terminés en 1856. La Compagnie avait proposé à la commune d'Auteuil de recevoir au nombre de ses voies publiques la rue du Débarcadère (aujourd'hui rue Poussin), la rue des Arts (aujourd'hui rue Géricault) et la rue Montmorency (aujourd'hui rue Donizetti); mais l'accord n'ayant pas pu s'établir à ce sujet entre la Compagnie et la commune, ces trois rues n'ont été rangées parmi les voies publiques de Paris que par le décret du 23 mai 1863, approuvant le tableau des voies publiques du quartier d'Auteuil, comme suite à la délibération prise le 6 février de la même année et après l'annexion, par le conseil municipal de Paris.

Au commencement du XVIII^e siècle, on voyait à l'extrémité de la Grande-Rue, tirant vers le bois de Boulogne, l'Ostel du Parc, qui était occupé en 1728 par l'abbé Rouillé; ce domaine a ensuite appartenu aux familles de Boufflers et de Montmorency; il occupait l'espace compris entre le bois de Boulogne, la Grande-Rue d'Auteuil, le chemin de la Fontaine et le chemin des Vignes. Il a été habité longtemps par la marquise de Boufflers, dont le salon était fort célèbre; elle est morte en 1787. Le 22 pluviôse an VIII, le domaine fut vendu par la citoyenne veuve Boufflers pour la somme de 65.183 francs; il appartient sous la Restauration à la duchesse de Montmorency (2).

La *villa Montmorency*, qui occupe une grande partie de l'ancien parc des Boufflers et renferme des maisons avec jardins, appartenant à divers propriétaires, est comprise entre le boulevard Montmorency, la rue Poussin et la rue Pierre-Guérin, avec entrée sur chacune de ces trois voies. Elle avait pour concierge en 1867 la fille du fameux ciseleur Gouthière. Elle renferme cinq voies privées, qui y ont été construites en 1854 par la Compagnie du chemin

1) Voir, à la page 69 du premier volume du *Bulletin*, les documents communiqués par M. Emile Saint-Lanne.

2) Voir p. 180 l'article de M. Antoine Guillois intitulé : *les Boufflers à Auteuil*; il est reproduit aux annexes ainsi que le texte d'une lettre de la comtesse de Boufflers au poète Roucher, et une note sur la vente de la propriété de Boufflers.

de fer et qui portent les noms d'*avenue de Montmorency*, *avenue des Sycomores*, *avenue des Peupliers*, *avenue des Tilleuls* (1) et *avenue de Boufflers*. Ce dernier nom rappelle le souvenir du chevalier Stanislas-Jean de Boufflers (1738-1815), fils de la célèbre marquise, qui fut d'abord abbé, puis chevalier de Malte, se fit nommer gouverneur du Sénégal en 1785, membre de l'Académie française en 1788 et est surtout connu par ses poésies légères.

L'hôtel des frères Jules et Edmond de Goncourt, surnommé par eux le *grenier d'Auteuil*, était entre l'avenue des Sycomores et le boulevard de Montmorency, où il avait entrée au n° 67. Edmond de Goncourt est mort le 16 juillet 1896. Le prix de vente de cet hôtel, qui a été aliéné, en août 1901, doit être versé à l'Académie de Goncourt, qui fonctionnera dès que le décret de reconnaissance d'utilité publique, dont le projet est soumis à l'examen du Conseil d'Etat, aura été promulgué et aura accordé la personnalité civile à cette académie. *Voir P. II.*

Le boulevard de Montmorency (2) doit son nom à la maréchale de Luxembourg-Montmorency, auparavant, marquise de Boufflers (1707-1787), mentionnée ci-dessus comme ayant été longtemps propriétaire du domaine. Les conditions d'exécution, avec largeur de 12 mètres et plantations d'arbres, ont été fixées par la décision du ministre des Travaux publics du 18 mars 1853, approuvant l'établissement de plusieurs voies latérales au chemin de fer d'Auteuil. La construction de ce boulevard a été faite sous la direction d'Eugène Flachet, ingénieur en chef de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain et sous la surveillance du service des promenades, à la tête duquel était Alphand.

Le décret du 24 août 1864 a donné à la rue des Arts le nom de *rue Géricault*, en mémoire du peintre Jean-Louis-André-Théodore Géricault (1794-1824), qui exposa en 1812 son *Chasseur de la garde impériale* en 1814 son *Cuirassier blessé* et en 1819 le *Radeau de la Méduse*. Il est mort prématurément d'une chute de cheval.

Le même décret a donné le nom de *rue Poussin* à la rue du Débarcadère (précédemment rue Neuve), également ouverte par la Compagnie du chemin de fer en 1853 et ayant 15 mètres de largeur. Nicolas Poussin (1594-1665) s'est distingué surtout dans le paysage historique ; il commença à Rome, en 1628, une suite de chefs-d'œuvre qui lui donnèrent une grande réputation ; il fut appelé à Paris vers 1640 par le cardinal de Richelieu et reçut, avec une pension de 3.000 francs, et un logement dans un pavillon, situé au milieu du jardin des Tuileries, le titre de premier peintre du roi avec la direction de tous les ouvrages de peinture et d'ornement des maisons royales. Il fut chargé de la décoration de la grande galerie du Louvre. Il retourna en septembre 1642 à Rome, où il mourut ; il y fut enterré dans l'église Sainte-Marie *in Lucina*.

La rue Poussin avait été détruite jusqu'au marché par le bombardement de 1871 (3).

La partie de la *rue Donizetti*, comprise entre la rue La Fontaine et la rue Poussin, a été ouverte en 1853 par la Compagnie du chemin de fer et à reçu

(1) La veuve du peintre Alphonse de Neuville s'est éteinte le 9 février 1901, au n° 10 de l'avenue des Tilleuls.

(2) Voir aux annexes (p. 490) le procès-verbal d'adjudication du 26 juillet 1856, imposant des règlements spéciaux pour le boulevard de Montmorency.

(3) Voir aux annexes (p. 385) l'article déjà cité sur les ruines de 1870-1871.

indique les voies à maintenir et dont le classement a été ainsi confirmé. Le tableau A renferme toutes les rues d'Auteuil qui ont été mentionnées ci-dessus et, en outre, trois chemins : la sente de la Fontaine, le chemin des Buis et la sente du Four, dont il sera parlé ci-après, leur sol ayant été entièrement incorporé aux rues Dangeau, Raffet, du Docteur-Blanche et de l'Yvette.

Rues, boulevards et avenues classés à Auteuil pendant les quarante dernières années du XIX^e siècle.

Les parties bâties à Auteuil avant l'annexion se trouvaient principalement entre la rue d'Auteuil et la rue de l'Assomption, ou au Point-du-Jour. C'est surtout dans les quarante dernières années du XIX^e siècle que la construction des maisons a pris une grande extension dans toute l'étendue comprise entre l'enceinte fortifiée, la Seine et Passy. Ce mouvement a été favorisé par la réalisation de grandes opérations de voirie, dont la plus importante a été autorisée par le décret du 30 novembre 1862, à la suite duquel ont été percées les rues Chardon-Lagache, Mirabeau, Molitor, Michel-Ange et d'Erlanger. On a ainsi entamé, immédiatement après l'annexion de la commune d'Auteuil, un programme d'ensemble dont la réalisation par le service des ponts et chaussées, sous la direction du baron Haussmann et d'Alphand, a provoqué l'exécution à Auteuil de nouvelles rues, de 20 mètres de largeur, ayant ensemble une longueur de plus de 4 kilomètres.

Le baron Emile d'Erlanger, né à Francfort-sur-le-Mein en 1832, banquier et consul de Grèce à Paris, avait acheté de l'État de vastes terrains provenant de la réunion à Paris d'une partie du bois de Boulogne. Il constitua une société pour mettre en valeur ces terrains, qui étaient alors déserts, en friche et sillonnés d'ornières, et pour y fonder un nouveau quartier, en y établissant diverses rues, ainsi qu'une exposition universelle et permanente. Il offrait de céder gratuitement à la Ville 27.000 mètres carrés pour percer ou élargir les nouvelles voies, de les mettre à ses frais en état de viabilité et de céder les terrains nécessaires pour prolonger le passage des Clos jusqu'à la rue, alors projetée, qui porte actuellement le nom de Michel-Ange. Les projets présentés par le baron d'Erlanger furent modifiés par la Ville de Paris et, pour que ces modifications pussent être effectuées, il acheta, au prix de 974.600 francs, les propriétés Ozeune, Renneville et Prince Pierre Bonaparte ; il dépensa, en outre, 741.000 francs pour divers travaux de viabilité et de nivellement en faveur desquels une subvention municipale de 600.000 francs était accordée.

A la suite des traités passés les 7 février et 22 mai 1862 entre la Ville de Paris et M. d'Erlanger, le décret précité du 30 novembre de la même année autorisa l'ouverture des quatre voies suivantes :

Rue A, partant de l'avenue de Versailles au point où la rue Rémusat (alors

neur de deux villages situés près de la ville de Châteaudun, illustrée par la défense héroïque du 18 octobre 1870. Les travaux (1) faits en exécution dudit arrêté du 4 novembre 1869, ainsi que pour l'achèvement de la rue Chanez, ont coûté 153.500 francs.

Au n° 23 de la rue de Varize, se trouve l'asile Schilizzi, tenu par les petites sœurs des pauvres ; il a été fondé par MM. Paul Stefanowich et Jean Schilizzi, au nom de leur frère, M. Demetri Schilizzi, banquier à Paris. Le terrain a été acheté en janvier 1896 et la construction commencée en février de la même année, sous la direction de l'architecte Vaudremer ; elle a été terminée le 22 mars 1897 ; les donateurs ont fourni tout le mobilier. S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris, a béni, le 3 juillet 1897, cet établissement, qui contient 250 vieillards : 125 hommes et 125 femmes. Il est uniquement entre-tenu par les quêtes que font chaque jour les petites sœurs des pauvres.

Un traité fut passé, le 13 août 1867, entre la Ville de Paris et M. Perri-chont, qui fut conseiller municipal d'Auteuil de 1886 à 1896, pour l'exécution des travaux d'achèvement de la rue Molitor, de la rue Mirabeau et de la partie de la rue Chardon-Lagache située entre la place d'Auteuil et la rue Jouvenet.

Les travaux de la rue Molitor furent terminés, en 1869, entre les rues Chardon-Lagache et Michel-Ange, ainsi qu'entre la rue d'Erlanger et le boulevard Murat.

L'Institution Notre-Dame-d'Auteuil, établie vers le milieu du xix^e siècle pour l'éducation des jeunes gens et dirigée, avant 1860, par les abbés Lévêque et Poiloux, avait un vaste parc, ombragé de beaux arbres, qui s'étendait encore, en 1867, de la rue d'Auteuil à la rue Jouvenet, le long des propriétés bordant la rue Boileau, au sud-est. Ce parc occupait l'emplacement de l'ancien château de M. Ternaux (2), qui fut d'abord transformé en une grande teinturerie, rattachée à l'industrie des châles Ternaux (cachemires français). M. Lavessière, l'un des derniers propriétaires, morcela le parc ; les lots aboutissant sur la rue Boileau furent promptement vendus et bâtis. En 1852, M. Laveissière fils vendit la propriété à M. Lévêque, préfet des études de l'Institution Poiloux, de Vaugirard, qui y fonda l'Institution Notre-Dame-d'Auteuil, contenant alors près de 6 hectares. L'abbé Lévêque mourut en 1864 et, après lui, la prospérité de l'Institution déclina : la distribution des prix de 1870 fut la dernière. En 1868, ce beau parc ne contenait plus que 4 hectares, parce qu'il avait été coupé pour l'ouverture de la rue Molitor et séparé

(1) Ces travaux ont été dirigés par l'ingénieur Rousseau et par le conducteur des ponts et chaussées Lompriez.

(2) Cette propriété Ternaux était, au xvii^e siècle, attenante au jardin de la maison seigneuriale des abbés de Sainte-Geneviève ; elle avait son entrée rue du Buis, près de la place de l'Église, et renfermait deux maisons contiguës. Elle appartint, de 1655 à 1659, à Michel de Verthamon, marquis de Manœuvre, conseiller d'État, et à sa femme, fille d'Étienne d'Aligre, surintendant des finances, puis chancelier de France. Elle fut possédée, de 1659 à 1677, par Edouard Gayot, et achetée le 29 avril 1677 par Louis Prévot de Maze, gentilhomme de la maison du Roi, qui fit reconstruire le château et le céda à la marquise de Rênél, qui mourut en 1719. Son fils, l'abbé de Rênél, hérita de cette propriété : M. Parent de Rosan croit qu'elle fut habitée par d'Agnesseau. Quatre ans après la mort de d'Agnesseau, en 1755, elle fut acquise moyennant 20.000 livres par la veuve du chevalier de Marigny : elle la revendit en 1774 à Benoist Decon, ancien substitut du procureur général au grand conseil, qui s'en défit en 1777, moyennant 20.000 livres, en faveur d'Hébert, trésorier de l'argenterie du Roi, et de Bailleux, marchand de musique.

George-Sand ; après la mort du fils de Chardon-Lagache, survenue en 1893, cette propriété, qui a été morcelée par des opérations de voirie, avait été achetée par le marquis de Casa-Riéra, qui avait reçu, dans son hôtel de la rue de Berri, 29, la reine Isabelle, au moment où elle quitta l'Espagne. C'est M. de Casa-Riéra qui a cédé ces terrains pour la viabilité des rues Mignet et Leconte-de-Lille ; c'est dans son parc que furent trouvées des pierres de l'ancienne église, réédifiées avec goût par M. Guimard dans la cour du presbytère.

La maison de retraite Chardon-Lagache, dont la grille se profile en pan coupé sur la place d'Auteuil, occupe tout l'îlot compris entre les rues Chardon-Lagache, Wilhem et Mirabeau. Elle a été créée, entre 1863 et 1865, par Chardon-Lagache, de concert avec sa femme et son fils, pour abriter des vieillards des deux sexes, ayant au moins 60 ans, qui, en dépit d'un long travail, n'ont pas pu réunir des ressources suffisantes pour vivre chez eux ; cette maison est aujourd'hui complètement administrée par l'Assistance publique.

L'Institution de Sainte-Périne occupe, avec la maison de retraite Chardon-Lagache, une grande partie du parc de l'ancienne propriété seigneuriale qui servait de maison de plaisance (1) aux abbés de Sainte-Geneviève. L'abbaye de Sainte-Périne, à laquelle cette Institution doit son nom, était d'abord à Compiègne : elle fut transférée, sous Louis XIV, à la Villette. En 1746, cette abbaye, à laquelle s'était réunie la communauté des religieuses chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin (établie en 1638 à Nanterre), fut installée sur le côté droit de la rue de Chaillot ; elle portait aussi le nom de Notre-Dame-de-la-Paix. La maison de Sainte-Périne fut fermée sous la Révolution : M. Duchayla y fonda, en 1806, avec la devise : *Otium cum dignitate*, un asile pour la vieillesse, qui avait pour présidente d'honneur l'impératrice Joséphine, et où les personnes des deux sexes, âgées ou infirmes, étaient admises moyennant une pension annuelle ou le versement d'un capital une fois payé. Un décret du 1^{er} avril 1808 autorisa cet établissement, dont l'ordonnance royale du 8 février 1815 confia la direction à l'administration des hospices. L'ouverture de l'avenue Marceau entraîna l'expropriation des terrains occupés par cet asile : c'est alors que l'administration de l'Assistance publique installa cet établissement sur le vaste domaine d'Auteuil, qui fut agrandi, le 30 janvier 1850, par l'acquisition de terrains situés entre la rue de la Municipalité (aujourd'hui rue Chardon-Lagache) et l'avenue de Versailles. Le millésime de 1800 est inscrit sur la façade du bâtiment principal. Les pensionnaires de l'Institution de Sainte-Périne paient 1.400 fr. par an.

Mlle Scriwaneck, qui a eu autrefois de grands succès au théâtre du Palais-Royal, habite actuellement l'asile de Sainte-Périne, dont les pensionnaires ayant conservé des relations dans le monde des théâtres organisent, chaque année, cinq ou six fêtes intimes, avec le concours de leurs jeunes camarades, les artistes en activité de service.

1. L'Institution de Sainte-Périne a été ravagée 2. lors du siège de Paris, par les obus des armées allemandes.

(1) Voir aux annexes, p. 128, l'article de M. Antoine Guillois sur l'ancienne église d'Auteuil.

Les noms des différents propriétaires du domaine que les abbés de Sainte-Geneviève possédaient à Auteuil ont été indiqués et dessinés dans l'histoire de la rue d'Auteuil.

(2) Voir à la page 86 du III^e volume du *Bulletin* l'article de M. le docteur Raymond sur le bombardement de Saint-Périne.

L'expiration du bail, en 1905, pourra donner lieu à un lotissement du parc de Sainte-Périne; si cette éventualité devait se réaliser, il serait à désirer que des conditions fussent imposées aux acquéreurs, dans un intérêt esthétique, pour que le gracieux aspect de ce quartier ne soit pas compromis (1).

La fondation Rossini, établie en vertu du testament de ce grand compositeur, pour les chanteurs et musiciens français et italiens, vieux et sans fortune, se trouve auprès de la rue Wilhem, dans l'enclos de l'Institution de Sainte-Périne, avec entrée sur la rue Mirabeau. M^{lle} Monrose, de l'Opéra-Comique, fille de l'ex-sociétaire du Théâtre-Français, est parmi les plus notables pensionnaires. Les artistes sont reçus gratuitement à la fondation Rossini.

On construira prochainement de nouveaux bâtiments annexes de la fondation Rossini sur un terrain de 500 mètres carrés, sis rue Wilhem, touchant l'Institution de Sainte-Périne et acheté par l'Assistance publique.

Le nombre des pensionnaires était, en 1901, de 239 à Sainte-Périne, 135 à la maison de retraite Chardon-Lagache et 47 à l'asile Rossini.

Au n° 41 de la rue Chardon-Lagache et à l'entrée de la villa de la Réunion, on voit une villa originale, construite en 1893 par M. l'architecte Hector Guimard, en pierres meulières et briques, avec faïences décoratives et toitures en grosses tuiles rondes vernissées; le cintre de la porte d'entrée est abrité par un large auvent angulaire à consoles obliques.

Gavarni est mort dans la maison qui occupait le n° 29 de la rue Chardon-Lagache, là où l'on voit actuellement trois hôtels modernes.

L'avenue de la *villa de la Réunion*, qui joint la rue Chardon-Lagache à l'avenue de Versailles, a été établie en 1856. Elle donne, au n° 18, accès à l'*avenue de l'Ermitage*, nom donné par le propriétaire, parce qu'elle conduisait à un kiosque dit l'Ermitage. *Voir Page II.*

Le décret du 14 juin 1861 a déclaré d'utilité publique le prolongement du chemin de fer de ceinture depuis la gare d'Auteuil jusqu'à la ligne d'Orléans; le chemin de fer d'Auteuil au Point-du-Jour a été ouvert à l'exploitation le 25 février 1867. Le principal ouvrage d'art de ce chemin de fer est le long viaduc du Point-du-Jour (2), dont les 152 arches, de 5 mètres d'ouverture chacune, constituent une sorte de passage couvert. D'après le plan joint au décret du 14 juin 1861, deux voies de 16^m,50 chacune de largeur étaient projetées de chaque côté du chemin de fer, entre la rue d'Auteuil et le quai de la Seine. En effet, une décision du ministre des Travaux publics, du 30 avril 1862, autorisa la création de deux voies latérales au chemin de fer, entre la rue d'Auteuil et l'avenue de Versailles; une décision semblable, du 24 juin 1863, décida le prolongement de ces deux voies entre l'avenue de Versailles et le quai d'Auteuil. Les travaux ont été dirigés par M. l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Darcel et ont coûté 482.100 francs. La dénomination de *boulevard Exelmans* a été donnée à la voie de chaque côté du viaduc par décret du 2 mars 1867, en mémoire de Rémi-Joseph-Isidore,

(1) Voir dans les *Causeries de Bianchon*, par le docteur Maurice de Fleury, un joli chapitre sur Sainte-Périne.

(2) Voir aux annexes (p. 365) mon article sur « la Seine entre le pont d'Iéna et le viaduc d'Auteuil ».

comte Exelmans (1775-1852), qui fut aide de camp de Murat, colonel à Austerlitz, général de division en 1812, commanda la cavalerie à Waterloo, fut nommé pair de France en 1830, grand chancelier de la Légion d'honneur en 1850 et maréchal de France en 1851. Le statuaire Carpeaux (1) avait son atelier au n° 25 du boulevard Exelmans; le général vicomte de Montfort, beau-père de Carpeaux, demeurait au n° 2 du boulevard Exelmans et y mourut, le 20 mars 1883, à l'âge de soixante-seize ans.

Par actes des 18 septembre et 27 octobre 1866 (étude Delapalme), la Ville de Paris acheta pour 277.140 francs, à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, 5.364 mètres carrés de terrains, provenant originairement du parc de Montmorency-Boufflers; ces terrains ont servi à élargir la rue d'Auteuil, à rectifier le débouché de la rue La Fontaine sur la rue d'Auteuil, à établir le marché (2) d'Auteuil, ainsi que les deux rues longeant les côtés latéraux de ce marché et servant à l'isoler. Ces deux rues ont été dénommées, par le décret du 2 mars 1867, *rue Girodet* et *rue Isabey*; après avoir été longtemps des voies privées appartenant à la Ville, elles ont été classées par le décret du 12 juin 1883 (3). La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a payé la moitié des frais de mise en état de viabilité de la rue Girodet, qui est la plus voisine de la gare. Le marché d'Auteuil a été construit en 1866 et 1867 par la Compagnie générale des marchés, à qui la Ville de Paris avait, par traité du 12 décembre 1865, accordé une concession de cinquante ans, à dater de l'ouverture, pour sept marchés, parmi lesquels figurait celui d'Auteuil, comprenant 111 places; il avait été ouvert le 16 octobre 1867. Le terrain sur lequel il existait a été vendu, loti, bâti. Un marché forain l'a remplacé, qui se tient sur le terre-plein des rues Donizetti, La Fontaine et d'Auteuil.

Le peintre Anne-Louis Girodet (1767-1824) avait été adopté par le médecin Trioson, dont il joignit le nom au sien. Parmi les tableaux qu'on lui doit, on peut citer : *Joseph reconnu par ses frères*, qui lui valut le grand prix de Rome en 1789; *le Sommeil d'Endymion*, en 1791; *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*, toile magnifique faite en 1792 pour son tuteur, le docteur Trioson, qui en fit hommage à l'Académie de médecine de Paris; *Antiochus et Stratonice*, en 1793; *Fingal avec ses guerriers, dans leur séjour aérien*, en 1802; la *Scène du Déluge*, qui obtint le grand prix décennal en 1806. Il était, en outre, poète et a traduit *Anacréon et Lucain*.

Jean-Baptiste Isabey 1767-1833, peintre des cérémonies et du cabinet sous Napoléon I^{er}, qui lui donna un appartement aux Tuileries, dessina *le Sacre*, fit tous les portraits de la famille impériale, notamment celui du général Bonaparte à la Malmaison. Sa collection de miniatures est un des monuments historiques de l'époque; on y voyait les portraits de la reine Marie-Antoi-

1 Le décret du 17 juillet 1880 a fixé une largeur de 60 mètres pour le boulevard Exelmans, on y a planté d'arbres; les alignements et nivellement ont été établis, pour la partie comprise entre l'avenue de Versailles et la rue Chardon-Lagache, par le décret du 26 avril 1887.

2 Le 18 août 1866, le conseil municipal avait émis un avis favorable à l'établissement d'un marché à Auteuil pour y vendre tous les jours des comestibles. Ce marché est actuellement fermé. Sur son emplacement une rue a été ouverte et des immeubles construits.

3 Nous nous souvenons encore du joli chalet en briques et du grand jardin, avec un très beau ruisseau de peupliers, que la Compagnie de l'Ouest louait à des particuliers et que les modifications dont il est question ici ont fait disparaître.

nette et des ducs d'Angoulême et de Berry. Sous la Restauration, il devint directeur des décorations de l'Opéra, peintre du roi et administrateur des fêtes et spectacles de la Cour. Son fils, né en 1804, a envoyé des tableaux remarquables aux Expositions de 1824 à 1855.

Dès 1876, le service des ponts et chaussées étudia, en vue de la reconstruction de l'église d'Auteuil, tout un programme de travaux d'amélioration aux abords de cette église. Ce programme, qui a été sanctionné par le décret du 27 janvier 1876, comprenait l'élargissement de la rue Wilhem ci-dessus mentionnée, le percement de la rue Corot et l'ouverture ou achèvement, à 20 mètres de largeur, d'un prolongement de la rue de la Municipalité, entre la rue d'Auteuil et la rue François-Gérard ; cette dernière section s'est nommée d'abord rue de la Municipalité prolongée ; elle a fait ensuite partie de la rue du Point-du-Jour et se nomme, aujourd'hui, rue Théophile-Gautier. Ces derniers travaux (1), exécutés en 1876 et 1877, ont coûté 122.847 francs.

La *rue Corot*, qui est latérale à l'église, et renferme le presbytère, a été mise en état de viabilité en 1877, moyennant une dépense de 10.300 francs. Son nom lui a été donné par arrêté préfectoral du 4 février 1879, en mémoire du célèbre peintre paysagiste Jean-Baptiste-Camille Corot (1796-1875), qui avait obtenu, en 1855, la médaille de 1^{re} classe ; Corot, homme excellent, a été surtout le peintre de Ville-d'Avray et des environs de Paris.

L'ouverture de la partie de la *rue Théophile-Gautier* qui est comprise entre la rue François-Gérard et la rue Gros, ainsi que l'élargissement de cette dernière rue au droit d'immeubles appartenant à la Ville, a été autorisée par le décret du 10 juillet 1882. Mais les démarches à faire pour l'acquisition des terrains ayant été très laborieuses, ces travaux ne purent être commencés qu'en 1885, année pendant laquelle on exécuta la première partie (2), comprise entre la rue François-Gérard et l'avenue Perrichont. Le dernier tronçon de la rue Théophile-Gautier, entre cette avenue et la rue Gros, donna lieu également à de très longues négociations avec les propriétaires de terrains, de sorte que la percée jusqu'à la rue Gros ne put être réalisée qu'en 1890. La dépense s'éleva (3), pour ce dernier tronçon, à 165.950 francs.

Le nom actuel de cette rue, dont la plus grande partie appartenait autrefois à la rue du Point-du-Jour, lui a été donné par le décret du 23 janvier 1892, en mémoire de Théophile Gautier (1811-1873), poète, publiciste, critique et littérateur, grand ami de Victor Hugo et de Gérard de Nerval. Il a passé quelques années de son enfance près du pont de Grenelle et a demeuré, dans sa jeunesse, rue Gros. Il s'est signalé par le culte de l'art, de la beauté et du romantisme ; son style original peut être considéré comme une ciselure littéraire.

Au n° 57 de la rue Théophile-Gautier se trouve un établissement d'instruction, dirigé par les Dominicaines du Saint-Rosaire : le corps principal du bâtiment est l'ancien château des Choiseul-Praslin. C'est dans le salon du rez-de-chaussée de ce château que périt dans les flammes la princesse de

(1) Ces travaux ont été exécutés, sous la direction d'Alphand et de l'ingénieur en chef de Fontanges, par l'ingénieur Bartet et le conducteur des ponts et chaussées Lomprez.

(2) La direction de ces travaux a été confiée à l'ingénieur en chef Barabant, l'ingénieur Babinet et le conducteur des ponts et chaussées Navez.

(3) Ces travaux ont été faits sous la direction de l'ingénieur en chef de Tavernier, de l'ingénieur Babinet et du conducteur des ponts et chaussées Navez.

Carignan, dont la robe prit feu au moment où elle allait se rendre au bal. La maison fut ensuite occupée par une école ecclésiastique, dirigée par l'abbé Millot, puis par une Institution de jeunes filles dirigée par Mlles Suleau et Moitié, qui la cédèrent aux Dominicaines le 8 septembre 1890. Dans le jardin, on remarque un portique d'ordre ionique sur le fronton duquel on lit cette inscription : « Ici fut la maison de Molière. »

Le maire d'Auteuil écrivait, le 9 mars 1857, au sous-préfet de Saint-Denis que les 200.000 mètres carrés faisant suite au plateau de Passy et se trouvant placés entre le bois de Boulogne, le chemin de fer, la villa Montmorency et la rue de l'Assomption, qui ne renfermaient autrefois que des vignes, étaient occupés par des jardins enclos de haies et par des maisons de campagne, dont le seul inconvénient consistait dans la difficulté des communications, cette région n'étant desservie que par quatre sentiers ayant 2^m,50 de largeur et dénommés : les Fontis, la Cure, le Four et la Petite-Fontaine. Le maire ajoutait que la valeur des terrains s'était élevée à 10 francs, qu'elle tendait à augmenter, qu'il était impossible de laisser ce quartier plein d'avenir dans la situation où il se trouvait et qu'il avait nommé une commission pour étudier le tracé de nouvelles rues, mais que cette opération rencontrait des difficultés sérieuses, parce que le plateau comprenait 677 parcelles, appartenant à plus de cent propriétaires. En vue de réaliser ce programme, le conseil municipal d'Auteuil projeta, le 22 août 1857, des alignements pour la sente du Four (aujourd'hui rue de l'Yvette), la sente de la Fontaine (aujourd'hui rue Raffet), la sente de la Petite-Fontaine (aujourd'hui rue Chamfort) et la sente des Fontis (aujourd'hui rue du Docteur-Blanche); mais ce n'est que bien des années après que ces sentes ont été effectivement transformées en rues.

L'ancienne sente du Four devait son nom à un four banal, dont il est fait mention dans des titres de 1225, 1250 et 1257. L'arrêté du 1^{er} février 1877 a donné à cette voie le nom de *rue de l'Yvette*; elle a été élargie : 1^o de 1883 à 1885, près de son débouché sur la rue Mozart, moyennant une dépense de 52.250 francs.

La partie de la *rue Raffet* qui va de la rue de la Source à la rue du Docteur-Blanche remplace l'ancien sentier de la Fontaine. On commença en 1877 par améliorer les pentes et la viabilité de cette rue, entre celle des Fontis (aujourd'hui rue du Docteur-Blanche) et celle de la Cure (aujourd'hui rue Jasmin), moyennant une dépense de 37.400 francs; ensuite on exécuta le prolongement de la rue Raffet entre celle des Fontis et le boulevard de Montmorency, opération qui a coûté 19.000 francs. Le nom de cette voie lui a été donné par le décret du 24 août 1864, en mémoire de Denis-Auguste-Marie Raffet (1804-1860), qui entra en 1827 dans l'atelier de Gros et plus tard dans celui de Charlet. C'était un dessinateur habile et charmant, un aquarelliste remarquable. On distingue parmi ses œuvres *l'Album du voyage du prince Demidoff en Crimée et en Asie-Mineure*, et *la Revue nocturne*, espèce de résurrection des soldats des armées de Napoléon I^{er}, se pressant devant l'ombre du grand capitaine.

1^o Cet élargissement a été exécuté sous la direction de l'ingénieur en chef Barabant, les ingénieurs Chabert et Babinet, et du conducteur des ponts et chaussées Navez.

La *ruelle de la Cure* (voie privée) a son entrée entre les n^{os} 13 et 15 de la rue Raffet.

La *rue du Docteur-Blanche* s'est nommée d'abord sente, puis rue des Fontis et occupe la partie haute du coteau d'Auteuil. Ce nom de Fontis (fondrières), qui a été appliqué souvent aux affaissements du sol provenant de l'exploitation de carrières souterraines, provenait ici des mouvements de terrain occasionnés par l'extraction d'argiles pour la fabrication des briques. Pour opérer un raccordement avec la rue Raffet, on amorça en 1877 la mise en état de viabilité de la rue des Fontis ; moyennant une dépense de 37.400 francs. En vue de poursuivre l'œuvre ainsi commencée, un décret du 31 janvier 1884 autorisa l'élargissement de la rue des Fontis, la mise en état de viabilité fut complétée au prix d'une dépense de 10.400 francs pour la partie comprise entre les rues de l'Assomption et de l'Yvette, et d'une dépense de 29.000 francs pour la partie restante, c'est-à-dire pour celle comprise entre la rue de l'Assomption et le petit tronçon qui avait été déjà exécuté en 1877, en même temps que la rue Raffet.

La dénomination actuelle de cette rue lui a été donnée, par décret du 16 janvier 1894, en mémoire du médecin aliéniste Esprit Blanche (1796-1852), qui avait établi à Montmartre (1) une maison de fous et la dirigeait avec son fils le docteur Antoine-Émile Blanche, qui vint prendre en 1847 la direction de la maison de fous de la rue Berton à Passy et eut deux fils : l'aîné mourut jeune ; le second est le peintre Jacques Blanche, qui habite l'hôtel n^o 19 de la rue du Docteur-Blanche, où son père était venu se retirer et où il mourut le 17 août 1893. Le docteur Meuriot succéda au docteur Blanche comme directeur de la maison de santé de la rue Berton ; il avait été reçu docteur en 1868 et est mort en mai 1901.

La *rue Dangeau* occupe une partie de l'emplacement d'une ancienne sente étroite et sinueuse, dite de la Petite-Fontaine, qui est marquée au cadastre de 1823. Son nom lui a été donné par le décret du 24 août 1864 en mémoire de Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1636-1720), favori de Louis XIV, qu'il accompagna dans toutes ses campagnes, en qualité de colonel aide-de-camp ; il était académicien et ami de Boileau, qui lui dédia sa *Satire sur la noblesse* ; il se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres. Dans son journal historique il a inscrit, jour par jour, de 1684 à 1720, tout ce qui se passait à la cour et dans la famille royale ; il dit en mourant : « J'ai la conscience de n'avoir jamais écrit dans mon journal un seul mensonge. » C'est une des plus courtes, des plus étroites et des moins droites rues de Paris.

La *rue Chamfort* a remplacé une partie de l'ancienne sente de la Petite-Fontaine ; le nom de rue Dangeau ayant été attribué à la voie qui va de la rue Ribéra à la rue Mozart, la rue très courte qui va de la rue Mozart à la rue de la Source se trouvait sans nom ; sur la demande de notre collègue M. Antoine Guillois et la proposition de la Société historique (2), sa dénomination actuelle lui a été donnée par le décret du 8 janvier 1895 en mémoire du poète

(1) Voir les pages 199 du I^{er} volume, 39 du II^e et 283 du III^e du *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*.

Voir ci-dessus les indications données au sujet de la maison de santé du docteur Blanche dans l'historique de la rue Berton.

(2) Voir les pages 44 et 55 du I^{er} volume du *Bulletin*.

et littérateur Sébastien-Roch-Nicolas, dit Chamfort (1744-1794), né de père inconnu, qui fut secrétaire des commandements du prince de Condé en 1776, membre de l'Académie française en 1781, lecteur de Mme Élisabeth, conservateur de la Bibliothèque nationale en 1791 ; il fut l'ami (1) de Sieyès et de Mirabeau et habita la maison de Boileau à Auteuil.

La rue Mozart, classée en 1857 se trouve sur les territoires de Passy et d'Auteuil ; elle a été mentionnée ci-dessus dans l'histoire des rues et avenues de Passy.

La rue *Daumier* a été classée par le décret du 23 septembre 1880 ; celui du 11 mars 1886 lui a donné sa dénomination en mémoire du dessinateur satirique Honoré Daumier (1808-1879), qui s'est fait une célébrité par les caricatures publiées dans le journal *le Charivari* ; la politique, les modes, les travers de l'esprit ou du caractère ont excité sa verve moqueuse et inépuisable.

La rue *Antoine-Roucher*, qui peut être considérée comme prolongeant la rue Corot, a porté d'abord le nom de François-Millet, qui lui fut retiré, pour éviter des confusions, parce qu'il était alors attribué à une rue de Grenelle(2). C'est une voie privée, dont le nom rappelle la mémoire du poète Jean-Antoine Roucher, né à Montpellier en 1745. Il a publié en 1779 *les Mois*, poème en douze chants qui eut beaucoup de vogue ; il est l'arrière grand-père ~~maternel~~ 63 de M. Antoine Guillois ; il était un des amis et commensaux, à Auteuil, de Mme Helvétius, à qui il présentait Cabanis ; il fut l'ami d'André Chénier, et, comme lui, condamné à mort sous la Révolution, il subit le dernier supplice avec un grand courage le 26 juillet 1794 (7 thermidor).

Les élargissements des anciens chemins et surtout les percements de nouvelles rues de 20 mètres de largeur ayant considérablement augmenté la valeur des terrains à Auteuil, des propriétaires et des sociétés y ouvrirent de nombreuses voies. Mais comme on avait bâti à la fois un très grand nombre de maisons neuves, beaucoup de locaux ne se louèrent pas immédiatement et la construction dans Auteuil subit de ce fait un arrêt marqué ; le mouvement reprit ensuite, surtout après l'Exposition universelle de 1889. Les voies ouvertes pendant les dernières années du XIX^e siècle sont énumérées ci-après.

La Compagnie Foncière de France a ouvert en 1882, sous la surveillance des agents du service municipal, la rue *Bosio* ; le décret du 13 juin 1883 a classé cette voie, dite villa Caprice, et lui a donné le nom qu'elle porte actuellement, en mémoire du baron Bosio (1767-1845), statuaire français.

C'est également en 1882 qu'a été ouverte, sur des terrains appartenant à M. le conseiller municipal Perrichont, l'avenue *Perrichont*, entre les rues La Fontaine et Théophile-Gautier ; en 1897, cette avenue a été prolongée en impasse au delà de la rue Théophile-Gautier. Un décret du 16 février 1899 a classé l'avenue Perrichont au nombre des voies publiques et en a fixé les alignements.

En 1883, une Société de construction, dirigée par M. Laubière, entreprit l'ouverture, près de la rue Bosio, d'une voie nouvelle qui porta d'abord le nom de villa Michel-Ange et dont les travaux furent exécutés, sous la surveillance

(1) Voir la page 160 du I^{er} volume du *Bulletin*.

(2) Ce nom a été ensuite donné définitivement à une rue qui a été ouverte en 1899 à Auteuil. Voir à la page suivante.

du service municipal, au compte de cette Société de construction. Cette voie nouvelle, à qui le décret du 3 décembre 1885 a donné le nom du peintre Jules-Bastien Lepage (1848-1884), a été classée par le décret du 14 mars 1887. C'est entre les n^{os} 3 et 5 de la rue Bastien-Lepage que la cité Michel-Ange, voie privée ouverte également en 1883, a son entrée.

MM. Heine, banquiers, demandèrent, en 1883, l'autorisation d'établir sur leurs terrains et à leurs frais une rue de 12 mètres de largeur, allant de la rue Mozart à la rue des Fontis (aujourd'hui rue du Docteur-Blanche). Elle fut classée pour toute cette longueur par le décret du 19 juin 1884; mais, en exécution, ils arrêterent à la rue de la Cure (aujourd'hui rue Jasmin) cette nouvelle voie à qui le décret du 11 mars 1886 a donné le nom du littérateur Henri-Heine (1797-1856). Né Israélite, il embrassa le protestantisme en 1825, séjourna en France à partir de 1830 et devint dès lors, de cœur et d'esprit, plus français qu'allemand; il a publié un grand nombre de poésies et d'autres ouvrages dans les deux langues : son originalité consistait dans un mélange de sentimentalité ardente et d'amère ironie. Les amis français et étrangers de Henri Heine ont élevé, par souscription, à sa mémoire, un monument qui a été inauguré le 25 novembre 1901 dans l'avenue de la Cloche du cimetière du nord (Montmartre). Il est surmonté d'un buste en marbre, dû au ciseau du statuaire danois Hassebrüs.

Dans le voisinage de la rue Boileau et de la rue Claude-Lorrain, on a ouvert en 1887 l'avenue de la Frillière, auprès de laquelle on peut visiter la villa Mulhouse, comprenant 67 maisons construites ou achetées par la Société anonyme des habitations ouvrières de Passy-Auteuil, constituée en 1882 dans le but humanitaire d'établir de petites maisons salubres et à bon marché, dont le locataire puisse devenir propriétaire en vingt ans par le paiement d'un amortissement à 4 p. 100, compris dans son loyer, d'après le modèle des cités ouvrières de Mulhouse. Cette villa s'étend entre la rue Claude-Lorrain, la rue et l'impasse Boileau; elle a pour principale entrée l'avenue Jean-Dollfus, qui débouche sur la rue Claude-Lorrain; elle est découpée par les trois passages : Dietz-Monnin, Émile-Meyer et Cheysson.

Cette Société philanthropique a été présidée de 1882 à 1890 par M. le sénateur Dietz-Monnin, de 1890 à 1893 par M. Jules Siegfried, ancien ministre du Commerce, et, depuis 1893, par M. Cheysson, membre de l'Institut et inspecteur général des ponts et chaussées. MM. Dietz-Monnin, Émile Meyer et Émile Cacheux ont déboursé, en 1882, pour cette fondation, 111.000 francs en achat de terrains et de maisons.

Le patronage d'Auteuil et du Point-du-Jour, établi aux n^{os} 7 et 7 bis, de l'avenue de la Frillière, reçoit plus de 150 jeunes garçons des écoles laïques auxquels il donne l'instruction religieuse et pour lesquels il a créé des cours divers, une bibliothèque et une caisse de prévoyance.

Dans le but de mettre en valeur certains terrains communaux provenant des acquisitions d'immeubles faites pour le prolongement de la rue Chardon-Lagache, la Ville de Paris ouvrit, entre cette rue et la rue La Fontaine, une voie nouvelle qui fut classée par le décret du 26 novembre 1889 et dont la mise en état de viabilité, autorisée par l'arrêté du 30 juin 1890, a coûté 31.450 francs. Cette voie, nommée d'abord « rue Richard-Wallace », avait reçu le 30 avril 1890 le nom de rue François-Boivin; sa dénomination actuelle lui a été donnée par arrêté du 30 avril 1891, en mémoire du

peintre *François Millet* (1815-1883), auteur de *l'Angelus*, des *Glaneuses*, etc.

C'est également en 1889 qu'on a ouvert l'*impasse Exelmans*, voie privée dont l'entrée se trouve au n° 5 du boulevard Exelmans.

La *rue Chapu* a été ouverte comme voie privée, entre l'avenue de Versailles et le boulevard Exelmans, en 1893, par M. Tassu, architecte et propriétaire, moyennant une dépense de 25.806 francs. Elle a été classée par décret du 29 juin 1897 et avait été nommée d'abord rue Nouvelle, puis rue Maxime; le décret précité lui a donné sa dénomination actuelle en mémoire du sculpteur Henri-Michel-Antoine Chapu (1833-1892), membre de l'Institut, auteur, entre autres œuvres, de cette immortelle statue, *la Jeunesse*, au tombeau d'Henri Regnault.

En 1894 et 1895, deux voies nouvelles, l'une de 12 et l'autre de 14 mètres de largeur, ont été ouvertes par M. le marquis de Casa-Riera, moyennant une dépense de 93.106 francs, entre les rues Théophile-Gautier, George-Sand et des Perchamps. Des décrets de 1896 ont donné à ces rues les noms de *Leconte-de-Lisle* et de *Mignet*. Le célèbre poète Charles-Marie-René Leconte de Lisle (1818-1894) était membre de l'Académie française. L'historien François-Auguste-Marie Mignet (1796-1884), ami de Thiers, remplaça, à la fin de 1836, Raynouard à l'Académie française et devint, l'année suivante, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Huet a ouvert en 1894 la voie privée dite *rue des Grandes-Papeteries*, et M. Sénécals a établi en 1895, moyennant une dépense de 4.322 francs la voie privée dite *rue Pierre-Ducieux*. C'est également en 1895 qu'on a percé, moyennant une dépense de 19.941 francs une voie privée dite *villa-Mozart*, qui se trouve au n° 73 de la rue Mozart et se termine actuellement en impasse, mais doit aller jusqu'à la rue La Fontaine. Cette voie, qui a été établie par la Société des Immeubles de la rue La Fontaine, n'a actuellement que 58 et aura plus tard 334 mètres de longueur.

Une voie nouvelle, autorisée par arrêté préfectoral du 5 juillet 1898, a été ouverte en 1899, entre le boulevard Exelmans et la rue Daumier, au compte de M. Fournier, propriétaire; le décret du 23 avril 1900 a donné le nom de *rue Auguste-Maquet* à cette voie, qui est peu éloignée de la porte de Billancourt. Elle a été ouverte sur des remblais accumulés depuis quelques années et sous lesquels avait achevé de disparaître un très beau jardin, dont l'hôtel a été récemment démoli. Ce parc, qui avait le défaut d'être en contrebas du boulevard Exelmans et exposé aux infiltrations de la Seine, lors des hautes eaux, avait été admirablement dessiné, vallonné et planté, avec grotte, rivière, ponts rustiques. Il appartenait à M^{me} Cuvelier.

Une rue nouvelle va être percée également par M. Fournier entre la rue Auguste Maquet et le quai d'Auteuil.

On a décidé, en 1901, l'ouverture d'une nouvelle voie devant prolonger la rue Bosio, sous le nom de *rue de la Mission-Marchand*, et se trouver comprise entre la rue Pierre-Guérin et la rue de la Source. Le décret du 21 novembre 1901, qui a classé ce prolongement de la rue Bosio, lui a assigné une largeur de 12 mètres et en a fixé les alignements et le nivellement. Cette rue est ouverte sur partie du jardin ayant dépendu de l'hôtel de M. l'architecte Foulquier.

IX. — Observations sur la situation et l'avenir du seizième arrondissement.

La population du XVI^e arrondissement, qui était de 43.332 habitants en 1872, s'est élevée en 1901 à 117.087 âmes : elle a donc presque triplé pendant les trente dernières années, ce qui est d'autant plus remarquable que l'augmentation est principalement due à l'immigration d'une population fort aisée. Il y a tout lieu de croire qu'il ne s'agit pas ici d'une vogue passagère et que cette progression continuera ; car on a observé dans les grandes villes de l'Europe occidentale et de l'Europe centrale que la population jouissant de revenus d'une certaine importance, se porte de préférence vers les quartiers de l'ouest.

Cette tendance générale me paraît pouvoir être en partie attribuée à la prédominance, dans nos régions, des vents de l'ouest, qui apportent les émanations de la campagne sur les quartiers occidentaux et celles de la ville sur les parties situées dans la direction opposée. D'ailleurs, les vents du nord et de l'est étant beaucoup plus frais et moins fréquents que ceux qui viennent de l'Océan, c'est à l'est et surtout au nord des grandes villes qu'il est d'usage de cantonner les industries incommodes et insalubres qui ne peuvent être établies qu'après une autorisation administrative, et dont le voisinage est peu agréable, surtout pendant l'été.

Non seulement le XVI^e arrondissement occupe l'extrémité occidentale de Paris rive droite, mais encore il se trouve dans une boucle de la Seine qui est voisine de très belles campagnes. On y a percé, à grands frais, des avenues larges et bien aérées ; le voisinage immédiat du bois de Boulogne y attirera toujours les amateurs de verdure et de promenade ; il est très salubre pour les enfants. A ces avantages généraux, le quartier de Passy joint celui de reposer sur un sol perméable, par conséquent facile à assécher, et plus élevé que la presque totalité de celui de notre grande capitale. Les jardins d'Auteuil, c'est maintenant Paris et c'est en même temps la campagne ; on n'y a pas, comme aux environs, dans la banlieue, le brouhaha de la circulation et l'encombrement des promeneurs du dimanche. Aussi, beaucoup de personnes désertent, quand elles le peuvent, les anciennes constructions des rues étroites du centre de la Ville, pour venir s'installer dans les maisons neuves qui ont été récemment bâties en grand nombre sur le sol du XVI^e arrondissement et où elles trouvent des ascenseurs, des monte-charges, l'eau froide et l'eau chaude à tous

les étages, des bow-windows, salles de bains et galeries, de vastes salons, le chauffage à l'eau chaude, le téléphone, l'éclairage électrique, des vérandas, une distribution intelligente des appartements et toutes les installations du confort moderne.

Les spéculations auxquelles donne lieu, depuis près de quatre-vingts ans, la mise en valeur des terrains du XVI^e arrondissement y ont beaucoup réduit l'étendue des parcs et jardins. Il est regrettable et fâcheux, à ce point de vue, que le nombre des hautes maisons de rapport s'accroisse constamment; mais il serait bien impossible d'arrêter ce courant. On devra, du moins, s'attacher à ce que les façades soient moins uniformes et à ce qu'elles présentent de l'élégance, une certaine originalité et des silhouettes artistiques. D'ailleurs, on conservera toujours l'avantage de la proximité du bois de Boulogne et, même dans les rues entièrement bâties, les vastes flots qui les séparent ont généralement encore beaucoup d'arbres, ne fût-ce que ceux des larges et nombreuses avenues et d'un grand nombre d'établissements publics.

Enfin, Auteuil et Passy sont mis en relations avec la gare Saint-Lazare par des trains extrêmement fréquents; l'extension et l'accélération des moyens de transport diminuent considérablement l'inconvénient résultant de ce que le XVI^e arrondissement est éloigné du centre de Paris; l'adoption de la traction mécanique pour les tramways a déjà réduit très sensiblement la durée des trajets. Une amélioration encore plus importante a été récemment obtenue pour les quartiers desservis par les premières lignes du chemin de fer métropolitain, qui facilite beaucoup les relations, grâce à la vitesse et à la multiplicité des trains. Quand les lignes métropolitaines auront reçu tous les développements dont elles sont susceptibles, les négociants et les hommes d'affaires prendront de plus en plus l'habitude d'imiter leurs collègues de Londres, en établissant leur domicile de famille en bon air et dans une demi-campagne, tout en conservant leurs bureaux dans la partie centrale de la ville. Le perfectionnement des moyens de transport, développement des voies ferrées, augmentation du nombre et de la rapidité des trains, abaissement des tarifs, abrège les distances et constitue un des principaux facteurs de la prospérité toujours croissante du XVI^e arrondissement.

Parmi les lignes métropolitaines actuellement concédées, la seule qui intéresse le territoire du quartier d'Auteuil est celle qui partira de la porte Molitor, pour traverser la Seine à l'aval du pont Mirabeau; mais elle est insuffisante pour bien desservir Auteuil, qu'elle ne fera communiquer qu'avec la rive gauche plus directement.

Il est indispensable qu'on facilite davantage les relations de Passy et d'Auteuil avec le centre de Paris en concédant une nouvelle ligne pour relier le quartier d'Auteuil au réseau métropolitain actuellement exploité dans le XVI^e arrondissement. La création de cette nouvelle ligne a été admise par une délibération du conseil municipal de Paris en date du 13 juillet 1901. Le tracé aurait son origine à la place du Trocadéro, en prolongement du tronçon qui y existe actuellement; il passerait sous l'avenue Henri-Martin, depuis la place jusqu'au pont de la Vierge, ensuite sous la rue de la Pompe et la rue Mozart, et aboutirait à la porte de Saint-Cloud. Entre la rue Mozart et cette porte, deux tracés sont proposés. On pourrait suivre soit la rue La Fontaine et la rue Michel-Ange, soit la rue Pierre-Guérin, la rue Boileau et l'avenue de Versailles. Le deuxième tracé, empruntant des rues plus étroites,

serait, sans doute, d'une réalisation moins aisée et plus coûteuse (expropriations, déplacements d'égouts, etc.). Quoi qu'il en soit, cette ligne augmenterait le nombre des stations métropolitaines, non seulement à Auteuil, mais encore à Passy, et elle aurait une clientèle nombreuse. La population de ce quartier augmente, en effet, chaque année et a beaucoup de relations avec le centre de Paris ; l'affluence est énorme aux courses d'Auteuil, surtout pendant le printemps et l'été.

On voit déjà l'électricité briller à Paris dans divers quartiers, même excentriques, tandis qu'elle n'éclaire pas encore les grandes avenues de Passy. Il serait assurément désirable que l'éclairage électrique fût prochainement installé, non seulement dans le jardin des Tuileries, les Champs-Élysées et l'avenue de la Grande-Armée, mais encore sur les pelouses du Ranelagh, ainsi que sur toutes les grandes voies du XVI^e arrondissement et du bois de Boulogne. Si ce bois était éclairé, au moins en partie, la sécurité y serait mieux assurée et l'on pourrait plus aisément y donner de belles fêtes ; la clientèle devenant plus nombreuse, la Ville verrait s'augmenter les redevances provenant des loyers des concessions qui lui donnent déjà de très belles recettes. Les propriétés privées augmentant de valeur, les revenus provenant des impositions en recevraient une certaine impulsion pour la Ville et pour l'État. Il conviendrait, en outre, d'augmenter au bois de Boulogne le nombre, trop restreint, des abris pour protéger les personnes en cas de pluie, et d'allouer des crédits annuels plus élevés de manière à permettre un entretien plus soigné des avenues et des pelouses, ainsi qu'un curage plus fréquent des lacs et des petites rivières. L'embellissement du bois de Boulogne n'intéresse pas seulement les habitants du XVI^e arrondissement, puisque le chemin de fer de ceinture et les autres moyens de transport y amènent de nombreux promeneurs qui y viennent le dimanche de tous les quartiers de Paris, pendant la belle saison.

Il est à désirer que les parcs qui ornent encore aujourd'hui le XVI^e arrondissement, notamment celui de la Muette, ne soient pas vendus à des sociétés qui y feraient construire des maisons de rapport. Si cette éventualité devait malheureusement se réaliser pour la Muette, il faudrait au moins que le projet de lotissement fût établi de manière à réserver de larges espaces où l'on conserverait les vieux arbres du parc. Cela serait même l'intérêt bien entendu de la spéculation, parce que ce serait de nature à attirer des locataires en état de payer des loyers élevés. Il conviendrait, en outre, d'imposer aux acquéreurs, par les contrats de vente, des servitudes analogues, pour les façades, à celles qui régissent l'avenue Henri-Martin, le boulevard Suchet et d'autres voies du XVI^e arrondissement. Il importe, en effet, de ne pas dénaturer l'aspect du Ranelagh et de l'entrée du bois de Boulogne.

On devra étendre le plus possible l'établissement des pavages en bois et en asphalte. Le carrefour de Passy, situé à l'intersection des rues de Passy, Franklin, Vineuse, Raynouard et du boulevard Delessert, est trop étroit ; cet inconvénient s'est encore aggravé depuis que les tramways à air comprimé empruntent la rue Franklin et stationnent à la rencontre de cette rue avec le carrefour ; il serait urgent de l'élargir, et cette opération serait actuellement assez facile, puisque les maisons à rescinder n'ont qu'un seul étage.

Le lycée Janson-de-Sailly, où le nombre des élèves a atteint le chiffre de 1.853 en 1901, ne peut pas en recevoir un plus grand nombre ; pour être en

mesure de satisfaire aux nouvelles demandes d'admission, il serait utile d'établir à Auteuil un établissement d'enseignement secondaire organisé suivant les idées modernes. Dans le cas où l'Institution de Sainte-Périne serait désaffectée, une partie de l'emplacement de cette Institution pourrait être consacrée à cette fondation. Il serait, d'ailleurs, utile d'assurer, dans de bonnes conditions, le transport des élèves entre le domicile de leur famille et le lycée.

Les travaux de la ligne de Courcelles aux Invalides et de son souterrain étant entièrement terminés, on reprendra prochainement les constructions au-dessus de ce souterrain, notamment auprès de la rue Gustave-Nadaud et du carrefour formé par la rencontre des rues de Passy, de la Pompe, Boulainvilliers, Mozart et de la chaussée de la Muette. Ce travail sera facilité par le percement de la rue que la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a ouverte entre la chaussée de la Muette et la rue Gustave-Nadaud.

Le prolongement de la rue Mozart, qui devait être dénommé « avenue de la Muette », est projeté depuis le second Empire ; pour le faciliter, on a ménagé des amorces à la place Possoz ; le point où il devait aboutir, sur la place du Trocadéro, est marqué par des arcades accolées au mur de soutènement du cimetière de Passy ; mais ce prolongement n'a pas encore été exécuté. Si l'opération de voirie qui consisterait à le réaliser jusqu'à la place du Trocadéro paraît trop coûteuse, on pourrait, du moins, prolonger la rue Mozart depuis la chaussée de la Muette jusqu'à la place Possoz, ce qui donnerait un débouché par la rue Cortambert et ferait disparaître le rétrécissement fâcheux que présente la rue de la Pompe près de sa jonction avec la rue de Passy ; malheureusement, ce travail entraînerait la démolition de la maison remarquable, dans laquelle le cabinet de physique du roi avait été établi au xvi^e siècle.

C'est à la station de l'avenue Henri-Martin que se trouve la bifurcation de l'ancienne ligne (desservant Auteuil, le Point-du-Jour et la ceinture rive gauche) et de la ligne de Courcelles aux Invalides, qui a été inaugurée en 1900 ; elle établit une communication directe entre Passy et le Champ de Mars et permet, grâce au nouveau chemin de fer reliant la station des Invalides à celle de Viroflay, d'aller directement de l'avenue Henri-Martin à Versailles et sur les lignes du réseau de l'Ouest, sans avoir à faire, comme aujourd'hui, un détour par la gare Saint-Lazare. La station de l'avenue Henri-Martin ne pourra pas être concurrencée, dans notre région, pour le transport des voyageurs allant, par les véhicules des grands réseaux, de la rive droite au quai d'Orsay, attendu que des considérations d'esthétique, ainsi que l'énormité des dépenses qu'il faudrait faire, s'opposent à ce que la construction d'un pont de chemin de fer, pour le passage du matériel des grandes Compagnies, soit autorisé au-dessus de la Seine, entre la halle aux vins et le pont d'Iéna. Mais la station de l'avenue Henri-Martin ne prendra toute l'importance qu'on peut en attendre que si on réalise, ce qui est probable, la jonction des gares desservant à Paris les grands réseaux, notamment celle de la gare des Invalides (réseau de l'Ouest) avec la gare du quai d'Orsay (réseau d'Orléans).

Le déclassement des fronts ouest et nord de l'enceinte fortifiée de Paris, entraînant la suppression de cette enceinte entre la Seine et la porte de

Pantin, a été admis en principe par la loi du 17 février 1898 (1). Mais une opération aussi importante soulevait de grosses difficultés financières : la Ville de Paris aurait à dépenser une cinquantaine de millions pour l'exécution des travaux de voirie sur cette vaste zone ; l'administration des Domaines, qui offrait de céder à la Ville les terrains dépendant des fortifications, entre le Point-du-Jour et Pantin, estimait à 130 millions la valeur de ces terrains. La municipalité de Paris estimait cette évaluation beaucoup trop élevée. On peut, d'ailleurs, observer que le prix des terrains serait avili si on voulait les vendre tous en même temps aux spéculateurs disposés à y élever des constructions.

A la suite de longues négociations entre le ministre des Finances et la Ville de Paris, il a été reconnu d'un commun accord que la vente de l'intégralité des fronts ouest et nord de Paris, entre la Seine et Pantin, n'était pas opportune ; que la masse totale des terrains qui deviendraient ainsi disponibles, jointe à celle des zones de servitude militaire, serait trop considérable pour ne pas influencer désavantageusement sur les prix ; qu'en outre, beaucoup de terrains situés dans des quartiers peu peuplés encore, n'ont aujourd'hui qu'une valeur insignifiante auprès de celle qu'ils sont appelés à prendre plus tard ; enfin qu'il convenait de limiter, quant à présent, l'opération à la seule fraction susceptible de prendre immédiatement une grande plus-value, c'est-à-dire à celle qui longe le bois de Boulogne, entre la porte d'Auteuil et la porte Maillot, et qui borde le XVI^e arrondissement.

Il a paru préférable de ne projeter actuellement le remplacement de l'enceinte fortifiée par de nouveaux quartiers qu'entre la porte d'Auteuil et la porte Maillot, parce que c'est la section sur laquelle la vente des terrains sera le plus avantageuse et parce que les difficultés soulevées par un déplacement de l'octroi ne se présenteront point pour la partie qui longe le bois de Boulogne, puisque ce bois se trouve déjà compris à l'intérieur des barrières.

La Société des Amis des monuments parisiens, présidée par M. Normand, a émis le vœu que, lors de la création d'un Paris nouveau sur l'emplacement des remparts détruits, les pouvoirs publics veuillent bien témoigner de leur sollicitude pour la beauté de Paris. « Il importe, disait cette Société, qu'une ceinture de villas, et non de bâtisses de commerce ou de spéculation, borde les rues nouvelles et le bois de Boulogne ; qu'un fragment de l'enceinte soit conservé comme souvenir de Paris qui s'en va et comme élément pittoresque ; que suivant les vœux du congrès de l'art public, les rues soient coupées de jardins, de bancs artistiques, de refuges ayant un caractère décoratif ; enfin, que les intérêts de la spéculation ne soient pas seuls consultés et que les nouveaux quartiers à naître soient, pour Paris, une parure nouvelle. »

Satisfaction est donnée à ce vœu par le projet que M. Bouvard, directeur technique des services d'architecture, des promenades et des plantations, a dressé, avec l'assentiment de la commission du vieux Paris, pour l'établissement de nouveaux quartiers de luxe, sur l'emplacement des fortifications à démolir, entre la porte d'Auteuil et la porte Maillot. Cet éminent architecte s'est attaché à créer de larges avenues, des parcs et squares tout remplis d'arbres et de verdure, des voies spacieuses souvent obliques pour

(1) Voir les indications données à ce sujet page 113.

éviter l'uniformité et la banale symétrie. De belles perspectives seraient ménagées sur le bois de Boulogne, notamment en conservant toute la largeur de la porte Dauphine, de celle de Passy et de celle qui donne le point de vue de la porte de la Muette ; enfin, on n'admettrait que des façades élégantes et variées, les acquéreurs des terrains devant être soumis à des servitudes qui sont définies de la manière suivante dans la convention signée, le 14 février 1902, par M. Caillaux, ministre des Finances, et par M. de Selves, préfet de la Seine :

a) Il ne pourra être établi aucune construction sur les zones teintées en rouge clair au plan annexé ; elles seront plantées et maintenues en parterres d'agrément.

b) Ces terrains seront clos en façades par des grilles en fer d'un modèle et hauteur déterminés par l'administration municipale, sur socles en pierres de taille. La même grille devra être établie tant sur l'alignement de la voie publique que sur les lignes séparatives des propriétés dans la largeur de la zone cultivée en jardin. Ces grilles ne pourront être obstruées par aucun volet ou persienne ; elles devront être constamment entretenues en bon état de propreté. Les acquéreurs des terrains seront tenus d'établir lesdites grilles de clôture sur la voie publique dans un délai maximum d'un an, à l'exception du premier acquéreur de l'ensemble desdits terrains, tant qu'il ne les aura pas utilisés.

c) Il ne pourra être élevé en façade sur la zone *non ædificandi* que des maisons d'habitation bourgeoise ; en conséquence, aucun genre de commerce ou d'industrie ne pourra y être exercé à moins d'autorisation spéciale de la Ville de Paris.

d) Les façades principales des constructions seront établies parallèlement à la voie publique ; les parties latérales des bâtiments qui ne se relieraient pas entre eux devront recevoir une décoration analogue à celle de l'ensemble, mais sans obligation d'ouvertures, chaque propriétaire devant faire son affaire personnelle des dispositions à prendre avec ses voisins pour que la présente condition reçoive son exécution. Aucune des faces de ces constructions ne pourra présenter de mur nu, dit pignon séparatif, ni recevoir d'enseignes, réclames ou affiches. Pour garantir l'exécution des clauses qui précèdent, les propriétaires des terrains seront tenus (1) de soumettre à l'approbation de l'administration municipale, avant tout commencement d'exécution, les plans des constructions projetées.

Ces servitudes remplaceraient, pour les boulevards Lannes et Suchet, celles qui leur sont actuellement imposées : la largeur de ces boulevards serait portée à 20 mètres. Un pont serait construit en prolongement de la rue Raffet.

La Ville de Paris deviendrait propriétaire de toutes les voies publiques à créer dont la superficie est évaluée à environ 190.000 mètres carrés, ainsi que du sol des boulevards Lannes et Suchet. Le montant des dépenses de démolition, de nivellement et viabilité pour travaux à faire par la Ville, lui serait avancé par l'État jusqu'à concurrence de 8 millions ; ces avances, qui seraient remboursées ultérieurement, produiraient un intérêt de 3,25 p. 100, qui ne commencerait à courir que deux ans après la ratification de la convention. La Ville devrait achever les travaux dans un délai de dix-huit mois à dater de cette ratification.

Un projet de loi approuvant la convention passée entre l'État et la Ville de Paris, le 14 février 1902, a été déposé le 17 du même mois à la Chambre des députés par les ministres des Finances, de la Guerre et de l'Intérieur.

1 La Société des Amis des monuments parisiens avait demandé qu'une servitude de hauteur correspondant à trois étages au plus fût imposée par la ville pour les maisons du nouveau quartier, afin qu'on ne pût pas y remplacer des hôtels élégants par de hautes maisons de rapport. Cette restriction n'a pas été admise.



ANNEXES

REPRODUISANT DIVERS ARTICLES

INSÉRÉS DANS LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY

AINSI QUE

LA COPIE D'ACTES CONCERNANT LE XVI^e ARRONDISSEMENT

UNE COUTUME DE L'ANCIEN VILLAGE DE CHAILLOT

F. Lazare, dans son *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris*, p. 216, cite une coutume de l'ancien village de Chaillot qui nous semble peu connue.

« Ce hameau, dit-il, faisait autrefois partie du domaine du roi. Avant l'origine des affranchissements, c'est-à-dire au XII^e siècle, il y régnait une coutume, nommée *Béfert* ou *Béfeht*, qui mérite d'être rapportée. La femme et les enfants, contre l'usage ordinaire, suivaient le sort du mari quant à la servitude; par exemple, une femme de Chaillot, serve du roi par naissance, qui épousait un homme serf de Sainte-Geneviève à Auteuil, devenait serve de l'abbaye de Sainte-Geneviève, ainsi que tous les enfants qu'elle mettait au monde; et réciproquement, si une femme d'Auteuil épousait un homme serf du village de Chaillot, la femme et les enfants devenaient esclaves du roi. »

DEUX CENTS ANS DE QUERELLES SUR LE NOM D'AUTEUIL

Les mystères de la linguistique m'ont toujours inspiré une respectueuse surprise. Cette science donne, paraît-il, la clef de toutes les difficultés sur l'origine des noms d'hommes et des noms de lieux; l'humanité est replacée au bel âge qui précéda la tour de Babel; plus de confusion des langues; toutes celles-ci, grâce aux travaux accumulés d'érudits philologues, sont ramenées à trois grandes classes: celle des langues à flexion, qui nous intéresse particulièrement, se divise en deux

familles, dont l'une, la famille des langues aryennes ou indo-européennes, plus spéciale à l'Europe, engendre des groupes bien définis, se subdivisant en branches, en rameaux sur lesquels s'alignent les langues antiques et modernes, comme le latin et l'ancien gaulois, comme le français, le breton, l'anglais, l'allemand, etc. La signification des noms de Chandernagor (la « ville du bois de santal » ou la « ville de la lune », au choix); de Tombouctou (la « ville d'entre les dunes »), de Papetee (la « Petite-Eau », la « ville des ruisselets », notre chef-lieu de Tahiti, cette perle de l'Océanie), n'a plus de secrets pour nos savants et même pour nos étudiants: tout cela est admirable, surtout pour les profanes.

« Mais, me suis-je dit à moi-même, si, pour aborder ces belles et savantes études, je commençais par le nom du lieu que j'habite? Si je me rendais un compte exact de la signification du nom d'Auteuil, sur lequel il me semble avoir aperçu, de côté et d'autre, quelques indications un peu vagues et, autant qu'il m'en souvient, un peu contradictoires? »

Hélas! pour mon début dans la linguistique, je tombais sur une des questions les plus inextricables, auprès de laquelle les jungles de l'Inde, les marais du Bhar-el-Ghazal, les maquis même de la procédure pouvaient passer pour être d'une pénétration facile. N'importe; aiguillonné par la difficulté, me débattant au milieu des broussailles, recourant à l'assistance des savants de profession, j'espère m'être frayé un chemin à travers cette forêt vierge et je crois de mon devoir d'offrir à notre Société historique la primeur et le résumé de l'indigeste travail que je vais avoir la hardiesse de mettre prochainement au jour, en l'allégeant ici de presque tout le fatras de citations latines, celtiques et autres dont je me suis trouvé dans la nécessité de le charger.

Il y a déjà quelque deux cents ans que la discussion est ouverte; la difficulté de la clore tient aux causes suivantes:

D'abord, le nom d'Auteuil, malgré sa simplicité, sa bonhomie apparente, est d'une décomposition difficile : la première partie du mot, *au*, le préfixe, change notablement de forme, suivant qu'il est écrit en français ou en latin, et ces diverses formes paraissent rentrer tantôt dans le groupe italo-celtique, tantôt dans le groupe germanique ; la dernière partie du mot, *euil*, le suffixe, est une forme très répandue tant en français que dans les textes latins, mais généralement banale, non caractéristique et à cause de cela négligée. Puis, les études déjà faites péchaient un peu en ce que chacun des auteurs ne s'attachait guère qu'à une localité, celle de sa région, sans étudier à fond les autres localités du même nom.

Cependant les lieux portant le nom d'Auteuil, ou de son diminutif Antouillet, doivent avoir — on s'accorde à le reconnaître — une même origine linguistique. Voyons leur nombre et leur répartition en France.

Nous en rencontrons dix, tous dans le bassin de la Seine, sauf un seul, qui en est, d'ailleurs, très rapproché. Ce sont : Auteuil (Seine), Auteuil et Antouillet (Seine-et-Oise), Auteuil (Seine-et-Marne), Auteuil et Authueil-en-Valois (Oise), Authueil et Authouillet (Eure), Authueil (Eure-et-Loir), Authueil (Orne). Que le nom s'écrive sans *h* ou avec un *h* après le *t*, cela n'est d'aucune importance, comme le montre Littré à propos, par exemple, du mot français *Haut* et de ses formes berrichonne, latine, provençale, catalane, espagnole, italienne, etc.

Afin de me constituer une base d'opérations, j'ai commencé par récolter le plus grand nombre possible des formes les plus anciennes du nom qu'il s'agit d'étudier. Pour les communications de ce genre qui m'ont été faites, je dois des remerciements particuliers à M. l'abbé Porée en ce qui concerne l'Eure, à M. le comte de Dion pour ce qui se rapporte au département de Seine-et-Oise, à M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour, très documenté sur le département de l'Oise, à M. H. Lecesne pour le département d'Eure-et-Loir, à M. Louis Duval, pour le département de l'Orne.

Ce que nous trouvons de plus ancien remonte au commencement du ix^e siècle et se rencontre dans le *polyptique*, ou livre censier, de Saint-Germain-des-Prés, écrit par Irminon, qui fut à la tête de cette riche abbaye de l'an 800 à l'an 830 environ, et mis au jour, avec addition de très savants commentaires, par M. Benjamin Guérard et par M. Longnon. Parmi les dépendances de l'abbaye figurent des terres, des vignes, des maisons, des serfs, des fermiers vivant sur le territoire d'Auteuil (Seine-et-Oise, canton de Montfort-l'Amaury). Le nom de cette localité est toujours écrit *Altocolum* ou *Altoculus*, au nominatif, suivant certaines personnes. Les formes du x^e siècle manquent. Celles du xi^e sont *Altolum*, *Altolum*, *Altolum* pour Authueil (Eure) et Auteuil (Oise). Au xii^e siècle apparaît d'abord, en 1109, le nom de notre Auteuil parisien, dans la charte d'échange entre l'abbaye du Bec et le chapitre de Sainte-Gerève; le nom y est écrit *Altogilum* d'après l'abbé Lebeuf et Adrien Le Valois, *Altolum* d'après M. de Lasteyrie. En 1177, ce même nom

s'écrit *Auteolum*; puis il devint *Altocolum*, *Altolum*, *Altolum*, *Altocolum*, *Authueil*, *Auteuil*.

Je vous fais grâce de nombreuses mentions, des xii^e et xiii^e siècles, concernant des localités homonymes de l'Oise, de Seine-et-Oise, de l'Enre, d'Eure-et-Loir, et je résume le tout de la manière suivante :

La forme *Alt* (*ogilum*, *oilum*, *olium*) est bien la plus ancienne de toutes; exclusive, du ix^e au xi^e siècle, elle se montre encore au xii^e, concurremment avec les formes françaises, *Alt* (*uil*, *ail*, *el*), plus fréquente que les notations *Aut* (*oilum*, *olium*), *Aut* (*ol*, *uil*), et elle persiste au xiii^e siècle. Il paraît dès lors rationnel de conjecturer que le son de nos localités situées dans des pays de langues d'oïl devait se prononcer originairement *Altoil*, *Altal* ou *Alteil*.

C'est le savant abbé Lebeuf qui, le premier, dans son *Histoire monumentale du diocèse de Paris* écrite il y a deux cents ans, a émis une opinion sur l'étymologie de notre Auteuil. S'attachant uniquement au préfixe *au* de la forme française et relativement moderne, il estimait qu'il signifiait prairie en langue celtique et que ce sens se justifiait par les prairies qui existaient ou qui avaient dû exister sur le territoire d'Auteuil, au long de la Seine. Les critiques ne manquèrent pas à cette interprétation. Si l'Auteuil ancien pouvait se faire remarquer par sa ceinture forestière, par ses vignes, par son coteau, il n'apparaît nullement, ni d'après les documents anciens, ni d'après les apparences actuelles, qu'il ait jamais été un pays de prairies. Les savants se sont fait un plaisir d'ajouter, pour faire un peu échec à l'abbé Lebeuf, que le mot auquel celui-ci donnait le sens de prairie était germanique et non celtique, et qu'il s'orthographiait *aue* ou *ave*, et non *au*. Ce qui est plus sérieux, c'est que ce malheureux préfixe n'est pas du tout celui que l'on rencontre dans les documents les plus anciens, où le nom commence par les lettres *Alt*.

L'intelligente imagination de plusieurs étymologistes s'est donné carrière sur cette dernière racine. Quelques-uns ont voulu y voir une reminiscence du mot latin *altare* (autel). > On prétend, dit M. de Feuillard dans son *Histoire d'Auteuil*, que les premiers habitants de ce village ayant groupé leurs maisons autour d'une chapelle ou collège que les Druides avaient autrefois fait construire dans la forêt de Rouvret et sur la partie la plus élevée, ce lieu fut appelé en latin *Altare* (autel). > Notre collègue, M. Guillois, dont la sagace érudition a éclairci tant de points de notre histoire locale, a écrit aussi dans notre *Bulletin* : > Auteuil, dont l'étymologie est due au collège des Druides qui, suivant la tradition, s'étaient établis dans cette partie de la forêt de Rouvray. > Il a rappelé ensuite l'étymologie (proposée ailleurs) tirée du mot *altus* (*locus*) qui, dit-il, > ne détruirait même pas la première interprétation, l'idée exprimée par *altus* s'appliquant aussi bien à ce qui est sacré qu'à ce qui est élevé : *altus*, *altar*. Les autels, dans le principe, étaient toujours sur les lieux élevés >.

Cette interprétation a malheureusement contre elle la linguistique, aussi bien que les notions les plus sérieuses de l'archéologie. Les Druides,

tente de bergers (Lancelot); forêt, maison (Ade-lung); — ruisseau, idée de propriété (Mone).

Un savant, M. Houzé, non pas plus érudit, sans doute, que plusieurs de ses confrères, mais peut-être plus heureux que tous, a émis à ce sujet l'ingénieuse opinion que voici dans son *Étude sur la signification des noms de lieux de France*.

La désinence latine *ogilum, olum, olium* (qui correspond, on le reconnaît, à la désinence française *oil, euil, eil*) a, dans beaucoup de cas, un sens diminutif; *capreolus, filiolus, gladiolus, linteolum*, sont des diminutifs qui ont été traduits par chevreuil, fileuil, glaieul, linceul, et cette signification se rencontre pour les mêmes mots dans toutes les langues indo-latines: italien, espagnol, portugais, provençal, languedocien, etc. De nombreuses citations, de multiples exemples sont apportés par l'auteur à l'appui de sa thèse. Il ajoute que le radical *alt* est cité plusieurs fois sous forme substantive et avec la signification très nette de *colline* par un auteur de la plus haute et de la plus universelle autorité en ce qui concerne la langue celtique: Zeuss, dans sa *Grammatica Celtica*.

Conséquence: Auteuil veut dire colline, avec le sens diminutif, petite colline, collinette.

J'avoue que cette explication me satisfait; elle me paraît rationnelle et simple. Au point de vue de la linguistique, on ne peut méconnaître que, dans un certain nombre de cas, la désinence française *euil* a un sens diminutif.

Je vous prie de vouloir bien vous reporter, dans notre *Bulletin*, année 1898, page 48, à la gravure que notre excellent vice-président M. Mar a présentée, avec une note intéressante (comme tout ce qu'il publie) et qui est l'agrandissement, au quart environ, d'une vue perspective d'Auteuil (Seine), vers l'année 1700, tirée de la *Géométrie pratique* de Manesson Mallet. Elle confirme d'une manière sensible l'appréciation qui précède. La vue est prise de la rive de Grenelle; la Seine coule ensuite et montre son bord opposé; au delà apparaissent, successivement étages, un chemin de halage, la route de Versailles, sillonnée par les carrosses, une voie pour piétons; plus loin la montée s'accroît, couverte de clos de vignes et d'arbres fruitiers, pour aboutir au plateau sur lequel se dressent l'église, la maison seigneuriale et un certain nombre d'autres habitations. Bien que la butte soutenant le vieil Auteuil ne s'élevât que d'une cinquantaine de pieds ou d'un quinzaine de mètres au-dessus du niveau de la Seine, cette saillie était fort sensible pour qui la regardait soit de la rive opposée, soit du lit du fleuve, soit même du bas de la rive droite, par contraste avec ce qui l'environnait, c'est-à-dire avec la dépression d'entre Auteuil et Passy, la plaine du Point-du-Jour et de Billancourt, et la vaste et plate étendue de Grenelle.

D'autre part, si le nom d'Auteuil ou d'Authueil doit représenter une même origine (petite colline, petite hauteur), contrôlons cette idée d'après la topographie de chaque lieu. Auteuil (Seine-et-Oise) se montre sur un coteau dominant un sous-affluent de la Maulde; Authueil (Eure-et-Loir) s'étend sur un plateau peu élevé au bas duquel coule le Loir; Authueil (Orne) apparaît sur le penchant

d'un coteau qui descend vers un affluent de l'Haize; Authueil-en-Valois (Oise) se dresse sur une colline d'où sort un ruisseau qui se jette dans l'Oise; Auteuil (Oise) se place au pied et sur le penchant d'une colline; Authueil (Eure) s'allonge au bas d'une colline voisine de l'Eure.

Mais allons au-devant d'une objection. Comment se fait-il que tous les Auteuil ou Authueil se trouvent localisés dans l'Île-de-France et la Normandie? Comment le radical *alt* et la désinence *euil* ne se montrent-ils pas réunis ailleurs?

Non seulement parmi les cent trente autres localités dont le nom commence par *aut*, mais encore parmi les quinze ou vingt autres qui ont pour préfixe *alt*, disséminées dans toute la France, un certain nombre peuvent être considérées comme ayant, avec une désinence un peu différente, la même signification que celle attribuée par M. Houzé au nom d'Auteuil. Si, dans l'Île-de-France et la Normandie, le préfixe *alt* s'est adouci en *aut* et si le suffixe *euil* s'y rencontre plus fréquemment qu'ailleurs, c'est par suite d'une tendance générale des dialectes de ces provinces à supprimer les consonnes ou à les amollir en multipliant les voyelles.

Mais je m'aperçois qu'il est grand temps de terminer cette étude, bien peu récréative; ma seule justification serait d'avoir amené notre Société historique à partager ma manière de voir et à clore ainsi le temple de Janus en ce qui concerne cette toute petite, mais vieille, querelle entre savants, en attendant qu'au point de vue de toutes les controverses plus graves, de toutes les discussions plus irritantes, nous puissions aussi parvenir à le fermer (1).

• TABARIÈS DE GRANDSAIGNES.

(1) M. Mar avait dessiné, pour son article « Auteuil il y a deux cents ans », partie d'une vue extraite de la *Géométrie pratique* (V. ici même, p. 49), dédiée au roy par Allain Manesson Mallet, à Paris, chez Anisson (1702), et M. Tabariès de Grand-saignes, dans une brochure tirée à part du présent article, a reproduit cette vue *in extenso*. L'ouvrage duquel elle a été tirée se compose de quatre volumes. Il est recherché pour ses dessins. Nous signalerons les suivants concernant notre région:

Tome I. — Plan du Cours de la Reyne.

Tome II. — Hauteuil (agrandi par M. Mar); les Bons Hommes de Passy; Chaillot (vue prise en amont).

Tome III. — Passy; Moulin de Javelle; Chaillot (vue prise en aval).

Tome IV. — Deux vues de Saint-Cloud prises du pont.

Dans le texte, peu de choses nous intéressent: la longueur du Cours la Reyne, de la porte du côté des Tuileries à celle du côté de Chaillot, était de 674 toises (1.313 mètres). Le rond ou cercle qui s'y rencontrait n'était pas au milieu, mais plus rapproché de Chaillot. Devant Auteuil, la largeur de la Seine avait 150 toises (302 mètres), celle du petit bras de la Seine entre la rive gauche et l'extrémité orientale de l'île des Cygnes, 144 pieds (42 mètres). Enfin la faîtière de la chapelle des Bons Hommes mesurait 26 toises (50 mètres).

(Note de M. Chandebois).

bragaient un peu. Dans l'axe du porche, le mo-

Un portail du ^{xiii}^e siècle (4) avait été caché



PORTE D'ENTRÉE

Echelle de 0,0752 p Mètre

monument du chancelier d'Aguesseau rappelait seul le cimetière d'autrefois (1).

A droite de l'église et faisant pour ainsi dire corps avec elle se dressait le presbytère et à gauche l'ancienne mairie (2).

Sur un fond de verdure se détachait le clocher roman, à couronne pyramidale, qui était l'orgueil de notre vieille église (3).

(1) Ce monument, dont le plan avait été approuvé par le roi, qui donna le marbre (V. Du-laure, *Histoire des environs de Paris*) contenait les restes de Mme d'Aguesseau (qui mourut à Auteuil en 1725 et qui demanda à y être inhumée), et ceux du chancelier, mort le 9 février 1751, demandant lui aussi à reposer dans notre cimetière. La pyramide fut érigée en 1753. En 1793 ces tombes furent profanées et les cercueils de plomb furent ouverts. Les ossements, retrouvés par les soins du maire Benoit, furent remis dans un cercueil de bois sous le monument que le gouvernement consulaire fit réparer en l'an IX. Les deux inscriptions de 1753 y furent rétablies. On y ajouta celle-ci qui a bien le cachet de son époque. LA NATURE NE FAIT QUE PRÊTER LES GRANDS HOMMES A LA TERRE; ILS S'ÉLÈVENT, BRILLENT, DISPARAISSENT; LEUR EXEMPLE ET LEURS OUVRAGES RESTENT.

Il y a une autre trace du cimetière; c'est l'appellation de rue des *Perchamps* portée encore aujourd'hui par une des voies qui conduisent à l'église. Le chemin ou ruelle des *Perchamps* qui exista avec ce nom sur les plus anciens plans d'Auteuil se nommait ainsi du latin *Pares Campi* (champs de l'égalité, — où tout le monde est égal). Ainsi, à Arles, cette promenade unique des *Alyscamps* (*Alysei Campi*); ainsi, dans plusieurs villes, le Champ de repos ou même simplement le Champ, ainsi, à Boulogne-sur-Seine, la place de l'église s'appelant, il y a un siècle, place du l'archamp ou du l'airchamp.

(2) En 1877, l'ancien presbytère était devenu la maison des pauvres où étaient logés gratuitement quelques indigents; et la mairie, transférée rue Boileau jusqu'en 1880, avait été transformée en un poste de pompiers. Mais, en 1880, la place avait l'air de la grande place d'un véritable village.

(3) Lors de la démolition, en 1877, deux clochillons, le baptistère et la statue de la Vierge qui était dans la façade, furent transportées dans la propriété Chardon-Lagache.

Echelle de 0,0125 p Mètre

Clocher de l'ancienne église d'Auteuil.

(4) Le clocher était un peu plus ancien, il remontait à la seconde moitié du ^{xii}^e siècle, sans doute à cette époque de renaissance religieuse qui suivit l'an mille et de laquelle Raoul Glaber

une fabrique de salpêtre et enfin un grenier à fourrage.

Quant aux travaux entrepris depuis le commencement de ce siècle, ils n'ont eu qu'un caractère d'utilité pratique et ils ont été tellement éphémères qu'il est inutile d'en parler.

Le 1^{er} juillet 1877, la première pierre de la nouvelle église était posée (1).

On trouva dans les fouilles, jusque sous les fondations de l'ancien clocher, des squelettes superposés qui prouvaient qu'avant le XI^e siècle il y avait eu déjà un cimetière et par conséquent une chapelle en cet endroit.

Notre illustre confrère, M. Vaudremet, qui a construit la nouvelle église, me disait ce matin qu'il avait songé à conserver hors œuvre notre vieux clocher. Des différences de niveau et le mauvais état des constructions l'obligèrent à renoncer à ce projet; mais il voulut, du moins, en garder comme un souvenir, et c'est ainsi que la nouvelle flèche, dans quelques-uns des détails de sa partie inférieure, rappelle notre vieille tour d'autrefois.

Au xvii^e siècle, le voisin le plus rapproché de l'église, c'est Molière. Son passage à Auteuil est resté légendaire parmi nous.

Quand il mourut, le 17 février 1673, à dix heures du soir, le curé de Saint-Eustache, sa paroisse de Paris, refusa à ses restes mortels la sépulture ecclésiastique. Le 20 février, la veuve du grand comique adressait une requête inutile à l'archevêque de Paris. C'est alors qu'accompagnée du curé d'Auteuil, M. Lovseau, qui comptait peut-être sur son titre d'aumônier du roi, elle courut à Versailles se jeter aux pieds de Louis XIV. Malheureusement, le bon curé saisit l'occasion pour se justifier lui-même du soupçon de jansénisme. Le roi le fit taire, puis il congédia brusquement les deux solliciteurs ; il écrivit toutefois à l'archevêque, Mgr de Harlay de Champvallon, pour le prier de trouver un moyen terme. On se decida à accorder aux restes de Molière *un peu de terre*, mais le corps ne put passer par l'église. Le 21 février, au soir, le cercueil, accompagné de deux ecclésiastiques, fut porté au cimetière Saint-Joseph, rue Montmartre, où deux cents personnes le suivirent, chacun tenant à la main un flambeau. Il n'y eut aucun chant.

[illegible]

Le jour même, un attroupement, animé d'intentions hostiles, s'était formé sous les fenêtres de Molière et, pour le dissiper, il fallut jeter à la foule des pièces de monnaie.

Boileau, dans son *épître à Racine*, a rendu immortelle l'intervention du curé d'Auteuil :

**Avant qu'un peu de terre obtenue par prière
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière...**

Le curé Loyseau, tout janséniste qu'il pouvait être, n'en était pas moins adoré de la population et lorsque, en 1698, la Champmeslé, qui était venue prendre l'air à Auteuil, dans la maison d'un maître à danser, s'y trouva subitement et gravement malade, ce fut encore lui, bien vieux, qui l'assista à ses derniers moments. Longtemps, elle avait refusé sa visite; enfin, elle renoua la comédie et se montra très repentante de sa vie passée. Tous ces détails, Boileau les tenait du curé d'Auteuil et il les transmettait à Racine qui, tout entier alors aux doctrines de Port-Royal, ne s'en montrait pas autrement touché, ni affecté.

Un autre voisin de l'église, le chancelier d'Aguesseau, se signalait à peu près à la même époque par son attitude dans la lutte religieuse qui menaçait de diviser la France. En 1713, ce fut d'Anteuil qu'il partit pour aller s'opposer, à Versailles, à l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*. Mme d'Aguesseau lui avait dit : Mon ami, allez : oubliez devant le roi femme et enfants ; perdez tout, hors l'honneur. » Et comme, en arrivant à la cour, le nonce Quirini lui disait : « C'est ainsi qu'on forge des armes contre Rome. — Non, Monsieur, répondait d'Aguesseau ; ce ne sont pas des armes, mais des boucliers. »

C'était l'époque aussi où le P. Bourdaloue venait souvent à Auteuil, chez Boileau, avec lequel, malgré une vieille amitié, il était souvent en désaccord (1).

Dans la seconde moitié du siècle dernier, l'église d'Auteuil se ressentit de l'influence irréligieuse des temps. Sans parler de Louis XV, qui, enfant, avait assisté plusieurs fois aux offices de la paroisse et qui, presque vieillard, y était revenu passer une partie de l'été de 1764, un souvenir plus profane encore se rattache aux murs de la vieille église : le poète Colardeau, hôte habituel des demoiselles de Verrières, a raconté quelles étaient ses distractions quand il les accompagnait à l'office :

Je sais très à propos porter une bougie.
Présenter une main ou bien donner un bras;
J'accompagne à la messe et j'y rime tout bas
Du saint du jour le roman ou la vie.

Ces vers, faits à l'église, existent encore et se

Autant paraît avoir été un centre janséniste : Boileau, Racine, Lavoisier, d'Aguessseau, les Gournays. Mais il rachète son jansénisme par un grand effort à toutes nos gloires littéraires. Plus de cinquante portons d'exilées, qu'il me soit permis de rappeler qu'à l'entrée de la crypte de Saint-Nicolas, à Toulouse, où reposent de nombreux écrivains, on peut lire :

1. ... the sensitive air locus.

Il est évident que seul nous aurait la devise

1. The first step is to identify the problem.

nachs royaux, impériaux et nationaux, et les renseignements donnés par M. l'abbé Caron, vicaire-général de l'archevêché, à M. Fernand de l'Eglise, membre de la Société historique d'Auteuil-Passy.)

SIMON était curé vers 1250.

LOISEAU (François), conseiller et aumônier du Roi. Curé en 1667, l'était encore en 1698.

CARDONNIER (Pierre) fut curé jusqu'à 1723. Mourut en 1725.

PIQUET (Jacques-Georges), de 1723 à 1761, date de sa mort.

BARRÉ (Joseph), de 1761 à 1785.

VASCHALDE (Jean-André), de 1785 au 16 novembre 1793. Revint le 18 mai 1795.

LEFFEVRE-LAROCHE, sous le seul nom de Lefebvre, curé constitutionnel, du 16 novembre 1793 au 18 mai 1795.

VASCHALDE (Jean-André), du 18 mai 1795 à 1809.

LACROLE (E.-G.), de 1809 à 1832, époque où il mourut du choléra, victime de son dévouement. Fut inhumé au cimetière d'Auteuil.

DE FISICAT, de 1832 à 1835.

PUEX, de 1835 à 1845.

LE GONDEC DE KERDANIEL (Pierre-Xavier), de 1845 au 14 février 1858, date de sa mort.

EUDES, de 1858 à 1867.

CATHELIN, de 1867 à 1870. Devint curé de Saint-Philippe-du-Roule.

JOIRON, du 13 juin 1870 à mai 1872. Devint curé de Saint-Ferdinand-des-Ternes.

HUGONY, de mai 1872 à 1874.

LAMAZOU, de 1874 à 1881. Fit construire l'église actuelle. Devint évêque de Limoges. Mort en 1883.

QUINARD, du 30 juin 1881 au 27 mai 1886, date de sa mort.

DEPORTAILLIER (Léon), curé depuis le 14 août 1886 (1).

LISTE DES MAIRES QUI ONT ADMINISTRÉ LA COMMUNE

Depuis l'établissement de cette magistrature (décret de l'Assemblée nationale du 14 décembre 1789), jusqu'à l'annexion (d'après les Almanachs nationaux, impériaux et royaux) (2).

GILLET (Jean-Claude), de 1790 à 1793.

BEHOIT (Pierre-Antoine), de 1793 à 1812, d'abord sous le titre d'*agent municipal*. Inhumé au cimetière d'Auteuil.

LA CROISADE (DE), de 1812 à 1817.

EVARD, de 1817 à 1829.

PITOLET, de 1829 à 1831.

BRECHMIN, en 1831 à 1833.

ACVILLAIN (Jean-François), de 1834 à 1838. Mourut en 1843 et fut inhumé au cimetière d'Auteuil.

MOLIN, de 1838 ou 1839 à 1848.

MUSARD (Philippe), célèbre chef d'orchestre et compositeur, en 1848-1851. Mourut en 1859 et fut inhumé au cimetière d'Auteuil.

1. M. Deportailhier a été en place par M. l'abbé Beurier.

2. Les almanachs étant préparés d'avance, je crois que les dates de nomination non précises peuvent être reportées à l'année précédente.

JEHENOT (Antoine), de 1852 au 1^{er} janvier 1860, date de l'annexion. Inhumé au cimetière d'Auteuil.

PASSY

LISTE DES CURÉS QUI ONT ADMINISTRÉ LA PAROISSE

Érigée définitivement en paroisse distincte et indépendante le 18 mai 1672, cette église fut desservie jusqu'à la Révolution par des Barnabites du prieuré de Saint-Eloi de Paris (sis devant le Palais de Justice), d'abord au nombre de trois jusqu'à 1736, puis par quatre, et relevait de Saint-Germain-l'Auxerrois.

(D'après les archives du chapitre général de l'ordre des Barnabites, conservées à Rome, et d'après celles de l'église de Passy.)

BOUCHERON (Don Hyacinthe-François), né à Montargis. Entra en possession de la cure le 22 juin 1672 et, frappé de paralysie, fut forcé de se retirer en 1674. Mourut le 22 juin de la même année et fut inhumé dans le chœur de l'église, adessous de la lampe.

FAUCONNIER (Don Marcel), né à Paris. Curé de juin 1674 à 1677. Mourut à la maison de Paris, au mois d'octobre 1692.

DESPÉRIIS (Don Simon), né à Dax. Curé de juillet 1677 à juillet 1697. Est appelé Despériens dans les *Acta* et Desprières dans le catalogue des religieux Barnabites. Mourut à Dax, le 24 juillet 1709.

FLEURET (Don Alexis), né à Soissons. Curé du 12 juillet 1697 au 13 décembre 1728, époque où, vu son grand âge, il renonça à la cure. Louis XV en étant informé, ordonna au cardinal de Fleury, le 22 décembre suivant, de mander aux Barnabites de Paris qu'il lui serait agréable qu'ils voulassent bien nommer Don Duché, attaché à la paroisse de Passy, et qui venait parfois lui dire la messe à la chapelle du château de la Muette. — Don Fleuret mourut le 9 février 1730, et fut inhumé au milieu du chœur de l'église.

DUCHÉ DE LA VERRIÈRE (Don César-Victor), ci-dessus mentionné. Curé du 9 janvier 1729 au 6 février 1735, date de sa démission.

JC (Don Fulgence), né à Paris. Curé du 11 février 1735 à mai 1758, date de sa mort.

DANDICHON (Don Louis). Élu curé le 14 juillet 1758, resta onze mois, puis donna sa démission.

LE BRUN (Don Alexis), né à Pau. Curé du 9 mai 1759 à septembre 1772, date de sa mort.

NOGÈRES (Don Clément), né à Pau. Curé du 29 janvier 1773 à 1791, date de sa mort.

CHAUTET (Pierre-Antoine), d'abord en religion Don Stanislas Chauvet. Né à Soissons. Assermenté, remplit les fonctions curiales depuis le 11 décembre 1791, quitta le presbytère sous la Terreur, du 22 mars 1794 au 11 octobre 1795 et conserva la cure de Passy jusqu'au 8 juin 1827, date de sa mort. Avait alors 85 ans. Fut inhumé au cimetière de Passy.

DELAPLANCKE, de 1827 à octobre 1830.

GARY (C.), vicaire desservant, d'octobre 1830 à la fin de novembre 1835.

LEVÉ (J.-B.), curé de Chaillot, administrateur du 3 décembre 1835 au 25 janvier 1836.

JOUSSELIN (Antoine-Eloi), de fin janvier 1836 à septembre 1842. Devint curé de Sainte-Elisabeth.

SOLACROUX (François), de septembre 1842 à janvier 1846. Devint curé de Saint-Laurent.

CORSIERE (Prosper-Honoré) d'avril 1846 à la fin de décembre 1854. Se retira à Autueil, où il mourut le 6 janvier 1865.

LOCATELLI (Hippolyte-Adrien-Simon), de janvier 1852 au 14 mai 1879, date de sa mort. Fut inhumé au cimetière de Passy.

GUIRAL (Jean-Marie), du 7 juillet 1879 à août 1886, date de sa mort. Fut inhumé au cimetière de Passy.

DOUVAIN (Damase), curé actuel, depuis août 1886.

LISTE DES SEIGNEURS (1)

(D'après l'*Histoire de la Ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, d'après des actes conservés à l'Hôtel-Dieu de Paris et les manuscrits des Barnabites possédés par l'église de Passy.)

PAILLARD (Jeanne de), dame de Passy, Espignoul et Espignolet-sur-Seine. Vivait en 1416.

Le fief retourna au roi Louis XI, qui, le 2 janvier 1468, le donna à Jean de la Driesche.

LA DRIESCHE (Jean de), président de la Chambre des Comptes. Était encore seigneur à Passy en 1475.

SPIFANE (Jean), secrétaire du roi, seigneur de Passy à la fin du xv^e siècle.

(Cité dans l'*Histoire généalogique*, du père Anselme, dans les *Chroniques de Passy*, de Quillet, mais non par l'abbé Lebeuf.)

PETIT (Jean).

DANÈS (Pierre), avocat au parlement.

MACHECO (Mathieu), huissier au parlement, vers 1515-1530. Mourut en 1532.

CERLIEU (Jean).

DU PAT (Nicolas), maître des requêtes, seigneur de Passy en 1558. (Est cité par Dom Lobineau; mais le fait n'est pas très certain, dit l'abbé Lebeuf.)

HENRI DE SAVOIE, conseiller général et surintendant des finances du duc d'Anjou. En 1572, etc.

MACHECO (Mathieu), chanoine de Paris, mort en 1592.

ARGENTIÈRE (N... de) seigneur jusqu'à 1658.

CHARU (Claude), conseiller du roi en ses conseils, trésorier général de France et général de ses finances en la généralité de Paris. Seigneur de 1658 au 2 janvier 1670, date de sa mort. Sa veuve, Christine Chrestienne de Heurles, fondatrice de la paroisse de Passy, conserva la seigneurie, quoique retirée à Paris depuis 1673,

(1) Ils eurent longtemps le titre de « seigneurs hauts, moyens et bas justiciers de la terre et seigneurie de Passy, du fief Saint-Pol, qui était situé à Passy et devait se trouver entre le château seigneurial et Autueil. La rue Pajou actuelle (précédemment rue de la Glacière) s'appelait avant la Révolution, rue ou ruelle Saint-Pol et devait y conduire.

mourut en son hôtel de la rue Saint-Honoré, près des Jacobins, le 19 novembre 1683, et fut inhumée dans l'église du convent des Jacobins.

LA BRIFFE (Armand de), Seigneur de 1684 à 1700, date de sa mort. La Dame de la Briffe, femme d'une grande piété, mourut à son château de Passy le 28 mai 1686. Quelques temps après, M. de La Briffe se remaria. Il était maître des requêtes au Parlement de Paris, et devint procureur général. Pierre-Armand de LA BRIFFE, son fils aîné fut seigneur après lui.

ORCEAU, possédait la seigneurie en 1711-1713, etc.

D'ORSIGNY, acheta la seigneurie de Passy aux héritiers d'Orceau, et la revendit presque aussitôt.

Mme Veuve de FONTAINE (née Marie-Armande CARTON), fille aînée du célèbre acteur et auteur comique Dancourt (Florent CARTON, dit). Acquit la seigneurie du sieur d'Orsigny, le 8 juin 1720. Elle la possédait encore en juillet 1736. Née vers 1685, elle fut actrice pendant quelques années, dans sa jeunesse, épousa M. de Fontaine, ancien commissaire de marine et des galères de France

Armes du Marquis de Boulainvilliers.

D'azur à l'ancre d'argent. Senestre en chef d'une étoile de même, étincelante ou rayonnée d'or. Son père, Bernard de Rieux, avait les mêmes armes.

et mourut en février 1740, d'un cancer au sein. La seigneurie passa à Bernard de Rieux, sans que nous puissions préciser la date, qui se trouve entre 1736 et 1739.

BERNARD DE RIEUX (Gabriel), second fils du célèbre banquier Samuel Bernard, conseiller au Parlement de Paris et président de la 2^e Chambre des Enquêtes. Était déjà seigneur en mars 1739 et le fut jusqu'au 13 décembre 1745, date de sa mort.

Une note inscrite au Journal des Barnabites de Passy dit : « Le 29 mars 1739, jour de Pâques, Bernard de Rieux, seigneur de Passy, est entre dans notre église alors qu'on chantait Tierce; notre curé Don F. Ju est allé le recevoir avec l'aspersion, puis l'a conduit au char à la stalle des Seigneurs »; cela ressemble fort à une introduction ou réception de bienvenue.

BOULAINVILLIERS (Anne-Gabriel-Henri BERNARD, marquis de), fils du précédent. Prévôt de Paris sous Louis XV et Louis XVI, seigneur depuis la fin de l'année 1745. Ceda vers 1747 son château à vie (mais non ses droits) au fermier général Le Riche de la Pouplinière. Après la mort de ce dernier (5 décembre 1762), il reentra en possession de

P. 7 et 8. — Le 24 août 1588, pour fêter dignement l'anniversaire de la Saint-Barthélemy, huit ligueurs et ligueuses s'embarquèrent sur la galliote, à Passy; on les vit débarquer au bas de Saint-Cloud, gravir la côte et, arrivés devant l'église, s'étendre à terre afin de racler le sol de leur langue sur le lieu du supplice et de rapporter avec eux quelques parcelles des cendres du saint martyr. A leur retour, la Seine, subitement agitée, se souleva, engloutit la barque, « et tous furent noyés près du couvent des Bonshommes », sans que les reliques qu'ils rapportaient de leur saint aient eu la vertu de sauver un seul d'eux du naufrage.

P. 279 et note. — Le village de Chaillot, favorisé par la présence de la reine d'Angleterre, Henriette, qui y avait fondé en 1651 un couvent de filles de la Visitation, dans l'ancienne maison de Bassompierre, fut érigé en faubourg par arrêt du Conseil de juillet 1659.

Note. — Chaillot fut érigé en faubourg sous le nom de faubourg de la Conférence, dans le but d'augmenter ses revenus par le changement des tailles en droits d'entrée. Les ouvriers et marchands de Chaillot furent déclarés exempts des lettres de maîtrise malgré les poursuites qu'avaient voulu exercer contre eux les gardes-jurés des communautés d'arts et métiers de Paris. L'église date du ^{xiii}^e siècle, mais elle a été complètement reconstruite au ^{xviii}^e, puis au ^{xviii}^e. Sur le maître-autel, on voyait un saint Pierre délivré de ses liens par un ange.

P. 284 et note. — Abbaye de Sainte-Geneviève, rue de Chaillot. Les chanoines de Sainte-Geneviève, établies à Nanterre, furent transférées à Chaillot en 1659. Elles appartenaient à l'ordre de Saint-Augustin.

Note. — Cette abbaye de la rue de Chaillot est très connue sous le nom de *Sainte-Périne*, qu'elle doit à des religieuses de la Villette qui y vinrent en 1746. Supprimée en 1792, elle devint, en 1800 (1), une maison de santé payante pour les deux sexes. Atteinte par les percements de voies nouvelles, elle a été transférée, en 1863 (2), rue Mirabeau (3), à Auteuil.

P. 285 et note. — Il y avait au bas de Chaillot, au lieu dit *la Savonnerie*, un petit hospice d'enfants construit par Marie de Médicis; la chapelle était sous le vocable de Saint-Nicolas. Le nom de la Savonnerie est resté célèbre par la manufacture de tapis de Perse que Henri IV établit en cet endroit. Elle fut réunie aux Gobelins en 1828. La Manutention militaire occupe aujourd'hui l'emplacement de la Savonnerie.

P. 308 et 309. — Au mois d'août 1631, le sieur de Monbrun-Souscarrière fit voir au roi et à son frère, « en la rivière de Seine, au-dessous de Nigeon et Chaillot, une espèce de ballet de tritons et sirènes par des hommes ayant tout

le bas du corps dans des figures de queues de poisson soutenues par des vessies, en sorte que ces personnalités ne montrent que leur haut, qui est de figure humaine. »

Un spectacle plus curieux avait intéressé « force gens de la Cour », le lundi 15 mai (1651) : une course entre le prince d'Harcourt et le duc de Joyeuse, « sur chevaux nourris depuis trois semaines au village de Boulogne ainsi que l'on nourrit les chevaux de course en Angleterre, de pain fait avec anis et faverolles et, les deux derniers jours, de deux ou trois cents œufs frais. Ils menèrent leur course de la barrière de la Meute ou Muette, sur le chemin de Saint-Cloud, en revenant par le château de Madrid. Le prince d'Harcourt, vêtu d'un habit fait exprès et très étroit, un bonnet en tête juste et ses cheveux dedans, ayant trois livres de plomb en sa poche pour peser autant que le maître d'Académie, le Plessis du Vernet, qui courait en place du duc de Joyeuse. Au tournant de Madrid, le Plessis prit le devant et, arrivant cent pas avant l'autre à la barrière de la Meute, gagna le prix ».

P. 479. — (Lors de la seconde dispersion de Port-Royal, en août 1664, une religieuse janséniste fut envoyée à Chaillot.) La supérieure de Chaillot, la mère de La Fayette, combla d'égards celle qu'on lui imposa.

P. 502, note 3. — L'historien Mézeray avait une maison de campagne à Chaillot.

P. 550, note. — Molière était à sa maison d'Auteuil, le 26 juillet 1672, lorsqu'il signa le bail de la maison de la rue de Richelieu, où il devait mourir six mois plus tard.

P. 529, note. — Marie de Champmeslé mourut le 15 mai 1698, à Auteuil, dans le voisinage de Boileau, et fut inhumée le 17 mai à Saint-Sulpice.

De plus, je dois signaler, dans le plan joint à l'ouvrage de M. de Ménorval, quelques erreurs de position, relatives : 1° à la Savonnerie, qui était à gauche du ruisseau (qui se jetait près du pont de l'Alma actuel), et non à droite; 2° aux Filles Sainte-Marie et aux Bonshommes, qui étaient aux pieds de Chaillot et de Passy, et non aux pieds d'Auteuil; et 3° enfin, à l'église N.-D. d'Auteuil (n° 15 du plan), qui était beaucoup plus rapprochée de la rivière que le plan ne l'indique.

Mais ce sont là des erreurs tout à fait insignifiantes, et je m'excuse de terminer ainsi par une critique, quelque minime qu'elle soit, l'analyse d'un livre qui procurera à ses lecteurs tant de moments précieux et charmants.

Antoine GUILLOIS.

SOUVENIRS ANGLAIS

SUR CHAILLOT ET LE BOIS DE BOULOGNE

LES BONNES HOMMES

LA FAMILLE DES STUARTS

John Evelyn, Esq., auteur de plusieurs ouvrages sur des sujets variés : *La Navigation et*

(1) En 1800, sous l'influence de Joséphine Bonaparte. Parmi les premiers souscripteurs figurent « le Premier Consul » et « Madame Bonaparte ».

Nous sommes donc avant l'Empire.

(2) La date de 1860 est inscrite au fronton du bâtiment principal.

(3) L'entrée principale est rue Chardon-Lagache, n° 11; cette voie, en 1860, s'appelait rue de la Municipalité.

Le Commerce; Sylva; les Mystères révélés du cabinet de toilette des dames, etc., grand voyageur, amateur d'objets d'art, esprit curieux qui savait regarder et ne ressemblait pas à ceux de ses compatriotes dont souvent les caravanes bariolées parcourent Paris pour vérifier leur Murray ou leur Baedeker, consignait dans un journal, régulièrement tenu durant quatre-vingt-deux ans (de 1624 à 1706), ses observations et ses souvenirs. Il décrivait les monuments visités, les choses dignes de remarque, en Angleterre, en Italie, en France; il racontait ses promenades, parlait des personnes qu'il avait rencontrées, et quelques-unes de ses notes concernent notre arrondissement.

REVUE AU BOIS

Le 12 avril 1644, Evelyn prend une voiture pour assister à une revue générale de tous les gendarmes de la ville, au bois de Boulogne, devant Leurs Majestés et les grands; vingt mille hommes de troupe et encore plus de spectateurs. Les soldats y tirent tous leurs exercices et étant mis, cavalerie et infanterie, en plusieurs formations et figures, représentèrent une bataille.

Dans sa gazette rimée, Loret, dix ans après (10 janvier 1654) nous décrit une autre de ces revues où les gardes,

La plupart ayant bonne trogne
Allèrent au bois de Boulogne.
Ou ce vaillant et brave corps,
Des plus complets et des plus forts,
Fit selon l'art et la milice
Admirablement l'exercice.

Le roi parut en habit riche et pompeux, mieux paré encore par cette jeune ardeur guerrière qu'on voyait sortir de ses yeux.

Le 27 février 1644, revenant de Saint-Germain à Paris, Evelyn passe par Madrid, puis il va aux « Bonnes Hommes », dont il admire la chapelle et la bibliothèque.

MADRID

Le 23 avril 1650, il décrit Madrid, les terrasses et les galeries, l'une au-dessus de l'autre jusqu'au toit, et les matériaux qui sont tous de terre peinte comme de la porcelaine de Chine, dont les couleurs semblent très fraîches et sont très fragiles. Il y a des statues et des reliefs de cette poterie, des cheminées et des colonnes au dedans et au dehors. Sous la chapelle est une cheminée au milieu d'une pièce, près de la salle des gardes. La maison est fortifiée par un fosse profond et a une vue admirable sur le bois de Boulogne et la rivière. Pauvre Madrid! Evelyn ne le reconnaissait aujourd'hui que par ce reversière qui porte l'inscription: *Château de Madrid. Appartements meublés.*

LES « BONNES HOMMES »

Le 24 janvier 1651, Evelyn va revoir les Bonnes Hommes qu'il décrit: Un couvent qui a un beau cloître où sont peintes les vies des hermites, le jardin sur un rocher avec plusieurs des-

centes, une belle vigne et une gentille vue sur la cité. On y élevait en ce moment dans la chapelle un magnifique autel, 24 janvier.

Le lendemain, journée bien remplie: après avoir vu un dromadaire, une très monstrueuse bête qui ressemble beaucoup au chameau, mais plus grosse, et un saltimbanque, Evelyn fait une visite à son frère Nicolas, que, sans lui, nous ne connaîtrions pas, et ce serait dommage. Il est le médecin, l'apothicaire, le chimiste du couvent. M. Anatonio en France en pourrait faire un joli conte de frère Nicolas, qui a guéri M. Senétan d'une maladie mortelle, et, en reconnaissance de cette guérison, M. Senétan fait bâtir un autel monumental qui coûtera 37.500 francs. Frère Nicolas conduit Evelyn dans son laboratoire, où il a une rare collection de remèdes spagyriques. Il est peintre aussi, peint sur boîtes; au lieu d'y écrire les noms des drogues, il y représente, ainsi que sur les pots, les figures des drogues et des simples. Il montre à Evelyn comme grande curiosité un peu de mercure, d'antimoine.

Guy Patin, partisan de la purge et de la saignée, n'aimait pas les « moines froquez et défroquez, charlatans, chimistes, soufleurs, apothicaires et *tanquam asini exultantes inter simios* », qui admettaient l'antimoine. « Jamais, dit-il, 6 mai 1630, tête encapuchonnée ne fut propre à notre métier. » Guy Patin se trompait, frère Nicolas y était propre, et, grâce à lui, le couvent avait son autel.

LA VISITATION DE SAINTE-MARIE

Chose étrange, Evelyn, qui avait des sympathies pour Charles I^{er}, qui vit souvent Henriette de France, ne dit rien sur le séjour que fit cette reine à Chaillot, ni sur le couvent qu'elle fonda, et où vint faire des retraites, plus tard, cette autre reine d'Angleterre exilée, Marie de Modène, la femme de Jacques II. Elle légua au monastère, en souvenir d'elle et de son mari, une verge ou discipline dont Macaulay (Hist., chap. vi) raconte ainsi l'histoire:

A son avènement au trône, le roi, déjà remarié, mais resté fidèle à sa maîtresse Catherine Sedley, forma de bonnes résolutions, parla en public contre la licence du temps, annonça à la reine qu'il ne verrait plus jamais Mrs Sedley. Il manqua à ses promesses et alors eurent lieu des scènes curieuses. La reine pleura, et les courtisanes, qui assistaient à ses repas, virent remporter les plats sans qu'elle y eût touché. Les larmes ruisselaient sur ses joues en présence des ministres et des ambassadeurs. Evelyn fut à deux de ces dîners. « Laissez-moi me cacher dans un couvent, dit-elle au roi. Vous êtes prêt à hasarder votre royaume pour l'amour de votre salut, et pourtant vous perdez votre salut pour l'amour de cette créature. » La reine, raconte Burnet, assembla dans son appartement tous les prêtres qui avaient l'oreille de Jacques. Le roi fut appelé, et tous les Pères se jetèrent à ses pieds pendant que la reine éclatait en plaintes (1). Jacques II pendant quelque

1 D'après Macaulay, le Père Pèdre, jésuite se jeta seul aux genoux du roi.

mpes continua à vivre mal ; mais souvent il était
surrelé de remords, et, dans ses heures de re-
surtir, il faisait sévèrement pénitence. Il vengeait
r ses royales épaules les injures faites à la
imo, il se frappait de cette discipline que la reine
rda et laissa au couvent de Chaillot, dont Ma-
ulay cite les manuscrits parmi ses sources.

LA PRINCESSE D'ANGLETERRE

Par quel bizarre enchantement, écrit Hamil-
dans une lettre à la princesse d'Angleterre,
e de Marie de Modène,

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre,
Cet homme jadis si galant,
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne et de plus grand (1).

Malgré la piété de la reine, la vie n'était pas
stère à Chaillot. Hamilton, dans une épître en
s, feint que les sœurs de Saint-Dominique de
ssy reprochent aux filles de Sainte-Marie de
uillot de retenir parmi elles, au milieu des
isirs, leurs hôtes royales (p. 349) :

Chez vous tout conspire à leur plaire.
Amusements et soins divers
S'offrent en prose comme en vers.

es amusements sont des énigmes ; on com-
e des devises. Les vers sont faits par des cour-
ns rimeurs de vètilles, et aussi par les reli-
ses pour la fête de la princesse, par sœur
rielle, sœur Charlotte.

Ma sœur Madeleine-Marie.
De qui l'autre nom va devant.

Hamilton veut dire qu'elle s'appelait Marie-
leleine.

Hamilton avait écrit des couplets pour le même
; le 2^e finit ainsi, p. 418 :

Chantons, nymphes de cette cour,
Dans nos chants célébrons ce jour
Sans cesse.
A ces mots B... prit son ton
Et fit, touchant comme Apollon
Sa lyre,
Les couplets de chansons
Que je vais dire.

uit la mention : couplets de Mlle B... l'aînée.
est Mlle B... ?

ans l'épître des *Œuvres*, de Poissy, citant les
jeunes poètes, Hamilton avait dit :

.... Ma sœur Bullion,
Dont je ne dirai pas le nom,
Fait de vers une kyrielle
Qui seraient dignes d'Apollon.

urquoi ne pas dire son nom ? Serait-ce parce
la faudrait nommer Mlle Bullion l'aînée et la
paraître un peu plus âgée au moins que la
tte, qui était au couvent aussi ? Bullion l'aînée.
nt dire la vieille.

faut citer ces vers dont l'auteur a été, par
ilton, deux fois comparée à Apollon, une fois

à cause de la rime, et la seconde peut-être aussi
(p. 419) :

AIR : *Climat doux et paisible.*

Ornements de votre âge,
Objet de nos chants,
Recevez l'hommage
De notre humble encens.
Ce jour vous vit naître
Chaque autre a vu croître
Vos attraits charmants.

Sans la princesse, Mlle Bullion se déplaît au
couvent :

Sans vous la tristesse
Y règne sans cesse :
Tout est ennuyeux.

Mais quand la princesse est là, Mlle Bullion
chante ; les forêts, les campagnes et les ruisseaux
la voient dire aux oiseaux :

Hôtes de nos bois, tour à tour
Célébrez ce jour ;
Tout vous répondra
O gai lan la !

Mlle Bullion trouve naturel que son nom appelle
à la rime Apollon. Pour elle-même et pour Ha-
milton, elle y met sans modestie l'Hélicon.

Nous qui savons la route
De l'Hélicon,
Nous qu'ici l'on écoute,
Tendre Hamilton,
Chantons vous et moi tour à tour
Ce célèbre jour ;
Tout nous répondra :
O gai lan la !

LE PRÉTENDANT ET SES MINISTRES FEMELLES

En 1742, la princesse d'Angleterre mourut de
la petite vérole. « Tous ceux qui connurent cette
jeune dame, dit un ennemi de la famille Stuart,
l'évêque Burnet (*Hist. de mon temps*, p. 294,
vol. 6, éd. La Haye, 1735), la regardaient comme
une personne accomplie. Son frère, le prétendant,
tomba malade de la même maladie, dont il
échappa. Ceux-là mêmes qui ne parlaient du frère
qu'avec peu d'estime faisait de la sœur un cas
singulier. Il perdit en elle un grand appui qu'elle
lui procurait de toutes les personnes qui l'appro-
chaient. » — L'histoire du frère est, elle aussi,
liée à celle de Chaillot et du bois.

En 1716, Bolingbroke, chancelier du préten-
dant réfugié en Lorraine, était à Paris, chargé de
solliciter la cour de France en faveur de son
maître. Il était en relations avec une foule de Ja-
cobites qui complotaient, se murmuraient à l'oreille
des secrets d'Etat, se montraient des lettres en-
courageantes de leurs amis.

La grande roue de la machine, dit Boling-
broke dans ses *Mémoires secrets* (Londres, 1754,
p. 30, 2^e partie) était une nommée Olive Trant.
Elle habitait dans une petite maison du bois de
Boulogne, près de Madrid. Elle avait rendu des
services au régent. Elle avait ramené d'Angleterre
une jeune personne que Bolingbroke n'avait pas
connue, qui sans doute était fort belle. Elle fit par
ce moyen la cour au régent. Le duc d'Ormond,
le vainqueur de Vigo, ancien vice-roi d'Irlande,

sortait souvent de Paris avec un grand air de mystère. Bolingbroke, avec qui il demeurerait, se demandait si ces excursions avaient pour objet les affaires ou les plaisirs, et soupçonnait qu'il y avait des unes et des autres. Ormond allait au bois chez Mme Trant. Il y avait chez elle une demoiselle de Chanssery qui l'assistait dans ses démarches. Celle-ci avait été fille d'honneur de Madame. Ces deux dames, avec l'abbé de Tésu, secrétaire du régent, avec une espèce de fou, ancien intendant de Normandie, et plusieurs autres politiques de bas ordre formaient ce que Bolingbroke appelle la Junte du bois de Boulogne, qui négociait avec le régent, avec l'ambassadeur d'Angleterre, avec les Highlanders d'Ecosse, envahissant en imagination la Grande-Bretagne, et couronnaient dans Westminster l'héritier légitime du trône. Mme Trant reçut aussi Bolingbroke. A ce grand personnage qui s'était mis sous sa direction, au comte de Bolingbroke, pair d'Angleterre, ancien secrétaire d'Etat, ancien ministre des affaires étrangères, signataire du traité d'Utrecht, écrivain distingué et philosophe de valeur, cette aventurière remit un billet signé du régent, écrit en apparence à une dame, mais réellement adressé au comte de Mar, qui plus tard leva en faveur du prétendant l'étendard de la révolte. De Mme Trant dépendait l'expédition du chevalier de Saint-Georges, la vie de milliers de braves gens. De sa maison du bois elle tenait les fils d'une conspiration en Angleterre et de toutes les intrigues jacobines en France, jusqu'à ce que le régent finit par trouver qu'elle l'excédait, lui rompa la tête et l'ennuya à la mort. Il reprocha à Bolingbroke d'avoir traité avec elle. Il désavoua toutes les cabales et les coteries. Il n'avait jamais eu l'intention de soutenir le prétendant, mais ces intrigantes l'avaient forcé par leurs importunités à paraître s'intéresser à la fortune du chevalier, pour leur donner l'air d'avoir du crédit. Peut-être aussi était-il indécis, voulait-il ménager le prétendant et tenir toujours l'Angleterre embarrassée. Il aurait pu empêcher la seconde expédition du chevalier qui, avant son départ, était resté quelque temps à Chaillot dans une maison de M. de Lauzun. Lord Stairs, l'ambassadeur anglais en France, apprit où il était et somma le gouverneur français de l'arrêter. Mais le régent était décidé à ne pas savoir où se cachait le prince, et la police avait la mission, que, dit-on, elle recevait parfois, de ne pas le chercher et de ne pas le trouver. (V. Jobez, *La France sous Louis XV*, vol. I, p. 522, éd. 1864.)

Le chevalier se plaisait sans doute à Chaillot. Thackeray fait dire de lui par un de ses personnages, dans *Henri Esmond*, qu'il y avait une demeure où il s'enterrait des semaines entières et avec toutes sortes de personnes de mauvaise compagnie.

Ceux qui parlaient mal du prince avaient raison. Il ne valait pas qu'on se sacrifiait pour lui. Il avoua lui-même à Bolingbroke qu'à la mort de la reine Anne il avait fait quelques mouvements comme si son dessein eût été de s'embarquer pour l'Angleterre ; mais il n'avait pas envie d'y aller alors. La cour de France se fit un mérite de l'avoir empêché ; c'était une farce jouée de concert pour soutenir la réputation de son caractère.

Il laissa ses partisans l'attendre et s'exposer lui. Le mensonge lui coûtait peu. Quand il n'était pas pressé ; il voulait voir le régent d'Ecosse à Saint-Germain, après sa malheureuse expédition, on le pressa de retourner en France. La France ne pouvait pas lui donner d'asile, n'était pas pressé ; il voulait voir le régent d'Ecosse solliciter une entrevue. Elle fut refusée. Alors il déclara à Bolingbroke qu'il partait, ses ministres étaient faites. Il envoya dire aux ministres de se préparer à partir. Mais, au lieu de prendre le poste, il alla à la petite maison du bois de Boulogne où demeuraient ses ministres femmes, comme on appelle Bolingbroke. Il y resta quelque temps à se cacher. Il y vit des ambassadeurs, ceux de France et de Suède.

Bolingbroke recevait pendant ce temps des lettres censées écrites par le prétendant en France, sachant très bien à quoi s'en tenir, mais semblant d'être dupe. Il renvoya par Ormond des papiers et les lettres qui lui furent redemandées et déclara qu'il ne voulait plus rien avoir à démêler avec le prince. Il eût aussi bien fait de commencer par là. On l'accusa de négligence, de trahison et d'incapacité.

Thackeray fait sur le chevalier de Saint-Georges cette réflexion : C'est pour des mortels comme ceux-ci que les nations souffrent, que les peuples luttent, que les soldats combattent et versent le sang. Des têtes courageuses tombèrent, et Nithdale en fuite, et Derwentwater sur l'échafaud, tandis que l'insoucieux ingrat, pour qui ils risquaient et perdaient tout, s'enivrait en mauvaise compagnie dans sa petite maison de Chaillot.

Mme Trant, qui avait annoncé souvent qu'elle entrerait aux Carmélites, se reprit au monde par la politique et épousa un cadet de grande maison.

EDMOND WAHL.

LE MONASTÈRE ROYAL

DE LA VISITATION DE CHAILLOT

1651-1791

EMPLACEMENT DU TROCADERO

Monographie lue au Congrès des Sociétés Savantes le 8 avril 1896.

Sur le penchant du coteau qui forme aujourd'hui le Trocadéro, Catherine de Médicis s'était fait élever une riche maison de plaisance, qu'elle on nomma la maison de Grammont. En janvier 1630, le maréchal de Bassompierre, seigneur de Chaillot, l'acquiesça de la fille du président de Lamoignon et l'embellit considérablement. Cinq ans après sa mort, le 12 mai 1634, les héritiers du maréchal la revendirent à Henriette de France, quatrième fille de Henri IV, veuve de Charles d'Angleterre, qui désirait y établir des religieuses.

l'exemple de toutes les vertus. Elle s'occupa d'élever pieusement ses enfants et, surtout, de dompter par l'humilité chrétienne l'orgueil de sa jeune fille, Henriette d'Angleterre (1), qu'elle obligea plusieurs fois à servir les religieuses et les pauvres. Bossuet dit aussi : « Henriette de France étant à Sainte-Marie de Chaillot, où elle a pratiqué beaucoup de vertus, nous l'avons vue prendre sans répugnance et sans chagrin le soin de sa dépense, qui a été en certains temps fort petite ; elle en faisait les comptes et s'occupait à cela dans un esprit de pénitence et d'humilité. » Et Tallenand des Réaux, dans ses *Historiettes*, raconte que faute d'une chaise honnête la veuve de Charles I^{er} ne put assister d'une façon décente aux processions du Jubilé de 1655.

En 1658, elle eut le bonheur de recevoir au couvent de Chaillot sa nièce nouvellement convertie, la princesse Louise-Marie, palatine de Bavière (2), fille du roi de Bohême et petite-fille de Jacques I^{er} d'Angleterre ; elle l'y traita comme sa propre fille. Louise y demeura une année entière, et y édifica par ses vertus toute la communauté. Oubliant le prestige de son rang, elle ne dédaignait pas d'aller avec les simples religieuses soigner les bestiaux et faner les foins du couvent (3). En 1659, Henriette de France eut une autre joie : elle reçut à Chaillot le bref de la béatification de saint François de Sales, le fondateur de l'ordre, qui devait être canonisé le 19 avril 1665. On a raison de dire qu'un bonheur ne vient jamais seul, car après la mort de Cromwell, Charles II Stuart ayant pu remonter sur le trône de son père, Henriette entra triomphante dans cette même Angleterre, dont elle s'était échappée avec tant de peine seize ans auparavant. Elle ne revint en France qu'en 1665, et, après quatre nouvelles années passées dans l'asile de paix qu'elle avait fondé, dans cette humble maison qu'elle aimait, dit Bossuet, plus que ses palais, elle mourut presque subitement le 10 septembre 1669, dans une propriété qu'elle avait à Colombes et où elle allait passer les plus beaux jours de l'été. Déjà malade, une dose trop forte d'opium qu'elle prit la plongea dans un sommeil dont elle ne se réveilla plus. Quarante jours après, le 16 novembre, le duc d'Orléans, son gendre (Monsieur), et la princesse Henriette, sa fille (Madame), lui firent faire un service solennel dans l'église du couvent de Sainte-Marie de Chaillot, où son cœur et ses entrailles venaient d'être déposés. Bossuet, pour lors évêque nommé de Condom, prononça son oraison funèbre en présence des principaux personnages de la cour, retraçant en termes magnifiques la triste destinée de cette malheureuse princesse.

Voici le portrait que M^{me} de Motteville a tracé d'Henriette de France dans ses *Mémoires* :

« Quand elle arriva en France, en 1644, elle était défigurée par la grandeur de ses maladies et de ses malheurs, et n'avait guère de marques de sa beauté passée. Elle avait de beaux yeux, un teint admirable et le nez bien fait. Il y avait dans son visage quelque chose de si agréable, qu'elle se faisait aimer de tout le monde ; mais elle était maigre et petite, elle avait même la taille gâtée, et sa bouche, qui naturellement n'était pas belle, par la maigreur de son visage, était devenue grande. Comme sa beauté n'avait duré que l'espace d'un matin et l'avait quittée avant son midi, elle avait accoutumé de maintenir que les femmes ne peuvent plus être belles, passé vingt-deux ans. Elle avait infiniment d'esprit, mais de cet esprit brillant et enjoué qui plaît aux spectateurs. Elle était agréable dans la société, honnête, douce et facile, vivant sans nulle façon avec ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, et était naturellement libérale. »

LA DUCHESSE DE NEMOURS ET SES FILLES

(1652-1668)

Les guerres de la Fronde étant terminées, il y eut à la fin de juillet 1652, entre François de Vendôme, duc de Beaufort, le célèbre *Roi des Halles*, et son beau-frère, Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, une querelle à propos du combat de Jarjeau. Elle se renouvela pour une question de préséance, au conseil de Monsieur (Gaston d'Orléans), et prit un caractère tellement violent, que le duc de Nemours provoqua son beau-frère en duel, et malgré les résistances naturelles de ce dernier, il fallut, le mardi 30 juillet, aller sur le terrain choisi, au Marché aux chevaux (emplacement des rues Louis-le-Grand, d'Antin et Gaillon).

Le duc de Nemours, qui n'avait que vingt-huit ans, fut tué raide d'un coup de pistolet à la tête, et, par contre-coup, son témoin, M. de Villars, tua celui du duc de Beaufort, M. d'Hericourt, lieutenant de ses gardes. A la suite de cet horrible duel, dans lequel son propre frère avait tué son mari, la duchesse de Nemours, Elisabeth de Vendôme, petite-fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estres, vint, dans son désespoir, chercher un refuge à la Visitation de Chaillot. Elle y amena ses deux filles, qui y demeurèrent pendant de longues années et n'en sortirent, l'aînée, Marie-Jeanne-Baptiste, qu'en 1665, pour devenir duchesse de Savoie, et la seconde, Louise-Marie-Françoise-Elisabeth, dite M^{lle} d'Aumale, en 1666, pour épouser Alphonse VI, roi à demi idiot du Portugal, puis, en 1668, dom Pedro de Bragance, frère d'Alphonse et roi à sa place. La duchesse de Nemours, morte en 1664, avait été inhumée, suivant son désir, dans le chœur du couvent de la Visitation, sous une sainte Anne.

(1) Épouse plus tard Philippe d'Orléans, duc unique de l'Alsace XIV^e siècle, et d'Henri IV. Elle eut en sa vie deux autres mariages, celui de Saint-Clément et celui de Louis de France, duc de Nemours.

(2) Son père, Louis de Bavière, duc de Palatinat, fut tué à la bataille de Marston, en 1648. Elle fut mariée à Louis de France, duc d'Orléans, le 16 novembre 1659. Elle mourut le 10 septembre 1669. Elle fut inhumée dans le chœur du couvent de la Visitation de Chaillot.

M^{lle} DE LA MOTTE-ARGENCOURT
MARIE MANCINI

(1637-1639)

C'est bien avec intention que nous réunissons, un peu tardivement peut-être, les noms de ces deux jeunes filles aimées de Louis XIV, et dont nous n'avons pas voulu parler plus tôt pour ne pas interrompre le récit du séjour d'Henriette de France à Chaillot.

Donc, au commencement de l'année 1637, Anne d'Autriche avait pris depuis peu comme fille d'honneur M^{lle} de La Motte-Argencourt (1). Sa beauté n'était pas éclatante, ni son esprit fort extraordinaire, dit M^{me} de Motteville, mais elle était aimable. Ses yeux bleus, surmontés de sourcils noirs et de cheveux blonds, lui donnaient en même temps un air de douceur et de vivacité si agréable, qu'il était difficile de se défendre de ses charmes; aussi le jeune Louis XIV s'y laissait-il prendre et finit-il par lui déclarer sa passion. M^{lle} de La Motte repoussa les propositions peu mesurées du roi; puis, voyant qu'il s'éloignait d'elle, s'éprit violemment du marquis de Richelieu, marié à la fille aînée de M^{me} de Beauvais (2), première femme de chambre et favorite d'Anne d'Autriche. La marquise de Richelieu, jalouse à bon droit, incita sa mère à faire éloigner de la cour M^{lle} de La Motte, et on l'envoya au couvent de la Visitation de Chaillot, où, quoiqu'elle ne s'y fût pas retirée de son plein gré, désabusée des vanités de la cour, elle resta volontairement, sans être religieuse, après avoir donné à cette maison vingt mille écus que lui avait remis le roi, et s'y créa une vie fort tranquille et fort heureuse. Vers 1700, les bâtiments du couvent tombant en ruine, ce fut elle qui fit les plans des nouvelles constructions, à l'exception de l'église, qui fut confiée à l'architecte Gabriel. M^{lle} de La Motte mourut à Chaillot le 25 octobre 1709.

Marie Mancini, la meilleure des nièces de Mazarin, née en 1639, demeura pendant deux ans comme pensionnaire, avec sa sœur Hortense, au couvent des filles de Sainte-Marie de Chaillot, et y resta jusqu'au commencement de l'année 1657. Le cardinal la fit venir alors à la cour. Son esprit, sa grâce, ses manières enjouées faisaient oublier son manque de beauté, et Louis XIV, qui s'enflammait alors si facilement, en devint passionnément amoureux, beaucoup plus même qu'il ne l'avait été déjà de sa sœur Olympe Mancini, devenue comtesse de Soissons. Marie Mancini répondit à cette passion, espérant toujours que le roi l'épouserait. Fort jalouse, et craignant de laisser échapper sa conquête, elle ne quittait pas le roi, qu'elle suivait partout et allait jusqu'à l'obsession. Mazarin, voulant anéantir les folles espérances de sa nièce, prit la résolution de l'éloigner et de l'envoyer pour quelque temps au couvent de

Brouage, près de la Rochelle. La séparation des deux jeunes amants, à la fin de 1659, fut des plus pénibles. « *Vous pleurez*, dit Marie au roi, *vous êtes le maître, vous m'aimez... et je pars!* » Dix-huit mois après, le 11 avril 1661, on lui fit épouser solennellement par procuration, dans la chapelle de la reine, au Louvre, en présence de toute la cour, le prince Colonna, grand connétable de Naples (1), et, depuis, elle eut une vie des plus aventureuses, dont le récit ne serait pas ici à sa place. Ce que nous tenons à noter cependant, c'est qu'en 1705, s'étant avisée de quitter l'Italie pour venir voir sa famille, on ne lui accorda cette faveur qu'à la condition qu'elle ne mettrait pas les pieds à Paris et encore moins à la cour. Elle vint alors s'installer à Passy, dans une petite maison appartenant à son frère, le duc de Nevers; mais, comme elle ne connaissait plus personne en dehors de sa famille, l'ennui la prit, et elle s'en retourna peu de temps après à Rome.

LES FILLES DE MADAME DE BEAUVAIS
ET DE LA MARQUISE DE RICHELIEU

(1652 à 1709)

La trop célèbre M^{me} de Beauvais, qu'on appelait aussi familièrement *la Beauvais*, cette créature insinuante, première femme de chambre et favorite d'Anne d'Autriche, qui ne l'appelait que *Cataut* (abréviation de son nom de Catherine); cette femme laide, désagréable, sans attraits, dont les mœurs furent loin d'être pures, avait cru devoir confier à notre maison naissante sa fille aînée, Anne-Jeanne-Baptiste, qui n'avait pas la moindre vocation religieuse. Aussi, comme *les verrous et les grilles ne sont pas un garant de la vertu des filles*, Anne s'empressa-t-elle de se faire enlever par le marquis de Richelieu (Jean-Baptiste-Amador Vignerot), qui l'épousa à Saint-Eustache le 12 novembre 1652. Le marquis avait dix-sept ans, la mariée quinze ans et treize jours; elle était filleule d'Anne d'Autriche et de Gaston d'Orléans (2). Sa vie fut courte; elle mourut au Louvre le 29 avril 1663, juste un an après son mari, et fut inhumée dans la chapelle de la Sorbonne, lieu de sépulture des Richelieu. On attribua la mort prématurée des deux jeunes époux à de trop fortes doses de vin d'émétique (ou antimoine) que leur avait administrées Guénauld (et non Guénaud), ce premier médecin de la reine Marie-Thérèse, qui ne faisait ses visites qu'à cheval, et dont Boileau a dit dans sa sixième satire :

Guénauld sur son cheval en passant m'éclabousse
et dans sa quatrième (ce qui est plus grave) :

..... Combien dans un printemps
Guénauld et l'antimoine ont fait mourir de gens !

(1) Ne pas confondre avec Mlle de La Motte-Houdancourt, ce qui a lieu assez souvent.
(2) Voir l'article qui suit.

(1) Le roi lui fit de magnifiques présents, mais la vit partir sans émotion, ne se souvenant plus du feu passager qu'elle avait autrefois allumé dans son cœur (*Mémoires de l'abbé de Choisy*).

(2) Ni sa mère, ni les parents du marquis de Richelieu ne voulurent assister à ce mariage.

Le marquis et la marquise de Richelieu laissent cinq enfants : Armand-Jean, duc de Richelieu, qui fut général des galères et père du célèbre maréchal de Richelieu ; Louis-Armand, marquis de Richelieu, dont l'article suit ; et trois filles, Marie-Françoise, Elisabeth et Marie-Marthe, qu'on s'empressa, quand elles furent en âge, d'envoyer au couvent des Visitandines de Chaillot, pour y être élevées sous les yeux de leur tante, sœur Claire-Angélique de Beauvais, dont nous parlerons plus longuement tout à l'heure, et qui, entraînée par son zèle, eut le tort de contraindre ses nièces à prendre l'habit, malgré le peu de désir qu'elles en avaient. Marie-Françoise devint religieuse à Caelles, puis prieure de l'abbaye de Crécy-en-Brie ; Elisabeth quitta l'habit et se maria en 1696 avec le substitut du procureur général du Parlement de Paris ; la troisième, Marie-Marthe, devint abbesse de Saint-Rémi-des-Landes, dans la Manche.

Passons à la tante, à la deuxième fille de M^{me} de Beauvais, Claire-Angélique. Première femme de chambre en survivance d'Anne d'Autriche, elle était bien faite, agréable et de beaucoup d'esprit, eut toujours une conduite irréprochable ; aussi la reine la traitait-elle comme sa fille et son amie, et lui accordait-elle une si grande confiance qu'elle l'avait chargée de la distribution de ses aumônes. Le jour même de la mort d'Anne d'Autriche (21 janvier 1666), Claire-Angélique, qui depuis quelque temps aspirait à la vie religieuse, se retira à Sainte-Marie de Chaillot, où elle avait été élevée, prit d'abord le petit habit des Visitandines, c'est-à-dire des pensionnaires, qu'elle changea en 1668 contre celui des professes, et prononça ses vœux le 12 août entre les mains d'Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris (1), en présence de la reine d'Angleterre (Henriette de France), du duc d'Orléans et des plus grands personnages de la cour. Ce fut Bossuet qui prononça le sermon de profession, intitulé dans ses œuvres : *Sermon pour la profession d'une demoiselle que la reine mère avait tendrement aimée* (2). Sœur Claire-Angélique de Beauvais, jusque-là bienfaitrice séculière, devint le modèle des religieuses ; aussi fut-elle, en novembre 1692, une des trois sœurs visitandines choisies par Louis XIV et M^{me} de Maintenon pour organiser, avec la mère Priolo, supérieure du couvent de Chaillot, la maison naissante de Saint-Cyr. Enfin, après de longues résistances inspirées par sa modestie, elle fut, à son tour, élue supérieure le 29 mars 1695, réélue le 15 mai 1698 et en 1701, puis le 9 novembre 1706, et mourut dans son couvent, le 23 novembre 1709, âgée de soixante et onze ans.

Pour en finir, ou à peu près, avec les enfants et petits-enfants de M^{me} de Beauvais qui ont eu quelques attaches à notre arrondissement, disons qu'un de ses quatre fils, Louis, qui se faisait appeler le baron de Beauvais et qui mourut d'apoplexie en août 1697, fort regretté de Louis XIV, était gouverneur des châteaux et maisons royales

de Madrid et de la Muette, et capitaine des chasses du bois de Boulogne. Une chanson du recueil de Maurepas le qualifie ironiquement de *garde des perdrix*. Le 26 août 1685, il avait eu une fille qui, deux jours après, fut baptisée à l'église de Passy, ce qui peut faire supposer qu'il habitait la Muette (1).

RICHELIEU (LOUIS-ARMAND DE VIGNEROT, 2^e MARQUIS DE) ET MARIE-CHARLOTTE DE MAZARIN.

(1680 ? 1730)

Ce second fils du marquis de Richelieu et de la fille aînée de M^{me} de Beauvais suivit le mauvais exemple de son père, et enleva du couvent de la Visitation de Chaillot, où elle avait été placée comme pensionnaire, Marie-Charlotte de Mazarin, fille du duc de Mazarin, grand maître de l'artillerie (2), et d'Hortense Mancini, nièce du cardinal. Ce deuxième marquis de Richelieu était né en 1654, et la fille d'Hortense Mancini en 1662 ; l'enlèvement dut donc avoir lieu vers 1680. Louis-Armand, personnage débauché et même crapuleux, fut, en punition de son rapt, exilé assez longtemps hors de France, épousa, forcément sans doute, Marie-Charlotte, et, après avoir été mestre de camp d'un régiment de cavalerie, devint gouverneur de la Fère et mourut en 1730. Sa femme, *belle comme le jour*, dit Saint-Simon, *s'est rendue célèbre par ses désordres et les courses de sa vie errante. Elle s'enivrait dans la perfection*, et mourut à Dieppe en 1729.

M^{lle} DE LA VALLIÈRE

(1671-1674)

Les deux retraites de M^{lle} de La Vallière au couvent de la Visitation de Chaillot ont été différemment racontées par M^{me} de Sévigné et plus tard par Saint-Simon. M^{me} de La Fayette, beaucoup plus explicite, nous semble devoir être beaucoup mieux renseignée, et voici ce qu'elle dit : « Au mois de février 1674, après une brouille avec le roi, M^{lle} de La Vallière se croyant perdue, la tête lui tourna. Elle sortit le matin des Tuileries et s'en alla comme une insensée dans un petit couvent obscur qui était à Chaillot. Louis XIV, qui l'aimait passionnément, à la nouvelle de cette fuite, fut extrêmement troublé et fit si bien qu'il finit par savoir où était La Vallière : il y alla à toute bride, lui quatrième ; il la trouva dans le parloir du dehors de ce couvent, on n'avait pas voulu la recevoir au dedans. Elle était couchée à terre, éplorée et hors d'elle-même. Le roi demeura seul avec elle et, après une longue conversation,

(1) Voir le *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, par A. Jal (article *Beauvais*).

(2) Drôle d'original que ce duc de Mazarin, qui, trouvant ses filles trop belles, et craignant qu'elles n'en tirassent vanité, eut un moment la velléité de leur faire arracher des dents de devant pour les enlaidir.

(1) Ancien précepteur de Louis XIV, membre de l'Académie française, auteur d'une *Vie de Henri IV*, souvent réimprimée.

(2) Voir les *Chefs d'œuvre oratoires* de Bossuet, t. III, p. 543 à 561.

l'obligea à revenir, et envoya chercher un carrosse pour la ramener. » Tout fut oublié, et la *belle à scrupules*, qu'on appelait aussi la *pécheresse vertueuse*, reprit sa position habituelle à la cour. Mais en 1674 (elle avait alors trente ans) elle prit irrévocablement le parti de quitter la cour pour entrer en religion, et, dans les premiers jours d'avril, elle annonça sa résolution au roi, qui la vit partir d'un oeil sec. Le couvent de la Visitation de Chaillot la reçut pour la seconde fois; elle y resta jusqu'au 20 avril, jour où, après s'être jetée aux pieds de la reine (1) et lui avoir demandé pardon de l'avoir offensée, elle courut se jeter dans le carrosse qui la conduisit au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques (2). Elle y prit l'habit sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, et y mourut en 1710, après trente-six ans d'une vie exemplaire (3). Au moment de son entrée en religion, M^{me} de Sévigné avait fait d'elle ce curieux éloge : *C'était une petite violette qui se cachait sous l'herbe et qui était honteuse d'être mattresse, d'être mère, d'être duchesse ; jamais il n'y en aura sur ce moule-là.*

M^{me} DE MOTTEVILLE

(1666-1689)

Après la mort d'Anne d'Autriche (1666), M^{me} de Motteville (Françoise Bertaut), sa confidente intime et son amie la plus fidèle, vint se retirer au couvent de la Visitation de Chaillot, pour lequel elle avait beaucoup obtenu de la générosité de la reine mère (4). De puissants motifs lui avaient fait choisir cette maison; elle y retrouvait la reine d'Angleterre, Henriette de France, qui lui avait toujours témoigné la confiance la plus absolue et à laquelle elle avait suggéré l'établissement du nouveau monastère. D'autre part, sa sœur cadette, Madeleine-Eugénie Bertaut, qu'on avait surnommée *Socratine*, à cause de sagesse, avait quitté la cour le 14 août 1650 pour entrer au couvent des Filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, puis était venue à celui de Chaillot dès sa fondation et y avait fait profession. Animée par l'exemple de sa sœur, M^{me} de Motteville avait pris le parti de s'y retirer le plus fréquemment possible, mais néanmoins sans y contracter aucun engagement. Malgré le titre mérité de *bienfaitrice séculière* que lui avait donné les religieuses, ne voulant pas être à leur charge, elle leur avait fait don d'une certaine somme d'argent et s'était, en outre, engagée à leur servir une pension viagère qu'elle paya toujours très exactement.

Elle écrivit, dans le calme de la retraite qu'elle avait adoptée, plusieurs traités sur la religion et

s'occupa surtout à revoir et à retoucher ses *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, ouvrage certainement inférieur par le style aux mémoires du cardinal de Retz, mais aussi intéressant par le fond, pour qui veut bien connaître l'histoire des troubles de la Fronde et de la jeunesse de Louis XIV. M^{me} de Motteville mourut le 29 décembre 1689, âgée d'environ soixante-huit ans. Sa sœur était morte supérieure du monastère, en 1673.

MARIE D'ESTE, REINE D'ANGLETERRE

(1688-1718)

Marie-Béatrix-Éléonore d'Este, fille du duc de Modène et seconde femme du malheureux Jacques II, roi d'Angleterre, avait été forcée de se réfugier en France avec son fils Edouard, dit le *Prétendant*, dans les derniers jours de l'année 1688, et son mari était venu la rejoindre peu de temps après. La pieuse reine dépossédée quittait régulièrement le château de Saint-Germain pour venir passer les jours de grandes fêtes religieuses au monastère de Chaillot; elle y arrivait l'avant-veille, souvent avec la princesse Louise, sa fille, et n'en repartait que quelques jours après (1). Antoine Hamilton, dans une de ses lettres moitié prose, moitié vers familiers, adressée vers 1706 à la jeune princesse d'Angleterre qui séjournait alors avec sa mère au couvent de Chaillot, lui dit :

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre,
Cet homme jadis si galant,
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne et de plus grand, etc.

Et dans une autre épître adressée aux religieuses à propos d'une fête qu'elles avaient donnée à la reine et à sa fille, on voit que quelques-unes d'entre elles tournaient les vers de circonstance très agréablement, notamment Anne-Séraphique de Bullion et Marie-Thérèse de Bullion, sa sœur, toutes deux filles du prévôt de Paris et sœurs de la duchesse d'Uzès; sœur Gabrielle, sœur Anne-Charlotte Bochart de Saron,

Sœur Jeanne-Françoise (2) en un mot,
De ses chansons, par l'harmonie,
Feraient croire que le génie
De feu Voiture est à Chaillot.

Pour chanter lesdites chansons, il y avait alors les admirables voix de sœur A. Séraphique de Bullion et de sœur Marie-Madeleine. Un peu plus loin, Hamilton, badinant et passant en revue ce que l'on voyait du couvent, recommande aux jeunes Visitandines de détourner leurs yeux du Cours la Reine,

Où le beau monde se promène
Et souvent sur ses pas entraîne

(1) Marie-Thérèse venait souvent à la Visitation de Chaillot, pour y pleurer, loin des regards de la cour, les froideurs et les infidélités de Louis XIV.

(2) Voir les *Reines du Monde*, article La Vallière, par Arsène Houssaye.

(3) La règle austère qui régissait les Carmélites lui avait fait préférer cet ordre à tout autre.

(4) Anne d'Autriche s'était retirée de temps en temps à la Visitation de Chaillot pour oublier les tracas et les soucis de la régence.

(1) Jacques II fit d'assez nombreuses visites aux Visitandines de Chaillot.

(2) Jeanne-Françoise Le Vayer, fille d'un maître des requêtes, intendant du Bourbonnais, et savant écrivain juriconsulte.

de nouveau en 1707 ; les Hongrois voulurent même l'élire roi. Proscrit en 1711, après la paix de Nagy-Caroly, il vint en 1713 se réfugier en France avec sa femme, sous le nom de comte de Saroz, vécut beaucoup à la cour de Louis XIV, qui le prit en affection, lui donna 600.000 livres sur l'Hôtel de Ville, plus 6.000 livres par mois. Avec 30.000 livres par an que lui assura l'Espagne (1), il arrivait à plus de 100.000 livres de rente. Après la mort de Louis XIV, il alla vivre pieusement chez les Camaldules de Grosbois, et en 1717, éloigné de France sur la demande de l'empereur d'Allemagne, il se réfugia à Rodosto en Turquie, où il mourut en 1735, âgé d'environ 56 ans. Avant sa retraite au couvent de Chaillot, sa femme avait eu une conduite peu régulière ; Ragotzky ne permettait pas, néanmoins, qu'on dit du mal de la princesse, rappelant qu'elle lui avait sauvé la vie et l'avait fait évader de prison, et qu'après cela il ne lui était plus permis, à lui, peut-être le plus heureux des trois, de s'informer de ses actions.

LA VEUVE DU RÉGENT

(1735-1749)

En 1735, la veuve du régent se réfugia chez les dames de la Visitation de Chaillot ; elle avait son pavillon particulier, adossé au mur de clôture du couvent. Née en 1677, Françoise-Marie de Bourbon, dite *M^{lle} de Blois*, était fille légitimée de Louis XIV et de *M^{me} de Montespan*. Douée d'infinitement d'esprit, mais d'un orgueil excessif, *petite fille de France jusque sur sa chaise percée*, dit crûment Saint-Simon, tenace à l'extrême dans ses volontés, paresseuse à l'excès et très superstitieuse, on la disait néanmoins vertueuse ; mais il faut reconnaître que sa vertu peu aimable n'avait pas eu le don de retenir son trop volage mari, qui, pour cause, l'avait surnommée *M^{me} Lucifer*. C'est peut-être ici le cas de dire, en modifiant légèrement le proverbe, que, *quand M^{me} Lucifer devint vieille, elle se fit ermite*, car *M^{me} d'Orléans* était bien proche de la soixantaine quand elle rechercha le voisinage de nos pieuses Visitandines, auxquelles, malgré son caractère bizarre, elle fit beaucoup de bien. Elle passa de vie à trépas le 4^{er} février 1749.

Ici semble devoir s'arrêter la liste des personnages marquants, reines, princesses, duchesse et autres dames ou filles nobles, qui vinrent se réfugier au couvent aristocratique de la Visitation de Chaillot.

Vers le milieu du règne de Louis XV, la maison semble périlcliter, et nous ne trouvons plus rien de particulièrement intéressant à signaler pour son histoire. Comme personnel, au temps de sa prospérité, elle comptait en moyenne trente religieuses professes, cinq à six sœurs converses,

deux ou trois novices, deux aspirantes, deux sœurs tourières et une vingtaine de pensionnaires.

La communauté, qui avait trois autres maisons à Paris, fut supprimée en 1791, et une partie de ses biens fut vendue. Les bâtiments du couvent, devenus propriété particulière, furent démolis en 1810, et sur leur emplacement on creusa les fondations du palais du roi de Rome, palais destiné au fils de l'empereur, mais que les événements politiques ne permirent pas de continuer ; l'emplacement du palais du roi de Rome, demeuré à l'état de terrain vague et complètement bouleversé, fut longtemps désigné sous le nom de *rampes de Chaillot*. Louis XVIII projeta d'y élever un monument grandiose en souvenir de la prise du fort du Trocadéro par son neveu le duc d'Angoulême. La butte en prit le nom, mais le monument ne s'éleva pas. Ce ne fut qu'à l'approche de l'Exposition universelle de 1867 qu'on se décida enfin à aplanir le sommet du coteau et à niveler les pentes, pour construire l'escalier gigantesque que nous avons vu jusqu'à l'approche de l'exposition de 1878, exposition qui nous a enfin valu le palais actuel et ses verdoyants et pittoresques abords.

JOURNAL DU MONASTÈRE ROYAL DE LA VISITATION DE CHAILLOT

Note. — Sous cette rubrique, nous classons chronologiquement les principaux faits, parmi lesquels on en trouvera un assez grand nombre qui n'ont pu trouver place dans nos pages précédentes (1).

1651 (12 mai). — Henriette de France achète le château de Chaillot aux héritiers du maréchal de Bassompierre, pour y établir un nouveau monastère de la Visitation des Filles Sainte-Marie. Quand les sœurs vinrent dans la maison, elles la trouvèrent remplie de peintures profanes ; mais leur naïveté et leur modestie les empêchèrent d'y voir ce qu'elles avaient d'inconvenant. Ce ne fut que quelque temps après qu'on se décida à les couvrir ou à les faire disparaître.

1652 (19 janvier). — L'autorisation de l'établissement du monastère est enregistrée au Parlement de Paris.

1652. — Les batailles de la fin de la Fronde obligent nos premières visitandines à se retirer dans la ville ; on en laisse trois pour garder la maison.

1652. — La duchesse de Nemours, petite-fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, se retire avec ses deux filles, à la Visitation de Chaillot, après la mort tragique de son mari.

1652 (fin). — Le marquis de Richelieu enlève la fille aînée de *M^{me} de Beauvais*, première femme de chambre et confidente d'Anne d'Autriche.

1656 (septembre). — Les visitandines de Chaillot obtiennent du roi l'amortissement complet de leur propriété et la confirmation du droit de haute justice qui leur avait été accordé dès 1653.

1657 (janvier). — Marie et Hortense Mancini,

(1) Ragotzky était depuis longtemps membre de la Toison d'or.

nièces de Mazarin, quittent la Visitation de Chaillot, où elles avaient été pensionnaires pendant deux ans, pour rentrer à la cour.

1657. — Mort de Marguerite-Thérèse Ranchin, veuve Vanel, qui avait fait à ses frais transformer en chapelle de la Vierge un pavillon situé au bas du jardin, à plus de cent marches au-dessous des bâtiments du couvent. La veuve Vanel, qui n'avait été que novice, reçut le voile le jour de sa mort.

1658. — Séjour pendant un an, au monastère de Chaillot, de la princesse Louise, palatine de Bavière, nièce de Henriette de France.

1659. — Henriette de France reçoit le bref de la béatification de saint François de Sales.

1659 (22 juin). — Mort, à l'âge de trente-six ans, de sœur Marie-Christine-Emmanuelle de Mortemart, fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, gouverneur de Paris, et sœur aînée de M^{me} de Montespan, de M^{me} de Thianges et de la célèbre abbesse générale de l'abbaye et ordre de Fontevraud.

1661 (fin). — Prise d'habit de Jeanne-Thérèse-Angélique de Mesmes, fille d'Antoine de Mesmes, ancien prévôt des marchands et président à mortier ; en présence de trois reines : Anne d'Autriche, Henriette de France et Marie-Thérèse. Sœur J.-T.-A. de Mesmes mourut à Chaillot, le 18 janvier 1709, âgée de soixante-trois ans.

1665 (janvier). — Mort de M^{lle} de La Fayette, supérieure, belle-sœur de la comtesse de La Fayette, si connue par ses écrits.

1666 (20 janvier). — Le jour même de la mort d'Anne d'Autriche, M^{lle} Claire-Angélique de Beauvais, première femme de chambre en survivance et amie de la reine défunte, se retire à la Visitation de Chaillot, où trois fois elle fut élue supérieure, et mourut le 23 novembre 1709, âgée de soixante et onze ans.

1666. — M^{me} de Motteville, confidente intime d'Anne d'Autriche et auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire* de cette reine, se retire à la Visitation de Chaillot, dont elle est nommée *bienfaitrice séculière*.

1669 (10 septembre). — Mort d'Henriette de France, fondatrice du monastère où elle avait souvent vécu depuis 1653 environ.

1669 (16 novembre). — Bossuet vient prononcer la magnifique oraison funèbre d'Henriette de France, en présence des principaux personnages de la cour.

1671 (février). — M^{le} de La Vallière se réfugie au monastère de Chaillot ; Louis XIV vient l'y chercher et l'oblige à revenir à la cour.

1674 (avril). — M^{le} de La Vallière se retire pour la seconde fois à la Visitation de Chaillot, d'où elle part le 20 avril, pour entrer aux Carmélites de la rue Saint-Jacques.

1678 (fin février). — La duchesse de Noailles, mère du futur cardinal archevêque de Paris et ancienne dame d'atour d'Anne d'Autriche, se retire au couvent de Chaillot, après la mort de son mari, et y reste pendant quelque temps.

1680 (29 janvier). — La reine Marie-Thérèse visite le monastère et assiste aux offices de la fête de saint François de Sales.

1680. — Le second marquis de Richelieu, suivant le mauvais exemple de son père, enlève

la fille d'Hortense Mancini, nièce de Mazarin.

1684 (21 novembre, fête de la Présentation). — Bourdaloue vient prêcher.

1686 (mai). — Les visitandines de Chaillot obtiennent le droit de moyenne justice.

1686 (30 décembre). — Bourdaloue prononce, en présence de François de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, le sermon de profession de M^{lle} Marie-Gabrielle de Frémont, fille du bienfaiteur du couvent, garde du trésor royal. Sœur M. G. de Frémont mourut à Chaillot le 22 décembre 1713.

1689 (26 février). — Jacques II devant partir le surlendemain, pour tenter de reconquérir son royaume, vient faire ses adieux aux religieuses de la Visitation de Chaillot.

1689 à 1718. — Marie d'Este, reine d'Angleterre, femme de Jacques II, fit dans cet espace de temps de nombreuses retraites au monastère de Chaillot, qu'elle combla de bienfaits.

1689. — Marie d'Este remet le voile à M^{lle} Marie-Beatrice de Lévis, qui mourut à Chaillot le 7 février 1720.

1691 (20 février). — Bourdaloue fait un sermon de profession pour une jeune fille noble, à laquelle Marie d'Este remet le voile (1).

1692 (24 novembre). — La mère Priolo, supérieure, les sœurs Claire-Angélique de Beauvais, Marie-Constance Gobert et Marie-Elisabeth Le moine sont appelées à Saint-Cyr par Louis XIV et M^{me} de Maintenon pour organiser cette maison naissante. M^{me} de Maintenon vient elle-même les prendre en carrosse au couvent de Chaillot. La mère Priolo, fille du diplomate et lettré de ce nom, resta seize mois à Saint-Cyr.

1693 (22 août). — Les visitandines obtiennent le droit de basse justice et l'union du fief dit de Longchamp à celui de Chaillot.

1694 (fin mars). — M^{me} de Maintenon, reconnaissante, ramène elle-même de Saint-Cyr la mère Priolo et la sœur Claire-Angélique de Beauvais.

1695. — La princesse Conti, petite-fille du grand Condé, remet le voile à une jeune fille noble. Dom Thomas de Champigny, supérieur des barnabites de Passy, prononce le sermon de vêtiture. Il est bon de rappeler, à cette occasion, que les barnabites de la paroisse de Passy venaient souvent officier chez les visitandines de Chaillot.

1696 (fin août). — Bourdaloue vient prononcer le sermon de profession de M^{lle} Marie-Charlotte Chassepot de Beaumont, fille d'un conseiller à la Grand'Chambre du Parlement de Paris ; ce fut encore la reine d'Angleterre, Marie d'Este, qui remit le voile. Sœur M.-C. de Beaumont mourut à Chaillot au mois d'août 1721.

1698. — Mort de Louise-Antoinette Colbert, supérieure, sœur du célèbre ministre.

1698. — Il y eut à la Visitation de Chaillot, dans le courant de cette année, une cérémonie des plus touchantes. M^{sr} Gabriel de la Roquette, évêque d'Autun, y donna solennellement la con-

(1) On trouve ce sermon dans les œuvres complètes de Bourdaloue, mais sans le nom de la jeune professe.

bruelle de Durfort de Lorges, fille du maréchal de Lorges. Elle avait été supérieure pendant vingt-quatre ans.

1767 (17 février). — Mort de Marie-Thérèse de Bullion, religieuse, fille de Ch.-Denis de Bullion, prévôt de la ville, prévôté et vicomté de Paris, et sœur de la duchesse d'Uzès.

LISTE DES SUPÉRIEURES

L'élection était triennale et renouvelable, et se faisait généralement le jour de l'Ascension.

Hélène-Angélique Lhuillier. De 1651 au 25 mars 1655, jour de sa mort; avait été supérieure au couvent de la rue Saint-Antoine, avant de venir à Chaillot.

Louise-Angélique Motier de la Fayette. De 1655 à 1661.

Marie-Elisabeth de la Sourdière. De 1661 à 1664.

Louise-Angélique Motier de La Fayette, réélue en 1664, mourut en janvier 1665.

Anne-Marie Bolain. De 1665 à 1671.

Madeleine-Eugénie Bertaut, sœur de Mme de Motteville. De 1671 à 1673, date de sa mort.

Françoise-Angélique Priolo. De 1673 à 1679. Était l'aînée des trois filles du savant Priolo qui avait rempli diverses missions et écrit en latin une histoire de France allant de 1644 à 1664.

Louise-Antoinette Colbert, sœur du célèbre ministre. De 1679 à 1682. Mourut en 1698.

Françoise-Angélique Priolo (3^e fois). De 1682 à 1685.

Marie-Louise Croiset. De 1685 à 1691.

Françoise-Angélique Priolo (4^e et 5^e fois). De 1691 à 1695. Pendant ce temps passa seize mois à Saint-Cyr pour organiser cette maison naissante, et fut alors remplacée par Anne-Elisabeth Mouffe. La mère Priolo mourut le 31 mars 1710.

Claire-Angélique de Beauvais. Du 29 mars 1695 à 1703.

Marie-Constance Gobert. De 1703 au 27 octobre 1706, date de sa mort.

Claire-Angélique de Beauvais, réélue pour la 4^e fois le 9 novembre 1706, mourut supérieure le 28 mars 1709.

Anne-Elisabeth Mouffe (2^e fois). De 1709 à 1715. Mourut le 4 novembre 1719.

Anne-Charlotte Bochart de Saron. De l'Ascension de 1715 au 16 mai 1718.

Catherine-Emmanuelle de Richebourg. De l'Ascension de 1718 à 1720.

Anne-Charlotte Bochart de Saron (2^e fois). De 1720 à juillet 1725.

Jeanne-Françoise Le Vayer. De juillet 1725 au 3 juin 1725, date de sa mort. Née en 1683, elle était fille d'un maître des requêtes, intendant du Bourbonnais, et, de plus, savant écrivain jurisconsulte.

Anne-Charlotte Bochart de Saron (3^e fois). De juin 1725 à 1728. Mourut le 31 juillet 1729.

Catherine-Emmanuelle de Richebourg (2^e fois). De juin 1728 à 1731. Mourut le 7 juin 1738.

Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges, fille du maréchal. De 1731 à 1737.

Marie-Séraphine Damiette. De 1737 à 1740.

Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges (2^e fois). De 1740 à 1746.

Marie-Séraphine Damiette (2^e fois). De 1746 à 1749.

Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges (3^e fois). De 1749 à 1755.

Marie-Séraphine Damiette (3^e fois). De 1755 à 1758.

Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges (4^e fois). De 1758 au 23 décembre 1763, jour de sa mort. Avait été vingt-quatre ans supérieure.

Marie-Séraphine Damiette (4^e et 5^e fois). De la fin de 1763 à l'Ascension de 1770. Mourut le 8 août 1770, âgée de soixante-huit ans.

Anne-Madeleine Chalmette. De 1770 à 1776.

Marie-Gabrielle Roslin. Supérieure de 1776 à 1779, au moins.

PRINCIPALES INHUMATIONS (1)

Les cœurs des Stuarts étaient déposés sur la tribune du chœur de l'église, et le caveau mortuaire des autres personnages et des religieuses était sous l'église.

Note. — Le recueil des *Lettres circulaires* de la Visitation de Chaillot, que possède la Bibliothèque Nationale, s'arrêtant à 1779, et les différentes maisons de la Visitation auxquelles je me suis adressé n'en possédant pas également de postérieures à cette date, il m'a été impossible d'établir la liste des supérieures des onze dernières années.

Marie-Christine-Emmanuelle de Mortemart, religieuse. 22 juin 1659. Fille de Gabriel de Rochecouart, duc de Mortemart, gouverneur de Paris, et sœur aînée de Mme de Montespan, de Mme de Thiangès et de l'abbesse générale de Fontevraud.

Mme Cognet, première femme de chambre et amie de la reine d'Angleterre, Henriette de France. 30 juin 1659.

Henriette de France, fille de Henri IV et veuve de Charles I^{er} d'Angleterre. Fondatrice du monastère, 16 novembre 1669. Son cœur et ses entrailles.

Charles II, Stuart, roi d'Angleterre, fils aîné de la précédente. 1685. Son cœur.

Louise-Antoinette Colbert, supérieure. Sœur du célèbre ministre. 1698.

Jacques II, roi d'Angleterre, 1704. Son cœur.

Gui-Aldonce de Durfort, duc de Lorges, maréchal de France et neveu de Turenne. 17 novembre 1702. — Sa femme, Geneviève de Frémont fut inhumée auprès de lui le 9 septembre 1727. — Leur fille, Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges, qui avait été supérieure du couvent pendant vingt-quatre ans, fut mise auprès d'eux, le 24 décembre 1763.

Geneviève Durand, femme de Nicolas de Frémont, garde du trésor royal. 19 août 1763. Son cœur. Était la mère de la maréchale de Lorges et contribua, ainsi que son mari, à la reconstruction de l'église. — Sa seconde fille, Marie-Gabrielle

(1) Nous croyons devoir republier cette liste, sans laquelle notre monographie serait incomplète.

un roman moderne. La riche et puissante famille fut au comble de la fureur jusqu'à ce que, n'ayant rien de mieux à faire, elle se résigna.

PHILIPPE-ÉGALITÉ
PROMENADE A BAGATELLE

Mme d'Abrantès nous apprend que Mme de Genlis fit impression sur le duc de Chartres à l'Opéra, où elle dansait un quadrille. Chaque couple formait un proverbe. Le duc de Chartres et quelques-uns de ses amis mirent sous la peau d'un gros chat un petit Savoyard qui vint miauler au milieu des danseurs et fut écarté à coups de pied. Les miaulements se changèrent en pleurs. Les spectateurs s'élevèrent contre la cabale. C'est ce soir-là que le duc tomba amoureux de la comtesse. Elle était en paysanne, avec une robe de taffetas broché rose sur rose, le corset semblait à peine retenir une chemise de batiste. La tête était coiffée d'une rose au milieu d'une touffe de gaze d'argent et de petites plumes (1).

Quelles furent ensuite leurs relations ? Dans ses *Mémoires*, le comte de Clermont-Gallerande, cité par de Sévelinges (p. 198), affirme que Mme de Genlis fut la maîtresse du duc. Miss Burney, la romancière anglaise sur qui peut-être nous reviendrons, car elle aussi appartient à Passy, a des doutes. Elle trouve en Mme de Genlis la plus délicieuse et la plus accomplie Française qu'elle ait jamais rencontrée. Mais peut-on se lier avec elle ?

« Hélas ! dit miss Burney, que faire ? on s'élève contre elle avec tant d'universelle violence et j'ai si peu de preuves de son innocence, j'en suis intérieurement si peu convaincue par ce que j'observe de sa conduite, de ses manières et de sa conversation, que je n'ose me risquer à une correspondance avec elle. Mais si elle est l'amante du duc de Chartres, que de points obscurs ! Pourquoi ne reste-t-elle pas au Palais-Royal ? Le prince est jeune, il n'est pas fidèle, elle l'abandonne et s'enferme à faire des éducations (2). »

Mrs Pilkington (*Memoirs of celebrated female characters*, Londres, 1804) dit : « Il n'est pas aisé de supposer qu'une femme qui a peint la vertu sous des couleurs si aimables puisse en même temps marcher dans la voie du vice. »

Mme d'Oberkirsh se prononce : « Les intimités du duc de Chartres avec Mme de Genlis ne sont un secret pour personne et il ne s'en tient pas à elle seule. » — Mme d'Oberkirsh se souvient d'avoir dérangé à la Folie-Sainte-James, près de Bagatelle, un couple amoureux : c'étaient le duc d'Orléans et Mme de Genlis. « Ils étaient censés brouillés, par respect pour Mme la duchesse d'Orléans, qui l'avait obtenu à force de larmes, et ils furent bien contrariés de nous voir là. Son Altesse Sérénissime avait demandé le huis-clos du jardin. M. de Sainte-James le lui avait promis. Le concierge laissa entrer par erreur. Le prince nous salua assez poliment ; la dame prit un air superbe et

releva la tête en nous regardant fixement comme une impératrice. Je la revis le soir, je ne sa plus où, avec son éternelle harpe, qu'elle traînait partout à sa suite. Elle sembla ne point reconnaître et sa hauteur ne s'abaissa pas devant ce souvenir (1). »

LES ENNEMIS DE MADAME DE GENLIS

Comment l'apprécieraient ceux de ses contemporains qui ne furent pas amoureux d'elle ?

En général, ils la détestèrent. Elle eut peu d'ennemis, tour à tour ou ensemble, les aristocrates, les républicains ; les jolies femmes, dont elle disait du mal ; les laides, qui n'aimaient pas les jolies femmes ; les coquettes, qui l'appelaient prude ; les vertueuses, qui l'accusaient de légèreté. Elle eut aussi, parmi ses ennemis, ses anciens amis.

Sa tante, Mme de Montesson, ne l'aimait pas. Est-ce étonnant ? elle l'appelait sa *tantân*. Mme de Barbantane, comme elle dame du Palais Royal, lui voulait mal de mort. Rien de surprenant ; elle disait : « Mme de Barbantane a un air d'un rouge éclatant. » — Comment l'abbé Raynal lui eût-il voulu du bien ? elle le qualifiait de « vieil libertin apostat ». Elle insultait, on l'injurait.

Il courut sur elle, dans les salons, des énigmes en vers qu'on ne peut trop citer en entier.

Au physique je suis du genre féminin.
Mais au moral je suis du genre masculin.

« Les œuvres de Genlis se vendent plus qu'il ne vaut..., » etc.

Aujourd'hui prude, hier galante.
Tour à tour folle et docteur,
Genlis, douce gouvernante,
Deviendra dur gouverneur,
Et, toujours femme charmante,
Saura remplir son destin :
On peut bien être pédante
Sans cesser.

Mme d'Oberkirsh (2) l'appelle « une manie de vaniteuse, femme à sentences, femme qui quit son grand habit pour les culottes d'un pédagogue. Elle ajoute (3) : « Décidément ces jeunes princes d'Orléans ont un gouverneur un peu singulier. Il tient trop de la gouvernante et il n'oublie ses jupons que lorsqu'il devrait s'en souvenir. »

Quand elle entre dans certains salons, les hommes causent d'elle presque tout haut avec des rires malveillants (4). On la représente, en caricature armée d'un sucre d'orge et d'une férule. Lacroix, familier du Palais-Royal, écrit sur elle :

Change donc, ma fille,
Ta plume en aiguille,
Brûle ton papier ;
Il faut te résoudre
À filer, à coudre ;
C'est là ton métier.

Mme de Staël s'étonne que le vin de Sillery soit bon, portant le nom de la marquise. Il vaut mieux

(1) D'Abrantès, *Salons*, p. 444.

(2) Cité par miss Kavanagh. *English women of letters*, p. 48 (Tauchnitz).

(1) *Mém.*, t. II, p. 312.

(2) *Mémoires*, t. II, p. 61.

(3) *Id.*, p. 260.

(4) Mme d'Abrantès, *Salons*.

que mentionner les outrages du comte dans ses *Mémoires*. Rivarol lui fit une harangue : « Il n'aimait, disait-il, que les ononcs. » Louis XVIII dira d'elle : Si taïen politique est beaucoup trop homme, Genlis est un peu trop femme. » Sir Ch. appelle : « une vieille sorcière menteuse et de marcher sur des ressorts... » etc., etc.

SES RARES AMIS

« concert de vitupérations, il y a quelques ges favorables. Grimm (1) trouve en elle le Locke, le génie de Rousseau, l'âme de et la naïveté de Gessner. Buffon lui écrit en janvier 1780 : « Je ne suis plus amant de ; je la quitte pour vous, Madame. Elle que former des corps et vous faites des ie la mienne n'est-elle de cette heureuse .. Pardonnez-moi, Madame, ce moment et d'amour. » Le 21 mars 1787, il l'appelle adorable et noble fille ».

« Les la compare à Fénelon, la préfère à Sévigné et de La Fayette. Un M. Anatole dublon lui dédie en rimes un roman : *la du Rhône*, 1814.

« Vous dont la plume éloquent, Genlis, qu'on admire et qu'on vante aux champs, à la ville, à la cour, vous peint l'innocence et l'amour...

LA POSTÉRITÉ

« ense-t-on d'elle depuis ?

« On lui reproche d'avoir écrit en bavarde orale, ce qui prouve toute son imagination à suppléer à l'expérience par le à dissenter sur tout-dire.

« *s from the Times* (1857) : « Elle semble paré sa mauvaise conduite par un grand nner à ses élèves les meilleurs principes. » d'épithètes qu'on trouve accolées à son quette, prude, pédante, vaniteuse, dévote, rouillonne, fantasque, évaporée, écervelée, avarde, querelleuse, hypocrite, intrigante, ie, énigmatique, et, pour tout dire : fin

« sur elle un sonnet joli, et doublement int pour nous, puisqu'il fait passer devant Mme de Lamballe, vision plus gracieuse :

« neige, dans un traîneau dont une rêne or, et dont l'autre est d'argent, montrant son clair e et le satin duveté de sa chair. Lamballe, assise à côté de la reine.

« rait que le vent furieux les entraîne irreau de velours épais, garni de vair ; volent dans la blancheur de l'après-hiver. lop des petits chevaux noirs de l'Ukraine.

« est orgueil, amour, fête, éblouissement ce groupe de sœurs, glorieux et char-mant. beaux grenadiers du régiment de Flandre

« ent cet éclair de jeunesse et de lys, regards d'enfant et cet accord si tendre ; s folles... dit Mme de Genlis (2).

« resp. litt., janvier 1780. éodore de Banville, *les Exilés*.

RÔLE LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET VIEILLESSE
DE MADAME DE GENLIS

Nous n'insisterons pas sur l'éducation des princes d'Orléans. Sainte-Beuve a fait sur Mme de Genlis *institutrice* l'article définitif. La part qu'eut la faction d'Orléans à la Révolution française appartient à la grande histoire. Mais le journal de Mme de Genlis donne quelques détails datés de Chaillot, des filles Sainte-Marie ou de Passy (1^{er} septembre 1789), sur la vie des princes pendant qu'ils habitaient le château de Boulaivilliers.

Passy, 5 octobre. — Le lundi 5 octobre, le duc d'Orléans fait dire à ses fils de quitter Versailles sur-le-champ et de passer par la route de Saint-Cloud à cause de la foule. « Nous sommes arrivés à Passy, écrit M. Le Brun, vers trois heures et quart. Les princes sont aussitôt montés chez leur amie, qui les attendait pour dîner, car on a servi tout de suite. » Mme de Genlis insère cet article dans le *Journal de l'éducation*, parce que, dit-elle en note, dans les dépositions calomnieuses du Châtelet contre Mgr d'Orléans, il était dit que ce jour-là elle conduisait à la séance les enfants de Mgr d'Orléans. Or, elle était restée à Passy, dit-elle, et cela doit être vrai.

Passy, journées des 5 et 6 octobre. — Mme de Sillery était avec ses élèves sur la terrasse de la maison de Passy qu'ils occupaient, pour voir passer les brigands qui allaient à Versailles le 5 octobre. Elle y était le jour où le malheureux Louis XVI se rendit à l'Hôtel de Ville. Il se tenait sur cette terrasse les propos les plus offensants pour la reine et pour Mme la princesse de Lamballe. Ces propos furent entendus par plusieurs personnes (1). Les *Mémoires* de Rivarol (2) parlent des émissaires du duc d'Orléans, qui les envoyait de Passy, où Mme de Genlis partageait en ce moment sa sollicitude et ses alarmes. Des courriers lui rapportaient de minute en minute les nouvelles du château. On prétendit l'avoir vu à Versailles sur l'escalier de marbre.

D'Allonville n'est pas d'accord avec Rivarol (3). « Le duc était, dit-il, chez Mme de Buffon, à Passy ; l'alibi suffit pour annihiler l'accusation. » Mais ce qui gâte l'alibi, c'est qu'il y en a plusieurs. Le duc a l'air d'avoir été, ce jour-là, un peu partout à la fois : à Paris, dit-il lui-même, retenu par un travail. Mais quelqu'un l'a vu au bois. Un M. Cosnier l'a aperçu du côté de Neuilly, vêtu de gris et suivi de deux jockeys en rouge. Il l'a d'abord pris pour un boucher. Il est sûr de l'avoir reconnu (4). Weber (5) rapporte que les roués du Palais-Royal, les Lacroix, les Sillery, les Ducrest et plusieurs autres personnages subalternes, la Genlis, sœur de Ducrest, furent sur pied toute la nuit au milieu

(1) *Mémoires* du marquis de Clermont-Gallerande, cités par Sévlinges. — Dentu, 3 vol. in-8.

(2) Collection des *Mém. relatifs à l'Hist. de France*.

(3) *Mém.*, vol. III, p. 59.

(4) Voir la fin de l'appel au tribunal de l'opinion publique du rapport de Chabrand. — Genève, 1791.

(5) *Mém.*, vol. I, p. 443. Collect. des *Mém. relatifs à la Révolution française*.

de la canaille, qu'ils enivraient de toutes les manières (5 oct. 1789). Dans une note du *Journal de l'éducation*, Mme de Genlis écrit : « Dans cette procédure (du Châtelet), des témoins prétendaient avoir entendu affirmer que je tenais à Passy des assemblées de députés, etc., tandis qu'il est de fait, et que des gens de M. de Boulainvilliers, restés dans cette maison, le concierge, sa femme, les frotteurs, ont déposé cette vérité, qui est que, pendant tout le temps que j'ai passé à Passy, je n'ai reçu de députés que M. d'Orléans et M. de Sillery, qui n'y est venu que trois ou quatre fois, et M. de la Touche, chancelier de M. d'Orléans. »

Mme de Genlis chargea les journaux de désavouer les propos attribués au duc de Chartres, qui aurait dit à M. de Barbantane à Versailles : « Il faut mettre les aristocrates à la lanterne. » Elle invoqua le témoignage de M. de Barbantane, qui dit n'avoir rien entendu, et de M. Le Brun, qui ne rougit pas de répondre qu'il ne voulait pas se faire imprimer.

SOUS L'EMPIRE ET LES RESTAURATIONS FIDÉLITÉ AUX PRINCIPES

Quels qu'aient été l'influence et le rôle de Mme de Genlis, elle ne semble pas avoir eu des principes politiques bien solides. Elle se fit faire un médaillon d'une pierre de la Bastille, elle dansa de joie dans les jardins du Palais-Royal pour célébrer la liberté conquise, elle envoya en don patriotique à Mme Pajou une toilette d'argent. Elle abhorra ensuite la Révolution et admira l'empereur, qui lui donna une pension et un logement à l'Arsenal. A la Restauration, elle offrit ses services à Louis XVIII, qui les refusa. De Sévelinges dit qu'elle se tourna du côté du duc d'Orléans et de la princesse Adélaïde, qui lui firent une pension et allèrent la voir ou la reçurent de temps en temps ; mais Sévelinges est égaré par la haine. Mme de Genlis se loue beaucoup de ses anciens élèves, envoie à Mme Adélaïde une descente de lit en plumes de paon (1) ; le duc d'Orléans lui présente la duchesse. « Cette princesse s'avança, elle me fit l'honneur de m'embrasser. Il y a deux choses, dit-elle, que j'aime passionnément : vos élèves et vos ouvrages. »

Mme de Genlis donne le nom des personnes qui viennent la voir. C'est, avec Mme Récamier, la générale Moreau, M. de Courchamp, M. Valéry, le chevalier d'Harmensen, Anatole de Montesquiou qui lui envoie des vers ; presque tous ont des places auprès du duc et de la duchesse d'Orléans, et Mme de Genlis ne parle pas d'eux pour se faire valoir. Elle ne mentionne pas leurs titres.

CHAILLOT

Le duc d'Orléans lui-même lui fait des politesses aimables, lui envoie du pain d'épices de Reims, une énorme provision. « Malgré ma tempérance naturelle, je n'ai pu résister à ce doux souvenir

de ma jeunesse ; j'avais diné et j'ai mangé deux ou trois pains d'épice qui m'ont donné pendant plusieurs jours d'assez vives coliques ; mais j'en suis pas moins reconnaissante — c'est gentil, cela — d'un envoi charmant qui m'a fait tant de plaisir. »

Mme de Genlis eut cette petite indisposition, 10, rue de Chaillot, dans la maison du Dr Canuet, que Ladvocat, le libraire, lui avait indiquée. Elle y passa quatre mois. Mme de Genlis décrit la maison. De Sévelinges lui fait un grief de ses détails inutiles ; nous ne l'imiterons pas. « La maison est dans l'enceinte de Paris, mais tellement à une de ses extrémités qu'on peut se croire à la campagne. Elle est agréablement située et composée de deux pavillons séparés par une jolie cour ombragée par des tilleuls. De là quelques marches conduisent à un jardin ravissant tout en arbres verts formant des allées découvertes et des berceaux... Mme de Choiseul se charge de mes promenades et vient me conduire au bois de Boulogne, à Passy et dans certains lieux déserts que je ne reconnais pas, parce que, depuis que je les ai parcourus, tout y est changé ; des grands arbres abattus, laissant à nu un terrain immense, permettent de découvrir le plus ravissant point de vue... Mme de Choiseul faisait arrêter la voiture et nous causions avec délices pendant plus de quatre heures (1). »

Mme de Genlis dit que la maison de santé est celle du Dr Canuet (avec un 1). Mais l'*Almanach* des 25.000 adresses porte : Canuel, maison de santé, rue de Chaillot, 10. — Pour Canuet il donne : Canuet, Victor, médecin attaché à la maison de retraite de Sainte-Périne, etc., etc. — Mme de Genlis a dû confondre la fin des deux noms. Elle pouvait connaître le médecin de Sainte-Périne, où elle pensa un instant entrer avec son gendre Valence. De Sévelinges dit qu'elle renonça à ce projet parce qu'elle ne crut pas pouvoir rencontrer, parmi les vieillards galants de l'asile, un soupireux digne d'elle.

DERNIERS JOURS ET MORT DE MADAME DE GENLIS

Miss Opie, qui passe à Paris, nous donne quelques détails sur les derniers jours de Mme de Genlis (1) : « Nous allâmes voir la comtesse de Genlis ; elle nous reçut amicalement. C'est vraiment une jolie vieille femme de 87 ans (2), très simple. Pas de *smartness* ni d'affectation. Elle reçoit beaucoup de monde... »

Quelques semaines après, le journal de Miss Opie porte (31 décembre) : « M. Moreau vint m'annoncer que la pauvre Mme de Genlis fut le matin trouvée morte dans son lit. » — 2 janvier : « J'allai voir la pauvre Mme de Genlis dans son cercueil, par bonheur j'arrivai trop tard. Je fus présentée à quelques-uns de ses amis... Je promis d'aller à son enterrement. » Il eut lieu le 4 janvier. « J'allai avec les personnes en deuil assemblées pour les funérailles de la pauvre Mme de Genlis. Le maréchal Gérard me fut présenté. Le soir j'allai chez La Fayette comme d'habitude et fus présentée à beaucoup de monde. »

(1) « J'aimais à penser, dit-elle, qu'elle foulerait aux pieds chaque jour le symbole et l'attribut de l'orgueil. »

(2) P. 333 et suiv. *Mém.*, Ollendorff, 1843.

ORAISON FUNÈBRE

Dans un article nécrologique qui eût pu attendre quelques années, celui qu'on nomme souvent le *bon* Jules Janin appelle Mme de Genlis : femme errante, muse à pied, amphibie, tricoteuse de romans, qu'on croyait morte depuis cent ans, mais qui râlait encore dans la boutique de l'avocat. Il la nomme aussi : paradoxe en jupons, vieille femme proluxe, sempiternelle, vieille barbouillée de tabac, fantôme en robe feuille morte, pédante au doigt taché d'encre, etc. ; et, dans un élan : « Fi ! s'écria-t-il, l'abominable odeur de vieille encre et de musc... Elle rendit dans un asthme suprême une âme éventée et un esprit de bois blanc. »

MONT VALÉRIEN

Mme de Genlis fut enterrée au Mont Valérien, « cimetière de luxe et de rencontre, dit J. Janin, à côté de *La Contemporaine*, femme d'un autre temps, sa contemporaine ».

On lit dans le *Journal* de Raikes (1831-1847, London, 1856) : « L'une des tombes les plus négligées parmi les tombes ouvertes au Mont Valérien, quand on fit les fortifications de Paris, était celle de Mme de Genlis. »

Elle a écrit quatre-vingts ouvrages ; des histoires de la littérature française, qui se disent complètes, ne mentionnent pas son nom, — oubli mérité. Elle avait, en un style indifférent et pâle, mis la civilité non puérile, mais honnête, en proverbes, dialogues, comédies, drames, la piété en devises, l'histoire en roman, le roman en sermon, et la morale à toutes sauces bien fades.

EDMOND WAHL.

LE CHATEAU DE LA MUETTE

On a donné plusieurs étymologies sur ce nom de Muette. Certains auteurs prétendent que ce nom vient de meute de chasse, parce que c'était un endroit où l'on réunissait tous les chiens de chasse que le roi avait à sa disposition quand il voulait chasser dans le bois de Boulogne. Il existait, en effet, autrefois, dans les forêts destinées aux chasses royales, des bâtiments que la tradition dit avoir servi à cet usage et que l'on appelait des *muettes*. D'autres prétendent que l'on avait donné ce nom à cette résidence parce que c'est là que nos rois venaient abriter leurs amours, le nom de Muette signifiant, dans ce cas : lieu discret, endroit où l'on n'est troublé par personne.

On a donné une explication plus récente et qui semble aussi vraisemblable que les deux premières : ce château n'était autrefois qu'une simple maison que les souverains avaient fait élever au milieu du bois de Boulogne pour y garder les *mues* des cerfs, c'est-à-dire les bois qu'ils perdent à l'automne,

et pour y mettre les faucons servant à la chasse lorsqu'ils étaient en *mue*. Or, on sait qu'en terme de fauconnerie on appelle ces sortes d'abris des *muettes*. De là le nom qui resta au petit château, d'abord simple rendez-vous de chasse, qui fut construit au XVII^e siècle et qui devint une résidence royale au commencement du XVIII^e siècle par les soins de Philippe d'Orléans.

Nous n'avons pas la prétention d'imposer l'une ou l'autre de ces étymologies ; nous laissons à de plus autorisés que nous le soin de faire un choix entre ces différentes définitions.

Quoi qu'il en soit, le château qui nous occupe est situé sur le territoire de Passy, à l'entrée même du bois de Boulogne, sur l'emplacement d'un ancien rendez-vous de chasse.

La Muette fit partie du domaine de Marguerite de Valois (1), reine de Navarre. Toutes les chroniques de l'époque ont parlé de la galanterie de cette princesse. Il est inutile de la rappeler ici ; nous nous contenterons seulement de citer un passage de Tallemant des Réaux concernant l'originalité de ses costumes, dont il dit :

« Elle faisait faire ses quarrures et ses corps de juppe beaucoup plus larges qu'il ne falloit, et les manches à proportion.

« Pour se rendre plus belle de taille, elle faisoit mettre du fer blanc aux deux côtés de son corps pour élargir la quarrure. Il y avoit bien des portes où elle ne pouvoit passer. Elle avoit un moule un demi-pié plus haut que les autres et estoit coiffée de cheveux blonds, d'un blond de filasse blanchie sur l'herbe. Elle avoit été chauve de bonne heure. Pour cela elle avoit de grands valets de pié blonds que l'on tondait de temps en temps. »

Malgré toutes ses excentricités, elle ne dépassait jamais la mesure des convenances. Elle aimait s'entourer de savants et de lettrés, et rien ne lui était plus agréable à table que de les entendre discourir.

Lorsque le roi voulut dissoudre son mariage pour les beaux yeux de Mme de Beaufort, elle refusa toujours énergiquement, pensant que, si elle y consentait, ce serait porter atteinte à sa propre dignité et à l'honneur de la couronne ; mais elle avait assez de tact et de sens politique pour se plier aux nécessités d'Etat. Sa tendresse pour le jeune Dauphin, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, le démontra bien. « Ah ! qu'il est beau ! » s'écria-t-elle, en le voyant lorsque Souvré, son gouverneur, et Pluvinel, premier écuyer, le lui présentèrent pour la première fois. « Ah ! qu'il est bien fait ! que le Chiron est heureux qui élève cet Achille ! »

A la mort de Henri IV, elle fit au jeune roi donation en règle de tous ses biens ; c'est ainsi que le 27 mars 1615, après la mort de cette princesse, le roi Louis XIII se trouva possesseur du rendez-vous de chasse de la Muette.

Catelan fut investi par le roi Louis XIV de la dignité de capitaine de la garenne du bois de Boulogne, et ce fut lui qui fit faire des constructions

(1) Il existe encore aujourd'hui une allée du bois de Boulogne qui porte le nom d'Allée de la Reine Marguerite.

Dans cette extrémité où les médecins ne savent plus que faire et où on a recours à tout, on parla de l'élixir d'un nommé Garus, qui faisait alors beaucoup de bruit et dont le roi a depuis acheté le secret. Garus fut donc mandé et arriva bientôt après. Il trouva Mme la duchesse de Berry si mal qu'il ne voulut répondre de rien. Le remède fut donné et réussit au delà de toute espérance. Il ne s'agissoit plus que de continuer. Sur toutes choses, Garus avoit demandé que rien, sans exception, ne fût donné à Mme la duchesse de Berry que par lui, et cela même avoit été expressément commandé par M. [le duc] et par Mme la duchesse d'Orléans. Mme la duchesse de Berry continua d'être de plus en plus soulagée et si revenue à elle-même que Chirac craignit d'en avoir l'affront. Il prit son temps que Garus dormoit sur un sofa, et, avec son impétuosité, présenta un purgatif à Mme la duchesse de Berry, qu'il lui fit avaler sans en dire mot à personne et sans que deux gardes-malades qu'on avoit prises pour la servir, et qui seules étoient présentes, osassent broncher devant lui. L'audace fut aussi complète que la scélératesse, car M. [le duc] et Mme la duchesse d'Orléans étoient dans le salon de la Muette. De ce moment à celui de retomber pis que l'état d'où l'élixir l'avoit tirée, il n'y eut presque pas d'intervalle. Garus fut réveillé et appelé. Voyant ce désordre, il s'écria qu'on avoit donné un purgatif qui, quel qu'il fût, étoit un poison dans l'état de la princesse. Il voulut s'en aller, on le retint, on le mena à M. [le duc] et à Mme la duchesse d'Orléans. Grand vacarme devant eux, cris de Garus, impudence de Chirac et hardiesse sans égale à soutenir ce qu'il avoit fait. Il ne pouvoit le nier parce que les deux gardes avoient été interrogées et l'avoient dit. Mme la duchesse de Berry, pendant ce débat, tendoit à sa fin sans que Chirac ni Garus eussent de ressource. Elle dura cependant le reste de la journée et ne mourut que sur le minuit. Chirac voyant avancer l'agonie, traversa la chambre, et faisant une révérence d'insulte au pied du lit qui étoit ouvert, lui souhaita un bon voyage en termes équivalents, et de ce pas s'en alla à Paris. La merveille est qu'il n'en fut pas autre chose et qu'il demeura auprès de M. le duc d'Orléans comme auparavant.

Mme de Saint-Simon voyant que la fin s'approchoit et qu'il n'y avoit personne à la Muette avec qui M. le duc d'Orléans fût bien libre, me manda qu'elle me conseilloit d'y venir pour être auprès de lui en ces tristes moments. Il me parut, en effet, que mon arrivée lui fit plaisir et que je ne lui fus pas inutile au soulagement de s'épancher en liberté avec moi. Le reste du jour se passa ainsi et à entrer des moments dans la chambre. Le soir, je fus presque toujours seul auprès de lui.

Entin sur le minuit du 21 juillet, Mme la duchesse de Berry mourut, deux jours après le forfait de Chirac. M. le duc d'Orléans fut le seul touché. Quelques perdants s'affligèrent ; mais qui, d'entre eux, eut de quoi subsister, ne parut pas même regretter sa perte. Mme la duchesse d'Orléans sentit sa délivrance, mais avec toutes les mesures de la bienséance. Madame ne s'en contraignit que médiocrement.

Sur les cinq heures du matin, c'est-à-dire cinq heures après cette mort, La Vrillière arriva à la Muette, où il mit le scellé en présence de Mme de Saint-Simon. Le corps de Mme la duchesse de Berry fut déposé ensuite dans la chapelle de la Muette, sans être gardé, où les messes basses furent continuelles tous les matins.

Je m'établis à Passy chez M. et Mme de Lauzun pour être plus près de la Muette, sans y être toujours, d'où j'allais presque tous les jours voir M. le duc d'Orléans, outre les jours de Conseil de régence. Comme il n'y eut point de cérémonie, tout le monde fut dispensé des manteaux et des mantes au Palais-Royal, où on se présente en deuil, mais en habits ordinaires.

Le soir du samedi 12, l'abbé de Castries, nommé à l'archevêché de Tours, et son premier aumônier, porta le cœur au Val-de-Grâce, ayant à sa gauche Mlle de la Roche-sur-Yon, Mme de Saint-Simon au devant et la duchesse de Louvigny, nommée par le roi. Mme de Brassac, dame de Mme la duchesse de Berry, à une portière, et ce qui fut fort étrange, la dame d'honneur de Mme la princesse de Conti, mère de Mlle de la Roche-sur-Yon, à l'autre.

Le dimanche 24 juillet, sur les dix heures du soir, le corps de Mme la duchesse de Berry fut mis dans un carrosse dont les huit chevaux étoient caparaçonnés. Il n'y eut aucune tenture à la Muette. L'abbé de Castries et les prêtres suivoient dans un autre carrosse et les dames de Mme la duchesse de Berry dans un autre. Il n'y eut qu'une quarantaine de flambeaux portés par ses pages et ses gardes. Le convoi passa par le bois de Boulogne et la plaine de Saint-Denis, avec beaucoup de simplicité, et fut reçu de même dans l'église de l'abbaye.

(Extrait des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, t. I, pp. 137 et suiv.).

Communiqué par M. le comte F. DE L'ÉGLISE.

LES QUATRE GOUVERNEURS

DU CHATEAU ROYAL DE LA MUETTE

Loin de nous la prétention de refaire ici l'histoire de ce château ; nous voulons simplement présenter un résumé de celle des quatre gouverneurs qui le régèrent de 1716 à 1787. Nous disons 1716, car c'est à cette date que la duchesse de Berry, ou plutôt le Régent, son père, acheta pour elle, dit Saint-Simon dans ses *mémoires*, une *petite maison à l'entrée du bois de Boulogne qui était jolie, avec tout le bois devant et un beau et grand jardin derrière, qui appartenait à la charge de capitaine des chasses du bois de Boulogne et des plaines des environs. Catelan quand il était en possession de cette charge, avait fort bien accommodé cette maison, dite la Muette, et en 1705 l'avait vendue à Fleuriat d'Armenonville, qui renait*

Italie, le 23 novembre 1734, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Guastalla, en combattant bravement contre les Autrichiens. — Sa nomination de chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit venait de lui être envoyée en récompense de sa belle conduite, et nul doute qu'il ne fût rapidement arrivé au commandement en chef des armées, nul plus que lui n'en ayant été reconnu digne. — Le marquis de Pezé avait obtenu beaucoup de la munificence royale pour l'église de Passy, qui, en reconnaissance, lui fit faire un service solennel le 5 janvier 1735.

À la mort du marquis de Pezé, ce fut son beau-frère, Henri-Camille, marquis de Béringhen, de Châteauneuf et d'Exelles comte du Plessis-Bertrand, etc., qui obtint le gouvernement de la Muette, de Madrid et du bois de Boulogne. On a dit : *Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!* S'il en était ainsi des hommes, le marquis de Béringhen serait un favori; aussi a-t-on quelque peine à trouver sur lui des renseignements que l'on voudrait plus intéressants. Dans ses *Mémoires*, d'Argenson le traite de sot et de dépensier, tandis qu'au bas d'un assez joli portrait de lui, gravé en 1759 par Moitte d'après la Porte, on lit ces vers :

Zélé sujet, ami généreux et fidèle,
Bienfaisant avec choix simple avec dignité,
Courtisan sans bassesse et grand sans vanité,
La fortune l'a vu toujours au-dessus d'elle

Mais quelle valeur ont les quatrains flatteurs mis au bas des portraits des grands? L'image le représente assez bel homme, d'une corpulence moyenne; mais l'expression du visage, des plus ordinaires, semble un peu confirmer la première partie du jugement de d'Argenson. Faute de mieux, rattrapons-nous donc par quelques détails de famille. Depuis Louis XIII, le titre de premier écuyer du roi s'était transmis chez les de Béringhen, et notre nouveau gouverneur le possédait depuis la fin de 1723, année de la mort de son père et de son frère aîné. Le 2 février 1734, il avait été promu chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit. Au mois de mars 1743, c'est-à-dire neuf ans après son installation à la Muette, il se décida enfin à prendre femme, en la personne d'Angélique Sophie d'Hautefort, veuve de M. de Lauzières, baron de Thémis et de Cardaillac. Mariage de raison probablement. H.-C. de Béringhen eut un frère, évêque du Puy, et deux sœurs successivement abbesses de Faremoutiers, au diocèse de Meaux. Son hôtel à Paris était situé rue Saint-Nicaise, à la place du Carrouel. Son père, qui avait été membre du conseil de Régence, directeur des Ponts et Chaussées et membre honoraire de l'Académie des inscriptions, grand amateur d'estampes et d'œuvres d'art, en avait fait un véritable musée; mais, à sa mort, ces collections avaient été dispersées (1). Le château d'Armonvilliers, près de Tournai (Seine et Marne), fut aussi la propriété du père et du fils (2), mais deux grands amateurs de vo-

lailles, car la principale particularité de ce domaine consistait et consiste encore en une canadière située à l'extrémité d'un étang de 127 hectares, s'élevant de plus de 3 mètres au-dessus du château et dans laquelle les canards sauvages, attirés par les privés, s'abattaient alors en telle quantité que la chasse s'en faisait deux fois par jour, matin et soir, du 1^{er} mars au 15 août. Notre troisième gouverneur avait en outre un château à Ivry-sur-Seine près Paris, qu'il avait orné des meilleurs tableaux de Lancret. Il mourut en 1770, après avoir régi la Muette pendant trente-six ans, et fut inhumé à Saint-Germain l'Auxerrois.

Si Béringhen eut peu d'histoire, son successeur

Armes du Marquis
de Béringhen.

Armes du Maréchal
de Soubise.

en eut peut-être trop. Ce fut le fameux prince de Soubise (Charles de Rohan-Rohan et de Ventadour). Né le 16 juillet 1715, la protection de Louis XV, dont il était l'*ami de cœur*, et surtout celle de Mme de Pompadour, à laquelle il se permettait d'offrir des bagues enrichies de diamants, l'avaient fait, plus que son mérite qui cependant était loin d'être nul, arriver aux plus hauts emplois. Duc et pair, avec le titre d'Altesse sérénissime depuis 1753 (1), gouverneur de Flandre depuis 1748, et du Hainaut depuis 1754, il fut fait maréchal de France le 19 octobre 1758, puis ministre de la guerre. Ses qualités militaires laissaient cependant à désirer; mauvais tacticien, le soldat n'avait pas confiance en lui, surtout depuis ses mésaventures au début de la guerre de *Sept Ans*. Le 13 octobre 1757, il était entré à Gotha avec 8.000 hommes; le général prussien Seidlitz, à la tête de 4.500 hommes seulement, le surprit au moment où il allait se mettre à une table splendidement servie, dans le château princier; Soubise s'enfuit à la hâte, laissant les Prussiens manger son souper. Le 5 novembre suivant, il essayait l'ignominieuse défaite de Rosbach, son armée prenait lâchement la fuite, laissant 7.000 prisonniers entre les mains de Frédéric II, qui, de plus, trouva dans les bagages de Soubise des valets de cham-

bers, pour le donner au comte d'Eu. Il passa ensuite au duc de Penthièvre. Il est actuellement la propriété du baron Edmond de Rothschild, qui l'a complètement transformé.

(1) Il obtint ce titre à la suite du mariage de sa fille avec le prince de Condé, ce qui l'alliait à la famille royale.

(1) Sa belle collection d'estampes alla à la Bibliothèque impériale du Roi aujourd'hui Bibliothèque Nationale.

(2) Au mois de mars 1740, Louis XV acheta au marquis de Béringhen le château d'Armonvilliers.

N° 20. — ROCHON (L'abbé), astronome et navigateur, membre de l'Académie des Sciences, puis de l'Institut, eut logement au château de la Muette, de 1774 à 1791 ou 1792.

N° 20. — LEROY (Jean-Baptiste), physicien, membre de l'Académie des Sciences, eut logement au château de la Muette vers la fin du règne de Louis XVI, comme garde du Cabinet de physique du roi, qui était au n° 84 actuel de la rue de Passy.

N° 20. — CORVETTO (L.-E., comte), ministre d'Etat, eut la jouissance de la Muette de 1818 à 1822, date de sa mort.

N° 20. — ÉRARD (Sébastien), célèbre facteur d'instruments de musique, acheta le château de la Muette en 1820, et y mourut en 1831. Ce château n'a pas cessé, depuis, d'appartenir à sa famille.

N° 20. — SPONINI (G.-L.-P.), célèbre compositeur de musique et gendre de Sébastien-Érard, habita souvent le château de la Muette sous la Restauration, et jusqu'à 1840. Sa veuve y mourut en 1878.

N. B. — Le château de la Muette avait aussi appartenu au roi Charles IX, qui en fut le fondateur, à Marguerite, reine de Navarre, première femme de Henri IV (*la reine Margot*), qui l'offrit au dauphin (Louis XIII), et enfin à Louis XV et à Louis XVI.

LA BICHE DU ROI

A douze ans, Louis XV avait déjà des goûts prononcés pour la chasse, goûts que nous permettrons d'appeler cruels, d'après l'anecdote suivante que raconte Barbier en son *Journal*, à la date d'avril 1722 :

« Le roi avait une biche blanche qu'il avait « nourrie et élevée, laquelle ne mangeait que de « sa main et qui aimait fort le roi; il l'a fait « mener à la Muette, et il a dit qu'il voulait tuer « sa biche. Il l'a fait éloigner, et il l'a tirée et « blessée. La biche est accourue sur le roi et l'a « caressée, il l'a fait remettre au loin et l'a tirée « une seconde fois et tuée. On a trouvé cela bien « dur. On conte de lui quelques histoires pareilles, « sur des oiseaux qu'il a à Passy. »

PROJET DE RECONSTRUCTION DU CHATEAU DE LA MUETTE

De 1741 à 1747 environ, Louis XV avait considérablement agrandi le château de la Muette; mais, au mois de février 1753, il résolut, dit d'Argenson dans ses *Mémoires*, de le faire complètement abattre pour le réédifier plus grand et plus symétrique, avec façade regardant celui de Bellevue, qu'habitait Mme de l'ompadour. Le roi

voulait pouvoir y loger toute sa famille quand il y séjournerait. Les devis furent dressés; cela devait coûter la bagatelle de deux millions. Mais, où trouver l'argent à cette époque malheureuse? Le contrôleur général des finances, Machault d'Arnouville, fit observer au roi qu'il était à bout d'expédients et ne savait plus où prendre de l'argent; mais Louis XV irrité lui dit qu'il fallait en trouver quand même, et... lui tourna le dos.

Peu de temps après, commença la fameuse guerre de Sept ans, si désastreuse pour la France, et le projet de reconstruction du château de la Muette fut abandonné.

L. M.

CERÉMONIE DES RÉVÉRENCES DE DEUIL À LA MUETTE

1774 (1)

Louis XVI, à l'époque de la mort de son aïeul⁽²⁾ commençait à être fort attaché à la reine⁽³⁾. Les premiers temps d'un deuil si imposant ne permettant pas de prendre le délaissement de la chasse, il lui proposa des promenades dans les jardins de Choisy : ils sortirent maritalement, le jeune monarque donnant le bras à la reine, accompagnés d'une suite nombreuse. L'influence de l'exemple sur l'esprit des courtisans produisit un si grand effet, qu'on eut le plaisir de voir, dès le lendemain, plusieurs époux très anciennement désunis, et pour de bonnes raisons, se promener sur la terrasse avec cette même intimité conjugale. Ils passaient ainsi des heures entières, bravant par flatterie l'insupportable ennui de leurs longs tête-à-tête.

Le dévouement de Mesdames⁽⁴⁾ pour le roi leur père, pendant son affreuse maladie, avait produit sur leur santé l'effet généralement redouté. Le quatrième jour de leur arrivée à Choisy, les trois princesses furent saisies d'un violent mal de tête et d'un mal de cœur qui ne laissait aucun doute sur leur état. Il fallut faire promptement partir la jeune famille royale⁽⁵⁾, et le château de la Muette, dans le bois de Boulogne, fut choisi pour la recevoir. Cette habitation, fort rapprochée de Paris, attira dans les environs une affluence de monde si considérable, que dès la pointe du jour la foule était déjà établie aux grilles du château. Les cris de *Vive le Roi!* qui commençaient à six heures du matin, n'étaient presque point interrompus jusqu'après le coucher du soleil. L'espérance qui naît d'un règne nouveau, la défaveur que le feu roi s'était attirée pendant les dernières années du sien, occasionnaient ces transports. Un bijoutier à la mode fit une grande fortune, en vendant des

(1) Extrait des *Mémoires* de Mme Campan.

(2) Louis XV mourut de la petite vérole, le 10 mai 1774, à Versailles.

(3) Cette intimité ne dura pas; ce ne fut que quelques années plus tard que Louis XVI devint moins indifférent aux charmes de la reine.

(4) Mmes Adélaïde, Sophie et Victoire.

(5) Elle quitta Choisy le 18 mai.

blissent d'hésitations, de perturbations, de transformations en très peu d'années. On doit s'estimer heureux de s'y reconnaître après plus d'un siècle écoulé.

Emile POTIN.

AUDINOT AU RANELAGH

Audinot (Nicolas-Médard), qui avait été successivement perruquier, acteur de la Comédie Italienne, auteur (paroles et musique) du joli opéra-comique *le Tonnelier*, créateur d'un théâtre de marionnettes appelé le *Théâtre des petits comédiens de bois*, auxquels succédèrent de véritables enfants, vint en 1784 s'installer avec ses jeunes artistes près de l'établissement du Ranelagh. Il y donnait de petites pièces et d'intéressantes pantomimes dans sa salle des *Petits Comédiens de bois* et avait eu soin de conserver sur son rideau l'inscription *Sicut enfantes audi nos*, dont la fin était un assez mauvais rébus ou jeu de mots dont il était fier. En 1785, le privilège qu'il avait obtenu pour le Ranelagh lui fut retiré, et il rentra à son théâtre de l'Ambigu-Comique, au boulevard du Temple.

PASSY ET CHAILLOT SOUTERRAINS

On sait qu'une assez grande partie du sol de Passy, et surtout du Trocadéro et de la partie de Chaillot qui l'avoisine au nord, a été minée, principalement aux XVII^e et XVIII^e siècles, par des exploitations de calcaire grossier ou pierre à bâtir, qui ne furent interdites qu'en 1813 par un arrêté, renouvelé en 1860 pour la zone annexée à Paris. Une autre formation, parmi celles qui constituent le terrain tertiaire, avait aussi été l'objet des exploitations souterraines de notre région, l'*argile plastique* ou glaise, qui fut exploitée de temps immémorial à Passy. Piganiol de la Force, dans sa *Description historique de la ville de Paris*, rapporte que les carriers de Passy vendaient aux *apothicaires* de Paris, qui en faisaient une espèce de *cataplasme* pour guérir les fièvres intermittentes, les *pyrites* qu'on trouve dans la glaise. Quant à la qualité de cette glaise elle-même, dépourvue de ses *minéraux pyrites*, ni maîtres tuiliers (1) ni sculpteurs de nos jours n'ont laissé de renseignements précis sur elle.

(1) La pierre à bâtir de Passy était à peu près connue sous le nom d'*Argile* des numéros 10 à 15 du plan de l'Assommoir. C'est le nouveau nom donné à ces carrières de Passy, qui l'avoisinent, par le décret de l'Assommoir (1860) portant sur le nom de *Carrières de la Tuilerie*.

Le groupe de Passy-Chaillot (1), formé d'un grand nombre d'exploitations séparées, comprend environ 6.600 mètres de galeries d'inspection. Ces galeries sont subdivisées en galeries principales, complètement consolidées, et en galeries secondaires, dans lesquelles on n'a exécuté que des travaux de faible importance. Les galeries principales du groupe de Passy-Chaillot ont 3.782 mètres de développement. Le palais du Trocadéro repose en partie sur une ancienne carrière de pierre à bâtir, exploitée au commencement du XVIII^e siècle. La consolidation de cette carrière a exigé des dépenses considérables qui ont dû s'élever certainement à plus de 300.000 francs. Sous chacun des points de la carrière correspondant aux points d'appui de l'édifice, on a élevé des maçonneries en moellons, boudées de mortier de chaux hydraulique, de section variant suivant l'importance du point d'appui à consolider. En raison de la hauteur de l'exploitation, qui atteignait parfois 4 mètres, on a été conduit à donner à ces sections horizontales des dimensions considérables, dont la plus faible dépasse 3 mètres. Les quatre piliers qui supportent la tour de droite du palais ont un cube total de 800 mètres! Par le fait du peu d'épaisseur du terrain de recouvrement, en certains endroits, on a été amené à asseoir les murs de fondation sur le sol même de la carrière. Les grosses conduites et le siphon de la cascade passent dans un grand tunnel, maçonné en briques et ciment, qui part de la façade du palais central et descend jusqu'au collecteur du pont de l'Alma, en traversant les remblais d'une ancienne carrière à ciel ouvert et l'emplacement des fouilles faites sous Napoléon I^{er}, pour la construction du palais du roi de Rome. Ce tunnel communique avec les vides qui, après l'exécution des piliers de soutènement, n'ont pas été comblés. Deux escaliers, dont l'un est situé sous la salle des fêtes et l'autre dans le jardin, permettent l'accès des galeries. En raison de la déclivité du sol du Trocadéro, l'épaisseur des terrains de recouvrement est très variable. Elle est de 12 mètres environ près de l'avenue du Trocadéro, de 9 mètres sous la salle des Fêtes et de 6 mètres sous le jardin, près de l'escalier.

PRINCIPAUX ESCALIERS DÉTRUITS QUI CONDUISAIENT AUX CARRIÈRES

1^o Ancienne *rue des Batailles*, à l'angle de la rue de Gasté (actuellement avenue du Trocadéro, devant la rue de la Manutention). — Entrée de plain-pied, avec descente en pente douce, dans les cavages de la place d'Iéna, construite en 1797 par l'inspection des carrières, et détruite lors du percement de l'avenue du Trocadéro.

2^o *Rue de Lubeck*, 24. — Escalier droit, très ancien, situé dans les dépendances d'une propriété privée; comblé vers 1840. Il donnait accès dans

(1) Tous les renseignements techniques qui suivent sont empruntés textuellement au livre publié l'année dernière sur les *Catcombes de Paris*, par M. Emile Gérard, conducteur de l'inspection générale des carrières de la Seine. — M. Chamuel, éditeur de l'ouvrage, rue de Trévise 29, a bien voulu autoriser la publication de ces extraits dans notre Bulletin.

fications, et beaucoup d'excavations sont restées vides après l'abandon des chantiers, ce qui peut occasionner des accidents.

On paraît n'avoir pas eu sujet de s'inquiéter, antérieurement à 1774, des inconvénients que peuvent présenter ces souterrains : l'existence de beaucoup de carrières avait même été perdue de vue et on n'avait de connaissances précises que sur celles qui étaient restées accessibles, c'est-à-dire sur la moindre partie des anciennes exploitations qui, pendant plusieurs siècles, avaient été livrées, sans aucune surveillance, à l'activité plus ou moins grande des extracteurs. Mais un grand effondrement survint le 17 décembre 1774, et renversa une partie du pavé et des alentours de la route d'Orléans (aujourd'hui rue Denfert-Rochereau) : l'attention fut ainsi appelée sur les périls résultant de la situation des anciennes carrières et sur la nécessité de prendre des mesures efficaces pour sauvegarder la sécurité publique.

Il fut procédé en 1776 à une visite générale et au lever des plans des excavations alors accessibles : on reconnut qu'une grande partie du sol des quartiers méridionaux de Paris était presque entièrement sous-minée et que la stabilité des rues et celle des constructions publiques et privées de ces quartiers était compromise. Le 4 avril 1777, le jour même où une maison, voisine de l'endroit où s'était produit l'accident du 17 décembre 1774, était engloutie par suite d'un effondrement dans une excavation de 20 mètres de profondeur, le Conseil d'Etat institua une commission spéciale, chargée d'ordonner et de faire exécuter toutes les opérations que pouvait exiger l'état plus ou moins menaçant des anciennes exploitations. C'est sur la proposition de cette commission (composée de M. Lenoir, lieutenant général de police, et du comte d'Angiviller, directeur des bâtiments royaux) que fut créée l'inspection générale des carrières. Le décret du 18 novembre 1810 assura le recrutement parmi les ingénieurs au corps des mines des inspecteurs des carrières du département de la Seine : c'est sous la direction de ces inspecteurs (1) qu'ont été exécutés les travaux de consolidation sous les rues et sous les établissements publics.

L'étude des carrières est subordonnée à celle de la nature géologique du sous-sol et de la série des divers terrains superposés, parmi lesquels figurent notamment ceux d'où l'on a extrait la pierre à bâtir. On dit qu'une couche géologique affleure lorsqu'elle se montre immédiatement au-dessous du sol superficiel composé de terre végétale et de terrains de transport qui sont d'origine naturelle,

comme les anciennes alluvions, ou d'origine artificielle, comme les remblais.

La craie blanche, qui s'étend sous de vastes étendues de pays, constitue le fond du bassin de Paris, ou son épaisseur dépasse 400 mètres : elle règne à la base des coteaux d'Issy et de Meudon et sur une partie des territoires de Boulogne et de Billancourt : à Bercy, la craie se trouve à 26 mètres au-dessous du lit de la Seine ; dans Paris, elle n'affleure qu'à l'extrémité sud-ouest de la ville, à Grenelle et au Point-du-Jour, vers l'altitude de 30 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à 3 mètres au-dessus du niveau normal des eaux de la Seine. Sur le XVI^e arrondissement, elle se trouve au-dessous des terrains de transport, entre la fortification et la Seine, jusqu'aux abords du chemin de fer de ceinture. L'épaisseur des terrains de transport est variable : elle s'élève à 10 mètres dans le fond de la vallée, à Grenelle près de la Seine ; à mesure qu'on s'éloigne du fleuve, elle diminue dans les quartiers dont le niveau s'élève graduellement. La différence de niveau entre le sol et la face supérieure de la craie est d'environ 7 mètres auprès du bastion 67 bis, placé entre la porte du Point-du-Jour et la porte Billancourt, et elle n'est que de 1^m,10 au point du boulevard Suchet situé entre les bastions 63 et 64, vis-à-vis la rue de Cuvry. La surface de la craie n'est pas horizontale ; elle est inclinée du sud-ouest au nord-est et présente une différence de niveau de 133 mètres entre le Point-du-Jour et les Buttes-Chaumont, où sa face supérieure est à 103 mètres au-dessous du niveau de la mer.

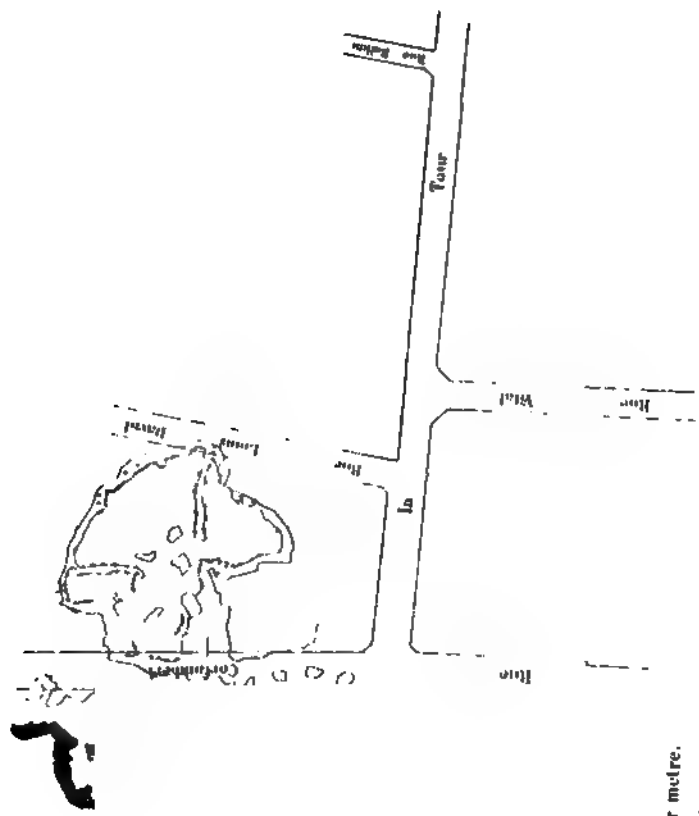
Les diverses couches superposées au-dessus de la craie (1) ont beaucoup moins d'épaisseur ; celle qui recouvre immédiatement la craie est composée d'argile plastique renfermant des pyrites qui ont été exploitées autrefois, comme l'indique M. Leopold Mar, dans sa note sur Passy et Chaillot souterrains (2). Cette argile plastique constitue le sous-sol d'une grande partie d'Auteuil, entre le chemin de fer de ceinture, la rue du Docteur-Blanche, la rue de l'Assomption et la Seine. La différence de niveau entre le sol et la face supérieure du banc d'argile est d'environ 12 mètres vis-à-vis de la maison de retraite Charbon-Lagache (3), 4 mètres à la rue de l'Assomption, vis-à-vis du lycée de jeunes filles, et 14 mètres à la rue Duban. Sur les territoires d'Auteuil et de Passy, où l'altitude ne dépasse pas 70 mètres, celle de la face supérieure de l'argile

(1) La craie appartient aux terrains secondaires, les remblais qui se trouvent placés au-dessus de la craie appartiennent aux terrains tertiaires, enfin les terrains de transport d'origine humaine appartiennent aux terrains quaternaires.

(2) Voir la partie du 1^{er} volume du *Bulletin* de notre Société, et l'Attaui qui précède.

(3) Four de travail beaucoup d'emprunts ont été faits, à l'usage fort intéressant sur la topographie et la consolidation des carrières sous Paris, par M. Des Fosse, 13, rue Bonaparte, et M. Demel, chef de bureau de l'inspection générale des carrières de la Seine, ainsi qu'il a été notifié en décembre 1895 par M. Kellermann, inspecteur général de ce service, pour servir de base à la nomenclature des voies publiques souterraines.

(1) Voir l'histoire des inspecteurs, MM. G. L. Lenoir, 1776-1789 ; H. de Lamoignon, 1789-1792 ; L. de Lamoignon, 1792-1795 ; L. de Lamoignon, 1795-1798 ; L. de Lamoignon, 1798-1801 ; L. de Lamoignon, 1801-1804 ; L. de Lamoignon, 1804-1807 ; L. de Lamoignon, 1807-1810 ; L. de Lamoignon, 1810-1813 ; L. de Lamoignon, 1813-1816 ; L. de Lamoignon, 1816-1819 ; L. de Lamoignon, 1819-1822 ; L. de Lamoignon, 1822-1825 ; L. de Lamoignon, 1825-1828 ; L. de Lamoignon, 1828-1831 ; L. de Lamoignon, 1831-1834 ; L. de Lamoignon, 1834-1837 ; L. de Lamoignon, 1837-1840 ; L. de Lamoignon, 1840-1843 ; L. de Lamoignon, 1843-1846 ; L. de Lamoignon, 1846-1849 ; L. de Lamoignon, 1849-1852 ; L. de Lamoignon, 1852-1855 ; L. de Lamoignon, 1855-1858 ; L. de Lamoignon, 1858-1861 ; L. de Lamoignon, 1861-1864 ; L. de Lamoignon, 1864-1867 ; L. de Lamoignon, 1867-1870 ; L. de Lamoignon, 1870-1873 ; L. de Lamoignon, 1873-1876 ; L. de Lamoignon, 1876-1879 ; L. de Lamoignon, 1879-1882 ; L. de Lamoignon, 1882-1885 ; L. de Lamoignon, 1885-1888 ; L. de Lamoignon, 1888-1891 ; L. de Lamoignon, 1891-1894 ; L. de Lamoignon, 1894-1897 ; L. de Lamoignon, 1897-1900 ; L. de Lamoignon, 1900-1903 ; L. de Lamoignon, 1903-1906 ; L. de Lamoignon, 1906-1909 ; L. de Lamoignon, 1909-1912 ; L. de Lamoignon, 1912-1915 ; L. de Lamoignon, 1915-1918 ; L. de Lamoignon, 1918-1921 ; L. de Lamoignon, 1921-1924 ; L. de Lamoignon, 1924-1927 ; L. de Lamoignon, 1927-1930 ; L. de Lamoignon, 1930-1933 ; L. de Lamoignon, 1933-1936 ; L. de Lamoignon, 1936-1939 ; L. de Lamoignon, 1939-1942 ; L. de Lamoignon, 1942-1945 ; L. de Lamoignon, 1945-1948 ; L. de Lamoignon, 1948-1951 ; L. de Lamoignon, 1951-1954 ; L. de Lamoignon, 1954-1957 ; L. de Lamoignon, 1957-1960 ; L. de Lamoignon, 1960-1963 ; L. de Lamoignon, 1963-1966 ; L. de Lamoignon, 1966-1969 ; L. de Lamoignon, 1969-1972 ; L. de Lamoignon, 1972-1975 ; L. de Lamoignon, 1975-1978 ; L. de Lamoignon, 1978-1981 ; L. de Lamoignon, 1981-1984 ; L. de Lamoignon, 1984-1987 ; L. de Lamoignon, 1987-1990 ; L. de Lamoignon, 1990-1993 ; L. de Lamoignon, 1993-1996 ; L. de Lamoignon, 1996-1999 ; L. de Lamoignon, 1999-2002 ; L. de Lamoignon, 2002-2005 ; L. de Lamoignon, 2005-2008 ; L. de Lamoignon, 2008-2011 ; L. de Lamoignon, 2011-2014 ; L. de Lamoignon, 2014-2017 ; L. de Lamoignon, 2017-2020 ; L. de Lamoignon, 2020-2023 ; L. de Lamoignon, 2023-2026 ; L. de Lamoignon, 2026-2029 ; L. de Lamoignon, 2029-2032 ; L. de Lamoignon, 2032-2035 ; L. de Lamoignon, 2035-2038 ; L. de Lamoignon, 2038-2041 ; L. de Lamoignon, 2041-2044 ; L. de Lamoignon, 2044-2047 ; L. de Lamoignon, 2047-2050 ; L. de Lamoignon, 2050-2053 ; L. de Lamoignon, 2053-2056 ; L. de Lamoignon, 2056-2059 ; L. de Lamoignon, 2059-2062 ; L. de Lamoignon, 2062-2065 ; L. de Lamoignon, 2065-2068 ; L. de Lamoignon, 2068-2071 ; L. de Lamoignon, 2071-2074 ; L. de Lamoignon, 2074-2077 ; L. de Lamoignon, 2077-2080 ; L. de Lamoignon, 2080-2083 ; L. de Lamoignon, 2083-2086 ; L. de Lamoignon, 2086-2089 ; L. de Lamoignon, 2089-2092 ; L. de Lamoignon, 2092-2095 ; L. de Lamoignon, 2095-2098 ; L. de Lamoignon, 2098-2101 ; L. de Lamoignon, 2101-2104 ; L. de Lamoignon, 2104-2107 ; L. de Lamoignon, 2107-2110 ; L. de Lamoignon, 2110-2113 ; L. de Lamoignon, 2113-2116 ; L. de Lamoignon, 2116-2119 ; L. de Lamoignon, 2119-2122 ; L. de Lamoignon, 2122-2125 ; L. de Lamoignon, 2125-2128 ; L. de Lamoignon, 2128-2131 ; L. de Lamoignon, 2131-2134 ; L. de Lamoignon, 2134-2137 ; L. de Lamoignon, 2137-2140 ; L. de Lamoignon, 2140-2143 ; L. de Lamoignon, 2143-2146 ; L. de Lamoignon, 2146-2149 ; L. de Lamoignon, 2149-2152 ; L. de Lamoignon, 2152-2155 ; L. de Lamoignon, 2155-2158 ; L. de Lamoignon, 2158-2161 ; L. de Lamoignon, 2161-2164 ; L. de Lamoignon, 2164-2167 ; L. de Lamoignon, 2167-2170 ; L. de Lamoignon, 2170-2173 ; L. de Lamoignon, 2173-2176 ; L. de Lamoignon, 2176-2179 ; L. de Lamoignon, 2179-2182 ; L. de Lamoignon, 2182-2185 ; L. de Lamoignon, 2185-2188 ; L. de Lamoignon, 2188-2191 ; L. de Lamoignon, 2191-2194 ; L. de Lamoignon, 2194-2197 ; L. de Lamoignon, 2197-2200 ; L. de Lamoignon, 2200-2203 ; L. de Lamoignon, 2203-2206 ; L. de Lamoignon, 2206-2209 ; L. de Lamoignon, 2209-2212 ; L. de Lamoignon, 2212-2215 ; L. de Lamoignon, 2215-2218 ; L. de Lamoignon, 2218-2221 ; L. de Lamoignon, 2221-2224 ; L. de Lamoignon, 2224-2227 ; L. de Lamoignon, 2227-2230 ; L. de Lamoignon, 2230-2233 ; L. de Lamoignon, 2233-2236 ; L. de Lamoignon, 2236-2239 ; L. de Lamoignon, 2239-2242 ; L. de Lamoignon, 2242-2245 ; L. de Lamoignon, 2245-2248 ; L. de Lamoignon, 2248-2251 ; L. de Lamoignon, 2251-2254 ; L. de Lamoignon, 2254-2257 ; L. de Lamoignon, 2257-2260 ; L. de Lamoignon, 2260-2263 ; L. de Lamoignon, 2263-2266 ; L. de Lamoignon, 2266-2269 ; L. de Lamoignon, 2269-2272 ; L. de Lamoignon, 2272-2275 ; L. de Lamoignon, 2275-2278 ; L. de Lamoignon, 2278-2281 ; L. de Lamoignon, 2281-2284 ; L. de Lamoignon, 2284-2287 ; L. de Lamoignon, 2287-2290 ; L. de Lamoignon, 2290-2293 ; L. de Lamoignon, 2293-2296 ; L. de Lamoignon, 2296-2299 ; L. de Lamoignon, 2299-2302 ; L. de Lamoignon, 2302-2305 ; L. de Lamoignon, 2305-2308 ; L. de Lamoignon, 2308-2311 ; L. de Lamoignon, 2311-2314 ; L. de Lamoignon, 2314-2317 ; L. de Lamoignon, 2317-2320 ; L. de Lamoignon, 2320-2323 ; L. de Lamoignon, 2323-2326 ; L. de Lamoignon, 2326-2329 ; L. de Lamoignon, 2329-2332 ; L. de Lamoignon, 2332-2335 ; L. de Lamoignon, 2335-2338 ; L. de Lamoignon, 2338-2341 ; L. de Lamoignon, 2341-2344 ; L. de Lamoignon, 2344-2347 ; L. de Lamoignon, 2347-2350 ; L. de Lamoignon, 2350-2353 ; L. de Lamoignon, 2353-2356 ; L. de Lamoignon, 2356-2359 ; L. de Lamoignon, 2359-2362 ; L. de Lamoignon, 2362-2365 ; L. de Lamoignon, 2365-2368 ; L. de Lamoignon, 2368-2371 ; L. de Lamoignon, 2371-2374 ; L. de Lamoignon, 2374-2377 ; L. de Lamoignon, 2377-2380 ; L. de Lamoignon, 2380-2383 ; L. de Lamoignon, 2383-2386 ; L. de Lamoignon, 2386-2389 ; L. de Lamoignon, 2389-2392 ; L. de Lamoignon, 2392-2395 ; L. de Lamoignon, 2395-2398 ; L. de Lamoignon, 2398-2401 ; L. de Lamoignon, 2401-2404 ; L. de Lamoignon, 2404-2407 ; L. de Lamoignon, 2407-2410 ; L. de Lamoignon, 2410-2413 ; L. de Lamoignon, 2413-2416 ; L. de Lamoignon, 2416-2419 ; L. de Lamoignon, 2419-2422 ; L. de Lamoignon, 2422-2425 ; L. de Lamoignon, 2425-2428 ; L. de Lamoignon, 2428-2431 ; L. de Lamoignon, 2431-2434 ; L. de Lamoignon, 2434-2437 ; L. de Lamoignon, 2437-2440 ; L. de Lamoignon, 2440-2443 ; L. de Lamoignon, 2443-2446 ; L. de Lamoignon, 2446-2449 ; L. de Lamoignon, 2449-2452 ; L. de Lamoignon, 2452-2455 ; L. de Lamoignon, 2455-2458 ; L. de Lamoignon, 2458-2461 ; L. de Lamoignon, 2461-2464 ; L. de Lamoignon, 2464-2467 ; L. de Lamoignon, 2467-2470 ; L. de Lamoignon, 2470-2473 ; L. de Lamoignon, 2473-2476 ; L. de Lamoignon, 2476-2479 ; L. de Lamoignon, 2479-2482 ; L. de Lamoignon, 2482-2485 ; L. de Lamoignon, 2485-2488 ; L. de Lamoignon, 2488-2491 ; L. de Lamoignon, 2491-2494 ; L. de Lamoignon, 2494-2497 ; L. de Lamoignon, 2497-2500 ; L. de Lamoignon, 2500-2503 ; L. de Lamoignon, 2503-2506 ; L. de Lamoignon, 2506-2509 ; L. de Lamoignon, 2509-2512 ; L. de Lamoignon, 2512-2515 ; L. de Lamoignon, 2515-2518 ; L. de Lamoignon, 2518-2521 ; L. de Lamoignon, 2521-2524 ; L. de Lamoignon, 2524-2527 ; L. de Lamoignon, 2527-2530 ; L. de Lamoignon, 2530-2533 ; L. de Lamoignon, 2533-2536 ; L. de Lamoignon, 2536-2539 ; L. de Lamoignon, 2539-2542 ; L. de Lamoignon, 2542-2545 ; L. de Lamoignon, 2545-2548 ; L. de Lamoignon, 2548-2551 ; L. de Lamoignon, 2551-2554 ; L. de Lamoignon, 2554-2557 ; L. de Lamoignon, 2557-2560 ; L. de Lamoignon, 2560-2563 ; L. de Lamoignon, 2563-2566 ; L. de Lamoignon, 2566-2569 ; L. de Lamoignon, 2569-2572 ; L. de Lamoignon, 2572-2575 ; L. de Lamoignon, 2575-2578 ; L. de Lamoignon, 2578-2581 ; L. de Lamoignon, 2581-2584 ; L. de Lamoignon, 2584-2587 ; L. de Lamoignon, 2587-2590 ; L. de Lamoignon, 2590-2593 ; L. de Lamoignon, 2593-2596 ; L. de Lamoignon, 2596-2599 ; L. de Lamoignon, 2599-2602 ; L. de Lamoignon, 2602-2605 ; L. de Lamoignon, 2605-2608 ; L. de Lamoignon, 2608-2611 ; L. de Lamoignon, 2611-2614 ; L. de Lamoignon, 2614-2617 ; L. de Lamoignon, 2617-2620 ; L. de Lamoignon, 2620-2623 ; L. de Lamoignon, 2623-2626 ; L. de Lamoignon, 2626-2629 ; L. de Lamoignon, 2629-2632 ; L. de Lamoignon, 2632-2635 ; L. de Lamoignon, 2635-2638 ; L. de Lamoignon, 2638-2641 ; L. de Lamoignon, 2641-2644 ; L. de Lamoignon, 2644-2647 ; L. de Lamoignon, 2647-2650 ; L. de Lamoignon, 2650-2653 ; L. de Lamoignon, 2653-2656 ; L. de Lamoignon, 2656-2659 ; L. de Lamoignon, 2659-2662 ; L. de Lamoignon, 2662-2665 ; L. de Lamoignon, 2665-2668 ; L. de Lamoignon, 2668-2671 ; L. de Lamoignon, 2671-2674 ; L. de Lamoignon, 2674-2677 ; L. de Lamoignon, 2677-2680 ; L. de Lamoignon, 2680-2683 ; L. de Lamoignon, 2683-2686 ; L. de Lamoignon, 2686-2689 ; L. de Lamoignon, 2689-2692 ; L. de Lamoignon, 2692-2695 ; L. de Lamoignon, 2695-2698 ; L. de Lamoignon, 2698-2701 ; L. de Lamoignon, 2701-2704 ; L. de Lamoignon, 2704-2707 ; L. de Lamoignon, 2707-2710 ; L. de Lamoignon, 2710-2713 ; L. de Lamoignon, 2713-2716 ; L. de Lamoignon, 2716-2719 ; L. de Lamoignon, 2719-2722 ; L. de Lamoignon, 2722-2725 ; L. de Lamoignon, 2725-2728 ; L. de Lamoignon, 2728-2731 ; L. de Lamoignon, 2731-2734 ; L. de Lamoignon, 2734-2737 ; L. de Lamoignon, 2737-2740 ; L. de Lamoignon, 2740-2743 ; L. de Lamoignon, 2743-2746 ; L. de Lamoignon, 2746-2749 ; L. de Lamoignon, 2749-2752 ; L. de Lamoignon, 2752-2755 ; L. de Lamoignon, 2755-2758 ; L. de Lamoignon, 2758-2761 ; L. de Lamoignon, 2761-2764 ; L. de Lamoignon, 2764-2767 ; L. de Lamoignon, 2767-2770 ; L. de Lamoignon, 2770-2773 ; L. de Lamoignon, 2773-2776 ; L. de Lamoignon, 2776-2779 ; L. de Lamoignon, 2779-2782 ; L. de Lamoignon, 2782-2785 ; L. de Lamoignon, 2785-2788 ; L. de Lamoignon, 2788-2791 ; L. de Lamoignon, 2791-2794 ; L. de Lamoignon, 2794-2797 ; L. de Lamoignon, 2797-2800 ; L. de Lamoignon, 2800-2803 ; L. de Lamoignon, 2803-2806 ; L. de Lamoignon, 2806-2809 ; L. de Lamoignon, 2809-2812 ; L. de Lamoignon, 2812-2815 ; L. de Lamoignon, 2815-2818 ; L. de Lamoignon, 2818-2821 ; L. de Lamoignon, 2821-2824 ; L. de Lamoignon, 2824-2827 ; L. de Lamoignon, 2827-2830 ; L. de Lamoignon, 2830-2833 ; L. de Lamoignon, 2833-2836 ; L. de Lamoignon, 2836-2839 ; L. de Lamoignon, 2839-2842 ; L. de Lamoignon, 2842-2845 ; L. de Lamoignon, 2845-2848 ; L. de Lamoignon, 2848-2851 ; L. de Lamoignon, 2851-2854 ; L. de Lamoignon, 2854-2857 ; L. de Lamoignon, 2857-2860 ; L. de Lamoignon, 2860-2863 ; L. de Lamoignon, 2863-2866 ; L. de Lamoignon, 2866-2869 ; L. de Lamoignon, 2869-2872 ; L. de Lamoignon, 2872-2875 ; L. de Lamoignon, 2875-2878 ; L. de Lamoignon, 2878-2881 ; L. de Lamoignon, 2881-2884 ; L. de Lamoignon, 2884-2887 ; L. de Lamoignon, 2887-2890 ; L. de Lamoignon, 2890-2893 ; L. de Lamoignon, 2893-2896 ; L. de Lamoignon, 2896-2899 ; L. de Lamoignon, 2899-2902 ; L. de Lamoignon, 2902-2905 ; L. de Lamoignon, 2905-2908 ; L. de Lamoignon, 2908-2911 ; L. de Lamoignon, 2911-2914 ; L. de Lamoignon, 2914-2917 ; L. de Lamoignon, 2917-2920 ; L. de Lamoignon, 2920-2923 ; L. de Lamoignon, 2923-2926 ; L. de Lamoignon, 2926-2929 ; L. de Lamoignon, 2929-2932 ; L. de Lamoignon, 2932-2935 ; L. de Lamoignon, 2935-2938 ; L. de Lamoignon, 2938-2941 ; L. de Lamoignon, 2941-2944 ; L. de Lamoignon, 2944-2947 ; L. de Lamoignon, 2947-2950 ; L. de Lamoignon, 2950-2953 ; L. de Lamoignon, 2953-2956 ; L. de Lamoignon, 2956-2959 ; L. de Lamoignon, 2959-2962 ; L. de Lamoignon, 2962-2965 ; L. de Lamoignon, 2965-2968 ; L. de Lamoignon, 2968-2971 ; L. de Lamoignon, 2971-2974 ; L. de Lamoignon, 2974-2977 ; L. de Lamoignon, 2977-2980 ; L. de Lamoignon, 2980-2983 ; L. de Lamoignon, 2983-2986 ; L. de Lamoignon, 2986-2989 ; L. de Lamoignon, 2989-2992 ; L. de Lamoignon, 2992-2995 ; L. de Lamoignon, 2995-2998 ; L. de Lamoignon, 2998-3001 ; L. de Lamoignon, 3001-3004 ; L. de Lamoignon, 3004-3007 ; L. de Lamoignon, 3007-3010 ; L. de Lamoignon, 3010-3013 ; L. de Lamoignon, 3013-3016 ; L. de Lamoignon, 3016-3019 ; L. de Lamoignon, 3019-3022 ; L. de Lamoignon, 3022-3025 ; L. de Lamoignon, 3025-3028 ; L. de Lamoignon, 3028-3031 ; L. de Lamoignon, 3031-3034 ; L. de Lamoignon, 3034-3037 ; L. de Lamoignon, 3037-3040 ; L. de Lamoignon, 3040-3043 ; L. de Lamoignon, 3043-3046 ; L. de Lamoignon, 3046-3049 ; L. de Lamoignon, 3049-3052 ; L. de Lamoignon, 3052-3055 ; L. de Lamoignon, 3055-3058 ; L. de Lamoignon, 3058-3061 ; L. de Lamoignon, 3061-3064 ; L. de Lamoignon, 3064-3067 ; L. de Lamoignon, 3067-3070 ; L. de Lamoignon, 3070-3073 ; L. de Lamoignon, 3073-3076 ; L. de Lamoignon, 3076-3079 ; L. de Lamoignon, 3079-3082 ; L. de Lamoignon, 3082-3085 ; L. de Lamoignon, 3085-3088 ; L. de Lamoignon, 3088-3091 ; L. de Lamoignon, 3091-3094 ; L. de Lamoignon, 3094-3097 ; L. de Lamoignon, 3097-3100 ; L. de Lamoignon, 3100-3103 ; L. de Lamoignon, 3103-3106 ; L. de Lamoignon, 3106-3109 ; L. de Lamoignon, 3109-3112 ; L. de Lamoignon, 3112-3115 ; L. de Lamoignon, 3115-3118 ; L. de Lamoignon, 3118-3121 ; L. de Lamoignon, 3121-3124 ; L. de Lamoignon, 3124-3127 ; L. de Lamoignon, 3127-3130 ; L. de Lamoignon, 3130-3133 ; L. de Lamoignon, 3133-3136 ; L. de Lamoignon, 3136-3139 ; L. de Lamoignon, 3139-3142 ; L. de Lamoignon, 3142-3145 ; L. de Lamoignon, 3145-3148 ; L. de Lamoignon, 3148-3151 ; L. de Lamoignon, 3151-3154 ; L. de Lamoignon, 3154-3157 ; L. de Lamoignon, 3157-3160 ; L. de Lamoignon, 3160-3163 ; L. de Lamoignon, 3163-3166 ; L. de Lamoignon, 3166-3169 ; L. de Lamoignon, 3169-3172 ; L. de Lamoignon, 3172-3175 ; L. de Lamoignon, 3175-3178 ; L. de Lamoignon, 3178-3181 ; L. de Lamoignon, 3181-3184 ; L. de Lamoignon, 3184-3187 ; L. de Lamoignon, 3187-3190 ; L. de Lamoignon, 3190-3193 ; L. de Lamoignon, 3193-3196 ; L. de Lamoignon, 3196-3199 ; L. de Lamoignon, 3199-3202 ; L. de Lamoignon, 3202-3205 ; L. de Lamoignon, 3205-3208 ; L. de Lamoignon, 3208-3211 ; L. de Lamoignon, 3211-3214 ; L. de Lamoignon, 3214-3217 ; L. de Lamoignon, 3217-3220 ; L. de Lamoignon, 3220-3223 ; L. de Lamoignon, 3223-3226 ; L. de Lamoignon, 3226-3229 ; L. de Lamoignon, 3229-3232 ; L. de Lamoignon, 3232-3235 ; L. de Lamoignon, 3235-3238 ; L. de Lamoignon, 3238-3241 ; L. de Lamoignon, 3241-3244 ; L. de Lamoignon, 3244-3247 ; L. de Lamoignon, 3247-3250 ; L. de Lamoignon, 3250-3253 ; L. de Lamoignon, 3253-3256 ; L. de Lamoignon, 3256-3259 ; L. de Lamoignon, 3259-3262 ; L. de Lamoignon, 3262-3265 ; L. de Lamoignon, 3265-3268 ; L. de Lamoignon, 3268-3271 ; L. de Lamoignon, 3271-3274 ; L. de Lamoignon, 3274-3277 ; L. de Lamoignon, 3277-3280 ; L. de Lamoignon, 3280-3283 ; L. de Lamoignon, 3283-3286 ; L. de Lamoignon, 3286-3289 ; L. de Lamoignon, 3289-3292 ; L. de Lamoignon, 3292-3295 ; L. de Lamoignon, 3295-3298 ; L. de Lamoignon, 3298-3301 ; L. de Lamoignon, 3301-3304 ; L. de Lamoignon, 3304-3307 ; L. de Lamoignon, 3307-3310 ; L. de Lamoignon, 3310-3313 ; L. de Lamoignon, 3313-3316 ; L. de Lamoignon, 3316-3319 ; L. de Lamoignon, 3319-3322 ; L. de Lamoignon, 3322-3325 ; L. de Lamoignon, 3325-3328 ; L. de Lamoignon, 3328-3331 ; L. de Lamoignon, 3331-3334 ; L. de Lamoignon, 3334-3337 ; L. de Lamoignon, 3337-3340 ; L. de Lamoignon, 3340-3343 ; L. de Lamoignon, 3343-3346 ; L. de Lamoignon, 3346-3349 ; L. de Lamoignon, 3349-3352 ; L. de Lamoignon, 3352-3355 ; L. de Lamoignon, 3355-3358 ; L. de Lamoignon, 3358-3361 ; L. de Lamoignon, 3361-3364 ; L. de Lamoignon, 3364-3367 ; L. de Lamoignon, 3367-3370 ; L. de Lamoignon, 3370-3373 ; L. de Lamoignon, 3373-3376 ; L. de Lamoignon, 3376-3379 ; L. de Lamoignon, 3379-3382 ; L. de Lamoignon, 3382-3385 ; L. de Lamoignon, 3385-3388 ; L. de Lamoignon, 3388-3391 ; L. de Lamoignon, 3391-3394 ; L. de Lamoignon, 3394-3397 ; L. de Lamoignon, 3397-3400 ; L. de Lamoignon, 3400-3403 ; L. de Lamoignon, 3403-3406 ; L. de Lamoignon, 3406-3409 ; L. de Lamoignon, 3409-3412 ; L. de Lamoignon, 3412-3415 ; L. de Lamoignon, 3415-3418 ; L. de Lamoignon, 3418-3421 ; L. de Lamoignon, 3421-3424 ; L. de Lamoignon, 3424-3427 ; L. de Lamoignon, 3427-3430 ; L. de Lamoignon, 3430-3433 ; L. de Lamoignon, 3433-3436 ; L. de Lamoignon, 3436-3439 ; L. de Lamoignon, 3439-3442 ; L. de Lamoignon, 3442-3445 ; L. de Lamoignon, 3445-3448 ; L. de Lamoignon, 3448-3451 ; L. de Lamoignon, 3451-3454 ; L. de Lamoignon, 3454-3457 ; L. de Lamoignon, 3457-3460 ; L. de Lamoignon, 3460-3463 ; L. de Lamoignon, 3463-3466 ; L. de Lamoignon, 3466-3469 ; L. de Lamoignon, 3469-3472 ; L. de Lamoignon, 3472-3475 ; L. de Lamoignon, 3475-3478 ; L. de Lamoignon, 3478-3481 ; L. de Lamoignon, 3481-3484 ; L. de Lamoignon, 3484-3487 ; L. de Lamoignon, 3487-3490 ; L. de Lamoignon, 3490-3493 ; L. de Lamoignon, 3493-3496 ; L. de Lamoignon, 3496-3499 ; L. de Lamoignon, 3499-3502 ; L. de Lamoignon, 3502-3505 ; L. de Lamoignon, 3505-3508 ; L. de Lamoignon, 3508-3511 ; L. de Lamoignon, 3511-3514 ; L. de Lamoignon, 35



Échelle de 0m,001 par mètre.
État ancien du sous-sol d'une partie de la rue de la Tour.



par des arcs en maçonnerie supportant les principaux murs.

Il s'agit de consolider des maisons existantes, on creuse un puits d'environ 1^m.20 de diamètre, pour pénétrer dans les excavations et en dresser le plan qui doit être levé avec une grande exactitude, afin de ne pas s'exposer à consolider à ses frais les propriétés voisines, pour faciliter les frègements de comptes de mitoyenneté, qui se font en général de la même façon que ceux des constructions de la surface, et pour arrêter les dispositions à adopter en vue de la consolidation. Elles consistent le plus souvent à établir des piliers de soutènement en maçonnerie, placés sous les murs principaux ou à l'aplomb des points de charge du bâtiment et à remblayer les vides. La dépense à faire est très variable suivant les circonstances ; elle est par mètre carré et en moyenne de 25 francs, chiffre très inférieur à celui de la valeur qu'ont actuellement les terrains dans le XVI^e arrondissement.

Le réseau des galeries souterraines d'inspection se développait, en 1896, sur 6.419 mètres dans le XVI^e arrondissement ; la longueur des voies publiques sous-minées y était de 5.353 mètres dont 5.064 (1) consolidés. Ces chiffres ne comprennent pas les galeries existant sous les propriétés privées. En outre, on doit observer que d'anciennes carrières peuvent exister au-dessous des voies publiques sous lesquelles on n'en a pas encore constaté l'existence. Plus tard, il pourra être reconnu indispensable d'ajouter de nouveaux travaux de consolidation à ceux qui ont déjà été réalisés. Le nombre des rues du XVI^e arrondissement désignées comme ayant leur sol sous-mine est de 41.

Le service de l'inspection des carrières (2) avait achevé en 1859 l'atlas des carrières souterraines, situées à l'intérieur de l'ancienne enceinte de Paris ; mais l'annexion des communes suburbaines, jusqu'aux fortifications, a nécessité l'addition d'une étendue considérable de régions sous-minées ; d'ailleurs, les recherches opérées chaque année augmentent le nombre des carrières anciennement reconnues. Le travail à faire est très

important pour terminer et compléter cet atlas (1), qui est en cours de publication et où une teinte spéciale indique les carrières à plusieurs étages : ces dernières, qui sont les plus dangereuses, sont assez nombreuses sur la rive gauche de la Seine ; on n'en rencontre pas dans le XVI^e arrondissement, où l'exploitation de la pierre à bâtir ne paraît avoir pris une grande extension qu'à dater du XVIII^e siècle.

Pour la construction du Trocadéro, en 1877 et 1878, il a fallu consolider une superficie de près de deux hectares (17.800 mètres carrés) par massifs de maçonnerie sous le palais et par remblais bourrés sous les jardins. La partie centrale de ce palais se trouve au-dessus d'anciennes carrières, ainsi que l'extrémité de l'aile située du côté de l'avenue du Trocadéro. Ces carrières avaient été exploitées par piliers tournés ; leur ciel était soutenu par des piliers en calcaire, provenant de la parue de la masse exploitable que les carriers avaient laissée en place ; l'intervalle entre les piliers était vide ; la hauteur des galeries d'exploitation est, sous la salle des fêtes, de 2^m.15. Afin d'augmenter la stabilité, on avait fait construire des piliers maçonnés par les ateliers nationaux de 1848 ; mais cela ne suffisait pas pour supporter le poids du palais du Trocadéro. Pour toutes les parties pleines de la partie centrale de ce palais, on a descendu les fondations jusqu'au sol de la carrière ; la distribution adoptée pour le palais se trouve ainsi reproduite souterrainement et on peut circuler dans les vides qui subsistent entre toutes ces maçonneries (2). On a parlé d'y établir, pendant l'Exposition universelle de 1900, un musée des mines. On y descend, par un escalier, jusqu'au sol de la carrière, placé à 9^m.15 au-dessous du sol ; la température est à peu près constante dans ces souterrains, dont le ciel laisse assez fréquemment tomber des gouttes provenant de l'eau qui s'infiltré dans le terrain.

Les travaux de consolidation exécutés sous d'autres établissements publics, dans le XVI^e arrondissement, sont beaucoup moins importants que ceux du Trocadéro : la superficie consolidée est de 140 mètres carrés sous la chapelle annexe de l'église Saint-Pierre de Chaillot (avenue Marceau, ouvrage exécuté en 1887), de 4.700 mètres sous le dépôt des Phares (avenue du Trocadéro) et de 150 mètres sous le presbytère de l'église de Notre-Dame-de-Grâce de Passy, rue de l'An-

(1) M. Doniol a indiqué, en parlant des rues de Passy, la distance du sol au ciel de la carrière ainsi que la hauteur des galeries d'exploitation, sur les points où ces dimensions ont été relevées, et l'époque à laquelle les travaux de consolidation ont été exécutés.

(2) Les principales attributions du service de l'inspection générale des carrières de Paris, en ce qui concerne les anciennes carrières sous Paris, sont les suivantes :

Consolidation de ces anciennes carrières sous le sol des voies publiques et des établissements publics, appartenant à l'Etat ou à la Ville — entretien des anciens travaux de consolidation exécutés par le service — détermination des précautions à observer dans la zone des anciennes carrières, lors du percement des nouvelles rues ou de l'établissement des nouveaux égouts, ou de la construction des maisons — contrôle des travaux de consolidation imposés aux propriétaires par l'arrêté préfectoral les autorisant à bâtir dans cette zone — exécution d'office, le cas échéant, des travaux à la charge des particuliers, dans le cas de péril imminent où la sécurité publique se trouve engagée — levée de plan et confection de l'atlas des carrières souterraines.

Comme l'indique M. Wickersheimer, actuellement inspecteur général des carrières de la Seine, dans sa note du 1^{er} juillet 1896, cet atlas servira à compléter la nomenclature des voies publiques sous-minées, qui a été publiée par l'imprimerie Paul Dupont et qui indique, pour les rues et pour les établissements publics : l'année pendant laquelle les travaux de consolidation ont été exécutés, les longueurs des parties sous-minées et des parties consolidées, celles des galeries d'inspection, diverses observations sur l'état des carrières, la distance du sol au ciel de la carrière et la hauteur des galeries d'exploitation.

La note de M. Léopold Mar sur Passy et Chaillot souterrains, qui précède, donne des détails sur les travaux de consolidation du Trocadéro et sur la situation en 1892 des escaliers conduisant aux carrières.

nociation (1). Ces consolidations ont été faites par piliers maçonnés et remblais bourrés.

AGUSTE DOXOL.

NOS ANCIENNES BARRIÈRES

Avant 1783, Paris n'était enclous que de murailles informes ou de mauvaises cloisons de planches mal jointes, et les cinquante-quatre bureaux des commis de barrières n'étaient que de simples échoppes en bois auxquelles on avait donné le nom de *roulettes*, supportées qu'elles étaient par de petites roues qui en facilitaient le transport. Dans ces conditions primitives, la contrebande était vraiment par trop facile, et le commerce, qui ne pouvait lutter contre elle, s'en plaignait fort : aussi, pour cette cause et d'autres encore, Louis XVI, par une ordonnance du 13 janvier 1783, décida-t-il la construction d'un nouveau mur d'enceinte, infranchissable. En 1784, les fermiers généraux, dont le bail venait d'être augmenté de 120.000 francs, voulant arrêter les progrès toujours croissants de la contrebande et soumettre aux droits d'entrée un plus grand nombre de consommateurs, obtinrent de M. de Calonne l'autorisation définitive d'enfermer les faubourgs dans le nouveau mur d'enceinte. Plusieurs architectes dressèrent des plans, fournirent des devis ; ce furent ceux du célèbre Ledoux qui furent acceptés. Au mois de mai de la même année, les travaux furent commencés du côté de la Salpêtrière : deux ans après, l'enceinte méridionale était achevée. L'on entreprit alors celle de la rive droite : Passy restait naturellement indemne, mais il n'était pas de même de Chaillot, qui devenait définitivement, bien malgré lui, partie intégrante de Paris.

L'architecte Ledoux, après avoir terminé son mur d'enceinte, eut à élever soixante monuments pour servir d'entrées à la capitale, et, comme il avait horreur de la banalité et de l'uniformité, il donna carrière à toute l'originalité de son talent, en élevant ses *propylées*, comme il les appelait pompeusement, variées de forme et d'aspect. Au dire de ses admirateurs — ils étaient nombreux alors — rien d'aussi beau n'avait été fait depuis le grand siècle de Louis XIV : cela rappelait même, disaient-ils, les ouvrages des plus beaux jours d'Athènes. Il faut bien en rabattre, car, malgré leur prétendue magnificence, à part quelques-unes de ces barrières auxquelles on ne pouvait contester un mérite d'art peu commun — telle la rotonde de la Villette, qui existe encore — la plupart avaient un aspect assez triste, froid et par

trop solennel. Et puis, n'était-il pas déplacé, à une époque où les finances de l'État se trouvaient dans une situation si déplorable, d'élever de tels édifices pour de simples bureaux d'octroi et de commis de barrières ? Aussi ce luxe devenait-il insultant pour le peuple, qui se voyait, outre ses nouvelles charges, forcé de payer les frais des instruments de son supplice et s'en vengeait par des jeux de mots, tels que ceux-ci :

Le mur marant Paris, rend Paris marmurant...

ou par des épigrammes de cette force :

*Pour augmenter son numéraire,
Et raccourcir notre horizon,
La Ferme a jugé nécessaire
De mettre Paris en prison.*

Quand Loménie de Brienne, qui avait succédé à M. de Calonne, vint, le 8 novembre 1787, visiter les nouvelles barrières, il s'indigna plus ou moins sincèrement de la prodigalité avec laquelle on avait exécuté ces travaux, dont la dépense s'élevait déjà à plus de 25 millions, en ordonna la suspension et voulut même, dans les premiers moments de sa feinte colère, faire abattre ce qui était fait et en vendre les matériaux ; mais l'œuvre était trop avancée, on dut se contenter de prescrire de nouvelles dispositions avant leur continuation et nommer d'autres architectes et de nouveaux inspecteurs. Cependant, déjà, on avait commencé à tronquer les colonnes et à détruire les couronnements, on avait même été jusqu'à gratter les bas-reliefs que Moitte y avait sculptés.

Ce ne fut guère qu'en 1789 que le mur d'enceinte et ses fameux *propylées* furent achevés ; le tout avait coûté 50 millions !

Au début, Passy eut cinq barrières. La première, appelée d'abord barrière de la Conférence, parce qu'elle n'était qu'un reculement de la barrière de ce nom, située précédemment près de la pompe à feu de Chaillot, traversait le quai de la Seine, au bas de la rue Beethoven ; on la nommait aussi barrière de Versailles, parce qu'elle était sur la route qui conduisait à cette ville, ou barrière des Bonshommes, à cause du voisinage du couvent de ce nom ; en dernier lieu, elle prit définitivement le nom de barrière de Passy. Le mur d'enceinte rentrait sur le quai, suivait à peu près l'alignement de la rue Le Notre actuelle, isolant ainsi le couvent des Bonshommes de celui de la Visitation Sainte-Marie, et longeait la rampe ouest du Trocadéro pour arriver à la barrière Sainte-Marie, ainsi nommée de sa proximité du couvent des Filles de la Visitation Sainte-Marie. Elle était distante de 910 mètres de celle de Passy. Depuis la barrière Sainte-Marie, le mur d'enceinte suivait l'alignement de l'avenue Kleber. A 500 mètres, on trouvait la barrière de Longchamp, à cheval sur la nouvelle rue de ce nom, qui, alors, n'allait pas plus loin ; à 700 mètres plus haut, était la barrière des Bassins ou des Réservoirs, qui prit son nom du voisinage des réservoirs de la pompe à feu de Chaillot. On l'appelait aussi, quelquefois, barrière de la Pompe à feu, et, après la révolution de 1848, elle porta, pendant quelque temps,

(1) La distance, du bas du quai de la carrière est de 10 m. 20 sous la chapelle de Saint-Pierre de Chaillot, de 8 m. 08 sous le dépôt des Phares et de 5 m. 45 sous le presbytère de Passy ; le hautour des galeries d'exploitation est de 5 mètres sous la chapelle de Saint-Pierre de Chaillot, de 1 m. 70 sous le dépôt des Phares et de 3 m. 45 sous le presbytère.

à minuit sonnant, nos anciennes barrières ayant terminé leur rôle, l'abandonnaient aux bureaux d'octroi de l'enceinte des fortifications de Paris. Après avoir été successivement hameaux, villages



Une des statues de la barrière de Passy
(1839).

(Archives de la Société.)

et communes, nous devenions partie de la capitale, l'on nous enlevait nos derniers gardes champêtres.

LÉOPOLD MAR.

EXTRAIT D'UNE BROCHURE INTITULÉE :
EXTENSION DES LIMITES DE PARIS

COMMUNIQUÉE PAR M. BAUCHE
A LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY

« Loi sur l'extension des limites de Paris, du 16 juin 1859 (promulguée le 3 novembre 1859, — *Bull. des lois*, n° 738, XI^e série, n° 7072).

« Napoléon, par la grâce de Dieu, etc.

« Avons sanctionné et sanctionnons, etc.

« Loi. — Extrait du procès-verbal du corps législatif.

« Le corps législatif a adopté le projet de loi dont la teneur suit :

« ART. 1^{er}. — Les limites de Paris sont portées jusqu'au pied du glacis de l'enceinte fortifiée.

« En conséquence, les communes de Passy, Auteuil, Batignolles-Monceaux, Montmartre, la Chapelle, la Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard et Grenelle sont supprimées.

« Les portions des territoires d'Auteuil, Passy... qui restent au delà de ces limites, sont réunies à la commune de Boulogne... »

« ART. 2. — La nouvelle commune de Paris est divisée en vingt arrondissements municipaux formant autant de cantons de justice de paix... »

« ART. 3. — Le conseil municipal de Paris se composera désormais de soixante membres, qui seront nommés par l'Empereur, conformément à la loi du 5 mai 1855.

« Deux membres, au moins, seront pris dans

chacun des arrondissements; ils devront y être domiciliés ou y posséder un établissement.

« Chaque arrondissement municipal aura un maire et deux adjoints. »

— La loi a onze articles. Les derniers articles traitent des entrepôts, octrois, usines, gaz, contributions directes. Les communes annexées ne voyaient pas leurs contributions modifiées pendant cinq ans à compter du 1^{er} janvier 1860. A partir du 1^{er} janvier 1863, « l'augmentation que devront subir les droits fixes de patentes pour être portés au niveau de ceux de Paris n'aura lieu que pour moitié, et ne sera complétée qu'après une seconde période de cinq années ».

Le projet de loi avait été signé le 26 mai par MM. le comte de MORNAY, *président*; le comte LOUIS DE CAMBACÈRES, le comte LÉOPOLD DE BOURBON, le comte HENRI DE KERSAINT, le comte JOACHIM MURAT, *secrétaires*.

Le Sénat avait déclaré le 6 juin ne pas s'opposer à la promulgation de la loi; et avaient signé: MM. TROPLONG, *président*; Ferdinand BARROT, général CARRELET, baron T. DE LACROSSE, *secrétaires*.

« Mandons et ordonnons, etc. »

« Fait en Conseil des Ministres, au palais de Saint-Cloud, le 16 juin 1859. »

Pour l'Empereur,

Et en vertu des pouvoirs qu'il nous a confiés:

Signé : EUGÉNIE.

Vu et scellé du grand sceau :

Le Garde des sceaux, ministre secrétaire d'Etat au département de la Justice,

Signé : DELANGLE.

Par l'impératrice régente :

Le Ministre d'Etat,

Signé : ACHILLE FOULD.

Le décret impérial du 1^{er} novembre 1859 (*B. des lois* n° 738, XI^e série, n° 7073) fixait les dénominations des vingt arrondissements municipaux de Paris. Le XVI^e arrondissement était dénommé : arrondissement de Passy. Le décret était contresigné de M. ROULAND, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, faisant l'intérim de l'Intérieur.

Le 3 novembre, G.-E. HAUSSMANN, sénateur, préfet de la Seine, grand officier de la Légion d'honneur, prenait un arrêté fixant le tableau des circonscriptions nouvelles :

« 16^e, de Passy. Délimitations. — Une ligne partant du milieu de la Seine, au droit de la limite des terrains militaires, suivant le pied du glacis jusqu'à l'avenue de la Porte-Maillot — suivant l'axe de ladite avenue, de la place de l'Etoile — du boulevard projeté entre cette place et le pont de l'Alma, tel qu'il est indiqué à la délimitation du XVI^e arrondissement, l'axe du pont de l'Alma — et le milieu du grand bras de la Seine jusqu'au point de départ. »

« Quartiers : 61, d'Auteuil. — Une ligne partant du milieu de la Seine, au droit de la limite

UNE ÉMEUTE A SAINT-PIERRE-DE-CHAILLOT

Le vendredi, premier jour de l'an de grâce 1790, il y eut du bruit dans Landerneau... pardon ! à l'ancien village de Chaillot.

Le prêtre chargé de prêcher en ce jour de double fête à l'église Saint-Pierre, avait eu la malencontreuse idée, par ce temps d'effervescence populaire, de prendre pour sujet de son sermon : *De l'obéissance aveugle et passive que tout bon citoyen doit au Roi et à ceux à qui il a confié sa puissance.*

Sur ce, l'assemblée se mit à murmurer fortement et interrompit l'orateur ; le bon et vieux curé Jacques-Michel Benière, invoquant alors le respect dû au saint lieu, finit par rétablir l'ordre ; mais le prédicateur réactionnaire insistant et renchérissant sur son sujet, les murmures des assistants se changèrent en véritables cris, si bien que, le tumulte augmentant, on se vit forcé d'aller chercher la garde.

A sa vue, notre apôtre s'empressa de quitter la chaire et s'enfuit vers la sacristie où, suspecté d'incivisme, on l'arrêta. Conduit au bureau de police de l'hôtel de la Mairie, il put heureusement se disculper de toute préméditation malveillante, en faisant voir, par la date de son manuscrit, qu'il y avait dix-huit ans que son sermon avait été composé, c'est-à-dire sous le bienheureux règne du roi Louis XV, et on le relâcha.

Le *Moniteur* qui relate ce fait dans son numéro du jeudi 7 janvier 1790, dit gravement, en terminant son article :

« C'est la première fois peut-être que des hommes
« assemblés dans un temple aient senti que celui
« qui leur parle au nom de Dieu n'a pas le droit
« d'abuser de sa mission pour les entretenir de
« sujets étrangers au culte ; on doit être bien
« rassuré sur le succès de la Révolution, quand
« des préjugés aussi anciens, liés à de vieilles
« habitudes et à tant d'intérêts, s'effacent ainsi
« de l'esprit des hommes. »

L. M.

L'HOTEL DE LA PRÉSIDENTE DE BANDEVILLE (1)

La Grande-Rue de Passy, au XVIII^e siècle, possédait un certain nombre d'hôtels particuliers, devenus historiques par le séjour qu'y firent certains personnages plus ou moins célèbres. A l'ancien n° 3, n° 7 actuel) demeura le général Moreau ; au n° 16 était l'ancien hôtel de la Folie, qu'habita la jolie Mlle de Romans, dont nous racontons

plus loin les aventures, et plus tard Jules Janin. Au n° 58 ancien, l'hôtel de Mme de Genlis ; au n° 58 actuel (correspond-il au 58 ancien ?) existe encore une ancienne petite maison qui n'a pas changé d'aspect, remarquable par sa jolie porte cintrée à deux battants, encore munie de son heurtoir, et au sommet de laquelle se déroulent de gracieux ornements en bois sculpté et fer forgé du temps de Louis XV. Un peu plus haut que la rue Vital, sur l'emplacement de l'ancien parc Guichard, l'amiral comte d'Estaing, la terreur des Anglais dans la guerre de l'indépendance américaine, eut un très bel hôtel de plaisance ; et enfin, non loin de là, au n° 80 actuel (ancien 62), le passant tant soit peu curieux est arrêté à la vue d'un ancien hôtel d'assez belle apparence, composé d'un grand corps de logis principal situé entre cour et jardin, et de deux pavillons latéraux reliés par une belle grille en fer forgé, de style Louis XV, donnant sur la rue. Cette propriété, qui depuis sa naissance a subi de nombreuses modifications, a subi également des fortunes diverses, que nous allons tenter d'esquisser.

Commençons d'abord par rectifier une erreur commise par la majorité, sinon la totalité des chroniqueurs de Passy, qui l'appellent *Hôtel de la présidente de Boudeville*, au lieu de *Bandeville*. La présidente de Bandeville (Marie-Anne-Catherine Bigot de Graveron), veuve depuis 1761 de Pierre-François Doublet, marquis de Bandeville, conseiller du roi, et ancien président à la troisième chambre des enquêtes du parlement de Paris, acheta le 24 octobre 1763, moyennant 36.000 livres, ladite propriété à Georges Du Burt, écuyer, commandant d'un bataillon d'infanterie, et l'agrandit en octobre 1774 par une nouvelle acquisition de terrains et de masures à demi démolies, appartenant aux deux frères Giraud, l'un expert entrepreneur juré des bâtiments, et l'autre avocat. Les jardins étaient alors bordés par des carrières. Détail qui n'est pas sans intérêt, la présidente de Bandeville avait à payer à Passy, tous les ans, aux octaves de la Saint-Denis, un sol quatre deniers de cens et droits seigneuriaux. La présidente de Bandeville était une femme des plus distinguées et une collectionneuse ardente ; son hôtel de Paris, situé sur le quai Malaquais, au coin de la rue des Saints-Pères, renfermait une belle suite de tableaux de maîtres, un très beau cabinet d'objets d'histoire naturelle dans lequel on remarquait une nombreuse réunion d'oiseaux de toute sorte et surtout une collection de coquillages, réputés la plus belle de l'Europe. La plupart des anciens guides du voyageur à Paris et les ouvrages relatifs aux *curieux* de cette époque mentionnent cette collection. Il est à présumer que l'hôtel de Passy dut bénéficier des goûts de sa propriétaire et contenait aussi bon nombre d'objets de curiosité.

La présidente de Bandeville mourut en son hôtel du quai Malaquais, le 3 juillet 1787. N'ayant pas d'enfants, mais un assez grand nombre d'héritiers plus ou moins éloignés, elle avait laissé l'usufruit de son hôtel de Passy à l'abbé Gruel, son ami certainement, son directeur peut-être, sur lequel nous n'avons pu trouver aucun renseignement, et qui y mourut le 23 janvier 1814.

(1) Dit ensuite à tort l'Hôtel Barras, rue de Passy, n° 80.

remontait à trois longtemps, amorcée en divers endroits, et n'eût pas d'avance du nom d'*avenue de la Muette* (1). Avant de prononcer l'oraison funèbre funéraire de cet immeuble, que nous regretterons, disons ce qu'il fut.

C'est que le baron de Gennesse — pardon !... nous rapporte pour éviter la Bastille — on sait, nous-nous, que le roi Louis XV, le bien-aimé et le bien aimant, en dehors de ses occupations plus ou moins sérieuses, prenait grand plaisir à s'occuper des sciences et surtout de physique et d'astronomie, et qu'assez souvent il allait passer, accompagné de la cour, aux expériences de physique expérimentale que faisait l'abbé Nollet aux Champs de France ; aussi, vers 1750, se

Arts et frère de Mme de Pompadour. Bachaumont en parle dans ses *Mémoires secrets* et le *Mercure de France* fait de même à trois reprises différentes : c'était un curieux tableau d'Amédée Vanloo, daté de janvier 1763 et représentant bon nombre de vertus allégoriques, la Magnimité, la Justice, la Valeur militaire, l'Intrepidité, la Vertu héroïque, la Vertu pacifique, la Générosité, etc., en tout huit figures, sans compter les animaux qui les accompagnaient. — Vues d'une certaine distance au travers d'un verre à facettes, toutes ces figures se réduisaient en une seule et offraient aux yeux émerveillés le portrait du roi très distinct et très ressemblant (1). L'abbé Aubert, le spirituel fabuliste, fit les vers courtoisanesques suivants sur ce singulier ouvrage :

Vue extérieure de la maison, 84, rue de Passy, et 1, rue de la Pompe, état actuel.

(Cliche de M. Vaillant.)

decida-t-il pour satisfaire ses goûts, à transformer en cabinet de physique un bâtiment situé dans les jardins de la Muette.

Il en confia la garde au savant bénédictin dom Noël, plus connu sous le nom de père Noël, qui de ce cabinet fait des microscopes et des télescopes pour la Majesté. — Dès cette époque, le brave père Noël espérait peut-être arriver à faire voir à Louis XV la lune à un metre et bien d'autres merveilles, car il avait construit un télescope gigantesque de près de 8 metres de longueur : mais malheureusement l'effet ne répondit pas à la gigantesque dimension, et le roi fut un peu déçu. Parmi les curiosités d'optique placées dans ce cabinet, nous la parole du père Noël, il en est une qui nous a pu nous passer sous silence : elle est et fut connue tout Paris avant d'être offerte au roi par M. de Morgny, surintendant des Beaux-

Par l'ingénieux artifice
Et de l'optique et du pinceau,
Les Vertus et surtout la bonté, la justice,
De Louis ^{offrent} le tableau.

Sedans une autre perspective
On peignait les cours des Français
De ces vœux remis, la peinture naïve
De l'Amour offrait les traits.

Le nombre des appareils, des machines, allait s'augmentant de jour en jour, et le petit bâtiment qui les contenait devenait insuffisant ; c'est alors que le roi fit acheter, pour les placer plus convenablement, l'hôtel du n° 84 de la rue de Passy, qui était à proximité du château de la Muette et n'était séparé de ses communs, c'est-à-dire de la Petite-Muette, que par la grille du bois de Boulogne, barrant alors l'entrée de la chaussée de la Muette.

Quand, au commencement du règne de Louis XVI, au mois de juin 1774, le père Noël se retira, la

(1) Ce jeu d'optique n'était pas nouveau, il y en avait eu déjà des exemples chez les Muses de la place Royale et à la bibliothèque de l'abbaye Sainte-Geneviève.

La façon dont il avait administré la préfecture d'Eure-et-Loir fit songer à lui pour la place éminente et périlleuse de préfet de police, qu'il n'accepta qu'après bien d'honorables hésitations. Il l'occupa du 10 septembre 1836 au 24 février 1848, et, grâce à lui, la capitale tranquillisée put jouir d'un long repos. « N'y a-t-il pas — disait Jacques Arago — un noble dévouement dans la vie de celui qui, pouvant se reposer heureux dans les loisirs de la vie domestique, aime mieux consacrer son infatigable intelligence à la répression des délits et des crimes qui attristent son pays ? M. Gabriel Delessert a bien mérité de ses concitoyens, et de légitimes regrets le suivront dans sa retraite. »

« La population parisienne — a dit encore M. Ducoux, un de ses successeurs — conserve avec reconnaissance le souvenir de ce magistrat dont les vertus privées égalaient l'intelligence et le dévouement à la chose publique. M. Gabriel Delessert sut toujours atténuer les nécessités quelquefois terribles de sa charge, par l'esprit de tolérance et de bonté avec lequel il remplit ses devoirs (1) ».

N'y a-t-il pas lieu de rappeler ici, à ce propos, que deux fois pendant l'exercice de ses délicates fonctions, il eut à recevoir comme prisonnier de passage à la préfecture de police le prince Louis-Napoléon Bonaparte (Napoléon III). La première fois, ce fut le 11 décembre 1836, à 2 heures du matin, après la malheureuse tentative de Strasbourg.

On conduisait le prince de Strasbourg à Lorient, ou il devait s'embarquer pour les États-Unis. « M. Gabriel Delessert l'attendait (2), et la réception, quoique froide, fut bienveillante, mais douloureuse ; il lui était pénible d'exercer ses sévères fonctions contre le neveu de l'Empereur, de revoir dans la condition extrême de prisonnier le fils d'une reine qui l'avait accueilli autrefois dans ses voyages avec une exquise et rare bienveillance, ce fils qu'il avait connu tout enfant et pour lequel il avait eu de si douces et de si gracieuses paroles, de si tendres et de si bons sentiments. Une collation avait été servie pour le prince dans la grande salle à manger de la préfecture, dans cette même salle où, presque tous les matins, Mlle Cécile et M. Edouard Delessert, jeunes enfants du préfet, venaient s'ébattre et prendre avec Mlle de Montijo, leur amie, des leçons de gymnastique sous l'habile direction de M. Delestre, alors sous-officier des sapeurs-pompiers de Paris. Le prince ne voulut point accepter cette collation. Il ne prit que quelques biscuits et un verre de champagne dans le salon rouge de la préfecture, où il attendit patiemment le moment de son départ, qui eut lieu deux heures après. »

M. Gabriel Delessert n'en était qu'à la première épreuve.

La seconde eut lieu après la fâcheuse échafourée du prince à Boulogne-sur-Mer, le 6 août 1840. Conduit d'abord à la citadelle de Ham, il fut amené, dans la nuit du 12, à la Conciergerie

de Paris. Comme la première fois, M. Gabriel Delessert l'attendait, et après avoir reçu du prince des félicitations du maintien en exercice de l'ami de sa mère, du fonctionnaire bienveillant qui l'avait si délicatement reçu dans les mêmes conditions quatre ans auparavant, il le fit conduire dans le logement le plus salubre et le plus convenable de la prison, où il resta jusqu'au 26 septembre suivant ; puis le prisonnier comparut devant la Chambre des Pairs, qui devait le renvoyer à Ham.

Après la révolution du 24 février 1848, Gabriel Delessert voulut partager l'exil de son roi, et alla le retrouver à Claremont, où il reçut de Louis-Philippe un accueil plein d'effusion, de reconnaissance et de bonté. Six mois après, sollicité par sa famille et ses amis de rentrer en France, voyant que le pouvoir républicain fonctionnait tranquillement et que sa vie n'avait rien à craindre de ce parti, il sollicita de Louis-Philippe la permission de s'éloigner de Claremont, quitta le sol hospitalier de l'Angleterre et vint se retirer dans sa charmante villa de Passy.

Trois ans après, un événement douloureux vint troubler la sérénité de sa nouvelle existence. Sa fille Cécile, linguiste habile et peintre amateur distingué, mariée depuis 1847 au vicomte Alexis de Valon, jeune homme aussi charmant que modeste, connu par des articles de revues et quelques bons ouvrages, avait organisé le 20 août 1851 une partie de natation dans l'étang de sa belle propriété de Saint-Priest, près de Limoges. Nageurs et nageuses se jettent gaiement à l'eau et gagnent le large. Mme de Valon, se sentant fatiguée, appelle à son aide ; son mari nage vers elle, l'aborde, la soutient et cherche à la diriger vers le rivage, quand tout à coup il s'embarrasse les jambes dans de hautes herbes. Le comte de Nadaillac (Sigismund du Pouget), habitué de la maison, qui voit ce qui se passe, ramène vivement à terre Mme de Valon, puis s'élance au secours de son ami. Dévouement inutile ! il est trop tard, M. de Valon a disparu sous les eaux, il meurt victime de la plus cruelle fatalité. Le désespoir de sa femme et de M. Gabriel Delessert, qui assistaient à cette scène, est indescriptible.

Seize mois après, Mme de Valon, qui avait trouvé dans son sauveur une âme aussi généreuse que sympathique, touchée des soins dévoués et sincères que M. de Nadaillac n'avait cessé de lui témoigner dans la cruelle épreuve qu'elle avait eue à subir, et, de plus, encouragée par son père et sa mère (1), unissait son sort à cet homme de bien.

En dépit de son âge, Gabriel Delessert — qui, du reste, n'avait guère connu la maladie — ne laissait pas s'écouler un seul jour sans faire une promenade à cheval, au bois de Boulogne ou du Vésinet, ou ailleurs. Le 16 juillet 1856, étant dans la forêt de Saint-Germain, son cheval s'effraye

(1) *Paris Guide*, 1867, t. II, p. 170.

(2) M. Gabriel Delessert, par Tripier le Franc : *Paris, Jéhu*, 1852. Un fort volume in-4, auquel nous allons emprunter bon nombre de passages. *Passim*.

(1) Mlle Marie-Charlotte de Laborde, née en 1806, était fille de la comtesse de Laborde, ancienne dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, et avait épousé M. Gabriel Delessert, le 1^{er} juin 1834. Elle mourut en mai 1884. Mme de Nadaillac, sa fille, née à Passy, le 7 octobre 1825, mourut également à Passy, le 26 mars 1887.

membres de la famille nous ont honorés de leur adhésion : le très regretté baron Bartholdi et Mme Odier, dont nous souhaitons vivement voir le nom figurer bien longtemps encore sur la liste de nos adhérents.

..

Ici s'arrête notre monographie des Delessert, que nous avons longtemps hésité à écrire. Ce n'est guère par les membres de la famille, on le sait, qu'il eût été possible d'obtenir des renseignements plus nombreux, et surtout plus intimes : leur amour du silence pour tout ce qui les concernait, leur modestie, excessive peut-être, mais qu'on ne saurait blâmer, leur inspiraient l'horreur de tout ce qui aurait pu ressembler à de la réclame. Force a donc été pour nous d'avoir recours à tout ce qui a été écrit sur eux par des contemporains qui les avaient fréquentés, et à leur faire de nombreux emprunts. Aussi notre travail s'est-il, en partie, simplement borné à réunir des documents épars, à les collationner et à les mettre en ordre.

Ces documents, nous aurions hésité à les publier du vivant des frères Delessert, dans la crainte de blesser ce sentiment de modestie qui, chez eux, était une véritable passion ; mais aujourd'hui que, hélas ! ils ne sont plus, nous regardons comme un devoir de reconnaissance de les insérer dans nos Archives, pour perpétuer le souvenir de ces hommes de bien dont la vie peut servir de modèle à tous.

Ah ! s'il nous eût été donné de connaître tous les actes de bonté et de bienfaisance qu'ils répandirent chaque jour si discrètement sur Passy et ailleurs, pendant une grande partie de notre siècle, bien des pages ne suffiraient pas à les divulguer. C'est d'eux qu'on peut dire que leur main gauche ignorait le bien que produisait leur main droite, et nous ne saurions mieux finir qu'en rééditant ces mots bien connus :

Oh ! les braves gens ! les braves cœurs !

LEOPOLD MAR.

OUVRAGES CONSULTÉS :

Monographie des hommes utiles (Société Monthyon et Franklin), année 1837. Etienne Delessert, par Henry de Maucy.

Éloge historique de Benjamin Delessert, académicien libre, par M. Flourous, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, lu dans la séance publique du 4 mai 1860.

Notice sur la vie de Benjamin Delessert, par le comte d'Argout, lue à l'Assemblée générale des députés de la province le 8 mai 1847. Paris, Plon frères, 1847, pièce in-8.

Notice sur Benjamin Delessert, par Alphonse de Camille.

Leçons et bienfaits de M. le baron Benjamin Delessert, par le baron Ch. Dupin, Paris, F. Didot frères, 1847, pièce in-8.

Éloge de Benjamin Delessert, par Paul-Antoine Cuvier de Parlat, couronné par l'Académie de Lyon ; Paris, Plon frères, 1860, in-8.

Notice biographique sur M. le baron Benjamin Delessert, par Flourous et C. V., Paris, imp. de A. Lacombe, 1847, pièce in-8, extraite des *Annales des hommes du jour*.

Monographie Michoud, long article sur Benjamin Delessert.

Magasin pittoresque, articles sur Benjamin Delessert, années 1847, p. 406 ; 1850, p. 398 ; 1859, p. 102.

Notice biographique sur la vie et les travaux politiques de M. François Delessert ; Paris, à l'Administration générale, 1845, pièce in-8, extraite des *Contemporains*.

M. Gabriel Delessert, par Tripiet le Franc ; Paris, Dentu, 1859, 1 fort volume grand in-8.

Edouard Delessert, par Henry Lauzac, extrait du 3^e vol. de la Galerie historique et critique du XIX^e siècle ; Paris, Bureau de la Galerie, 1861, pièce in-8.

Annales historiques nobiliaires et biographiques, par Tisseron. — Voir l'article sur les Delessert.

Notice sur la collection de tableaux de M. M. Delessert ; Paris, 1846, in-8.

Catalogue des tableaux de M. François Delessert ; Paris (s. d.), in-8 (contenant 236 numéros).

Galerie Delessert, par Ch. Blanc (*Gazette des Beaux-Arts*) ; Paris, Claye, 1869, gr. in-8 avec 8 eaux-fortes.

LA TOUR D'AUVERGNE A PASSY

S'il est un hôte dont Passy puisse véritablement être fier, c'est à coup sûr Théophile Malcorret de La Tour d'Auvergne, surnommé le *premier grenadier de la République*, si grand par sa bravoure, son ardent amour de la patrie, sa candeur, la sensibilité de son âme, son indépendance de caractère et son désintéressement. Sa biographie est dans toutes les mains ; nous nous contenterons de la résumer brièvement jusqu'à l'époque de sa retraite définitive, sur laquelle nous nous appesantirons davantage, parce qu'elle appartient essentiellement à notre histoire locale.

Né, le 23 décembre 1743, à Carhaix, dans le Finistère, voué au métier des armes, il entra, le 3 avril 1767, en qualité de sous-lieutenant, dans la deuxième compagnie des Mousquetaires noirs, se distingua particulièrement en Espagne, surtout au siège de Port-Mahon, à la fin de 1781, et revint en France le 23 janvier 1782. Il fut enfin nommé capitaine à l'ancienneté le 29 octobre 1784, et chevalier de Saint-Louis le 6 octobre 1791, après vingt-quatre ans de service. La Tour d'Auvergne fut toujours favorable aux principes de la Révolution, fit la campagne de 1792 à l'armée des Alpes, puis commanda en 1793 et 1794, à l'armée des Pyrénées occidentales, les compagnies de grenadiers qui s'immortalisèrent sous le nom de *colonne infernale*. Autorisé à prendre sa retraite définitive le 7 janvier 1795, il s'était embarqué le 5 février suivant, à Bayonne (1), sur un navire breton qui devait le ramener dans son pays natal, quand il fut fait prisonnier par les Anglais et emprisonné à Bodmin dans le comté de Cornouailles. Au début de sa captivité, ses geôliers voulant le forcer à quitter sa cocarde, il la perça de son épée jusqu'à la garde, déclarant fièrement qu'il se laisserait plutôt tuer que de la rendre. Enfin, libéré le 7 janvier 1796 à la suite d'un échange de prisonniers, il débarqua au Harre

(1) Quelques biographes disent : à Bordeaux ; La Tour d'Auvergne, dans une de ses lettres, dit : à Bayonne.

cette prison d'avant qu'il ne soit à la mort le 9 mars à l'âge de 25 ans. Il se souvient que le jeudi 24 juillet dernier, pour son retour à la Conciergerie, par le couloir central par le tribunal révolutionnaire et qu'il était à la mort à la barre de l'Assemblée nationale.

(N. D. S. G.)

sur le 1^{er} octobre 1892 à l'époque où les travaux de construction pour les habitations de la ville qui se faisaient en ce moment ont été arrêtés par le conseil municipal. Les travaux de construction ont été arrêtés par le conseil municipal. Les travaux de construction ont été arrêtés par le conseil municipal.

Le Passage des Eaux, rue Raynouard, 9.
La Voute et l'Escalier en 1882.
(Dessin de M. L. Mar, d'après Atalaya.)

LE PASSAGE DES EAUX

Encore un coin pittoresque du vieux Passy dont le souvenir iconographique est à conserver ! Non

car on peut également voir les détails relatifs à cette installation et le texte du procès-verbal de l'assemblée dans l'étude biographique et littéraire très complète que notre ancien et regretté président M. Eugène Manuel, a placée en tête de son édition des poésies d'André Chénier dans la belle collection des Bibliophiles, publiée par Jousset (N. D. S. G.)

sait si depuis peu le nombre en est grand, surtout dans ces parages...

Ainsi, l'aspect actuel de son entrée ou de son débouché dans la rue Raynouard, entre les n^{os} 9 et 11, n'est déjà plus ce qu'il était il y a quelques années ; la voute qui lui donnait un aspect si pittoresque a été supprimée. Aussi avons-nous été heureux de découvrir, pour notre reproduction, un petit dessin fait d'après nature, avant cette suppression, par l'habile peintre Atalaya, qui habite Passy depuis près de vingt ans et l'a exploré dans bien des sens.

Ce passage, dont la partie haute est si accidentée avec ses cent quatorze marches irrégulières,

Mantes s'il n'est marchand appartenant à cette corporation, ou associé à un marchand de l'eau.

La perception de nombreux droits seigneuriaux de péage, l'insuffisance du tirant d'eau pendant la saison sèche, l'existence de ponts à arches trop étroites qui se trouvaient en partie fermés par des moulins, les pêcheries fixes ont entravé pendant bien des siècles ce mouvement commercial. Quoique de nombreux édits du Parlement eussent ordonné la suppression de taxes perçues irrégulièrement, il y avait encore, au commencement du XVIII^e siècle, dix-neuf péages grevant la navigation de la Seine entre Paris et la Roche-Guyon, c'est-à-dire sur un parcours de 133 kilomètres.

L'abolition des droits seigneuriaux permit à la batellerie de prendre un nouvel essor ; mais elle se trouvait encore gênée par beaucoup d'obstacles : le chenal abandonné à lui-même était irrégulier, fort sinueux, peu profond dans les rapides, où le courant était violent ; le mouillage s'abaissait, sur certains points, à 60 centimètres en basses eaux. Les travaux d'amélioration de la navigabilité de la Seine ne datent que du XIX^e siècle.

Notre fleuve est actuellement bordé de quais sur presque toute la longueur de la traversée de Paris ; on n'y trouve plus de chemin de halage que sur la banquette perreyée d'Auteuil, et le halage ne s'y exerce plus depuis l'époque à laquelle a été organisé le service des bateaux-toueurs.

Comme les routes étaient devenues très mauvaises dans les dernières années du XVIII^e siècle, le coche d'eau était fréquenté pour les relations entre Paris, Auxerre, Meaux, Troyes et Rouen : ces services ont été délaissés lorsque les diligences ont procuré un moyen de transport plus rapide.

En 1834, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Ponce parvint à résoudre le problème difficile de la construction, en rivière, de barrages entièrement mobiles, ce qui permit d'entreprendre efficacement la canalisation de la Seine (1) ; on ne bornait alors à obtenir un tirant d'eau minimum de 2 mètres et c'est dans ce but que fut construit le premier barrage de Suresnes (2), dont le fonctionnement permit d'établir le service des bateaux à vapeur omnibus en 1867, juste à temps pour conduire les visiteurs à l'Exposition internationale du Champ de Mars. Avant la construction de ce premier barrage de Suresnes, qu'il a fallu relever ensuite pour porter le tirant d'eau de 2 mètres à 3^m,20, les bateaux à vapeur auraient été exposés à ne pas avoir une profondeur suffisante pour naviguer pendant l'été.

Il fut donc par la loi du 6 avril 1878 qu'on reconstruisait les ouvrages de la Seine, pour maintenir en tout temps un mouillage minimum de 4^m 40, comme l'avait proposé précédemment l'ins-

pecteur général des ponts et chaussées Belgrand (1), puis M. Krantz, ingénieur en chef de la navigation de la Seine et actuellement sénateur (2). Cette œuvre a été complétée, sous l'inspiration d'un membre de notre Société, l'honorable sénateur M. de Freycinet, par la loi du 21 juillet 1880, prescrivant de réaliser le mouillage de 3^m,20 non seulement jusqu'à l'écluse de la Monnaie, mais dans toute la traversée de Paris.

La canalisation de la Seine, qui a été terminée en 1878, a coûté environ 61 millions : le prix de transport par terre et par kilomètre, qui était de 8 à 10 centimes en 1830 et de 5 centimes en 1859, est descendu à moins de 2 centimes. La navigation n'est plus interdite d'une manière absolue qu'en temps de glaces : il est vrai que les bateaux se trouvent, en outre, arrêtés pendant les fortes crues par divers ponts, à cause de la faible hauteur des arches, et qu'ils ne peuvent plus faire leurs opérations d'embarquement et de débarquement lorsque ces crues submergent les bas quais, qui se divisent en deux catégories : les ports de tirage, qui descendent avec une pente transversale assez considérable jusqu'au niveau de l'ancienne retenue de Suresnes (3), et les ports droits, qui se terminent, du côté de la rivière, par un mur vertical. Les ports de tirage tendent à être progressivement remplacés par des ports droits.

La traversée de Paris, dont la longueur est de 12 kilomètres, fait partie du bief de Suresnes, dont la longueur totale est de 25 kilomètres et demi et dont la retenue se trouve à 27 mètres au-dessus du niveau de la mer. Grâce à l'établissement du nouveau barrage de Suresnes, commencé en 1880 et terminé en 1885, la Seine forme à Paris un vaste bassin pour lequel, dans l'état normal et sauf les variations provenant des crues, le niveau de l'eau est maintenu à peu près constamment à cette altitude (4). On manœuvre le barrage de Suresnes, qui est relié au bureau télégraphique du quai Malaquais, de manière à réaliser, pendant les eaux ordinaires et autant que possible, un niveau constant au pont Royal. Les écluses et barrages mobiles de Suresnes sont séparés par deux îles (5).

Les grandes routes d'abord, ensuite et surtout les chemins de fer avaient réalisé pour la circulation publique de tels progrès que la navigation de la Seine avait paru, aux yeux du public, avoir

(1) Dans un projet pris en considération par la décision ministérielle du 28 juin 1855.

(2) Par diverses publications en 1869 et par des rapports présentés à l'Assemblée nationale.

(3) C'est-à-dire à 1 m. 20 au-dessous de la retenue d'eau actuelle.

(4) La pente totale de la nappe d'eau, entre le pont National et le viaduc d'Auteuil, séparés par une distance de 11.620 mètres, n'est, pendant les eaux ordinaires, que de 30 centimètres ; elle dépend de l'importance du débit, qui varie entre 60 et 2.000 mètres cubes par seconde, quoique la Seine soit un fleuve relativement tranquille ; la pente descend au-dessous de 30 centimètres, quand le débit est très faible ; elle s'est élevée à 2 mètres pendant la grande crue du 17 mars 1876.

(5) La hauteur de chute du barrage de Suresnes est de 3 m. 27 ; la longueur utile du sas est de 160 m. 50, et largeur minima de 12 mètres. Cet ouvrage a été construit par l'inspecteur général des ponts et chaussées Boulé, alors ingénieur en chef de la navigation de la Seine, les ingénieurs

et M. Ponce remplaça l'ancien port par un barrage à fermettes et à anguilles, et les ouvrages qu'il venait d'établir sur la Seine furent le barrage de Bougival, le barrage de M. Ponce a reçu de nombreuses modifications de la Seine et la Seine.

Le premier barrage mobile par décret du 6 avril 1878, a été exécuté par les ingénieurs de la Seine, qui le termineront en 1886.

cite toujours les mêmes et ils font toujours plaisir (1).

Sa vie privée fut très orageuse ; elle fut au mieux avec quelques-uns des hommes les plus célèbres de son époque. Helvétius, le philosophe Helvétius, dans sa jeunesse, était beau danseur et coureur de coulissses ; au nombre de ses conquêtes d'Opéra, il compta Sophie Arnould. Et, chose curieuse, quand il se maria, le sentiment de la chanteuse pour l'homme aimé sembla se reporter sur le ménage. Millin nous dit : « Sophie, tant que Mme Helvétius a vécu, n'a jamais passé quinze jours sans la voir, et elle en était toujours bien reçue. »

C'est à Helvétius, qui lui avait envoyé un cadeau et qui ne lui en parlait pas, qu'elle fit ce charmant reproche :

Est-ce ce que vous voulez perdre ce que vous m'avez donné ?

Du comte de Lauragais, elle eut trois enfants, dont l'un, Constant Dioville de Brancas, colonel au 11^e régiment de cuirassiers, fut tué à l'affaire de l'île de Lobau. Au moment de sa rupture avec leur mère, Lauragais leur assura une rente de 1.500 livres, ainsi que le témoigne une pièce tirée des Archives nationales et publiée par M. Cam-pardon. C'est un des nombreux actes dans lesquels on rencontre le nom de Boulainvilliers (2).

Après Lauragais, il est un homme encore qui tient une large place dans l'existence si agitée de Sophie Arnould. Ce n'est plus un grand seigneur, c'est un roturier, un architecte : Bellanger, qui construira Bagatelle.

C'est en 1771 qu'il fut admis chez elle ; il était jeune, aimable, elle était si lasse de tant d'amours vénales, qu'elle se prit pour lui d'une belle passion. Un instant, elle songea à quitter sa vie turbulente pour épouser ce petit bourgeois qui ne demandait pas mieux.

Mlle Arnould, après s'être égayée aux dépens de tant d'autres, vient de fournir matière aux rieurs par le mariage le plus sot.

Ainsi s'exprime Bachaumont, et comme lui tout le monde crut à ce mariage. On cria à la mésalliance. Une reine de l'Opéra épouser un architecte ! Quelle chute affreuse ! Elle laissa croire assez longtemps qu'elle était devenue Mme Bellanger et ne se fâcha point des plaisanteries quand on lui demanda ce qu'elle comptait faire de cet architecte :

2 Il y a quelques mois, on voyait encore à la façade du 12 de la rue Bois-le-Vent un rebus musical. V. l'article de M. Mar. *Bulletin de la Société*, t. II, p. 138.

Dans l'*Arnouldiana*, nous trouvons le suivant, qui ressemble au précédent : Mlle Mire fut plus célèbre par les passions qu'elle inspira, que comme danseuse. Un musicien qu'elle avait favorisé étant venu à mourir, Sophie composa son épitaphe, qui est bien aussi une épigramme : *la mi ré la mi la* (La Mire l'a mis là).

Une autre fois, Sophie disait, en voyant jouer une actrice fort maigre : *Il n'est pas nécessaire d'aller à Saint-Germain pour voir les émaux*. Elle n'épargnait pas ses camarades.

3 Archives nationales. Y. 45.

4 A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Anne Gabriel Henri-Bernard de Boulainvilliers, chevalier, seigneur de Passy, prévôt et vicomte de Paris, salut, sçavoir faisons que... Suivent les détails de la donation.

Il utilisera, répondit-elle, les pierres qu'on lance dans mon jardin.

Sophie n'eut jamais un ami plus dévoué que son mari de comédie. Le secret connu, il resta son défenseur et son conseiller, veillant sur elle de près ou de loin. Intendant de sa fortune et de sa gloire, il l'empêchait d'emprunter à trop gros intérêts, il lui organisait des triomphes au théâtre ; il défendait sa réputation l'épée à la main. N'exagérons pas, son duel avec le marquis de Villette ne fut pas terrible ; il avait été convenu que les deux rivaux se présenteraient l'un contre l'autre, l'épée à la main, qu'on les séparerait ; ce qui a été fait. Ce fut un duel pour « semblant ».

Bellanger voulut faire plus, il rêva un temple pour sa divinité. Chassée de son hôtel de la rue des Petits-Champs par l'incendie de l'Opéra, Sophie s'était réfugiée dans un appartement de la rue Caumartin, et elle s'y trouvait à l'étroit. Il résolut de lui bâtir une demeure plus belle encore que le palais de la Guimard. Il se mit à l'œuvre et fit merveille. Cet hôtel était un éblouissement, tout de marbre et d'or avec des peintures splendides, des jardins, des statues... Malheureusement, il n'exista jamais que sur le papier (1).

Bellanger bâtissait en Espagne, Sophie s'y était prise trop tard ; suivant une expression de l'époque, le Pactole commençait à tarir dans son boudoir. Déjà, en 1774, l'étoile de notre héroïne était à son déclin ; une à une, la fortune lui reprenait toutes les faveurs dont elle l'avait comblée. Son premier revers date de 1766, c'était un avertissement, elle ne songea pas à en tenir compte. Chutée, dans Sylvie, elle dut abandonner ce rôle.

Deux ans plus tard, elle eut la malencontreuse idée de prendre celui de Colette, dans *Le Devin du village*, composé par Jean-Jacques Rousseau, à Passy, lorsqu'il prit les eaux. Elle y fut détestable, de l'avis même de ses amis. Ne voulant pas s'avouer vaincue, elle désira alors interpréter Colin dans la même pièce, rôle que Mme de Pompadour avait joué, au château de Bellevue, avec le plus grand succès. Sophie échoua encore et ne fut pas applaudie comme elle s'y attendait.

Ah ! dit-elle en rentrant au foyer, je le sens maintenant l'habit ne fait pas le moine.

En 1778, elle fut forcée de quitter le théâtre : sa voix l'avait trahie. Il lui restait son esprit, et on ne manqua pas de le lui dire pour la consoler. Marin, doyen des gens de lettres, lui adressa les vers suivants :

Quand on a tant d'esprit, de grâce, de finesse,

Comment peut-on éprouver des regrets ?

Les agréments de la femme...

Valent-ils tous les dons que le ciel vous a faits.

Ces mots heureux, ces vives réparties,

Ces traits brillants, ces aimables saillies,

Cet art de raconter qu'on n'imité jamais ?

C'est ainsi que par ces bienfaits

La Nature vous dédommage,

Qu'elle vous venge de l'outrage

Que les ans font à vos attraits.

Chose curieuse, cet impromptu est écrit au dos

1 Bibliothèque Nationale, cabinet des Estampes. *Topographie de Paris*, t. LXXX.

Ce serait là un sujet de tristesse profonde, s'il n'y avait, pour lutter contre les nécessités utilitaires de la vie moderne, des historiens, fidèles au clocher et au village, qui se sont donné la mission de rappeler et de ressusciter avec amour, parmi les souvenirs d'autrefois, les douleurs et les joies de ceux qui nous ont précédés sur le petit coin de terre où nous vivons à notre tour.

Aussi bien Jules Janin ne serait-il pas célébré comme il convient si nous nous attardions dans ces pensées mélancoliques ; « il était, suivant la parole de Platon, un rayon dans la rosée où jouent les cigales babillardes » et son joyeux regard, ennemi des larmes, nous blâmerait de continuer sur un pareil ton.

Jules Janin naquit à Condrieu, dans le Rhône, le 16 février 1804. Sa famille appartenait à la bourgeoisie ; son père était avoué à Saint-Etienne. Après des études commencées dans cette ville, archivées à Louis-le-Grand dans la camaraderie de Cuvillier-Fleury, de Lerminier et de Sainte-Beuve, le jeune homme dut donner, pour vivre, des leçons à 2 francs le cachet. C'était la misère, mais la misère embellie par la jeunesse et dont il a dit (1) : « C'est l'espérance en sa fleur, ce sont toutes les émotions du cœur de l'homme, j'entends toutes les nobles et douces émotions réunies, entassées, florissantes et chantantes passions d'un jeune cœur... La jeunesse, c'est la misère folâtre, c'est le frais sommeil, c'est la santé qui vit de peu... La jeunesse, c'est la poésie éparse çà et là qui vous accompagne comme un parfum invisible ; elle se joue à votre chevet, elle s'assied à votre table, elle rit dans votre verre à demi plein ; c'est elle qui ouvre la porte aux créanciers avec son air madré et boudeur et qui le paie avec un sourire. »

Après des débuts au *Figaro*, qui lui avaient apporté la fortune, — il gagnait alors 50 francs par mois ! — il entra, en 1829, au *Journal des Débats*, où il allait, pendant quarante ans, tous les lundis, prodiguer au public les dons les plus divers et les plus charmants.

Il faisait partie de la phalange romantique ; n'était-ce pas pour en voir de plus près les travers et les défauts ? Son histoire de *L'Âne mort* et de *la Femme guillotinée* pourrait le faire croire, et nombreux sont, aujourd'hui, ceux qui ne voient, dans ce premier grand succès, qu'une plaisanterie et une douce critique.

Mais bientôt, son livre de *Barnave* et celui de *la Fin d'un monde* allaient montrer que Janin était capable d'aborder des sujets plus élevés et plus littéraires. Le XVIII^e siècle trouve, alors, en lui, un interprète qui le comprend, un artiste qui l'admire, un philosophe qui le juge. « Folies, spirituelles gaites, éclairs de génie et terrible coup de tonnerre final, tout y passe. L'enchantement agit sa baguette et tout s'anime à l'instant (2). »

C'est à cette date, c'est-à-dire en 1839, que Jules Janin arrive pour la première fois à Auteuil. En hiver, il avait fréquenté à Paris, chez Mme Pradier, la femme du grand sculpteur et, l'été venu,

il avait suivi ses amis dans la jolie maison qu'ils possédaient, à l'entrée de la rue La Fontaine, presque en face du chalet de Béranger et tout à côté de Musard, le fameux organisateur des bals à l'Opéra.

On s'amusait beaucoup chez ces grands artistes, car leur salon n'était ouvert qu'aux gens célèbres ou à ceux qui avaient plus d'esprit que les hommes célèbres. Janin, un jour, ou plutôt une nuit, déguisé en pierrot, y avait dit : « Ici tout le monde est prince du sang. » Quant à la maîtresse du logis, qui, dans ses fêtes, voyait défilier tout l'Olympe du paganisme, elle se croyait en règle avec sa conscience quand elle avait mis sur sa cartes d'invitation : « La beauté est de rigueur. »

Marié le 16 octobre 1841, avec la fille du président Huet, J. Janin ne tarda pas à venir habiter Grande-Rue de Passy, dans une maison où, en 1764, Louis XV avait installé cette charmante et touchante apparition qui s'est appelée Mlle de Romans.

Cet ancien hôtel de la folie, qui n'a été démoli qu'en 1890, Janin l'avait acheté 90.000 francs ; mais c'était son beau-père qui les avait payés.

Janin était alors dans tout l'éclat d'une beauté qui est restée célèbre ; il était encore svelte et agile (1) ; ses cheveux bouclés, ses yeux noirs, profonds et malicieux, encadraient ou illuminaient son radieux visage ; comme Fantasio, il avait le mois de mai sur les joues et cette fleur de santé qui ajoute à la jeunesse et au talent comme un attrait nouveau par la séduction qu'elle inspire.

Là, sous les arbres, « vieux bonhommes encore raides et qui ont conservé toute leur chevelure » (2), Janin se promenait en robe de chambre de molleton blanc, coiffé d'un bonnet de coton et toujours suivi d'un gros mouton, blanc lui aussi, qui ne le quittait jamais.

Au mois d'avril 1842, Arsène Houssaye et sa jeune femme arrivèrent à Passy, le soir de leurs noces ; après le dîner, Mme Janin vint présenter aux jeunes époux, sur un plat d'argent, la clef de la chambre nuptiale ; puis Jules Janin et sa femme donnèrent leur bénédiction aux mariés et retournèrent à Paris. « L'hôtel de Mlle de Romans, écrivait Arsène Houssaye à notre cher confrère, M. Mar, fut pour nous une des plus belles stations de notre vie. Le souvenir m'en est donc sacré. » Il y eut un épilogue qu'Arsène Houssaye n'ajoutait pas ; lors de la naissance de son fils Henry, — l'académicien d'aujourd'hui, — Houssaye demanda à Janin d'être parrain de l'enfant, et le critique y consentit.

En 1845, M. Huet loua son hôtel de Passy et Jules Janin quitta notre charmant village, mais non pas sans esprit de retour, puisqu'en 1854 il faisait l'acquisition, cette fois-ci définitive, du terrain de la rue de la Pompe, où l'on allait construire le chalet.

C'était une toute petite partie, — environ 1.100 mètres, — que le chemin de fer de ceinture avait détaché de l'ancienne Muette, celle de

(1) *Le Chien de la mort*.

(2) *Les Jours*, par Alexandre Pichard, — Paris, Jeune, 1891.

(1) Plus tard, Jules Janin, était devenu si gros que lorsqu'il allait en Normandie, la Compagnie de l'Ouest lui amenait un wagon spécial.

(2) J. Janin à Arsène Houssaye, 1844.

libris très aristocratique composé d'un écu d'azur à une bande d'or accompagnée à senestre d'une demi-fleur de lis fleurissante, et au bas de la dextre, de trois quintefeuilles; timbré d'une couronne ducale à un ange issant du cimier. Tenants: deux anges à dalmatiques fleurdelisées, sur des nuages. Devise: *Juvat pietas*. (Cet *ex libris* appartenait certainement à un Mirabeau.)

Le célèbre marquis de Pastoret, qui, poursuivi sous la Terreur, était venu demeurer chez Mme Piscatory, sa belle-mère, vis-à-vis du château de la Muette, eut au moins trois types d'*ex libris* héraldiques avec variations progressives quant aux couronnes. Écu d'or à la barre de gueules chargée d'un pastoureau (armes parlantes). Devise: *Bonus semper et fidelis*, et deux lévriers colletés pour supports.

Cabanis marquait ses livres d'une simple étiquette à son nom.

Étienne Delessert, banquier et amateur d'ouvrages d'art, père de Benjamin, Gabriel et François Delessert, eut au moins deux *ex libris*, le premier



Ex libris d'Étienne Delessert.

à ses armes, d'azur à une fleur de lis d'or en chef, à un croissant d'argent en pointe, et sur les flancs, deux étoiles du même. Fond de jardin derrière l'écu. Le second contient simplement son nom, *E. De Lessert (sic)*, gravé au milieu d'une couronne de lauriers. Sa petite-fille, Cécile Delessert, mariée en 1850 au comte de Nadaillac, avait un très petit *ex libris*, représentant la Vérité dans son puits issant d'une couronne de comte. Au-dessus, la devise des Nadaillac: *Virtus in heredes*. L'*ex-libris* de son mari avait en plus un écusson à ses armes; d'or au chevron d'azur, ayant en pointe un rocher de six coupeaux.

Marsollier, littérateur et auteur dramatique, mort en 1817, eut pied-à-terre à Passy vers la fin du XVIII^e siècle; il s'était fait faire avant la Révolution un fort bel *ex libris* à ses armes. Écu ovale d'azur à la fasce d'or chargée d'une branche de laurier de sinople; accompagnée en chef d'une tête d'Apollon rayonnante, et en pointe d'un dextrochère armé d'argent. Dans un cartouche timbré d'une couronne de comte et entouré de palmiers et lauriers. Au-dessous on lit: *Benoit Marsollier des Vieux-États, Écrivain Secrétaire du Roy*.

L'abbé Morellet, littérateur, membre de l'Institut, mort en 1819, eut pied-à-terre à Auteuil; son petit *ex libris*, très simple et grave sur bois, se composait de ses initiales A. M., avec la devise: *Virtus omnia vincit*, dans un cercle entouré de branches de laurier.

Avant de quitter définitivement le XVIII^e siècle, mentionnons encore l'*ex libris* très simple de la bibliothèque des abbés de Sainte-Geneviève, qui servait probablement à marquer les livres de leur maison seigneuriale d'Auteuil, et se composait de trois fleurs de lis dans un double filet circulaire contenant en latin la mention d'*Abbaye de Sainte-Geneviève de Paris*. Le tout sans indication d'émaux.

Passons maintenant au XIX^e siècle.

Le comte Treillard, célèbre ministre et jurisconsulte, qui avait eu maison de campagne rue des Batailles (avenue d'Iéna) et mourut en 1810, eut, à la fin de sa vie, un *ex libris* héraldique anonyme surmonté d'une toque empanachée et entouré de riches lambrequins. Écu d'azur à trois palmiers d'argent, chargé d'un canton échiqueté d'argent et d'azur. Devise: *Multa magis quam multorum lectione formanda mens*.

La duchesse de Berry, très amie des livres et propriétaire, sous la Restauration, du château de Bagatelle, eut plusieurs *ex libris* à double écusson entouré de lis et, depuis 1820, de la cordelière des veuves, pour son importante bibliothèque du château de Rosny; elle s'en serait probablement fait faire un spécial pour Bagatelle, si la maison n'eût été *parva, et non apta*.

Le général baron Jomini, célèbre écrivain militaire, qui habita de 1835 à 1869, date de sa mort, une villa située au n° 120 de la rue de la Tour, s'était fait faire, au commencement du siècle, et probablement en Suisse, quand il n'était que chef de l'administration de la guerre, un *ex libris* très artistique où l'on voyait son nom et son titre dans un encadrement ovale entouré de branches de chêne et de laurier et d'attributs militaires.

Le comte de Las Cases, l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, qui avait son hôtel sur l'emplacement actuel de la rue de Siam, avait un *ex libris* à ses armes: écu d'or à la bande d'azur accompagnée d'une bordure de gueules, avec la jolie devise: *Semper paratus*.

Le comte J.-M. Portalis, homme d'État et ancien ministre, mort en 1838, en sa belle propriété du n° 62 ancien de la rue de la Tour (78 actuel), avait un bel *ex libris* héraldique surmonté d'une toque empanachée entourée de riches lambrequins, avec croix de la Légion d'honneur suspendue sous l'écu.

Lamartine avait un *ex libris* assez ordinaire, imprimé avec son fer à dorer. Écu ovale à deux burettes d'or entre lesquelles est un trèfle (?) et timbre d'une couronne de comte. Supports: deux lions.

Guizot, qui habita une partie de l'ancienne maison de François Gerard, à Auteuil, avait un *ex libris* à ses armes. Écu d'azur à une règle d'argent posée en fasce, timbré d'un heaume adextré, et entouré du cordon de la Légion d'honneur et de la chaîne de la Toison d'Or. Devise: *Omnium recta brevissima*.

Rossini, dont la bibliothèque devait être surtout musicale, s'était fait faire, dit-on, un *ex libris* approprié, très humoristique. Un lion tient deux palmiers au-dessus d'un écusson rond, sur lequel on lit: *Ex libris Rossini*; au-dessous, un fou

publié par le gouvernement français, et avait son domicile familial dans la rue de la Harpe, à Paris, un petit appartement sur deux étages, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

Le premier étage, au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père, et au-dessus de la boutique de son père.

On s'étonnait cependant de ce que l'eau était puisée dans la Seine, au-dessous de Paris (1) et à une assez grande distance du centre de la ville. Les uns prétendaient que l'emplacement de Chaillot avait été choisi parce qu'il était sur le chemin que suivait le roi pour aller à Versailles. D'autres insinuaient qu'on avait voulu favoriser le faubourg Saint-Honoré, comme étant le plus en état de souscrire des abonnements d'eau en faveur de la Compagnie, qui avait dépensé plus de deux millions pour l'établissement des machines à feu. Il est probable qu'on avait voulu profiter d'un emplacement qui se trouvait disponible au bord de la Seine et qui présentait l'avantage d'être peu éloigné de la colline sur laquelle il fallait monter l'eau, afin d'être au-dessus des principaux quartiers de Paris. Les réservoirs dans lesquels la pompe à feu de Chaillot montait l'eau de la Seine à cette époque étaient situés sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la place des États-Unis. Ces réservoirs, dont la hauteur au-dessus du niveau de l'étiage de la Seine variait entre 31 et 36 mètres et qui ont alimenté d'eau la plus grande partie de Paris jusqu'en 1857, étaient au nombre de quatre (2) : le premier recevait l'eau montée par les pompes ; elle séjourrait dans le second réservoir, pour y déposer les matières en suspension, afin d'être clarifiée ; le troisième servait à la distribution et le quatrième en cas de réparation. L'action de la pesantier suffisait pour faire circuler l'eau dans les tuyaux depuis ces réservoirs jusqu'aux maisons des abonnés et aux fontaines publiques, qui étaient placées à la porte Saint-Honoré, à la Chaussée-d'Antin, à la porte Saint-Jean et à la rue du Temple. Le prix de l'abonnement était de 50 livres par an, pour un muid ou 274 litres par 24 heures (3).

L'entretien de canalisation nécessaires pour la distribution et l'alimentation de ces quatre fontaines occasionnerent des dépenses excédant les prévisions. Le nombre des actions émises à 1.200 livres, au total primitivement de 1.200, fut porté en 1776 à 5.190. Les opérations de la Compagnie furent dirigées par le comte de Mirabeau, père de l'orateur, dans un premier mémoire (4) daté de 1776. La Compagnie attribua ces attaques à l'agitation des spéculateurs à la baisse ; elle en fut irritée et le célèbre Beaumarchais, qui, dans son ouvrage intitulé « des mirabelles », déclara que le comte de Mirabeau ne connaissait nullement le sujet qu'il traitait. Un second mémoire fut adressé à Mirabeau, impressionné sans doute par les attaques, les actions baissèrent rapide-

ment ; d'ailleurs, l'approche de la Révolution inquiétait les capitalistes. Un seul banquier (1) réunit entre ses mains la presque totalité des actions et les vendit à la Ville de Paris, suivant un traité passé le 4 avril 1788, après approbation de l'assemblée générale des actionnaires et du Conseil d'Etat.

L'entreprise des frères Pèrier, qui avait bien réussi au point de vue technique, puisque la Constantine et l'Augustine ont continué à fonctionner pendant plus de soixante-dix ans, n'est restée que pendant très peu de temps entre les mains de ses promoteurs et ne leur a procuré que des mécomptes.

Le décret du 7 septembre 1807 remit les pompes à feu de Chaillot et les autres établissements hydrauliques de Paris au service des ponts et chaussées, qui en est actuellement chargé (2).

Le 8 août 1832, la pompe à feu Augustine fut remplacée par la machine Léna, et le 1^{er} juin 1833 la machine Alma fut substituée à la Constantine. Ces deux nouvelles machines, plus puissantes que les précédentes, étaient du système Cornouailles et avaient été construites dans l'usine de MM. Schneider, au Creusot. En 1866, les anciennes chaudières à bouilleurs furent remplacées par des générateurs tubulaires du système Farcot. Ces divers perfectionnements ont permis de sextupler le débit des pompes (3). C'est la pose des générateurs Farcot qui a nécessité la construction de deux bâtiments en briques, de chaque côté de l'édifice carré qui avait suffi jusque-là pour contenir les machines.

La pompe à feu de Chaillot ne sera bientôt plus qu'à l'état de souvenir. Elle est en effet remplacée par de nouvelles machines installées à l'usine d'Auteuil, sise entre le quai et l'avenue de Versailles, un peu en aval du pont Mirabeau.

Grand réservoir de Passy. — Le premier grand réservoir construit à Paris pour la distribution des eaux est celui de Passy ; les bassins dans lesquels étaient emmagasinées auparavant les eaux élevées par la pompe à feu de Chaillot ont donné leur nom au quartier des Bassins (qui a repris récemment le nom de quartier de Chaillot), ainsi qu'à la rue des Bassins. Jusqu'en 1898 le réservoir de Passy comprenait deux bassins supérieurs ou le niveau de l'eau se trouve à l'altitude de 75^m,33, deux bassins inférieurs et un

(1) *Revue des sciences économiques de Paris*, ouvrage publié à Paris, en 1876, par Girard, qui a été ingénieur du service hydraulique de Paris, au commencement du XIX^e siècle.

M. Girard a dirigé le service des eaux de Paris, sous le premier Empire et sous la Restauration, sous les ministères de MM. Moreau, de 1804 à 1815, Duvivier, de 1815 à 1820, de 1820 à 1824, de 1824 à 1828, de 1828 à 1832, de 1832 à 1836, de 1836 à 1840, de 1840 à 1844, de 1844 à 1848, de 1848 à 1852, de 1852 à 1856, de 1856 à 1860, de 1860 à 1864, de 1864 à 1868, de 1868 à 1872, de 1872 à 1876, de 1876 à 1880, de 1880 à 1884, de 1884 à 1888, de 1888 à 1892, de 1892 à 1896, de 1896 à 1900, de 1900 à 1904, de 1904 à 1908, de 1908 à 1912, de 1912 à 1916, de 1916 à 1920, de 1920 à 1924, de 1924 à 1928, de 1928 à 1932, de 1932 à 1936, de 1936 à 1940, de 1940 à 1944, de 1944 à 1948, de 1948 à 1952, de 1952 à 1956, de 1956 à 1960, de 1960 à 1964, de 1964 à 1968, de 1968 à 1972, de 1972 à 1976, de 1976 à 1980, de 1980 à 1984, de 1984 à 1988, de 1988 à 1992, de 1992 à 1996, de 1996 à 2000, de 2000 à 2004, de 2004 à 2008, de 2008 à 2012, de 2012 à 2016, de 2016 à 2020, de 2020 à 2024, de 2024 à 2028, de 2028 à 2032, de 2032 à 2036, de 2036 à 2040, de 2040 à 2044, de 2044 à 2048, de 2048 à 2052, de 2052 à 2056, de 2056 à 2060, de 2060 à 2064, de 2064 à 2068, de 2068 à 2072, de 2072 à 2076, de 2076 à 2080, de 2080 à 2084, de 2084 à 2088, de 2088 à 2092, de 2092 à 2096, de 2096 à 2100, de 2100 à 2104, de 2104 à 2108, de 2108 à 2112, de 2112 à 2116, de 2116 à 2120, de 2120 à 2124, de 2124 à 2128, de 2128 à 2132, de 2132 à 2136, de 2136 à 2140, de 2140 à 2144, de 2144 à 2148, de 2148 à 2152, de 2152 à 2156, de 2156 à 2160, de 2160 à 2164, de 2164 à 2168, de 2168 à 2172, de 2172 à 2176, de 2176 à 2180, de 2180 à 2184, de 2184 à 2188, de 2188 à 2192, de 2192 à 2196, de 2196 à 2200, de 2200 à 2204, de 2204 à 2208, de 2208 à 2212, de 2212 à 2216, de 2216 à 2220, de 2220 à 2224, de 2224 à 2228, de 2228 à 2232, de 2232 à 2236, de 2236 à 2240, de 2240 à 2244, de 2244 à 2248, de 2248 à 2252, de 2252 à 2256, de 2256 à 2260, de 2260 à 2264, de 2264 à 2268, de 2268 à 2272, de 2272 à 2276, de 2276 à 2280, de 2280 à 2284, de 2284 à 2288, de 2288 à 2292, de 2292 à 2296, de 2296 à 2300, de 2300 à 2304, de 2304 à 2308, de 2308 à 2312, de 2312 à 2316, de 2316 à 2320, de 2320 à 2324, de 2324 à 2328, de 2328 à 2332, de 2332 à 2336, de 2336 à 2340, de 2340 à 2344, de 2344 à 2348, de 2348 à 2352, de 2352 à 2356, de 2356 à 2360, de 2360 à 2364, de 2364 à 2368, de 2368 à 2372, de 2372 à 2376, de 2376 à 2380, de 2380 à 2384, de 2384 à 2388, de 2388 à 2392, de 2392 à 2396, de 2396 à 2400, de 2400 à 2404, de 2404 à 2408, de 2408 à 2412, de 2412 à 2416, de 2416 à 2420, de 2420 à 2424, de 2424 à 2428, de 2428 à 2432, de 2432 à 2436, de 2436 à 2440, de 2440 à 2444, de 2444 à 2448, de 2448 à 2452, de 2452 à 2456, de 2456 à 2460, de 2460 à 2464, de 2464 à 2468, de 2468 à 2472, de 2472 à 2476, de 2476 à 2480, de 2480 à 2484, de 2484 à 2488, de 2488 à 2492, de 2492 à 2496, de 2496 à 2500, de 2500 à 2504, de 2504 à 2508, de 2508 à 2512, de 2512 à 2516, de 2516 à 2520, de 2520 à 2524, de 2524 à 2528, de 2528 à 2532, de 2532 à 2536, de 2536 à 2540, de 2540 à 2544, de 2544 à 2548, de 2548 à 2552, de 2552 à 2556, de 2556 à 2560, de 2560 à 2564, de 2564 à 2568, de 2568 à 2572, de 2572 à 2576, de 2576 à 2580, de 2580 à 2584, de 2584 à 2588, de 2588 à 2592, de 2592 à 2596, de 2596 à 2600, de 2600 à 2604, de 2604 à 2608, de 2608 à 2612, de 2612 à 2616, de 2616 à 2620, de 2620 à 2624, de 2624 à 2628, de 2628 à 2632, de 2632 à 2636, de 2636 à 2640, de 2640 à 2644, de 2644 à 2648, de 2648 à 2652, de 2652 à 2656, de 2656 à 2660, de 2660 à 2664, de 2664 à 2668, de 2668 à 2672, de 2672 à 2676, de 2676 à 2680, de 2680 à 2684, de 2684 à 2688, de 2688 à 2692, de 2692 à 2696, de 2696 à 2700, de 2700 à 2704, de 2704 à 2708, de 2708 à 2712, de 2712 à 2716, de 2716 à 2720, de 2720 à 2724, de 2724 à 2728, de 2728 à 2732, de 2732 à 2736, de 2736 à 2740, de 2740 à 2744, de 2744 à 2748, de 2748 à 2752, de 2752 à 2756, de 2756 à 2760, de 2760 à 2764, de 2764 à 2768, de 2768 à 2772, de 2772 à 2776, de 2776 à 2780, de 2780 à 2784, de 2784 à 2788, de 2788 à 2792, de 2792 à 2796, de 2796 à 2800, de 2800 à 2804, de 2804 à 2808, de 2808 à 2812, de 2812 à 2816, de 2816 à 2820, de 2820 à 2824, de 2824 à 2828, de 2828 à 2832, de 2832 à 2836, de 2836 à 2840, de 2840 à 2844, de 2844 à 2848, de 2848 à 2852, de 2852 à 2856, de 2856 à 2860, de 2860 à 2864, de 2864 à 2868, de 2868 à 2872, de 2872 à 2876, de 2876 à 2880, de 2880 à 2884, de 2884 à 2888, de 2888 à 2892, de 2892 à 2896, de 2896 à 2900, de 2900 à 2904, de 2904 à 2908, de 2908 à 2912, de 2912 à 2916, de 2916 à 2920, de 2920 à 2924, de 2924 à 2928, de 2928 à 2932, de 2932 à 2936, de 2936 à 2940, de 2940 à 2944, de 2944 à 2948, de 2948 à 2952, de 2952 à 2956, de 2956 à 2960, de 2960 à 2964, de 2964 à 2968, de 2968 à 2972, de 2972 à 2976, de 2976 à 2980, de 2980 à 2984, de 2984 à 2988, de 2988 à 2992, de 2992 à 2996, de 2996 à 3000, de 3000 à 3004, de 3004 à 3008, de 3008 à 3012, de 3012 à 3016, de 3016 à 3020, de 3020 à 3024, de 3024 à 3028, de 3028 à 3032, de 3032 à 3036, de 3036 à 3040, de 3040 à 3044, de 3044 à 3048, de 3048 à 3052, de 3052 à 3056, de 3056 à 3060, de 3060 à 3064, de 3064 à 3068, de 3068 à 3072, de 3072 à 3076, de 3076 à 3080, de 3080 à 3084, de 3084 à 3088, de 3088 à 3092, de 3092 à 3096, de 3096 à 3100, de 3100 à 3104, de 3104 à 3108, de 3108 à 3112, de 3112 à 3116, de 3116 à 3120, de 3120 à 3124, de 3124 à 3128, de 3128 à 3132, de 3132 à 3136, de 3136 à 3140, de 3140 à 3144, de 3144 à 3148, de 3148 à 3152, de 3152 à 3156, de 3156 à 3160, de 3160 à 3164, de 3164 à 3168, de 3168 à 3172, de 3172 à 3176, de 3176 à 3180, de 3180 à 3184, de 3184 à 3188, de 3188 à 3192, de 3192 à 3196, de 3196 à 3200, de 3200 à 3204, de 3204 à 3208, de 3208 à 3212, de 3212 à 3216, de 3216 à 3220, de 3220 à 3224, de 3224 à 3228, de 3228 à 3232, de 3232 à 3236, de 3236 à 3240, de 3240 à 3244, de 3244 à 3248, de 3248 à 3252, de 3252 à 3256, de 3256 à 3260, de 3260 à 3264, de 3264 à 3268, de 3268 à 3272, de 3272 à 3276, de 3276 à 3280, de 3280 à 3284, de 3284 à 3288, de 3288 à 3292, de 3292 à 3296, de 3296 à 3300, de 3300 à 3304, de 3304 à 3308, de 3308 à 3312, de 3312 à 3316, de 3316 à 3320, de 3320 à 3324, de 3324 à 3328, de 3328 à 3332, de 3332 à 3336, de 3336 à 3340, de 3340 à 3344, de 3344 à 3348, de 3348 à 3352, de 3352 à 3356, de 3356 à 3360, de 3360 à 3364, de 3364 à 3368, de 3368 à 3372, de 3372 à 3376, de 3376 à 3380, de 3380 à 3384, de 3384 à 3388, de 3388 à 3392, de 3392 à 3396, de 3396 à 3400, de 3400 à 3404, de 3404 à 3408, de 3408 à 3412, de 3412 à 3416, de 3416 à 3420, de 3420 à 3424, de 3424 à 3428, de 3428 à 3432, de 3432 à 3436, de 3436 à 3440, de 3440 à 3444, de 3444 à 3448, de 3448 à 3452, de 3452 à 3456, de 3456 à 3460, de 3460 à 3464, de 3464 à 3468, de 3468 à 3472, de 3472 à 3476, de 3476 à 3480, de 3480 à 3484, de 3484 à 3488, de 3488 à 3492, de 3492 à 3496, de 3496 à 3500, de 3500 à 3504, de 3504 à 3508, de 3508 à 3512, de 3512 à 3516, de 3516 à 3520, de 3520 à 3524, de 3524 à 3528, de 3528 à 3532, de 3532 à 3536, de 3536 à 3540, de 3540 à 3544, de 3544 à 3548, de 3548 à 3552, de 3552 à 3556, de 3556 à 3560, de 3560 à 3564, de 3564 à 3568, de 3568 à 3572, de 3572 à 3576, de 3576 à 3580, de 3580 à 3584, de 3584 à 3588, de 3588 à 3592, de 3592 à 3596, de 3596 à 3600, de 3600 à 3604, de 3604 à 3608, de 3608 à 3612, de 3612 à 3616, de 3616 à 3620, de 3620 à 3624, de 3624 à 3628, de 3628 à 3632, de 3632 à 3636, de 3636 à 3640, de 3640 à 3644, de 3644 à 3648, de 3648 à 3652, de 3652 à 3656, de 3656 à 3660, de 3660 à 3664, de 3664 à 3668, de 3668 à 3672, de 3672 à 3676, de 3676 à 3680, de 3680 à 3684, de 3684 à 3688, de 3688 à 3692, de 3692 à 3696, de 3696 à 3700, de 3700 à 3704, de 3704 à 3708, de 3708 à 3712, de 3712 à 3716, de 3716 à 3720, de 3720 à 3724, de 3724 à 3728, de 3728 à 3732, de 3732 à 3736, de 3736 à 3740, de 3740 à 3744, de 3744 à 3748, de 3748 à 3752, de 3752 à 3756, de 3756 à 3760, de 3760 à 3764, de 3764 à 3768, de 3768 à 3772, de 3772 à 3776, de 3776 à 3780, de 3780 à 3784, de 3784 à 3788, de 3788 à 3792, de 3792 à 3796, de 3796 à 3800, de 3800 à 3804, de 3804 à 3808, de 3808 à 3812, de 3812 à 3816, de 3816 à 3820, de 3820 à 3824, de 3824 à 3828, de 3828 à 3832, de 3832 à 3836, de 3836 à 3840, de 3840 à 3844, de 3844 à 3848, de 3848 à 3852, de 3852 à 3856, de 3856 à 3860, de 3860 à 3864, de 3864 à 3868, de 3868 à 3872, de 3872 à 3876, de 3876 à 3880, de 3880 à 3884, de 3884 à 3888, de 3888 à 3892, de 3892 à 3896, de 3896 à 3900, de 3900 à 3904, de 3904 à 3908, de 3908 à 3912, de 3912 à 3916, de 3916 à 3920, de 3920 à 3924, de 3924 à 3928, de 3928 à 3932, de 3932 à 3936, de 3936 à 3940, de 3940 à 3944, de 3944 à 3948, de 3948 à 3952, de 3952 à 3956, de 3956 à 3960, de 3960 à 3964, de 3964 à 3968, de 3968 à 3972, de 3972 à 3976, de 3976 à 3980, de 3980 à 3984, de 3984 à 3988, de 3988 à 3992, de 3992 à 3996, de 3996 à 4000, de 4000 à 4004, de 4004 à 4008, de 4008 à 4012, de 4012 à 4016, de 4016 à 4020, de 4020 à 4024, de 4024 à 4028, de 4028 à 4032, de 4032 à 4036, de 4036 à 4040, de 4040 à 4044, de 4044 à 4048, de 4048 à 4052, de 4052 à 4056, de 4056 à 4060, de 4060 à 4064, de 4064 à 4068, de 4068 à 4072, de 4072 à 4076, de 4076 à 4080, de 4080 à 4084, de 4084 à 4088, de 4088 à 4092, de 4092 à 4096, de 4096 à 4100, de 4100 à 4104, de 4104 à 4108, de 4108 à 4112, de 4112 à 4116, de 4116 à 4120, de 4120 à 4124, de 4124 à 4128, de 4128 à 4132, de 4132 à 4136, de 4136 à 4140, de 4140 à 4144, de 4144 à 4148, de 4148 à 4152, de 4152 à 4156, de 4156 à 4160, de 4160 à 4164, de 4164 à 4168, de 4168 à 4172, de 4172 à 4176, de 4176 à 4180, de 4180 à 4184, de 4184 à 4188, de 4188 à 4192, de 4192 à 4196, de 4196 à 4200, de 4200 à 4204, de 4204 à 4208, de 4208 à 4212, de 4212 à 4216, de 4216 à 4220, de 4220 à 4224, de 4224 à 4228, de 4228 à 4232, de 4232 à 4236, de 4236 à 4240, de 4240 à 4244, de 4244 à 4248, de 4248 à 4252, de 4252 à 4256, de 4256 à 4260, de 4260 à 4264, de 4264 à 4268, de 4268 à 4272, de 4272 à 4276, de 4276 à 4280, de 4280 à 4284, de 4284 à 4288, de 4288 à 4292, de 4292 à 4296, de 4296 à 4300, de 4300 à 4304, de 4304 à 4308, de 4308 à 4312, de 4312 à 4316, de 4316 à 4320, de 4320 à 4324, de 4324 à 4328, de 4328 à 4332, de 4332 à 4336, de 4336 à 4340, de 4340 à 4344, de 4344 à 4348, de 4348 à 4352, de 4352 à 4356, de 4356 à 4360, de 4360 à 4364, de 4364 à 4368, de 4368 à 4372, de 4372 à 4376, de 4376 à 4380, de 4380 à 4384, de 4384 à 4388, de 4388 à 4392, de 4392 à 4396, de 4396 à 4400, de 4400 à 4404, de 4404 à 4408, de 4408 à 4412, de 4412 à 4416, de 4416 à 4420, de 4420 à 4424, de 4424 à 4428, de 4428 à 4432, de 4432 à 4436, de 4436 à 4440, de 4440 à 4444, de 4444 à 4448, de 4448 à 4452, de 4452 à 4456, de 4456 à 4460, de 4460 à 4464, de 4464 à 4468, de 4468 à 4472, de 4472 à 4476, de 4476 à 4480, de 4480 à 4484, de 4484 à 4488, de 4488 à 4492, de 4492 à 4496, de 4496 à 4500, de 4500 à 4504, de 4504 à 4508, de 4508 à 4512, de 4512 à 4516, de 4516 à 4520, de 4520 à 4524, de 4524 à 4528, de 4528 à 4532, de 4532 à 4536, de 4536 à 4540, de 4540 à 4544, de 4544 à 4548, de 4548 à 4552, de 4552 à 4556, de 4556 à 4560, de 4560 à 4564, de 4564 à 4568, de 4568 à 4572, de 4572 à 4576, de 4576 à 4580, de 4580 à 4584, de 4584 à 4588, de 4588 à 4592, de 4592 à 4596, de 4596 à 4600, de 4600 à 4604, de 4604 à 4608, de 4608 à 4612, de 4612 à 4616, de 4616 à 4620, de 4620 à 4624, de 4624 à 4628, de 4628 à 4632, de 4632 à 4636, de 4636 à 4640, de 4640 à 4644, de 4644 à 4648, de 4648 à 4652, de 4652 à 4656, de 4656 à 4660, de 4660 à 4664, de 4664 à 4668, de 4668 à 4672, de 4672 à 4676, de 4676 à 4680, de 4680 à 4684, de 4684 à 4688, de 4688 à 4692, de 4692 à 4696, de 4696 à 4700, de 4700 à 4704, de 4704 à 4708, de 4708 à 4712, de 4712 à 4716, de 4716 à 4720, de 4720 à 4724, de 4724 à 4728, de 4728 à 4732, de 4732 à 4736, de 4736 à 4740, de 4740 à 4744, de 4744 à 4748, de 4748 à 4752, de 4752 à 4756, de 4756 à 4760, de 4760 à 4764, de 4764 à 4768, de 4768 à 4772, de 4772 à 4776, de 4776 à 4780, de 4780 à 4784, de 4784 à 4788, de 4788 à 4792, de 4792 à 4796, de 4796 à 4800, de 4800 à 4804, de 4804 à 4808, de 4808 à 4812, de 4812 à 4816, de 4816 à 4820, de 4820 à 4824, de 4824 à 4828, de 4828 à 4832, de 4832 à 4836, de 4836 à 4840, de 4840 à 4844, de 4844 à 4848, de 4848 à 4852, de 4852 à 4856, de 4856 à 4860, de 4860 à 4864, de 4864 à 4868, de 4868 à 4872, de 4872 à 4876, de 4876 à 4880, de 4880 à 4884, de 4884 à 4888, de 4888 à 4892, de 4892 à 4896, de 4896 à 4900, de 4900 à 4904, de 4904 à 4908, de 4908 à 4912, de 4912 à 4916, de 4916 à 4920, de 4920 à 4924, de 4924 à 4928, de 4928 à 4932, de 4932 à 4936, de 4936 à 4940, de 4940 à 4944, de 4944 à 4948, de 4948 à 4952, de 4952 à 4956, de 4956 à 4960, de 4960 à 4964, de 4964 à 4968, de 4968 à 4972, de 4972 à 4976, de 4976 à 4980, de 4980 à 4984, de 4984 à 4988, de 4988 à 4992, de 4992 à 4996, de 4996 à 5000, de 5000 à 5004, de 5004 à 5008, de 5008 à 5012, de 5012 à 5016, de 5016 à 5020, de 5020 à 5024, de 5024 à 5028, de 5028 à 5032, de 5032 à 5036, de 5036 à 5040, de 5040 à 5044, de 5044 à 5048, de 5048 à 5052, de 5052 à 5056, de 5056 à 5060, de 5060 à 5064, de 5064 à 5068, de 5068 à 5072, de 5072 à 5076, de 5076

l'eau de l'Avre dans le quartier des Ternes et jusqu'à l'avenue du Bois-de-Boulogne. La partie de Passy qui se trouve dans le voisinage de la Seine, le quartier d'Auteuil et celui de Grenelle sont alimentés en eau potable par la Vanne.

Alimentation actuelle en eaux de rivière. — Le service public est fait, dans le quartier de Grenelle, au moyen des eaux de l'Ouroq, mais dans tout le XVI^e arrondissement, c'est l'eau de Seine qu'on emploie pour ce service.

Il a été dit ci-dessus que les grands réservoirs de Passy recevaient l'eau pompée en Seine par l'usine de Chaillot; ils recevront désormais la même eau de la nouvelle usine d'Auteuil par une conduite de refoulement unique de 0^m.90 de diamètre qui suit l'avenue de Versailles, traverse le parc du Trocadéro et va rejoindre avenue d'Iéna les deux anciennes conduites ascensionnelles de 0^m.60 de diamètre de l'usine de Chaillot.

Quand le plan d'eau des réservoirs est peu élevé au-dessus du sol, ils ne peuvent pas desservir convenablement les parties situées aux abords immédiats de ces bassins; c'est pour ce motif que la partie haute de Passy (située entre la place du Trocadéro, la rue de Passy et la rue de la Pompe) est alimentée directement, en eaux de Seine, par la conduite maîtresse venant du réservoir de Villejuif, en attendant l'amélioration projetée, qui consistera dans un service spécial surélève commandé par l'usine d'Auteuil.

Les grands réservoirs de Passy alimentent, en eau de Seine: 1^o la partie du XVI^e arrondissement située à l'est de l'axe des jardins du Trocadéro, de la place du même nom, de l'avenue Malakoff, de la place Victor-Hugo et d'une ligne tracée parallèlement à l'avenue Bugeaud; 2^o l'extrémité de l'avenue Victor-Hugo (dans le voisinage de la station Henri-Martin) et la partie située entre le chemin de fer de ceinture, près de cette station et des fortifications (avec des Raphaël, Ingres et Prud'hon).

Le surplus du XVI^e arrondissement, comprenant tout le quartier d'Auteuil, est alimenté en eau de Seine, pour le service public, par les petits réservoirs de Passy.

La consommation d'eau de source est beaucoup plus forte en été que pendant la saison froide; il résulte de ce fait que pendant la plus grande partie de l'année, les eaux abondantes des sources ne suffisent pas toute la quantité d'eau de source fournie par les derivations, et c'est à Passy que s'opère le déversement dans le service public de l'eau d'Avre qui n'est pas utilisée par le service privé et qui, d'ailleurs, d'ailleurs, en ce cas, le service public n'a de donner le travail des machines et des pompes. Deux circulations de l'eau de l'Avre sont prévues: une pour la dérivation directe sur le réservoir de Villejuif, par le pont d'Ivry, et l'autre vers le réservoir de Charonne par le pont de Passy. Les machines de l'usine d'Auteuil sont destinées à pomper l'eau de l'Avre dans le réservoir de Villejuif, et les machines de l'usine de Bercy à pomper l'eau de l'Avre dans le réservoir de Charonne. Les machines de l'usine d'Auteuil sont destinées à pomper l'eau de l'Avre dans le réservoir de Villejuif, et les machines de l'usine de Bercy à pomper l'eau de l'Avre dans le réservoir de Charonne.

ment de pression d'environ 3^m.50 et une augmentation de débit de près de 20.000 mètres cubes par 24 heures.

Fonctionnement des grands réservoirs de Passy. — Les réservoirs de Paris sont disposés de manière à pouvoir être alimentés de diverses façons, suivant les circonstances; sans cette précaution, le moindre accident suffirait pour interrompre la distribution des eaux. Les divers compartiments des grands réservoirs de Passy peuvent recevoir:

1^o L'eau de la dérivation de l'Avre, qui y aboutit directement par la canalisation de la rue Copernic;

2^o L'eau de la dérivation de la Vanne, qui y est amenée, au besoin, par la conduite du pont de l'Alma;

3^o L'eau de la dérivation de la Dhuis et l'eau relevée de la dérivation de la Vanne, le réservoir de Villejuif pouvant être mis en communication avec ces eaux par la canalisation de l'avenue Victor-Hugo;

4^o L'eau de Seine, pompée par l'usine d'Auteuil et qui est directement refoulée dans ces réservoirs;

5^o L'eau de Seine pompée à Ivry, par l'intermédiaire du réservoir de Villejuif et de la canalisation du pont d'Iéna;

6^o L'eau de Seine pompée à Bercy et refoulée d'abord dans la cuve de la place Saint-Pierre, à Montmartre; cette dernière eau peut être amenée par la canalisation dite de Lariboisière, qui se détache à l'avenue Friedland de la conduite réunissant les grands réservoirs de Passy à ceux de Charonne.

Une pareille variété d'alimentation procure une grande élasticité pour la distribution générale des eaux; d'ailleurs les services en eau de source et en eau de Seine sont complètement séparés, sans communication possible de l'eau de Seine avec l'eau de source, mais avec faculté du déversement des eaux de source surabondantes dans les bassins alimentés en eau de Seine.

Quand le temps se met au froid, la consommation d'eau, et on en profite pour réduire le volume d'eau à élever par les machines, en reculant les limites d'influence des grands réservoirs de Passy jusqu'au pied du coteau de Charonne, sur la rive droite, et jusqu'à l'avenue du Maine, sur la rive gauche.

Si, au contraire, la chaleur se manifeste avec une grande intensité, les services de lavage deviennent plus exigeants, en même temps que le pendant des derivations d'eau de source doit être entièrement consacré aux besoins domestiques; il résulte de cette situation que Passy a besoin d'être alimenté, et ne s'opère, par ordre de priorité, les pompes qui ont pour donner au service public un volume suffisant d'eau de rivière:

1^o la dérivation de la communication avec le réservoir de Villejuif alimentée par les 1.700 chevaux-vapeur de l'usine d'Ivry;

2^o l'alimentation par la cuve de Montmartre, sur laquelle se trouve l'usine de Bercy (900 chevaux-vapeur);

3^o l'eau et machine alimentant les machines de l'usine d'Auteuil (500 chevaux-vapeur).

145

[illegible]

de 15 enfants, c'est ainsi que, sur les 74 familles
étudiées, nous n'en avons admises aucune de
moins de 4 et nous en avons admis seulement 7
de plus de 10, et des mères très exceptionnelles :
une a vu mourir son mari, son père, son frère
et son oncle, et a eu 11 enfants, dont un professionnel,
un ingénieur, deux médecins, des enfants
qui ont fait des études supérieures, une a eu sept
enfants, dont un ingénieur, un professeur, un
médecin, un avocat, un journaliste, un

- 130 - THE END

M. André Hermant, dans une notice intéressante, retrace assez longuement les travaux de l'école de Bonet. Notre cadre ne nous en permet qu'une courte analyse. C'est le moins qui soit dû à cet enfant de l'ancienne commune de Passy.

La deuxième période de sa vie, celle de son séjour à Rome, nous voyons Blouet étudier les monuments de l'antiquité avec une assidue qui allait être couronnée du plus grand succès, ses patients efforts, ses laborieuses et savantes recherches eurent pour résultat un envoi à l'Académie qui fut immédiatement, «age par elle boxes de pair :

[illegible]

en monument : mais il mourait le 20 janvier 1811, avant que la hauteur de 6 mètres au-dessus du sol n'eût été atteinte. Son élève et successeur, Goust, suivit ses dessins, et l'édification des vases allait être commencée, lorsque l'année 1815 arriva. Louis XVIII, avec l'arrière-pensée peut-être de transformer le monument, commença par faire détruire les échafaudages. En 1823, il fit reprendre le grand arc, qui dut être consacré aux souvenirs de la guerre d'Espagne. Goust eut de nouveau la direction des travaux ; Huyot lui fut adjoint pour la décoration. Bientôt destitué pour avoir voulu trop remanier, ce dernier fut remplacé par une commission (1) qui seconda bien Goust, mais non sans modifier l'entablement et la grande voûte. Goust se retira en 1830. Huyot, réintégré depuis 1828, allait introduire dans la frise des scènes qui auraient figuré Charles X et le duc d'Angoulême, quand Louis-Philippe s'empressa de rendre le monument à sa première destination. C'est alors que Blouet (1832) remplaça Huyot et termina l'édifice. L'inauguration en eut lieu le 29 Juillet 1836. Il avait coûté 9.054.115 francs.

Huyot paraît s'être arrêté au socle de l'attique. L'attique est donc de Blouet : il est surmonté d'une corniche dentelée, terminée par un garde-corps en têtes de Méduse.

En 1840, à l'occasion de la translation des cendres de Napoléon, Blouet figura en peinture l'empereur debout sur un trophée qui couronnait la plate-forme.

Une critique a été faite de l'arc de triomphe ; nous avons quelque raison de la mentionner. Le style, a-t-on dit, manque d'unité. L'ensemble est romain, l'ornementation est grecque. La partie supérieure serait trop délicatement ornée, tandis que la base est très sévère, très simple, quelques-uns ont dit trop lourde. La critique a été même poussée jusqu'au point de se formuler en ces termes, dans un article récemment paru.

« Le couronnement dentelé qui sert de balustrade et d'acrotère à la terrasse, ce couronnement est mesquin ; l'attique et tout l'entablement ne sont également. La corniche manque d'ampleur et de saillie ; elle n'est pas dans la proportion des autres membres de l'édifice. La frise ou cheminement des armées est trop étroite. L'architecte n'a pas calculé ses dimensions en raison de la hauteur du monument... »

Nous avons manqué de compétence pour juger. Nous avons cité avec impartialité. Il y aurait beaucoup à dire, pour et contre, sur le grandiose monument, dont nous esquissons, à trop grands traits sans doute, une physionomie un peu exclusive, en ce qui touche simplement la part qui y revient à Blouet. En insistant précisément sur ce fait que la partie supérieure est son œuvre propre, peut-être pourra-t-on tirer de la critique cet éloge qu'il a su achever avec la marque de son génie personnel une colossale construction dont il n'avait pas été appelé à harmoniser les diverses parties, déjà exécutées avant lui.

(1) Elle fut composée de Percier, Debret, Guy de Launay, Labarre et Leclercq.

Au surplus, n'y a-t-il pas quelque part un projet primitif de Chalgrin, de celui qui avait conçu l'arc de triomphe, ou Napoléon, de sa main, avait effacé les trophées ébauchés, les trouvant trop mesquins ? Il ne faut donc point être si sévère pour celui qui venait, onzième, achever le monument.

Une réflexion nous est venue au cours de cette note, assurément très résumée. Elle nous paraît pouvoir lui servir de conclusion.

La vie marche si vite, le champ des connaissances va se développant si éperdument, que c'est à peine si l'on peut distinguer, une fois disparus les contemporains qui vous les eussent montrés, les hommes qui ont eu leur heure de célébrité dans une des branches si multiples des lettres, des sciences ou des arts. Il est des noms dont la notoriété, forcément restreinte à une catégorie d'hommes d'élite, mais spéciaux, risquerait de s'éteindre et de rentrer dans une ombre imméritée, de glisser dans un injuste oubli, si une chance heureuse, guidée par une main bienfaisante, ne venait à temps leur donner un regain de vie, rappeler ces précurseurs au souvenir reconnaissant de leurs confrères d'aujourd'hui, les signaler au respect et à la reconnaissance de la postérité. Ainsi a fait, par le don de sa médaille, M. Huber pour Blouet : c'est en quoi ce don demeure doublement précieux pour la Société historique d'Auteuil et de Passy, qui est heureuse, en remerciant de nouveau le généreux donateur, de saluer le grand architecte dont la mémoire est maintenant pour elle à jamais fixée.

ÉMILE POTIN.

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DU BARON HAUSSMANN

M. Alphand faisait le 26 décembre 1891, à l'Académie des Beaux-Arts, l'éloge du baron Haussmann, en des termes empreints de sincérité, de reconnaissance, dignes à la fois de l'un et de l'autre. Il montrait les grandes choses dont M. Haussmann avait été l'initiateur, et ce que Paris lui devait de ses embellissements.

Il nous a paru intéressant de rechercher et de reproduire ici, extraits des *Mémoires du baron Haussmann* (1), les passages qui concernent notre arrondissement. Et, chemin faisant, nous trouverons le jugement que M. Haussmann avait porté sur M. Alphand.

Ce sera comme le complément des communications qui précèdent dans ce *Bulletin* même.

..

PLAN DE PARIS

« Je fis (2) graver le plan au 5 1000^e, en grandes feuilles, ou toutes les indications nécessaires au

(1) Vol. III, édition de 1893. — Nous rappelons que M. Haussmann est mort le 11 janvier 1891, âgé de 80 ans.

(2) C'est M. Haussmann lui-même qui écrit :

sienne. Il a M. Alphand pour premier, que dis-je ? pour unique Ministre dirigeant, soutenu par la confiance immuable du conseil et par l'estime universelle de la population.

« A la suite du succès inouï de l'Exposition universelle de 1889, la belle carrière de M. Alphand vient d'être couronnée par son élévation à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

« Lui réserve-t-elle, en se prolongeant, de nouvelles satisfactions ? Je l'ignore. Dans aucun cas, elle ne saurait le trop grandir, à mon gré. Mais, dès à présent, je considère comme sans égale, dans l'ordre administratif, la grande renommée qu'il a conquise et que personne au monde ne conteste. Rare bonheur, ou plutôt rare mérite. »

— Nous dirons : l'un et l'autre.

Comme toutes les carrières humaines, si grandes qu'elles soient, celle de M. Alphand a eu la fin commune. Il est allé rejoindre son ancien préfet et, dans les Champs-Élysées de l'au delà, ils ont, sans doute, repris ensemble leurs travaux. Ils bouleversent, en les améliorant, les ombrages et les eaux qui, dans les mythes gracieux que nous devons aux anciens, voient circuler dans la paix éternelle les grands génies de l'humanité. M. Alphand y serre les mains immortelles de Virgile, de Delille, de Lambert, de Roucher, et autres poètes jardiniers, et celles de Xénophon, de César, de Napoléon, qui ont fait à travers les mondes, eux aussi, de grandes percées : Archimède, Aristote, Pascal, Newton, Vauban, Carnot, grands remueurs d'hommes, d'idées et de terres, tiennent les jalons pour l'établissement des vallonnements nouveaux. La barque de Caron a une hélice fonctionnant à l'électricité : elle est éclairée à l'acétylène, et, dans l'intervalle des fatales traversées, promène Victor Hugo et Pasteur, qui président à l'inauguration des nouveaux jardins, dénommés, là-bas, jardins français, et non jardins anglais.

Pendant ce temps nous, qui demeurons encore ici, nous avons cru que notre *Bulletin* devait reproduire l'hommage rendu par le baron Haussmann à M. Alphand, parce que M. Alphand, dont M. Haussmann n'a pas vu s'achever la magnifique carrière, est mort dans notre arrondissement après y avoir vécu et que sa mémoire, imperissable, survit parmi nos membres en la personne de son petit-fils, qui a inscrit sur notre liste le nom illustre dont il a l'héritage.

..

PROMENADES ET PLANTATIONS — L'ART DES JARDINS

« La création de promenades, parcs, jardins, squares, spécialement affectés à l'usage du public, est à peu près sans exemple avant la seconde moitié de ce siècle. L'empereur Napoléon III lui donna l'impulsion que tout le monde connaît. Antérieurement à son règne, on signale quelques rares exceptions, telles que la plantation des quinconces d'ormes à droite et à gauche des larges contre-allées bordant l'avenue des Champs-Élysées par le duc d'Antin, ministre de la maison du roi Louis XV, qui livra ses massifs au libre

usage de la population parisienne. Il n'y avait alors pour promenades que les jardins des Tuileries, du Palais-Royal et du Luxembourg, propriétés du domaine de la couronne ou faisant partie d'appartements princiers, et le jardin des Plantes, affecté normalement aux collections des végétaux du Muséum d'histoire naturelle. De savants écrivains se sont livrés à l'étude patiente des documents historiques et des œuvres artistiques que nous a laissés l'antiquité, comme aussi des traditions recueillies par eux de toutes parts. Au temps de Sémiramis, les fameux jardins *suspendus* de Babylone consistaient en plantations d'arbres, d'arbustes et de fleurs sur des murs épais remplis de terre, sur des terrasses, entourant et décorant les palais bâtis sur des points élevés. Aucune tradition n'a trait au moindre souvenir de jardins publics. Dans l'Égypte de Sésostri, dont le règne est antérieur de plusieurs siècles à celui de Sémiramis, les castes supérieures n'avaient d'autre souci que d'entourer leurs habitations de jardins clos de massives murailles... avec sphinx, encore plus que de statues. J'aime beaucoup mieux ce qu'on rapporte des jardins de la Grèce : on y retrouvait le sentiment des beautés naturelles, dans le soin que paraissent avoir eu les architectes qui les dessinaient de tirer parti des mouvements du sol, du relief et des perspectives offertes par les paysages lumineux d'une contrée au ciel d'azur. Il est juste de dire que la Grèce n'avait pas la monotonie d'aspect des plaines de la vallée du Nil ; mais même les jardins d'Académus et ceux des gymnases ne peuvent être assimilés à nos jardins publics. A Rome, l'art des jardins ne paraît pas avoir été grandement développé jusqu'aux derniers temps de la République. »

— Les Romains ne songeaient guère, en effet, à donner à la plèbe des promenades publiques. *Panem et circenses* ont suffi, paraît-il. Si nous faisons un saut jusqu'au moyen âge, nous ne sommes pas plus avancés. Les rois s'occupent surtout de leurs jardins privés, où règnent les arbres fruitiers avec un labyrinthe au bout du verger. Pas de jardins publics non plus sous la Renaissance : l'inévitable labyrinthe est encore de mode, mais domine les parterres coupés en carrés égaux, dessinés en arabesques. L'art des jardins renaît seulement avec Le Nôtre : mais il faut arriver à Napoléon III — ceci est l'analyse rapide de quelques pages des *Mémoires* — pour assister à la véritable création de jardins publics destinés à la population des villes.

EXTENSION DU BOIS DE BOULOGNE JUSQU'À LA SEINE

« Ce bois, quelle que fut son étendue (767 hectares environ, avec toutes ses dépendances), était fait dans les murs dont il était encéint de tous côtés. De longues avenues droites s'entre-croisaient ainsi que celles de tous les bois de la couronne, de toutes les forêts de l'État, avec une raideur géométrale favorisant, à la fois, la surveillance et les grandes chasses ; elles le traversaient de part en part, entre des portes extrêmes

2.000 mètres de développement pour les courses plates ; une piste complémentaire, décrivant une courbe montante et descendante sur la colline abaissée, la porte à 3.000 mètres au besoin...

« M. Alphand sut exécuter dans un délai d'environ dix-huit mois les opérations énumérées plus haut parallèlement à la transformation de l'ancien bois, de telle sorte que tout fut près lors de l'inauguration solennelle du Champ de courses de Longchamp (mai 1857), un des plus beaux jours de mon administration. En effet, les assistants, frappés de la grandeur et des difficultés de l'œuvre si rapidement accomplie, étaient unanimes pour reconnaître ce qu'avait gagné le bois à l'annexion considérable dont j'avais pris l'initiative et la responsabilité... L'ensemble de la transformation fut achevé dans le courant de l'année 1858, soit en cinq ans, grâce au concours actif, intelligent, convaincu de mon valeureux auxiliaire. »

..

TRAVAUX DE TOUT ORDRE

— Il nous faut abrégé nécessairement les emprunts que nous faisons aux *Mémoires*. Certains détails, même d'ordre technique, méritent cependant de trouver leur place dans notre résumé.

Les routes du bois donnent un développement total de 58 kilomètres environ, puisque, depuis M. Haussmann, il en a été ajouté quelques-unes. Les allées sablées mesurent 11.850 mètres de longueur. Les chemins de piétons comprennent 26.162 mètres. Sur une longueur totale de 95 kilomètres de tous chemins, 272.500 mètres sont sur le sol naturel, 189.400 mètres ont été sablés, 612.511 mètres ont été empierrés ; total : 1.074.411 mètres.

Le service d'eau comprenait 2 réseaux de conduites ; le premier alimentait les 14 hectares d'eau des deux lacs supérieur et inférieur ; le second, toujours en charge, alimentait les bouches d'arrosage, au nombre de 1.600. La longueur des deux réseaux atteignait 16 lieues et demie. Dès le début, la pompe à feu de Chaillot fournit toute l'eau nécessaire aux services du bois ; elle seule pouvait arriver au-dessus du niveau de la cascade du lac supérieur. Mais les 30.000 mètres cubes quotidiens de son débit ne tardèrent pas à devenir insuffisants. On put heureusement prendre l'eau de l'Ourcq au réservoir de Monceaux, qui dépassait de 7 mètres le point de chute des cascades du Grand-Lac, et l'eau de la Seine, coûteuse (1), fut réduite à 3.500 mètres et réservée au Petit-Lac et aux conduites d'arrosage de la partie supérieure du bois. Enfin, en 1861, l'eau du puits artésien de Passy, refroidie et emmagasinée à la cote 58 au-dessus du niveau de la mer, moins limoneuse et sentant moins mauvais en

été que les précédentes, suffit aux rivières avec ses 10.000 mètres cubes.

Tous les travaux de plantations, de grottes, de cascades n'ont été évidemment si réussis que grâce au concours constant de l'ingénieur, du jardinier et de l'architecte. Voici les détails les plus intéressants sur les pièces et cours d'eau :

Cascade du Petit-Lac, hauteur 4 mètres ; cascades du Grand-Lac, hauteur 6 mètres. Celle de Longchamp est formée d'une nappe de 16 mètres de largeur et se précipite d'un réservoir de 80 ares dans un autre bassin à 7m. 50 plus bas. Les autres pièces d'eau sont la mare d'Auteuil — dont on a seulement régularisé la forme et rendu le niveau constant, — la mare aux Biches, les lacs d'Armenonville, de Saint-James et de Longchamp. La mare aux Biches est alimentée par le ruisseau de Longchamp, qui reçoit le trop-plein du Grand-Lac et se décharge dans le réservoir de la Grande-Cascade. Il reprend son cours au-dessous du bassin d'en bas et va remplir, d'une part, le lac de Longchamp et celui de Bagatelle, d'autre part, la pièce d'eau du Moulin et celle qui se trouve près du pont de Suresnes. Deux embranchements, greffés non loin du Grand-Lac, se dirigent sur les lacs ou mares d'Armenonville et de Saint-James.

Les premières plantations absorbèrent 420.000 arbres, arbustes et touffes. Le bois n'est plus, comme il l'était jadis, exploité à trente ans ; on a laissé les taillis se convertir en futaies et l'on se contenta de tenir les sous-bois garnis d'arbrisseaux variés. Les anciennes pépinières (1) furent réunies aux massifs boisés qui les entouraient, et l'on créa les pépinières nouvelles de la Muette, qui ont servi à toutes les promenades et voies plantées de Paris.

Suivent d'autres détails sur les concessions, et M. Haussmann achève cette partie de ses *Mémoires* en déclarant qu'il a vérifié un grand nombre d'indications dans les *Promenades de Paris* par M. Alphand, magnifique ouvrage édité en 1868, dont nous sommes assez heureux pour avoir reçu de notre père les deux volumes qui le composent. Ils seront à la disposition de ceux de nos collègues qui désireraient les consulter.

E. P.

(1) Les arbres nécessaires aux plantations des avenues et boulevard et du bois de Boulogne furent tirés de ces pépinières. L'ancien bois avait des pépinières résineuses : les unes, comprises dans le nouveau périmètre et peuplées de sujets de toute venue, furent confondues avec les massifs forestiers avoisinant. Les autres furent gardées au Parc-des-Princes, où elles étaient.

On sait que, depuis la suppression du Fleuriste de la Muette, les serres de la Ville sont venues s'installer au Parc-des-Princes. C'est ainsi que se sont trouvés transformés les 32.088 mètres qui depuis 1859, alors qu'on avait voulu dégager la mare d'Auteuil, avaient servi à constituer un *arborétum* pour la conservation et la multiplication des espèces à feuilles caduques ou des conifères.

(1) Les eaux étaient réunies dans des bassins dont la hauteur au-dessus du fleuve variait de 30 à 36 mètres. Insuffisantes pour les besoins d'un bon service, elles contaient déjà, par le charbon consommé, 3 centimes le mètre cube, sans compter les autres dépenses qui gravitaient autour des machines élévatoires.

PLACE DE L'ÉTOILE AVENUE DU BOIS-DE-BOULOGNE

1^{re} Loi du 22 juin 1854.

PREMIER. — Le ministre des finances a à concéder à la Ville de Paris les portions du promenoir de Chaillot réservées à la loi du 8 juillet 1852.

— La Ville de Paris est autorisée à affecter les parties de ces terrains et de ceux adjacents à la loi précitée, qui ne sont pas nécessaires pour achever et embellir les abords de l'arc de triomphe de l'Étoile, à la charge par

la Ville d'emplacer cet ancien promenoir par des constructions nouvelles établies conformément aux décisions de la Commission départementale de la Seine du 24 novembre 1853, et de la Commission municipale de Paris, du 9 décembre 1853, et des délibérations latérales de la route départementale n° 4 (1), qui doit être ouverte entre la place de la porte Dauphine du bois de Boulo-

gnon et entretenir ces promenades.

— Un décret impérial déterminera les conditions de constructions et de clôtures qui doivent être observées sur les terrains provenant de l'ancien promenoir de Chaillot, et en façade sur la place de l'Étoile.

— Le décret déterminera également les conditions de l'industrie et de commerce dont l'exploitation est interdite dans les maisons construites sur ces terrains.

— Les terrains joignant les parties latérales de la route départementale devront être clos par des grilles de fer établies suivant un modèle

qui ne pourra être élevée à une hauteur de dix mètres de ces grilles.

— Les prohibitions portées par le décret à l'interdiction du dernier paragraphe de l'article 3, sont applicables à ces terrains et constructions.

— Aucune plus-value ne pourra être attribuée aux propriétaires des terrains qui sont affectés à ces servitudes.

— Les propriétaires des terrains grevés dans les trois mois de la notification faite par l'administration, n'auront pas dérogé aux servitudes créées par la présente loi, et seront expropriés de leurs immeubles conformément aux formes de droit.

2^e Décret du 13 août 1854.

ART. 1^{er}. — Le ministre des finances, etc.

IL DÉCRÈTE ET DÉCRÈTE CE QUI SUIT :

ART. 1^{er} PREMIER. — La disposition générale de

la place de l'Étoile et de ses abords est arrêtée conformément au plan ci-dessus visé.

la place de l'Étoile et de ses abords est arrêtée conformément au plan ci-dessus visé.

En conséquence, les terrains bordant la place seront clos de grilles, et aucune construction ne pourra être élevée qu'à seize mètres en arrière.

Ces terrains n'auront d'entrées que sur les avenues rayonnant vers la place et sur la rue circulaire reliant ces avenues entre elles.

ART. 2. — Les grilles de clôture, tant sur la place qu'en retour, aux points indiqués au plan général, sur les voies rayonnantes, et les constructions prenant aspect direct tant sur la place que sur les parties des voies rayonnantes comprises entre la place et la rue circulaire, seront établies suivant les lignes de ce plan et complètement uniformes quant à leur élévation et leur décoration extérieure.

Les grilles reposeront sur un socle bas en pierre de taille ; elles seront en fer avec ornements en fonte et candélabres aux angles, sans aucune pile en pierre ; elles seront bronzées de la même teinte.

Les façades des constructions seront en pierre de taille, avec pilastres, balustres, moulures saillantes, corniches et autres ornements de même matière. Aucune enseigne ni indication quelconque n'y pourra être placée. Les toitures seront en zinc, à deux pentes, raccordées par une galerie en fonte ; elles seront percées de mansardes dans la partie inférieure. Le tout sera conforme aux dessins annexés au présent décret.

La face supérieure du socle, des grilles, la retraite des soubassements, les cordons, entablements et autres lignes horizontales des façades et des constructions seront aux mêmes niveaux sur toute la circonférence de la place.

Le Préfet de la Seine donnera les alignements et les nivellements, et il fera surveiller l'exécution des conditions ci-dessus.

ART. 3. — Les grilles de clôture et les façades des constructions devront être constamment tenues en bon état de propreté, selon les prescriptions du Préfet de la Seine.

ART. 4. — Les terrains réservés entre les grilles et les constructions seront cultivés en parterres d'agrément et ne pourront devenir, sous aucun prétexte, des lieux de réunions publiques.

ART. 5. — Aucun genre de commerce ou d'industrie ne pourra être exercé sur les terrains provenant du promenoir de Chaillot qui seront compris entre la place et la rue circulaire, et sur tous ceux que la Ville de Paris pourra ultérieurement acquérir dans les mêmes limites, si ce n'est en vertu d'une autorisation du Préfet de la Seine qui en déterminera les conditions pour chaque cas.

Ces autorisations seront toujours révocables.

ART. 6. — Les dispositions des articles 2, 3, et 4 touchant les grilles et les parterres réservés, et les prohibitions contenues dans l'article 5 seront applicables aux terrains bordant les parties latérales de la route départementale n° 4 (1), entre la place de l'Étoile et la porte Dauphine du bois de Boulogne.

ART. 7. — Un extrait du plan général et un exemplaire des dessins de grilles et constructions, annexés au présent décret, seront joints aux con-

(1) Avenue du Bois-de-Boulogne.

INAUGURATION DU MONUMENT ALPHAND

Le jeudi 14 décembre dernier, à 10 heures et demie du matin, a eu lieu, avenue du Bois-de-Boulogne, l'inauguration du monument Alphand.

A l'entrée de cet admirable bois qui fut son œuvre, l'ancien directeur des travaux de Paris se tient penché, donnant des ordres à quatre de ses collaborateurs : un ingénieur, un architecte, un peintre et un sculpteur, personnifiés par MM. Huet, Bouvard, Roll et Dalou, auteur lui-même du monument. Sur l'hémicycle de pierre qui entoure le socle, sont représentés ses autres collaborateurs, les plus humbles, des maçons gâchant le plâtre, et des jardiniers transportant des plantes.

Le sculpteur a voulu ainsi que tous ceux qui avaient été à la peine, qui avaient aidé Alphand dans la lourde tâche qu'il s'était imposée : la métamorphose de Paris, fussent, avec le maître, à l'honneur.

Malgré le froid qui avait mis son manteau de givre à tous les arbres de l'avenue qu'Alphand aurait voulu toujours riante de soleil et de printemps, de nombreux amis du grand metteur en scène de Paris et le monde officiel (1) au grand complet avaient tenu à lui apporter l'hommage de leur admiration.

La Société historique d'Auteuil et de Passy avait voulu, en déléguant à cette cérémonie plusieurs membres de son bureau, à la tête desquels, son vénéré président M. Manuel, et Mme Manuel ; son secrétaire général, M. Emile Potin ; MM. et Mme de l'Eglise, M. Botrel, Mme Flobert, etc. (2), prouver sa sympathie et sa reconnaissance à l'homme qui avait fait la plus belle place à « son Passy » dans le grand amour qu'il portait à Paris tout entier.

M. Mesureur, vice-président de la Chambre, prend le premier la parole pour remettre, au nom du Comité Alphand, le monument à la Ville de Paris.

« Ce monument, dit-il, est ce qu'il devait être : la synthèse du travail accompli en moins d'un demi-siècle pour transformer notre vieille capitale en une incomparable cité, rivale moderne des plus belles cités antiques.

« Dans son attitude habituelle, faite de grandeur et de simplicité, Alphand domine cette page vi-

vante des travaux de Paris. De cette place, il peut contempler la ville de pierre sans limite et les perspectives sans fin de son bois de prédilection. »

Après avoir félicité M. Dalou, M. Mesureur rappelle la longue carrière d'Alphand. Il nous le montre refusant, après la guerre civile et étrangère, le poste de préfet de la Seine que lui offrait M. Thiers :

« Je n'ai jamais, disait-il, voulu être qu'un modestes fonctionnaire, entièrement dévoué aux travaux de sa fonction, et je veux rester toujours étranger à la politique. »

C'est alors qu'on le nomma directeur des travaux de Paris.

M. Lucipia, président du conseil municipal, rappelle les luttes qu'Alphand dut soutenir avec ce même conseil.

Puis le préfet de la Seine retrace la vie et l'œuvre d'Alphand « qui, dit-il, a travaillé pour tous, et pour la tombe de qui tous doivent avoir une fleur, celui pour qui la nature semble avoir été le plus avare, de même que les plus heureux de ce monde. »

Enfin, M. Larroumet prend la parole au nom de l'Académie des Beaux-Arts, « qui est, dit-il, heureuse et fière de réclamer comme un des siens celui qui a fait un Paris nouveau avec le vieux Paris. »

« Les rues de Paris, dit-il, étaient étroites et sombres, il fallait les élargir et les éclairer ; mais partout s'élevaient d'antiques monuments, joyaux de sa couronne, dont la ruine eût été une profanation. Comment les conserver au milieu des voies nouvelles et leur garder un caractère qui semblait inséparable du cadre où le temps les avait placés ?

« Alphand résolut ce problème redoutable à force de goût, de mesure et de sens artiste. »

Les discours terminés, M. Gustave Vautrey lit une fort belle pièce de vers dédiée à Alphand.

La Société historique d'Auteuil et de Passy vient apporter son tribut de reconnaissance au Comité qui a entrepris d'élever ce monument et au conseil municipal qui a permis de le placer dans sa sphère d'études. Cette statue, ainsi que le disait un vieil architecte américain, élevée à Alphand dans cette ville qu'il a rajeunie, restaurée, refaite, sera comme la signature du peintre au bas du tableau.

Comte F. DE L'EGLISE.

DISCOURS DU ROI CHARLES X

AUX HABITANTS DE PASSY

Ce ne fut guère que vers 1824 qu'on commença à bâtir dans ce qu'alors on appelait *la plaine* de Passy, c'est-à-dire dans tout cet espace compris entre la rue de la Tour, les fortifications, l'avenue de Neuilly et l'avenue Kléber. On se mit alors à tracer des rues spacieuses que l'on coupa par le milieu par une route magnifique allant de la place de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile à l'extrémité du parc de la Muette et qu'on baptisa du nom d'avenue de Saint-Cloud (actuellement avenue Victor-Hugo et partie de l'avenue Henri-Martin).

Les entrepreneurs de cette voie concurrent alors

(1) Reconnu au passage : MM. Poubelle, ambassadeur de la République française au Vatican, Roujon*, directeur des Beaux-Arts ; de Selves, préfet de la Seine ; Lépine, préfet de police ; Brumann, secrétaire général de la préfecture de la Seine ; Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition de 1900 ; Ernest Gay*, Capitain*, conseillers municipaux du XVI^e arrondissement ; Berthemet*, adjoint au maire ; Bouvard, architecte en chef ; Bechmann, ingénieur en chef de la Ville ; Antonin Dubost, Bassinet, sénateurs ; Beauregard*, Berger, du Périé de Larsan, députés ; Corroyer*, Nénot, membres de l'Institut ; Marcuse*, secrétaire du Comité des Inscriptions parisiennes ; le docteur Thudier, etc.

(2) MM. Ferdinand Périé, Ch. Dupuy, Gaston Duchesne, etc.

* Egalement membres de la Société.

BOULEVARDS LANNES ET SUCHET

*Contrat de vente des terrains des boulevards
Lannes et Suchet*

(Extrait.)

ART. 5.

CONDITIONS SPÉCIALES

§ 1^{er}. *Droit d'issues et de jours, chaussée,
égout, écoulement des eaux, trottoirs et
éclairage.*

Le terrain présentement mis en vente aura, sur les boulevards de la Muette (1) et du Ranelagh (2), les mêmes droits de jour et d'issue que sur la route départementale n° 2 (3). Quant à la route stratégique (4), il se conformera, pour les jours et issues à y prendre, aux lois et règlements sur la matière. Ledit adjudicataire supportera, au droit de sa façade, les frais de mise en état de viabilité des chaussées et de plus, s'il y a lieu, les frais de pose des trottoirs ainsi que ceux de premier établissement d'égout et d'appareils d'éclairage. Il devra pourvoir à l'absorption des eaux pluviales et ménagères sur son propre terrain, de manière qu'il n'en coule aucune sur les voies publiques jusqu'à l'établissement d'égouts publics, au droit des constructions qui seront édifiées sur le terrain dont il s'agit.

§ 2. *Zone de servitudes et de clôtures.*

Aucune construction ne pourra jamais être élevée sur le terrain mis en vente dans une zone de *dix mètres* en arrière de l'alignement des boulevards de la Muette (1) et du Ranelagh (2) et de la route départementale n° 2 (3) et dans une zone de *cinq mètres* en arrière de l'alignement de la route stratégique (4). Cette zone devra être cultivée en parterres d'agrément qui ne pourront, dans aucun cas et sous aucun prétexte, devenir des lieux de réunions publiques. Ledit terrain devra être clos, à perpétuité et aux frais de l'adjudicataire, dans le délai d'un an à compter du jour où il aura la jouissance de la totalité dudit terrain, par une grille en fer, sur socle en pierre dans toute l'étendue de ses façades sur les boulevards de la Muette (1) et du Ranelagh (2), la route départementale n° 2 (3) et la route stratégique (4). Cette même grille devra être établie,

dans toute la largeur des zones de servitudes ci-annexé dessus prescrites, pour servir de clôture tant entre le terrain réservé par la Ville de Paris et celui présentement mis en vente qu'entre toutes les subdivisions qui pourront être faites par la suite de ce dernier terrain. Ces grilles ne pourront être obstruées par aucun volet ni aucune persienne et devront toujours être entretenues en bon état de propreté. Un exemplaire du modèle obligatoire de ladite grille, dûment timbré au droit de deux francs et qui sera enregistré en même temps que les présentes, est demeuré ci-annexé après que M. le Préfet l'a eu certifié véritable et signé et après que dessus il a été fait mention du tout par les notaires soussignés.

§ 3. *Obligation de bâtir, interdiction de
professions et autres.*

L'adjudicataire ne pourra élever sur le terrain mis en vente que des maisons d'habitation bourgeoise ; en conséquence, aucun genre de commerce ou d'industrie ne pourra y être exercé. Ces constructions devront, dans un délai de deux années, à partir du jour de l'entrée en jouissance complète, présenter une superficie de six cents mètres carrés au moins. Les propriétaires devront, avant de construire, demander le nivellement et obtenir les permissions ordinaires, à la charge de payer les droits de voirie. Les façades principales des constructions devront être parallèles à la voie publique ; les parties latérales des maisons qui ne se relieraient pas entre elles devront recevoir une décoration analogue à celle générale de l'édifice sans obligation d'ouvertures sur lesdites parties latérales. Enfin aucune des faces de ces constructions ne devra présenter de mur pignon.

L'AMIRAL D'ESTAING

A PASSY ET A SAINTE-PÉLAGIE

« Du mardi, 5 novembre.

« Ce jour, on apprend de témoins oculaires que M. le comte d'Estaing, vice-amiral de France, qui avait pris congé du roi quelques jours auparavant, était parti, le vendredi précédent, 4^{er} novembre, de sa maison de Passy, en deux berlines à six chevaux avec beaucoup de bagages pour se rendre à Cadix, où il devait, à son arrivée, disait-on, faire occuper une flotte composée de vaisseaux espagnols et français pour se rendre ensuite à La Jamaïque avec 10.000 hommes de troupes (1). »

Puisque le nom du comte d'Estaing se trouve ainsi évoqué, permettez-moi, mes chers collègues, de vous entretenir quelques instants de cet illustre compatriote.

(1) Avenue Prudhon.

(2) Avenue Raphaël.

(3) Avenue Ingres.

(4) Boulevards Lannes et Suchet.

(1) Journal inédit de Hardy (année 1783. t. V, p. 231), extrait communiqué par Mme Chochoy Lavergne.

die, dont le service était entièrement gratuit. Le premier robinet de ce genre fut installé rue de Chaillot, près de l'église et des ateliers de construction des frères Périé, qui se trouvaient placés dans un large terrain entre la pompe à feu et l'ancien n° 28 de la Grande-Rue de Chaillot. Seuls, les commandants de postes de gardes-pompes avaient les clefs de ces robinets spéciaux.

Lors de l'établissement de la pompe de Chaillot, bien des gens prétendirent que l'eau soumise aux procédés importés d'Angleterre, c'est-à-dire introduite sous forme de vapeur dans les corps de pompes, avait perdu ses qualités, sentait le fer, le feu, etc. ; et il ne fallut rien moins qu'un rapport favorable de la Société royale de médecine, signé Vicq d'Azyr, pour rassurer les Parisiens et les convaincre que l'eau de Seine, ainsi traitée, n'avait ni acidité, ni saveur ferrugineuse, rien en un mot de désagréable ou pouvant nuire à la santé. Le microbe n'était pas encore inventé.

Les frères Périé ne furent pas récompensés comme ils le méritaient, et voici ce que dit Du-laure à ce propos : « En 1785 et 1786, les actions de la nouvelle Compagnie des Eaux devinrent un objet de spéculation pour les agitateurs, et le sujet d'une discussion très vive où se signalèrent, au premier rang, deux célèbres antagonistes, Mirabeau et Beaumarchais (1). Cette vive polémique provenait de l'impuissance pour la Compagnie de remplir ses engagements envers ses actionnaires. La plupart d'entre eux, par une manœuvre d'agiotage, avaient fait passer dans le trésor royal, en échange d'autres valeurs, plus des quatre cinquièmes des actions, si bien qu'à la fin de 1788, le gouvernement se trouva seul propriétaire des pompes à feu et des établissements qui en dépendaient. Aussi, depuis cette époque, les pompes à feu furent-elles admises comme propriété publique. »

Avant d'abandonner la pompe de Chaillot, il est juste de consacrer encore quelques lignes aux vaillants ingénieurs qui l'avaient fondée ainsi que celle du Gros-Chaillou, et avaient ainsi rendu un immense service aux habitants de la capitale.

Les frères Périé ne se découragèrent pas : en 1788, ils élevèrent des moulins à vapeur à l'île des Cygnes, pour remplacer les moulins à eau que la gelée empêchait de marcher. Sous la Convention, ils transformèrent leurs ateliers de Chaillot en arsenaux et s'occupèrent à ex. 1.250 paires de canons de tout calibre, à ex. 200 millions de mèches d'artillerie et de canons.

Après la mort de leur père, les frères Périé continuèrent à travailler à l'île des Cygnes, où ils élevèrent de nouveaux moulins à vapeur, et où ils continuèrent à fabriquer des canons et des mèches. Ils furent aussi chargés de la construction de la pompe à feu de Chaillot, et de la pompe à feu de Gros-Chaillou. Ils furent enfin chargés de la construction de la pompe à feu de la rue de la Harpe, et de la pompe à feu de la rue de la Vierge.

« répandues dans le royaume, une grande quantité de pompes de toutes espèces, des balacins, des découpoirs, des cylindres à papier. Les frères Périé fondent en fer et en cuivre toutes sortes de pièces..... C'est à eux qu'on a ordinairement recours pour la construction de machines, pour les assortiments de machines à filer le coton...etc. » Jacques-Constantin Périé devint membre de l'Institut (section de mécanique à l'Académie des Sciences). Il ne jouit pas longtemps du repos qu'il s'était promis après cinquante ans de travaux incessants : il mourut, accablé d'infirmités, le 16 août 1818. Il était né à Paris le 2 novembre 1742.

Au résumé, parmi les immenses services de toutes sortes rendus par les frères Périé, le plus beau titre à la reconnaissance publique fut encore l'installation de la pompe à feu de Chaillot, qui dota Paris d'une quantité d'eau relativement considérable. Au mois d'août 1805, M. Marguerie apporta une amélioration notable à la pompe à feu, en faisant construire dans l'intérieur de la grande cuve à ébullition des compartiments diminuant de plus d'un tiers la quantité de combustible. D'autres modifications suivirent, et enfin, en 1851, les dispositions de cette pompe ne répondant plus aux progrès de la science des machines, furent entièrement changées : l'établissement fut considérablement agrandi, notamment en 1866 et 1867, et de nouveaux réservoirs, remplaçant les anciens, furent construits dans la rue Lauriston, entre les rues Copernic et de Villejust, avec entrée au n° 15 de cette dernière rue.

Notons en terminant qu'ils ne reçoivent plus guère l'eau de la pompe de Chaillot que comme complément à celles qu'y amènent les machines élévatoires d'Ivry, c'est-à-dire pendant les chaleurs de l'été. Inutile de dire que ces eaux de Seine, depuis les nombreuses adductions d'eau de source dont on a doté Paris, sont généralement destinées à l'arrosage et au nettoyage des rues et des maisons.

LEOPOLD MAR.

LE PALAIS DU ROI DE ROME

AN SUD DE COURS-LE-REINE, à l'entrée du XVI^e arrondissement, le premier représentant l'œuvre de la pompe à feu construite en 1778 par les frères Périé. Elle est tout près de l'emplacement de la maison qu'habitait Mme de Beaumarchais pendant la construction de la pompe à feu de Chaillot. Elle est la plus grande d'entre elles, et c'est de là qu'elle tire son nom.

Elle est la plus grande d'entre elles, et c'est de là qu'elle tire son nom.

Elle est la plus grande d'entre elles, et c'est de là qu'elle tire son nom.

Elle est la plus grande d'entre elles, et c'est de là qu'elle tire son nom.

saillies. « Ceux, disent Percier et Fontaine (1), qui pourrout se représenter un palais aussi étendu que celui de Louis XIV, occupant, avec ses accessoires, le rampant et le sommet de la montagne qui domine la plus belle partie de la capitale, avec les moyens d'accès les plus faciles, n'hésiteront point à penser que cet édifice aurait été l'ouvrage le plus vaste et le plus extraordinaire de notre siècle. »

On y serait arrivé du côté du midi par trois rangs de pentes douces, à droite et à gauche du pont d'Iéna, jusqu'au sol de la cour d'honneur d'en, en suivant les deux portiques circulaires à quatre rangs de colonnes de chaque côté de la cour, les voitures auraient pu aller à couvert jusqu'au pied des deux grands escaliers du palais (2).

Sous la première terrasse, dans l'axe du pont d'Iéna, s'élevait une grotte avec cascades, tandis que, dans les cours d'honneur, des fontaines aux eaux toujours jaillissantes devaient entretenir une perpétuelle fraîcheur.

La deuxième terrasse était soutenue par un portique à arcades servant d'orangerie et donnant entrée aux escaliers et aux corridors souterrains qui conduisaient directement au palais.

Le corps principal formait un grand parallélogramme. Les salons de réception de l'Empereur occupaient toute l'aile qui regarde Chaillot, tandis que les grandes salles d'honneur avaient leurs fenêtres sur le Champ de Mars. Les appartements privés de l'Empereur et de l'Impératrice étaient tournés vers les parteries, le parc et le bois de Boulogne, avec le mont Valérien comme perspective. La chapelle devait donner du côté de Chaillot et la salle de spectacle du côté de Passy.

Un grand salon des fêtes, en rotonde, occupait tout le centre de ces immenses constructions, tandis que de grandes galeries conduisaient aux habitations des princes et des princesses. À l'intérieur du parallélogramme, les pièces et logements de service.

Les écuries étaient calculées pour 400 chevaux et les remises pour 80 voitures.

De superbes avenues, dites de Chaillot ou de Passy, partaient de ces localités et venaient aboutir à mi-côte au palais où elles rencontraient les logements des portiers et les corps de garde.

Le grand parterre, situé derrière les bâtiments et entouré de murs, devait s'élever en terrasse au-dessus du plateau de la plaine et s'étendre jusqu'au boulevard d'enceinte que l'on aurait franchi au moyen d'un pont couvert avant la forme d'un arc de triomphe pour passer dans le premier parc de la plaine et de là dans le bois de

Boulogne, en traversant la faïencerie et la ménagerie. Presque tout le bois jusqu'à Longchamp devait composer les dépendances du parc qui embrassait encore la Muette, Bagatelle, Madrid, et s'étendait à droite jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. Les deux grands rendez-points devaient prendre le nom de Rond de la Paix et Rond des Victoires.

Dans Paris, on avait fait courir le bruit que le palais serait fortifié ; mais l'Empereur protesta contre cette supposition en disant : « La confiance et l'estime, voilà les remparts de la demeure que je veux bâtir. Que les Parisiens se rassurent. Je n'ai jamais prétendu les effrayer ; mon fils apprendra de moi à les gouverner sans forteresses ni canons. »

Mais les catastrophes arrivèrent et interrompirent les travaux commencés. Voulu sans doute trouver dans le sort du grand Frédéric, quoique bien différent, quelque chose d'analogue au sien, Napoléon pensait que la maison bâtie près de Berlin par ce prince-philosophe devait être le modèle de celle que les circonstances l'obligeaient à construire maintenant.

Les architectes allaient exécuter ses ordres, quand ce nouveau plan lui-même dut être abandonné.

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles,
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les retraits :
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais

Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

En 1815, on reprit les travaux, mais ce ne fut qu'un éclair.

Une anecdote, comme celle du meunier de Sens-Souri, s'attache à cette construction du palais de Passy.

L'un receveur d'octroi, qui était propriétaire d'une maison située sur le coteau, avait vu ses locataires déménager en prévision des travaux. Voici la requête qu'il adressait à Daru : « Je suis propriétaire d'une vaste maison sur le quai de Billy, 62. Les entrepreneurs du palais du roi de Rome ont prononcé sa sentence : ils l'ont marquée de la pierre noire. Ceux qui l'habitent en sont instruits et s'empressent de la quitter, autant par respect que par prudence. Il en résulte que, pour peu que cette émigration continue, il ne restera pour habitants que quelques terrassiers du pont d'Iéna et les hirondelles. Vous concevez, Monsieur le Comte, qu'avec de tels locataires il est difficile à un bourgeois d'acquitter ses charges. Pour éviter donc que ma ruine précède celle de ma maison, j'ose proposer à Sa Majesté deux moyens : le premier serait de l'utiliser pour son service en m'assurant son loyer, d'après l'estimation qui en sera faite et ce jusqu'au jour de mon décès qui ne peut tarder. Le dernier serait d'en accélérer l'acquisition, de me la payer en monarque juste et libéral comme l'est le nôtre, en ordonnant que le remboursement s'en fasse le plus promptement possible, attendu que j'ai des créanciers sur les bras et des cautionnements à relater, etc. »

(1) Napoléon architecte. *Revue de Paris*, juillet 1806, pp. 33 et 34. — Percier et Fontaine ont consacré, en outre de cet article, un ouvrage entier à démontrer, dans un *Parallèle*, c'est son titre, que le palais du roi de Rome aurait été supérieur à toutes les habitations royales du monde entier.

(2) Je me suis servi, pour cette description, de l'article précité des deux architectes et de leurs plans de détail et d'ensemble. — Dans aucun de ces documents, je n'ai trouvé trace du projet intéressant, signalé par M. L. Lanier, d'un palais pour les Archives de l'État, — les Arts, — l'Université. — Le Grand Maître, — avec habitations pour les savants et professeurs émérites.

1^{re} première requête n'ayant rien produit, le fonctionnaire en dressa une deuxième, en celle-là :

Sire au pied du Capitole
Qui va couronner Chaillot
Je possède un hermitage . . .
Habité par l'indigent
Qui, prudemment, déménage
Et ce depuis qu'il apprend
Que Napoléon le Grand,
Qu'on appelle aussi le Juste,
Destine ce bâtiment
A servir incessamment
De rampe au palais d'Auguste...
On prétend qu'au roi de Rome
J'aurais bien dû m'adresser ;
Mais, Sire, à vous, c'est toutcomme,
Je suis sûr qu'en pareil cas
Il ne vous dédira pas :
Je crois donc tout me promettre
Si Votre Majesté veut mettre
En marge de cet écrit :
• Soit fait ainsi qu'il est dit ! •

l'empereur nomma le pétitionnaire concierge du is du roi de Rome !

ous la Restauration, à la suite du seul fait mes de la campagne de 1823, la colline prit om de Trocadéro. Pour le retour triomphal troupes qui avaient pris part à cette prome- de militaire, on avait élevé sur les hauteurs de ry un monument commémoratif qui fut heu- sement détruit.

In 1840, on proposa d'enterrer Napoléon sur ommet du coteau. Ainsi, disait-on, son vœu reposer sur les bords de la Seine aurait été si bien exaucé qu'aux Invalides. « C'est un i, disait M. Vitet (1), prédestiné en quelque te à recueillir cette dépouille mortelle et plus ne fois, longtemps avant qu'il fût question du ur de ses cendres, nous y avions rêvé son iveau. Je veux parler de cette place où lui- me avait jeté les fondements du palais du roi Rome. Ce terrain par sa grandeur, par son ration, par son isolement semble fait à dessein r un tel monument. Je n'ajouterais au projet V. Marochetti qu'un grand et large soubasse- nt sur le haut de la colline et auquel on par- ndrait par les deux rampes actuelles.

« Ces rampes revêtues de murs et de terrasses ndraient elles-mêmes un caractère monumen- . Au-dessus du grand soubassement, je placerais, la manière antique, un triple rang d'arbres ous verts, et c'est au-dessus de cette masse verdure épaisse et sombre que se détacherait r le ciel la silhouette pyramidale du monument heureusement accidenté par les quatre figures ises aux quatre angles, si hardiment couronné r la statue équestre.

« Napoléon dominerait ce nouveau Paris dont fut, pour ainsi dire, le créateur, ces rives de la ine qu'il voulait couvrir d'une longue ligne de lais ; à ses pieds, sous son regard, s'étendrait Champ de Mars. Le spectacle des manœuvres jouirait encore son ombre, et quand, vers le atin, nos jeunes soldats viendraient s'exercer x fatigues du métier des armes, ils verraient, -dessus de leurs têtes, cette grande figure s'éclai-

rer aux rayons du soleil levant, comme un phare lumineux placé là pour leur montrer le chemin des combats et de la victoire. »

Il m'a semblé intéressant de rappeler ce projet qui ne manquait pas de grandeur. La dépouille mortelle de Napoléon aurait été ensevelie dans l'endroit même qu'il avait désigné pour élever la demeure de sa dynastie naissante ; et nous avons quelques raisons de nous enorgueillir que le choix de l'Empereur se soit porté sur un des plus beaux sites de notre beau quartier.

ANTOINE GUILLOIS.

PLACE DU TROCADERO (1)

1^{re} Convention du 6 décembre 1866 passée entre l'Etat et la Ville de Paris au sujet de la place du Trocadéro.

(Extrait.)

Entre le Ministre des Finances, agissant au nom de l'Etat, et le Préfet de la Seine, agissant au nom de la Ville de Paris.

Il a été convenu ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

La Ville de Paris s'engage à exécuter à ses frais, risques et périls, les travaux de construction de la nouvelle place et de ses dépendances, tels qu'ils sont indiqués par un tracé bleu sur le plan ci-annexé, et consistant notamment, sur le plateau, en une place circulaire de deux cent cinquante mètres de diamètre et, au-dessous, dans tout l'espace compris entre les avenues Franklin (2) et du Trocadéro et le quai Debilly, en un vaste amphithéâtre d'une largeur de cinq cents mètres, égale à celle du Champ de Mars. Dans ces travaux sont compris tous ceux de viabilité, de voirie et d'embellissement (établissement de chaussées, pavage, trottoirs, égouts, conduites d'eau, appareils d'éclairage, plantations, jardinage, décorations de toute sorte).

ART. 2.

La Ville s'engage à céder à l'Etat, en toute propriété, et à livrer dans le mois de la date de la présente convention, franc et quitte de tous frais de viabilité (trottoirs, égouts, éclairage, etc.) et de tous droits d'hypothèques et privilèges, l'îlot coté R au plan susvisé, d'une contenance d'environ huit mille cinq cents mètres carrés, limité par les avenues du Trocadéro et d'Iéna, la rue de Magdebourg et la place d'Iéna ; sur lequel îlot la Ville s'oblige à reconstruire, à ses frais, l'établissement des phares et le dépôt des machines de

(1) Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1840.

(1) Ancienne place du Roi-de-Rome.

(2) Non exécutée.

l'école des ponts et chaussées, actuellement installés sur le terrain domanial dont il sera ci-après parlé.

Elle prend en outre à sa charge :

1^o L'installation provisoire des services déplacés, jusqu'à la reconstruction des bâtiments qui leur sont destinés ;

Et 2^o leur translation définitive dans ces nouveaux bâtiments.

Ces divers ouvrages et travaux seront exécutés d'après les indications contenues dans les procès-verbaux de conférences dressés le 20 novembre courant, entre les services intéressés.

Il est stipulé :

1^o Que sur tous les points où ne seront pas élevés des bâtiments en façade, ledit terrain R sera fermé par une grille ;

2^o Que les plantations et les constructions qui pourraient être faites dans la portion de ce terrain comprise entre le côté est de l'amphithéâtre, et une ligne LM du plan, ne dépasseront pas la hauteur maxima de *douze mètres*, sauf une tourelle de trois mètres de diamètre (4) ;

3^o Que la même hauteur ne pourra être excédée par les constructions et plantations qui seraient faites sur les terrains appartenant déjà à la Ville de Paris ou qu'elle achètera ultérieurement, et le quai Debilly, le côté est de l'amphithéâtre, l'avenue d'Iéna et la ligne LM prolongée (N.-O.) ;

4^o Qu'il ne sera fait, tant sur la place que sur l'amphithéâtre, aucun travail de construction et de plantation de nature à gêner le champ visuel nécessaire aux expériences de photométrie de l'établissement des phares ;

5^o Que les matériaux de démolition provenant des établissements existants et qui ne seraient pas réemployés resteront la propriété du domaine.

2^e Loi du 18 mars 1869.

(Extrait.)

ARTICLE PREMIER.

Est approuvée la convention passée le 6 décembre 1866 entre le Ministre des finances, agissant au nom de l'Etat, et le Préfet de la Seine, agissant au nom de la Ville de Paris, ladite convention annexée à la présente loi, et portant :

1^o Allocation à la Ville de Paris d'une subvention de trois millions de francs pour la création de la place du Trocadéro et dépendances ;

2^o Cession réciproque de terrains sis à Paris, au lieu dit le Trocadéro ;

3^o Engagement par la Ville de Paris de renoncer à l'appel formé par elle contre un jugement du Tribunal de la Seine, en date du 16 août 1865.

(1) Servitude de hauteur qui a été abandonnée par l'Etat et la Ville de Paris. (Voir la lettre du Ministre des Travaux publics, en date du 22 mars 1883 et l'arrêté préfectoral, en date du 14 juin 1883.)

3^e Lettre du Ministre des Travaux publics au Préfet de la Seine, du 22 mars 1883.

Paris, le 22 mars 1883.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Vous m'avez fait part, le 23 janvier dernier, de votre intention d'appeler le Conseil municipal à délibérer sur la question de savoir s'il n'y a pas lieu de renoncer à la servitude dont a été frappée une bande de terrain longeant la place du Trocadéro, par suite du traité passé en 1866 entre la Ville de Paris et l'Etat, servitude qui consistait à interdire des constructions de plus de deux mètres de hauteur, sauf une tourelle de 3 mètres de diamètre.

Vous m'avez demandé de faire examiner préalablement cette question en ce qui concerne les terrains appartenant à l'Etat et occupés par le service des phares et balises.

Vous pensez, Monsieur le Préfet, que cette servitude est devenue inutile depuis les modifications apportées à la nature même des lieux par l'édification du palais du Trocadéro.

Cette servitude, à laquelle l'Etat avait dû se soumettre lors de la construction du dépôt des phares, avait pour but de conserver pour les promeneurs de l'amphithéâtre la perspective de la vallée de la Seine du côté de Paris ; elle n'a point été établie dans l'intérêt du service des phares. L'horizon visuel nécessaire aux expériences de ce service comprend principalement le plateau de Châtillon et accessoirement les hauteurs entre Fleury et Clamart ou le sommet des Hauts-Bruyères, près de Villejuif.

Cet horizon se trouve tout entier dans l'angle qui correspond à la promenade du Trocadéro, d'une part, et se termine de l'autre avant le côté de la promenade où se trouve la zone de terrain frappée de servitude, de sorte que la suppression de cette servitude ne peut en rien nuire aux intérêts du service des phares.

Il est d'ailleurs incontestable que cette suppression ne pourra qu'accroître la valeur du terrain sur lequel est installé le dépôt des phares.

Quant à la conservation de l'horizon visuel à ménager pour le service des phares, elle est assurée par une autre clause du même traité ainsi conçue :

« Il ne sera fait, tant sur la place que sur l'amphithéâtre, aucun travail de constructions ni de plantations de nature à gêner le champ visuel nécessaire aux expériences de photométrie. »

J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur le Préfet, qu'après avoir consulté sur cette question le Conseil général des Ponts et Chaussées, j'ai reconnu que l'Etat, au point de vue du service central des phares, n'a aucun intérêt au maintien de la servitude établie par le traité de 1866 sur les terrains qui bordent, au nord-est, la promenade du Trocadéro.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre des Travaux publics,
Pour le Ministre et par autorisation :
Le Conseiller d'Etat,

Directeur des Ponts, de la Navigation et des Mines,
Signé : LEBLANC.

ses pieds-droits saillants et des voûtes de support des plates-bandes de fleurs qui occupent en totalité une zone de trois mètres sur le terrain, ainsi que le démontre également le profil en travers pareillement ci-annexé, dressé par le même ingénieur.

Il devra aussi permettre, sans indemnité, toutes les fois qu'il s'agira de réparations, l'entrée des ouvriers qui en seront chargés, l'établissement des échafaudages et l'approche des matériaux nécessaires à ces travaux.

§ 2. — *Servitudo non edificandi.*

ARTICLE PREMIER.

L'Etat ne pourra élever, sur la zone et dans toute son étendue, aucunes constructions ni clôtures autres que des grilles de division, en tout semblables à celles imposées pour les façades qui sont au niveau de l'avenue.

Toutefois, la naissance des voûtes du mur soutènement se trouvant sur le point dont il s'agit, c'est-à-dire le long du terrain ci-dessus vendu, à plus de 3 mètres au-dessus du sol, le mur actuellement construit entre la Manutention et le terrain de la Société Leteissier, Delaunay et C^{ie}, lequel n'excède pas, d'ailleurs, la hauteur de 3 mètres, maximum fixé par l'administration municipale et regardé par celle-ci comme suffisant, sauf, bien entendu, à l'Etat et au propriétaire voisin de le remplacer, si bon leur semble, par une grille de la condition prescrite.

ART. 2.

Le terrain dont il s'agit devra être exclusivement occupé par un parterre d'agrément ou par une cour sablée.

ART. 3.

En tous cas, le niveau actuel du sol ne pourra être modifié, et il ne devra être fait le long du mur de soutènement aucune plantation de nature à le détériorer.

AU TROCADERO

31 AOÛT 1826

Dans un livre de luxe, très documenté, de MM. Ernest Maindron et Camille Viré, intitulé : *Le Champ de Mars*, et publié en 1889 par L. Danel, à Lille, nous trouvons un chapitre qui nous explique clairement l'origine du nom donné à l'une de nos plus agréables promenades... nous voulons parler du Trocadéro. Nous publions intégralement la partie qui nous concerne, avec l'autorisation de l'éditeur.

« Lorsque, après la prise du Trocadéro, le duc

d'Angoulême rentra en France, il n'y fut point accueilli comme il méritait de l'être, il sembla qu'on le rendit brutalement responsable des agissements du fournisseur concussionnaire Ouvrant, dont la scandaleuse fortune, outrageusement augmentée par l'expédition de 1823, fixait depuis longtemps l'attention des esprits les moins prévenus.

« En 1826, Charles X pensa qu'il était équitable de revenir sur cette impression aussi mauvaise qu'elle était irréfutable. Il choisit le troisième anniversaire de la prise du Trocadéro pour donner une fête militaire, dont la pose de la première pierre d'une caserne devint la raison apparente. La fête, fixée à huit heures du soir, devait rappeler dans ses grandes lignes le combat du 31 août 1823.

« La caserne qu'il s'agissait de construire, devait occuper les hauteurs de Chaillot qui, à partir de ce jour, prirent le nom du Trocadéro.

« Sur l'emplacement de la future caserne, on avait élevé un arc de triomphe, à la frise duquel on lisait :

Au prince généralissime.

« Et plus bas :

*Son nom, ses vertus et sa gloire
Sont à jamais inscrits au Temple de Mémoire.*

« Quatre bas-reliefs décoraient les faces de l'arc et représentaient :

« Le prince récompensant la bravoure d'un soldat sous le feu de la place Saint-Sébastien ;

« Le prince refusant les honneurs qu'on lui avait préparés à Burgos ;

« Le prince donnant l'exemple de la valeur et du sang-froid à la batterie de Santi-Petri ;

« Le prince recevant le roi et la reine d'Espagne à Sainte-Marie.

« Cinq figures : Madrid, Barcelone, Valence, la Corogne et Cadix, ornaient cinq niches ménagées dans l'attique.

« Deux trophées et un quadriges portant la France entre deux Renommées, couronnaient le monument.

« Entre l'arc de triomphe et le palier supérieur des rampes de Chaillot, douze colonnes militaires chargées de drapeaux et d'armes, rappelaient les actions principales de la campagne de 1823. Quatre grands trophées limitaient une voie triomphale. Des pots à feu, des trépieds et des girandoles éclairaient cette voie.

« Sur un tertre à droite de la position, on avait disposé, pour le dauphin et la dauphine (1), une tente, celle-là même qui avait servi au prince pendant la campagne. Quatre autres tentes avaient été dressées à droite et à gauche pour les ministres. le corps diplomatique, les principaux fonctionnaires et les officiers généraux présents à Paris. Une enceinte réservée, à l'extrémité septentrionale du Champ de Mars, contenait 2.000 invités, 2.000 hommes pris dans les régiments de la garnison et 500 invalides.

(1) Le comte de Chambord et sa sœur.

dauphin et la dauphine arrivèrent à huit et demie. Le ministre de la guerre les re-
es accompagna jusqu'à la tente du duc
lème.

Et alors que dix bataillons de la garde
commandés par le maréchal de camp de
ilaire, se formèrent sur la rive gauche de
, à droite et à gauche du pont d'Iéna, et
cèrent un feu de mousqueterie. Des pièces
rie les soutenaient. D'autres bataillons
ur la rive droite et représentant les Espa-
pondirent à ce feu. Au bout d'un quart
es bataillons de la rive gauche se for-
en colonne d'attaque, traversèrent le pont
lèrent les Espagnols, qui se replièrent sur les
le Chaillot. Les rampes attaquées à leur tour
es, les vaincus se reformèrent en arrière de
on. Cette petite guerre terminée, le dau-
a dauphine se rendirent à l'arc de triomphe
ent la première pierre de la caserne. Des
énérales d'artillerie et de mousqueterie ter-
t cette fête militaire, dont le *Moniteur* fit
eux récit. »

Journal de l'opposition, le *Courrier fran-
le Constitutionnel*, entre autres, furent
p moins enthousiastes que le journal offi-
ciant eux, la fête avait été mesquine, in-
e; heureusement, disent-ils, qu'on sa-
r le programme que tout cela repré-
l'attaque du Trocadéro et la pose d'une
re pierre. Quand les fusées ont cessé
er dans l'air, on a présumé que le fort
ris et la pierre posée, et les spectateurs
pris paisiblement le chemin de leur
le.

L. M.

L'APOTHÉOSE DE LAMARTINE

prononcés, le 7 juillet 1886, à l'inauguration
e la statue de Lamartine, à Passy.)

« disaient : « Son prestige croule
t fuit comme l'eau du torrent ;
éjà l'insouciance foule
e sait plus même s'il fut grand.
es durs poètes de l'épée
ont encore à coups d'épopée
ressaillir le vieux genre humain ;
ais lui, le chantre de la chute,
a pas même un joueur de flûte
sur l'escorter par le chemin ! »

« Et voici que ton front se lève,
alme, pensif et glorieux,
ans la sérénité du rêve,
evant la majesté des cieux,
evant les choses éternelles,
evant le battant des ailes
parses dans les rameaux verts,
evant la nature infinie
ui fut l'âme de ton génie,
a musique de tes grands vers !

« Et pourquoi ces passants d'une heure
ensaient-ils, en leur vanité,
ue le temps, le temps qui t'effleure
apait ton immortalité ?

Supposaient-ils que les prophètes
N'ont plus droit aux rumeurs des fêtes,
Aux lauriers cueillis autrefois.
Parce qu'un jour, dans notre histoire,
On les a chassés du prétoire
Avec un roseau dans les doigts ?

Depuis quand l'injure qui tombe,
Depuis quand l'outrage qui ment
Présent-ils assez sur la tombe
Pour la clore éternellement ?
Depuis quand le mépris stupide,
La haine basse au crâne vide,
S'épuisant en lâches efforts,
Empêchent-ils dans l'ossuaire
Les plis tragiques du suaire
De s'écarter au front des morts !

Est-ce que l'effort du brin d'herbe
Qui frissonne dans notre orgueil
Interdit aux prêtres du Verbe,
Mal cloués dans le froid cercueil,
De pousser du coude la pierre,
De remettre dans leur paupière
La pure extase du réveil,
De tuer l'oubli qui les tue,
Et de se redresser statue
Dans l'éternité du soleil ?

Eh quoi ! la foule aurait pu croire,
Elle qui par toi triomphait,
Que la gloire n'est pas la gloire,
Quand c'est un livre qui la fait ;
Que les œuvres les plus divines
Tombent tôt ou tard en ruines
Comme l'autel des Ormensuls,
Et qu'en nos temps où rien ne dure
L'immortalité se mesure
A la tunique des consuls !

Ce qui te vaut l'apothéose,
Au nom des bons et des petits,
Ce n'est point ta harangue éclosie
Sous le soufflé ardent des partis ;
Et pourtant ta phrase superbe
Était comme une grande gerbe
De fleurs et d'épis dans tes mains,
Quand, le front lourd de rêverie,
Tu la rendais à la patrie
Avec des gestes surhumains.

Non, non, ce qui t'immortalise,
Ce qui te sacré pour toujours,
C'est d'avoir chanté quand la brise
Chantait aussi dans les bois sourds ;
C'est d'avoir, aux pieds d'une femme,
Laisse le rêve de ton âme
Fondre en harmonieux sanglots,
Pendant que la rame alourdie
Attisait le vague incendie
Des étoiles au bout des flots !

C'est d'avoir sondé le mystère
Et tressailli comme Ariel
Devant les filles de la Terre
Qui tentaient les Anges du Ciel !
C'est d'avoir pris dans ta corbeille,
Pour nous et pour notre Mireille,
Un petit bouquet rose et vert,
Aumône tout ensoleillée
Que la Provence émerveillée
Porte à son corsage entr'ouvert.

C'est à travers la vie amère,
Quand tu tremblais comme un roseau,
De t'être tourné vers ta mère
Comme aux premiers jours du berceau ;
C'est d'avoir, comme aux temps bibliques,
Répandu tes pitiés lyriques,
Sur le pauvre et sur l'orphelin ;
C'est d'avoir au cœur de Laurence
Fait cicatriser la souffrance
Par le pardon de Jocelyn !

C'est ta large strophe inondée
Du fluide énorme des mots,
Où les hauts cèdres de Judée
Penchent l'ombre de leurs rameaux,

Où, comme un gonflement de houle,
La période se déroule
Dans de l'azur, et dans de l'or,
Et qui, sans colère et sans haine,
Fait souligner l'histoire humaine
Par les éclairs du mont Thabor !

Non ! non ! ce qui fait qu'on l'admire,
C'est l'abandon mélodieux
De ton front dans les mains d'Elvire
Buvant les larmes de tes yeux !
Ce qui t'impose à notre culte,
C'est ton fier dédain pour l'insulte
Des impuissants et des jaloux !
Ce qui fait que ton nom demeure,
C'est ton vers qui médite et pleure,
Avec la prière aux genoux.

Or, maintenant, ô doux génie !
Mort vivant entre les vivants !
Recueille-toi dans l'harmonie
Des Rameaux, des nids et des vents ;
Et l'âme à demi réveillée
Incline-toi sous la feuillée,
Avec le geste d'écouter
Le rossignol et la fauvette
Qui, frères ailés du poète,
Ne chantent qu'affin de chanter.

Nous, les autres fils de la Lyre,
Nous te lirons avec amour,
Tant qu'on verra des flammes luire
Au sommet de la grande tour,
Tant que la brise de Sorrente
Bercera la gondole errante
Sur les vastes flots querelleurs ;
Tant que tu charmeras les âmes ;
Tant que la terre aura des femmes,
Tant que les champs auront des fleurs.

Et par-dessus l'horreur du gouffre
Dans la paix du soleil levant,
Hugo qui voit, Musset qui souffre,
Toi qui contemples, en rêvant,
Nous vous bénissons dans nos œuvres ;
Et trois fois malheur aux couleuvres !
Trois fois malheur aux envieux,
Qui baveraient sur votre gloire !
Car vous êtes dans notre histoire
La trinité des demi-dieux !

CLOVIS HUGUES.

LE Puits ARTÉSIEN DE PASSY

L'étranger qui passe au square Lamartine, situé entre l'avenue Henri-Martin et l'avenue Victor-Hugo, à l'extrémité de la rue Spontini, est loin de se douter qu'au milieu de ce square se cache trop modestement, dans une touffe de verdure de forme octogonale, le fameux puits artésien de Passy dont le forage fut décidé lors de la transformation du bois de Boulogne. Il était d'abord destiné à fournir des eaux pour l'arrosage des parties hautes de ce bois et à suppléer au service d'eau de Seine dans quelques arrondissements de la rive droite de Paris. Il alimenta ensuite en grande partie le lac inférieur.

Mais n'anticipons pas, et résumons les articles très documentés qu'a publiés *le Magasin pittoresque* en 1862 sur la création de ce puits, ren-

voyant au précieux recueil lui-même les lectures avides de plus de détails techniques (1).

L'idée de transformer le bois de Boulogne en jardin anglais conduisit à y créer des lacs et des ruisseaux. Un ingénieur saxon, M. Kind, déjà connu par des sondages qu'il avait exécutés à Crensat, promit à cette occasion de faire jaillir dans la plaine de Passy (2) une fontaine artésienne qui donnerait à elle seule douze fois plus d'eau que le puits de Grenelle. Il offrit de faire le travail à forfait en une année, moyennant 350.000 fr., et le préfet de la Seine signa le traité proposé par M. Kind. Les travaux furent commencés à la fin du mois de septembre 1855. On eut bientôt construit une espèce d'édifice en planches (voir *notre dessin*) qui pendant longtemps attira des milliers de visiteurs. La cheminée longue et étroite qui s'élève à côté de la grande tour en bois, appartenait à la machine à vapeur de cette usine temporaire et était destinée à mouvoir les gigantesques outils de perforation. Si rien n'avait dérangé les opérations, on en fût venu à bout pendant la période que M. Kind avait fixée ; mais on rencontra des obstacles imprévus.

Le 31 mars 1857, le forage était déjà parvenu à la profondeur de 528 mètres, l'arrivée de l'eau était imminente, on pouvait prévoir qu'elle jaillirait au bout de quinze ou vingt jours, lorsque tout à coup le tube en tôle qui retenait les arêtes fut écrasé à 30 mètres au-dessous du sol. Il en suivit un retard de près de trois ans et une augmentation du triple dans les dépenses. Tous les calculs se trouvaient bouleversés par ce sinistre. M. Kind était dorénavant hors d'état de remplir les conditions de son marché ; l'administration municipale le résilia et prit à sa charge la continuation des travaux, qui furent mis en régie. M. Kind resta, comme par le passé, chargé de la direction du sondage, mais il dut s'entendre avec la commission de surveillance, qui devenait à quelque sorte responsable de la réussite de l'opération.

Enfin, après bien des travaux, longs, pénibles et même dangereux, on arriva à une profondeur de 587 mètres et l'on trouva la nappe aquifère, qui jaillit à la surface du sol le 24 septembre 1861 à midi. Il a fallu six ans d'un travail continu. Le volume d'eau quotidien atteignit, au premier coup de sonde, 15.000 mètres cubes ; il s'éleva bientôt jusqu'à 25.000 et ne redescendit pas au-dessous de 17.000 tant qu'on laissa couler l'eau au niveau du sol. Il est actuellement — la force annuellement ayant été réduite — d'environ 10.000 mètres cubes par jour.

Jusqu'au jour où la nappe d'eau jaillit à la surface de Passy, le puits artésien de Grenelle fournissait 630 mètres cubes, ce qui était son débit normal ; mais vingt-quatre heures après il ne donnait plus que 560 mètres, et, après avoir diminué sensiblement, il tomba à 460 et même à 430 mètres.

(1) Jouvet et Co, éditeurs, rue Palatine, n° 1 à Paris (ancienne maison Furne).

(2) A cette époque, tout le joli quartier qui avoisine le puits faisait partie de ce qui se disait alors à juste titre la plaine. C'est-à-dire un grand espace plat et sans constructions rapprochées.

coulait alors avec la même vitesse que si le plan de déversement eût été élevé à 78 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le tableau suivant des couches traversées donnera aux géologues de notre Société une idée exacte de la constitution du terrain de Passy.

Épaisseur
de chaque
couche

TERRAINS TRAVERSÉS

MÈTRES

0,80	Terrain végétal.
3,20	Marne mélangée de parties calcaires, et sable jaune.
14,65	Roche calcaire coquilleuse.
4,35	Sable et coquilles.
5,99	Sable pur.
3,20	Argile bleue avec lignite.
1,81	Argile grise.
16,41	Argile rouge panachée.
2,53	Argile jaune panachée.
3,42	Argile grise mélangée de calcaire.
5,94	Galets calcaires.
263,30	Craie blanche de Meudon, mélangée de silex.
22,89	Craie gris clair, pure.
17,29	Craie blanche avec silex.
4,23	Craie gris clair pure, très compacte.
20,58	Marne blanche et silex.
56,23	Marne blanche pure.
33,80	Marne grise pure, très plastique.
10,99	Craie claire dure.
44,96	Marne argileuse verte, foncée.
20,73	Marne grise avec pyrite.
42,33	Marne grise avec débris fossiles.
11,00	Marne très noirâtre.
2,60	Première couche aquifère, non jaillissante.
6,90	Marne noirâtre. Commencement de la seconde couche aquifère, jaillissante.
	Couche aquifère jaillissante.

On trouvera une coïncidence des plus remarquables et des plus instructives, si on compare ce tableau à l'échelle des terrains traversés à Grenelle. La ressemblance est telle que M. Elie de Beaumont avait pu prévoir l'arrivée de l'eau à quelques heures près. Le même rapport se retrouve dans la composition des eaux provenant des deux puits. La température de celles du puits de Passy est de 28 degrés centigrades eté comme hiver ; il s'en exale une odeur très appréciable d'hydrogène sulfuré qui existe aussi à Grenelle, quoiqu'elle y soit bien moins sensible, ce qui tient uniquement à la différence des volumes et non à celle des compositions chimiques. L'eau du puits artésien de Passy renferme moins de sels calcaires que les bonnes eaux ; mais après les avoir aérées et refroidies, on peut les employer comme boisson, faute de mieux. On avait projeté d'établir le tube ascensionnel et le réservoir dans une tour en fonte à claire voie, remarquable par sa légèreté et ses dispositions, mais on jugea la chose inutile et l'on y renonça.

L. MAR.

RÉCLAMES AU SUJET DE LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION

Voici deux réclames insérées dans le *Journal de Paris*, numéros du 4 et du 11 juillet 1790, c'est-à-dire quelques jours avant la grande fête de la Fédération.

« Maison de campagne à Chaillot, rue des Batilles, n° 6, ayant vue sur toute l'étendue du Champ de Mars. Les billets d'abonnement pour les trois jours de la Fédération seront d'un sou par personne. S'adresser chez Mme Durand, rue du Mail, n° 8, au premier.

« Il y aura concert pendant les trois jours. »

AVIS

PLACES POUR LA FÉDÉRATION

Il n'existe pas, dans tous les environs du Champ de Mars, une situation plus heureuse, plus tranquille, ni plus avantageuse pour voir l'ensemble de l'auguste Cérémonie qui se prépare, que celle que l'on offre en ce jour au Public. Un enclos élevé dans la forme d'une terrasse, qui se trouve en face du nouveau pont de bois que l'on construit, et qui domine sur tout le Champ de Mars, est cet emplacement agréable que l'on destine au Curieux.

Il y aura des places où l'on sera commodément assis, à 6 et à 3 livres par personne. Il y en aura d'autres à 12 sols pour ceux qui voudront rester debout. Cet enclos est adjacent à la barrière de Passy. On peut y arriver par la grande rue de Chaillot ; par la barrière de la Conférence, en traversant la cour de la Pompe à feu ; par les rues qui aboutissent sur le quai de la Conférence ; enfin par la montagne des Bons-Hommes à Passy, au haut de laquelle on prendra à droite la rue Neuf-des-Minimes qui conduit à la barrière de Passy.

On peut s'assurer des Places à l'avance en s'adressant sur les lieux, et à Paris rue Bourg-l'Abbé, vis-à-vis la rue du Grand-Hurler.

Il y a aussi à louer un très grand terrain propre à fournir des salles pour Restaurateurs et Limonadiers. On peut s'adresser comme ci-dessus.

DISCOURS PRONONCÉ LE 4 JUIN 1901

aux Obsèques de M. Eugène Manuel

PAR M. AUGUSTE DONIOL

VICE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTHEUIL
ET DE PASSY

C'est avec une profonde douleur que je viens dire un dernier adieu, sur cette terre, à Eugène

Dans cette partie de la Petite-Muette se trouvaient les écuries de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; sous le premier Empire, les valets de chiens de l'empereur y avaient leurs logements. L'architecte Percier nous apprend qu'à cette époque le château de la Muette était la Vénérerie impériale, Napoléon poursuivait quelquefois le cerf au bois de Boulogne, qui ne ressemblait en rien à celui d'aujourd'hui.

(Extrait en partie du n° 224 de la *Curiosité universelle*, 18 avril 1891.)

LE MONUMENT DE GUSTAVE NADAUD

On sait que le bon chansonnier nous appartient par sa mort. Il s'est éteint, en effet, dans un petit logis bien modeste, à l'entresol de la maison qui porte le n° 63 de la rue de Passy, où notre ancien président, son ami, l'avait si souvent visité. Gustave Nadaud allait s'enrôler dans nos rangs, quand la mort vint le surprendre.

Une de nos rues porte maintenant son nom.

On ne rappelle l'éclatante conférence dont notre druid et aimable collègue, M. Léo Claretie, avait donné la primeur à notre Société le 22 décembre 1894. « La vie de Nadaud, disait-il, offre peu d'intérêt ; il n'en est pas de même de son œuvre. » Il nous avait permis de revivre avec lui l'œuvre du chansonnier.

Aussi ne pouvions-nous laisser passer, sans en dire quelques mots, la revendication que faisait, il y a quelques mois, de Gustave Nadaud sa ville natale, Roubaix. Nous nous associons au légitime et juste hommage qu'elle lui rendait le 11 octobre en élevant un monument à sa mémoire et à ses chansons.

Chansons : de la facile dont on n'a pas été le contemporain. Et vendraient l'indigence et l'oubli. Mais Roubaix a voulu se préserver le bon chansonnier, son bon, qui n'est populaire qu'à travers l'œuvre de son époque. Et de l'œuvre de son époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés. — Le « Voyage » de son « à la mode » de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

Chansons : de la facile dont on n'a pas été le contemporain. Et vendraient l'indigence et l'oubli. Mais Roubaix a voulu se préserver le bon chansonnier, son bon, qui n'est populaire qu'à travers l'œuvre de son époque. Et de l'œuvre de son époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés. — Le « Voyage » de son « à la mode » de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

gendarmes, pouvons-nous dire, que nos enfants chanteront comme les chantaient nos pères.

Et Passy, qui vit mourir Nadaud, salue Roubaix, qui le vit naître.

E. P.

L'ŒUVRE DE GUSTAVE NADAUD

Nous réparons une omission et nous comblons une lacune que nous avait en quelque sorte imposée le défaut de place dans le dernier *Bulletin*.

Il eût été à propos de publier les *Trois Busards*, chanson dite par Mme Marie Laurent à la fin de la conférence de M. Léo Claretie. Nous n'avions pas réussi à nous la procurer.

Les œuvres de G. Nadaud ont paru, à diverses époques, chez différents éditeurs et ne semblent point avoir été réunies. Nous croyons être agréable et utile en même temps à nos lecteurs en leur communiquant le résultat de nos recherches. S'ils relevaient des inexactitudes ou des omissions, nous accepterions avec reconnaissance les rectifications.

GUSTAVE NADAUD

Chansons populaires ;

Chansons de salon ;

Chansons légères ;

Ces trois volumes se trouvaient chez Jouast (1879). Voir chez Flammarion.

Chansons inédites (Pion, 1876).

Contes, proverbes, scènes et récits en vers (id.). — Voir, p. 135, *Dimanche matin*, pièce dédiée à M. Eugène Manuel.

Opérettes (id.). — (*La volière, le Russe chantant, — Porte et fenêtre, — Le Docteur* (Lacour).

Chansons nouvelles (id.). — Il est probable qu'elle fut double emploi avec les *Chansons inédites* et une partie de la publication de Jouast.

Mes Vers (Lacour, id.). — 18 pages.

Œuvres complètes (id.). — 18, roman, sans indication d'édition.

Tout ce qui était édité par Pion est qu'on s'en souvienne. Les *Chansons* de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

Les *Chansons* de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

Les *Chansons* de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

Les *Chansons* de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

Les *Chansons* de l'époque, on se souvient à la fin, que personne ne connaît, car les chansonniers « à la mode » de l'époque ont été oubliés.

Cholsey, La Meute et l'Hermitage ;
 Vous y viendrez chercher l'ombrage,
 Le doux lilas, le chèvre-feuil ;
 Tant mieux pour nous. Bon voisinage
 Fut toujours d'un heureux présage.
 Nous voudrions vous faire accueil,
 Immortaliser notre hommage
 Par quelque éclat ; mais ce hameau
 Qui vit les Muses rassemblées
 Se promener dans les allées
 Du jardin qu'habitait Boileau,
 Auteuil ne voit plus sa fontaine
 Abreuver le sacré troupeau
 Qui s'enivre dans l'hypocrène.
 Les Muses n'aiment plus notre eau.
 Nous nous en consolons : les Grâces
 Valent tout au moins les Neufs Sœurs ;
 Elles tiendront ici leurs places.

Après 1764, Louis XV ne revint plus à Auteuil ; Mme Elisabeth y passa quelques mois dans les étés de 1785 et de 1786. Elle amenait avec elle Chamfort, son lecteur, qui n'avait que quelques pas à faire pour aller saluer Mme Helvétius, sa vieille amie.

La pieuse princesse avait laissé dans sa demeure une pendule dorée, qui resta dans sa chambre jusqu'à la démolition du château ; cette relique est gardée aujourd'hui par le vénérable ecclésiastique qui fut le dernier propriétaire de la maison.

II

M^{me} DE BOUFFLERS. — LE PEINTRE LA TOUR.
 M^{lle} ANTIER

En face du Coq, c'est le parc et le château de la marquise de Boufflers. Tout Paris vint y admirer ces jardins anglais que Walpole avait mis à la mode et qui étaient, alors, en France, dans toute leur nouveauté. Les mémoires du XVIII^e siècle en ont donné des descriptions détaillées. Il est inutile d'y revenir. Faisons comme les maréchaux de Lowendal et de Richelieu, comme la reine et le président Henault, et, en quittant la charmante marquise, arrêtons-nous un instant chez l'artiste qui eut pour modèles toutes les célébrités de l'époque.

La maison du peintre La Tour avait été construite au commencement du règne de Louis XV sur des terrains qui dépendaient de la seigneurie de Passy. Elle était confortable, mais simple, comme il convenait à son caractère original et indépendant. Elevée d'un seul rez-de-chaussée, elle était placée au fond d'un parc étroit, dont quelques arpents allaient faire le bonheur de Mme Helvétius.

Au midi, les fenêtres regardaient la plaine du Point-du-Jour, alors en pleine culture, le bois de Boulogne, les hauteurs de Vanves et de Meudon.

La Tour visitait souvent sa voisine, Mlle Antier, cette actrice dont les salons repétaient les bons mots et célébraient le cynisme. C'était contre elle qu'un auteur s'était fâché en lui reprochant de laisser aller et l'indifférence de son jeu dans le rôle d'une femme délaissée, et comme, à bout d'argument, il lui disait : « Mais, madame, supposez que vous soyez à sa place, que ferez-vous ? » elle répondait tranquillement : « De que je ferais. Je prendrais un autre amant, et voilà tout. »

En 1744, lorsque le Roi, qui avait manqué mourir à Metz, entra en convalescence, il y eut une explosion populaire de joie et de confiance. On l'appela le *Bien-Aimé* ! Comme la tâche de la monarchie était encore facile à cette heure !

Mlle Antier voulut prendre sa part des réjouissances publiques et, dans son parc, au milieu des statues, dont quelques-unes existent encore, elle donna un bal champêtre où toute la noblesse se rendit et où l'on vit danser jusqu'au lever du soleil les plus grandes dames de la cour.

III

LES DEMOISELLES DE VERRIÈRES

Dans les nombreux ouvrages signés de son seul nom comme dans ceux où il a eu pour collaborateur un écrivain bien cher aux lettres françaises, M. Gaston Maugras a fait revivre les figures les plus gracieuses et les plus intéressantes du XVIII^e siècle.

Les demoiselles de Verrières l'ont récemment attiré ; il a traité ce sujet avec science et avec amour, et je considère comme un devoir de reporter sur lui tout l'intérêt que pourra présenter la suite de ma communication.

Tandis que Mme d'Epinay habitait tantôt à Chaillot, rue des Batailles (1), tantôt à la Chevrette, son mari offrait à Marie et à Geneviève de Verrières la propriété que nous connaissons et où, hier encore, Mlle Antier recevait la cour et la ville.

On était à peu près en 1752.

« Les deux sœurs, dit M. Maugras, s'installèrent somptueusement dans leur nouvelle demeure et y continuèrent la série de fêtes qu'elles avaient inaugurées pendant l'hiver, dans leur hôtel de Paris. Elles poussèrent même le raffinement jusqu'à faire établir un théâtre fort bien agencé, afin que leur séjour aux champs n'interrompît pas les représentations dramatiques qu'elles avaient coutume de donner et qui attiraient tout Paris. »

Ce théâtre existe encore aujourd'hui, en partie du moins, dans la propriété Boullay. Il pouvait contenir de 350 à 400 personnes. La façade, ornée de deux statues de grandeur naturelle, et l'antichambre en rotonde subsistent comme, aussi, les souterrains qui allaient de ce théâtre à la maison, en passant sous le parc dans toute sa longueur.

C'est là que fut jouée la *Partie de chasse d'Henri IV*, de Colle, qui avait été interdite sur les théâtres publics, mais qui fut donnée à Bagneux, chez le duc d'Orléans, et à Auteuil, chez nos demoiselles. Ici, elle eut quatre représentations. Le président de Salaberry, qui tenait le rôle, ressemblait à Henri IV à s'y méprendre. Son succès fut un triomphe.

Ce fut aussi la représentation à Auteuil d'une pièce de Colardeau, *Cécile et Constance*, qui fit de ce poète un habitué d'abord, un commensal

(1) La Tour, qui habitait à Trappes, le château de Salaberry, à Chaillot, y joua la *Partie de chasse d'Henri IV*, laquelle se termina par un succès que l'on nomme l'«
 18

donné. La passion avait duré trois ans, l'éternité pour Marie de Verrières ! Le poète en fut inconsolable jusqu'au jour où il se vengea de l'abandon par des vers et des satires qui touchaient au pamphlet.

Le 27 avril 1767, par devant M^e Perron, notaire à Paris, Geneviève-Claude Rainteau de Verrières de Lamarre, fille majeure, vendait la maison et le parc à M. de Rouhault.

Avec ce propriétaire, c'en fut fini des chants et des vers, du rossignol et des feux d'artifices.

A quelques années de là, les terres et les bâtiments des Genèvefains étaient contiguës, le château du Coq était vendu à un usurier, les Boufflers partaient pour l'émigration, chez Mme Helvétius on discutait les Droits de l'homme. La Révolution commençait à gronder.

Auteuil, comme la grande ville, allait en connaître bientôt les tragiques beautés et les cruelles horreurs.

ANTOINE GUILLOIS.

FRANÇOIS GÉRARD & SA MAISON D'AUTEUIL

François Gerard, le celebre peintre d'histoire et de portraits dont une rue d'Auteuil porte le nom, naquit à Rome en 1770, à l'hôtel de l'ambassade française, au palais Colonna, où son père était attaché à la maison du cardinal de Bernis. Sa mère était Italienne. A l'âge de douze ans, il fut amené à Paris, entra dans une école élémentaire de dessin, puis apprit à modeler chez le sculpteur Pajon; de là il passa dans l'atelier du peintre Bernet, et enfin, en 1786, devant-œuvre de David. Avant perdu son père en 1790 et sa mère en 1793, il se trouva chargé de deux freres et d'une jeune tante, saur de sa mere, dont il était le seul appui; remplissant courageusement son devoir, malgré la situation precieuse où se trouvait alors, il pourvut à l'éducation de ses freres, puis épousa sa parente en 1795.

La même année, il exposait son *Banquet*, exécuté en dix-huit jours, et en 1776 terminait l'*Un jour à Poissy*, tableau exposé seulement en 1808 et qui est actuellement au Musée du Louvre. Ces deux compositions, d'un genre si différent, commencèrent à établir sa réputation, mais les temps étaient difficiles, on ne songeait guère alors à des achats de tableaux, et, pendant trois ans, malgré son talent, Gerard ne put pourvoir à sa ressource que par le prix des dessins qu'il vendait. Ses belles éditions classiques des *Œuvres d'Alfred*

Infirmité, l'horizon s'élargit et ouvre de nouvelles affluents de développement en 1922 et 1923 par l'exposition des portraits de Josephine et de ses proches en sucrés. En 1928, l'exposition de ses œuvres actuelles dans la ville de Paris, à la Galerie d'Art, en 1930 son grand succès à la Biennale de Paris.

d'Austerlitz. En 1817 l'Entrée de Henri IV à Paris lui valut d'être nommé premier peintre du roi, et, le 5 septembre 1819, il reçut le titre de baron. Il avait été nommé membre de la Légion d'honneur dès la fondation de l'Ordre, puis élu membre de l'Institut à l'unanimité en 1812.

En 1822, il exposait *Corinne au cap Misène*, dont la figure principale semblait rappeler Mme de Staël légèrement embellie : en 1824, *Daphnis et Chloé*, actuellement au Louvre ; en 1827, *Sainte Thérèse*, et en 1829 *le Sacre de Charles X* (1).

Nous ne mentionnons ici que ses œuvres principales ; mais la carrière de François Gérard a été sans conteste l'une des plus fécondes qu'il y ait à enregistrer dans l'histoire des peintres. Quarante-deux années de travail, ce peintre des rois (2) et ce roi des peintres a produit plus de 30 tableaux d'histoire, un grand nombre de compositions diverses, 83 portraits en pied et près de 200 portraits en buste ou à mi-corps. On peut dire que tout ce qui fut célèbre à l'importe quel titre, sous l'Empire et sous la Restauration, a posé devant lui ; aussi sa maison a-t-elle été pendant trente-cinq ans l'un des points de réunion les plus fréquentés des personnages les plus hauts places et les plus distingués soit par leur rang, soit dans les sciences, dans les lettres et dans les arts.

On se pressait tous les mercredis dans son salon et dans son bel atelier de la rue Saint-Germain-des-Près, n° 6 (3). « et bientôt — dit Mme Sophie Gay dans ses *Salons célèbres* — on était distrait, par sa conversation, du plaisir de contempler ses ouvrages; il semblait que son esprit fut envieux de son talent et lui disputât les suffrages. Après être venu visiter le grand peintre, on voulait connaître le causeur spirituel et se lier avec l'homme aimable. » Nul, en effet, ne parlait avec plus de grâce, nul ne montrait plus de délicatesse de goût dans ses jugements. Louis XVIII, qui s'y connaissait, disait que Gérard était l'homme le plus spirituel de France, et Talleyrand lui trouvait toutes les qualités propres à faire un bon diplomate.

Pour se délasser de ses travaux et trouver un repos relatif sans trop s'éloigner de Paris, François Legendre s'était décidé, vers 1812, à acheter à Autry, des bœufiers du ministre de l'intérieur Crétet, une maison élevée sur l'emplacement de l'ancien hôtel seigneurial des abbés du Sainte-Genève, sitée près du côté méridional de l'ancienne église, sur l'emplacement actuel de la rue Wiaux et des établissements Chardon-Lagache et Sainte-Félicité. Elle avait été en partie construite sur des grands caveaux des Genevoisins, et

the β phase of the polymer. The β phase is the more ordered phase and is characterized by a higher density and a higher melting point than the α phase. The β phase is also the more stable phase and is the one that is most commonly observed in nature. The α phase is the less ordered phase and is characterized by a lower density and a lower melting point than the β phase. The α phase is also the less stable phase and is the one that is most commonly observed in nature.

doi:10.1017/S0022292412001609

doi:10.1017/S0022292412001609

permet au petit-fils de Roucher de saluer, au nom de la nouvelle *Société d'Auteuil*, celle qui fut l'étoile et la protectrice de la première phalange qui a porté ce nom dans l'histoire de la littérature et de la philosophie.

« Femme généreuse et charmante dont l'image est restée populaire parmi nous, vous reposez enfin sous un monument digne de vous, dans le pays même que vous affectionniez entre tous. A quelques pas d'ici, Hubert Robert et Rumford, que vous aimiez à recevoir, dorment leur dernier sommeil; et, plus près encore, voici le cœur de Cabanis, votre fils adoptif, que vous chériez tant, parce qu'il ressemblait à l'enfant que vous aviez perdu !

« Mme Helvétius, désormais rappelée, grâce à ce monument, à la mémoire des générations futures, aura la bonne fortune de ne pas être séparée, dans la mort, de ceux qu'elle avait aimés pendant sa vie. »

On s'est alors rendu aux tombes de Cabanis, de Legendre et d'Hubert Robert, où quelques paroles ont été prononcées.

La *Société historique d'Auteuil et de Passy*, a reçu la garde du monument qui venait d'être érigé. « Il ne saurait être en meilleures mains », a dit M. E. Antoine.

Le bureau de la *Société historique*, d'accord avec les promoteurs de la solennité du 4 septembre 1892, indiquera, dans une des plus prochaines séances, les mesures à prendre pour que le nom de la *Société historique* soit rappelé, sur le monument de Mme Helvétius, à côté de celui des membres de la *Société occidentale*.

MADAME DE CONDORCET A AUTEUIL (1)

Sophie de Grouchy, fille du marquis de Grouchy et de Gilberte Fréteau, naquit, au printemps de 1764, au château de la Villette, près de Meulan. Le 28 décembre 1786, elle épousa le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Son salon de l'hôtel des Monnaies était le rendez-vous des philosophes, des écrivains et des artistes. Elle fréquentait beaucoup aussi chez Mme Helvétius, alors à Auteuil.

Dans ce milieu hospitalier où Mme de Condorcet fut reçue à partir de 1787, accueillie d'abord en considération de l'estime affectueuse qu'on avait pour son mari, elle sut bientôt conquérir pour elle-même les sympathies les plus vives.

Bien que tout près de la grande ville, on en était assez loin cependant pour sentir l'influence pacifique des larges horizons dans des campagnes boueuses. Aussi, dans l'intervalle des agitations qui précédaient la grande tourmente, Sophie vint-elle pour plusieurs fois, et toujours avec délices, de la calme précieuse; elle en garda pour l'humble

village une sincère reconnaissance et, quand les événements l'obligèrent à quitter Paris, ce fut à Auteuil qu'elle vint se fixer, assurée d'y rencontrer de bons amis et d'y retrouver, croyait-elle, une tranquillité qu'hélas! elle ne devait plus connaître.

Condorcet venait d'être élu par cinq départements membre de la Convention nationale. Comme s'il eût éprouvé le besoin de se reposer et de marquer une étape dans sa vie, ce fut le moment qu'il choisit pour aller s'établir définitivement, avec sa femme et sa fille, dans ce joli village d'Auteuil, où il avait goûté jusqu'alors tant d'instants délicieux.

Déjà le 5 août, il y avait assisté, avec Mme de Condorcet, à l'inauguration de la nouvelle maison commune; tous deux avaient suivi le cortège de jeunes filles, escortées des gardes nationales voisines, qui étaient venues couronner les bustes de Voltaire et de Rousseau, et, quand on arriva à celui d'Helvétius, quand la musique joua l'air

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

M. et Mme de Condorcet furent de ceux, parents et amis du philosophe, qui, après avoir orné de fleurs la statue, s'embrassèrent devant la foule émue.

Le 10 août, ils étaient encore chez Mme Helvétius. « On sonna le tocsin, dit Condorcet dans son *Fragment de justification*, j'étais à Auteuil. Je me rendis à Paris. J'arrivai à l'Assemblée quelques moments avant le Roi. Je la trouvai plus inquiète qu'effrayée, courageuse mais sans dignité. Je n'étais point dans la confidence et, seulement un peu après la cannonnade, un de mes amis vint me dire que l'Assemblée serait respectée. »

Condorcet avait amené avec lui à Auteuil sa femme, sa fille, sa belle-mère et sa belle-sœur, Félicité-Charlotte. D'après les registres de la municipalité, Condorcet avait deux chevaux et un carrosse. On se logea chez la citoyenne Fignon, au n° 2 de la Grande-Rue du village, dans une maison qu'habitait déjà le législateur Jean Debry. Mme de Grouchy occupait, moyennant deux cents livres par an, deux chambres qui avaient vue sur la Grande-Rue et sur la cour. Son mobilier était succinct : une table ronde en acajou à dessus de marbre blanc, avec couvercle en maroquin et drap vert, une baignoire en cuivre en sabot, une bergère de vieux damas vert et sa housse, un lit, quelques fauteuils et quelques chaises (1).

C'est dans cette maison, où Condorcet espérait trouver la sécurité et le calme, que se passèrent ses dernières heures de joie.

En effet, les événements se précipitaient, et Condorcet ne tarda pas à être personnellement menacé.

Il passait tout son temps à Auteuil, au milieu des siens, avec Cabanis et Jean Debry. Cette tranquille intimité, dans une retraite studieuse, n'était ni sans charmes ni sans douceur. Cabanis, que l'on a pu, sans blasphème, comparer à Fé-

(1) Extrait de la *Marquise de Grouchy, sa famille et ses amis 1764-1821*, Paris, Ollivier, 1897.

1 Déclaration par la citoyenne Félicité-Charlotte Grouchy, majeure, devant la municipalité, de son intention d'être imposée séparément de ses sœur et beau-frère (4 janvier 1794).

d'apprendre l'anglais, parce que, si Mme Vernet venait à lui manquer, elle devrait passer en Angleterre, chez Milord Stanhope ou, en Amérique, chez Bache, petit-fils de Franklin, ou chez Jefferson.

Ces trois hommes excellents avaient été, aux jours heureux, les hôtes assidus et choyés du salon de l'hôtel des Monnaies.

L'heure fatale, dont le philosophe avait depuis plusieurs mois le terrible pressentiment approchait. Le 5 germinal an II (25 mars 1794), Condorcet apprit qu'une visite domiciliaire serait faite le lendemain chez Mme Vernet, et il résolut aussitôt de quitter sa retraite pour aller se cacher dans les environs de Paris.

On connaît la cruelle odyssee de Bourg-la-Reine et la mort tragique du philosophe. Cette mort fut ignorée pendant plusieurs mois; sa famille le croyait passé en Suisse, tandis que ses biens étaient vendus comme propriétés d'émigré.

Sophie, ruinée, avait d'abord songé à se rendre à Villette, auprès de son père. Un passe-port délivré par la municipalité d'Anteuil en fait foi; mais elle s'était bien vite ravisée, en songeant que son devoir était de rester aussi près que possible du proscrit. Après avoir rendu la liberté à chacun de ses domestiques, renvoyé sa femme de chambre et la gouvernante anglaise de sa fille, elle restait seule pour subvenir au service et aux besoins de trois personnes: Elisa, âgée de trois ans; Charlotte de Grouchy, sa sœur, toujours malade; et Mme Beauvais, une vieille gouvernante, qui était incapable du moindre travail.

Du peu d'argent qui lui restait, Mme de Condorcet acheta, au n° 352 de la rue Saint-Honore, tout près de la maison de Robespierre, une petite boutique de lingerie, où elle établit Auguste Cardot, le jeune frère du secrétaire de son mari. A l'entresol, au-dessus de la porte cochère, elle avait un petit atelier où elle peignait des tableaux, des miniatures et des camées. Quelquefois aussi elle pénétrait dans les retraites où se cachaient les proscrits et dans les cachots pour reproduire les traits des malheureux condamnés qui n'avaient plus que ce souvenir à léguer à leur famille. Souvent, pour gagner la bienveillance des gendarmes, des soldats ou des municipaux, elle dut peindre, dans la fumée des corps de garde, ces tristes avivées qui n'avaient aucun respect pour ses délicatesses de femme, ni pour ses malheurs d'épouse. Des paroles cruelles qui retentirent alors à son oreille, Sophie conserva toute sa vie un douloureux et terrible souvenir. Jusqu'au 9 thermidor, elle crut, chaque jour, qu'elle serait arrêtée à son tour. Elle eut de fréquentes visites du Comité révolutionnaire d'Anteuil. Un jour, il vint une perquisition chez elle; on lui dit même de préparer son paquet pour aller en prison. Mais elle s'en tira encore une fois en faisant le portrait de chacun des membres du Comité.

Enfin, le sort de sa sœur et le désir de sauvegarder, s'il était possible, la fortune de sa fille, l'obligèrent à faire une démarche qui lui fut très pénible. Le 14 janvier 1794, elle se présenta devant la municipalité d'Anteuil pour lui faire connaître son intention de diriger et de continuer à vivre dans la commune « comme une artiste qui

cherche à subsister paisiblement par ses travaux » (1).

Mme de Condorcet, réintégrée dans ses biens, continua à habiter parmi nous jusqu'en 1800. Le mariage de sa sœur avec Cabanis et l'établissement du jeune ménage dans la propriété de Mme Helvétius, l'avaient retenue à Anteuil. La mort de celle que Franklin appelait N.-D. d'Anteuil, arrivée au mois d'août 1800, dispersa les habitants de la maison. Mme de Condorcet s'établit alors à la Haimelette, au-dessus de Meulan. Elle y recevait, comme elle faisait à Paris avant 1789, toutes les illustrations de la France et de l'étranger: Bonj. Constant, Baggeen, Manzoni, Guizot et tant d'autres.

Au mois de septembre 1822, la névralgie dont elle souffrait depuis longtemps prit subitement un caractère des plus alarmants. Au milieu de ses cruelles souffrances, elle ne retrouvait quelque force que pour s'entretenir des besoins et du sort futur des pauvres qu'elle avait coutume de secourir, et, lorsque sa langue devint embarrassée, ce furent encore les noms de ces personnes qu'elle prononça le mieux et qu'elle répéta le plus souvent.

La douleur de ses parents, de ses amis et de ses protégés fut navrante.

Son souvenir aimé, gardé comme un culte par tous ceux qui l'ont approchée, vivra toujours.

C'est que, à l'éternelle beauté dont elle fut l'un des types les plus parfaits, elle sut joindre la douceur qui charme, l'esprit qui pénètre et la charité qui purifie.

ANTOINET GUILLOIS.

VOLNEY

Franklin, comme il venait de rentrer en Amérique après avoir rempli la mission glorieuse qu'il lui avait été confiée, adressa sa première lettre aux amis qu'il avait quittés et qui ne pouvaient se consoler de son départ.

« Donnez-moi, leur écrivait-il, des nouvelles de l'Académie des belles-lettres d'Anteuil, de la bonne dame que nous aimons tous et dont je cherirai le souvenir tant qu'il me restera un souffle de vie; toutes les fois que, dans mes rêves, je me transporte en France pour y visiter mes amis, c'est d'abord à Anteuil que je vais. »

Volney fut un des plus grands, le plus original peut-être de ces philosophes et de ces écrivains qui se réunissaient autour de Mme Helvétius dans

(1) Le dossier fut présenté le 18 mai, à l'estimation des plus de six semaines après la mort de Mme de Condorcet. « Par un usage de séparation de fait, depuis plus de six mois la dame Helvétius avait continué de vivre dans la commune, jusqu'à deux heures du soir, en l'absence de son mari, et était séparée de lui depuis plus de six mois par son mariage avec M. de Saint-Paul-G. Cabanis, médecin, à Paris, d'habitation à Anteuil, le 14 janvier 1794. » (Archives de la commune d'Anteuil, dossier 1794).

et l'élévation de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie. Volney le connaissait déjà depuis son voyage en Corse, au temps de la Constituante, et il dit aussitôt : « Pour peu que les circonstances le secondent, ce sera la tête de César sur les épaules d'Alexandre ! »

Quelques jours avant le 18 brumaire, Volney, déjà gagné à la cause du général, se trouvait à Auteuil quand Napoléon vint y rendre visite à la veuve d'Helvétius. Le futur consul s'y montra dans tout le charme de sa séduction incomparable ; il s'entretint longuement avec Cabanis et Volney. Ce fut ce jour-là que, s'étonnant devant Mme Helvétius de la petitesse du parc d'Auteuil, il reçut d'elle cette réponse spirituelle : « Vous ne savez pas, général, tout le bonheur qu'on peut trouver dans trois arpents de terre. »

On a reproché à Volney, comme à tous les idéologues, sa participation au 18 brumaire ; Cabanis a répondu pour tous : « Quelques personnes assez malheureuses pour ne chercher dans les actions humaines que des vices coupables ou viles s'efforcent de rapporter à certaines ambitions personnelles la cause de ce dernier mouvement... Elles sont à plaindre de ne pouvoir pas même supposer qu'il existe des âmes assez généreuses pour attacher tout leur bonheur au souvenir d'un grand service rendu au pays. »

L'adhésion de Volney était, du reste, absolument désintéressée ; il refusa la place de troisième consul et le ministère de l'intérieur. En revanche, il fut un des trente et un premiers membres du Sénat conservateur : il s'y retrouvait avec Cabanis, Choiseul-Praslin, Destutt de Tracy, tous ses vieux amis d'Auteuil.

Les honneurs le laissaient froid ; il les recevait sans enthousiasme et il ne s'en paraît point. On a souvent cité, et aujourd'hui encore, la lettre charmante qu'il écrivait à un de ses amis, pour lui annoncer qu'il avait été fait comte et que l'Empereur l'avait nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Les dernières années de Volney furent consacrées à la science, aux bonnes œuvres, et au culte d'un foyer qui lui donnait, dans sa vieillesse, la chaleur qui avait manqué à son adolescence.

Mme Helvétius était morte au début du siècle ; Cabanis l'avait suivie bientôt dans la tombe ; Tracy, seul, survivait des amis d'autrefois. Mais Auteuil n'avait plus qu'un attrait mélancolique pour Volney, qui, dans les derniers jours de sa vie, n'y vint plus que très rarement.

Le village de jadis est devenu l'un des quartiers de la grande ville ; placé comme aux avant-postes, pendant l'année terrible, il a beaucoup souffert du premier siège et l'insurrection a complété la tâche barbare des ennemis. La maison de Mme Helvétius a été brûlée au mois de mai 1871.

Vous non plus, Messieurs, dans cette province pourtant moins accessible aux révolutions, vous ne possédez plus la maison natale de celui que nous honorons ensemble aujourd'hui.

Volney, si son ombre assiste à cette cérémonie, ne saurait s'étonner de ces ruines qui jalonnent le chemin de l'humanité.

Il verrait, du moins, que nous avons gardé son souvenir et glorifié son image.

Sur les débris des demeures qu'il a le plus aimées, son âme, pensive comme autrefois, mais souriante enfin, vous remercierait d'avoir si noblement consacré son immortalité.

ANTOINE GUILLOIS (1).

TURGOT A AUTEUIL

Les quelques lignes qui suivent, et que M. Guillois a bien voulu donner sur notre demande, se figurent ici en quelque sorte qu'en attente d'un jour pour sacrifier à l'actualité. La presse, en effet, s'est récemment occupée de Turgot, à l'occasion des recherches faites pour connaître le lieu exact de sa sépulture. Nous croyons pouvoir laisser espérer aux lecteurs du *Bulletin* une série d'articles dans lesquels M. Guillois fera revivre tour à tour non seulement Turgot, mais encore quelques autres de ces personnages qui fréquentaient chez Mme Helvétius, et dont il parle si bien qu'on croirait que, nouveau comte de Saint-Germain, il a déjà vécu parmi eux.

L. S. G.

Turgot était encore en Sorbonne et, portant le petit collet, jouait à la paume avec Mlle de Ligniville, chez Mme de Graffigny, tante et mère adoptive de ladite demoiselle de Ligniville — Mme Helvétius dans la suite.

Il l'avait surnommée *Minette*, et Mme Helvétius, à son tour, rendit plus tard, ce surnom à sa grand-mère, Eulalie Roucher, devenue Mme Guillois.

Turgot était un assidu de la maison d'Auteuil. Après la mort d'Helvétius, — et avant Franklin, qui fit la même demande, — il sollicita vainement la main de Notre-Dame d'Auteuil.

Turgot amena à Auteuil mon arrière-grand-père, le poète Roucher (voir la lettre délicate de Turgot à mon aïeul, dans mon livre *Pendant la Terreur*), et, à son tour, Roucher présenta à Mme Helvétius le doux, l'angélique Cabanis.

Tels sont les liens qui rattachent Turgot à notre village.

ANTOINE GUILLOIS.

PREMIÈRE PROMENADE HISTORIQUE

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PANTY

Le dimanche 13 octobre dernier, a eu lieu, favorisée par un temps superbe, la première promenade historique de la Société. Elle était présidée par M. Eug. Manuel, notre président, et dirigée par M. Ant. Guillois.

S'étaient fait exuser de ne pouvoir y prendre

(1) Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Volney à Craon, le 30 octobre 1898.

furent conservés à l'Hôtel de Ville de Paris jusqu'à l'incendie de 1871, on pouvait lire cette mention : « 16 mai 1698, transport de Marie Desmares, épouse de Charles de Chevillé, sieur de Champmeslé. »

La Champmeslé fut inhumée à Saint-Sulpice et rien ne rappelle la place où elle repose. Si ses désirs eussent été suivis, une pierre, posée dans notre vieille église, nous aurait transmis le récit enthousiaste de sa vie et la longue énumération de ses qualités et de ses vertus.

M. Monval n'a pu préciser le nom et la demeure du maître à danser chez qui la Champmeslé était venue mourir. Il m'a demandé de le fixer sur ces deux points ; mais avant de lui répondre, j'ai voulu donner à la *Société historique* la primeur de mes découvertes.

En 1698, il n'y a à Auteuil qu'un seul maître à danser (qui pourrait s'en étonner ?) ; il s'appelle Jacques Rocque et est marié à la fille de Pierre Batas, huissier de salle de M. le Prince. Les Rocque possèdent une maison, Grande-Rue, près de l'église : cette maison, en 1775, tiendra à la propriété du président Louvet et à celle du chirurgien d'Auteuil, M^e Jean-Pierre Abadie. En dehors de cette maison, les Rocque avaient, à Auteuil, au lieu dit le Niblet, c'est-à-dire là où est aujourd'hui la rue des Fontis (1), 6 perches et demie de vigne d'un bon apport. Ces propriétés appartenaient au ménage Rocque, des propres de la fille Batas dont la famille occupait, depuis le XVI^e siècle, des charges honorables dans le village : marguillier, huissier de prévôt, etc., etc.

Après eux, leur fortune se morcela ; la vigne fut vendue à Julien Olivier, archer-garde de la ville de Paris ; quant à la maison, elle resta dans la famille. Mais celle-ci déchut plutôt et, en 1775, l'héritier du maître à danser, son petit-fils sans doute, était l'unique cordonnier d'Auteuil.

Maison et vigne avaient autrefois appartenu au sieur Machero, un de ces Juifs Lombards venus à Paris, au moyen âge, pour y faire le métier de changeur. Machero était devenu peu à peu le propriétaire de tout Auteuil : c'était un vrai marquis de Carabas. Il y a bien peu de propriétés, aujourd'hui, qui ne le trouvent dans leurs origines. Au XVIII^e siècle, après le morcellement indéfini des deux siècles précédents, il y eut une nouvelle tentative d'accaparement de la propriété dans notre quartier. Cette fois, c'était au profit de Samuel Bernard, un gros financier, lui aussi, qui ne dédaignait pas, au dire de Barbier, dans son *Journal* (1,350) d'avoir dans Auteuil des propriétés fastueuses et des « maisons-guinguettes ».

..

Je me suis laissé entraîner, Messieurs, bien loin des Champmeslé. Je vous en demande pardon. J'y reviens, et si j'insiste sur leur passage parmi nous, c'est que j'y vois le seul moyen peut-être de rattacher Racine à notre histoire. Comme pour Molière, il sera très difficile, je le crains, de préciser la demeure de l'auteur de *Phèdre* et de *Bajazet*. Molière et Racine ne furent pas, comme

Boileau, dont je vous parlerai à la prochaine séance, des bourgeois d'Auteuil, et, simples locataires, leurs noms ne se retrouvent pas dans les documents que j'ai pu consulter aux archives. Nous appartenions, cependant, puisque Molière fut ici, en dépit de Voltaire, le héros d'une aventure qui ne peut être sérieusement discutée ; puisque c'est à Auteuil que Racine écrivit les *Plaideurs*, à Auteuil où il vivra, ne fût-ce que par le souvenir touchant de celle qui, un jour, posséda tout son cœur et qui inspira les plus incontestées de ses tragédies immortelles.

ANTOINE GUILLOS.

LA MAISON DE BOILEAU

« Un soir après dîner, nous nous entretenions de Molière, de La Fontaine, de Boileau. Nous disions que les diners que ces trois hommes-là faisaient quelquefois ensemble à Auteuil devaient être bien intéressants si l'on en juge par ce que de pareils esprits pouvaient avoir à se dire dans l'intimité. « Comment, dis-je à Meissonnier, n'avez-vous pas eu l'idée de faire un tableau représentant ces trois poètes devisant, discutant ? — J'y ai pensé bien des fois, me dit-il, je n'ai jamais osé. »

C'est ainsi que M. Alexandre Dumas s'exprime dans les pages qu'il vient de consacrer à l'exposition des œuvres du peintre qui est mort il y a deux ans.

Il est téméraire, sans doute, de tenter ce que Meissonnier n'avait pas osé faire ; et cependant la *Société historique d'Auteuil* manquerait à sa mission si elle ne consacrait pas une de ses premières communications à l'auteur du *Lutrin* et de *l'Art poétique*.

Déjà, notre secrétaire général s'était préoccupé de la question ; son travail, paru dans le deuxième de nos *Bulletins*, a été apprécié comme il le méritait par un de nos vice-présidents, M. Anatole France, et je tiens, dès le début de ces lignes, à bien établir que c'est à lui que revient l'honneur d'avoir retrouvé, par intuition et par un véritable sens de divination historique, l'emplacement exact qu'occupait la maison et la propriété de Boileau.

Il y a eu d'autant plus de mérite, qu'il avait à lutter contre la tradition et contre l'histoire écrite ; car, de même que plusieurs villes de la Grèce se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère, de même presque tous les propriétaires de la rue Boileau prétendaient avoir la possession des murs et des arbres qui abritèrent le poète. M. de Feuardent, notre seul historiographe jusqu'à ce jour, se trompait, de son côté, d'une façon étrange, en plaçant au n^o 22 actuel, l'immeuble dont nous parlons.

En réalité, c'est au n^o 26 de la rue Boileau que le satirique a vécu pendant plus de vingt ans.

1. Devenue rue du Docteur-Blanche.

version sur Plaute, Tércence, Phèdre et Horace. L'abbé Legendre y parla latin, dit-il, pour faire honneur aux dames qui se piquaient de le savoir, et il ajouta malicieusement : « Mme Dacier broncha deux ou trois fois en répliquant. »

III

Nous avons, Messieurs, le bonheur de posséder ici la demeure même du poète, vierge encore de la plaque banale du *Comité des Inscriptions parisiennes*.

Je demande donc, pour bien affirmer le caractère littéraire et artistique de notre Société, que la maison de Boileau soit maintenant la première qui recevra un de ces bas-reliefs ou de ces médaillons que nous avons rêvés.

Il faut qu'au lendemain de l'inauguration du monument de Carpeaux, nous puissions répondre, à ceux qui nous l'ont reproché, que nous n'oublions pas les anciens. Il s'agit, pour la Société, dans cette œuvre qui ne soulèvera aucune critique, de rendre hommage à l'un des plus illustres de nos compatriotes, au poète qui vécut longtemps parmi nous.

En lui élevant un monument, nous ne faisons que lui rendre la justice qui lui est due ; car il est, parmi toutes nos gloires, celui qui a le plus contribué à immortaliser le nom d'Auteuil.

ANTOINE GUILLOIS.

MONUMENTS HISTORIQUES

La supérieure des dominicaines d'Auteuil a eu l'occasion de signaler à notre collègue M. Lemoine le délabrement du « temple de Molière », situé dans le jardin de la communauté, et elle fait demander à la Société si elle serait disposée à se charger des réparations.

Le Président rappelle que la Comédie-Française avait antérieurement paru vouloir se charger de ces réparations pour lesquelles la Société avait voté une contribution de 50 francs. On pourrait prier M. Roujon d'intervenir auprès de M. l'Administrateur de la Comédie. M. Chabée offre de visiter le monument pour se rendre compte de son état exact et de la dépense qu'exigeraient les réparations.

LA MAISON DE BOILEAU APPRÉCIÉE PAR VOLTAIRE

Lorsque M. Saint-Lanne et un autre de nos collègues faisaient des recherches sur l'emplacement exact de la maison de Boileau, j'aurais voulu leur communiquer la note que voici, qui les eût sans

doute aidés. Quoiqu'elle vienne un peu tard, elle garde néanmoins quelque saveur par les termes et par le nom de l'auteur.

Dans le tome V de la *Correspondance générale de Voltaire* (édition de Baudouin frères, 1829), on lit la lettre suivante, adressée par Voltaire à M. de Cideville :

• Aux Délices, le 16 mai 1757.

«... Vous savez, d'ailleurs, qu'on n'est pas oisif pour être campagnard ; il vaut bien autant planter « des arbres que faire des vers. Je n'adresse pas d'épîtres à mon jardinier Antoine, mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau et ce n'est point la fermière qui ordonne nos soupers. J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau ; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne ; aussi Despréaux s'en défendit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices.

« J'en suis plus amoureux plus la raison m'éclaire. Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied, ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. »

Voltaire eût été Gascon, s'il n'eût été... propriétaire !

Mais Boileau n'était plus là pour la réplique.

Concluons que chacun est satisfait de ce qu'il a et le trouve plus beau que le bien du voisin. C'est la meilleure philosophie et le plus sûr moyen d'être heureux. Souhaitons, pour la paix sociale, que ce sentiment soit ou devienne celui de tout le monde.

E. P.

BOILEAU HOMME DE SCIENCES

M. Raoul Lucet (*XIX^e Siècle*, 17 novembre 1893) faisait tout récemment savoir au public qu'il avait gardé contre Boileau « une sorte de haine rétrospective où il y avait de l'horreur, du mépris et... de l'indigestion. « Les doigts me cuisent encore, disait-il, au lamentable souvenir des monceaux de papier noircis, dans les loisirs du « séquestre » ou de la « retenue », à copier des centaines de fois :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses
[eaux, etc.

« Mais j'étais injuste pour ce pauvre Boileau. La vérité est qu'il valait mieux que la réputation piteuse dont l'avaient affublé mes rancunes. Ma seule excuse est que je n'en savais rien. »

L'excuse est excellente, et nous n'hésitons pas, nous aussi, à nous en approprier le motif.

Boileau fut, en effet, un précurseur, un vulgarisateur de science, ainsi que le montrait récemment M. H. Folet, dans la *Revue Rose*.

Harvey venait de découvrir la circulation du sang. C'est ce que la Faculté de Paris ne pouvait

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit longtemps racine dans son cœur ;
Mais par un insigne malheur
Le Tonnerre est venu, qui l'a de Racinée.

Défendant avec piété la mémoire de son père, Louis Racine affirme que les rapports qu'il eut avec la Champmeslé furent seulement ceux d'auteur à acteur, de professeur de déclamation à élève. Qui doit-on croire, Louis Racine ou le quatrain du temps (1) ?

Une autre singularité peu connue, c'est que la femme de Racine, qui lui survécut trente-trois ans, ne connut jamais, dit-on, soit par la lecture, soit par la représentation, les œuvres qui avaient acquis à son mari une si grande réputation.

femme et enfants ; perdez tout, hors l'honneur ! »

Il garda son honneur ; mais, par son opposition, il encourut la disgrâce de Louis XIV.

En 1717, il fut nommé chancelier par le Régent ; l'année suivante, ayant combattu le système de Law, son exil de Paris fut prononcé, et d'Aguesseau se retira dans ses terres de Fresnes, qui devinrent célèbres par son séjour.

Quand on eut reconnu tout ce qu'il y avait de désastreux dans l'organisation financière de Law, d'Aguesseau fut rappelé, en 1720 ; mais, deux ans après, le cardinal Dubois le fit destituer, et les sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737, sous le ministre du cardinal Fleury.

Voici la copie du *Tableau généalogique de la branche aînée de la famille Racine*, offert par M. Mirleau d'Illiers et déposé aux Archives :

JEAN RACINE, CATHERINE DE ROMANET, de l'Académie française, 1652 — 1732 21 décembre 1639 — 20 avril 1699	
LOUIS RACINE, MARIE PRESLE DE L'ECLUSE, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1700 — 1794, Marraine de Louis-Marie 6 novembre 1692 — 29 janvier 1763 MIRLEAU D'ILLIERS ci-après	
LOUIS-GRÉGOIRE MIRLEAU DE NEUVILLE DE SAINT-HERY, Seigneur de la Berruère, des Radrets, d'Illiers 5 octobre 1712 — 4 novembre 1783	ANNE RACINE, Née à Lyon en 1700, Décédée à Blois le 10 Brumaire an XIV (Erratum. Lisez : Née à Lyon vers 1730)
LOUIS MIRLEAU DE NEUVILLE DES RADRETS D'ILLIERS, Avocat au Parlement de Paris 1757 — 1829	MARIE-LOUISE-CLAUDE DE BONVOUST, 1765 — 1847 (Armorial de France, registre I, p. 80)
LOUIS-MARIE MIRLEAU D'ILLIERS. 1 ^{er} avril 1785 — 14 novembre 1870 M ^{me} RACINE, sa marraine	LOUISE-ASPASIE DE GUÉROUST DE LA FONTELLE, 1796 — 1871 (Armorial de France, registre 5, tome 1 ^{er})
LOUIS-MARIE-PIERRE MIRLEAU D'ILLIERS, né à Vendôme le 3 avril 1829.	

NOTICE SUR HENRI-FRANÇOIS D'AGUESSEAU

Si la ville de Limoges s'enorgueillit d'avoir vu naître Henri-François d'Aguesseau, le 1^{er} novembre 1668, le village d'Auteuil est également fier d'avoir été affectionné par ce grand magistrat, honneur du barreau français, qui, pendant plusieurs années, habita la maison ayant appartenu à Boileau, et dans laquelle mourut sa femme le 1^{er} décembre 1735.

Ce fut d'Auteuil que d'Aguesseau partit pour Versailles s'opposer à l'enregistrement de la bulle « Unigenitus » ; et, à cette occasion, Mme d'Aguesseau lui adressa ces paroles, au moment de son départ : « Mon ami, allez oublier, devant le Roi,

Il les conserva jusqu'en 1750, remplissant en sage la charge qu'il avait acceptée en bon citoyen. Il mourut à quatre-vingt-trois ans, le 9 février 1751.

D'Aguesseau demanda à être enterré dans le cimetière d'Auteuil, où reposait le corps de sa femme, qu'il avait tant aimée.

Coulanges avait dit à l'époque de son mariage, qui eut lieu en 1694, qu'on avait vu pour la première fois « les Grâces et la Vertu s'allier ensemble ».

En 1753, leurs enfants firent mettre leurs cendres dans un monument élevé aux frais et par ordre de roi Louis XV, en face de la porte de l'Eglise (1).

En 1793, alors que tout sentiment de respect était étouffé et que le ravage et la destruction faisaient leur œuvre, la sépulture de d'Aguesseau fut violée et les cercueils de plomb ouverts,

(1) Il n'est pas contestable que c'est au quatrain qu'il faut ajouter fol. et la pièce filiale ne saurait changer la vérité et l'histoire.

(1) Ce monument était composé d'une pyramide à base de marbre, couronné d'un globe d'or surmonté d'une croix.

RUE DE LA TUILERIE

rue nouvelle vient d'être ouverte dans la zart, en face du débouché de la rue de la zette rue ne porte pas encore de nom. La historique propose que cette voie soit dée rue de la Tuilerie, en souvenir du châstorique sur les dépendances duquel elle est

château de la Tuilerie a été habité sous le ire et le Consulat par le général du génie n, collaborateur du grand Carnot. Depuis, a demeure de la tragédienne Rachel et de

arbres centenaires qui existent encore dans neuble voisin (convent de l'Assomption) s arbres mêmes du parc de la Tuilerie. Il y emble-t-il, un souvenir d'histoire locale rait bon de conserver et qui ne saurait souucune objection de principe.

S DU COLONEL-COUTELLE ET DUCIS

norcellement de la propriété Chardon-La-à Auteuil, rue Théophile-Gautier, a créé nouvelles rues qui ne portent encore aucun

Société historique d'Auteuil et de Passy proune de ces voies prenne le nom du brave Coutelle, premier aérostier de l'armée, et Fleurus, par son ballon, rendit les plus services à l'armée française. Coutelle se à Auteuil, place de l'Eglise; il y mourut, t aux pauvres une partie de sa fortune et aux de la commune d'Auteuil deux prix qui, année, jusqu'à l'annexion de 1860, furent ués en son nom.

seconde voie pourrait être appelée rue Ducis, venir de ce littérateur estimé, qui demeura nps à Auteuil, sur la place de l'Eglise. Ducis, nier, a fait connaître à la France les beautés kespeare; on peut dire qu'il a popularisé, notre pays, l'œuvre du grand tragique an-A ses titres littéraires. Ducis joint le mé-avoir su rester, sous l'Empire, le républi-n'il avait été pendant la Révolution.

is fois, il refusa sa nomination au Sénat vateur : « En voyant les dorures de l'habit, il, jamais je ne pourrais m'habituer à porter asaque-là. » La détermination de Ducis était nt plus noble que le poète était dans le be- Je ne veux faire en ce monde que des tra-, écrivait-il à Fontanes. Je suis au pied de ule ou de mon palmier. Il faut que j'y vive j'y meure. Le nom d'une place est, à mes s, le bruit du ciseau de Dalila. Laissez-moi heveux. » Et, une autre fois, à Bernardin de Pierre : « Je suis poète, républicain et soli-Voilà les éléments qui me composent et ne nt s'arranger avec les hommes en société ou s places. Je vous donne ma parole d'honneur aimerais mieux mourir tout doucement, dans de ma mère, pour être ensuite déposé auprès que d'accepter la place de sénateur. Je n'au-

rai qu'une physionomie, celle d'un bonhomme et d'un auteur tragique qui n'était pas propre à autre chose. »

Cette modestie, cette indépendance, l'habitation longtemps continuée de Ducis à Auteuil, à deux pas de la nouvelle voie, font espérer à la Société historique que le Conseil municipal de Paris voudra bien donner le nom de ce poète républicain à l'une des deux rues récemment percées (1).

BOILEAU A AUTEUIL

Depuis que j'ai eu l'honneur de lire devant la Société historique mon étude sur la maison de Boileau, j'ai eu connaissance d'un autographe bien précieux.

C'est une lettre qu'Henry du Troussel de Valincour, le successeur de Racine à l'Académie française, écrivait, de Messine, le 3 septembre 1703, à Boileau, pour lui conseiller de ne pas vendre sa maison d'Auteuil. Il lui rappelle l'exemple d'Horace et de Térence et lui conseille de consulter « avant que de rien faire M. le Procureur général, M. l'abbé Renaudot et M. Le Verrier; que si, pourtant, ajoute-t-il, vous êtes tellement déterminé que rien ne puisse vous faire changer, je ne pourrais voir qu'à regret Antoine et Babet et la vaché et la chatte passer à un autre maître et je m'offre à les recueillir tous à Saint-Cloud, si vous voulez bien les adresser à M. ou Mme d'Héricour. »

Antoine Riquié, originaire de la Picardie, est ce fameux jardinier qui exerçait dans l'hermitage d'Auteuil

... l'art de la Quintinie

Il semble, au dire de Brossette (2), que Boileau avait eu quelque peine à vaincre ses préjugés à son égard. Antoine, qui faisait pour ainsi dire partie de l'immeuble, puisqu'il passa après Boileau au service de Le Verrier, avait été, pendant dix-huit mois, le jardinier de M. de Banteuil, prédécesseur du poète. Boileau disait de son vendeur que c'était un homme fort décrié à cause de ses friponneries, et que jamais personne ne lui en avait dit du bien. « Il y a même, ajoute Brossette, un abbé, digne de foi, qui lui avait assuré que Banteuil était parent du bourreau, »

Antoine Riquié et sa femme Babet firent revenir Despréaux sur sa première impression, en ce qui les concernait du moins. Antoine, qui ne manquait ni d'intelligence ni de bon sens, — Brossette qui aimait à causer avec lui en témoigne, — Antoine fut pour son maître, pendant les vingt ans qu'il resta à son service, d'une fidélité à toute épreuve. Boileau a récompensé ce « laborieux valet » en inscrivant son nom dans la 11^e épître.

ANTOINE GUILLOIS.

(1) Jusqu'ici il n'a pas été donné satisfaction à cette pétition..

2. Mémoires de Brossette sur Boileau-Despréaux. Msc. de la Bibliothèque Nationale, dont quelques fragments ont été publiés par Aug. Laverdet, en 1858, Paris, Téchener.

NOTES SUR BOILEAU

Boileau était né à Paris en 1636. Il était le dernier enfant d'un greffier du parlement.

Son enfance ne fut pas très heureuse. Il couchait dans une espèce de poivrière placée au niveau des cheminées, froide en hiver, chaude en été, et qu'il quitta avec bonheur pour descendre... au grenier, où on lui fit enfin la charité de l'installer.

Au sortir du collège, il fit son droit ; mais la première fois qu'il voulut plaider, il fut si intimidé qu'il oublia le discours qu'il avait préparé et appris par cœur. De ce jour, il dit adieu au barreau et se consacra à la poésie.

Ce fut à vingt-quatre ans que Boileau composa sa première satire, dont le succès fut très grand.

Il se lia avec Racine, Molière, La Fontaine ; il eut ainsi l'avantage de vivre dans le commerce intime des esprits les plus distingués et les plus délicats de son temps. Il eut pour Racine une amitié tendre, dévouée, sans réserve.

En 1669, il avait publié déjà toutes ses satires. Il avait alors 33 ans. Présenté à Louis XIV, il sortit de cette première audience avec une pension considérable. Plus tard, le roi le nomma son historiographe, avec une pension de 2.000 livres, conjointement avec Racine, qui en touchait une de 4.000 livres.

Plusieurs paroles et divers traits de la vie de Boileau méritent d'être remis en lumière.

D'abord sa réponse à Louis XIV, bien connue, répétée cent fois, et qui mérite encore de l'être, moins remarquable peut-être cependant que la réplique de Louis.

— Quel est le plus grand écrivain du royaume ? lui demandait le roi.

— Sire, c'est Molière.

Ah ! je ne l'aurais pas cru, dit le roi, mais vous vous y connaissez mieux que moi.

Un autre trait, moins connu, mérite d'être relevé.

Dans une compagnie où se trouvait un jour Boileau, à Auteuil, — l'anecdote ne désigne la maison que par l'initiale V... — une jeune personne fut priée de chanter, de jouer du clavecin, et de montrer quelques dessins qu'elle avait faits.

Rien de nouveau sous le soleil. Déjà il y a un siècle, on demandait à bébé de jouer son grand morceau.

On voulait faire briller les talents de la jeune personne. Malheureusement, ses talents étaient fort médiocres. Chacun, néanmoins, s'empressa de lui faire des compliments : politesse des salons qui n'a rien de la franchise du vieux soldat.

Boileau ne voulait pas mentir, et cependant il ne voulait pas manquer de politesse.

Sans parler ni du chant de la demoiselle, ni de son exécution musicale, ni de ses dessins, il se tira d'affaire en disant, de la meilleure grâce du monde : « On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire ; c'est pourtant ce que vous savez le mieux. »

J'en reviens aux relations de Boileau avec Racine.

Il n'avait pour lui aucun secret, et leur confiance était réciproque. Leur prose, leurs vers, leurs sentiments, leurs intérêts, leur vie, ils se communiquaient tout. Lorsque Racine mourut, Boileau, inconsolable, quitta la cour et se confina dans sa maison d'Auteuil, que nous sommes tous heureux d'avoir retrouvée.

Dans ses relations avec Racine, Boileau avait souvent mis les ponces, comme on dit. Le critrait-on ? c'était lui dont le caractère était le plus souple, et le doux Racine avait des vivacités. L'auteur de *Phèdre* était parfois amer dans ses railleries et, dans la vie, il avait l'esprit plus moqueur que l'auteur du *Lutrin*, quoique tempéré — il est juste de le reconnaître, — par un grand fonds de vertu et de religion. Mais, enfin, ses amis ne trouvaient pas toujours grâce devant lui. Boileau ayant un jour, à l'Académie, avancé une proposition qui n'était pas juste, Racine lui prouva assez vivement, et même d'une un peu rude façon, qu'il s'était trompé. Boileau se contenta de lui répliquer : « Je conviens que j'ai tort, mais j'aime mieux avoir tort qu'orgueilleusement raison. »

Racine mort, Boileau n'eut plus qu'une passion : le jeu de quilles ! « Il faut avouer, disait-il avec une modeste bonhomie, que j'ai deux grands talents aussi utiles l'un que l'autre à la société, l'un de bien jouer aux quilles et l'autre de bien faire des vers. »

Boileau ne pouvait voir un homme de lettres dans la peine, et il venait au secours de tous ceux dont il apprenait les embarras.

Colbert mort, la pension de Corneille fut supprimée, il demanda qu'on la rétablît en supprimant la sienne. Toutes les deux furent maintenues.

Le célèbre avocat Patru, sans ressources, vendait ses livres pour une somme assez modique. Boileau l'apprend, accourt, surenchérit, paie et écrit dans le marché que Patru conservera ses livres jusqu'à sa mort.

Boileau, dont la plume fut si mordante, était, au demeurant, le meilleur des hommes et eut l'estime de tous. Ses écrits mêmes la commandent. « Vos satires, lui disait-on, vous feront une foule d'ennemis. » — « Non, répliqua-t-il, je vivrai si honnêtement que je ne laisserai même pas de prétexte à la calomnie. »

Il mourut en 1711, à l'âge de 75 ans, disant aux amis et aux parents réunis, éplorés, autour de lui : « C'est une grande consolation, pour un poète qui va mourir, de n'avoir jamais offensé les mœurs. »

ÉMILE POTIN.

LE JARDINIER DE BOILEAU

On a cru longtemps que le jardinier de Boileau se nommait Antoine Riquié ou Riquet. D'après les minutieuses recherches de Jal (1), qui a trouvé

(1) Voir son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, article Riquet.

près de la station du Point-du-Jour. Ce jardin pouvait avoir 4 à 5.000 mètres et allait jusqu'à la Seine. Gavarni fut exproprié par les travaux du chemin de fer de Ceinture pour la presque totalité de sa propriété, et toucha une indemnité d'environ 200.000 francs.

Si le parc était grand et beau, il semble, d'après certains souvenirs que j'ai recueillis, que la maison était fort ordinaire. Elle n'avait pour elle que ses vastes proportions. Gavarni y recevait beaucoup d'artistes et de littérateurs. Il était surtout lié avec Alfred de Musset. Musset venait souvent l'été à Auteuil, la plupart du temps chez Gavarni, qui a fait du poète après sa mort le portrait que je vous ai montré (*Illustration*, 16 mai 1857). On m'a assuré que Musset eut un petit coin de terre près de Gavarni, mais que cela ne dura qu'une saison. Ce n'est pas sans raison qu'on a tenu à donner à une rue d'Auteuil le nom de l'illustre poète.

Il nous faudrait maintenant une rue Gavarni ; on pourrait très bien nommer ainsi la partie de la rue du Point-du-Jour à laquelle Théophile Gautier a bien voulu laisser sa désignation actuelle. Cette rue du Point-du-Jour a déjà assez de fois changé de nom — rue Benoit, rue de la Municipalité — pour qu'on lui applique une désignation que l'admiration universelle rendra immuable et définitive.

Je demande à notre Société de bien vouloir émettre un vœu en ce sens. Il existe déjà à Passy, courte, pas jolie, étroite, une rue Gavarni ; on pourrait lui donner un nom plus modeste. Usant, d'ailleurs, de la définition de l'avenue qui est une rue plantée d'arbres, nous pouvons réclamer une *avenue Gavarni*. Elle serait à sa place dans un quartier où l'on relève, après les rues Jouvenet, Lancret, Van Loo, Teniers, la rue Daumier.

EMILE POTIN.

À propos de cette communication, M. Guillois, dont la famille est liée avec celle du poète depuis plus de cent ans, a entretenu la Société des relations qui rattachent Alfred de Musset au quartier d'Auteuil. Il a rappelé que le poète habita, parmi nous, dans sa jeunesse, rue Boulard, presque à hauteur de la rue de Musset actuelle. Ce fut là qu'il fit, à seize ans, ses premiers vers, une élégie inspirée d'André Chénier, et qui n'a pas été publiée.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

Il a dit aussi que, dans son enfance, il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité, et qu'il avait vu, dans la rue de Musset, une maison où le poète avait habité.

quartier. Le poète laissa, en mourant, un chien, Marzo, confié à la garde du concierge de la rue du Mont-Thabor. A la mort du pauvre animal, le concierge, pour ne pas le jeter au tombereau, l'emporta du côté des fortifications. Il s'arrêta à un endroit où des terrassiers travaillaient et lui demanda la permission de déposer le corps dans le terrain qu'ils étaient en train de romber. Mais fut enseveli sous une charretée de terre, dans une rue nouvelle, et cette rue s'appelle aujourd'hui rue de Musset !

AUTEUIL QUI S'EN VA

Passy se construit de plus en plus. Les hautes maisons sortent chaque jour de terre et gagnent du terrain vers Auteuil. Les jardins, les jardins tendent à disparaître. Arbres, arbustes tombent, deviennent bûches ou fagots. A la place des verts gazons s'ouvrent des trous béants, bientôt garnis, revêtus de pierres meulières. Les hôtels et les maisons familiales font place aux constructions de six ou sept étages, bientôt peuplées d'hôtes de passage qui n'auront pas connu notre vieux sol, et qui, sans doute, ne lui accorderont qu'un très mince intérêt.

Et cependant n'est-il pas bon, n'est-il pas sain, moral, utile, de savoir, au moins dans ses généralités, l'histoire, la géographie du petit coin où l'on doit vivre, ne fût-ce que quelques-unes des années qui nous sont départies ? Enfants, nous apprenions à respecter le nom, à vénérer la mémoire de bisieux que nos yeux ne virent point, mais qui nous tracèrent le sillon de notre modeste vie. Hommes, ne devons-nous pas reporter notre affectueuse et respectueuse sympathie sur les rues, les maisons, les sites que les générations précédentes nous ont préparés, façonnés, en y laissant comme un reflet d'elles-mêmes ?

Si le progrès, si les nécessités croissantes de l'extension des populations vers l'ouest menacent les vieux coins, les arbres ou les antiques maisons que nos regards aimaient à contempler, hâtons-nous d'en conserver l'image pour nous et pour les autres.

C'est dans cette pensée, sous cette impression que nos collègues MM. de l'Eglise ont bien voulu recueillir les trois photographies que ces quelques lignes accompagnent.

Auteuil. L'ancien la maison, 24, rue Charles-Lapierre, dans laquelle vint mourir Gavarni (1), des courtes d'arbres, mais incommode de la mort de son fils et de l'expectoration par le chemin de fer de la gare de Magnifique parc dont il était si fier, et qui, dans la partie des essences les plus rares, cette maison, qui appartenait à Mlle de Roland.

— 1882 —

ANNÉE 1869.

16 février. — Nous étions accoudés à la barrière, d'où l'on plonge dans le jardin en contre-bas de Gavarni. Une main sur notre épaule. C'est le bohème, gardien marron des sept mille mètres de terrain à vendre. Tout le jardin abandonné, inculte, ruineux, le lierre s'étalant sur la bosse des anciens mouvements de terrain, et le pittoresque des ravages de la nature et de la plante parasite.

Nous promenant à travers ce fouillis de la nature, le bohème nous mène, tout en bas du jardin, à la ligne des beaux arbres qui le finissaient dans leur grande ombre... Ici sera une guinguette, un bouchon pour les dimanches et les lundis des parties de campagne, et où la canaille, abhorrée de Gavarni, viendra, sous le portique toujours vert, où il promenait sa haute rêverie, arroser de bleu des tripes à la mode de Caen, dans des berceaux qu'arrondit devant nous un marchand de vin basque.

Curieux invalide, que ce bohème, cet ancien graveur sur bois, gouteux et presque aveugle, espèce de philosophe agreste et crapuleux, sorte de Thomas Vireloque, laissé en sentinelle là par l'Œuvre de Gavarni, faisant sa compagnie de deux terriers féroces et, remisant, le jour, dans le trou noir de la Glacière où frissonne, sous le plâtre tout écaillé, la *Frileuse* de Houdon.

LES BOUFLERS A AUTEUIL

Grâce précieuse, frivolité aimable, audace des doctrines, culte factice de la Nature et royauté des Philosophes, amour du plaisir et mépris du devoir, règne de la sensibilité et triomphe de la Philanthropie, ces légers mêlés aux qualités persistantes de l'âme française, tout cela ne s'est-il pas comme incarné dans une famille illustre et charmante entre toutes, celle des Boufflers ?

Une branche importante vint se fixer parmi nous, tandis que les descendants du maréchal restaient au premier rang à la cour de Nancy, auprès du bon roi Stanislas.

C'était l'œuvre progressive et noble d'illusions du Louis XVI mortel sur le trône, dans ces années où comme l'a dit le prince de Talleyrand, le soleil se levait à l'occident de France.

Le 10 août 1793, à Auteuil, trois grandes personnes, deux hommes de la royauté et d'origine de la noblesse, et une femme, les Boufflers, se réunirent.

Le 10 août 1793, à Auteuil, trois grandes personnes, deux hommes de la royauté et d'origine de la noblesse, et une femme, les Boufflers, se réunirent.

puis, le château du Coq, habitation royale des Louis XV avait fait une de ses petites maisons; enfin, les Boufflers venaient d'acheter, en face du Roi, la propriété qui, longtemps, porta leur nom.

I

L'entrée était à peu près située où se trouve aujourd'hui la porte principale de la villa Montmorency; mais les bâtiments regardaient du côté de Paris, et leurs fenêtres donnaient sur la place de la Fontaine.

Après être passé devant le pavillon de Louis Clouard, portier (1), le mur se dirigeait obliquement vers la Grande-Rue, en suivant à peu près la ligne du marché actuel. Un peu après avoir tourné, on rencontrait un belvédère que les anciens habitants d'Auteuil ont connu. C'est là que la duchesse de Montmorency venait, sous la Restauration, attendre le passage des équipages de Charles X qui se dirigeaient à fond de train vers Saint-Cloud. Le roi saluait la vieille duchesse qui ne quittait son observatoire que lorsque les voitures avaient disparu à l'horizon.

A partir de ce bâtiment, et jusqu'à la porte du bois, la Grande-Rue du village longeait le mur et le parc du château. Du dehors, on apercevait une longue allée formée par ces beaux arbres que l'abbé Morellet voyait de sa fenêtre, quand il logeait chez Mme Helvétius. Avant d'atteindre la maison de maître Jacques Lefranc, garde de la porte du bois de Boulogne, à Auteuil (2), on rencontrait, adossé au mur, un banc de pierre qu'ombrageait un acacia; au-dessus, dans une niche toujours fleurie, la statue de la Vierge tenant dans ses bras le Sauveur du monde. C'est sur ce banc qu'un jour Piron s'était assis. Absorbé dans sa lecture, il n'avait pas vu deux paysans qui s'étaient approchés sans bruit de l'image respectée. A la fin, le murmure des prières l'avait tiré de sa réflexion et, regardant, il avait vu une bonne vieille agenouillée devant lui et un homme découvert et incliné. Piron ne sait pas pourquoi on lui adresse de pareils hommages, mais il ne doute pas qu'ils ne soient pour lui et il salue, d'un air gracieusement étonné, Philémon et Baucis qui continuent à prier dans la posture de la plus profonde vénération.

De la porte d'Auteuil, le mur du parc remontait en suivant la trace actuelle des fortifications du villageant la sablière du bois de Boulogne et arrivait à un pavillon qui servait d'orangerie, puis fut brisé dans la suite et qui s'élevait à peu près sur l'emplacement du bastion 61.

Le 10 août 1793, à Auteuil, trois grandes personnes, deux hommes de la royauté et d'origine de la noblesse, et une femme, les Boufflers, se réunirent.

des gardes du roi de Pologne, Stanislas Leczinski. Il avait épousé, en 1738, Marie-Françoise-Catherine de Beauvau-Craon, amie du vieux roi et connue sous le nom de *Dame de volupté*. Voltaire lui envoyait la *Henriade* en écrivant ces vers sur la première page :

Vos yeux sont beaux, votre âme encore plus
Et sans prétendre à rien vous triomphez de ^{(belle,}
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle ^{tous ;}
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait point parlé d'elle.

La marquise de Boufflers avait fait, elle-même, son épitaphe :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette Dame de volupté
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis de ce monde.

De cette union étaient nés une fille, qui devint la comtesse de Boisgelin de Cucé (1), et un fils, le fameux chevalier de Boufflers, meilleur que sa renommée ; tour à tour abbé, chevalier de Malte, gouverneur du Sénégal, académicien et député ; sur le tard, il épousa Mme de Sabran, après avoir échangé avec elle une correspondance exquise que MM. Prat, de Magnien et de Croze ont publiée dans ces dernières années (2).

III

Nous arrivons enfin, Messieurs, aux Boufflers-Rouverel, ceux-là mêmes qui se fixèrent, en 1773, à Auteuil, et nous allons abandonner un peu l'histoire générale pour nous retrouver sur notre terrain de prédilection, dans notre petite patrie.

Cette branche des Rouverel, rameau détaché en 1585, a eu des destinées bizarres. Son premier chef fut un voyageur aventureux qui mourut le 12 janvier 1596. Un de ses petits-fils, Oudart, marquis de Boufflers-Rouverel, avait dû s'exiler pour échapper aux conséquences d'un duel ou il avait tué son adversaire, et c'est ainsi qu'Edouard, marquis de Boufflers-Rouverel, était né en Espagne, en 1722 ; l'enfant redevint français à l'âge de sept ans, puis il entra au service comme capitaine de cavalerie au régiment de Belfort, passa colonel du régiment de Chartres-infanterie et se

maria au château de Saint-Cloud, le 15 février 1746, avec Marie-Charlotte Hippolyte de Campet de Saujon (1) ; chef du nom et des armes en 1750, il mourut en 1764, laissant un fils dont nous n'aurons guère à parler car, désormais, ce sont les femmes seules qui soutiendront l'illustration du nom de Boufflers.

Fille de Charles-François, comte de Campet de Saujon et de Marie-Louise-Angélique de Barberin de Reignac, Marie-Charlotte-Hippolyte était née à Paris le 4 septembre 1725 (2). Son père était lieutenant des gardes du corps du roi ; sa mère épousa en secondes noces M. de Montmorency. Mariée à vingt ans et demi, la comtesse de Boufflers donna le jour, le 3 décembre 1746, à Louis-Edouard de Boufflers. Dame de la duchesse d'Orléans, elle demeurait au Palais-Royal et ne tarda pas à devenir l'amie du prince de Conti, frère de la duchesse. C'est alors qu'elle passa à la cour du Temple, « où elle prit, comme l'a dit Sainte-Beuve, la position équivoque et brillante qui fit sa gloire, si ce n'est son honneur, et qui fit aussi son tourment. »

Nous passerons rapidement sur ces années très connues de son existence, sur sa rupture avec son mari, sur sa royauté qui lui valut, de la part de Mme du Deffand, ce surnom d'*Idole* qui est resté inséparable de son souvenir.

A la mort de son beau-père, en 1750, elle refusa de prendre le titre de marquise, « soit, dit Sainte-Beuve, pour éviter une confusion avec l'autre marquise du même nom, soit pour se rien devoir de plus à son mari. »

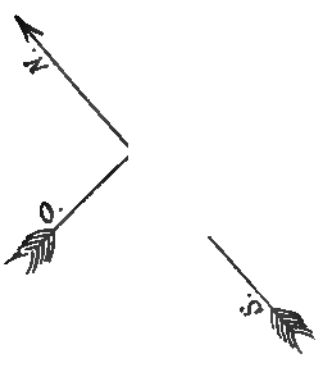
Enthousiaste de Rousseau qu'elle voyait, un jour, irrité des sottises qu'on débitait autour de lui et à qui elle disait : « Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendront pas » ; mêlée, sans vouloir y prendre parti, à la querelle qui s'éleva entre le philosophe de Genève et Hume, un autre de ses amis, comme à la brouillerie qui sépara Mme du Deffand et Mlle de Lespinasse ; correspondante de Gustave III, comme l'était aussi la comtesse de la Marck, née de Noailles (3), sacrée par son co-

(1) Voir sur cette famille la *Berrie de Saintonge* d'Aunis, imprimée à Saintes, numéros de juillet et septembre 1894. Il y est surtout question d'un Denis de Campet de Saujon qui vivait au xvi^e siècle.

(2) Sainte-Aulaire dit en 1725 : Sainte-Beuve, le 5 ou 6 septembre 1725. La date vraie est le 4 septembre ; c'est du moins celle qui est indiquée dans l'acte de décès de Mme de Boufflers, acte que Sainte-Beuve, comme tous les historiens, avait vainement cherché et que nous avons et la bonne fortune de retrouver. Elle fut baptisée à Saint-Sulpice, le 6 septembre 1725.

(3) M. de Feuillant, dans son *Histoire d'Aunis*, a donné quelques lettres échangées, en 1771 et 1772, entre la comtesse de Boufflers et Gustave III. Il possédait, dit-il, toute une correspondance inédite de ces deux personnages. Il est très regrettable qu'il ne l'ait pas publiée. Si je ne crains de paraître bien sévère, je dirais que les lettres de Gustave III, données par M. de Feuillant dans son ouvrage, constituent la seule contribution intéressante fournie par cet auteur à l'histoire de notre quartier. Le chapitre qu'il consacre à la propriété des Boufflers n'est qu'un tissu d'erreurs qui viennent surtout du fait qu'il confond constamment la marquise et la comtesse de Boufflers.

Le 30 septembre 1765, sur l'échafaud le 3 juillet 1766. Cette branche des Boufflers-Remien-
tous les Boufflers, religieux, converse au couvent de la rue Neuve-Saint-Etienne, qui soigna la jeune Marie-Philippe plus tard Mme Roland, prisonnière d'Etat, le 7 mai 1793, au couvent où elle fut la première à se faire communier. *Mémoires* de Mme Roland, Sœur Angélique, devenue infirmière, mourut son ancienne élève ; elle demeura à Paris, près de Sainte-Pélagie, où Mme Roland fut enfermée et elle ne mourut que le 25 septembre 1793, à l'âge de 60 ans. Ce chapitre de l'histoire de Boufflers est assez peu connu et c'est pourquoi.



Ravillon
 Buisson et
 arbutus

Sablière
 au bout de boulogne
 Per

(Maison d'habitation)
 Buisson d'habitation



portable. Sa belle-mère est son esclave et paraît l'aimer avec passion. »

IV

Quelle était donc cette belle-fille ? C'était la comtesse Amélie de Boufflers, une des plus belles femmes de son temps, très fêtée pour son talent quand elle jouait de la harpe.

Mme de Boufflers avait eu, en 1746, un fils, Louis-Edouard, qu'elle avait fait élever à l'université protestante de Leyde. Colonel du régiment de Conti, il avait épousé, en 1768, Amélie Constance Puchot des Alleurs, fille de notre ambassadeur à Constantinople ; c'était là qu'elle était née, en 1731, dans ce palais qui avait vu, sous ses galeries de marbre, la belle Mme de Chénier, mère d'André et de Marie-Joseph (1).

Pour la distinguer des autres on n'appelait la jeune Mme de Boufflers que « la comtesse Amélie » ; c'était une enfant gâtée, adorée de sa belle-mère. Un jour qu'elle parlait mal de son mari à Mme de Boufflers, celle-ci lui dit : « Mais vous oubliez qu'il est mon fils. — Ah ! s'écria Amélie avec une vivacité charmante et en se jetant à son cou, excusez-moi. Je crois toujours qu'il n'est que votre gendre. »

On avait inventé, à cette époque, un amusement de société qui s'appelait le jeu des bateaux. Il consistait à répondre à cette question : « Si vous étiez dans un bateau avec deux personnes, — et l'on désignait ces personnes parmi les intimes de l'interrogé, — que le bateau vint à couler et que vous ne puissiez en sauver qu'une, laquelle sauveriez-vous ? » Il s'agissait de répondre avec esprit ; c'est ce que fit Talleyrand à Mme de Staël qui lui disait : « Vous m'assurez que vous me trouvez très aimable, que vous m'aimez ; mais vous donnez sur moi la préférence à Mme de Flahault. Avouez que si vous, elle et moi, nous étions seuls dans un bateau et que le bateau chavirât, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver. » L'événement, un peu embarrassé d'abord, reste muet, puis, tout d'un coup, d'un ton qui se devine : « Mais, Madame, vous avez l'air de savoir mieux nager (2). » La comtesse Amélie n'y mit pas moins d'esprit. Elle était dans le bateau avec sa mère qui ne l'avait pas élevée et sa belle-mère qu'elle adorait : « Je sauverais ma mère, répondit-elle, et je me noyerais avec ma belle-mère. » (3)

(1) Roland Puchot, comte des Alleurs, ambassadeur de France à Constantinople, était le protecteur de Louis de Chénier. — Au comte des Alleurs succéda M. de Tergennes, qui fut bien loin d'entourer de la même faveur le père d'André. Il y a une explication curieuse et bien peu connue de ce fait dans un article consacré aux Chénier par le journal *l'Artiste* (n° de novembre 1860, p. 340).

(2) Cette anecdote est racontée par Roucher dans les *Consolations de ma captivité* et se trouve reproduite dans *Pendant la Terreur : Le poète Roucher*, Paris, Calmann-Lévy, 1890.

(3) *Mémoires de Mme de Genlis*, IX, p. 123. — Walpole, lors de son voyage de 1775, écrivait à la comtesse d'Ossary : « Mon Dieu, comme je pourrais être fat, si je voulais ! Mme de Boufflers m'a dit, hier au soir, que j'avais fait la conquête de sa belle-fille, la comtesse Amélie. Je vais, ce soir, prendre le thé avec elle sous un bosquet de plumes, dans le jardin anglais de sa mère, à Auteuil. »

Mme de Genlis aimait beaucoup Mme de Boufflers, « qui avait l'esprit d'à-propos, détestait les lieux communs, aimait à faire valoir les autres avec un naturel et une grâce bien rares » ; mais elle ne trouvait rien de remarquable dans la comtesse Amélie et elle ajoutait méchamment : « Sa belle-mère contait d'elle des mots charmants qu'elle seule avait entendus. Mais, depuis la mort de la comtesse de Boufflers, on n'en a plus cités. »

Les dames d'Auteuil étaient au mieux avec la nouvelle cour, celle de Marie-Antoinette (4). Le jour que la reine était à la Muette, la duchesse de Polignac à qui Mme de Boufflers avait dit souvent de vouloir bien disposer, le cas échéant de sa maison d'Auteuil, crut pouvoir profiter de l'offre. La comtesse Amélie eut un caprice et il fallut se dédire. La lettre d'excuses se terminait par les vers suivants :

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.
La cour en est pour vous l'inépuisable source,
Ou si quelque chagrin en interromp la course,
Tout le monde, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Mon Amélie est seule. A l'ennui qui la presse
Elle ne voit jamais que moi qui s'intéresse ;
Et n'a pour tout plaisir qu'Auteuil et quelques fleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Grimm (2) nous raconte que ces vers, lus dans la société de Mme de Polignac, furent généralement trouvés détestables. *Des jours toujours, des qui, des que, quelque chagrin, quelques pleurs, quelquefois*, etc. C'en fut qu'à la réflexion qu'on s'avisa qu'ils avaient été pris, mot pour mot pour ainsi dire, dans la troisième scène du deuxième acte de *Britannicus* :

Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse.
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques
[pleurs]

Qui lui font oublier ses malheurs.

C'était le moment où André Chénier écrivait :

Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile...

C'était décidément à la mode, comme le jeu des bateaux. Mme de Boufflers pouvait se vanter d'avoir bien mystifié son monde.

Mais les jours douloureux approchaient. Les Mmes de Boufflers allaient, comme leurs hôtes et leurs amis, en subir la cruelle étreinte. Au moment de la prise de la Bastille, elles étaient à Spa ; elles passèrent de là en Angleterre pour y rester jusqu'après la fuite de Varennes et encore ne revinrent-elles que sous la menace pressante des confiscations.

Les archives municipales de la commune d'Auteuil enregistrent leur retour aux dates des 10 et 27 mai 1792 ; après cela, c'est le don d'un cheval à la

(1) On raconte l'histoire d'un peuplier planté dans le parc de Boufflers par la comtesse le jour du mariage de Marie-Antoinette, et l'on ajoute que, sous la Restauration, quand la propriété fut passée aux Montmorency, la fille de Louis XVI venait souvent en pèlerinage revoir cet arbre, qui lui rappelait les heureuses années de la vie de ses infortunés parents.

(2) V. p. 405. Paris, mars 1871.

VENTE DE LA PROPRIÉTÉ DE BOUFFLERS

22 PLUVIÔSE AN 8.

VENTE (1).

*Cit. Vre Boufflers,
A la cit. Puchot des
Alleurs.*

Au nom de la Nation, par devant les notaires publics à Rouen, soussignés, avant patentes, fut présente la citoyenne Marie-Charlotte-Hypolite de Campet de Sanjon, veuve de Edouard de Boufflers, demeurant ordinairement en la commune d'Auteuil, au canton de Saint-Denys ou Franciade, département de la Seine, maintenant à Rouen, rue Faucon, n° 6,

Laquelle a, par ces présentes, vendu, quitté, cédé et abandonné, promis garantir de tous troubles, évictions et autres empêchements généralement quelconques, sous l'obligation de tous ses biens,

A la citoyenne Amélie-Constante Puchot des Alleurs, veuve de Louis-Edouard de Boufflers, demeurant ordinairement en la commune d'Ellettes, au canton de Saint-Jean-du-Cardonnay, département de la Seine-Inférieure, étant aussi maintenant résidente à Rouen, rue Faucon, maison n° 6, à ce présente et acceptante, acquiescitrice pour elle, ses héritiers et ayants cause.

C'est à savoir une maison, grand jardin, bosquets et autres dépendances, situés en la dite commune d'Auteuil, enclos tout autour de murs en l'état que le tout est actuellement ainsi qu'il se poursuit et comporte, appartenant à la vendesse, au droit de l'acquisition qu'elle en a faite de Marguerite-Jeanne Brunault, veuve de Louis-Alexandre du Brocard de Barillon, de Claude-Louis de Sesserval et de Claude-Jean-Henry de Saisseval, suivant contrat passé devant Monnot et son confrère, notaires à Paris, le 16 février 1776, dument insinué et ensaisiné sans par la dite veuve Boufflers en rien réserver, excepter, ni retenir, étant compris en ladite vente tous les lambris, armures, buffets, gardes robes, alcôves et autres boiseries, tentures en étoffes et papiers et glaces pratiques et places dans la maison, pour autant qu'il en appartient à la vendesse qui ne se réserve que les meubles mouvants qui sont à elle dans la même maison; ceux qui sont dans les appartements ordinairement occupés par ladite Puchot des Alleurs en vertu de bail, qui n'y en a été fait par la vendesse appartenant à l'acquéreur comme la vendesse déclare qu'il appartient aussi à la citoyenne de la Grange et au citoyen de Cherville les vases et autres mobiliers et effets mobiliers déposés dans ceux des appartements de la même maison qui n'y ont été déposés qu'à titre d'usage.

Pour de la dite maison et de ses appartements et dépendances jouir par la dite citoyenne Puchot des Alleurs en toute propriété et usufruit de ce jour et à l'avenir en faire et disposer comme de chose à elle entièrement appartenante à laquelle fin la vendesse la subroge à tous ses droits, actions et hypothèques avec promesse de lui délivrer et remettre sous trois mois de ce jour les titres de propriété.

La présente vente ainsi faite et, en outre, moyennant la somme de 65.185 fr. 48, répondant à 66.000 livres tournois.

Pour et au lieu du paiement de la dite somme,

Premièrement, la vendesse charge l'acquéreur de faire payer à son lieu et place et à son acquit, tous les ans, à compter de la dernière échéance, 1.185 fr. 48, répondant à 1.200 livres tournois de rente perpétuelle au principal de 23.703 fr. 69 ou 24.000 livres tournois, en quoi la dite citoyenne veuve Boufflers s'est constituée et obligée envers et au profit de Antoine Genneté avec obligation d'emploi du capital au paiement de partie du prix de la maison par elle acquise suivant le contrat ci-devant énoncé, ainsi qu'il résulte de celui contenant la dite Constitution passée devant Monnot et son collègue, notaires à Paris, le 12 juin 1780, et continuer le service de cette rente à la succession, héritiers ou autres représentants du dit citoyen Genneté aux termes et de la manière portés au dit contrat de constitution en sorte que la vendesse n'en soit inquiétée ni recherchée parce que lors du remboursement du principal la dite citoyenne Puchot des Alleurs, pour plus de sûreté de son acquisition, sera et demeurera subrogée aux droits, privilèges et hypothèques des créanciers de la dite rente à l'exécution de laquelle charge le bien vendu par le présent demeure par privilège.

BOULEVARD DE MONTMORENCY

Procès-verbal d'adjudication du 26 juillet 1856.

(Extrait.)

ART. 5.

*Clôture, construction de grilles,
zone de servitude.*

Quand les adjudicataires sera tenu de clore, à ses frais et à perpétuité, le terrain à lui adjugé sur la route nationale litérale du chemin de fer, par une grille en fer à et le modèle devra être approuvé par l'Administration municipale. Cette clôture devra être terminée dans le délai d'un an du jour de l'adjudication.

Les adjudicataires auront à l'adjudicataire ou

pièce de bois, stupéfiés ses adversaires par sa promptitude, incendier Orléans et Bourges, et pendant que, remontant la rive droite de l'Allier, il marche vers Gergovie, il donne l'ordre à Labiénus, son plus habile lieutenant, d'aller avec quatre légions et la moitié de sa cavalerie punir les Parisiens de l'appui qu'ils avaient les premiers prêté à Vercingétorix.

Labiénus laissa ses bagages à Sens, suivit la rive gauche de l'Yonne et de la Seine, franchit avec ses vingt mille hommes quelques rivières de peu d'importance, le Loing, l'Éssonne, l'Orge, et vers le soir du troisième jour de marche, il fut forcé de s'arrêter et de camper sur les bords des marais que formait alors la Bièvre à sa jonction avec la Seine.

Cependant, au bruit de son approche, les bandes, les *maillans*, « les scélérats », comme César les appelle, les anciens compagnons d'Indutiomare et d'Ambiorix, sortaient des bois et affluaient à Lutèce. Il en vint du Mans, de Chartres, de Roen, d'Evreux; ils furent bientôt près de cinquante mille et élurent pour chef le vieux Camulogène, chargé de gloire et d'années.

Camulogène comprit que le mont Lucotitius était le vrai rempart de Paris du côté de l'est. Au matin, Labiénus vit au delà du marais l'armée gauloise rangée sur la colline. Pendant une longue journée, il chercha à se frayer un passage à l'aide de claies, de fascines, de mantelets. Il dut s'avouer vaincu, et, au milieu de la nuit, dans le plus grand silence, il fit rebrousser chemin à ses troupes. Quand le soleil se leva, Camulogène ne vit plus aucun ennemi dans la plaine d'Ivry et put croire un moment que Lutèce était sauvée.

C'était bien mal connaître l'opiniâtreté romaine.

Labiénus revint rapidement à Melun, passa la Seine sur une cinquantaine de bateaux abandonnés là imprudemment par les habitants, et reprit son chemin vers Paris en descendant la Seine, — sur la rive droite cette fois, — les bateaux qu'il avait saisis le suivant au fil de l'eau. Quelques fuyards de Melun apportèrent ces mauvaises nouvelles à Camulogène, qui, n'ayant plus le temps d'aller défendre le passage de la Marne à Charenton, n'hésita pas à incendier Lutèce, à couper le grand pont et le petit pont, et se tint sur la défensive, campant vers le Luxembourg, sa droite couverte par le mont Lucotitius et les marais.

Cependant Labiénus avait passé la Marne et était venu camper en face des ruines de Lutèce fumante. Le fleuve séparait les deux armées.

Les préoccupations du général romain étaient extrêmes. On racontait que les Eduens avaient fait defection; que César, obligé de lever le siège de Gergovie, errait sans vivres entre l'Allier et la Loire, et que lui-même était menacé sur ses derrières par les Bellovaques, qui venaient au secours des Parisiens.

Plein de perplexité, il ne songea plus qu'à frapper un grand coup qui le dégagât, et à ramener ensuite son armée intacte à Sens.

Il convoqua à la nuit un conseil de guerre, distribua les cinquante bateaux qu'il avait amenés de Melun à autant de chevaliers romains, leur ordonna de descendre la rivière vers 9 heures du soir, de s'avancer dans le plus grand silence jus-

qu'à une distance de quatre milles et de l'y attendre. Il laissa pour garder son camp, — situ vers le Châtelet, — les cinq cohortes les moins propres à combattre, et commanda aux cinq autres de la même légion de remonter la rivière à nuit et faisant beaucoup de fracas. Il envoya des nœuds dans la même direction à grand bruit de rames. Lui-même, peu d'instants après, part en silence avec les trois légions qui lui restent et se rend au lieu où les chevaliers avaient conduit les bateaux, c'est-à-dire au bas d'Anteuil.

Il y arriva vers 2 heures du matin. Prévoyant de ces orages subits, si fréquents au mois de mai, il fait passer la Seine à son infanterie et à sa cavalerie; les éclaireurs gaulois placés sur la rive opposée sont surpris et égorgés.

Malgré toutes les précautions de Labiénus, ses opérations en aval comme en amont, furent connues presque aussitôt dans le camp de Camulogène. Toute la nuit, des nouvelles confuses y arrivèrent: on entendait une rumeur extraordinaire dans le camp romain; une troupe considérable remontait le fleuve; une autre le descendait et cherchait à forcer le passage. Camulogène se persuade qu'une partie des Romains, effrayés de l'approche des Bellovaques, se prépare à la fuite; que les autres vont passer le fleuve en trois endroits. Il divise aussi ses forces en trois corps⁽¹⁾ en laisse une partie à la garde du camp, charge une autre de surveiller les bateaux qui remontaient vers Corbeil; quant à lui, avec le gros de ses troupes, il marche au-devant de Labiénus, dont l'armée s'était déployée dans la plaine de Grenelle.

La pluie avait cessé. La bataille s'engagea au soleil levant dans le vaste espace qui s'étend d'Issy au Luxembourg, de la Seine à Montrouge. Les trompettes retentissent. Les Gaulois répondent par leur cri: *Terriben*, cassez les têtes! À l'aile droite, la septième légion en enfonce dès le premier choc et les met en fuite; à l'aile gauche, quoique la douzième légion eût fait tomber sous ses traits les premiers rangs de Gaulois, ceux qui restent se défendent avec acharnement; pas un ne pense à fuir. Au milieu d'eux Camulogène, qui semble avoir recouvré la vigueur de sa jeunesse, excite leur ardeur; la victoire reste incertaine. Mais les tribuns de la septième légion, n'ayant plus d'ennemis devant eux et apprenant ce qui se passait à l'aile gauche, entraînent leurs soldats victorieux, viennent charger les Gaulois par derrière et en font un grand carnage. En ce moment suprême, pas un Parisien ne faillit, pas un ne quitta son poste; tous furent enveloppés et périrent à leur rang. Camulogène tomba percé de coups au plus fort de la mêlée.

Les Parisiens surent se défendre, mais ils ne savaient pas écrire; aussi n'avons-nous que le seul récit de César, et ce récit suggère bien des doutes.

Un fait reste certain, la mort héroïque de Camulogène; mais les résultats de la prétendue victoire des Romains paraissent avoir été nuls.

⁽¹⁾ Combien de fois, depuis cette époque, nos généraux ont-ils aussi, hélas! commis cette erreur? N. D. L. R.

Parisiens perdirent si peu de monde qu'ils en état, trois mois plus tard, d'envoyer un contingent assez considérable, huit mille hommes, pour le Vercingétorix assiégé dans Alaise. Il se releva promptement de ses ruines, puis les voyons florissante et l'une des sollicités de la Gaule sous Auguste et sous

la chute de Vercingétorix, les Parisiens alliés les Sénonais furent les derniers à mener une lutte désormais désespérée. C'est un fait, Drappès, « un brigand », selon César, sembla jusqu'à cinq mille vaillants, reste de la grande guerre, et, traversant la Gaule de l'est à l'ouest, se jeta avec eux dans la Dordogne, se joignant à eux dans unum. Il fut pris, et, plutôt que de servir l'ennemi du vainqueur, il s'abstint de mourir pendant plusieurs jours et se laissa mourir.

César, maître de la ville, sachant bien que sa clémence était trop connue pour qu'on ne lui attribue un acte de rigueur à la suite de son caractère, fit grâce de la vie à tous ceux qui avaient pris les armes contre lui, mais il fit couper les mains pour attester le châtiement de pareils pervers. Il était facile de voir la statue de Camulogène dominer, au-dessus du pont Mirabeau, le champ de bataille où il était mort en défendant le berceau de Paris, et les nations du monde viendront demain admirer les splendeurs de l'Exposition de 1900.

CHARDON - LAGACHE

Le conseil municipal de Paris a décidé en 1894 la dénomination des habitants d'Auteuil, que la rue du Point-du-Jour comprise entre la rue de la République et la rue de la République. La dénomination nouvelle aura une signification sur les murs mêmes de la maison de fondée par M. Chardon, figurera sur le l'établissement de Sainte-Périne et s'arrêtera à chacune des maisons qui forment, l'une, de la villa Molitor, l'autre, l'angle de la rue de la Réunion.

Il y a peu de personnes qui ne connaissent la maison de retraite Chardon-Lagache, dont la façade sur la rue de la République se profile si heureusement en arrière-plan sur la place de l'église. Peut-être en ces jours qui, tout en se souvenant du fondateur, ont bien connu ou sachent exactement qu'il a joué dans la commune d'Auteuil. La maison dont nous faisons partie est mal connue du caractère de l'homme et de son œuvre; mais n'a-t-il semblé utile et juste, pour l'honneur de notre quartier et pour la mémoire d'un homme de bien, d'accueillir les renseignements bien voulu nous fournir et que nous sommes parvenus à la meilleure source.

Chardon-Lagache naquit, le 6 avril 1807,

dans la maison qui porte actuellement le n° 4 de la rue d'Auteuil (ancienne rue Molière).

« Son père, M. Pierre Chardon, exerça la médecine à Auteuil pendant un demi-siècle, avec tant de désintéressement qu'il ne laissa aucune fortune. On l'avait surnommé le *médecin des pauvres*. Sa digne femme le secondait dans ses inépuisables charités. Leurs deux fils durent se faire leur position eux-mêmes. L'aîné succéda à son père comme docteur à Auteuil et y recueillit les mêmes sympathies.

« M. Chardon-Lagache, le plus jeune, entra de très bonne heure dans le commerce. Après un travail opiniâtre de plus de quarante-cinq ans, il acquit une grande fortune. Il passait la plus grande partie de l'année dans sa belle propriété, sise au n° 16 de la rue d'Auteuil (autrefois 26, rue Molière). Il s'y occupait sans relâche du bien du pays. Ses conseils, sa bourse étaient constamment au service de tous.

« En souvenir de ses parents il créa à Auteuil, en 1865, de concert avec sa femme et son fils, la maison de retraite qui porte son nom, destinée à abriter ceux qui, en dépit d'un long travail, n'ont pu réunir les ressources suffisantes pour vivre chez eux. Elle peut recevoir jusqu'à cent cinquante vieillards. M. Chardon-Lagache lui consacra son zèle et son dévouement jusqu'à sa mort, survenue en quelques heures le 12 juillet 1879, dans sa maison, 16, rue d'Auteuil.

« Ce ne sont pas ses seuls titres à la reconnaissance des habitants d'Auteuil. Président du conseil de fabrique de la paroisse, il contribua puissamment à l'érection de la nouvelle église en secondant Mgr Lamazou de tous ses efforts et de ses nombreuses démarches.

« Membre du Conseil général de l'Assistance publique et de beaucoup d'autres institutions charitables, il apportait à toutes ces œuvres un concours actif, intelligent et dévoué.

« Son fils, M. Alfred Chardon, après la mort de sa mère, continua de s'occuper, avec le même dévouement, de la maison de retraite. La mort l'enleva à l'Affection de tous le 17 novembre 1893. Par sa bonté inaltérable, sa modestie et sa parfaite affabilité, il avait su conquérir l'estime et la reconnaissance générales. »

Il n'y a pas, hélas! que les hommes qui passent. Les choses mêmes qu'ils ont animées, réchauffées de leur vie, souvenirs vivants de leur passage, tendent à disparaître, et l'oubli des générations futures risquerait de monter lentement, si M. Chardon n'avait laissé, heureusement, des œuvres impérissables. Voici qu'après lui c'est le parc qu'il aimait qui va périr, morcelé par le prolongement de la rue de Rémusat et de la rue George-Sand. De grands arbres ont été abattus, notamment sur la belle terrasse en bordure de la rue Théophile-Gautier; le lotissement est préparé, le tracé des prolongements indiqué. Le vieil Auteuil s'en va. Fixons-en quelques derniers traits.

Le vaste parc de M. Chardon-Lagache s'étendait jusqu'à la rue Théophile-Gautier et la rue George-Sand; il prenait naissance derrière la maison située 16, rue d'Auteuil, qui domine le parc. Cette maison, nous l'espérons, sera conservée et gardera au moins comme jardin la partie de pelouse qui

encadre une charmante pièce d'eau. A la pointe de ce petit étang, sur une autre pelouse, près d'une allée sablée, entre trois arbres séculaires dont les troncs, cachés sous le lierre, formaient berceau, était une petite statue d'Orphée. Nous ne parlerons pas du magnifique potager, des serres, dans l'une desquelles on remarquait une cascade, et nous irons tout de suite aux ruines entrevues dans un massif, près de la rue des Perchamps. Ce sont les restes de la vieille église d'Auteuil.

Les pierres provenant de l'église ont été réunies avec soin, placées sans joints les unes sur les autres et disposées en hémicycle; l'ensemble s'abaissait aux deux extrémités. A droite, reposent les anciens fonts baptismaux, desquels s'élance une gerbe de fleurs. A gauche, un banc de l'ancien porche; sur ce banc, un des clochetons des contreforts du chevet. Au centre, on a rétabli en maçonnerie la niche en façade de la vieille église, dans laquelle la Vierge apparaissait aux habitants. Cette Vierge y figurait encore la veille; elle venait d'être enlevée, ainsi qu'Orphée, et transportée rue de Berry, 29, dans la propriété du marquis de Casa-Riera, acquéreur du parc de M. Chardon. Au-dessus, dominant l'ensemble des ruines, une petite croix de fer, provenant de l'ancien caveau de M. Chardon-Lagache père. Sur le tout, le lierre avec les années avait jeté son manteau de verdure.

Ainsi le temps, qui adoucit les regrets sans les effacer, avait poétisé sous un voile naturel les ruines de la vieille église et la dernière pensée que lui donna un de ses bienfaiteurs. Le tableau évoquait, inséparables l'un de l'autre, le souvenir du vieux sanctuaire et celui de son premier fabricant.

Le silence s'est étendu sur eux, et l'on se prend à songer qu'ils auraient dû être réunis dans la mort, que les vieilles pierres de la maison de Dieu eussent été le digne tombeau de son charitable et bienfaisant serviteur. C'est avec un sentiment de respect ému que M. F. de l'Eglise et moi, nous avons salué ces débris muets, et pourtant si parlants, pendant que les feuilles frissonnaient aux premières brises et miroitaient au soleil de mars.

Que deviendront ces ruines, le jour où ce coin de terre sera rendu au niveau ? — On souhaiterait de les voir reprises pierre par pierre et reconstituées, avec les bons soins de notre collègue, M. le cure Depontailier, dans le jardin du presbytère (1). Ou bien notre ancien collègue, M. l'abbé Nourrie, aumônier de la maison Chardon-Lagache, ne pourrait-il pas transporter ces ruines dans le jardin de l'établissement ?

Nous ouvrons les concours entre ces messieurs : la Société, les habitants d'Auteuil pourront les aider. Nous lançons appel à leur emulation, qui ne saura s'employer à un plus digne objet. Qu'elles fussent au presbytère ou à la maison Chardon-Lagache, ces vénérables ruines seraient enfin assurées de la stabilité et de l'immortalité.

F. P.

DÉMEMBREMENT DE LA PAROISSE D'AUTHEUIL

D'après les manuscrits ou imprimés consultés sur ce sujet, il a été déjà relevé qu'Auteuil, Boulogne et Passy ne formaient, autrefois, qu'une seule et même paroisse.

Ce n'est qu'en 1299 que certains écrits, et notamment une lettre du religieux Pierre Barrier seigneur de Porlis (Mémoire sur cette famille), relatent que Philippe IV, dit le Bel, eut l'idée de faire construire une église aux Muns, petit village de cinquante feux, situé dans la forêt de Roum. Mais, la mort survenant, le roi ne put voir son projet exécuté.

Quelques années après, l'abbesse de Montmartre, Jeanne de Repentio, ayant donné cinq arpents de terre nécessaires à la construction de ladite église, la première pierre fut posée en l'année 1319 par Philippe le Long, accompagné de Charles, son frère, et de son cousin Philippe de Valois.

La séparation juridique de la paroisse de Boulogne de celle d'Auteuil fut prononcée après la grand'messe du premier dimanche de juillet 1330, par Hugues de Besançon, alors évêque de Paris.

Puis vint plus tard une tentative de division en faveur de Passy.

Le seigneur Claude Chahu, qui y avait sa demeure, trouvant à juste titre, que les habitants de ce village avaient à souffrir, pour se rendre aux offices religieux, de la distance et de la difficulté des lieux, fit de pressantes démarches auprès de Mgr Hardouin de Beaumont de Péréfixe, archevêque de Paris, membre de l'Académie française, en vue d'obtenir l'autorisation de faire construire et doter une chapelle à Passy, qui serait dépendante de celle d'Auteuil.

La bénédiction de cette fondation eut lieu le 26 mai 1667 par M. Loyseau, aumônier du roi, cure d'Auteuil.

Ci-dessous le dispositif du décret du 26 décembre 1666 :

« Vu et étant apparu, par le rapport de notre Vicaire général (1), que beaucoup des habitants de Passy ne peuvent aller sans beaucoup d'incommodité en leur paroisse et assister à l'office divin, à cause de la distance et de la difficulté des lieux, avons érigé et érigeons par ces présentes une église succursale audit Passy, dépendante et aînée de la paroisse d'Auteuil, et, à cet effet, nous avons permis et permettons d'achever la chapelle commencée de bâtir, et sera ladite église succursale sous l'invocation de Notre-Dame-de-Grâce, de laquelle la principale fête se fera chaque année, le jour de l'Assommoir de la Vierge, à la charge que le vicaire qui desservira ladite église de Passy sera nommé par le cure d'Auteuil, destituable à volonté.

« Lequel vicaire résidera actuellement et personnellement audit lieu de Passy, sera par nous spécialement appointé pour faire les fonctions de curé en ladite église, savoir : pour y baptiser.

et administrer les sacrements de pénitence et d'eucharistie et d'extrême-onction. Que pour ce, il sera construit des fonts baptismaux à l'église et un tabernacle posé sur l'autel pour faire reposer le saint Sacrement, et un re béni pour y inhumer les corps des défunts ; que ledit sieur Chahu et les habitants de Passy seront tenus de fournir à ladite église toutes choses quelconques nécessaires à la célébration du divin service et administration des sacrements pour cette fois seulement. Que le curé aura pour sa rétribution cent cinquante livres données par les sieur et dame Chahu d'une part et cent cinquante d'autre part données par les habitants de Passy : faisant en tout la somme de trois cents livres par an, pour l'entretien du curé, comme il est porté et spécifié dans lesdits contrats et qu'il sera pourvu de logement pour lesdits habitants avec les meubles nécessaires à un ecclésiastique, moyennant quoi il sera tenu de dire quatre messes par semaine, y compris les fêtes et dimanches, pour les habitants de Passy ; et pour les trois jours restant de la semaine, il célébrera à sa dévotion ou bon lui semblera ; mais qu'il dira la messe les fêtes et dimanches, à l'heure du diocèse, c'est-à-dire à huit heures en été et à neuf heures en

hiver, il percevra ses assistances des services, mariages et autres fonctions, suivant l'usage du diocèse et sera comptable audit curé des mariages, baptêmes, services d'enterrement, oblations, cire, pains bénits, ouvertures des messes, suivant l'usage d'Authueil, et sera tenu de donner avis audit curé des baptêmes, mariages, etc., qui se feront à ladite église de Passy, excepté en cas de nécessité ; comme le tenir l'école pour les garçons audit lieu pour faire les catéchismes suivant les ordonnances de notre diocèse. A la charge aussi que les habitants dudit lieu seraient obligés de faire leurs prières et communions pascales en la paroisse d'Authueil et qu'il ne se fera le jour des messes ni eau bénite ni pain bénit, et que l'on n'aura point de messe paroissiale ni de vêpres, s'y fera point de prédication audit jour, seulement se dira une messe basse le matin à la grand-messe dudit Authueil pour les indigents et les vieillards et un salut au soir, que les curiales néanmoins se pourront faire suivant l'usage des cas : que l'on ne dira pas de grand-messe dans l'église de Passy le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, patronne principale d'Authueil, ni le jour de la fête de la Dédicace de l'église, mais seulement une messe basse — en considération des bienfaits et fondations du seigneur de Chahu, le vicaire de l'église de Passy, dira, à la fin de chaque messe, un *Salve Regina*, pour lesdits sieur et dame Chahu, et un *Te igitur*, à perpétuité, pour le repos de leurs âmes. Et en reconnaissance de leur pitié et bienveillance nous leur avons permis de faire poser une plaque dans ladite église contenant la fondation faite par eux au profit de ladite paroisse pour servir de souvenir à la future mémoire. »

La dame Christine de Heurles, veuve de Claude

Chahu, n'avait pas entière satisfaction : elle voulait l'érection de Passy en paroisse complètement distincte de celle d'Authueil, et, pour arriver à ce résultat, elle eut à lutter, respectueusement, contre le chapitre et le curé, qui voyait, par ce fait, diminuer les ressources de sa paroisse. A la suite d'une transaction passée devant Grégoire, notaire à Paris, le 13 avril 1672, et par laquelle elle dédommageait la cure d'Authueil, la dame Chahu obtint enfin la séparation tant désirée, qui fut prononcée par Mgr François de Harlay, seigneur de Champvalon, archevêque de Paris, le 18 mai 1672 :

« Nous avons érigé en paroisse régulière l'église succursale de Passy. »

HENRI DE FORGES DE MONTAGNAC.

MICHELET CHEZ BÉRANGER A PASSY

Michelet a rendu deux fois visite à Béranger alors qu'il demeurait à Passy : une première fois le 28 juillet 1843, pour lui apporter lui-même le volume qui avait pour titre *les Jésuites*, et où se trouvaient réunies les leçons qu'il avait faites avec Quinet au Collège de France ; la seconde fois, le 24 décembre de la même année, pour lui porter son volume de *l'histoire de France sur Louis XI*, et pour lui présenter son fils Charles et son gendre Alfred Dumesnil (1). Nous savons par le livre d'Eugène Noël sur *Michelet et ses enfants* qu'à sa première visite, il avait été un peu inquiet des dispositions de Béranger à son égard, tant il le sentait différent de lui-même. Mais l'accueil avait été parfait, et Michelet, qui n'avait jamais vu Béranger jusqu'alors, fut ravi de sa conversation, et le trouva *digne* — ce sont ses propres paroles — *de son immense popularité*.

La seconde visite ne pouvait être que très agréable. Nous en trouvons la relation complète dans le livre dont je viens de parler. Elle est du gendre même de Michelet, Dumesnil, qui le soir, en rentrant, en consigna tous les détails, reproduits par Eugène Noël. Le livre est rare et peu lu aujourd'hui. Je ne puis donc mieux faire que de le citer. Je ne connais pas sur Béranger à Passy de pages plus vivantes ni plus dignes d'intérêt.

..

« Le 25 décembre 1843, nous allons, M. Michelet, Charles et moi, à onze heures, en petite citadine, chez Béranger. Nous quittons la voiture Barrière-Bleue (2), à Passy. Béranger demeure rue Vineuse. Mon émotion est grande dans cette rue avant de savoir où est la maison, et, dans la maison, plus encore, avant d'entrer chez lui. Une vieille demoiselle, les cheveux pomponnés comme sous la Restauration, nous ouvre, et nous montons

(1) Béranger avait 63 ans : Michelet, 45 ans.

(2) Nous n'avons pas encore réussi à identifier cette barrière, dont le nom ici rapporté ne figure sur aucun plan et doit être une de ces désignations populaires dont les géographes ne font point toujours état. (N. d. L. R.)

jusqu'à la mansarde, conduits par une jeune fille. D'une fenêtre de l'escalier, j'aperçois un petit jardin que Béranger cultive lui-même, avec une allée au fond.

« Béranger était quelque part d'où il sort pour nous faire entrer. Cette introduction rapide et vulgaire me mit de suite dans la vraie situation, surtout quand je vis, sans tarder, sa figure paraître brusquement derrière la porte. Nous entrâmes dans une petite chambre mansardée, où était son lit, tendue partout en raies bleues et blanches et tapissée d'une moquette : deux fauteuils longs, des livres entassés sur un petit secrétaire en noyer, une table à écrire, quelques médailles et dessins.

Béranger en 1833

par Charlet

M. Michelet lui offrit son livre de *Louis XI* et me presenta Béranger, tout en rallumant son feu, lui dit : Il est bien jeune.

M. Michelet ajouta : C'est un sage.

Et comme, à propos du feu que Béranger soufflait toujours, M. Michelet disait que le matin à six heures, je fais faire mon feu :

— Eh bien ! moi qui n'ai pas de domestique, je le fais moi-même.

Béranger nous dit qu'il nous recevait dans sa chambre, qu'il avait en toujours besoin d'avoir un chez lui ; qu'il vivait avec une amie âgée de soixante-quatre ans, que lui en avait soixante-trois ; qu'il était sans infirmité, bien qu'il eût été très gravement malade pendant trois mois, l'été dernier, qui était peu rassurant pour deux vieillards de vos siècles et de ne pouvoir être entendus de personne ; que leur arrivait quelque chose la nuit, qu'ils mangeaient en vase, la première, en poisson, et sa propre chair, forme d'un vieux militaire. Puis, la conversation s'étant arrêtée, il demanda si c'était M. Michelet.

— En Espagne.

— Il voyage toujours.

Béranger lui reproche de mêler à sa prose un peu trop de poésie, d'être un peu vague, sur le livre des *Jésuites*.

— Vous avez rendu un grand service, dit-il à M. Michelet, autant que peut le faire un homme aujourd'hui... de mon temps, c'était beaucoup plus aisé de saisir le public : il y avait deux camps, on avait tout le camp pour lequel on écrivait ; aujourd'hui on a tout le monde et l'on n'a personne entièrement.

Béranger, là-dessus, citait l'exemple de Lamartine, qui « dit éloquemment ce que tout le monde sent ».

— Eh bien, reprenait-il, Lamartine a peu de gens à lui ; on a affaire à un public électrique.

De là, une plaisanterie sur Cousin, auquel il dit un jour qu'il a basé sa philosophie sur rien.

Puis, il en vint à *Louis XI*. Il critique M. de Barante, qu'il a entendu lui-même attacher très peu d'importance à son livre.

Il est familier avec Commynes et très au courant de l'histoire de France.

— *Quentin Durward* fut le premier roman de Walter Scott qui me fit soupçonner la science historique. Mais combien il savait peu !

Il ne lui pardonne pas d'avoir fait venir Louis XI de Plessis-les-Tours à Péronne. « C'est parce qu'il avait été à Péronne, ajoutait judicieusement Béranger, qu'il s'enferma à Plessis-les-Tours. Le vieux renard ne s'est mis au terrier qu'après avoir perdu sa queue. »

Puis, on parla d'histoire en général. Béranger critiqua vivement Augustin Thierry d'avoir transformé en opprimés les Saxons, qui étaient des Normands et des oppresseurs.

— C'est faux, c'est faux, c'est faux ! répétait-il, et je l'ai dit à Thierry, quand il corrigait ses épreuves. Suivre ainsi ces influences de races dans la fusion des générations, c'est comme si un homme, du pont de la Concorde, s'amusa à distinguer les eaux de la Marne des eaux de la Seine.

De même pour ses Communes, je lui ai dit que nous ne procédions pas de là, et que c'était un grand bien, car nous n'aurions pas notre centralisation... Ces recherches sont comme celles des vieilles armures, quand on a la poudre à canon...

En parlant de notre mauvais gouvernement, il voit, dit-il, avec peine, la désorganisation de l'administration... « Mais après tout, nous sommes un peuple qui pouvons vivre sans loi. C'est la Providence qui nous gouverne. Nous sommes des grands seigneurs qui faisons administrer nos affaires par des intendants, et les chassons quand ils déplaisent. La France est le pays de l'inspiration. »

Béranger a été très sensible au bon accueil que lui a fait l'autre jour M. Michelet père (il s'agit du père de l'historien), et promet de revenir voir M. Michelet. « Pourvu, dit-il, que je sois à six heures chez moi. »

Il a les yeux, le front et le haut du nez minutement sculptés. Il est très bien conservé, guère au-dessous de cinquante ans. En causant, il trouve que M. Michelet s'en va à l'école.

cet intérieur est triste. Cependant tout relatif, et il est bien mieux sur cette montagne dans Paris.

, en sortant, à M. Michelet: « C'est bien de Noël (c'est Eugène Noël), ce qui me l'est le parfait bon sens. Mais il dit sou-
Ou allons-nous! » Au milieu de la con-
il dit à Charles et à moi avec bonho-

Jeunes gens, approchez donc du feu ! ne pas trop sur le feu de la jeunesse ! »

● ● ●

raconta le récit même de la visite que j'ai eu l'honneur de vous faire connaître. La suite de la soirée fut aux paroles échangées sur le poète et les visiteurs, qui rentrèrent à pied par la rue de la Concorde.

voit que Michelet avait pour Béranger une admiration ; mais le causeur lui paraissait supérieur au poète. Ajoutons que le jour de cette visite, Alfred Dumesnil fit relire à son père trois chansons de Béranger : *les deux historiques, le Juif-Errant et la rousse*.

... dit M. Michelet.

E. M.

DISCOURS PRONONCÉS LE 27 OCTOBRE 1901 A
L'ÉRECTION DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE DÉ-
POSÉE PAR LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE
SAINT-DENIS, PAR SON ANCIEN PRÉSIDENT, EUGÈNE MANUEL.

DISCOURS DE M. ADRIEN DUPUY

*recteur général de l'Instruction publique,
du Ministre de l'Instruction publique et des
Beaux-Arts.*

DAME (1),

SSIEURS les membres de la Société historique,
SDAMES, MESSIEURS,

est pas sans intention que le Ministre de l'Instruction publique a délégué un universitaire pour représenter à cette cérémonie. Il a voulu ainsi attester que l'Université considère son droit et plus encore un devoir de faire sa voix partout où l'on célèbre une médaille lui est et lui restera chère. Aussi ma parole sera-t-elle, Messieurs de la Société, pour vous remercier, au nom de l'Université, de son chef, du tribut de regrets et de stime que vous offrez aujourd'hui à votre Président. Nous éprouvons une légitime satisfaction à le voir honoré de votre suffrage et son rang parmi les illustrations dont vous avez l'honneur de faire revivre ou de prolonger le souvenir.

is neuf ans que vous poursuivez vos re-
s, combien de noms n'avez-vous pas remis
ère et comme en circulation ! Grâce à vos

ne Manuel assistait à la cérémonie.

travaux, on ne fait plus un pas sur le territoire qui constitue votre domaine sans être arrêté par quelque précieuse vestige du passé. Vous avez inscrit sur votre livre d'or la peinture avec Gérard, la sculpture avec Carpeaux, la musique avec Rameau, Piccini, Spontini, Rossini et Gounod, les œuvres de bienfaisance avec les Delessert, l'histoire avec Commines et Henri Martin, l'économie politique avec Turgot et J.-B. Say, la linguistique avec Raynouard et Fauriel. Il ne tient qu'à vous d'y inscrire l'éloquence sacrée, puisque Bossuet et Bourdaloue ont prêché plus d'une fois dans l'humble chapelle où vinrent tour à tour prier et pleurer deux reines détronées, Henriette de France et Marie de Modène. Vous pouvez au nom de Franklin joindre celui de Bailly et entourer du même respect ces deux serviteurs de la science et de la liberté. La philosophie vous appartient aussi avec cette vaillante Société d'Auteuil qui maintient les droits de la pensée en face d'un pouvoir défiant et jaloux. Enfin, et c'est votre plus belle richesse, vous avez la poésie. Si Auteuil reste fidèle au souvenir classique de Boileau et de Molière, Passy s'honore d'avoir abrité la vieillesse de Lamartine et de Hugo. C'est, je ne dirai pas à côté de ces grands poètes, mais à leur suite, pas trop loin d'eux et comme dans leur ombre protectrice, que vous assignez sa place à Manuel. L'honneur est mérité et vous n'avez pas à craindre d'avoir trop accordé à l'affection et à la reconnaissance le jour où, sur la proposition de votre dévoué secrétaire général, vous avez voté l'érection du modeste mais durable monument que nous inaugurons aujourd'hui.

Poète d'inspiration, poète de race, Manuel n'était pas seulement un beau talent : c'était une conscience. Envisageons-le d'abord sous cet aspect. L'étude de sa nature morale nous fera mieux comprendre sa carrière et son œuvre.

Il nous a dit lui-même comment il s'était formé :

Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour
 Les Romains et les Grecs et mon vieux peuple ^{[vivre,}
 Rome m'apprit le droit dont son code est le livre, ^{[hébreu,}
 Athènes la beauté, Jérusalem son Dieu.

Certes, je ne contesterai pas qu'il ait subi cette triple influence ni qu'il en ait profité. Mais j'aime encore mieux me le représenter comme un de ces stoiciens attendris dont Marc-Aurèle reste, à travers les âges, le chef et le modèle et dont l'âme élargie s'aide du sentiment autant que de la volonté pour répondre sans hésitation, sans arrière-pensée, à tous les appels du devoir.

Son extérieur disait mal ce qu'il était. A le voir frêle de corps et presque débile, volontiers replié sur lui-même dans une attitude mélancolique, réservé dans son abord jusqu'à la froideur, on était excusable de ne pas deviner de suite son énergie persévérante, sa chaleur de cœur, son besoin de dévouement. Mais il suffisait d'un peu d'attention pour lire la bonté avec l'intelligence sur ce visage aux traits fins, au regard limpide, à l'expression séduisante sitôt qu'il s'éclairait d'un sourire. Un moment de conversation vous révélait l'homme de conviction, l'homme d'action, plus

INDEX ALPHABÉTIQUE

RUES, BOULEVARDS, AVENUES, MONUMENTS ET PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS
EXISTANTS DANS LE XVI^e ARRONDISSEMENT DE PARIS EN 1902

— Les noms inscrits entre parenthèses indiquent, pour chaque voie, ceux qu'elle a portés antérieurement.

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
A			
<i>Alphonse-Yvon</i> (rue de la Tour)	12 ^m	140 ^m	66, 388.
<i>Aguesseau</i> (voir place d'Auteuil)	»	»	»
<i>Aimée</i>	5	65	116.
<i>Alboni</i>	15	203	36, 80, 165.
de l' <i>Alma</i> (VIII ^e arrondissement)	»	»	129.
de l'avenue de l' <i>Alma</i> , à Auteuil (voir Chanez)	»	»	»
l' <i>Alma</i>	»	60	129, 130.
l' <i>Alma</i>	20	153	127, 128.
l' <i>Amiral-Courbet</i>	12	90	164.
<i>Andréine</i> (supprimée par l'avenue du de-Boulogne)	»	»	101, 121.
l' <i>Annonciation</i> (rue du Moulin, des des, de la Paroisse, de la Raison, de se)	8	315	34, 45, 315.
<i>Antoine-Roucher</i> (rue François-Millet)	10	125	222.
de la rue <i>Appert</i> (voir rue du Général- Gort)	»	»	»
<i>Triomphe</i> (voir place de l'Etoile)	»	»	»
de la rue des <i>Arches</i> (voir rue Wilhem)	»	»	»
de la place d' <i>Armes</i> (voir place de Passy)	»	»	»
de la rue des <i>Artistes</i> (voir rue Gavarni)	»	»	»
de la rue des <i>Arts</i> (voir rue Géricault)	»	»	»
de l' <i>Assomption</i>	»	»	181, 201, 202.
de l' <i>Assomption</i> (chemin, puis rue des Bereaux)	10	862	26, 53, 201, 202, 314, 316.
<i>Auguste-Maquet</i> (nouvelle rue)	»	50	224.
<i>Auguste-Vacquerie</i> (rue des Bassins)	12	268	109.
de la rue d' <i>Auteuil</i>	»	»	202, 203, 386.
d' <i>Auteuil</i>	»	»	176, 177, 238 à 242, 462,
des mairies d' <i>Auteuil</i>	»	»	176, 186, 187.
<i>A reporter</i>		2.331 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		2.331 ^m	
Marché d'Auteuil	»	»	218.
Fondation et démembrement de la paroisse d'Auteuil	»	»	6, 496.
Place d'Auteuil (place d'Aguesseau).	»	»	174 à 176, 461.
Pont-viaduc d'Auteuil, ou du Point-du-Jour	30 ^m	190	217, 369, 385.
Quai d'Auteuil, autrefois chemin de halage	13, 15 et 20	1.635	198, 199.
Rue d'Auteuil (partie de la Grande-Rue, de la rue Molière, de la route départementale n° 30)	12	732	168 à 174, 387, 443, 4 461.
B			
Ancienne rue du <i>Bac</i> (voir rue Van-Loo).	»	»	»
Ancienne rue du <i>Banquet</i> (voir rue Galilée).	»	»	»
Ancienne congrégation des <i>Barnabites</i>	»	»	15.
Rue de <i>Bassano</i> (ruelle des Jardins); la lon- gueur indiquée ci-contre est celle comprise dans le XVI ^e arrondissement	13	290	151.
Ancienne rue <i>Basse</i> (voir rue Raynouard)	»	»	»
Ancienne rue <i>Basse-Saint-Pierre</i> (voir rue de la Manutention).	»	»	»
Ancien rond-point des <i>Bassins</i> (voir place Victor-Hugo)	»	»	»
Ancienne rue des <i>Bassins</i> (voir rue Auguste- Vacquerie et rue Copernic)	»	»	417.
Rue <i>Bastien-Lepage</i> (villa Michel-Ange).	12	52	222.
Ancienne rue des <i>Batailles</i> (voir avenue d'Iéna).	»	»	13, 32, 139, 314.
Rue des <i>Bauches</i> (sentier des Bauches)	8	200	127.
Boulevard <i>Beauséjour</i>	12	650	117 à 119.
Villa <i>Beauséjour</i>	»	»	119, 387.
Rue <i>Beethoven</i> (rue de la Montagne, partie de la route départementale n° 2).	15	117	7, 14, 36, 37, 341 à 3 418.
Ancienne rue du <i>Bel-Air</i> (voir rue Lauriston).	»	»	»
Cité des <i>Belles-Feuilles</i>	4	640	113.
Rue des <i>Belles-Feuilles</i> (rue des Biches, entre les avenues Victor-Hugo et Bugeaud)	10	47	98, 99.
Ancienne rue de <i>Bellevue</i> (voir rue Chalgrin et rue de Traktir).	»	»	»
Rue <i>Bellini</i> (rue de la Planchette)	7	172	86.
Rue de <i>Belloy</i>	12	272	152.
Ancienne rue <i>Benoit</i> (voir rue de Musset).	»	»	»
Rue <i>Benjamin-Godard</i> (chemin, puis rue de la Galiote).	30	40	156, 206.
Rue <i>Bénouville</i> (rue Chabrol)	10	98	127.
Hameau <i>Béranger</i>	»	»	182.
Ancienne place <i>Béranger</i> (voir place de Passy).	»	»	»
Rue <i>Bertioz</i>	10	110	161.
Rue <i>Berton</i> (rue de Seine, pour la partie aboutissant au quai de Passy). (et rue du Roc pour la partie aboutissant à la rue Raynouard et presque parallèle à cette rue)	8 6	415 »	50, 51. »
Ancienne rue des <i>Biches</i> (voir rue des Belles- Feuilles)	»	»	»
Rue de <i>Billancourt</i> (chemin du Point-du-Jour à Billancourt).	10	330	191.
Ancienne place de <i>Bitche</i> (voir place des Etats- Unis)	»	»	»
<i>A reporter</i>		8.321 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		8.321 ^m	
et (ruelle des Tourniquets et rue des hisseuses pour la partie qui est com- entre l'avenue Marceau et la rue de lot), dont la largeur est de	10 ^m		
la rue de Chaillot et l'avenue d'Iéna, geur est de	12	300	81, 82, 139.
e rue <i>Blanche</i> (voir rue Greuze). . .	»	»	»
e rue des <i>Blanchisseuses</i> (voir rue).	»	»	81.
<i>anthon</i> (villas Saint-Allais, Bamboul, ans).	12	214	187.
<i>Boileau</i> (ensemble de voies privées, chacune figure à l'index).	»	»	183.
<i>Boileau</i> (impasse des Pauvres). . .	5 ^m ,50	186	187.
<i>Boileau</i>	»	»	185.
<i>Boileau</i> (chemin, puis rue des Garen-	8	975	121, 183 à 187, 445, 473, 476.
s <i>Bonshommes</i> (voir quai Debilly). .	»	»	»
couvent des <i>Bonshommes</i>	»	»	7, 14, 45, 258.
e rue des <i>Bornes</i> (voir rue des Sa- et rue Cortambert).	»	»	»
<i>Boulogne</i>	»	»	5, 117 à 120, 227, 410 et s.
du <i>Bois-de-Boulogne</i> (avenue de l'Im- rice, avenue Uhrich); la largeur est de ètres sur 90 mètres à partir de la de l'Etoile	120	1.300	120 à 122, 413, 416.
on de la paroisse de <i>Boulogne-sur-</i> i, en 1319	»	»	6, 496.
<i>Bois-de-Boulogne</i>	10	60	164.
du <i>Bois-de-Boulogne</i>	8	100	164.
<i>is-le-Vent</i> (rue de la Paroisse et, pour artie, rue des Vignes).	8	270	48.
e rue neuve <i>Bois-le-Vent</i> (voir rue alma).	»	»	»
<i>Boissière</i> (rue de la Croix-Boissière pour tie comprise entre la place d'Iéna et rue Kléber).	16		
le surplus de la rue Boissière, la lar- est de.	12	750	73, 74, 88.
couvent des <i>Bonshommes</i> (Minimes)	»	»	7, 13, 14, 65, 258, 263, 278, 418, 419.
quai des <i>Bonshommes</i> (voir quai y).	»	»	»
e rue <i>Bonvin</i> (voir rue François- n).	»	»	»
<i>sio</i> (villa Caprice).	12	85	223.
e rue des <i>Bouchers</i> (voir rue Chal-	»	»	»
<i>Boudon</i>	9	125	207.
<i>Boufflers</i> (villa Montmorency). . .	»	172	205.
des <i>Boufflers</i>	»	»	168, 193, 218, 446, 480 à 489.
e rue de <i>Bouillé</i> (voir rue Duban). .	»	»	»
e avenue de <i>Boulainvilliers</i> (voir rue ulainvilliers).	»	»	»
hâteau de <i>Boulainvilliers</i> (voir château urial de Passy).	»	»	16 à 19, 37, 101, 102, 109, 115, 284 à 287.
<i>Boulainvilliers</i>	8	250	103, 104.
<i>A reporter</i>		13.108 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		13.408 ^m	
Rue de <i>Boulainvilliers</i> (avenue de Boulainvilliers entre le quai et le rond-point ; partie de la route départementale n° 10).	12 ^m	820	16, 19, 39, 48, 101 à 103 409, 413, 494.
Ancienne rue de <i>Boulainvilliers</i> (voir rue <i>Nicolo</i>)	»	»	»
Rue du <i>Bouquet-de-Longchamp</i>	10	148	86.
Rue de <i>Brignole</i>	12	60	159.
Avenue <i>Bugeaud</i>	15	542	88, 95, 96.
Rue <i>Bugeaud</i>	12	88	164.
C			
Ancien chemin du <i>Calvaire</i> (voir rue du <i>Ranelagh</i>)	»	»	»
Ancienne villa <i>Caprice</i> (voir rue <i>Bosio</i>)	»	»	»
Impasse des <i>Carrières</i>	4	32	32.
Ancienne rue des <i>Carrières</i> (voir rue <i>Nicolo</i> et rue <i>Vital</i>).	»	»	81.
Ancienne rue <i>Chabrol</i> (voir rue <i>Bénouville</i>)	»	»	»
Ancien boulevard de <i>Chaillot</i> (voir avenue d' <i>Iéna</i>)	»	»	»
Ancien quai de <i>Chaillot</i> (voir quai <i>Debilly</i>)	»	»	51.
Rue de <i>Chaillot</i>	de 10 à 12	490	29 à 32, 315, 418, 430.
Ancien village de <i>Chaillot</i>	»	»	6, 11, 26, 27, 233, 2 ^e
Ancienne impasse de la <i>Chaise</i> (voir impasse <i>Mozart</i>)	»	»	»
Avenue des <i>Chalets</i>	6	100	165.
Rue <i>Chalgrin</i> (rue de <i>Bellevue</i> , rue des <i>Bouchers</i>).	8	273	86, 87.
Rue <i>Chamfort</i> (sente de la <i>Petite-Fontaine</i>)	12	27	220 à 222.
Avenue des <i>Champs-Élysées</i>	»	»	74, 75.
Rue <i>Chanez</i> (avenue de l' <i>Alma</i>)	12	280	206, 387.
Rue <i>Chapu</i> (rue <i>Maxime</i>).	10	68	224.
Rue <i>Chardin</i>	12	110	158.
Maison de retraite <i>Chardon-Lagache</i>	»	»	216, 316.
Rue <i>Chardon-Lagache</i> (sente des <i>Tas-de-Cail-loux</i> , rue de la <i>Municipalité</i> , rue du <i>Point-du-Jour</i>)	20	950	80, 189, 211, 214 à 476, 477, 495.
Ancienne avenue <i>Charles-X</i> (voir avenue <i>Victor-Hugo</i>).	»	»	»
Ancien rond-point <i>Charles-X</i> (voir place <i>Victor-Hugo</i>).	»	»	»
Ancienne rue du <i>Château-des-Fleurs</i> (voir rue de <i>Bassano</i>).	»	»	»
<i>Chaussée de la Muette</i>	14 ^m ,50	340	61, 315.
<i>Chaussée</i> du pont de <i>Grenelle</i> (voir <i>Grenelle</i>)	»	»	»
<i>Chemins de fer et stations de la Compagnie de l'Ouest</i>	»	»	27, 51, 58, 61, 62, 112, 117 à 119, 126, 132, 145, 146, 162, 166, 204, 205, 217, 226, 228, 419.
Ancienne rue du <i>Chemin-de-la-Croix</i> (voir rue <i>Eugène-Delacroix</i>).	»	»	»
Ancienne rue du <i>Chemin-de-Versailles</i> (voir rue <i>Galilée</i>)	»	»	»
Ancien chemin de la <i>Chenille</i> (voir rue du <i>Ranelagh</i>)	»	»	»
<i>A reporter</i>		17.436 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		20,259 ^m	
Ancienne rue Debelleye (voir rue Leroux) .	»	»	»
Passerelle Debilly	»	120	52, 53.
Quai Debilly (quai des Bonshommes, grande route n° 10 de Paris à Bordeaux, quai de la Savonnerie, quai de Chaillot).	27 ^m	1,230	51 à 53, 371, 419, 431.
Rue Debrousse	12	84	155.
Rue Decamps (rue de la Croix).	10	560	67 à 79, 315.
Rue Delaroche (rue Saint-Georges)	10	42	124, 125.
Boulevard Delessert (a remplacé la rue Benja- min-Delessert et une partie de la rue Beethoven).	30	250	7, 114, 157, 158, 315, 349, 350.
Ancienne rue de la Demi-Lune (voir rue Gudin)	»	»	»
Musée Dennerly	»	»	121.
Rue Désaugiers	6	31	194, 195, 478.
Rue Desbordes-Valmore (rue Notre-Dame) .	10	290	115, 124, 125.
Passage Dietz-Monnin	5	100	223.
Rue du Docteur-Blanche (sente, puis rue des Fontis)	12	530	220, 221.
Rue du Dôme	9 ^m ,85	105	96.
Convent des Dominicaines d'Auteuil (Hôtel Chaisnel-Preslin).	»	»	219.
Rue Donizetti (rue de Montmorency). . . .	15	95	205, 206, 218.
Rue Dosne	8 ^m ,85	134	101.
Rue Dubau (rue du Marché, puis rue de Bouille)	10	153	115, 316.
Rue Dufrénoy (rue du Puits-Artésien) . . .	12	300	126, 127.
Rue Dumont-d'Urville (remplace le chemin de ronde de l'Etoile et une partie de l'ancien boulevard de Passy).	12	368	143, 145, 325.
Villa Dupont (cité Dupont).	4	190	122.
Rue Duret (rue de la Pompe).	12	310	57.
E			
Eaux minérales d'Auteuil.	»	»	195.
Eaux minérales de Passy (voir Passy). . . .	»	»	»
Passage des Eaux (ruelle des Eaux, puis pas- sage des Anciennes-Eaux).	2	210	50, 315, 364 à 366.
Ecoles chrétiennes (voir Frères).	»	»	»
Ecole Jean-Baptiste-Say (voir Say)	»	»	»
Ecole normale d'Auteuil	»	»	172, 187, 188, 214.
Ecole normale israélite orientale	»	»	170, 460.
Rue Edmond-About	12	80	163.
Eglises du XVI ^e arrondissement (voir Notre- Dame d'Auteuil, Notre-Dame-de-Grâce de Passy, Saint-Honoré-d'Eylau et Saint-Pierre de Chaillot)	»	»	»
Ancienne rue de l'Eglise (voir rue de l'Annon- ciation)	»	»	15.
Ancienne rue de l'Egout (voir rue Teniers) .	»	»	»
Boulevard Emile-Augier	7 ^m ,85	640	123, 163.
Passage Emile-Meyer	5	100	223.
Ancienne avenue de l'Empereur (voir avenues du Trocadéro et Henri-Martin)	»	»	»
Rue C. Erasmier	12	970	168, 211, 387.
Avenue de l'Ermitage	7	140	247.
Place des Euxes-Cuis (rue de Juigné, place d'Armes, place de Biche)	55	60	30, 152.
<i>A reporter</i>		27,351 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		27.351 ^m	
<i>Etoile</i> (Etoile de Chaillot, puis rond- Neuilly).	rayon de 120 ^m ,43	»	74 à 78, 122, 330, 405, 407, 413.
<i>ne-Delacroix</i> (rue du Chemin-de-la-)	8 ^m	160	67 à 69.
<i>ne-Labiche</i>	12	115	163.
<i>nie</i> (voir villa du Redan).	»	»	»
<i>Exelmans</i> (entre la rue d'Auteuil et de Versailles).	42	1.205	80, 187, 217, 218.
surplus du boulevard	60	42	224.
<i>xelmans</i>	10	»	»
<i>villa Exelmans</i> (voir rue Blan-)	»	»	»
<i>Eylau</i> (avenue du Prince-Impérial), 98 mètres de distance de la place adéro.	36	300	158.
surplus de l'avenue.	16	»	158.
<i>avenue d'Eylau</i> (voir avenue Victor-)	8	65	90.
F			
<i>Faisanderie</i> (rue de l'Ancienne-Fai- sanderie).	12	795	111, 112.
<i>tin-Hélie</i> (rue Sainte-Claire).	10	121	124, 125.
<i>en-David</i> (chemin et rue des Pâtures, et rue de la Prairie, ensuite rue l, puis rue Hérold).	8 3 ^m ,75	450 22	199, 200. 57.
<i>rue du Fief-Saint-Pol</i> (voir rue Da-)	»	»	55.
<i>Flandrin</i> (boulevard latéral au de fer d'Auteuil).	12	820	126.
<i>ulevard Flandrin prolongé</i> (voir d'Emile-Augier).	»	»	123.
<i>de la Muette</i>	»	»	136, 163, 389, 412.
<i>rue de la Fontaine</i> , à Auteuil (voir Fontaine).	»	»	»
<i>rue de la Fontaine</i> , à Passy (voir ain).	»	»	»
<i>sente de la Fontaine</i> (voir rue)	»	»	»
<i>ue des Fontis</i> (voir rue du Docteur-)	»	»	221.
<i>ue des Fortes-Terres</i> (voir rue Da-)	»	»	»
<i>ons de Paris</i>	»	»	112, 113, 203, 229, 230.
<i>ente du Four</i> (voir rue Raffet).	»	»	»
<i>tull</i>	12	65	155, 156.
<i>isque-Sarcey</i> (voie nouvelle).	»	»	166.
<i>ois-Bonvin</i> (voir rue François-Millet)	»	»	»
<i>ois-Gérard</i> (rue des Planchettes), rue Chardon-Lagache et la rue l.	12	280	200, 201.
surplus de la rue.	8	92	223, 224.
<i>ois-Millet</i> (rue Richard-Wallace, François-Bonvin).	12	»	»
<i>ue François-Millet</i> (voir rue An- ucher).	»	»	»
<i>A reportdr</i>		31.883 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		34.883 ^m	
Ancienne rue des <i>Francs-Bourgeois</i> (voir rue Raynouard)	»	»	37.
Rue <i>Franklin</i> (rue Neuve-des-Minimes) . . .	11 ^m ,70	240	35, 43, 44.
Rue de <i>Franqueville</i>	12	110	163.
Pensionnat des <i>Frères</i> des écoles chrétiennes à Passy (ancien hôtel de Valentinois)	»	»	42, 109.
Rue <i>Fresnel</i>	12	295	157.
Rue de <i>Freycinet</i> (passage de la Pompe-à-feu entre l'avenue du Trocadéro et la rue Pierre-Charron, impasse des Réservoirs entre la rue Pierre-Charron et l'avenue d'Iéna) . .	»	320	150, 151, 315.
Avenue de la <i>Frillière</i>	5	110	223.
G			
Place <i>Galilée</i> (voir place des États-Unis) . .	»	»	»
Rue <i>Galilée</i> (rue du Chemin-de-Versailles, rue du Banquet), dans le XVI ^e arrondissement.	13	680	104, 105.
Ancienne rue de la <i>Galiote</i> (voir rue Benjamin-Godard)	»	»	»
Musée <i>Galliera</i>	»	»	159 à 161.
Rue <i>Galliera</i>	12	136	159.
Ancienne rue des <i>Garennes</i> (voir rue Boileau).	»	»	183.
Rue <i>Gaston-de-Saint-Paul</i>	12	104	54.
Rue <i>Gavarni</i> (rue des Artistes).	9	100	31, 407.
Rue du <i>Général-Appert</i> (rue Appert). . . .	12	210	146.
<i>Génovéfains</i> d'Auteuil (voir Sainte-Genève)	»	»	»
Rue <i>George-Sand</i> (précédemment avenue Boudon, entre cette avenue et la rue La Fontaine, avenue Heymès entre les rues La Fontaine et Mozart)	12	312	207.
Rue <i>Géricault</i> (rue des Arts).	12	90	205.
Rue <i>Girodet</i>	12	55	218.
Ancienne rue de la <i>Glacière</i> (voir rue Davioud).	»	»	»
Avenue de la <i>Grande-Armée</i> (grande-route n° 13 de Paris à Cherbourg, avenue de Neuilly, avenue de la Porte-Maillot). . . .	70	790	80.
Rue des <i>Grandes-Papeteries</i>	9 ^m ,75	49	224.
Ancienne <i>Grande-Rue</i> (voir rue d'Auteuil ou rue de Passy)	»	»	32, 37.
Chaussée du pont de <i>Grenelle</i>	»	54	194.
Pont de <i>Grenelle</i>	10	290	101, 194, 368.
Rue <i>Greuze</i> (rue Blanche), entre la rue des Sablons et la rue Decamps.	12	381	114.
pour le surplus de la rue.	10		
Rue <i>Gros</i> (laisait autrefois partie de la rue La Fontaine).	12	310	179, 482.
Rue <i>Gudin</i> (rue de la Demi-Lune).	10	150	203.
Rue <i>Guerlain</i> (supprimée par l'avenue Kléber)	»	»	113.
Villa <i>Guibert</i>	»	»	67.
Rue <i>Guichard</i>	10	100	34, 124.
Rue <i>Guillou</i>	8 ^m ,30	230	51.
Musée <i>Guimet</i>	»	»	141, 142.
Rue <i>Gustave-Courbet</i>	12	170	164.
Rue <i>Gustave-Nadaud</i> (avenue de la Petite-Muette, la largeur de la partie ancienne est de 8 mètres).	10	85	58, 163, 444.
Rue <i>Guy-de-Maupassant</i>	12	90	163.
<i>A reporter</i>		37,344 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
H			
<i>Report</i>		37.344 ^m	
<i>ielin</i>	12 ^m	315	151, 152.
rue <i>Haute</i> (voir rue Raynouard) . .	»	»	37.
rue <i>Hébert</i> (voir rue Keppler) . . .	»	»	»
<i>ri-Heine</i>	12	285	223.
<i>enri-Martin</i> (avenue de l'Empereur, venue du Trocadéro)	40	1.313	129 à 137, 144, 318, 387, 426.
rue d' <i>Hérivault</i> (voir rue de Magde-	»	»	»
rue <i>Héroid</i> (voir rue Félicien-David). ran	»	»	»
rran	12	135	154.
avenue <i>Heymès</i> (voir rue George- place de l' <i>Hippodrome</i> (voir place -Hugo)	6	100	154.
le l' <i>Hospitalité</i> du Travail	»	»	207.
rue <i>Houdon</i> (voir rue des Vignes). I	»	»	»
l' <i>léna</i> (rue des Batailles et boulevard illot)	36	1.185	13, 129, 138 à 142.
<i>éna</i>	6	100	141.
<i>éna</i> (s'est appelé pont des Invalides, 11 à 1830).	14	157	51, 52, 367, 370.
rue d' <i>léna</i> (voir rue de Musset) . .	»	»	»
avenue de l' <i>Impératrice</i> (voir avenue is-de-Boulogne).	»	»	»
<i>ngres</i> (boulevard Rossini)	30	420	146 à 150, 387, 389, 441.
<i>ey</i>	12	54	218.
J			
<i>inson-de-Sailly</i>	»	»	58 à 61, 227, 380.
impasse des <i>Jardins</i> (voir rue de 10).	»	»	»
<i>nin</i> (partie de la sente de la Glacière, ue de la Cure)	12	235	195, 197.
<i>n-Baptiste-Say</i> (voir Say).	»	»	»
<i>r-Bologne</i> (rue Neuve-de-l'Eglise). latérale à l'église	10	160	36, 47, 48.
e surplus de la rue	8	44	223.
<i>lean-Dollfus</i>	7	342	163.
avenue <i>Joséphine</i> (voir avenue Mar- Jouvenet (impasse de la Réunion) . .	»	»	»
venet (rue de la Réunion)	8	25	192.
rue de <i>Juigné</i> (supprimée par la on de la place des États-Unis). . . .	8	368	191, 192.
<i>Jules-Janin</i>	»	»	»
d <i>Jules-Sandeau</i>	7	158	165.
	10	342	163.
K			
<i>pler</i> (rue Hébert, rue Sainte-Périne, ainte-Geneviève).	10	108	85.
<i>léber</i> (avenue du Roi-de-Rome), rem- le boulevard de Longchamp et la plus e partie du boulevard de Passy . . .	36	1.135	73, 74, 129, 142 à 144, 315, 324.
<i>A reporter</i>		43.953 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
L			
<i>Report</i>		43.953 ^m	
Hameau <i>La Fontaine</i>	»	»	182.
Rue <i>La Fontaine</i> (partie de la route departe- mentale n° 29 ; — rue de la Fontaine ; — rue de la Tuilerie entre la rue Boulainvil- liers et la rue Gros)	»	»	179 à 182.
entre la rue Boulainvilliers et la rue Gros .	12 ^m		
entre la rue Gros et la rue Pierre-Guérin .	10	962	
entre la rue Pierre-Guérin et la rue d'Auteuil	20	»	»
Rue <i>Lalo</i>	12	228	166.
»	40	105	100, 137, 437.
» sages des Miracles)	10	62	192.
» laire)	variable	1.920	112, 113, 420.
» les remplace une			
» rd de Passy).	12	408	143, 145, 146.
»	12	66	154, 388.
» la rue Leroux).	10	140	115.
» s rue du Bel-Air).	10	1.012	88, 96, 144.
»	14	192	216, 224.
Ancienne rue <i>Lefuel</i> (voir rue de Sontay) . .	»	»	»
Rue <i>Lekain</i> (rue de la Fontaine)	8	95	411, 315.
Rue <i>Le Marois</i> (chemin du vieux pont de Sèvres)	10	300	202.
Rue <i>Le Notre</i>	15	100	7, 155, 314.
Rue <i>Léo-Delibes</i>	12	135	164.
Rue (rue Christine).	10	276	115.
»	12	130	164.
»	12	220	114.
»	10	250	88, 89.
» ramp (remplacé			
»	»	»	»
» gchamp.	»	»	82.
» longchamp, 25 ^m de rayon	»	»	88, 89.
Rue de <i>Longchamp</i>	12	1 540	82, 83, 88, 115.
Villa de <i>Longchamp</i> (rue Rigaud).	2 ^m ,50	103	154.
Rue <i>Louis-David</i> (rue des Tournelles, rue Da- vid).	9	195	70, 71.
Rue de <i>Lota</i>	12	70	165.
Rue de <i>Lubeck</i>	13	490	84, 85, 314.
Rue <i>Lycées</i> (voir Janson et Moherr	»	»	»
M			
Rue de <i>Magdebourg</i> (ruelle d'Héricourt et chemin Sainte-Marie).	12	120	13, 84
Ancienne rue de <i>Magenta</i> (voir rue Pierre- Guérin).	»	»	»
Anciennes <i>Mairies</i> voir Auteuil et Passy). .	»	»	»
<i>Mairie</i> du XVI ^e arrondissement.	»	»	58, 131, 187.
Ancienne place de la <i>Mairie</i> (voir place de Passy).	»	»	35.
Avenue de <i>Malakoff</i> (avenue de Saint-Denis, partie de la route departementale n° 19) .	23 ^m ,50	1.495	94
Impasse de <i>Malakoff</i>	5	150	145.
»	»	»	67, 69.
<i>Manutention</i> militaire	»	»	54.
Passerelle de la <i>Manutention</i> (voir passerelle Debilly	»	»	»
Rue de la <i>Manutention</i>	»	»	83.
<i>A reporter</i>		54.717 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		54.717 ^m	
de rue Marat (voir rue de			
eau	40	203	32.
	40	910	123.
			31, 129, 139.
SENA			
	8	214	113.
ue Chapu)			
(Boulogne-sur-			
			6, 7.
née	8	400	165, 166.
ue Nérode, ou Merderée, ou Mer-			
oir rue Verderet)			
il	40	255	88, 105.
fer Métropolitain de Paris.			27, 78 à 80, 92, 135, 143,
			159, 165, 226, 227
el-Ange	20	1.156	211.
el-Ange (voir rue Bastien-Lepage) .			
m.	12	III	164.
trdi (rue Spontini, rue Neuve-du-			
tésien)	40	186	100, 144, 145.
t	II	85	216, 224.
ue Militaire (voir boulevards Lan-			
het et Marat).			
ue Neuve-des-Minimes (voir rue			
)			
beau	20	173	214, 368, 491, 495.
eau	20	470	211, 214.
mpasse des Miracles (voir rue Lan-			
Mission-Marchand.	12	55	224.
amin des Moines (voir rue de la			
lière	6 ^m ,65	110	183.
ère			104, 202.
ue Molière (voir rue d'Auteuil et			
usat)			168, 174.
le Molitor.	20	650	80, 211 à 214, 387.
lor	8	225	214.
ne de la Montagne: à Auteuil (voir			
tem).			
(voir rue Beethoven).			14, 36.
refour de la Montagne (voir carre-			
Passy).			
	7 ^m ,50	160	36.
			127.
	10	III	205.
	12	960	205, 387, 490.
ue de Montmorency (voir rue			
)			
orency (ensemble de voies privées			
une figure à l'index).			204, 205, 480, 484.
ue Morny (voir rue Pierre-Char-			
ipasse des Moulins (voir rue Pé-			
ue du Moulin, ou des Moulins			
de l'Annonciation ou Scheffer). .			
ne du Moulin-de-la-Tour (voir rue			
ir)			63.
<i>A reporter</i>		60.986 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		60.986 ^m	
Impasse <i>Mozart</i> (impasse de la Chaise)	4 ^m , 25	28	154.
Rue <i>Mozart</i>	20	1.180	152 à 154, 228.
Villa <i>Mozart</i>	12	58	154, 224.
Château de la <i>Muette</i>	»	»	19 à 24, 227, 295 à 298, 310, 313, 418, 431, 4
Chaussée de la <i>Muette</i> (voir Chaussée)	»	»	»
Pelouses de la <i>Muette</i> (voir Ranelagh)	»	»	»
Villa <i>Mulhouse</i> (ensemble de voies privées dont chacune figure à l'index)	»	»	223.
Ancienne rue de la <i>Municipalité</i> (voir rue Chardon-Lagache)	»	»	»
Boulevard <i>Murat</i> (partie de la voie militaire).	variable.	1.940	203, 204.
Passage <i>Murat</i>	3 ^m	80	204.
Rue de <i>Musset</i> (rue d'Iéna, puis rue Benoît).	8	220	187, 192, 193.
N			
Rue <i>Narcisse-Diaz</i> (partie de la rue Wilhem).	6	135	179.
Ancienne avenue de <i>Neuilly</i> (voir avenue de la Grande-Armée)	»	»	»
Ancien rond-point de <i>Neuilly</i> (voir place de l'Etoile)	»	»	»
Ancienne rue <i>Neuve-Boileau</i> (voir rue Pierre-Guérin)	»	»	»
Ancienne rue <i>Neuve-Bois-le-Vent</i> (voir rue Talma)	»	»	»
Ancienne rue <i>Neuve-de-l'Eglise</i> (voir rue Jean-Bologne)	»	»	47.
Ancienne rue <i>Neuve-de-la-Pelouse</i> (voir rue d'Obligado)	»	»	»
Ancienne rue <i>Neuve-du-Puits-Artésien</i> (voir rue Mignard)	»	»	»
Rue <i>Newton</i>	12	96	109, 140, 417, 420.
Rue <i>Nicolo</i> entre la rue de la Pompe et la rue Vital (anciennement rue Saint-Pierre)	10		
entre la rue Vital et la rue de Passy (anciennement rue des Carrières)	8	540	110, 124, 385.
Village de <i>Nigeon</i>	»	»	5, 7.
Ancienne rue <i>Nilson</i> (voir rue Weber)	»	»	»
Rue <i>Nitot</i>	12	192	155, 442 et s.
Ancienne rue <i>Notre-Dame</i> (voir rue Desbordes-Valmore)	»	»	»
Eglise <i>Notre-Dame-d'Auteuil</i> (voir église d'Auteuil)	»	»	»
Eglise <i>Notre-Dame-de-Grâce</i> , à Passy	»	»	15, 45 à 47, 282, 283, 28315.
Chapelle de <i>Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement</i> (voir Chapelle de la rue Cortambert).	»	»	»
O			
Rue d' <i>Obligado</i> (rue Neuve-de-la-Pelouse)	10	80	86.
Rue <i>Octave-Feuillet</i>	12	380	163.
P			
Rue <i>Pajou</i> (impasse Pajou)	»	70	55.
Ancienne rue de la <i>Paroisse</i> (voir rue de l'Annonciation)	»	»	45.
Boulevard extérieur de <i>Passy</i> (supprimé par la			
<i>A reporter</i>		65.975 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		65.975 ^m	
ion de l'avenue Kléber et des rues ont-d'Urville et Lapérouse).	»	»	142, 143, 145, 146, 151.
ur de <i>Passy</i>	»	»	36, 22.
es barrières de <i>Passy</i>	»	»	54, 324 à 332.
es carrières de <i>Passy</i>	»	»	25, 26, 34, 135, 143, 151.
château seigneurial de <i>Passy</i> (voir au de Boulainvilliers)	»	»	»
res de <i>Passy</i>	»	»	71 à 73, 348.
minérales de <i>Passy</i>	»	»	15, 16, 50, 54.
e <i>Passy</i> (voir Notre-Dame-de-Grâce) .	»	»	»
es mairies de <i>Passy</i>	»	»	34, 35, 36, 44.
de <i>Passy</i>	»	»	36.
on de la paroisse de <i>Passy</i>	»	»	15 et d'autres aux annexes.
des terrains de la plaine de <i>Passy</i> Société)	»	»	»
lle de <i>Passy</i>		160	158, 159, 165, 368.
e <i>Passy</i>	34 ^m	30	34, 35.
rtésien de <i>Passy</i>	»	»	137, 139, 403, 438 à 440.
<i>Passy</i> (grande route n° 10 de Paris onne par Versailles et Bordeaux, dite de Versailles).	20	990	54.
<i>Passy</i> (rue qui conduit au bois de igne, puis Grande-Rue, pendant quelques rue Marat, et ensuite de nouveau de-Rue	10	700	32 à 34, 345, 334, 335, 338, 444.
<i>Pâtures</i>	8	76	419, 206.
e rue des <i>Pâtures</i> (voir rue Félicien- l)	»	»	»
uquet, entre la rue Lapérouse et l'ave- léber.	26	490	97, 98, 142, 147, 420.
le surplus de la rue.	12		
e rue <i>Pauquet-de-Villejust</i> (voir rue illejust).	»	»	»
e impasse des <i>Pauvres</i> (voir impasse u).	»	»	»
e rue de la <i>Pelouse</i> (voir rue d'Obli- et rue de Saïgon).	»	»	»
es <i>Perchamps</i>	12	37	189.
<i>Perchamps</i>	8	240	188, 189.
rgolèse (faisait autrefois partie de la pontini, entre l'avenue du Bois-de-Bou- et l'avenue Malakoff, se nommait rue entre l'avenue Malakoff et celle de la le-Armée).	10	595	88, 100, 101.
e rue <i>Perier</i> (voir rue Pergolèse) . .	»	»	»
<i>Perrichont</i>	12	140	222.
e sente de la <i>Petite-Fontaine</i> (voir angeau et rue Chamfort)	»	»	»
e avenue de la <i>Petite-Muette</i> (voir ustave-Nadaud).	»	»	»
e rue du <i>Petit-Parc</i> (voir rue Spontini)	»	»	»
arque (impasse des Moulins).	12	83	71.
des <i>Peupliers</i>	10	290	205.
es <i>Phares</i>	»	»	132, 133.
cinni (faisait autrefois partie de la e Villejust)	10	215	97.
ol.	10	215	101.
erre-Charron (rue de l'Union, rue e)	20	400	31, 115, 116.
<i>A reporter</i>		70.636 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		70.636 ^m	
Rue <i>Pierre-Ducreux</i>	12 ^m	71	224.
Rue <i>Pierre-Guérin</i> (sente, puis rue des Vignes, rue Neuve-Boileau, rue de Magenta), entre la rue d'Auteuil et la place des Perchamps .	10	390	193, 194.
entre la place des Perchamps et la rue de la Source.	8		
Ancien rond-point de la <i>Plaine</i> (voir place Victor-Hugo)	»	»	»
Ancienne rue de la <i>Planchette</i> (voir rue Bellini)	»	»	»
Ancienne rue des <i>Planchettes</i> (voir rue Fran- çois-Gérard)	»	»	»
Ancienne rue du <i>Point-du-Jour</i> (voir rue Char- don-Lagache)	»	»	»
Viaduc du <i>Point-du-Jour</i> (voir Auteuil). . .	»	»	»
Rue de <i>Pomereu</i>	12	300	166.
Rue de la <i>Pompe</i> (partie de la route départe- mentale n° 10), entre les avenues Henri- Martin et Victor-Hugo	15	1.690	55 à 58, 315, 372 à
pour le surplus de la rue.	12		190, 398, 403.
<i>Pompe</i> à feu d'Auteuil	»	»	132, 150, 190, 396, 4
<i>Pompe</i> à feu de Chaillot	»	»	430.
Ancien passage de la <i>Pompe</i> à feu (voir rue de Freycinet)	»	»	150.
Rue <i>Ponsard</i> (nouvellement ouverte)	»	»	58.
<i>Ponts</i> du XVI ^e arrondissement (voir Alma, Auteuil, Grenelle, Iéna, Debilly et Passy) .	»	»	»
Place <i>Possoz</i>	35	45	125, 423.
Rue <i>Poussin</i> (rue du Débarcadère)	15	390	205, 387.
Ancienne rue de la <i>Prairie</i> (voir rue Félicien- David).	»	»	»
Rue de <i>Presbourg</i> (rue Circulaire).	12	175	78, 122, 139, 407.
Presbytère de <i>Passy</i>	»	»	47, 48, 283, 362.
Impasse des <i>Prêtres</i>	4 ^m ,50	120	185.
Ancien <i>Prieuré</i> de Saint-Martin-des-Champs .	»	»	6.
Ancienne avenue du <i>Prince-Imperial</i> (voir avenue d'Eylau)	»	»	»
Avenue <i>Prudhon</i> (faisait autrefois partie de la chaussée de la Muette).	27 ^m ,50	190	146 à 150, 441.
Puits artésien de <i>Passy</i> (voir Passy)	»	»	»
Ancienne rue du <i>Puits-Artésien</i> (voir rue Dufrénoy).	»	»	»
R			
Impasse <i>Racine</i>	4 ^m ,40	45	183.
Rue <i>Raffet</i> (sente de la Fontaine).	12	367	220.
Ancienne rue de la <i>Raison</i> (voir rue de l'An- nonciation)	»	»	45.
Avenue du <i>Ranelagh</i>	27 ^m ,50	190	146 à 150.
Bal du <i>Ranelagh</i>	»	»	24, 25, 310, 311.
Ancien boulevard du <i>Ranelagh</i> (voir avenue Raphaël).	»	»	»
Pelouses du <i>Ranelagh</i>	»	»	146, 227.
Rue du <i>Ranelagh</i> (sentes de la Chenille et du Calvaire), entre la rue Mozart et le boule- vard Beauséjour	12	1.135	51, 404.
pour le surplus de la rue.	11 ^m ,70		
Avenue <i>Raphaël</i> (boulevard du Ranelagh). .	28	523	146 à 150, 441.
Rue <i>Raynouard</i> (Grande-Rue, ou ancienne <i>A reporter</i>		76.267 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>A reporter</i>		76.267 ^m	
e-Rue, Vieille-Rue, rue Haute, rue qui it à la Seigneurie, rue des Francs- bois, et pendant longtemps rue Basse).	8 ^m	880	15, 16, 37 à 43, 315, 343, 351, 357, 360 à 362.
<i>Redan</i> (villa Eugénie)	6 ^m ,30	137	123.
<i>Rémusat</i> (faisait partie de l'ancienne e-Rue d'Auteuil, puis de l'ancienne olière).	20	243	172, 178, 179.
impasse des <i>Réservoirs</i> (voir rue ssano et rue de Freycinet).	»	»	151.
r de <i>Passy</i> (grand)	»	»	396, 402.
<i>Réservoirs</i>	8	184	71.
impasse de la <i>Réunion</i> (voir impasse et)	»	»	»
rue de la <i>Réunion</i> (voir rue Jouve-	»	»	»
la <i>Réunion</i>	»	230	217.
<i>éra</i> (rue de la Croix).	8	247	189.
rue <i>Richard-Wallace</i> (voir rue Fran- illet)	»	»	»
rue <i>Rigaud</i> (voir villa de Longchamp) rue du <i>Roc</i> (voir rue Berton).	»	»	»
la <i>Roi de Rome</i>	»	»	50.
avenue du <i>Roi-de-Rome</i> (voir e Kléber).	»	»	134, 430 et s.
place du <i>Roi-de-Rome</i> (voir place cadéro).	»	»	»
oulevard <i>Rossini</i> (voir avenue Ingres). n <i>Rossini</i>	»	»	»
at de l'abbé <i>Roussel</i>	»	»	217.
départementales.	»	»	182.
te	10	70	107, 109. 123.
S			
<i>Sablons</i> (rue des Bornes)	10	390	88, 105, 106, 144, 318.
<i>id</i>	7 ^m ,50	200	122.
<i>Saigon</i> (rue de la Pelouse)	10	100	87.
rue <i>Saint-André</i> (voir rue Cima-	»	»	»
rue <i>Saint-Ange</i> (voir rue Le Sueur). avenue de <i>Saint-Cloud</i> (voir avenue -Hugo)	»	»	»
ond-point de <i>Saint-Cloud</i> (voir place -Hugo).	»	»	»
avenue de <i>Saint-Denis</i> (voir avenue off)	»	»	»
<i>Saint-Didier</i>	»	»	100.
nt <i>Didier</i> , entre les avenues Malakoff tor-Hugo (la partie comprise entre enues Kléber et Malakoff se nommait ois rue du Télégraphe)	10	615	99, 100, 144.
le surplus de la rue.	9 ^m ,75		
rue <i>Sainte-Claire</i> (voir rue Faustin-	»	»	»
de <i>Sainte-Geneviève</i> et ancienne mai- signeuriale des abbés de <i>Sainte-Gene-</i>	»	»	6, 14, 26, 168, 178, 201, 212, 244 à 247, 237, 280, 448, 491.
<i>Beport</i>		79.563 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		79.563 ^m	
Ancienne rue <i>Sainte-Geneviève</i> , à Auteuil (voir rue Wilhem).	»	»	»
Ancienne rue <i>Sainte-Geneviève</i> , à Chaillot (voir rue Keppler).	»	»	»
Ancien rond-point <i>Sainte-Marie</i> (voir place du Trocadéro).	»	»	»
Ancienne rue <i>Sainte-Marie</i> (voir rue de Mag- debourg).	»	»	84.
Institution de <i>Sainte-Périne</i>	»	»	85, 139, 169, 178, 216, 217, 257, 450.
Ancienne rue <i>Sainte-Périne</i> (voir rue Kep- pler).	»	»	»
Ancienne rue <i>Saint-Georges</i> (voir rue Dela- roche).	»	»	»
Ancienne rue <i>Saint-Hippolyte</i> (voir rue des Sablons et rue Cortambert).	»	»	»
Eglise <i>Saint-Honoré-d'Eylau</i>	»	»	93, 94.
Eglise <i>Saint-Pierre-de-Chaillot</i>	»	»	6, 29, 30, 334.
Ancienne rue <i>Saint-Pierre</i> (voir rue Nicolo).	»	»	»
Avenue <i>Saint-Philibert</i>	6 ^m	110	113, 114.
Ancienne ruelle <i>Saint-Pol</i> (voir rue Da- vioud).	»	»	»
Salle Humbert-de-Romans.	»	»	100.
Rue Francisque-Sarcey (nouvelle).	»	»	166.
Manufacture de la Savonnerie.	»	»	13, 51, 257.
Ancien quai de la Savonnerie (voir quai De- billy).	»	»	»
École Jean-Baptiste-Say.	»	»	171, 172, 187, 214, 273 à 277, 462.
Rue Scheffer (rue du Moulin ou des Moulins), entre les rues Vineuse et Bollini.	8	305	69, 70.
pour le surplus de la rue.	10		
Villa Scheffer.	»	»	70.
Asile Schilizzi.	»	»	212.
Ancienne rue « qui conduit à la Seigneurie » (voir rue Raynouard).	»	»	»
Ancienne rue de Seine, à Auteuil (voir rue Wilhem).	»	»	»
Ancienne rue de Seine à Passy (voir rue Ber- ton).	»	»	50.
Rue de Siam.	12	165	58, 165.
Rue Singer.	9 ^m , 75	525	42, 109.
Rue de Sfax (rue Vaudoyer).	12	83	164.
Société des maisons ouvrières de Passy et d'Auteuil.	»	»	223.
Société des terrains de la plaine de Passy.	»	»	88, 89, 91, 92, 99, 100. 106, 114.
Société foncière lyonnaise.	»	»	164.
Société Thome.	»	»	84, 85, 116, 130, 139, 140, 150 à 152.
Rue de Sontay (rue Lefuel).	15	155	165.
Villa Souchier, largeur entre les clôtures des jardins.	4	108	69.
Rue de la Source (sente des Vignes).	8	330	195.
Rue Spontini (rue du Petit-Parc).	10	680	88, 101.
Villa Spontini.	8	50	101, 164.
Boulevard Suchet (partie de la rue Mili- taire).	variable.	1.725	112, 113, 203, 420.
Avenue des Sycomores.	10	350	205.
<i>A reporter</i>		84.349 ^m	

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
T			
<i>Report</i>		84.349 ^m	
<i>ma</i> (rue Neuve-Bois-le-Vent)	8 ^m	93	411.
chemin du <i>Tas-de-Cailloux</i> (voir rue lon-Lagache)	»	»	»
e rue du <i>Télégraphe</i> (voir rue Saint-)	»	»	»
protestant (voir rue Cortambert)	»	»	106.
<i>iers</i> (sente, puis rue de l'Egout)	1 ^m ,95	120	197.
Rossini	»	»	66.
<i>éophile-Gautier</i> (partie de la rue du -du-Jour)	20	550	172, 177, 219, 220.
<i>éry</i>	12	545	155.
in <i>Thiers</i>	»	»	99.
e rue des <i>Thierrées</i> (voir rue de l'An- ation)	»	»	»
des <i>Tilleuls</i>	10	280	205.
e rue des <i>Tombereaux</i> (voir rue de mption)	»	»	»
la <i>Tour</i> (chemin des Moines, puis rue oulin-de-la-Tour)	variable.	1.245	62 à 66, 315, 382, 385, 387.
la <i>Tour</i> , largeur entre les clôtures rdinets	4 ^m	68	156, 157.
e rue des <i>Tournelles</i>	»	»	»
e ruelle des <i>Tourniquets</i> (voir rue Bizet)	»	»	»
<i>Traktir</i> (rue de Bellevue)	8	50	87.
e impasse <i>Triboulet</i> (voir rue Greuze).	»	»	»
du <i>Trocadéro</i> (avenue de l'Empereur).	40	910	129 à 135, 435.
<i>Trocadéry</i>	»	»	134, 135, 315.
u <i>Trocadéro</i>	»	»	134, 135, 315, 322, 323.
l <i>Trocadéro</i> (rond-point de Sainte-Ma- s suite place du Roi-de-Rome), rayon de	82	»	134, 135, 433, 436.
château de la <i>Tuileries</i>	»	»	181, 201, 202.
e rue de la <i>Tuileries</i> (voir rue La Fon-	»	»	179 à 182.
U			
e rue de l' <i>Union</i> (voir rue Pierre- on)	»	»	»
l' <i>assistance</i> du XVI ^e arrondissement.	»	»	190.
e avenue <i>Uhrich</i> (voir avenue du Bois- ulogne)	»	»	»
V			
i-Loo (rue du Bac)	8	130	197.
<i>Varize</i>	12	300	211, 212.
e rue <i>Vaudoyer</i> (voir rue de Sfax)	»	»	164.
<i>deret</i> (rue Mèrode, rue Merderée, rue ret)	8	50	189.
<i>Vernis</i> , supprimée par la création de ue du Bois-de-Boulogne	»	»	121.
de <i>Versailles</i> (route de Versailles, de la grande route de Paris à Bayonne ersailles, Tours et Bordeaux)	25 ^m ,10	2.185	16, 189, 190, 479.
<i>Victor-Hugo</i> (avenue Charles-X, ave- Saint-Cloud, partie de la route départe- tale n° 64, avenue d'Eylau)	36	1.765	89 à 91, 144, 407.
<i>Victor-Hugo</i> (rond-point Charles-X, de		92.640 ^m	
<i>A reporter</i>			

Noms	Largeur légale	Longueur	Pages
<i>Report</i>		92.640 ^m	
Saint-Cloud, des Bassins, de la Plaine, de l'Hippodrome, d'Eylau), rayon de	50 ^m	»	91 à 94.
Ancien chemin du <i>Vieux-Pont-de-Sèvres</i> (voir rue <i>Le Marois</i>).	»	»	»
Rue des <i>Vignes</i> (chemin des Vignes et, de 1876 à 1877, rue <i>Ilondon</i>).	10	490	48 à 50.
Ancienne rue des <i>Vignes</i> (voir rue <i>Bois-le-Vent</i> , rue <i>Pierre-Guérin</i> et rue de la <i>Source</i>).	»		48.
Rue <i>Villebois-Mareuil</i> , nouvellement dénommée.	»	65	132, 166.
Rue de <i>Villejust</i> (rue <i>Pauquet-de-Villejust</i>).	10	470	97, 144.
Rue <i>Vineuse</i>	9 ^m ,60	350	14, 44, 45.
Rue <i>Virgile</i> , supprimée par la création de l'avenue <i>Henri-Martin</i>	»	»	132.
Monastère royal de la <i>Visitation</i>	»	»	11 à 14, 26, 250, 258, 259 à 273, 418, 431.
Rue <i>Vital</i> (la partie comprise entre la rue <i>Nicolo</i> et la rue de la <i>Tour</i> appartenait autrefois à la rue des <i>Carrières</i>).	9	345	110, 111.
Impasse <i>Voltaire</i>	4	45	183.
W			
Rue <i>Weber</i> (rue <i>Nilson</i>).	10	200	165.
Rue <i>Wilhem</i> (sentier des <i>Arches</i> , rue <i>Sainte-Genève</i> , rue de la <i>Montagne</i> , puis rue de <i>Seine</i>), entre le quai d' <i>Auteuil</i> et l'avenue de <i>Versailles</i>	6		
entre l'avenue de <i>Versailles</i> et la rue <i>Char-don-Lagache</i>	12	420	178.
Y			
Rue de l' <i>Yvette</i> (sente du <i>Four</i>).	12	194	220.
Rue <i>Yvon-de-Villarcéau</i>	12	90	165.
LONGUEUR TOTALE.		95.309 ^m	

HISTOIRE DU XVI^E ARRONDISSEMENT DE PARIS

Par A. DONIOL

ERRATA

Page 16, ligne 3. — Lire *Le Veillard*, au lieu de « Laveillard ».

Page 19, ligne première de la note (2). — Lire (p. 295), au lieu de « p. IV, 295 ».

Page 26, à la dernière ligne. — Lire *annexé*, au lieu de « annexes ».

Page 27, ligne 18. — La *station du Point du Jour* appartient au chemin de fer de petite ceinture, et non à la Compagnie de l'Ouest, dont le réseau s'arrête à Auteuil.

Page 29, à l'avant-dernière ligne. — Lire *VIII^e*, au lieu de « VIII ».

Page 37, ligne 3. — Lire *n° 9*, au lieu de « n° 90 ».

Page 40, ligne 3. — Louis XIV exigea, en outre, de la duchesse de Montpensier (la grande Mademoiselle), pour lever la disgrâce de *Lauzun*, le don au duc du Maine de la principauté des Dombes et du comté d'Eu.

Page 42, ligne 24. — L'immeuble occupé par le pensionnat des Frères provient, en grande partie, d'une vente consentie par M. Anseaume, auteur dramatique.

Page 47, lignes 26 et 27. — Les abbés *Locatelli* et *Guiral*, curés de Passy, sont inhumés au cimetière de Passy (voir page 249) et non dans l'église.

Page 51, note (6). — Lire *bataille d'Auerstaedt*, au lieu de « bataille d'Iéna ». — Sur la nomenclature officielle des voies publiques et privées de Paris, à l'article du quai Debilly, ce nom est écrit en un seul mot. Mais la particule a été reprise, après la mort du général, par son fils, M. de Billy, inspecteur général des Mines, par son petit-fils, conseiller à la Cour des Comptes et par son arrière-petit-fils, actuellement secrétaire d'ambassade.

Page 52, lignes 8 et 9. — Napoléon était vainqueur à Iéna, avec Augereau, Lannes, Murat, Ney et Soult, tandis que le même jour, à quelques lieues de distance, le maréchal Davout remportait la victoire d'Auerstaedt, avec Friant, Gudin et Morand.

Page 72, ligne 11. — Lire *XIX^e*, au lieu de « XVII^e ».

Page 85, lignes 25 et 27. — L'emplacement sur lequel se trouve actuellement la

Le dossier était resté au T. 1. 1. 1. par une note existant avant la Revue
de l'Institut de la Santé de l'Armée, sous le nom de Marie-Sainte-Sainte-
de la Santé de l'Armée de la Santé de l'Armée, Directeur du Journal de la
Santé de l'Armée de la Santé de l'Armée au fur et à mesure de la

Page 12 - continue a la fin de cette page et joindre surroutane. Les notes sur
sont-elles attachées au point d'interrogation ou se trouvent-elles à la fin de la page de
fin.

Page 1 of 1 - Last 1 of 1 items shown on page 1 of 1

Page 121

Page 18 -- Lignes 1 et 2 de la partie suivante : le mot "est" est supprimé et remplacé par "est" : "Mort de Louis de Bourbon".

Page 132 - On dit - On a proposé de donner à cette rue le nom des frères
Villiers pour honorer les instituteurs qui ont travaillé dévouement et sagesse.

Page 161, line 21 - *Il faut que l'homme de premier ordre* - *puisse de sa villa, le*
 16 mars 1922. - *Le 16 mars 1922, l'homme de premier ordre* - *puisse de sa villa, le*

Page 174 verso 06 - Le musée Galliera a été inauguré le 14 décembre 1981.

Page 106, ligne 32 — Une Commission du Conseil municipal de Paris a proposé de donner le nom d'Eugène Mandel à une rue neuve, près la rue de Passy. Les noms des nouvelles rues ne sont pas encore définitivement fixés.

Page 166, ligne 39. — La rue nouvelle, située au-dessus du souterrain du chemin de fer de Courcelles au Champ de Mars, entre la rue Gustave-Nadaud et la chaussée de la Muette, est dès à présent ouverte.

Page 186, note (1). — Lire *par Labey*, au lieu de « par Ingres ».

Page 203, ligne 16. — Lire beau-père Zimmermann, au lieu de beau-frère Zimmermann.

Page 265, ligne 43. L'Académie Goncourt est régulièrement autorisée et se compose de MM. Huysmans, Octave Mirbeau, des frères Rosny et de MM. Léon Hennique, Paul Margueritte, Gustave Geffroy, Bourges, Léon Daudet et Lucien Descaves.

Page 217. Ajouter à l'alinéa concernant l'avenue de la villa de la Réunion la phrase suivante : *L'orphelinat d'Anteuil, où douze jeunes filles sont élevées gratuitement, a été fondé par Monsieur et Madame Parent de Rosan, qui y ont affecté une rente perpétuelle de trente mille francs. Ayant perdu leur fille unique, ils avaient résolu de consacrer leur fortune à des œuvres charitables. M. Parent (1798-1890) avait épousé en 1833 mademoiselle Amélie de Rosan, petite-fille du Régent et femme de la plus haute distinction. La première distribution de prix aux élèves de la fondation Parent de Rosan a été présidée, en 1898, par M. Vaquez, maire adjoint du XVI^e arrondissement. M. Parent de Rosan a légué sa bibliothèque à la mairie.*

Page 222, ligne 20. Lire *paternel*, au lieu de « *maternel* ».

Page 294 Les noms des rues nouvelles ne sont pas encore définitivement arrêtés.

Page 242, à la dernière ligne de la note (1) de la 2^e colonne. — Lire *litteratior*, au lieu de « *litterarior* ».

Page 243, ligne 12 de la 1^{re} colonne. — Lire 270.000 livres, au lieu de

« 27.000 livres ». M. Tabariès de Grandsaignes a constaté l'existence, aux Archives municipales, de : 1° l'affiche de la vente, qui devait avoir lieu le 9 juin 1791, de sept lots de biens nationaux (district de Saint-Denis, canton de Passy, municipalité d'Auteuil), dont le premier était la maison seigneuriale des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, avec beau jardin et superbe terrasse, estimé 79.812 livres ; 2° un bordereau de la vente qui a été effectuée le 9 juin 1791 et pendant laquelle ce premier lot des biens des Génovéfains a été adjugé à M. Mary pour 193.000 livres. Dans son *Histoire d'Auteuil*, page 39, M. de Feuardent, qui a été longtemps instituteur dans cette commune, dit que les domaines des Génovéfains furent achetés par M. Mary, ex-garde du corps, qui les paya 1.200.000 francs en papier-monnaie.

Page 253, dernière ligne de la 1^{re} colonne. — Lire *16 août 1509*, au lieu de « 16 août 1500 ».

Page 261, ligne 13 de la 1^{re} colonne. — Lire *ne fut terminé qu'en 1706*, au lieu de « ne fut terminé qu'en 1760 ».

Page 263. — La vue du couvent des Bonshommes aurait dû être intercalée à la page 418 et non à la page 263.

Page 280, lignes 48 et 49 de la 2^e colonne. — Lire *dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré*, au lieu de « dans le chœur de l'église de Passy ».

Page 294, ligne 47 de la 1^{re} colonne. — Lire *générale Moreau*, au lieu de « maréchale Moreau ».

Page 303, ligne 33 de la 2^e colonne. — Lire *au n° 6*, au lieu de « au n° 16 ».

Page 324, ligne 32 de la 1^{re} colonne. — Lire *mais il n'en était*, au lieu de « mais il n'était ».

Page 325. — La gravure de cette page aurait dû être précédée de celles qui figurent aux pages 326 et 328.

Page 327, ligne 13 de la 1^{re} colonne. — Lire *munis de bureaux*, au lieu de « munis le bureaux ».

Page 335, ligne 12 de la 1^{re} colonne. — Lire *enlevait*, au lieu de « enlevat ».

Page 336, ligne 19 de la 2^e colonne. — Lire *de Louis offrent*, au lieu de « de Louis eurent ».

Page 345, ligne 2 de la 2^e colonne. — Lire *de deux écoles*, au lieu de « des deux écoles ».

Page 345, ligne 51 de la 2^e colonne. — Lire *franchise*, au lieu de « franchisse ».

Page 355, ligne 24 de la 2^e colonne. — Lire *Saulcy*, au lieu de « Sauley ».

Page 357, ligne 16 de la 1^{re} colonne. — Lire *et se composait*, au lieu de « et se composant ».

Page 362, ligne 46 de la 2^e colonne. — Lire *leurs impôts*, au lieu de « leur impôts ».

Page 368. — Postérieurement à la rédaction de la note de M. Doniol sur les ponts de la Seine, la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a établi, entre la passerelle de Passy et le pont de Grenelle, un viaduc pour le passage de la ligne de Courcelles à Passy et au Champ de Mars, au-dessus des deux bras du fleuve. La travée en acier établie au-dessus du bras navigable a 85^m,71 de portée. La construction de cet ouvrage se présentait dans des conditions particulièrement diffi-

ciles : d'une part, en effet, le service de la navigation s'opposant à l'établissement de piles en rivière, on était obligé de franchir le bras droit de la Seine par un viaduc d'une seule travée ; d'autre part, le chemin de fer devant, à une très faible distance, se souder à la ligne des Invalides aux Moulineaux, qui se trouve fort peu au-dessus du niveau normal du fleuve, on ne disposait pas de la hauteur nécessaire pour faire un pont avec arc placé au-dessous du tablier. De plus, la courbe en quart de cercle formée par le tracé du nouveau chemin de fer, d'une rive à l'autre de la Seine, obligeait à donner à l'ouvrage un biais de 67°, qui aurait rendu presque impossible l'établissement d'un pont suspendu rigide, analogue à ceux qui existent aux États-Unis d'Amérique. Ces diverses considérations ont déterminé la Compagnie à adopter un type inconnu jusqu'ici en France, analogue à celui qui a été réalisé, il y a quelques années, sur le canal de Kiel, à Grünenthal, et dans lequel le tablier, portant les deux voies, se trouve à un niveau intermédiaire entre la corde et la clef de l'arc. Le viaduc franchissant le bras navigable est muni, à l'amont et à l'aval, de fanaux pour la sécurité de la navigation, savoir : deux feux rouges à la rencontre des arcs et du tablier, de manière à délimiter la largeur de la rivière que peut utiliser la batellerie, un feu blanc dans l'axe de la passe. Les ouvrages de cette traversée de la Seine ont été exécutés, de 1897 à 1900, sous la direction de MM. les ingénieurs en chef Moïse et Ed. Widmer, de M. l'ingénieur Bonnet et de M. le chef de section principal Guillard, par MM. Dedeyn et Chagnaud, entrepreneurs, pour les maçonneries, par la Société de Levallois-Perret pour les parties métalliques.

Page 403, ligne 50. — La nouvelle *usine d'Auteuil* est actuellement construite.

Page 418, ligne 14 de la 1^{re} colonne. — Lire *la voiture de Paris à Saint-Cloud*, au lieu de « la voiture de Passy à Saint-Cloud ».

Page 432, note (1) de la 1^{re} colonne. — Lire *juillet 1833*, au lieu de « juillet 1883 ».

Janvier 1903.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNES DONT LES NOMS SONT CITÉS DANS L'OUVRAGE

A

- Abrantès (Mme d'), 290.
 About (Edmond), 163.
 Acolas (René), 170.
 Adeline (Mlle), 415.
 Adolphe Yvon (voir Yvon).
 Affre (Mgr), 201.
 Aguesseau (famille d'), 118,
 174 à 176, 184, 185, 212,
 242, 390, 461, 469 et suiv.
 Aigoïn (Louis), 57.
 Alémbert (d'), 288.
 Alboni, 165, 383.
 Aldroff, architecte, 99.
 Alesso (André d'), 7.
 Alexandre I^{er} (le tsar), 52, 371.
 Aligre (famille d'), 212, 390,
 481.
 Allouard, architecte, 149.
 Alphand, 87, 117, 119, 120,
 143, 203, 205, 210, 219,
 406, 408 et suiv., 446.
 Alphan (Charles), 119.
 Alzon (d'), 201.
 Amovet, 114.
 Ampère, 117.
 Anceau, adjoint de Passy, 35.
 Andlau (Mme d'), 485.
 Andral (le docteur), 91.
 Andrieux, 466.
 André Chénier (voir Chénier).
 Angennes (Julie d'), 431.
 Angivilliers (comte d'), 316.
 Angoulême (duc et duchesse d'),
 134.
 Anne d'Autriche (reine), 11, 254.
 Anne de Bretagne (reine), 7.
 Antier (Mlle), 170, 446.
 Antin (duc d'), 13, 274, 275.
 Antoine (le jardinier de Boileau),
 184, 461, 471 à 473.
 Appert (le général), 146.
 Arçon (le général d'), 181, 471.
 Argenson (d'), 287.
 Argencourt (Mlle de La Motte d')
 (voir Motte d'Argencourt).
 Argentière (d'), seigneur de Pas-
 sy, 249.
 Arlandes (marquis d'), 21, 309.
 Armengaud, 393.
 Armenonville (Fleuriau d'), 19,
 296, 301.
 Arnaud, directeur de l'hippo-
 drome, 92.
 Arnaud, statuaire, 129.
 Arnould, architecte, 163.
 Arnould (Sophie), 53, 371, 430.
 Arsène Houssaye (voir Houssaye).
 Artois (comte d'), puis Charles X,
 24, 90, 91, 116, 145, 182,
 330, 417.
 Ary Scheffer (voir Scheffer).
 Aubert (l'abbé), 336.
 Aubert, architecte, 106.
 Aubert, membre du Conseil des
 Cinq-Cents, 328.
 Aubry (Jacques d'), 426.
 Aubusson de La Feuillade (d')
 (voir Feuillade).
 Aucoc, 99.
 Audebrand (Philibert), 375.
 Audinot, 24, 314.
 Auerstaedt (duc d'), 52.
 Augé de Fleury, maire de Passy,
 35, 44, 250.
 Augier (Emile), 57, 92, 123.
 Aumont (duc d'), 42, 43, 109,
 390.
 Auvillain, maire d'Auteuil, 248.
 Ayen (duchesse d'), 465.

B

- Bailleux, 212.
 Bailly, maire de Paris, 140, 327.
 Balzac, 42, 140, 360 à 362.
 Bamberger (Edmond), 66.
 Bandeville (la présidente de), 34,
 334, 335.
 Barabant, ingénieur, 219, 220.
 Barbantane (Mme de), 292, 485.
 Barbier (Mme), 362.
 Bardoux, ancien ministre, 99.
 Barillet-Deschamps, 120, 409.
 Barnabites, 15, 283, 284.
 Barra (Mme), 335.
 Barrail (général du), 107.
 Barras, 31, 32.
 Barraud, 178.
 Barre, 353.
 Barré, curé d'Auteuil, 391.
 Barrias, 92.
 Bartet, ingénieur, 95, 153, 158,
 159, 195, 219, 369.
 Barthélemy, archéologue, 203.
 Barthélemy-Saint-Hilaire, 99,
 126, 424.
 Bartholdi (baronne), 357.
 Barve, sculpteur, 52.
 Bashkirtseff (Mlle), 73.
 Basilewski (comte), 143.
 Bassano (duc de), 151.
 Bassompierre, 8 à 11, 250, 253
 256, 390.
 Baudry (colonel), 419.
 Bastien-Lepage, peintre, 223.
 Bavière (Louise-Marie, princesse
 palatine de), 264.
 Bazaine (maréchal), 145.
 Beaudard de Saint-James, tré-
 sorier, 391.
 Beaufort (duc de), 264.
 Beaumont (Mgr Christophe de),
 414.
 Beaupré (Mlle), 415.
 Beaure, 137.
 Beauvallet, 69, 383.

- Beauvau (maréchal de), 327.
 Beauvais (Mme de), 265.
 Béchet, 164.
 Bechmann, ingénieur, 2, 396.
 Beethoven, 37, 342.
 Bébague, 112.
 Belgrand, ingénieur, 396, 398, 408.
 Bellanger, 372.
 Bellini, 86.
 Belloy (cardinal de), 152.
 Bénédictins d'Auteuil, 195.
 Bènière, curé de Chaillot, 334.
 Bènit, 36.
 Benoit, maire d'Auteuil, 174, 176, 192, 203, 248, 456, 461, 470.
 Bénouville, 127.
 Béranger, 40, 45, 70, 376, 377, 497.
 Berget, 156.
 Béringhen (de), 301, 302, 391.
 Berlioz, 161.
 Bernage (Louis de), 481.
 Bernard de Boulainvilliers (marquis), 16, 18, 19, 101, 102, 103, 249, 287, 391.
 Bernard de Rieux, 16, 103, 249, 250, 391.
 Bernard, ingénieur, 211, 369.
 Bernard (Samuel), 16.
 Berrus, 15, 25.
 Berryer, 60, 380, 389.
 Berry (duchesse de), fille du Régent, 19, 296, 299, 300, 301, 381.
 Berry (duchesse de), née princesse de Naples, 24, 392.
 Berthelot (André), 79.
 Bertin, trésorier, 391.
 Bertinot, 58.
 Berton (Henri Montan), 50.
 Bertram, évêque du Mans, 5.
 Beugnot (le comte), 371.
 Beurlier (abbé), curé d'Auteuil, 70, 176, 182, 183, 248.
 Bianchon, 217.
 Bienvenue, ingénieur, 79.
 Bige, 86, 88.
 Bigottini, 50, 383.
 Binet de la Bretonnière, 445, 465.
 Bizet, 82.
 Blanc, 166.
 Blanche, conseiller d'Etat, 435.
 Blanche (docteurs), 51, 72, 221.
 Blanchard, 415.
 Blanchon (docteur), 187.
 Blois (Mlle de), 269.
 Blondeau, 338.
 Blouet, architecte, 75, 404 et suiv.
 Blücher (maréchal), 370, 371.
 Boileau, 183 à 185, 464 et suiv., 471 à 473.
 Boileau (Jardinier de) (voir Antoinette).
 Boigne (Ch. de), 24.
 Boitelle, 155.
 Bolingbroke, 259.
 Bologne (Jean), 48.
 Bonaparte (général) (voir Napoléon I^{er}).
 Bonaparte (prince Pierre), 170.
 Bonaparte (prince Roland), 140, 394.
 Bonnat, 151.
 Bonnemains (baron de), 251.
 Bonnemains (vicomtesse de), 393.
 Bonnet, ingénieur, 92, 102.
 Boreux, ingénieur, 2, 51, 91, 163.
 Borgnis-Desbordes (général), 70.
 Boscheron-Saint-Ange, 88.
 Bosio, statuaire, 57, 222.
 Bossuet, 11, 266, 270, 271, 473.
 Botrel, architecte, 101, 166.
 Boucher, peintre, 303, 474.
 Boucheron (l'abbé), 47.
 Bouchot, peintre, 139.
 Boudon, 194, 207.
 Bouffé, 103, 104, 182, 383.
 Boufflers (famille des), 203, 204, 205, 445, 459, 461, 480 à 490.
 Bouillé (le général de), 115.
 Boujeot (Jacques), 465.
 Boulainvilliers (marquis de), (voir Bernard de Boulainvilliers).
 Boulanger (le général), 145.
 Boulé, ingénieur, 366.
 Boullée, 114.
 Boulton (Mathew), 427.
 Bourbon (abbé de), 339.
 Bourbon (duc de), 45, 184.
 Bourdais, architecte, 134.
 Bourdaloue, 184, 243.
 Bouré (Mlles), 174, 215.
 Bourgogne (duc et duchesse de), 19.
 Bournon (Fernand), 26, 174, 395.
 Boussard, architecte, 189.
 Bouvard, 87, 229, 381, 407.
 Bouvenne (Agläus), 393, 395.
 Bouwenz van den Goyen, architecte, 165.
 Brack, 88.
 Brancas (colonel Dioville, comte de), 53.
 Brancas (famille de), 296.
 Brau de Saint-Pol-Lias, 119.
 Brazier, 42, 45.
 Bressant, 67, 383.
 Bret, ingénieur, 2, 51, 91, 163.
 Briant, 42.
 Brienne (comtesse de), 181.
 Brienne (Loménie de), 324.
 Brière, architecte, 83, 112.
 Briffe (famille d'Armand de la) seigneur de Passy, 249, 251.
 Briouve, 199.
 Brocard de Barillon (du), 481.
 Broglie (prince de), 355.
 Brohan (Augustine), 91, 301, 383.
 Brossard d'Inval (Mme), 89.
 Brossette, 471.
 Brou (Mlle Meilleret de), 301.
 Bugeaud (maréchal), 95.
 Bullion (Mlle), 259 et suiv., 267, 273.
 Burnouf, 424.
 Bussy (de), 187.

C

- Cabal, notaire, 19.
 Cabanis (le sénateur), 169, 170, 203, 222, 392, 456, 457, 459, 461.
 Cacheux (Emile), 223.
 Cadoudal (Georges), 54.
 Cail, 101, 159, 187, 191.
 Cailhava, 335.
 Caillot, 487.
 Cain, conservateur, 466.
 Calabre (Mme de), 445, 465.
 Calonne, 11, 324.
 Calsabigi (de), 357.
 Campan (Mme), 304.
 Camulogène, 279, 491.
 Capefigue, 16.
 Caplain, 166.
 Capon (Gaston), 32.
 Capron, 88.
 Carignan (princesse de), 219, 220, 461.
 Carlos (Don) (voir duc de Madrid).
 Carmouche (Mme) (voir Vertpré).
 Carnot (général), 40, 181, 471.
 Carnot (Mme), 72, 404.
 Carnot, président de la République, 61, 109, 202.
 Caroches, opticien, 338.
 Carpeaux, 187, 218, 477.
 Casa-Riera (le marquis de), 216, 224, 496.
 Casimir-Perier (voir famille Casimir-Perier).
 Cassard, 145.
 Castellane (comte et comtesse Boni de), 122.
 Castiglione (comtesse de), 110.
 Castille (M. et Mme), 252.
 Castries (abbé de), 300.
 Catelan, 295.
 Caulaincourt, duc de Vicence, 185.
 Cavelier, 161.
 Cerisi (Jean de), 7.
 Cerrito (Fanny), 383.
 César (Jules), 279, 493.
 Cessard, 123.
 Cessiat (Mlle de) (voir Lamar-tine).
 Chabert, ingénieur, 220.
 Chabot, 454.
 Chabrol, 112, 127.
 Chahu (Claude), 15, 45, 103, 166, 249, 250, 280, 496.

(Christine de Heurles, 15, 16, 45, 103, 280, 362, 497.
 i, 75, 87, 405.
 ran (baron de), 137.
 rd (le comte de), 330.
 t, 170, 185, 222, 421, 457.
 rd, 16.
 rd (Mlle de), 481.
 eslé (la), 257, 312, 463 et suiv., 468 et suiv.
 allon (de Harlay de), 238, 497.
 (le général), 206.
 ois, 21 et divers.
 (Mme), 261, 262.
 (le général), 89.
 , 184.
 , 346.
 statuaire, 161, 224.
 , 158.
 i - Lagache, 170, 215, 445, 462, 495.
 agne (l'empereur), 365.
 1^{er}, roi d'Angleterre, 272.
 IX, 19, 304.
 X (voir comte d'Artois).
 s (Xavier), 141.
 s (Pierre), 116.
 s (duc de), 292 et suiv.,

 u, avoué, 202.
 ne (docteur), 119.
 briand, 117, 118.
 roux (duchesse de), 303.
 (l'abbé), 47.
 , architecte, 107.
 (André), 48, 222, 362, 421, 486.
 (Marie-Joseph), 291, 486.
 docteur), 365.
 me (Mme), 291.
 ose) (voir Montigny).
 r (chanoine), 391.
 er (Michel), 121.
 er, conducteur des ponts
 aussées, 91, 153.
 (Ch. de), 464.
 n, 223, 388.
 s (de), 104.
 300.
 l-Lavergne (Mme), 119,
 183, 420.
 l-Praslin (famille) (voir
 in).
 103, 383.
 , ingénieur, 153.
 l (Louis), 480.
 a, 96.
 (Léo), 33, 157, 163,
 444.
 Chahu (voir Chahu).
 Lorrain, 202.
 Vignon (Mme), 66, 67,

Claude Bonneau, 72.
 Clermont-Tonnerre (famille de),
 21, 86, 305.
 Clotaire II, 5.
 Clovis Hugues (voir Hugues).
 Coade, conseiller municipal de
 Passy, 35.
 Colardeau (le poète), 170, 242,
 445 et suiv.
 Colbert, 13.
 Colbert (Louise-Antoinette), 272.
 Collongettes, 70.
 Colle, 446.
 Combalot (l'abbé), 201.
 Cominet, 88.
 Commynes (Philippe de), 8, 250,
 253.
 Condamine (la), 17.
 Condé (les princes de), 42, 45,
 222.
 Condorcet, 170, 421, 452 et suiv.
 Constant, 431.
 Constantin, 88.
 Contat (Mlle), 41.
 Conti (princes et princesses de),
 42, 184, 482, 483, 485.
 Copernic, 97.
 Coquelin, 122, 383.
 Corneille, 312, 472.
 Corot, peintre, 159, 219.
 Corot (le frère du peintre), 461.
 Cortambert (les), géographes, 72,
 106, 111.
 Corvetto (le comte), 304.
 Cosnard, 88.
 Cothenet, 114.
 Cotte (Robert de), 43.
 Couche, ingénieur, 396.
 Coulomb, architecte, 107.
 Coulon, vice-président du Con-
 seil d'Etat, 190.
 Courant (Maurice), 394.
 Courbec, 164.
 Courbet (amiral), 164.
 Courbet (Gustave), peintre, 164.
 Courtavet de Pezé (marquis de),
 304.
 Couteux de Cantaleu (Le), 202,
 459, 461.
 Coutelle (le colonel), 174, 471.
 Coutous, 88.
 Créciat, 35.
 Crémieux (Adolphe), 58.
 Crétet, directeur général des
 ponts et chaussées et ministre
 de l'Intérieur, 168, 461.
 Crevaux, 164.
 Croiset, 99.
 Croizette (Sophie), 73.
 Cuissard, 199, 200.
 Curés d'Auteuil (liste des), 247,
 248.
 Curés de Passy (liste des), 248,
 249.
 Curmer, éditeur, 393.
 Cuvelier (Mme), 224.
 Cuvillier-Fleury, 149.

D

Dacier, 184.
 Dagobert (le roi), 365.
 Dalloz (Paul), 122, 203.
 Dalou, 87, 416.
 Daly (César), 149.
 Daucourt (famille) (voir de Fon-
 taine).
 Dangeau (marquis de), 221.
 Darcel, ingénieur, 91, 121, 130,
 143, 147, 217.
 Darcy, ingénieur, 396.
 Daru (le comte), 432.
 Daumas, 368.
 Daumier, 222.
 Daunou, 451.
 Dausset, conseiller municipal, 92.
 Dauvergne, maire de Passy, 125,
 250, 421.
 Dauvergne (A.), 34.
 Dauvergne (H.), 422.
 David (Félicien), compositeur,
 200.
 David (Louis), peintre, 70.
 Davioud, architecte, 55, 134,
 409.
 Davoust (maréchal) (voir duc
 d'Auerstaedt).
 Debilly (général), 51.
 Debressenne, architecte, 46.
 Debrie, architecte, 57.
 Debrousse, 155.
 Debry, membre de la Conven-
 tion, 454.
 Debucourt, peintre, graveur, 42.
 Decamps, peintre, 67, 68.
 Decou (Benoist), 212.
 Deffand (Mme du), 482, 485.
 Delacroix (Eugène), peintre, 69.
 Delhaynin, 165.
 Delafontaine, sculpteur, 370.
 Delahoussaye (Mme), 35.
 Delapalme, notaire, 137, 159,
 187, 218.
 Delaplanche, abbé, 48.
 Delaroche, peintre, 125.
 Delessert (famille), 16, 34, 36,
 40, 71, 72, 157, 250, 343,
 à 356, 392.
 Desespine (Jules), 404.
 Delestre-Poirson, directeur du
 Gymnase, 384.
 Delfaut, 214.
 Delibes (Léo), 165.
 Delmas, architecte, 83.
 Demagny, 73.
 Demidoff (prince Paul), 34, 220,
 341, 376.
 Dennerly (M. et Mme), 121.
 Depontailier, curé d'Auteuil,
 176, 218, 496.
 Desaix (général), 40, 368.
 Désaugiers, 194, 195, 478.
 Desbordes-Valmore (Mme), 125.
 Deshayes, 121, 142.
 Desjardins (Arthur), 404.

Destutt de Tracy (voir Tracy).
 Devaux, 368.
 Deyaux, 107, 340.
 Diaz (Narcisse), 179.
 Diérot, 170, 288.
 Didier, 84.
 Dillon (le père), 100.
 Diébolt, statuaire, 129.
 Dietz-Monnin, sénateur, 223.
 Domard, 404.
 Doniol (Auguste), ingénieur, 3, 324, 370, 381, 395 à 404, 440.
 Donizetti, 206.
 Dorimieux, 70.
 Dorveau, 94.
 Doune (famille), 88, 99, 101.
 Douay (général), 45.
 Douvain (l'abbé), curé de Passy, 47, 248.
 Duban, architecte, 115.
 Dubois (le commandant), 182.
 Ducatel, 204.
 Duchayla, 216.
 Duchesne (Gaston), 5, 119.
 Ducis, 174, 175, 243, 471.
 Duclos, 285, 288, 301.
 Duesaux, 354.
 Ducreuzet, 115.
 Dufrénoy, 127.
 Dumas (Alexandre), 464.
 Dumersan, vaudevilliste, 42.
 Dumesnil (Mlle) 83, 383.
 Dumilâtre, statuaire, 148.
 Dumont-d'Urville, 145, 146.
 Dumoulin, architecte, 112.
 Dumoustier, 97, 109.
 Duperré (amiral), 152.
 Duperron, conducteur des Ponts et Chaussées, 211.
 Dupin (famille), 16.
 Dupont (Pierre), maître à la Savonnerie, 13, 273.
 Dupont, 123.
 Duprez, 66, 383.
 Dupuit, ingénieur, 396.
 Dupuy (Adrien), inspecteur général, 145, 499.
 Dupuy (Charles), architecte, 381.
 Durau (architecte), 83.
 Duret, 57.
 Dussault, maire de Passy, 72.
 Duval, 126.

E

Eglise (comte Fernand de l'), 13, 19, 149, 277, 298, 300, 414 à 416, 431.
 Eglise-Pignatelli (comtesse d'), 5.
 Eliebert (Mme), sœur de Louis 23, 163, 222, 375, 446.
 Emma (Mme), 137.
 Enjoux (Edouard), 79.
 Enjoux (Mlle de Balzac d'), 139, 391.

Erard (famille), 23, 298, 304.
 Erlanger (baron d'), 142, 155, 210, 211.
 Ervieux (Mlle d'), 373.
 Estaing (amiral d'), 34, 123, 146, 391, 420.
 Este (Marie d'), reine d'Angleterre, 11, 12, 267, 268.
 Estrades (l'abbé d'), 47.
 Estrées (Gabrielle d'), 139.
 Eugène Delacroix (voir Delacroix).
 Evans (docteur), 121.
 Evrard, maire d'Auteuil, 195, 248.
 Exelmans (maréchal comte), 218.

F

Faber, 398.
 Faron (général), 44.
 Favart (Mme), 34.
 Faustin-Hélie, 72, 109, 125.
 Faye (Hervé), astronome, 73, 107, 380.
 Fédération, 440.
 Félicien David, (voir David).
 Félix Faure, président de la République, 161.
 Ferrari de Galliéra, 159, 161.
 Ferrero, banquier, 100.
 Ferry (Jules), 58.
 Feuardent, 164, 487.
 Feuillade (comtesse d'Aubusson de la), 169, 450.
 Feuillet (Octave), 163, 164.
 Fiorentino, 389.
 Flachat, ingénieur, 205.
 Flahault (Mme de), 486.
 Flammarion (Camille), astronome, 456.
 Flandrin, peintre, 126.
 Fleuret (l'abbé), 47.
 Fleuriot de Langle (amiral), 298.
 Fleury (cardinal), 285.
 Fleury (Joly de), 459.
 Flobert (Mme), 137.
 Florian, 43, 103.
 Flourens, 348.
 Fodor (Mainvielle), 383.
 Fontaine (abbé), 182.
 Fontaine, architecte, 133, 406, 431.
 Fontaine, ingénieur, 121.
 Fontaine (Mme de), 16, 249, 285, 391.
 Fontange (de), ingénieur, 195, 219.
 Fontanieu (de), 343.
 Fonvielle (Ulrich de), 170.
 Forge (Anatole de la), 92.
 Forges de Montagnac (Henri de) (voir Montagnac).
 Formentin, conservateur du musée Galliéra, 161.
 Formigé, architecte de la ville de Paris, 381.

Foucault, 155, 156.
 Foulquier, architecte, 224.
 Fouquet, 40.
 Fouquian, 166.
 Fournier, 224.
 Fourteau, proviseur, 60.
 France (Anatole), 122, 464.
 François de Paule (saint), 7.
 François I^{er}, 115, 182.
 Franklin, 16, 42, 43, 44, 109, 170, 452.
 Franqueville (comte de), 23, 163.
 Fresnel, ingénieur, 157.
 Fréteau, 452, 454.
 Freycinet (amiral de Saules de), 151.

Freycinet (de), ancien président du conseil des ministres, 366.
 Frochot, préfet de la Seine, 174.
 Fruchère, 368.
 Fulchiron, 35, 39.
 Fulton (Robert), 53.

G

Gabillot, 187, 473.
 Gabriel, architecte, 265.
 Galilée, 105.
 Galitzine (prince), 335.
 Galliéra (duchesse de), 159, 161.
 Gambetta (Léon), 100, 393.
 Garat, 451.
 Gariel, 128.
 Garus, 300.
 Gary (l'abbé), 46, 248.
 Gaston de Saint-Paul, 54.
 Gateau, 164.
 Gauthier-Villars (Mme), 382.
 Gautier (Théophile), 219, 393, 475.
 Gavarni, 107, 190, 217, 394, 419, 461, 474 à 476, 478 à 480.
 Gay (Ernest), conseiller municipal, 404, 416.
 Gay (Sophie), 448.
 Gayot (Edouard), 212.
 Geneviève (abbés et chanoines de Sainte), 6, 26, 392, 480, 481.
 Gendron, 185, 241, 445, 465.
 Genlis (Mme de), 17, 33, 103, 286, 288 à 295, 334, 486.
 Gennot (Génot ou Guénot), 363.
 Genoude (l'abbé de), 172.
 Genty, 140.
 Georges (Mlle), 104, 383.
 Georges V, roi de Hanovre, 122.
 Gérando (de), 451.
 Gérard (François, baron), peintre, 70, 169, 200, 201, 243, 448 et suiv.
 Gérard (Henri), 450.
 Géricault, peintre, 69, 205.
 Germain, conducteur des ponts et chaussées, 51.
 Gibbon, 285.
 Gil-Pérez, 72.

Ginain, architecte, 164.
 Girard, ingénieur, 396.
 Girard (Jules), 99.
 Girardin (Emile de), 98.
 Girodet, peintre, 70, 218.
 Glachant (famille), 43.
 Glück, 97, 378.
 Gobé, 39.
 Goblet (René), ancien président du conseil des ministres, 141.
 Godard, 164.
 Godard (Benjamin), 206, 207.
 Godbeuf, architecte, 187.
 Goncourt (les frères de), 205, 394, 479.
 Gonzague (Marie-Louise de), 253.
 Gontaut-Biron (de) (voir Lauzun).
 Gossec, 17, 33, 103.
 Got (Edmond), 104, 383.
 Gounod, 461.
 Goupil, 203.
 Goust, architecte, 75, 406.
 Gouthière, ciseleur, 204.
 Gouvion-Saint-Cyr, 203.
 Gouzay, 115.
 Grassal, 97, 109.
 Gréard, 99, 171, 188.
 Greuze, 114.
 Grével (Mme), 39.
 Grévy (Jules), président de la République, 140.
 Grienenger, 142.
 Grimm, 293, 483, 486.
 Gros (le baron), 70, 182.
 Grouchy (famille), 312, 451 et suiv., 465.
 Gubbay, 165.
 Gudin (le comte), 203.
 Guépin (Félix), 57.
 Guérin (docteur), 23.
 Guérin (Pierre), peintre, 69, 194.
 Guibert, archevêque de Paris, 94.
 Guibert, conseiller municipal de Passy, 124, 125.
 Guichard, 35, 123 à 125.
 Guillaumot, 316, 321.
 Guillemard, 166.
 Guillois (Mme), née Roucher, 458.
 Guillois (Antoine), 6, 13, 15, 119, 169, 221, 222, 243, 256, 257, 280, 313, 373 à 380, 421, 430 à 433, 445 à 448, 451, 452 à 462, 463 à 468, 471, 474, 476, 480 à 490.
 Guimard (Hector), architecte, 100, 179, 187, 214, 216, 217.
 Guimard (Mlle), danseuse, 383, 415.
 Guimet, 141, 142.
 Guiral (l'abbé), 47, 248.
 Gustave Nadaud (voir Nadaud).
 Guizot, ancien président du conseil des ministres, 168, 169, 392, 430.

H

Hamelin (amiral), 152.
 Hamilton, 259 et suiv., 267.
 Hanotaux (Gabriel), ancien ministre, 75.
 Harcourt (prince d'), 257, 415.
 Hardon, 122.
 Hardouin de Péréfixe (voir Péréfixe).
 Harlay (président de), 11.
 Hauréau, 99, 172, 461.
 Haussmann (baron), 117, 210, 332, 406 et suiv.
 Hébert (le trésorier), 212.
 Heine (Henri), 223.
 Helvétius, 372.
 Helvétius (Mme), 169, 170, 203, 222, 454, 458, 459, 461, 485.
 Hèna, 395.
 Hénin (princesse d'), 461.
 Henri 1^{er}, roi des Anglais, 6.
 Henri IV, 8, 11, 13, 139, 256, 273, 277.
 Henriette d'Angleterre, 264.
 Henriette de France, 11, 262, 272.
 Henri Martin (voir Martin).
 Henriot (Jane), 73.
 Hermant, 404.
 Hérold, 200.
 Herny, 25.
 Herran, 114, 154.
 Hersent, 386.
 Heudebert, architecte, 92.
 Heugel, 117, 154.
 Heurtaut, 113.
 Heymès (général), 207.
 Hittorf, architecte, 120.
 Holbach (d'), 170.
 Hottinguer, 165.
 Houssaye (Arsène), 34, 127, 128, 341, 374, 378.
 Houssaye (Mme de la), 115.
 Houssaye (Henri), 377.
 Huber, 404, 406.
 Hubert-Robert (voir Robert).
 Huet, ingénieur, 87, 159, 369, 416.
 Huet (le président), 341, 374.
 Huet, propriétaire, 224.
 Huet (Victor), 75 à 78, 90, 91, 393.
 Hugues (Clovis), 137, 437.
 Hugues de Bezançon, évêque de Paris, 6.
 Humblot, ingénieur, 396.
 Humboldt (de), 449.
 Hume (David), 285, 482.
 Huyot, architecte, 75, 406.

I

Injalbert, 369.
 Ingres, 149, 352.
 Isabelle, sœur de Saint-Louis, 119.

Isabey, peintre, 218, 219.
 Iung (général), 112, 394.

J

Jacquemart, graveur, 101.
 Jacques II, 12, 40.
 Janin (Jules), 57, 58, 60, 165, 334, 341, 373 à 380, 393.
 Janin (le président), 11.
 Janson de Sailly, 60, 380.
 Jasmin, 197.
 Jauréguiberry (amiral), 113.
 Jean Bologne (voir Bologne).
 Jean-Jacques Rousseau (voir Rousseau).
 Jehannot, maire d'Auteuil, 191, 248, 489.
 Jomini (général), 392.
 Joséphine (l'impératrice), 139, 182, 216.
 Jouaust, éditeur, 393.
 Jourdain (Frantz), architecte, 148.
 Jouvenet, peintre, 192.
 Jouvin, critique, 393.
 Joyeuse (duc de), 257, 415.
 Joyeux, 86.
 Jubainville (d'Arbois de), 235.
 Jubault, 466.
 Juigné (de), archevêque, 152.
 Juillard, 135.
 Julien (l'empereur), 426.
 Jussieu (Laurent de), 117, 338.

K

Keller, inspecteur général des mines, 316.
 Keppler, astronome, 85, 86.
 Kéralio (de), 338.
 Kléber (général), 40, 143.
 Kind, ingénieur saxon, 438.
 Kortz, proviseur, 60.
 Krantz, 366.

L

Labiche (Eugène), 163.
 Labiénus, 279, 491.
 Laborde (comtesse de), 354.
 La Bruyère, 184.
 La Chaise (le père), 117.
 Lacoma, 335.
 La Condamine (voir Condamine).
 La Croisade, maire d'Auteuil, 192, 248.
 Lacrolle (l'abbé), curé d'Auteuil, 203, 243, 248.
 La Fayette (famille de), 70, 152, 178, 263.
 La Fontaine, 148, 180.
 Lafourcade, 409.
 La Galissérie, ingénieur, 214.
 La Guéronnière (vicomte de), 137.
 La Harpe, 291.

- au (l'abbé), 94.
 au (Paul), architecte, 30.
 au, fondateur des crè-
 , 127.
 au, trésorier, 123.
 au (général), 139.
 se, 172, 479.
 erite, ingénieur, 430.
 erite de Valois (reine), 19.
 .
 Antoinette (reine), 21, 24,
 97, 297, 298, 303, 305,
 , 308, 311, 375.
 Louise (impératrice), 75,
 , 431.
 Louise de Gonzague (voir
 zague).
 Thérèse (impératrice), 21,
 .
 Thérèse, reine de France,
 , 282.
 y (chevalier de), 212.
 y (marquis de), 74, 336.
 251.
 mtel, 17, 97, 103.
 ttan, maire du XVI^e ar-
 lissement, 90, 148, 251.
 ise (Mlle), 483.
 lier, 392.
 (Henri), 104, 111, 130,
 , 251.
 459.
 ingénieur, 396.
 lon, 271.
 ssant (Guy de), 164.
 n (cardinal), 11.
 s (reine Catherine de), 11.
 s (reine Marie de), 11, 13,
 , 275, 426.
 et, 110.
 as (Gaston), 446.
 de), 212.
 nnier, 464.
 et (général), 335.
 , 166.
 val (de), 243, 256, 279,
 .
 hikoff, 127.
 lès (reine), 201.
 d'Argenteau, 21.
 (Louis de), 19.
 se, 166.
 nes, filles de Louis XV,
 , 305.
 , 105.
 r, 114.
 ur, 416.
 e (Paul), 92.
 t (docteur), 221.
 y, 257.
 , 166.
 (Emile), 223.
 id, 44, 72.
 (Gustave), statuaire, 62,
 .
 -Ange, 211.
 Michelet, 45, 453, 497.
 Michon, 164.
 Migeon (comte), 181.
 Mignard, 144, 145.
 Mignet, 99, 224.
 Millet, peintre, 223, 224.
 Milne (voir Myln).
 Milloué, 142.
 Minguet, 88.
 Mirabeau, 222, 391, 396, 430,
 457.
 Miré, 372.
 Mirepoix (maréchale de), 483.
 Modène (princesse de), 371.
 Molier, 127.
 Molière, 172 à 174, 242, 257.
 Molin, maire d'Auteuil, 192, 248.
 Molitor (maréchal), 214.
 Moncey (général), 359.
 Monchicourt (Mme de), 110.
 Montagnac (Henri de Forges de),
 7, 15, 42, 92, 470, 497.
 Montausier (duc de), 431.
 Montépin (Xavier de), 67.
 Montespan (duchesse de), 11,
 103, 127.
 Montfort (général vicomte de),
 218.
 Montgolfier, 308.
 Montgolfier (les frères), 21.
 Montigny (M. et Mme), 66,
 385.
 Montijo (comtesse de), 181.
 Montmorency (duchesse de), 204,
 488, 490.
 Monrose (Mlle), 217.
 Monval, 463.
 Moreau (général), 33, 40, 54.
 Morel, 113.
 Morellet (l'abbé), 170, 392, 457,
 480, 487.
 Moret, 85.
 Morin (Alfred), 395.
 Morisan, 24, 311.
 Morlière (général de la), 338.
 Morlot (cardinal), 94.
 Morny (duc de), 332.
 Mortemart (duc de), 11.
 Mothe (comtesse de la), 103, 288.
 Motte-d'Argencourt (Mlle de la),
 265.
 Motteville (Mme de), 11, 265,
 267.
 Mouchy (Mme de), 299, 465.
 Moüy (comte de), 394.
 Mozart, 37, 153.
 Mun (Mme de), 485.
 Murat (Roi), 203.
 Musard, 203, 248, 461.
 Musset (Alfred de), 187, 193,
 311, 474, 476.
 Myln, père et fils, mécaniciens, 22.
 N
 Nadaillac (comte de), 354.
 Nadaud (Gustave), 33, 163, 444.
 Nansot, 418.
 Napoléon I^{er} (général Bona-
 parte), 13, 40, 52, 75, 89,
 133, 143, 170, 181, 182,
 329, 330, 331, 346, 347,
 367, 431.
 Napoléon III, 52, 354.
 Napoléon (prince Jérôme), 393.
 Narcisse Diaz (voir Diaz).
 Navez, conducteur des ponts et
 chaussées, 219, 220.
 Navier, 367.
 Necker, 327.
 Nemours (ducs et duchesse de),
 9, 10, 94, 264.
 Nénot, architecte, 156.
 Nerval (Gérard de), 378.
 Nesles (marquise de), 296.
 Neufchâteau (François de), 54.
 Neuville (Mme Alphonse de), 205.
 Nicolai (Président de), 390.
 Nicolas II (le tsar), 61, 62, 63,
 381.
 Nicolo, 110.
 Nitot, 155, 442.
 Noë (comtesse de), 395.
 Noël (le père), physicien, 336.
 Noir (Victor), 170.
 Nollet (l'abbé), physicien, 34,
 336.
 Normand, président de la Société
 des Amis des monuments pari-
 siens, 229.
 Noves (Laure de), 71.
 O
 Oberlin, 369.
 Odilon-Barrot, 325.
 Ohnet (architecte), 125.
 Orfila, 34, 335.
 Orième, architecte, 83.
 Orléans (duc d', en 1393), 6.
 Orléans (princes d') (voir égale-
 ment : le Régent et Louis-
 Philippe I^{er}), 58, 70, 149,
 277 (note), 292, 293, 294,
 299, 300, 309, 331.
 Orsini, 355.
 Oudry, peintre, 19, 297.
 P
 Pajol, 330.
 Pajou, sculpteur, 55, 448.
 Palikao (général comte de), 203.
 Pasquier (chancelier), 168.
 Pastoret (le marquis de), 48,
 363, 392.
 Patru (l'avocat), 472.
 Paule (Saint François de) (voir
 François).
 Paulian (les frères), 351, 357,
 358.
 Pauquet de Villejust, 97.
 Pelissier (le maréchal), duc de
 Malakoff, 95.

- Penthièvre (le duc de), 43, 103, 391.
 Penthièvre (Guy de Bretagne, duc de), 7.
 Percier, 133, 404, 406.
 Péréfixe (archevêque Hardouin de), 45, 266, 496.
 Pergolèse, 100, 101.
 Perier (famille Casimir), 100, 101, 112, 178, 190, 206, 386, 443.
 Pèrier (les frères), 395, 426 et s.
 Pèrouse, 368.
 Perrens, membre de l'Institut, 279.
 Perret (Michel), 141.
 Perrichont, ancien conseiller municipal, 212, 222, 461, 466.
 Perronet, 74.
 Pétrarque, 71.
 Peyre, architecte, 25.
 Philippe (Mme), 386.
 Philippe-Auguste, 280, 426.
 Philippe le Bel, 64, 382, 496.
 Philippe le Long, 6, 176.
 Philippe de Commines (voir Commines).
 Philips, ingénieur, 146.
 Picard, auteur dramatique, 40.
 Picard (B.), 475.
 Piccinni, compositeur, 34, 74, 97, 111.
 Piccinni fils, 37.
 Pichat (Laurent), 115.
 Pichegru (général), 51.
 Picot, 88, 99, 101, 424.
 Picquet, 88.
 Pierre Guérin, peintre (voir Guérin).
 Piscatory (M. et Mme), 363.
 Pierre le Grand (le tsar), 381.
 Pigalle, sculpteur, 285.
 Pilâtre de Rozier, 21, 308, 309.
 Piron, 480.
 Pitt (William), 139.
 Planteau (Mme), 187.
 Poiloux (l'abbé), 212.
 Poirée, ingénieur, 366.
 Polignac (famille de), 54, 303, 307.
 Pomereu (de), 166.
 Pompadour (marquise de), 19, 53, 287, 297, 371, 376, 430.
 Ponchard, chanteur, 111, 383.
 Ponchartrain (de), 184.
 Ponsard, 57, 59, 378.
 Ponson du Terrail, 211, 387.
 Pontalba (baron de), 95.
 Portalis (comtes de), 35, 66, 106, 392.
 Possoz, maire de Passy, 35, 125, 250, 423.
 Potin (Emile), secrétaire général de la Société historique d'Auteuil et de Passy, 17, 19, 24, 42, 61, 120, 220, 280, 314, 381, 385 à 390, 394, 396, 404 à 412, 418, 419, 427, 428, 442, 443, 444, 451, 462, 467, 468, 472, 474, 475, 476, 491, 495, 496.
 Poujoulat, 44.
 Pouplinière (dela), 17, 103, 251, 252, 284 à 287, 291.
 Pourtié (l'abbé), 496.
 Poussin, peintre, 205.
 Pradier (Mme), 374.
 Prahault de Richebourg, 465.
 Praslin (comte de Choiseul-), 174, 219, 458, 461.
 Pravaz, médecin, 23.
 Préault, 368.
 Préfet de la Seine (voir Frochot, ou de Rambuteau, ou de Selves)
 Prévost (l'abbé), 41.
 Prévost de Longpérier, 70.
 Proudhon, 33.
 Prudhon, 149.
 Puchot des Alleurs (Roland), 486, 490.
- Q**
- Quatremère de Quincy, 42.
 Quentin-Bauchart, conseiller municipal, 160, 393.
 Quentin de La Tour, peintre (voir La Tour).
 Quillet, 34, 36, 288, 418, 419.
- R**
- Rabel, ingénieur, 369.
 Rabut, ingénieur, 102.
 Rachel, tragédienne, 181, 201.
 Racine, 173, 184, 311 à 313, 463 et s., 468 et s., 472.
 Racine (Louis), 174, 466.
 Raffet, 220.
 Raglan (lord), 127.
 Ragotsky (princesse de), 268.
 Rambuteau (de), préfet de la Seine, 199.
 Rameau, 17, 18, 103, 284, 285.
 Ranavaloa (la reine), 98.
 Ranelagh (lord), 24.
 Raphaël, 148, 149.
 Raspail, 34.
 Ratisbonne (Louis), 379.
 Raymond, architecte, 405.
 Raymond (docteur Paul), 5, 15, 216.
 Raynal (l'abbé), 41.
 Raynard, 285.
 Raynaud (Barthélemy), 242, 488.
 Raymond, 75.
 Rayneval (de), 488.
 Raynouard, 38, 39, 72.
 Récamier (Mme), 117, 118, 172, 461.
 Reculé, 193.
 Refuge (Gourio de), 394.
 Regnaud de Saint-Jean d'Angely (comte), 139.
 Régent (Le), 19, 269, 296, 301.
 Rémusat, 178.
 Renaudot, 471.
 Renant, 47.
 René (de), 212.
 Repentie (Jeanne de), abbess de Montmartre, 6, 496.
 Résal, ingénieur, 369, 370.
 Retz (cardinal de), 263, 431.
 Réveillon, 308.
 Revoil, architecte, 85.
 Reynaud (Léonce), 164.
 Riancey (comte Henri de), 42, 44, 71, 393.
 Riario Sforza (duc de), 300, 387, 389.
 Ribéra, 189.
 Richard (cardinal), 212.
 Richelieu (cardinal de), 8 à 10, 205, 235.
 Richelieu (duc de), ministre, 348.
 Richelieu (maréchal marquis de), 17, 20, 285 à 287.
 Rigaud, peintre, 151.
 Riou (comte de), 301.
 Riquet, jardinier de Boileau (voir Antoine).
 Rivarol, 293.
 Robert de Cotte (voir Cotte).
 Robert (Hubert), 186, 187, 203, 421, 473.
 Rochon (l'abbé), 304, 336, 337.
 Rocque (Jacques), 461.
 Roehn, 39, 103, 104.
 Rohan-Guéméné (prince de), 297.
 Roi de Rome, 430 et s.
 Roland (Mme), 451, 482.
 Roll, peintre, 87, 416.
 Romans (Mlle de), 34, 339, 340, 374.
 Rosambo (Le Pelletier de), 391.
 Rossini, 58, 117, 118, 148, 149, 217, 335, 388, 392.
 Rossini (Mme), 388.
 Roty, conducteur des ponts et chaussées, 153.
 Roucher (Antoine), poète, 170, 222, 421, 451, 474, 485.
 Rousseau, architecte, 91.
 Rousseau (Ernest), ingénieur, 91, 153, 158.
 Rousseau (Jean-Jacques), 17, 51, 288, 310, 482.
 Roussel, auteur du plan de 1731, 3.
 Roussel (l'abbé), 182.
 Roussel (le sénateur), 182.
 Rouvier (Mme) (voir Claude Vignon).
 Rude (François), 123.
 Rumford (comte de), 170, 205, 452.

S

lme de), 431.
mille de), 339.
ha, 122.
anson de), (voir Janson).
narand, 481.
naud (maréchal de),

dier (M. de), 99.
orges (le chevalier de),

laire (Barthélemy) (voir
lémy).
nne (Emile), 172, 183,
204.
eneviève (abbés de),
Geneviève).
non (duc et duchesse de),
0, 299, 300, 343.
non (M. de), 112.
marquise de), 50.
architecte, 172.
aint François de), 261.
, architecte 188.
170, 171, 201, 383.
eorge), 16, 207, 208,
464.
aurice), 303.
(Jules), 163.
architecte, 122.
Francisque), 166.
405.
383.
architecte, 104, 107.
arignan (Ch.-E. de), 50.
aréchal de), 170, 287.
m-Baptiste), 462.
n), ancien ministre, 99,
190.
de Gisors, architecte du
, 381.
(Ary), peintre, 69, 70.
(Démétrius), 82, 212.
Eugène), 109.
eck (Mlle), 216.
70.
(chancelier), 40.
s de Chaillot, 250.
rs de Passy, 249, 250.
ier, conducteur des ponts
ussées, 91, 130, 143,

de), Préfet de la Seine,
72.
224.
105.
l, 223.
222.
Jules), ancien ministre,
188, 500.
David), 102, 109, 111.
207.
Mgr), 94.
du parc Guichard (voir
ard).
des terrains de la plaine

de Passy (voir l'index des
rues).
Société Roëhn (voir Roëhn).
Société Thome (voir Thome).
Soleil, opticien, 157.
Soubise (maréchal, prince de),
19, 24, 302, 303.
Souchier, 69, 156.
Spitzer (Frédéric), 72.
Spontini, compositeur, 100, 298.
Staël (Mme de), 292, 486, 496.
Stainville (de), 474.
Stern (Mme) (voir Croizette).
Strada, 91.
Strass, 459.
Suard, 285.
Suchet (maréchal), 113.
Sulleyman-el-Halébi, 143.
Sully (Maurice de), évêque de
Paris, 6, 247.
Sully-Prudhomme, 148.
Swieten (baron van), 447.
Syracuse (le prince de), 25.

T

Tabariès de Grandsaignes, 5, 6,
15, 119, 120, 236, 253.
Talamon, 166, 341.
Tallémand des Réaux, 279.
Talleyrand, 23, 118, 181, 423,
434, 486.
Talleyrand (princesse de), 118.
Tallien, 84.
Talma, 111, 171, 383.
Tamiset, 113.
Tarbé des Sablons, 203.
Tardé, 24.
Tassu, architecte, 224.
Tavernier (de), ingénieur, 219.
Téniers, peintres, 197, 198.
Ternaux-Rousseau, 171, 188,
203, 212.
Ternaux (Mme), 241, 462.
Terrier, architecte, 142.
Thalberg, 378.
Théry, 126, 155.
Thiébaud, fondeur, 148, 369.
Thiers, 88, 101, 126, 181, 393,
425, 449, 471.
Thiers (Mme), 99.
Thomas, académicien, 243.
Thomas, statuaire, 161.
Thome, 84, 85, 116, 130, 139,
140, 150, 151, 152.
Thuret, 459.
Tillière (le comte), 11.
Tour (La), peintre, et La Tour
d'Auvergne (voir La Tour).
Tracy (Destutt de), 170, 243,
451, 458, 462.
Tracy (Victor de), 174.
Train, architecte, 47, 94.
Trant (Mme), 260.
Tréhouart (amiral), 86.
Treillard (comte), 139, 155, 392.
Trénitz, 24, 311.

Tabiny (de), 30.
Turenne, 431.
Turgot, 170, 391, 457, 458.

U

Ubrich (général), 120.
Urbain II (le pape), 6.
Urville (Dumont d'), voir Dumont.

V

Valentinois (famille de), 42, 45,
391, 415.
Vallière (Mlle de la), voir La Val-
lière.
Valon (vicomte de), 354.
Valton (E.), 395.
Van der Meulen, peintre, 19.
Van Loo (les), peintres hollan-
dais, 196, 197, 198, 285,
303, 336.
Vannelet, 487.
Varé, 120, 408.
Varin (Adolphe), 395.
Vaucanson, 285.
Vaudey (Mme de), 181.
Vaudoyer, architecte, 89.
Vaudremer, architecte, 82, 135,
176, 212, 242, 462.
Vaudrey, ingénieur, 368.
Vauguyon (duc de la), 306.
Vautrey (Gustave), 416.
Verdier, architecte, 201.
Vergennes (de), 486.
Verhoeven (Paul), 214.
Vernet (Mme), 455.
Verniquet, 84, 86.
Veron (le docteur), 181.
Verrières (les demoiselles de),
170, 446 et suiv., 460.
Verthamon (de), 212, 390.
Vertpré (Jenny), 33, 34, 61, 111,
338, 383.
Vicaire (Georges), 394.
Victor Hugo (voir Hugo).
Vigée-Lebrun (Mme), 290.
Vignon (Mme Claude) (voir Claude
Vignon).
Villardeau (Yvon de), astronome,
165.
Ville (Georges), 166.
Villebois-Mareuil (colonel de),
166.
Villejust (Pauquet de) (voir Pau-
quet).
Villemain, ancien ministre, 66.
Villemessant (de), 121, 203.
Villers (MM. de), 13.
Villette (le marquis de), 372.
Vincent de Paul (saint), 414.
Virville (Mme de), 485.
Vital, 111, 423.
Vitet, 433.
Vitu (Auguste), 92.
Vivonne (duc de), 140.
Voisins (Gilbert de), 473.

Vallier, 25, 26 et 27.
Vallier, 11, 27.

Waller, 103.
Waller, ingénieur, 322.
Waller, ingénieur, 142.
Waller, 103.

Yvon (Adolphe), peintre, 6,
203, 368, 461.
Yvon de Villars (voir Vil-
lars).

W

Wade, Edmund, 10, 17, 23, 24,
11, 25.

Y

Z

Wagner, 20, 21, 22, 23,
Washington, 10, 11, 12.

Wagner, 20, 21, 22, 23,
Wagner, 10, 11, 12.

Zimmermann, beau-frère de Co-
mod, 203.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages.		Pages.
et couvent des Bonshommes	7	Le monument de La Fontaine, au Ranelagh	147
it de Philippe de Commynes	8	Rossini	148
Chaillot	9	La villa Rossini, à Passy	150
ine de Médicis	10	Le Musée Galliéra	160
it du maréchal de Lorges	12	Hector Berlioz	162
et environs, plan de 1717	14	Cabanis	169
château de Boulainvilliers (château neurial de Passy	17	Condorcet	171
u	18	Molière, par Coypel	173
teau de la Muette, sous Louis XV . .	20	Jean-François Ducis	175
r voyage aérien	22	Ancienne église d'Auteuil, vers 1840 . .	177
du Ranelagh	25	Jean de La Fontaine	180
du <i>Plan de Paris</i> , par Roussel (A) : Auteuil, Passy, Chaillot (hors e).	28	Boileau-Despréaux	184
Vertpré	31	Hubert Robert, peintre	186
tard	33	Louis-Michel et Jean-Baptiste Van Loo . .	196
Prévost	34	Carle Van Loo	198
de Cotte	38	George Sand	208
cesse de Lamballe	41	Façade sur le jardin, en 1800, de la pro- priété, rue d'Auteuil, 16	213
e du roi Louis XVI à Paris	43		
d	49	ANNEXES	
anin	56	Vue de l'ancienne église d'Auteuil	238
cadère de Passy	59	Porte d'entrée de l'ancienne église d'Auteuil	239
n où le tsar Nicolas II et la tsarine	60	Clocher de l'ancienne église d'Auteuil . . .	239
lébarqué le 6 octobre 1896	62	Vue de l'abside de l'ancienne église d'Au- teuil	240
e de la rue de la Tour	63	L'ancienne église d'Auteuil au xvii ^e siècle .	241
s	65	Armes de l'abbaye royale de Sainte-Gene- viève	245
sition du corps de Victor Hugo sous de triomphe de l'Etoile	68	Armes du marquis de Boulainvilliers . . .	249
Hugo, par Gustave Michel	76	Armes de Philippe de Commynes et du ma- réchal de Bassompierre	250
onstruit dans la plaine de Passy et pé autrefois par l'ambassade de e, place Victor Hugo	77	Portrait de Bassompierre	254
i	93	Armes du maréchal de Lorges	261
i	98	Henriette de France, d'après Van Dick . .	262
i	108	Vue du couvent des Bonshommes, vers 1760	263
Auteuil, de Passy et de Chaillot en (hors texte)	116	La Savonnerie au xvi ^e siècle	273
d	118	De Pardaillan, duc d'Antin	274
-Hélie	124	Armes du duc d'Antin	275
Houssaye	128	Atelier de la Savonnerie	276
fartin	131	Louis XIII en 1623	277
et de Lamartine	136	Christine de Heurles, dame Chahu	281
se de Lamartine	138	Le Riche de la Pouplinière	286
d'Eugène Manuel (hors texte) . . .	144	Madame de Genlis vers la fin de sa vie .	290

	Pages.		Pages.
Armes du marquis de Béringhen et du maréchal de Soubise	302	Le chalet de Jules Janin, à l'origine. . . .	375
Pilâtre de Rozier.	308	Le cabinet de travail de Jules Janin. . . .	377
Environs de Paris en 1607 (Chaillot et une partie de Passy)	317	Entrée de l'ancien chalet de Jules Janin, rue de la Pompe, 44	379
Etat ancien du sous-sol d'une partie de la rue de la Tour.	319	Madame Rose Chéri	384
Plan des fondations du palais du Trocadéro	323	<i>Ex libris</i> de Barré, curé d'Auteuil	391
Barrière de Passy vers 1820	325	— d'Etienne Delessert.	392
Incendie de la barrière de la Conférence (Passy), en 1789	326	— de M. Emile Potin	394
Bailly, maire de Paris, présentant les clefs de la Ville au roi Louis XVI	328	Carte du service des eaux à Paris, en 1899	397
Barrière de Passy vers 1830	329	Alimentation du XVI ^e arrondissement en eaux de sources	400
— — en 1839.	330	Alimentation du XVI ^e arrondissement en eaux de rivière	401
— — avant 1860	331	Médaille d'Abel Blouet.	405
Une des statues de la barrière de Passy (1829)	332	Dauvergne, maire de Passy.	422
Vue extérieure de la maison, 1, rue de la Pompe (ancien cabinet de physique du roi).	336	Pompe à feu vue du côté de la rivière; vue du côté de la porte d'entrée; maison près la pompe à feu	427
Vue intérieure de la maison, 1, rue de la Pompe (ancien cabinet de physique du roi).	337	Maison Chevallier, au bas de Chaillot. . . .	428
Mascaron au-dessus de l'entrée du grand escalier de cette maison	337	La pompe à feu de Chaillot en hiver (1829)	429
Ancien hôtel de la Folie (rue de Passy) démoli en 1890	340	Constructions élevées pour le forage du puits artésien, à Passy.	439
Maison n° 9 de la rue Beethoven	342	Maison du baron Gérard, à Auteuil.	449
Etienne Delessert	344	Le baron Gérard.	450
Benjamin Delessert.	347	Ancienne maison des demoiselles de Verrières, 45, rue d'Auteuil.	460
Chalet de M. Delessert	350	Henri-François d'Aguesseau.	470
Gabriel Delessert	353	Maison de Carpeaux, en démolition	477
La Tour d'Auvergne	358	Rue Désaugiers	478
Balzac.	361	Plan de la propriété des Boufflers, à Auteuil	484
Habitation d'André Chénier, chez Mme Renouard, à Passy	363	Auteuil il y a deux cents ans.	492
Le passage des Eaux, en 1882	364	Etat des travaux du pont Mirabeau, en juin 1895.	493
		Béranger en 1833, d'après Charlet	498
		Plan du XVI ^e arrondissement en 1901 (hors texte).	

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages
INTRODUCTION	1	Rue de l'Annonciation	45
 I. — LE PASSÉ D'AUTEUIL, DE CHAILLOT ET DE PASSY		Eglise Notre-Dame-de-Grâce de Passy. . .	45
La forêt de Rouvray ; le village de Nigeon.	5	Rue Jean-Bologne	47
Bulle de 1097 concernant l'église de Chail-		Rue Bois-le-Vent, rue des Vignes. . . .	48
lot; cession du domaine d'Auteuil aux cha-		Passage des Eaux	50
noines de Sainte-Geneviève, en 1110 ;		Rue Berton	50
érection en paroisse d'Auteuil en 1192, et		Rue Guillon	51
de Boulogne-sur-Seine en 1330	6	Quai Debilly et pont d'Iéna	52
Fondation du couvent des Bonshommes,		Rue Gaston-de-Saint-Paul, barrière et quai	
en 1493.	7	de Passy	54
Philippe de Commines et le maréchal Bas-		Rue Davioud, rue Pajou et rue de la Pompe.	55
sompierro, seigneurs de Chaillot	8	Lycée Janson-de-Sailly	59
Chaillot devient en 1659 un faubourg de		Chaussée de la Muette	61
Paris ; le monastère royal de la Visitation.	11	Station de Passy.	61
Ancienne manufacture de la Savonnerie . .	13	Rue de la Tour	63
Erection de Passy en paroisse, en 1672 ; les		Villa Guibert, rue Eugène-Delacroix et rue	
eaux minérales de Passy.	15	Decamps	67
Ancien château seigneurial de Passy. . . .	16	Villa Souchier et rue Scheffer.	69
Le château de la Muette	19	Villa Scheffer et rue Louis-David. . . .	70
Le premier voyage d'un ballon libre. . . .	21	Rue Pétrarque et rue des Réservoirs . . .	71
Le bal du Ranelagh	23	Cimetière de Passy	72
Les anciennes carrières de Passy	25	Rue Boissière	73
Recensements de la population du XVI ^e ar-		Place de l'Etoile	74
rondissement	27	Arc de Triomphe de l'Etoile.	75
<i>Extrait du plan de Paris, dressé par Roussel</i>		Chemin de fer métropolitain de Paris . . .	78
<i>en 1731.</i>		Avenue de la Grande-Armée	80
 II. — HISTOIRE DES QUARTIERS DE CHAIL-		2 ^e RUES OUVERTES PENDANT LES CINQUANTE PREMIÈRES	
LOT, DE LA MUETTE ET DE LA PORTE-		ANNÉES DU XIX ^e SIÈCLE, DANS LES QUARTIERS DE	
DAUPHINE (ANCIENS TERRITOIRES DE		CHAILLOT, DE LA MUETTE ET DE LA PORTE-DAU-	
CHAILLOT ET DE PASSY).		PHINE.	
 1 ^o RUES QUI EXISTAIENT AU XVIII ^e SIÈCLE		Rue Bizet	81
Rue de Chaillot	29	Rue de Longchamp.	82
Eglise Saint-Pierre de Chaillot	30	Rue de la Manutention.	83
Rue de Passy	32	Rue de Magdebourg et rue de Lubeck. . .	84
Place de Passy.	34	Rue Keppler.	85
Ancienne mairie de Passy.	35	Rue du Bouquet-de-Longchamp.	86
Rue Beethoven.	36	Rue Bellini, rue Chaligny et rue d'Obligado	86
Rue Raynouard	37	Rue de Traktir et rue de Saigon	87
Rue Franklin	43	Société des terrains de la plaine de Passy.	88
Rue Vinasse.	44	Rue Le Sueur	88
		Rond-point de Longchamp	89
		Avenue Victor-Hugo	90
		Place Victor-Hugo	91
		Eglise Saint-Honoré-d'Eylau	94
		Avenue Malakoff et avenue Bugeaud. . . .	95
		Rue Lauriston, rue du Dôme et rue Cimarosa.	96

	Pages.
Rue Copernic, rue de Villejust et rue Pauquet.	97
Rue des Belles-Feuilles.	98
Fondation Thiers et rue Saint-Didier . . .	99
Marché Saint-Didier, rue Pergolèse, rue et villa Spontini	100
Rue Dosne, rue Picot, pont de Grenelle et rue de Boulainvilliers	101
Chemin de fer de Courcelles au Champ-de-Mars	102
Cité de Boulainvilliers	103
Rue du Ranelagh et rue Galilée.	104
Rue Mesnil et rue des Sablons	105
Rue Cortambert	106
Temple et chapelle de la rue Cortambert. .	106
Rue Gavarni.	107
Rue Singer, rue Newton et rue Auguste-Vacquerie.	109
Rue Nicolo et rue Vital.	110
Rue Lekain et rue Talma.	111
Rue de la Faisanderie, boulevards Lannes et Suchet	112
Cité des Belles-Feuilles, rue des Marronniers et avenue Saint-Philibert.	113
Passage Cothenet, rue Greuze et rue Leroux. .	114
Rue Duban, rue Léonard-de-Vinci et rue Pierre-Charron	115
Villa Aimée	116

Plan d'Auteuil, Passy et Chaillot en 1859, c'est-à-dire immédiatement avant l'annexion.

3^e RUES OUVERTES DE 1851 A 1901, DANS LES QUARTIERS DE CHAILLOT, DE LA MUETTE ET DE LA PORTE-DAUPHINE.

Boulevard Beauséjour	117
Bois de Boulogne.	119
Avenue du Bois-de-Boulogne	120
Rue de Presbourg, villa Said et villa Dupont. .	122
Rue Marbeau, villa du Redan, boulevard Emile-Augier et rue Rude	123
Rue Guichard et Compagnie du parc Guichard.	124
Rue Faustin-Hélie, rue Delaroche, rue Desbordes-Valmore et place Possoz.	125
Boulevard Flandrin et rue Dufrenoy. . . .	126
Rue des Bauches, avenue Montespan et rue Bénouville.	127
Pont de l'Alma.	128
Avenue de l'Alma et partie de la place de l'Alma.	129
Avenue du Trocadéro, avenue Henri-Martin. .	130
Dépôt des Phares et rue Villebois-Mareuil. .	132
Palais du Trocadéro	133
Place du Trocadéro.	135
Fleuriste de la Ville de Paris.	136
Square Lamartine	137
Avenue Marceau et rue des Batailles . . .	139
Avenue d'Iéna	140
Place d'Iéna et musée Guimet.	141
Avenue Kleber.	142
Rue Mignard	144
Impasse de Malakoff, rue Dumont-d'Urville et rue Laperouse.	145

	Pages.
Rue Herran, rue du Général-Appert, pelouses du Ranelagh.	146
Avenue Raphaël	148
Avenues Prudhon et Ingres.	149
Rue de Freycinet.	150
Rue de Bassano et rue Hamelin.	151
Rue de Belloy et place des Etats-Unis. . .	152
Rue Mozart	153
Impasse Mozart, rue Largillière, villa Herran et villa de Longchamp	154
Rue Nitot, rue Le Nôtre, rue Théry, rue Debrousse et rue Foucault	155
Villa de la Tour	156
Rue Fresnel et boulevard Delessert. . . .	157
Avenue d'Eylau, impasse des Prêtres, rue Chardin et passerelle de Passy	158
Rues Galliera et de Brignole et musée Galliera.	159
Rue Berlioz	161
Rue Gustave-Nadaud, boulevard Jules-Sandeau, rues Guy-de-Maupassant, Edmond-About et Octave-Feuillet.	163
Rues Eugène-Labiche, de Franqueville, Crevaux, Gustave-Courbet, de l'Amiral-Courbet, Bugeaud, Léonce-Reynaud et de Sfax	164
Villa Spontini, rue et square du Bois-de-Boulogne, villa Michon, rue Léo-Delibes et rue de Sontay.	165
Rues Weber, Yvon-de-Villarsceau, de Siam, de Lota, Alboni; avenues Jules-Janin et des Chalets, rues Mérimée et de Pomereu. .	165
Rues Lalo, Claude-Chshu, Ponsard et de Villebois-Mareuil	166

III. — HISTOIRE DES RUES, BOULEVARDS ET AVENUES D'AUTEUIL

1^o RUES D'AUTEUIL QUI EXISTAIENT EN 1800

Rue d'Auteuil	168
Ecole normale israélite orientale	170
Ecole Jean-Baptiste-Say	172
Place d'Auteuil	174
Eglise Notre-Dame d'Auteuil	176
Rue Rémusat	177
Rues Wilhem et Narcisse-Diaz	178
Rue La Fontaine.	179
Château de la Tuilerie	181
Hameau La Fontaine, Hameau Beranger et Orphelinat de l'abbé Roussel et rue Gros. .	182
Rue et Hameau Boileau.	183
Villa Boileau.	185
Impasse Boileau, rue Blanchon et Ecole normale d'Auteuil.	187
Rue et place des Perchamps.	188
Rues Verderet, du Buis et Ribéra	189
Avenue de Versailles.	190

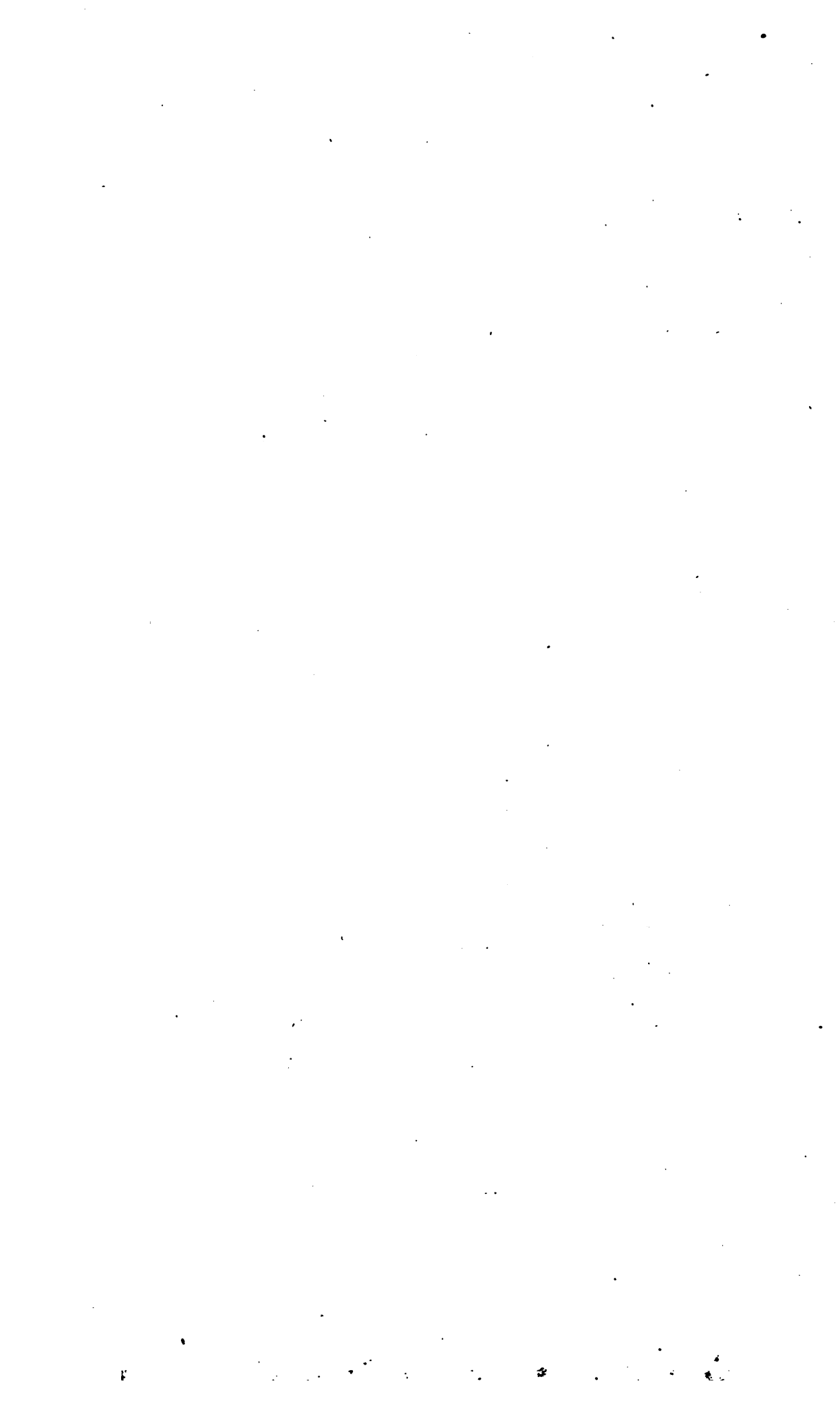
2^o HISTOIRE DES RUES ÉTABLIES A AUTEUIL DEPUIS 1880 JUSQU'A L'ANNEXION

Rues de Billancourt et Jouvenet.	191
Impasse Jouvenet, rues Lancret et de Musset. .	192
Rue Pierre-Guerin	193

	Pages.		Pages.
Pont de Grenelle, chaussée du pont et rue Désaugiers	194	Les abbés de Sainte-Geneviève, seigneurs d'Auteuil	244
Rue de la Source, rue de la Cure et rue Jasmin	195	Liste des abbés de Sainte-Geneviève	245
Rue Van-Loo et rue Téniers	197	Liste des curés qui ont administré la paroisse d'Auteuil	247
Quai d'Auteuil	198	Liste des maires d'Auteuil et liste des curés qui ont administré la paroisse de Passy	248
Rue Félicien-David	199	Liste des seigneurs de Passy, des maires de Passy	249
Rue François-Gérard	200	Liste des seigneurs de Chaillot	250
Rue de l'Assomption	201	Maires du XVI ^e arrondissement	251
Lycée Molière, rue Le Marois, rue Claude-Lorrain	202	Notes complémentaires sur les seigneurs de Passy et de Chaillot	251
Cimetière d'Auteuil, rue Gudin, boulevards Murat et Suchet	203	Charte primordiale d'Auteuil	252
Passage Murat et villa Montmorency	204	Philippe de Commines et le maréchal de Bassompierre	253
Boulevard de Montmorency, rues Géricault, Poussin et Donizetti	205	Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours	256
Rue Chanez, rue des Pâtures et rue Benjamin Godard	206	Souvenirs anglais sur Chaillot et le bois de Boulogne	257
Avenue Boudon et rue George-Sand	207	Le monastère royal de la visitation de Chaillot (1654-1794)	260
3 ^e RUES, BOULEVARDS ET AVENUES CLASSÉS A AUTEUIL PENDANT LES QUATRE DERNIÈRES ANNÉES DU XIX ^e SIÈCLE.		La manufacture de tapis de la Savonnerie . Louis XIII au XVI ^e arrondissement	273 277
Rue d'Erlanger	210	Lycée Janson-de-Sailly (distribution des prix du 28 juillet 1892)	279
Rues Michel-Ange, de Varize et de Civry	211	Fondation de la paroisse de Passy	280
Rue et villa Molitor, rue et pont Mirabeau	214	Le château seigneurial de Passy sous le règne de M. de la Ponplinière	284
Rue Chardon-Lagache	215	La Tour à Passy et à Auteuil	287
Maison de retraite Chardon-Lagache et institution de Sainte-Périne	216	Jean-Jacques à la fête de Passy	288
Fondation Rossini, avenues de la Réunion et de l'Ermitage (villa de la Réunion), boulevard Exelmans	217	Madame de Genlis (1746-1830)	288
Rues Girodet et Isabey	218	Le château de la Muette	295
Rues Corot et Théophile-Gautier	219	Mort de la duchesse de Berry à la Muette	299
Rues de l'Yvette et Raffet	220	Les quatre gouverneurs du château royal de la Muette	300
Rues du Docteur-Blanche, Dangeau, Chamfort et ruelle de la Cure	221	Chaussée de la Muette, à Passy (personnages qui y ont résidé)	303
Rues Daumier, Antoine-Roucher, Bosio et avenue Perrichot	222	La biche du roi	304
Rues Bastien-Lepage et Henri-Heine; Société des habitations ouvrières de Passy-Auteuil; avenues de la Frillière et Jean-Dollfus; passages Dietz-Monnin, Emile-Meyer et Cheysson	223	Projet de reconstruction du château de la Muette	304
Rues François-Millet, Chapu, Leconte-de-Lisle, Mignet, des Grandes-Papeteries, Pierre-Ducreux, Auguste-Maquet et de la Mission-Marchand	224	Cérémonie de réverences de deuil à la Muette en 1774	304
IV. — OBSERVATIONS SUR LA SITUATION ET L'AVENIR DU SEIZIÈME ARRONDISSEMENT	225	L'édit de la Muette et les différents séjours de la cour de Louis XVI au château de ce nom	305
V. — ANNEXES		Le premier voyage aérien (21 octobre 1783)	308
REPRODUISANT DIVERS ARTICLES INSÉRÉS DANS LE « BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY », AINSI QUE LA COPIE D'ACTES CONCERNANT LE XVI ^e ARRONDISSEMENT.		Vente des biens nationaux de notre région sous la Révolution	309
Une coutume de l'ancien village de Chaillot	233	Jean-Jacques Rousseau à Passy et au bois de Boulogne	310
Deux cents ans de querelles sur le nom d'Auteuil	233	Le bal du Ranelagh	310
La vieille église d'Auteuil	237	Documents inédits sur Racine	311
		Racine et sa famille à Auteuil	312
		Aspect général, en 1717, de la boucle de la Seine qui renferme Auteuil et Passy	313
		Audinot au Ranelagh	314
		Passy et Chaillot souterrains	314
		Les carrières et le sous-sol du XVI ^e arrondissement	316
		Nos anciennes barrières	324
		Extrait d'une brochure intitulée : <i>Extension des limites de Paris</i> , communiquée par M. Bauche à la Société historique d'Auteuil et de Passy (loi du 16 juin 1859, ordonnant l'annexion des communes suburbaines); limites des quatre quartiers du XVI ^e arrondissement	332

	Pages.		Pages.
Dénomination du quartier de Chaillot : rapport au président de la République française	333	Convention du 6 décembre 1866 passée entre l'Etat et la Ville de Paris au sujet de la place du Trocadéro ; loi du 18 mars 1869, arrêté du 14 juin 1883 et convention du 27 octobre 1868	433
Une émeute à Saint-Pierre-de-Chaillot	334	Au Trocadéro, cérémonie du 31 août 1826	436
L'hôtel de la présidente de Bandeville	334	Inauguration de la statue de Lamartine	437
Le cabinet de physique du roi	335	Le puits artésien de Passy	438
Lettre de Caroches, mécanicien et opticien du cabinet du roi, à Passy, près le château de la Muette	338	Réclames pour la fête de la Fédération	440
L'ancien hôtel de la Folie	338	Discours prononcé par M. Doniol aux obsèques de M. Eugène Manuel	440
Un coin du vieux Passy	341	Contrat de vente imposant des règlements spéciaux pour les riverains des avenues Prudhon, Raphaël et Ingres	441
Lauzun et Saint-Simon à Passy ; Les Delesert	343	Une rue de Chaillot	442
La Tour d'Auvergne à Passy	356	Note sur la démolition de la Petite-Muette	443
Les demeures de Balzac	360	Le monument de Gustave Nadaud ; l'œuvre de Gustave Nadaud	444
Une visite à la maison de Balzac, rue Raynouard, 47, à Passy ; pourquoi le presbytère de Passy fut acquis à bon compte ; l'arrestation d'André Chénier à Passy	362	Auteuil au XVIII ^e siècle : le roi Louis XV au château du Coq, les Boufflers, Mlle Antier, les demoiselles de Verrières	445
Le passage des Eaux	364	François Gérard et sa maison d'Auteuil	448
La Seine entre le pont d'Iéna et le viaduc d'Auteuil	365	Rapport de M. Emile Potin sur un livre de M. Antoine Guillois : <i>le Salon de Mme Helvétius et les Idéologues</i>	451
Par qui le pont d'Iéna fut sauvé en 1814	370	Le monument de Mme Helvétius ; discours prononcé par M. Antoine Guillois	451
Sophie Arnould	374	Mme de Condorcet à Auteuil	452
Conférence sur Jules Janin	373	Volney	456
Quelques mots sur le lycée Janson-de-Sailly	380	Turgot à Auteuil ; promenade historique de la Société historique d'Auteuil et de Passy	458
Le monument du tsar	381	L'école Jean-Baptiste-Say	462
La tour de la rue de la Tour, n° 86	382	La Champmeslé à Auteuil	463
Rose Chéri et M. Montigny à Passy	383	La maison de Boileau	464
Les ruines de 1870-1871 au Point-du-Jour, à Auteuil, à Passy et au Trocadéro	385	Le temple de Molière ; Boileau homme de sciences	467
<i>Ex-libris</i> et fers à dorer de bibliophiles de la région	390	La maison de Boileau appréciée par Voltaire	467
Le service des eaux dans le XVI ^e arrondissement, en 1899	395	Racine et la Champmeslé	468
Mme Carnot ; l'architecte Blouet	404	Tableau généalogique de la famille Racine	469
Extrait des mémoires du baron Haussmann : plan de Paris, travaux de Paris, services d'ingénieurs, M. Alphand, promenades et plantations, l'art des jardins, extension du bois de Boulogne jusqu'à la Seine, travaux de tout ordre	406	Notice sur Henri-François d'Aguesseau	469
Loi du 22 juin et décret du 13 août 1854 (place de l'Etoile et avenue du Bois-de-Boulogne)	443	Pétition concernant la rue de la Tuilerie et demandant que deux rues reçoivent les noms du colonel Coutelle et de Ducis	470
Longchamp	444	Boileau à Auteuil	471
Inauguration du monument Alphand, discours du roi Charles X aux habitants de Passy	446	Notes sur Boileau ; le jardinier de Boileau	472
La fille de Law au rond-point de l'Etoile ; ordonnance royale du 18 mars 1836, concernant les rues Pauquet, Newton et des Bassins	447	Bossuet chez Boileau ; Hubert Robert et son temps	473
Comment de Paris on venait jadis à Passy et vice versa	448	Un ami d'Alfred de Musset	474
Gavarni, garde national	449	Auteuil qui s'en va	476
Contrat de vente des terrains des boulevards Lannes et Suchet ; l'amiral d'Estaing à Passy et à Sainte-Pélagie	420	Note sur les demeures de Gavarni	478
Biographie de MM. Dauvergne et Possoz, maires de Passy	424	Les Boufflers à Auteuil	480
Notice sur Barthélemy Saint-Hilaire	424	Lettre de la comtesse de Boufflers à Roucher	489
Décision du jury imposant des règlements spéciaux pour les riverains de l'avenue Henri-Martin ; l'ancienne pompe à feu de Chaillot	426	Note sur la vente de la propriété des Boufflers	490
Le palais du Roi de Rome	430	Procès-verbal d'adjudication concernant le boulevard de Montmorency	490
		Auteuil il y a deux cents ans	491
		Le pont Mirabeau	494
		Chardon-Lagache	495
		Démembrement de la paroisse d'Auteuil	496
		Michelet chez Béranger à Passy	497
		Discours prononcé par M. l'Inspecteur général Adrien Dupuy, délégué du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts	499

VI. — INDEX ALPHABÉTIQUES ET TABLES		Pages.
	Pages.	
Index alphabétique des rues, boulevards, avenues, monuments et principaux établissements existant, en 1902, dans le XVI ^e arrondissement de Paris	503	
Index alphabétique des personnes dont les noms sont cités dans l'ouvrage		524
Table des illustrations		534
Table des matières		533
<i>Plan du XVI^e arrondissement de Paris en 1901, à l'échelle de 1/5.000.</i>		



1

2

DC 762 .A16 D7 C.1
Histoire du XVIe arrondissement
Stanford University Libraries



3 6105 039 473 314

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305

